

ANECDOTES ARABES ET MUSULMANES,

DEPUIS L'AN DE J. C. 614,

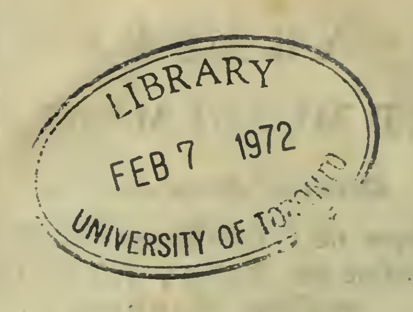
Époque de l'établissement du Mahométisme en Arabie, par le faux Prophète MAHOMET;

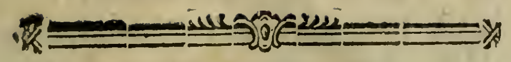
Jusqu'à l'extinction totale du Califat, en 1538.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M DCC LXXII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.


LIBRARY
FEB 7 1972
UNIVERSITY OF TORONTO



AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE *de Mahomet* & de ſes ſucceſſeurs occupe une des premieres places dans les Faſtes du monde, & principalement de l'Aſie. Confondre cette hiſtoire avec celle d'une infinité d'autres dynaſties qui ont ou précédé ou ſuivi ces ſouverains fameux, c'eût été préſenter au public un aſſemblage monſtrueux de faits généraux & particuliers, de révolutions, de cataſtrophes, & mériter les reproches qu'on a faits de nos jours à des écrivains eſtimables. Nous avons donc cru devoir traiter ſéparément la trop célèbre époque de l'établiſſement du Califat, & ſuivre ſans interruption ſes accroiſſemens, ſes progrès, ſa décadence. Jamais empire, après celui des Romains, n'eut de bornes plus étendues que celui de Mahomet. Il em-

braſſa long-tems les trois quarts de l'Aſie, une grande partie de l'Afrique & de l'Europe ; & telle fut ſa prodigieuſe puiſſance, que, de ſes débris même, on a vu ſe former des royaumes & des empires formidables. Il eſt aiſé de juger à préſent, en général, de l'intérêt & du mérite de ces *Anecdotes Arabes & Muſulmanes.* On en aura bientôt une idée plus avantageuſe encore, ſi l'on fait attention que, parmi le grand nombre de Califes ou Pontifes-rois, ſucceſſeurs du légiſlateur Arabe, pluſieurs ont relevé l'éclat du diadême par les vertus paiſibles qui caractériſent les peres des peuples, d'autres par les talens ſupérieurs & les qualités éminentes qui conſtituent les héros ; ceux-là par leur amour pour les ſciences, ceux-ci par leur reſpect pour la religion : preſque tous par des traits brillans ou ſinguliers. Le fanatiſme des peuples & l'ambition de quelques particuliers ayant dans la ſuite

démembré le Califat, nous avons fait, pour ainſi dire, marcher de front les différentes familles qui ſe ſont maintenues dans la poſſeſſion ou dans l'uſurpation de la chaire & de l'épée de Mahomet : telles furent, entr'autres, les Ommiades, les Fathimites, les Abbaſſides. Quoique l'hiſtoire des Saraſins ou Mahométans d'Eſpagne ſoit intimement liée avec celle de cette monarchie, peut-être aurions-nous mieux fait de la traiter ici, pour ne rien laiſſer à deſirer au lecteur ſur cette matiere importante ; mais nous nous réſervons de ſatisfaire ſa curioſité dans les *Anecdotes Eſpagnoles*, qui ne tarderont point à paroître.

Le volume, qui doit ſuivre immédiatement celui-ci, ſous le titre d'*Anecdotes Orientales, premiere Partie*, ſervira tout à la fois d'introduction & de ſuite à l'hiſtoire des Califes. On y trouvera toutes les dynaſties connues, qui, depuis la

naiſſance du monde, ont donné des loix aux différentes contrées de l'Aſie, & dont les puiſſances réunies ont formé le vaſte empire des Muſulmans. Après l'extinction & ſur les débris du Califat, d'autres puiſſances ſe formerent à leur tour: on en verra l'hiſtoire dans ce même volume, & dans le ſuivant qui contiendra les Sophis ou Shahs de Perſe, les Ottomans & les Mogols.





ANECDOTES ARABES ET MUSULMANES.

INTRODUCTION.

E tous les peuples du monde, il n'en eſt point, ſi l'on excepte la nation Juive, dont l'antiquité ſoit plus certaine que celle des Arabes. Iſſus de *Cathan*, ou *Jectan*, fils du patriarche Héber, & frere de Phaleg, ils s'établirent, ſous ſa conduite, après la confuſion des langues, dans cette partie de l'Aſie qu'ils appellerent *Arabie*, du nom d'*Yarab*, fils aîné de leur chef. Ils formoient déja un peuple nombreux, lorſqu'Iſmaël, fils d'Abraham, chaſſé de la maiſon pa-

ternelle avec Agar ſa mere, vint chercher un aſyle dans le pays qu'ils habitoient. Cet infortuné proſcrit s'arrêta dans l'Hégiaz, qui s'étend le long du golfe Arabique, entre l'Arabie-Pétrée, & l'Yémen ou Arabie-Heureuſe. Il fixa ſon ſéjour dans le lieu même où l'ange découvrit à ſa mere cette ſource bienfaiſante qui lui ſauva la vie. Pour laiſſer à la poſtérité une preuve ſenſible de ſa reconnoiſſance, il bâtit en cet endroit un temple au Dieu véritable; & ce pieux édifice, appellé *la Caaba*, ou maiſon quarrée, à cauſe de ſa forme, devint bientôt célèbre par toute l'Arabie.

Iſmaël fit alliance avec les filles du pays, & devint pere de douze fils qui furent les tiges d'une immenſe poſtérité. Elle ſe diviſa, dans la ſuite, en un grand nombre de familles ou tribus, qui ſe confondirent, ſous le nom de *Moſtarabes*, avec les anciens habitans. La tribu des Coraïſcites, qui deſcendoit de *Cédar*, l'aîné des fils d'Iſmaël, étant en poſſeſſion de la Caaba, bâtit une ville autour de ce temple; & cette cité, connue ſous le nom de la *Mecque*, devint bientôt conſidérable par le conconrs des étrangers que la dévotion y attiroit. La ſurintendance du temple paſſa de mâle en mâle

dans la branche aînée des enfans de Cédar, qui, sous le titre de princes, formoient le conseil qui régloit toutes les affaires publiques.

Située dans un terrein pauvre & stérile, la Mecque se soutenoit, par la sagesse de ce sénat & par la valeur de ses citoyens, contre la jalousie des tribus voisines, qui souvent lui déclaroient la guerre. La célébrité de son pélerinage, & le commerce que le port de Gidda, sur le golfe Arabique, facilitoit avec l'Egypte & l'Ethiopie, étoient pour elle une source féconde de richesses. Haschem, prince de la Mecque, & bisaïeul de Mahomet, ouvrit encore une autre voie pour enrichir sa patrie. Il établit des caravanes qui alloient, dans des saisons réglées, chercher les marchandises de l'Arabie méridionale & de la Syrie. Il les conduisoit lui-même; & le soin d'escorter les caravanes, & de les défendre contre les rapines des Arabes du désert, devint alors la fonction la plus importante du premier citoyen de la Mecque.

Ces Arabes du désert, nommés *Bedouins* dans nos auteurs, demeuroient sous des tentes. Ils vivoient du lait de leurs brebis; un arc, des flèches, une peau pour se couvrir, telles étoient leurs richesses. Ils ne séjournoient dans une con-

trée, qu'autant qu'elle fournissoit à leurs troupeaux un pâturage nécessaire. Quand un pays étoit épuisé, la nation décampoit sous les ordres du plus ancien de la premiere tribu, & cherchoit un terrein plus favorable. C'étoit durant ces transmigrations qu'il étoit dangereux de voyager; &, si l'on n'étoit en état de repousser la force par la force, les négocians & les pélerins se voyoient dépouillés de tout, & souvent même de la vie, par ces brigands vagabonds. Mais, quand ils avoient trouvé des plaines agréables, des campagnes ombragées, des ruisseaux limpides, des bois & des fontaines, ils abandonnoient tout-à-coup le pillage, pour se livrer à cette douce & voluptueuse inaction, si délicieuse pour un peuple dont le climat est brûlant; & si quelques troupes s'écartoient du gros de la nation, c'étoient des misérables, qui, n'ayant rien en propre, cherchoient à s'enrichir aux dépens des infortunés voyageurs; & toujours ils étoient désavoués, souvent même punis par leurs compatriotes.

Toute l'Arabie avoit oublié le Créateur, pour sacrifier à de vains simulacres, dans le tems même qu'Ismaël vint y rétablir la religion primitive, qui ne se conserva pas long-tems dans sa pureté. Toujours errans dans des plaines immenses,

toujours obligés de fixer les yeux vers le ciel, pour reconnoître & diriger leur route, les Arabes firent des astres l'objet de leur culte ; ils leur dresserent des statues & des autels. La Caaba, où, durant plusieurs siécles, le Dieu d'Abraham & d'Ismaël avoit été seul adoré, s'étoit enfin peuplée d'idoles ; & la nation entiere, séduite par une aveugle ignorance, avoit donné dans tous les écarts du plus monstrueux paganisme.

Telles étoient les mœurs & la religion de l'Arabie, lorsque *Mohammed*, que nous appellons *Mahomet*, naquit à la Mecque, l'an de l'ère chrétienne 570. Si nous en croyons les historiens Musulmans, *Abdollah*, son pere, fils d'*Abdolmotalleb*, chef des Coraïscites, & prince de la Caaba, l'emportoit en beauté sur tous ses concitoyens ; & l'on dit que les filles des Arabes employerent, pour obtenir ses faveurs, ces amoureuses instances que l'épouse de Putiphar mit vainement en usage pour tenter le chaste Joseph. Elles ne furent pas plus heureuses que la femme du ministre Egyptien ; & leur douleur fut à son comble, lorsqu'elles virent *Aména*, la plus belle d'entr'elles, fixer le choix d'Abdollah.

Mahomet, fruit de cet hymen, perdit son pere deux mois après sa naissance. Aména, restée veuve, n'avoit

pour élever son fils que cinq chameaux & une esclave Ethyopienne. Cette extrême indigence, & la douleur d'avoir perdu un époux qu'elle chérissoit, lui donnerent bientôt la mort; & Mahomet n'avoit pas encore huit ans, lorsqu'il vit descendre cette tendre mere au tombeau. Le jeune orphelin trouva un asyle dans la maison d'Abdolmotalleb, son aïeul, qui le recommanda en mourant à son fils *Abutaleb*, frere utérin d'Abdollah. Cet Arabe eut pour son pupille toute l'affection d'un pere; &, comme il apperçut en lui les dispositions les plus heureuses, l'amour du travail, une conception vive, une intelligence profonde, cet esprit qui d'un coup d'œil envisage un objet sous toutes ses faces, il l'associa dans son commerce, & se déchargea sur lui d'une partie de ses grandes occupations. Ils firent ensemble un voyage en Syrie, pour y vendre & acheter des marchandises. Arrivés à Bostra, ville de la Syrie Damascène, ils descendirent dans un monastere où demeuroit un moine Nestorien, appellé par les Arabes *Bohaïra*, & par les Chrétiens *Sergius*, proscrit de Constantinople à cause de ses erreurs. Ce religieux les reçut avec les plus grands honneurs, & leur donna un festin magnifique. Il fut frappé de l'esprit prématuré du jeune Ma-

homet, qui n'avoit encore que treize ans; il lui parla du Christianisme ; il lui persuada que la religion de la Mecque étoit absurde & ridicule ; il l'éleva jusqu'à la connoissance d'un Dieu unique & véritable, qui s'étoit expliqué par la bouche des prophètes, pour enseigner aux hommes le culte qui lui est dû ; enfin il lui lut quelques endroits de l'Ecriture sainte, qui confirmerent sa doctrine. Ces semences germerent dans l'esprit de Mahomet; il conçut dès-lors un souverain mépris pour l'idolâtrie de ses compatriotes, & ce pieux dédain s'accrut avec l'âge. De retour dans sa patrie, il se distingua de tous ses concitoyens par l'extérieur de sa piété, & par son zèle pour la pureté du culte ; & les Coraïscites, sinceres admirateurs de ses grandes qualités, lui donnerent d'une voix unanime le surnom de *Fidèle.*

Tout en lui servoit à lui concilier les cœurs ; ses manieres inspiroient à la fois le respect & la confiance. Juste dans ses expressions, judicieux dans ses réponses, sincere dans ses paroles & dans ses actions, doux, affable, prévenant, populaire, désintéressé, libéral, plein de charité pour les pauvres, de clémence pour ses ennemis, de zèle pour ses amis, de condescendance pour ses inférieurs ; sobre, d'une humeur toujours égale, intrépide au mi-

lieu des plus grands dangers, profond, impénétrable, habile à connoître les hommes & à les mouvoir, on croira ſans peine, avec les hiſtoriens Muſulmans, qu'il ſurpaſſoit en eſprit & en ſageſſe tous les Arabes ſes contemporains. Sa taille étoit médiocre, mais plus grande que petite; ſa tête étoit un peu groſſe, ſon teint baſané, mais relevé par la vivacité du coloris: il avoit la barbe longue, les yeux grands, noirs & pleins de feu; les traits réguliers, la phyſionomie douce & majeſtueuſe. Dégagée dans ſes mouvemens, ſa démarche, ſelon l'expreſſion des Arabes, reſſembloit au cours d'un ruiſſeau qui coule ſur un terrein libre & facile. De tous les vices, Mahomet ne conſerva que celui du pays, l'incontinence, preſqu'inévitable dans une contrée où le ſoleil, donnant aux humeurs une fermentation vive, une circulation rapide, paroît devoir néceſſairement enflammer le tempérament, & le porter à la jouiſſance des femmes.

A l'âge de vingt ans, Mahomet fit ſes premieres armes ſous les ordres d'Abutaleb, ſon oncle, dans une guerre des Coraïſcites contre deux tribus voiſines; & ſon intrépide bravoure lui mérita les éloges & l'eſtime de tous les témoins de ſes exploits. Cinq ans après, l'amour de l'indépendance, & l'eſpérance d'une meilleure

fortune, le firent paſſer au ſervice d'une riche veuve, nommée *Cadige.* Elle le chargea de la direction de ſon commerce, & de la conduite de ſes caravanes. Il fit pour elle un nouveau voyage en Syrie. Il y vit une ſeconde fois le moine Sergius, qui vivoit encore, & pour lequel il avoit conçu la plus grande vénération. Mahomet lui communiqua le projet qu'il avoit formé de changer la religion & les mœurs des Arabes, d'après les principes qu'il lui avoit donnés dans ſon premier ſéjour à Boſtra. Il lui prouva la facilité de ce grand deſſein; de ſorte que Sergius, charmé de ſon zèle, & plein d'admiration pour un plan auſſi hardi, combina avec lui les moyens de le faire réuſſir. Ils formerent un corps de doctrine & de légiſlation conforme au génie du peuple qu'il falloit perſuader, & fondé ſur des principes reçus; ils adapterent quelques cérémonies payennes à des vérités ſimples, tirées du chriſtianiſme & du judaïſme; &, par cet étrange aſſemblage, ils prétendirent intéreſſer à la fois & les payens Arabes, & les Chrétiens hérétiques, & les Juifs ſuperſtitieux, en un mot, toutes les ſectes religieuſes qui peuploient les ſables & les déſerts de l'Arabie.

Plus réſolu que jamais de ſe livrer tout

entier à cette grande entreprise, Mahomet revint à la Mecque, où Cadige, pour récompenser ses services, lui proposa sa main. C'étoit un coup de fortune pour le jeune commis : aussi ne balança-t-il point un instant. Abutaleb, son oncle, informé du consentement mutuel des deux parties, vint célébrer la cérémonie des nôces de son neveu, qu'il maria avec Cadige, en prononçant cette formule, en présence de tous les chefs de sa tribu : » Louange soit à Dieu, qui nous a fait » naître de la race d'Abraham, & de la » semence d'Ismaël; qui nous a donné en » héritage, le pays du territoire sacré, qui » nous a constitués les gardiens de la mai- » son du pélerinage & qui nous a établis » juges sur les hommes ! Mahomet, mon » neveu, lui qui l'emporte sur tous les Co- » raïscites en beauté, en vertu, en intel- » ligence, en gloire, & en subtilité d'es- » prit, quoique destitué des biens de la » fortune, qui ne sont qu'une ombre pas- » sagere, & un dépôt qu'il faudra rendre » tôt ou tard; Mahomet étant amoureux » de Cadige, & Cadige réciproquement » amoureuse de lui, quelle que soit la dot » que vous exigiez de lui pour la conclu- » sion de leur mariage, je déclare que je » m'en charge. » En effet, il lui donna

cinq onces peſant d'or, & quelques chameaux. Cadige avoit quarante ans : Mahomet, qui n'en avoit que vingt-ſix, en eut quatre fils qui moururent dans l'enfance, & quatre filles qui épouſerent dans la ſuite les principaux chefs de la ſecte Mahométane. Le nom d'*Al-Caſſem*, qu'il avoit donné à l'aîné de ſes fils, lui fit prendre, ſuivant l'uſage des Arabes, le ſurnom d'*Abul-Caſſem*, qui veut dire, pere de Caſſem.

A l'abri de l'indigence, Mahomet ne ſongea plus qu'à l'exécution de ſes vaſtes projets. Son mariage le mit en état de ſe livrer aux douceurs de la vie contemplative. Tous les ans, pendant un mois, fuyant la compagnie des hommes, il ſe retiroit dans une caverne du mont Héra, à une lieue de la Mecque. Là, durant quinze ans, il médita ſur toutes les parties de ſon plan : il prévit tous les obſtacles ; mais en même tems il apperçut les moyens d'en triompher. Il crut ne pouvoir mieux réuſſir, qu'en ſe donnant pour un homme inſpiré, avec lequel la divinité entretenoit un commerce intime. Il feignit des extaſes & des convulſions ; ce qui a fait imaginer qu'il étoit attaqué d'une épilepſie. Cadige, ſon épouſe, en fut d'abord alarmée. Mahomet lui perſuada que ces accès, qui l'effrayoient,

avoient pour caufe l'apparition de l'ange Gabriel, qui venoit lui révéler les fecrets du Très-Haut. Le moine Sergius, que Mahomet avoit attiré à la Mecque, & un rabbin nommé *Abdiah-Ben-Salom*, qui tous deux s'étoient confacrés au nouveau légiflateur, afin de l'aider dans fon deffein, acheverent la conviction de fon époufe.

Mahomet ne s'attribua la qualité de prophète qu'à l'âge de quarante ans. Il ne s'annonça pas comme auteur d'une religion nouvelle. Sa miffion, difoit-il, ne confiftoit qu'à ramener les hommes à la pureté primitive, à la feule religion véritable, fondée fur l'ancien & le nouveau Teftament, & profeffée par Adam, Noé, Abraham, Moyfe, Jefus, les Apôtres & tous les Prophètes, mais altérée par les Juifs & par les Chrétiens, & totalement défigurée par les idolâtres. Il convenoit que Jefus-Chrift étoit fils de Dieu, mais par grace, & non par nature : né d'une vierge, par la vertu du Très-Haut & fans opération humaine : ce n'étoit cependant, felon lui, qu'un pur homme qui n'étoit pas véritablement mort ni reffufcité : Dieu en avoit fubftitué un autre, que les Juifs avoient crucifié : pour lui, il étoit retourné à Dieu, dont il étoit l'envoyé. Mahomet profcrivoit encore le

dogme de la Trinité, comme faiſant partie du polythéïſme : toute ſa doctrine ſe réduiſoit à croire l'unité abſolue de Dieu, & l'apoſtolat de ſon prophète ; & c'eſt ce qu'exprimoit cette profeſſion de foi, ſi célèbre chez les Muſulmans : *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu ; Mahomet eſt l'Apôtre de Dieu* (*). A ce dogme fondamental, il en ajoûta pluſieurs de pratique, dont les principaux étoient la circonciſion, cinq prieres par jour, la purification du corps, le pélerinage de la Mecque, & le jeûne du mois Ramadan, le neuvieme de l'année Arabique, durant lequel, diſent les ſectateurs de Mahomet, l'Alcoran (**) étoit deſcendu tout entier du ciel pour la premiere fois.

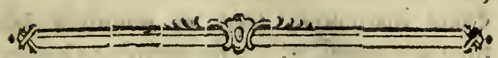
Cet ouvrage fameux eſt comme la bible des Mahométans. Il fut d'abord compoſé ſans aucun ordre, quoiqu'avec beaucoup d'eſprit & de délicateſſe ; mais *Abubècre*, ſecond Calife, le rédigea. Mahomet ne ceſſoit de le donner pour preuve de la divinité de ſa miſſion. Il défioit ſes adverſaires

(*) *La Ilah illa Allah : Mohammed reſſoul Allah.*

(**) Ce mot eſt compoſé de *coran*, lecture ; & de l'article arabe *al*, auquel nous ajoûtons improprement l'article françois ; ce qui fait l'-alcoran.

d'en égaler la pureté & l'éloquence : aussi les Musulmans spéculatifs ont-ils long-tems disputé si l'Alcoran étoit un ouvrage créé, ou increé, éternel comme Dieu même, une lumiere réfléchie des rayons de sa substance, une loi ineffable, écrite du doigt de l'Être suprême, avant tous les tems, sur les tables du ciel, d'où l'ange Gabriel, que les Mahométans confondent avec le Saint-Esprit, en apportoit, au besoin & en différens tems, des copies au prophète, par chapitres & par versets.





MOHAMMED, *ou* MAHOMET.

[614.]

A l'âge de quarante-quatre ans, Mahomet ſe déclare publiquement prophète, envoyé de Dieu, pour rappeller l'univers à ſon véritable culte. Il n'avoit encore que neuf proſélytes, dont les principaux étoient Cadige, ſon épouſe; Zaïd, ſon eſclave; Ali, ſon couſin, fils d'Abutaleb; & Abubècre, qui fut ſon beau-pere & ſon ſucceſſeur. Pour augmenter le nombre de ſes diſciples, il voulut eſſayer la converſion de ſa famille. Il fit aſſembler tous ceux qui la compoſoient, leur donna un grand feſtin; &, après le repas, il leur dit : « O mes freres ! qui peut apporter » aux Arabes un bien plus précieux que » celui que je leur apporte en ce jour? » Je vous préſente les tréſors de cette vie, » & le bonheur du ciel. Le Très-Haut » vous appelle à lui par ma bouche. O » mes freres ! qui d'entre vous veut être » mon Viſir dans cette grande entrepriſe? » qui veut partager avec moi la peine & » le fardeau, & devenir mon frere, mon » envoyé, mon lieutenant? » A ce diſ-

cours inattendu, tous les convives demeurent interdits : on ſe regarde ; chacun ſemble demander à ſon voiſin ce qu'il doit répondre. Tout le monde étoit dans ce ſilence profond que produit la ſurpriſe, lorſque tout-à-coup le jeune Ali, plein d'une noble impatience, ſe leve, & s'écrie : » C'eſt moi, divin prophète, c'eſt moi « qui veux faire ce que tu demandes. Si » quelqu'un s'oppoſe à toi, je lui caſſerai » les dents, je lui arracherai les yeux, je » lui fendrai le ventre, je lui romprai les » jambes. C'eſt moi, digne ami du Très-» Haut, c'eſt moi qui veux être ton Viſir » ſur ces peuples ! » A ces mots, Mahomet ſe jette au cou d'Ali, l'embraſſe avec tendreſſe, & dit à l'aſſemblée : » Voici mon frere : voici mon envoyé & » mon lieutenant ; ſoumettez-vous à lui, » & rendez-lui une aveugle obéiſſance. » Le ton avec lequel il prononça ces paroles, & plus encore l'exemple d'Ali, firent ſur la plûpart des ſpectateurs une vive impreſſion : pluſieurs embraſſerent la nouvelle religion ; & les autres, déja ébranlés, ne différerent à les imiter que de quelques jours. Un très-petit nombre s'apperçut de l'ambition de Mahomet, & réſolut d'y mettre un frein puiſſant. Foible nuage, d'où l'on vit éclater bientôt une horrible tempête !

[615.]

[615.]

Les Coraïſcites, voyant Mahomet déclamer ouvertement contre leur idolâtrie, cherchent les moyens de réprimer la hardieſſe de ce novateur. Les principaux d'entr'eux vont trouver Abutaleb, qui tenoit alors le premier rang dans la ville, & lui déclarent, avec les plus grandes menaces, le deſſein de toute la tribu. Abutaleb, craignant pour les jours de ſon neveu, l'avertit de la diſpoſition de ſes compatriotes, & lui conſeille de reſpecter des erreurs qu'il ſeroit dangereux de détruire. » Mon oncle, lui dit le prophète, avec » l'aide du Très-Haut, qu'ai-je à redou» ter ? Non, quand ils poſeroient le ſo» leil à ma droite & la lune à ma gau» che, je n'abandonnerois point la miſ» ſion dont le Tout-Puiſſant m'a chargé. »

[616.]

Alarmés des progrès rapides de la nouvelle doctrine, les habitans de la Mecque entreprennent de ſe défaire de Mahomet. Omar, le plus redoutable d'entr'eux, eſt chargé de l'aſſaſſiner. Omar prend ſon arc & ſon épée : il part ; dans ſa route, il rencontre un des plus ardens diſciples de Mahomet ; il l'attaque. Le Muſulman, trop foible contre un ſi terrible adverſaire, lui

dit, pour s'en débarraffer : « Omar, pour-
» quoi viens-tu m'attaquer ? Que ne vas-
» tu plutôt décharger ta colere fur Amé-
» na, ta fœur, & fur fon mari *Saïd*, qui
» tous deux profeffent comme moi la re-
» ligion du prophète ? » A cette nouvelle,
Omar devient furieux ; il fe précipite
plein de rage au logis de fa fœur ; il la
trouve méditant avec fon époux fur un
rouleau de parchemin, qui contenoit quel-
ques maximes extraites de l'Alcoran. Il fe
jette fur Saïd, il le renverfe par terre ; &,
lui tenant le pied fur la gorge, il eft prêt
à lui enfoncer fon épée dans le corps.
Envain Aména veut délivrer fon époux :
Omar lui donne un foufflet fi violent,
qu'il la bleffe au vifage : « Barbare, s'é-
» crie-t-elle, ofes-tu bien me frapper ainfi,
» parce que, dédaignant tes vaines idoles,
» je profeffe l'unité de Dieu ? ... Oui,
» je ferai Mufulmane, en dépit de toi. Je
» brave ton aveugle fureur : acheve, don-
» ne-moi la mort ; mais, en m'arrachant
» la vie, apprends qu'il n'y a point d'au-
» tre Dieu que le Dieu que je fers, &
» que Mahomet eft fon apôtre. » Ce dif-
cours pénétre l'ame d'Omar ; honteux de
fa brutalité, il laiffe fon beau-frere, &
refte quelque tems dans une méditation
profonde. Enfin, prenant la parole : « O
» mes amis ! leur dit-il, votre conftance

» me touche. Qui donc a pu vous inſpirer » tant de courage ? De grace, montrez-» moi le rouleau que vous liſiez tout-à-» l'heure. » Aména le lui préſente. Il y voit ces mots : « Au nom du Dieu des » Miſéricordes ! ... L'Alcoran n'eſt point » deſcendu du ciel pour que tu fuſſes mi-» ſérable, mais afin qu'il fût le miroir & » le bonheur de celui qui craint Dieu.... » Certainement je ſuis Dieu. Il n'y a point » de Dieu que moi. Sers-moi donc, & » fais la priere en mémoire de moi ſeul.» Ces maximes, nouvelles pour Omar, changent tout-à-coup ſon cœur : plein d'admiration, il s'écrie : « Que de ſubli-» mité ! Quelle onction dans ces paroles ! » Quels hommages ne mérite point celui » qui parle de la ſorte ! O mes amis ! je » ſuis Muſulman ; je crois en Dieu, je » crois en ſon apôtre, conduiſez-moi dans » l'inſtant au prophète. » Il dit, & ſa ſœur le mene à Mahomet. Le légiſlateur court à ſa rencontre. Omar veut ſe jetter à ſes pieds : le prophète l'en empêche, & l'embraſſe ; & toute l'aſſemblée, composée de quarante perſonnes, ſe joint à eux pour aller tous enſemble à la Caaba, remercier l'Être ſuprême, qui, par un changement plus prompt que l'éclair, avoit fait, d'un ennemi cruel, le plus zélé proſélyte de la nouvelle religion.

[619.]

Un certain *Abu-Giéhel*, au nom de tous les Coraïſcites, ajourne le prophète Arabe au tribunal d'un prince puiſſant, qui commandoit vingt mille hommes, & qui s'appelloit *Habib*. Mahomet comparoit devant ce juge entiérement dévoué aux intérêts de ſes ennemis. « Habib, lui dit-» il, quel miracle voulez-vous que j'opere » pour vous prouver ma miſſion? --- Le » ſoleil eſt à ſon midi, répondit Habib, » faites que le jour diſparoiſſe tout-à-coup, » & que la terre ſoit couverte des plus » épaiſſes ténèbres. Alors, ordonnez à la » lune de venir ſe placer ſur la Caaba, de » faire dévotement les ſept circuits à l'en-» tour de la maiſon ſacrée, de s'avancer » vers vous, de vous ſaluer par ces mots: » *Que la paix ſoit ſur toi, grand apôtre de* » *Dieu!* Enſuite, qu'elle entre dans votre » robe par le coude droit, qu'elle en ſorte » par le coude gauche; qu'alors, elle ſe » fende en deux parties, de maniere qu'une » moitié ſorte de votre manche gauche, » & l'autre moitié de votre manche droite; » qu'auſſi-tôt l'une de ces deux parties » prenne ſon eſſort vers l'orient, & l'au-» tre vers l'occident; que l'une & l'autre » revienne, en pirouettant, & faiſant en » l'air un ſaut ſemblable au bond léger

» d'une ſauterelle ; & qu'enfin ces deux
» moitiés, après avoir été partagées de la
» ſorte, ſe réuniſſent pour former une
» lune parfaitement ronde, qui, repre-
» nant dans l'inſtant la figure qu'elle
» avoit avant ces métamorphoſes, aille ſe
» replacer & répandre ſa lumiere au même
» endroit du zodiaque qu'elle occupoit. »
Cette propoſition extraordinaire jetta l'alarme dans le cœur des compagnons du prophéte, & remplit de joie ſes ennemis. « C'eſt à ce coup, s'écrioient-ils,
» c'eſt à ce coup, que nous allons recon-
» noître ſon impoſture ! » Mahomet ſeul étoit tranquille, diſent les hiſtoriens Mahométans qui nous fourniſſent ce détail. Plein de confiance au Dieu qu'il annonçoit, il ſe met en priere ; &, après s'être tenu long-tems proſterné contre terre, il ſe releve, & dit : « O toi, qui
» prêtes à nos humbles ſupplications une
» oreille de miſéricorde, toi qui connois
» l'abyme du cœur humain, ô mon Dieu !
» manifeſte ta puiſſance. » Il dit, & l'Eternel commande à l'ange adminiſtrateur de la nuit d'envoyer ſur la terre des ténèbres de l'épaiſſeur ſeulement d'un fil. En un inſtant, l'orient, l'occident, les montagnes, les plaines, les mers, tout le globe eſt enſeveli dans une obſcurité ſi profonde, qu'un homme ne peut apper-

cevoir celui qui le touche, & que les flambeaux ne donnent aucune lumiere. « C'en » eſt aſſez, Mahomet, s'écrient les Ara» bes effrayés, appelle maintenant la lune.» Auſſi-tôt le prophète leva ſa main vers le ciel, & d'une voix miraculeuſe : « Vaſte » corps, s'écria-t-il, immenſe créature : » toi qui, toujours obéiſſante à ton Dieu, » eſt mue & emportée par les révolutions » des Manſions établies par le décret éter» nel du Tout-Puiſſant : ſors, en vertu du » pouvoir qui m'a été donné ſur toi, & » viens exécuter les merveilles que le Très» Haut m'a permis d'opérer : je ſuis Ma» homet, l'apôtre de Dieu. »

A ces mots, la lune quitte le ciel, deſcend ſur le ſommet de la Caaba, fait les ſept circuits à l'entour de ce temple, ſe proſterne devant le portique, s'approche du prophète, le ſalue humblement, & prononce cette profeſſion de foi : « Que » la paix ſoit avec toi, digne ami du Très» Haut ! Je proteſte qu'il n'y a point d'au» tre Dieu que Dieu, & que tu es Maho» met, l'apôtre de Dieu. » Enſuite, elle entre dans la manche droite du prophète, & ſort par ſa manche gauche ; puis elle rentre par la gauche, & reſſort par la droite ; enfin, s'inſinuant ſubtilement par le collet de ſa robe, elle deſcend tout du long juſqu'à la frange d'en-bas, d'où elle

ſort au grand étonnement des ſpectateurs; car Dieu, pour ce deſſein, avoit rapetiſſé la lune. Auſſi-tôt que cette planette fut ſortie par la frange du bas de la robe de Mahomet, elle ſe fendit en deux parties égales: l'une s'élança vers l'orient, & l'autre vers l'occident; après quoi, ſe réuniſſant, la lune redevint un corps rond & brillant, & reprit ſa courſe ordinaire. En remontant au ciel, elle dit d'un ton plus effrayant encore que la premiere fois: » Que la paix ſoit avec toi, digne apôtre » de Dieu! commande-moi ce qu'il te » plaira, j'exécuterai tes ordres avec une » obéiſſance aveugle durant tout le reſte » de cette nuit. » Un prodige ſi peu concevable remplit d'admiration tous ceux qui en furent témoins Habib, & plus de quatre cens Coraïſcites, autrefois ennemis déclarés du prophète, ſe proſternerent à l'inſtant à ſes pieds, reconnurent ſon apoſtolat, & profeſſerent l'unité de Dieu. Le ſeul Abu-Giéhel & ſes partiſans reſterent dans l'incrédulité, & voulurent faire paſſer ces merveilles pour des preſtiges.

[620.]

Mahomet perd, preſqu'en même tems, Abutaleb, ſon oncle, dont la grande autorité l'avoit garanti juſqu'alors des mauvais deſſeins de ſes concitoyens, & Ca-

dige, son épouse. Il les pleura sincérement; &, après quelques mois de deuil, il se remaria avec Sawda, veuve de l'un de ses prosélytes.

[621.]

(*) Mahomet, méditant & priant au pied d'une colline, s'endort. Tout-à-coup l'ange Gabriel se présente à ses yeux, & l'éveille. Le teint de cet esprit céleste étoit plus blanc que la neige; ses blonds cheveux, artistement tressés, flottoient en boucles sur ses épaules lumineuses; son front majestueux & serein portoit l'empreinte du doigt de l'Eternel. Ses vêtemens étoit tout tissus de perles & de fils d'or très-pur; ses dents ressembloient à des pierres précieuses, & ses jambes étoient teintes d'un jaune de saphir. Il avoit cinq cents paires d'aîles; & d'une aîle à l'autre, il y avoit la distance de cinq cents années de chemin. Il portoit autour de lui soixante & dix mille cassolettes remplies de musc & de safran; &, sur sa tête, on voyoit une lame, où ces mots étoient écrits en caracteres lumineux: « Il n'y a point d'au-

(*) Il n'est pas besoin d'avertir le lecteur que toute cette narration est le fruit de l'imagination orientale. L'auteur y fait un grand usage de l'Apocalypse.

» tre Dieu que Dieu : Mahomet eſt l'apô-
» tre de Dieu. »

Gabriel apprend au prophète qu'il va le tranſporter, en une ſeule nuit, à Jéruſalem ; & de-là, juſqu'au trône de l'Etre ſuprême. Il lui préſente une jument miraculeuſe, appellée *Borac*, pour faire ce myſtérieux voyage. Plus grand qu'un âne, mais inférieur au mulet, Borac étoit blanc. Il avoit une face humaine, & des mâchoires de cheval. La criniere de ſon cou étoit de fines perles, tiſſue de marguerites & d'hyacinthes, & brodée de lumiere. Ses oreilles étoient d'émeraudes ; ſes yeux brilloient comme les étoiles, & dardoient des rayons vifs & perçans comme ceux du ſoleil. Son cou, ſon poitrail, ſon dos, ſes tempes, ſa queue, toutes les parties de ſon corps étoient chargées de diamans, de plaques d'or, de perles qui jettoient de tous côtés un éclat vif & pénétrant, ſemblable à celui de l'éclair qui fend la nue. Il avoit deux aîles comme celles d'un aigle, grandes comme le contour d'un vaſte baſſin, tiſſues de perles, émaillées comme un pré fleuri, & parſemées d'émeraudes. Il exhaloit de ſes flancs l'odeur la plus ſuave ; enfin, il avoit une ame intelligente : il entendoit & comprenoit tout ce que l'on diſoit, mais il ne pouvoit ni parler, ni répondre, à moins que Dieu ne le per-

mît. Quand Mahomet s'approcha de ce céleſte animal, il ſe mit à ruer; mais Gabriel l'adoucit en lui découvrant qu'il alloit porter l'apôtre du Très-Haut. A ce mot, Borac s'incline devant le prophète, le reçoit ſur ſon dos, & le tranſporte à Jéruſalem avec une vîteſſe égale à celle de la foudre. Après s'être arrêtés un inſtant pour prier ſur le mont Sinaï & à Béthléem, les deux voyageurs entrerent dans le temple de Salomon, pour y prier auſſi, avec deux inclinations. Mahomet y trouva Abraham, Moyſe & Jeſus, avec une foule de prophètes & de ſaints, qui ſe proſternerent avec lui devant la Majeſté divine.

Gabriel prend Mahomet par la main, & le conduit à une échelle de lumiere, préparée pour eux, & qui touchoit de la terre au premier ciel. Ce premier ciel, compoſé d'une fumée ou vapeur ſubtile, qu'on appelle le firmament, étoit rempli d'anges d'un ordre ſupérieur, à la tête deſquels étoit un grand ange nommé Aſmael, gouverneur du monde. La fonction de ces eſprits bienheureux étoit de garder les étoiles, leſquelles étoient ſuſpendues comme des luſtres avec des chaînes d'or à tous les points du firmament; & la diſtance de la terre à ces étoiles, étoit de cinq cents années de chemin ordinaire.

De-là, le prophète monte au ſecond

ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin, & composé d'un fer précieux & poli. Il y voit Jean, fils de Zacharie, & Jesus, fils de Marie. Il les salue; il en est salué, & il prie avec les anges, habitans de ce séjour.

Au troisieme ciel, séparé du second par cinq cents années de chemin, & composé d'un acier fin & brillant, Mahomet apperçoit David & Salomon. Il les salue; il en est salué, & il fait sa priere avec cent mille anges, selon le rit d'Abraham, avec deux inclinations.

L'apôtre arrive au quatrieme ciel, distant du troisieme de cinq cents années de chemin, & formé d'un argent subtil & lumineux. Il y parle à l'ange de la mort, dont les pieds touchent aux extrémités de la septieme terre, & dont la tête s'éleve jusqu'au dessous du trône de l'Eternel. Dans un endroit reculé, il voit un grand homme dont le teint étoit olivâtre. C'étoit Adam, le pere de tous les humains: « O » mon fils bien-aimé! cria-t-il au prophète, » ô Mahomet! réjouis-toi de l'honneur » que te fait, en cette nuit, le Tout-Puis- » sant. — O mon pere! lui demanda » l'apôtre de Dieu, à quoi vous occupez- » vous ici? — J'observe, répondit le pre- » mier homme, les actions de mes descen- » dans; &, dans la foule innombrable qui

» les compoſe, il n'en eſt point de plus
» heureux, de plus agréable au Seigneur,
» que celui qui récite avec toi la formule :
» *Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu :*
» *Mahomet eſt l'apôtre de Dieu.* »

Du quatrieme ciel, le prophète parvient au cinquieme, formé de l'or le plus pur. Le voyage de l'un à l'autre eſt de cinq cents années de chemin. Le premier objet qui frappe ſes regards, eſt un ange d'une ſi prodigieuſe grandeur, que ſi Dieu lui commandoit d'avaler les ſept cieux & les ſept terres, il les engloutiroit comme un pois. Enſuite il apperçoit le patriarche Hénoch, qui lui fait de grands honneurs. Enfin il voit le feu de la colere, que Dieu réſerve pour les pécheurs endurcis, & particuliérement pour les Arabes vicieux.

Dans le ſixieme ciel, diſtant du précédent de cinq cents années de voyage, & compoſé d'une pierre claire & tranſparente, Mahomet vit un ange qui étoit moitié feu & moitié neige, ſans néanmoins que le feu fondit la neige, ou que la neige éteignit le feu. Il le ſalua ; & l'Eſprit céleſte lui ſouhaita toutes ſortes de bonheurs. Un peu plus loin, il apperçut un homme vêtu d'une robe de laine, & appuyé ſur un bâton. Il étoit ſi velu, que le poil de ſon corps couvroit preſque tout ſon vêtement ; c'étoit Moyſe. Le prophète

de Dieu s'en approcha, & le ſalua; & le légiſlateur hébreu, qui ne le vit pas avec plaiſir, parce qu'il l'alloit effacer, lui fit cependant bonne mine.

En un clin-d'œil, l'apôtre ſe trouve dans le ſeptieme ciel, quoiqu'éloigné de cinq cents années de chemin du précédent. Ce ciel eſt formé d'une lumiere divine, dont l'éclat eſt ſemblable à celui de l'hyacinthe rouge. Mahomet y contemple une foule de merveilles. Il y voit la plus grande de toutes les créatures de Dieu, le prodige de ſa puiſſance. C'étoit un ange qui avoit ſoixante & dix mille têtes : chaque tête avoit ſoixante & dix mille faces : chaque face avoit ſoixante & dix mille bouches : chaque bouche avoit ſoixante & dix mille langues : chaque langue parloit ſoixante & dix mille langages, tous différens entr'eux, & dont il ſe ſervoit pour célébrer les louanges du Très-Haut.

Sur un trône de lumiere, placé auprès du temple céleſte, dont la Caaba eſt l'image, le prophète apperçoit un vénérable vieillard; c'étoit Abraham, l'ami de Dieu, & le pere des croyans. Mahomet le ſalue; & le patriarche lui dit : « Réjouis-toi, ô » le meilleur de mes enfans! réjouis-toi; » car je crois que tu ſeras comblé de toutes » ſortes de biens : toi & ta nation ſerez » bénis. »

Il parloit encore, lorſqu'on entendit la voix de l'ange répeter ces mots : « Dieu » eſt grand ! ſon nom eſt grand ! » & l'Eternel lui-même fit entendre ces paroles : » Mon ſerviteur Mahomet eſt véritable : il » eſt mon apôtre ; je l'ai choiſi pour moi-» même, & quiconque lui obéit, aura le » pardon de ſes péchés. » Auſſi-tôt un ange plus blanc que la neige, vêtu d'une robe rouge, & ſuivi de ſoixante & dix mille anges, vient embraſſer le prophète, & lui dit : « Suis-moi, ô le très-honoré de » Dieu ! » Mahomet eſt emporté au-delà d'une infinité de voiles ou ſéparations qui déroboient aux yeux des eſprits céleſtes l'ineffable éclat de la majeſté divine, & il arrive au voile de l'unité, par lequel le Tout-Puiſſant tempere l'infinie vivacité de ſes rayons. « Anges, dit alors l'Eter-» nel, levez le voile entre moi & mon » bien-aimé Mahomet. » A l'inſtant le voile de l'unité fut levé, & le prophète ſe vit au pied du trône de l'Être ſuprême, qui s'entretint familiérement avec lui. » O Mahomet ! lui dit-il, je n'oblige per-» ſonne à rien faire, que ce que l'on eſt » en pouvoir d'exécuter : le bien que l'on » aura acquis, ſera pour celui qui l'aura » acquis ; & le mal que l'on aura com-» mis, ſera contre celui qui l'aura com-» mis... O Mahomet ! je t'ai donné l'Al-

» coran, le grand Alcoran : ceux de ta » nation qui liront cet ouvrage ſacré, » jouiront ſur la terre de tous les biens » qui peuvent contribuer au bonheur de » l'homme ; & je les placerai dans mon » paradis après leur mort... J'ai créé Je- » ſus de mon Eſprit & de mon Verbe ; » mais pour toi, ô Mahomet ! j'ai écrit » ton nom à côté du mien : on ne le pro- » nonce point, dans le ciel & ſur la terre, » qu'on ne prononce auſſi le tien en même » tems ; & déſormais je n'exaucerai que » les prieres de ceux qui atteſteront » qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi, » & que tu es mon apôtre. »

Après que l'Eternel eut parlé de la ſorte, Mahomet, comblé de gloire & plein de reconnoiſſance, reçoit la permiſſion de viſiter le paradis. C'eſt un lieu dont les charmes ſurpaſſeroient l'imagination de Dieu même, ſi cet Être infini n'en étoit point le créateur. Son terrein eſt d'argent, ſon gravier de perles blanches, ſes montagnes d'ambre, & ſes remparts d'hyacinthes rouges. Il a pour toit le trône de Dieu ; il a pour vergers & pour jardins la miſéricorde ; il a pour habitans les prophètes, & les anges pour citoyens. Ses villes ſont d'or, & ſes châteaux & ſes palais ſont d'hyacinthes. Par-tout on rencontre des allées de myrtes & de jaſmins, entre leſquels il y a

des arbres d'or & d'argent, dont les fruits ſont blancs & délicieux. Les fleuves ſont bordés de berceaux d'or & d'argent, portant des fruits blancs, avec des couronnes, des guirlandes & des feſtons qui donnent un ombrage perpétuel. De quelque côté que l'on porte ſes pas, on n'apperçoit que bocages, que prairies, que jardins potagers, que gazons, que tertres, que canaux d'eaux-vives. Enfin, on voit çà & là de petits enfans, de jeunes garçons, des coupes pleines d'excellentes liqueurs, de jeunes femmes chaſtes & modeſtes, baiſſant la vue pour ne regarder que leurs maris. Le prophète, ravi d'admiration en contemplant ces objets d'une félicité pure, demande à ſon conducteur Gabriel pour qui ſont tous ces biens: » O Mahomet! répondit l'ange, ils ſont » pour toi; ils ſont pour tes diſciples. » Enſuite l'apôtre quitte le paradis, revient à Jéruſalem, & remonte ſur Borac, qui le reconduit à la Mecque. Là, il raconte à ſes proſélytes cette grande merveille; on fit d'abord beaucoup de difficulté de le croire, mais enfin la plûpart ſe rendirent ſur le témoignage d'Abubècre, perſonnage d'une grande autorité parmi eux. Cette fable, ſi utile aux deſſeins de Mahomet, eſt un des prétendus myſteres de la religion Muſulmane; les Mahométans l'appellent *Aſcen-*

ſion,

ſion, & les Turcs en célèbrent la fête la vingtieme nuit du ſeptieme mois arabique, appellé Regeb.

[622.]

Le légiſlateur Arabe eſt vivement perſécuté par les habitans de la Mecque. Tandis qu'il ſonge à prendre la fuite avec ſes partiſans, ſoixante & quinze citoyens d'Yatreb, ville conſidérable au nord de l'Hégiaz, & à huit ou dix journées de la Mecque, viennent reconnoître ſa doctrine, & lui prêter le ſerment de fidélité. Mahomet les reçoit avec joie; il leur donne le nom d'Anſars, c'eſt-à-dire auxiliaires; & il les renvoie dans leur patrie, après avoir choiſi douze d'entr'eux pour lui ſervir d'apôtres dans Yatreb. Ils y prêcherent avec un tel ſuccès, que la plûpart de leurs concitoyens embraſſerent la nouvelle religion.

Le prophète, apprenant cette heureuſe nouvelle, choiſit Yatreb pour aſyle. Il fit d'abord partir ſecrettement tous ceux qui lui étoient dévoués; &, lorſqu'il les crut aſſez éloignés, il les ſuivit lui-même avec Abubècre. Dès que le bruit de cette évaſion ſe fut répandu, les Coraïſcites, furieux de voir échapper leur ennemi, coururent à ſa pourſuite; mais Mahomet évita leur rencontre, &, après bien des inquiétudes

& des traverſes, il arriva enfin à Yatreb.
On l'y reçut avec les démonſtrations de l'allégreſſe la plus vive ; on lui bâtit un palais, avec une moſquée pour l'exercice de ſa nouvelle religion ; & la ville prit le nom de *Médine*, qu'elle porte encore aujourd'hui, & qui ſignifie le ſéjour de l'apôtre.

Cette fuite de Mahomet, connue ſous le nom d'*Hégire*, eſt l'époque de ſa puiſſance. A peine ſe vit-il maître d'une place où il pouvoit armer ſon parti, qu'il parut ſur la ſcène dans l'éclat d'un monarque avide de conquêtes ; il ne voulut plus prêcher que le cimeterre à la main ; & l'épée, comme diſent les Arabes, devint dès-lors la clef du ciel. Mais avant d'entreprendre aucune guerre, Mahomet voulut donner à ſon empire naiſſant une conſtitution ſolide, qui pût le mettre en état de braver le choc des puiſſances rivales. La plus admirable de ſes inſtitutions politiques, eſt celle qui établit, entre tous ſes diſciples de différens pays, une union ſacrée, indiſſoluble, par laquelle ils ſont obligés, non-ſeulement de ſe traiter les uns les autres de freres, mais auſſi de s'aimer, & de ſe chérir mutuellement comme tels.

[624.]

Les Coraïſcites éprouverent bientôt la

vengeance de leur citoyen fugitif. Une de leurs plus riches caravanes, escortée par dix-neuf cents hommes sous les ordres d'Abu-Sofian, capitaine habile, revenoit de Syrie; Mahomet l'apprend: il se met aussi-tôt à la tête de trois cents guerriers intrépides, qu'il enflamme par ses paroles; il part, & rencontre ses ennemis dans une vallée, nommée Bédre. Il s'y retranche devant un ruisseau, dont, par le conseil d'un de ses capitaines, il fait un réservoir pour rafraîchir ses troupes au milieu du combat; puis il range sa petite armée en bataille, & se place à l'arriere-garde, afin d'agir suivant les circonstances. On étoit en présence, lorsque trois Coraïscites vinrent défier au combat trois sectateurs de Mahomet. Une foule de braves ambitionnent cet honneur; le législateur Arabe choisit Obaïda, Hamza, son oncle, & Ali, son cousin; ils se précipitent sur les ennemis, dont la défaite est le signal de la bataille. « Courage, enfans, » dit l'apôtre à ses soldats; vous combat- » tez pour l'Eternel: le paradis est pour » ceux qui périront dans cette journée. » Le jour vous est favorable: serrez vos » rangs, & repoussez les infidèles à coups » de flèches. » Ils font des prodiges. Dans la chaleur de l'action, Mahomet, par l'ordre de l'ange Gabriel qui conduisoit trois

mille anges à ſon ſecours, jette une poignée de ſable contre les Coraïſcites, en diſant : « Que leurs faces ſoient confon» dues ! » A l'inſtant les infidèles prennent la fuite ; ſoixante & dix reſtent ſans vie dans la plaine, près de deux cents ſont fait priſonniers ; & cette éclatante victoire, qui procura aux vainqueurs un butin immenſe, ne leur coûta que quatorze guerriers. Mahomet régla la diſtribution des dépouilles ; &, comme on étoit ſur le point d'en venir aux mains, un chapitre de l'Alcoran deſcendit du ciel pour calmer la ſédition. Le partage du butin y eſt ſagement arrêté. La cinquieme partie doit appartenir à Dieu & à ſon apôtre ; une autre doit être donnée à ſes parens, aux orphelins, aux pauvres & aux voyageurs ; & les trois autres doivent être diſtribuées également entre les capitaines & les ſoldats victorieux.

[625.]

Pour ſe venger de leur défaite, les Coraïſcites levent une armée de trois mille hommes de pied & de deux cents cheveaux, & Abu-Sofian ſe met à leur tête. Ce général, accompagné de Hendah, ſa femme, & de quinze autres dames des premieres familles de la Mecque, qui toutes portoient des tambours ſelon l'uſage des

Arabes, s'avance vers Médine, & se cantonne sur la montagne d'Ohod, qui n'en est éloignée que de quatre milles. Mahomet veut le chasser de ce poste. Suivi de mille soldats, & sans cavalerie, il va l'attaquer. Il a d'abord l'avantage; mais enfin, accablé par le nombre, après avoir reçu plusieurs blessures, il est contraint de se retirer avec perte, laissant sur le champ de bataille plus de soixante & dix morts, au nombre desquels on remarquoit Hamza, son oncle. Les ennemis signalerent leur animosité, par les outrages dont ils chargerent les cadavres des vaincus. Hendah éventra celui de Hamza, & mangea son foie, & les femmes qui la suivoient, se disputerent le barbare plaisir de l'imiter. Elles couperent aux morts le nez & les oreilles, & s'en firent des ceintures, des colliers & des bracelets: dignes bijoux de ces ames féroces! Cette défaite du législateur Arabe, la seule qu'il ait jamais essuyée, excita les murmures de la plûpart de ses disciples; mais, pour leur imposer silence, Mahomet leur dit qu'ils devoient attribuer ce malheur à leurs péchés; que tout ce qui étoit arrivé dans cette triste circonstance, avoit été réglé d'une maniere inévitable dans les décrets immuables de l'Eternel; & que ceux qui

étoient morts en combattant, avoient le ciel pour partage. Telle eſt la doctrine qui a allumé dans le cœur des Muſulmans cet intrépide courage avec lequel ils ont renverſé tant d'empires, tant de royaumes, en ſi peu d'années.

[626.]

Une querelle très-vive s'étant élevée entre les troupes Muſulmanes, échauffées par l'excès du vin, Mahomet, pour prévenir ces déſordres, dont les conſéquences ſont quelquefois ſi triſtes à la ſociété, défend l'uſage de cette liqueur dangereuſe, ainſi que de toutes celles qui peuvent enyvrer. Les jeux de hazard & la divination furent auſſi enveloppés dans cette ſage proſcription, comme n'ayant pour objet que de diſtraire les hommes des occupations ſérieuſes, du travail & de la priere, pour leſquels ils ſont nés.

[627.]

Zaïd, affranchi, &, depuis, fils adoptif de Mahomet, avoit une femme fort jolie. Le légiſlateur en devint amoureux; & le trop complaiſant mari, connoiſſant la paſſion de ſon bienfaicteur, répudia ſon épouſe. Mahomet la mit au nombre de ſes femmes; mais, comme ce mariage ſcandali-

ſoit les Muſulmans, & même les idolâtres, le prophète, pour ſe juſtifier, fit deſcendre du ciel un verſet de l'Alcoran, où Dieu parle de la ſorte : « Or, après que » Zaïd eut exécuté à l'égard de ſa femme » ce qu'il avoit réſolu, nous l'avons unie » à toi pour être ton épouſe, afin que, » par cet exemple, il n'y eût plus déſor- » mais de ſcrupule parmi les fidèles, à ſe » marier avec les femmes répudiées de » leurs fils adoptifs. Il faut que le com- » mandement de Dieu ſoit exécuté. Le » prophète n'a commis aucun faute en » faiſant ce que Dieu lui a ordonné : il » n'a fait que ſuivre l'exemple des autres » prophètes qui l'ont précédé.... Qu'il » n'y ait plus déſormais de fils adoptifs, » qui ne portent le nom de leurs peres » naturels. Pour mon bien aimé Maho- » met, il ne ſera plus dans la ſuite le » pere d'aucun d'entre vous ; mais il ſera » ſeulement appellé l'apôtre de Dieu & » le ſceau des prophètes. »

[628.]

Mahomet invite à l'Iſlamiſme l'empereur Héraclius, Choſroës, roi de Perſe, le roi d'Ethyopie, & Macaucas qui s'étoit rendu maître de l'Egypte. Ce dernier reçoit ſa lettre avec reſpect, & lui envoie des préſens, parmi leſquels étoit

une jeune esclave Chrétienne, nommée Marie. Sa jeunesse, l'éclat de ses charmes, tout en elle éblouit l'apôtre Arabe. Il en devint éperdument épris; mais il avoit lui-même mis une barriere à sa passion, en disant, dans l'Alcoran: « Vous ne commettrez point la fornication; car c'est » un crime énorme, que Dieu punit dans » sa colere. » Cependant, comme son amour augmentoit, Dieu, par une indulgence singuliere, le dispensa de la loi dans une révélation, & lui permit de jouir de sa servante. Mais les femmes du prophète n'eurent pas la même complaisance; & leurs clameurs furent si vives, qu'il fallut un nouveau chapitre de l'Alcoran pour les appaiser. Ainsi Mahomet continua de vivre avec Marie. Il en eut un fils, qu'il nomma Ibrahim, & qui mourut environ quinze mois après sa naissance.

[629.]

Les Juifs étoient puissans en Arabie. Mahomet leur déclare la guerre; il les défait en onze combats, s'empare de toutes leurs places, & traite avec la derniere rigueur cette nation qu'il haïssoit beaucoup plus que les Chrétiens. La derniere de leurs villes, & la plus forte de toutes, est prise d'assaut, en présence & sous les ordres du législateur qui y fit son entrée

triomphante. Il alla loger chez un des principaux citoyens, dont la fille, nommée Zaïnab, voulant venger ſa patrie dévaſtée par les troupes du conquérant, empoiſonna une épaule de mouton, qu'elle lui ſervit. Mahomet, ayant mis dans ſa bouche un morceau de cette viande funeſte, la réjetta ſur le champ, & dit à ſes compagnons de s'abſtenir de ce mets qui leur donneroit la mort. On arrêta Zaïnab; on lui demanda pourquoi elle avoit eu la ſacrilége audace d'empoiſonner une viande deſtinée à nourrir un prophète: « Je voulois voir s'il l'étoit en effet, » répondit-elle avec une naïveté feinte. Mahomet lui pardonna; & cette action de clémence eſt d'autant plus admirable, que le poiſon fit ſur lui une telle impreſſion que, depuis cet inſtant malheureux, il fut toujours valétudinaire.

[630.]

Mahomet envoie un député au gouverneur de Boſtra, pour l'exhorter à embraſſer l'Iſlamiſme. C'étoit un de ces princes Saraſins, attachés au ſervice de l'empire & à la Religion chrétienne. Le député étant à Muta, ville de Syrie, au-delà du Jourdain, fut aſſaſſiné par l'ordre du gouverneur. A cette nouvelle, Mahomet, rempli d'une juſte indignation, met ſur pied

trois mille homme d'élite, dont il donne le commandement à Zaïd, ſon affranchi. Cette petite troupe, brûlant des premieres ardeurs du fanatiſme, indifférente entre la victoire & le martyre, rencontre, près de Muta, l'armée Romaine fort ſupérieure en nombre. La voir, & l'attaquer avec fureur, ne ſont qu'une même choſe. D'abord ils cedent à la multitude ; Zaïd, qui portoit la grande enſeigne de l'Iſlamiſme, eſt tué. Giafar lui ſuccede, & ſoutient vaillamment le combat : il perd la main droite, puis la gauche ; il embraſſe l'étendard, & le tient ſerré contre ſa poitrine, exhortant de la voix les Arabes à périr plutôt que de reculer. Un Romain l'apperçoit, court à lui, & lui fend la tête d'un coup de ſabre. Abdollah releve le drapeau ſacré, & rétablit le combat ; mais, ayant été tué lui-même, les diſciples de Mahomet prennent la fuite. Ils étoient vaincus ; l'aigle Romaine triomphoit, lorſque Caled, le plus déterminé de tous les Muſulmans, & que le conquérant Arabe appelloit l'épée de Dieu, rallie les fuyards, & retourne à la charge à la tête des plus braves. Les Romains étoient en déſordre : il les attaque en tête, en flanc, en queue : il les pourſuit juſques bien avant dans la nuit. Les ténèbres arrêterent enfin ſon bras redoutable, & les deux armées camperent

au même lieu où avoit cessé la poursuite. Au lever du soleil, Caled sort de son camp, & range sa troupe en bataille. Les variations & l'opiniâtreté du combat précédent l'avoient singuliérement diminuée. Pour couvrir sa foiblesse, le capitaine Arabe use de stratagême : il fait faire à ses soldats des mouvemens si variés, changeant l'arriere-garde en avant-garde, & l'aile droite en aile gauche, que les Romains, croyant qu'il lui étoit arrivé pendant la nuit de nouveaux renforts, prirent l'épouvante. Ils se débandent ; ils fuient : les Musulmans les poursuivent ; ils couvrent de morts toute la plaine, jusqu'aux montagnes. Ils se rendent maîtres du camp, & retournent à Médine avec de riches dépouilles.

[631.]

Un Musulman opiniâtre avoit un procès contre un Juif au tribunal de Mahomet. Comme le bon droit étoit du côté du Juif, le prophète condamna son disciple. Le Musulman déclara qu'il n'acquiesceroit point à sa condamnation, à moins que son affaire ne fût revue & examinée par Omar, l'un des plus célèbres Arabes de son siécle. Les deux plaideurs vont le trouver ; Omar, après les avoir entendus, leur dit, en rentrant chez lui, qu'il alloit

dans l'inſtant prononcer ſa ſentence. Il revient auſſi-tôt le ſabre à la main, & abbat d'un ſeul coup la tête du Muſulman rebelle. « Voilà, dit-il, ce que méritent » ceux qui ne veulent pas ſe ſoumettre » aux déciſions de leurs juges. » Cette action lui mérita les éloges du légiſlateur.

Par la force de ſes armes toujours victorieuſes, Mahomet avoit ſoumis à ſon empire preſque toute l'Arabie. Pour en achever la conquête, il n'avoit plus qu'à ſubjuguer l'Yémen & la Mecque. La fortune le ſeconda dans cette grande entrepriſe.

L'Yémen, habité par la puiſſante tribu des Homérites, étoit tributaire de la Perſe, & gouverné, au nom de Choſroës, par un vice-roi, appellé Badhan. Le monarque Perſan, ayant reçu la lettre de Mahomet qui l'engageoit à embraſſer la nouvelle religion, la mit en piéces, chaſſa l'ambaſſadeur du prophète, & chargea Badhan de ſe ſaiſir de l'impoſteur, & de lui envoyer ſa tête. Mahomet, inſtruit des tempêtes qui ébranloient la Perſe, & de l'extrémité à laquelle les Romains avoient réduit Choſroës, écouta froidement le rapport de ſon envoyé, & ſe contenta de dire : « Dieu mettra ton royaume en piéces. » Il venoit d'apprendre la mort fu-

neste de ce prince, encore ignorée en Arabie, lorsqu'il reçut un courrier de Badhan, qui se contenta de dire au conquérant Arabe, qu'il avoit ordre de l'envoyer à la cour de Perse. Mahomet différa sa réponse au lendemain matin, & alors il dit au député : « Il m'a été révélé cette » nuit que Chosroës à été tué par son » fils Siroës, allez-en instruire votre maî- » tre. » Le courrier étant de retour, Badhan reçut une lettre de Siroës qui lui apprenoit la mort de son pere, & lui défendoit d'inquiéter Mahomet. Badhan & les Persans de sa suite, ne doutant plus que le législateur Arabe ne fût en correspondance avec le ciel, l'envoyerent assurer de leur obéissance, & se firent Musulmans.

Cette soumission ayant mis le comble aux vœux de Mahomet, il tourna toutes ses vues du côté de la Mecque. Huit années d'une guerre toujours malheureuse, qui n'avoit été interrompue que par des armistices fort courts, & pour l'ordinaire violés aussi-tôt que conclus, avoient notablement affoibli la puissance des Coraïscites. Ce n'étoit plus ce peuple formidable, dont les armées avoient plus d'une fois fait trembler Mahomet dans Médine même. Réduit à la seule possession de la Mecque, il se soutenoit encore par la négo-

ciation plutôt que par la force. Un ſeul mot du prophète le mettoit au nombre de ſes eſclaves. Mahomet le prononce, & ſes guerriers volent ſous ſes ordres aux remparts de la Mecque. En vain les Coraïſcites voulurent ſe défendre ; leur foible réſiſtance ne ſervit qu'à augmenter la fureur des Muſulmans, ſans reculer la priſe de la ville, qui fut emportée l'épée à la main. Le conquérant y entra en vainqueur : il y fut reconnu ſouverain ſpirituel & temporel ; il fit abbatre les idoles de la Caaba, autour de laquelle il fit les ſept circuits, ſuivant les rits qu'il preſcrit dans l'Alcoran pour le pélerinage.

[632.]

En moins d'onze ans, Mahomet avoit vu ſa puiſſance s'élever ſur les ruines d'une infinité de nations qui l'environnoient. Redouté de l'empire qu'il avoit fait trembler; craint en Perſe, où ſon nom contribuoit aux grandes révolutions qui agitoient alors ce vaſte royaume ; adoré de ſes diſciples comme une divinité tutélaire ; par la ſeule force de ſon génie, il s'étoit formé une domination à laquelle aucun ambitieux n'auroit jamais oſé prétendre. Dans ce haut point de grandeur, il apprend que deux ſéditieux veulent, à ſon exemple, jetter les fondemens d'un

état à l'extrémité de l'Arabie. Il fait marcher contr'eux ſes plus habiles généraux, & la défaite des rebelles ajoûte à la gloire de ſon règne.

Il n'en jouit pas long-tems. Le poiſon que lui avoit donné la jeune Zaïnab, avoit allumé dans ſon ſang une flamme corroſive, qui le conſuma dans la ſoixante-troiſieme année de ſa vie.

Quelques jours avant ſa mort, il ſe fit tranſporter à la moſquée; là, ſe proſternant humblement contre terre, en préſence de tout le peuple, il célébra les louanges de Dieu, & lui demanda pardon de tous ſes péchés; puis il monta en chaire, & dit aux aſſiſtans: « Mes freres, mon » heure approche, je vais m'en aller vers » celui qui m'a envoyé. Si j'ai jamais fait » donner le fouet à quelqu'un ſur ſon dos, » voici le mien, qu'il me rende le mal » que je lui ai fait; ſi j'ai bleſſé la répu- » tation de quelqu'un, qu'il traite la mienne » de la même maniere; ſi j'ai pris de quel- » qu'un de l'argent injuſtement, me voici » prêt à lui faire reſtitution: que perſonne » ne craigne d'exiger ce qui lui eſt dû: » votre ſincérité, votre franchiſe, eſt un » devoir que je vous preſcris en ce jour.» Lorſqu'il ſe retiroit, un homme lui demanda trois drachmes qu'il lui devoit. Mahomet les paya ſur le champ, en di-

ſant : « Il eſt beaucoup plus facile de ſup-
» porter le déshonneur de ce monde, que
» celui de l'autre. »

Au milieu des exceſſives douleurs qui terminerent ſa vie, il s'écria : « Jamais
» aucun prophète n'a ſouffert des maux
» ſemblables à ceux que j'éprouve ; mais,
» plus l'épreuve eſt violente, plus la ré-
» compenſe qui ſuivra ſera grande. »

Il aſſembla les principaux d'entre ſes diſciples, pour leur donner ſes dernieres inſtructions. Il leur recommanda particuliérement trois choſes : ſçavoir, de chaſſer tous les idolâtres de la preſqu'iſle de l'Arabie ; de faire part aux proſélytes de tous les droits & de tous les priviléges accordés aux Muſulmans naturels, & de s'attacher conſtamment à la priere, qu'il appelloit, « la colomne de la religion, &
» la clef du paradis. »

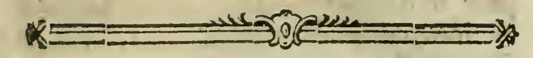
Dans un tranſport, qui précéda l'inſtant où il rendit l'eſprit, il demanda de l'encre & du papier, afin d'écrire un livre qui empêcheroit, diſoit-il, les fidèles de tomber dans l'erreur après ſa mort. Omar s'y oppoſa, ſoutenant que l'Alcoran ſuffiſoit, & que la violence du mal faiſoit ainſi parler le prophète. Cet avis fut celui du plus grand nombre. Ceux qui étoient d'un ſentiment contraire, s'emporterent contre Omar. La diſpute s'échauffa ; & le malade,

lade, perdant patience, leur ordonna de ſe retirer, diſant qu'il ne convenoit pas de diſputer en préſence d'un prophète. Ainſi le livre reſta dans l'imagination de Mahomet, ce que pluſieurs Muſulmans ont regretté comme une grande perte.

La mort du légiſlateur cauſa un grand trouble parmi ſes ſujets. Pluſieurs ne pouvoient croire qu'il fût mortel. « Comment » ſeroit-il mort, diſoient-ils, lui qui eſt » notre témoin, notre médiateur & no- » tre interceſſeur auprès de Dieu ? Non, » il n'eſt pas mort : il eſt enlevé, & » ravi en extaſe, comme Jeſus, fils de » Marie. » Mais Abubècre leur fit entendre, par des preuves tirées de la raiſon & de l'Alcoran, que Mahomet devoit mourir comme les autres hommes. Une nouvelle conteſtation s'éleva quand il fut queſtion de l'enterrer. Les uns vouloient qu'on le tranſportât à la Mecque, lieu de ſa naiſſance ; d'autres prétendoient qu'il devoit être inhumé à Médine, le ſiége de ſon empire, & qui lui avoit ſervi de refuge. Quelques-uns enfin ſoutenoient que Jéruſalem étant le lieu de la ſépulture des prophètes, il devoit y être enſeveli avec eux. Abubècre, qui avoit arrêté le premier déſordre, calma encore le ſecond, en aſſurant qu'il avoit entendu dire à Mahomet, qu'un prophète ne doit être

enterré que dans le lieu même où ſa derniere heure arrive. On creuſa donc la terre dans la maiſon d'Aiſchah, l'épouſe chérie du légiſlateur, & ſous le lit même où il avoit rendu le dernier ſoupir; & ce fut-là qu'on lui dreſſa un tombeau. C'eſt en ce même endroit qu'il repoſe encore aujourd'hui, ſans coffre de fer ſuſpendu en l'air par la force des pierres d'aiman, comme l'ont ridiculement débité quelques auteurs Chrétiens, dont la fable a trouvé crédit dans le vulgaire de l'Europe.





ABUBÈCRE.

[632.]

L'ALCORAN ne permettoit que quatre femmes à la fois; mais par une prérogative ſpéciale, Mahomet en avoit eu un bien plus grand nombre : onze, ſuivant quelques auteurs, & vingt-une, ſelon d'autres. Néanmoins il ne laiſſoit aucun enfant mâle; & la ſucceſſion ſembloit regarder Ali, ſon couſin-germain & ſon gendre, qu'il avoit même déſigné, par ſon teſtament, comme le plus digne de régner après lui. Mais Abubècre, beau-pere de Mahomet, & qui étoit l'un des premiers de ceux qui avoient cru en lui, réunit les ſuffrages en ſa faveur. C'étoit le plus conſidéré des Arabes, & c'étoit à ſon zèle que le prophète devoit le principal ſuccès de ſa prédication. D'ailleurs, Omar & Othman, les plus puiſſans de la nation, l'appuyoient de tout leur crédit, aimant mieux voir dans cette place, à laquelle ils aſpiroient eux-mêmes, un vieillard de ſoixante ans, qu'un jeune homme tel qu'Ali, qui, ſelon le cours de la nature, devoit les en exclure

pour toujours (*). Ainſi, malgré les prétentions du gendre de Mahomet, malgré ſes proteſtations ſur ce que le nouveau ſouverain avoit été choiſi en ſon abſence, Abubècre fut proclamé Calife, ou ſucceſſeur du prophète, avec l'approbation de tous les Médinois. Ali lui-même vint, quelques jours après, lui prêter ſerment de fidélité; mais cette ſoumiſſion n'empêcha pas que les habitans de la Mecque, & un très-grand nombre d'Arabes de différens pays, n'armaſſent en ſa faveur, ou plutôt pour eſſayer, ſous ce prétexte, de rompre les fers dont les avoit chargés Mahomet. Malec, & Moſeïlama qui avoit été le plus terrible rival du prophète, ſe mirent à leur tête. Mais les généraux du monarque Médinois les obligerent bientôt, par la mort de ces deux chefs, à rentrer dans le devoir, & à reconnoître le prince élu.

(*) C'eſt cette préférence d'Abubècre ſur Ali, qui a fait naître ces haines irréconciliables & ces guerres ſi fréquentes entre les Turcs & les Perſans. Ces derniers prétendent qu'Ali fut le légitime ſucceſſeur de Mahomet, & que les trois premiers Califes n'ont été que des uſurpateurs, non plus que les Ommiades qui ont régné après eux, au préjudice des Fatimites, ou des enfans d'Ali, nés de Fatime, ſa premiere femme.

Le premier acte qu'Abubècre fit de ſon autorité, fut de connoître ſes forces. Il fit le dénombrement de ſes ſujets, & trouva cent vingt-quatre mille Muſulmans en état de porter les armes. Avec de pareilles reſſources, il oſa former le hardi projet d'étendre ſa puiſſance hors de l'Arabie, & de ſubjuguer, s'il étoit poſſible, l'empire Romain & le royaume de Perſe. Ce plan étoit celui de Mahomet. Il n'eut pas de peine à le faire goûter à ſon conſeil. Par ſon ordre, toute l'Arabie prend les armes. Les plus habiles capitaines Muſulmans ſe rendent dans le palais du prince. De tous côtés on voit arriver à Médine des troupes pleines d'ardeur. Une armée prend la route de l'Irac Arabique. Caled, le plus habile & le plus intrépide général de ſon ſiécle, eſt chargé de cette conquête. En vain le roi de Perſe, ſouverain de la province attaquée, fait mille efforts pour la ſouſtraire à l'eſclavage : dix fois ſes troupes ſont vaincues, maſſacrées par une poignée d'Arabes ; &, en moins de deux mois, l'Irac devient un domaine du ſouverain de Médine.

[633.]

Animé par cet heureux ſuccès, le Calife ordonne à ſes généraux de marcher en Syrie. Caled, couvert des lauriers qu'il

venoit de moiſſonner dans l'Irac, eſt mis à leur tête. Avant leur départ, Abubècre leur tient ce diſcours : « Fidèles ſerviteurs » de Dieu & de ſon prophète, gardez- » vous de traiter durement vos troupes : » vos ſoldats ſont mes enfans. Conſultez » vos officiers dans toutes les occaſions » importantes. Faites juſtice : les injuſtes » ne proſpéreront pas. Lorſque vous ren- » contrerez vos ennemis, combattez vail- » lamment, & mourez plutôt que de » tourner le dos. Si vous remportez la vic- » toire, ne tuez ni les vieillards, ni les » enfans, ni les femmes. Ne détruiſez point » les palmiers, ne brûlez point les bleds ; » ne coupez point les arbres, ne faites point » de mal au bétail, à l'exception de ce » qu'il faudra pour la nourriture de vos » troupes. Gardez religieuſement les pa- » roles que vous aurez données à vos en- » nemis. Vous trouverez ſur votre route des » hommes qui vivent en retraite, & qui » ſe ſont conſacrés au ſervice de Dieu ; » épargnez-les, eux & leurs monaſteres ; » mais pour ces membres de la ſynagogue » de ſatan, que vous reconnoîtrez à leur » tonſure, fendez-leur la tête, & ne leur » faites point de quartier, à moins qu'ils » n'embraſſent l'Iſlamiſme, ou qu'ils ne » conſentent à payer tribut. » Cette pré- dilection pour les moines étoit ſans doute

fondée sur la liaison de Sergius avec Mahomet.

Caled forme le siége de Bostra. Le gouverneur de cette ville, appellé Romain, prend la résolution de se faire Musulman; &, dans une conférence avec le général Arabe, il l'instruit du dessein où il est de lui ouvrir les portes de la place confiée à sa fidélité. Mais les habitans pénetrent sa perfidie, & le déposent. Celui qui lui est substitué, est obligé de défier Caled à un combat singulier. Caled fait marcher contre lui Abdarrahman, fils du Calife, brave guerrier, qui, dans sa premiere jeunesse, donnoit déja des espérances dignes de sa naissance. « Avance, chien de Chrétien, » crie-t-il au gouverneur. » Ils en viennent aux mains; l'Arabe triomphe: l'officier Chrétien prend la fuite. Abdarrahman, au désespoir de voir échapper son ennemi, tombe sur les Romains, renverse tout ce qu'il rencontre, porte par-tout l'effroi. Caled envoie un corps de troupes pour seconder sa valeur. L'action devient générale; les Arabes, pour s'exciter à bien faire, ne cessent de se dire les uns aux autres: « Combattez, combattez; paradis, » paradis. » Tout plie sous leurs coups; & les malheureux citoyens de Bostra, qui défendoient, pour la derniere fois, leurs biens, leur liberté, leurs vies, sont for-

cés de se réfugier sous leurs murs. Pendant la nuit, Romain, ce perfide gouverneur que l'on avoit déposé, fait un trou aux murailles de sa maison qui touchoit aux remparts, vient trouver Caled, lui demande cent hommes, sous la conduite d'Abdarrahman, & introduit les Mahométans dans la ville. Elle fut emportée dans l'instant : Abdarrahman immola de sa main le gouverneur ; ses soldats, partagés en quatre bandes, s'emparerent des quatre principaux quartiers de la place, & ne cesserent de massacrer les vaincus, que quand Caled leur eut crié, que le prophète avoit coutume de dire : « S'il arrive que quelqu'un » soit tué après avoir crié quartier, j'en » suis innocent. »

[634.]

Le capitaine Musulman marche contre Damas, capitale de la Syrie. A cette nouvelle, l'empereur Héraclius, allarmé pour cette ville, envoie une armée pour la défendre. Dérar, officier intrépide, & d'une force de corps prodigieuse, va, par l'ordre de Caled, au-devant des troupes Romaines. Avec une poignée de soldats, Dérar attaque l'ennemi infiniment supérieur en nombre. Après avoir fait mille prodiges de valeur, on l'arrête prisonnier. Les Musulmans reculent : les Romains les pressent

vivement : ils étoient vaincus, ſi Oméirah, lieutenant de Dérar, n'eût ſoutenu leurs rangs chancelans. « Quoi donc, leur dit-» il, ignorez-vous que céder à l'ennemi, » c'eſt outrager Dieu & ſon prophète ? A » qui l'Eternel ouvrira-t-il les portes du ciel, » ſi ce n'eſt à ceux qui combattent pour ſa » gloire ? Avancez, fidèles adorateurs du » Très-Haut, avancez : je marcherai de-» vant vous. Qu'importe que votre chef » ſoit mort, ou qu'il ſoit priſonnier ? votre » Dieu eſt vivant : il voit ce que vous fai-» tes. » Il dit ; une nouvelle ardeur embraſe le cœur des Muſulmans : Caled ſurvient avec des troupes fraîches ; les Romains ſont vaincus à leur tour, & Dérar recouvre ſa liberté.

Caled, n'ayant point aſſez de ſoldats pour bloquer Damas, leve le ſiége de cette ville. A cette vue, les habitans reprennent courage ; ils ſortent, ſous les auſpices des généraux Pierre & Paul, au nombre de ſix mille cavaliers & de dix mille fantaſſins, & ſe mettent à la pourſuite des Arabes. Paul attaque le gros de leur armée, triomphe d'abord, puis eſt vaincu & fait priſonnier par Dérar ; tandis que Pierre, avec une partie de l'infanterie chrétienne, fond ſur l'arriere-garde Muſulmane, où étoient le bagage, les richeſſes, & les femmes des

ennemis. Il s'en empare, & revient à Damas chargé de butin. Avant de rentrer dans la ville, il voulut examiner ses prisonnieres. La beauté peu commune de Caulah, sœur de Dérar, fixa ses regards : il la choisit pour sa maîtresse, & destina les autres à ses officiers. Caulah étoit aussi courageuse que belle. Tandis que les vainqueurs étoient entrés dans leurs tentes pour se rafraîchir, elle assembla les compagnes de sa captivité : « Eh quoi! servantes du » Dieu de Mahomet, leur dit-elle, souf- » frirez-vous que ces barbares vous désho- » norent? Prétendez-vous devenir les es- » claves & les concubines de ces idolâ- » tres? Où est votre courage? mourons, » plutôt que d'être les objets de leur sacri- » lége lubricité. Mais, que dis-je, mourons? » combattons pour notre honneur; le Tout- » Puissant sçaura nous secourir. Que cha- » cune de vous saisisse un piquet de tente, » & formez un cercle bien serré; je vous » donnerai l'exemple de la valeur. » A ces mots, elle avance contre un Grec, & lui casse la tête. On accourt au bruit pour en connoître la cause. Pierre fait environner ces intrépides amazones. Il les menace, elles le bravent; il veut gagner Caulah, elle se rit de ses promesses. Enfin, on alloit en venir aux coups, lorsque Caled

& Dérar parurent. A leur aſpect, Pierre veut prendre la fuite. Dérar, que le deſir de recouvrer ſa ſœur anime, le joint & l'arrête. « Je vous rends Caulah, lui dit » le capitaine Chrétien, c'eſt un préſent » que je fais à votre valeur ; c'eſt le gage » de l'amitié que je veux contracter avec » vous. --- Seigneur, lui répondit Dérar, » je vous rends graces d'un ſi beau préſent, » & je l'accepte avec reconnoiſſance. Mais, » pour vous prouver combien j'y ſuis ſen- » ſible, je ne puis vous offrir que la pointe » de cette lance, que je vous prie d'ac- » cepter. » En même tems il lui paſſe ſa lance au travers du corps, délivre toutes les priſonnieres, & revient chargé de riches dépouilles.

Caled, ayant reçu les renforts qu'il attendoit, reprend de nouveau le ſiége de Damas. Une nouvelle armée, ſous les ordres d'un capitaine Romain, appellé Verdan, vient au ſecours de cette ville. Le général Arabe prend auſſi-tôt la réſolution de l'attaquer, perſuadé qu'une victoire lui ouvrira les portes de la place. Il vole à ſa rencontre. Dérar eſt chargé de l'aller reconnoître. Trente cavaliers l'apperçoivent, & tombent ſur lui pour l'arrêter. L'intrépide Muſulman réſiſte avec un courage héroïque, en démonte dix-ſept qu'il immole, & met les autres en fuite.

Le combat suit de près cette escarmouche, & les drapeaux de l'Islamisme sont encore triomphans.

Cette défaite consterna la ville de Damas; ses infortunés citoyens, privés de toutes leurs ressources, ne voyoient d'autre parti que de se rendre. Mais Thomas, gendre de l'empereur, qui s'étoit enfermé dans la place, les retenoit encore dans le devoir par des motifs de religion & d'honneur. Il fit sur les ennemis une furieuse sortie, dans laquelle il eut un œil crevé d'un coup de flèche tirée par une femme dont il venoit de tuer le mari. Deux autres sorties coûterent du sang aux Musulmans; mais la moitié de la garnison & des habitans y laissa la vie: il fallut se rendre. Tandis que l'on capituloit, un prêtre, nommé Josias, vint trouver Caled, & lui offrit d'introduire les Arabes dans la ville. Caled lui donna cent hommes qui eurent ordre de rompre les portes, dès qu'ils seroient entrés. Ils obéirent; &, en un instant, cette cité fameuse fut remplie de meurtres & de carnage; & ce ne fut qu'après les plus instantes prieres, que le général Musulman permit aux habitans de sortir, sous trois jours, avec leurs effets, & chacun une arme, lance, arc ou épée. Ces malheureux proscrits se retirerent dans les montagnes, sous la conduite

de Thomas. Mais bientôt ils devinrent les triſtes victimes d'une aventure que l'amour avoit fait naître durant le ſiége.

Un citoyen de Damas avoit été fait priſonnier par une patrouille ennemie. On le conduiſit à Caled : « Qui es-tu ? demanda » le général Arabe. — Je ſuis, répondit-il, » un homme de qualité ; mon nom eſt Jo- » nas. J'ai fiancé une jeune fille que j'aime » avec paſſion, & dont je ſuis aimé. Mais, » ſur le point de la célébration du maria- » ge, ſes parens me l'ont refuſée, diſant » qu'ils avoient changé de deſſein. Nous » ſommes convenus ſecrettement de ſortir » de la ville. J'allois tout diſpoſer pour » notre évaſion, lorſque vous m'avez ar- » rêté. Otez-moi la vie, ou ma douleur » me l'ôtera bientôt. — Oui, tu mourras, » réprit Caled, ſi tu refuſes de te faire Mu- » ſulman ; mais, ſi tu embraſſes la vraie re- » ligion, rien ne manquera à ton bonheur. » Je te rendrai ton épouſe dès que la ville » ſera priſe. » Aveuglé par ſa paſſion, Jonas prit ſans balancer le dernier parti ; &, plus ardent à la conquête de la place que tous les Muſulmans, il les ſervit avec chaleur. Dès que la capitulation fut arrêtée, il chercha ſa maîtreſſe ; &, l'ayant trouvée dans un monaſtere où elle s'étoit conſacrée à Dieu pour le reſte de ſes jours, il lui raconta ſon aventure, & voulut l'en-

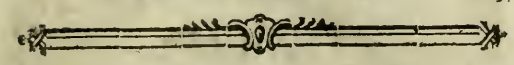
gager à le ſuivre. Elle le rejetta avec horreur, & ſe retira avec les Chrétiens. Les trois jours accordés aux habitans pour aſſurer leur retraite étant écoulés, Caled, ſuivi de quatre mille chevaux, ſe mit à leur pourſuite. Il y étoit excité par le deſir d'enlever les riches dépouilles de ces malheureux fugitifs, par la rage déſeſpérée de Jonas, & par le zèle de Dérar, barbare dévot de l'Iſlamiſme, qui faiſoit un grand ſcrupule aux pieux Muſulmans d'avoir épargné tant de ſang infidèle. Il les atteignit près de Laodicée, où il les trouva qui ſe repoſoient ſur l'herbe, après une grande pluie. Il en fit un cruel maſſacre. Thomas fut tué en ſe défendant vaillamment. Jonas y retrouva ſa fiancée; elle ſe battit contre lui; mais, ayant été renverſée par terre, devenue priſonniere de ſon amant, elle ſe perça le cœur d'un couteau. Une autre femme d'une rare beauté, diſtinguée de toutes les autres par la richeſſe de ſa parure, ſe diſtinguoit encore plus par ſon courage. Elle ſe battit long-tems contre Oméirah, dont elle tua le cheval, avant qu'il pût l'obliger à ſe rendre. Enfin, Oméirah, s'en étant rendu maître, l'offrit à Jonas pour le conſoler de la perte de ſon épouſe. Mais Jonas inconſolable la refuſa. Caled, apprenant que cette belle héroïne étoit la veuve de Thomas, & la fille de l'empe-

reur, fut aſſez généreux pour la faire conduire à Antioche avec honneur, & remettre entre les mains de ſon pere.

La conquête de la Syrie fut le dernier exploit du règne d'Abubècre, qui mourut le jour même de la priſe de Damas, âgé de ſoixante-trois ans. Juſte, chaſte, tempérant, déſintéreſſé, ce prince ne regardoit point ſa dignité comme un moyen de remplir ſes tréſors : il prétendoit ſervir gratuitement la patrie. Après le pillage des plus riches contrées, ſa ſucceſſion ne monta qu'à cinq ſtaters, qui font environ quarante écus de notre monnoie. Il ne prenoit pour ſa dépenſe journaliere que trois drachmes, c'eſt-à-dire, environ cinquante ſols. Tous les vendredis, qui ſont les jours de dévotion dans la religion muſulmane, il diſtribuoit ce qu'il y avoit d'argent dans ſon épargne, à proportion du mérite de chacun, d'abord aux gens de guerre, enſuite aux ſçavans, enfin à ceux qui avoient mérité quelque récompenſe par leur travail. Il étoit maigre & de haute taille; le coloris de ſon viſage étoit éclatant; il avoit la barbe claire, & il la teignoit à la maniere des Orientaux, afin de lui donner plus d'agrément. Il déſigna Omar pour ſon ſucceſſeur; & comme ce Muſulman le prioit de ne point penſer à lui, diſant qu'il n'avoit pas beſoin de cette dignité : « Je le

» ſçais bien, repliqua le Calife; mais cette » dignité a beſoin de vous. » Son teſtament commençoit par ces paroles mémorables : » Ceci eſt le teſtament d'Abubècre, qu'il » a fait ſur le point de ſortir de ce monde » pour entrer dans l'autre; dans le tems » où les incrédules commencent à croire, » où les impies n'ont plus de doutes, & » où les menteurs diſent la vérité. » Il avoit ſouvent à la bouche cette ſentence : « Les » bonnes actions ſont une ſauve-garde con» tre les coups de l'adverſité. » Il diſoit encore : « La mort eſt la plus petite choſe » du monde quand elle eſt arrivée, & la » plus fâcheuſe de toutes avant qu'elle » arrive ».





OMAR.

[634.]

LE ſucceſſeur d'Abubècre fut le premier qui prit le titre d'Emir-al-Mouménin, c'eſt-à-dire, Prince des Fidèles. Auſſi-tôt après ſa proclamation, il monta en chaire, & dit à ſes ſujets : « Fidèles diſ» ciples du grand prophète, je n'aurois » point accepté l'autorité ſouveraine, ſans » la bonne opinion que j'ai de votre zèle : » je veux vous rendre heureux, j'eſpere » que vous ſerez dociles. »

Caled, apprenant l'élévation d'Omar, s'écria : « Je ne ſuis donc plus général ? » En effet, le nouveau Calife lui ſubſtitua bientôt Abu-Obéïda, dont l'humeur douce & le caractere modeſte étoient plus conformes à ſon humanité, que le courage emporté & le commandement féroce du conquérant de Damas. Cet homme dur, mais magnanime, deſcendit ſans murmurer aux emplois ſubalternes ; il ſoumit ſa fierté naturelle à l'amour du bien public, & ſacrifia de bonne foi tout ce qu'il avoit de talens, à la gloire d'un capitaine auquel il ſe ſentoit ſupérieur.

[635.]

Le gouverneur de Tripoli marioit ſa fille dans un monaſtere voiſin de cette ville. L'aſſemblée, richement parée, étoit nombreuſe. Un vénérable hermite diſtribuoit aux fidèles le pain de la parole. La jeune épouſe, environnée d'une garde redoutable, brilloit au milieu de l'auditoire. Les Muſulmans en ſont inſtruits. Abu-Obéïda détache une poignée de gens ſous la conduite d'Abdalla, brave officier, pour attaquer les Chrétiens. Près de tomber ſur eux, Abdalla, qui voit leur prodigieuſe multitude, ſans conſidérer ſa propre foibleſſe, dit à ſa petite troupe : « Mes » amis, l'apôtre de Dieu a déclaré que le » paradis eſt ſous l'ombre de nos épées ; » nous allons gagner un riche butin, ou » un heureux martyre. » En achevant ces mots, il s'élance, le cimeterre à la main, à travers cette aſſemblée : il en fait une horrible boucherie. Les Chrétiens, croyant avoir ſur les bras tous les Muſulmans de Damas, fuient de toutes parts avec des hurlemens effroyables ; mais bientôt ils ſe reconnoiſſent, & font volte-face : ils chargent les Arabes. Abdalla & ſes guerriers, malgré leur courage, ſe voient enveloppés par une multitude immenſe ; « & cette » troupe d'élus, dit un auteur Arabe, ne

» paroiſſoit, au milieu des infidèles, que » comme une tache blanche ſur la peau » d'un chameau noir. »

Dans cette extrémité fâcheuſe, l'officier Muſulman envoie à toute bride demander au général un prompt ſecours. Abu-Obéïda n'avoit oſé juſqu'alors employer Caled, qu'il croyoit irrité. Il avoit cependant beſoin de ſa vivacité & de ſa valeur dans un danger ſi preſſant. Il le conjure au nom de Dieu, au nom du prophète, de voler au ſecours de ſes freres : « Commande, » lui dit ce héros : j'obéirois à un enfant, » s'il étoit le lieutenant du Calife. Tou- » jours tu me trouveras prêt à ſuivre tes » ordres : tu es mon général ; mais je te reſ- » pecte encore à un autre titre : tu as pro- » feſſé avant moi la véritable religion. » Il part auſſi-tôt avec ſa troupe ; il arrive lorſque les Muſulmans étoient aux abois. Sa vue ranime leur bravoure épuiſée ; ils ſe joignent ; ils fondent, de concert, ſur les Chrétiens : tout devient la victime de leur fureur. Le gouverneur de Tripoli eſt tué par Dérar ; on n'épargne que le vieil hermite, par reſpect pour la mémoire d'Abubècre, qui avoit accordé ſa protection aux moines. On enleve toutes les richeſſes étalées autour du monaſtere, & la nouvelle mariée eſt priſe avec quarante filles qui l'accompagnoient.

[636.]

Un désordre ſcandaleux s'introduit dans l'armée Muſulmane. L'excellent vin de Syrie fait prévariquer un grand nombre d'Arabes. Abu-Obéïda en inſtruit le Calife, qui lui répond : « Ces impies méritent » d'être privés de tous les biens de la vie, » puiſqu'ils ont mépriſé la ſainte ordon» nance du prophète. Au lieu de ſatiſ» faire leurs appétits ſenſuels, ils feroient » bien mieux de pratiquer la vertu, & » d'obſerver les commandemens de Dieu, » de croire en lui, de le ſervir, de lui » rendre graces. Faites donner à tous les » coupables quatre-vingt coups de bâtons » ſur la plante des pieds. » Cette terrible ſentence fut ſcrupuleuſement exécutée. Mais, ce qu'il y eut de ſurprenant, c'eſt qu'Abu-Obéïda vint à bout de perſuader à ſes ſoldats, que ceux qui ſe ſentoient criminels, devoient s'accuſer eux-mêmes, & s'offrir à la punition. Il y en eut une multitude que leur conſcience ſeule conduiſit au ſupplice, & qui ſe ſoumirent volontairement à cette rigoureuſe pénitence.

Après avoir conquis les principales villes de la Paleſtine & de la Syrie, Abu-Obéïda ſe préſente devant Emèſſe, cité ancienne & fameuſe, défendue par une nombreuſe garniſon, & par des citoyens dont la va-

leur s'étoit plus d'une fois ſignalée. Avant d'en former le ſiége, le général Muſulman envoya au gouverneur une lettre conçue en ces termes : « Au nom du Dieu des mi-
» ſéricordes ! le Tout-Puiſſant a conquis
» pluſieurs places par nos mains. La gran-
» deur de votre ville, la forme de vos mu-
» railles, l'abondance de vos munitions, le
» courage de vos ſoldats, ne ſçauroient vous
» mettre à l'abri de ſa juſte colere, ſi, par
» une préſomptueuſe confiance, vous oſez
» nous réſiſter. Votre ville, quand nous
» venons l'attaquer, n'eſt pas plus à vous,
» que le ſeroit un pot plein de viandes que
» nous mettrions ſur une pierre au milieu
» de notre camp, & autour duquel tous
» nos ſoldats viendroient pour en prendre
» une bouchée. Comportez-vous donc avec
» prudence dans cet inſtant critique ; &
» prenez, en vous ſoumettant à l'empire
» des Califes, le parti le plus conforme à
» la ſageſſe. Je vous annonce la foi Muſul-
» mane ; ſi vous l'embraſſez, vous devien-
» drez nos freres. En ſervant le même Dieu,
» en louant le même prophète, vous joui-
» rez des mêmes biens, des mêmes préro-
» gatives : ſans quoi, vous nous payerez le
» tribut que nous voudrons vous impoſer.
» Mais, ſi vous refuſez d'accepter ces con-
» ditions, ſortez, & combattez contre nous
» juſqu'à ce que l'Eternel, qui eſt notre

» ſouverain Juge, décide notre différend. »

Cette lettre fut rejettée avec mépris : on en vint pluſieurs fois aux mains ſous les remparts de la place. Dans une de ces rencontres, Caled, combattant contre un cavalier Grec, voit ſon épée, l'unique arme qu'il portoit, voler en éclat. Il ſe jette auſſi-tôt ſur ſon adverſaire, le ſaiſit au milieu du corps, & le ſerre avec tant de force, qu'il lui rompt les côtes & le laiſſe ſans vie. Un de ſes couſins, appellé Icrinça, marche ſur ſes traces, & ſignale une bravoure d'autant plus redoutable, que la religion l'enflammoit. Il ſoupiroit depuis long-tems après la félicité céleſte promiſe par Mahomet à ceux qui périroient les armes à la main pour la propagation de l'Alcoran. Au milieu du combat, il s'écrie : » Je crois déja voir ces belles filles aux » yeux noirs, qui doivent être les épou- » ſes des prédeſtinés. O Mahomet ! je les » apperçois dans les cieux : elles me re- » gardent. Qu'elles ſont charmantes ! O » mes freres ! ſi vous pouviez les diſtin- » guer dans ce nuage éclatant, vous mour- » riez d'amour pour elles. Voyez-vous celle » qui eſt à leur tête, & qui tient à la » main un mouchoir de ſoie verte, & une » coupe d'hyacinthe ? Elle applaudit à ma » valeur ; elle m'invite à l'aller trouver. » En finiſſant ces mots, il ſe précipite dans

un bataillon Chrétien; il frappe, il écarte, il renverſe, il immole: on s'empreſſe d'éviter ſon bras formidable. Le gouverneur d'Emeſſe le remarque; il court à lui, ils combattent: la victoire chancelle & ſe déclare enfin pour le capitaine Chrétien, qui, d'un coup de lance, envoie le pieux Icrinca dans les bras de ces beautés céleſtes dont la jouiſſance étoit l'unique objet de ſes vœux.

Emeſſe ſe ſoumit, après qu'un ſtratagême inouï eut rendu les Arabes maîtres d'Areſtan, place voiſine, qui la ſoutenoit contre ces redoutables conquérans; Abu-Obéïda, ayant inutilement ſommé le gouverneur d'Areſtan de lui ouvrir ſes portes, lui demanda la permiſſion de laiſſer dans ſa ville quelques gros bagages qui retardoient ſa marche. Le capitaine Grec y conſentit ſans beaucoup de peine; & le général Muſulman, ayant fait enfermer vingt de ſes plus braves officiers dans autant de caiſſes qui furent portées dans le château, ſe mit en mouvement comme pour aller ailleurs: il laiſſa Caled en embuſcade, près de la ville, avec quelques troupes. Dès que les ennemis eurent décampé, les habitans, ravis de joie, allerent en foule à la grande égliſe, pour rendre à Dieu des actions de graces. Les Muſulmans enfermés, les entendant chanter, ſortent de leurs caiſſes, ſe ſaiſiſſent de la

femme du gouverneur, qui étoit demeurée dans le château, la forcent de leur donner les clefs de la place, courent à l'église, maſſacrent cette multitude d'habitans, & viennent ouvrir les portes à Caled.

Pendant qu'une nouvelle armée, envoyée par Omar, venoit groſſir les troupes d'Abu-Obéïda, ce capitaine amuſoit les Chrétiens par des conférences. Caled fut un des négociateurs. Accompagné de cent Saraſins, il va trouver Manuel, général de l'Empire, qui, le voyant s'aſſeoir avec ſes compagnons ſur la terre nue, au lieu de monter ſur les ſiéges magnifiques qu'il leur avoit préparés, leur en demanda la raiſon: « Dieu, répondit Caled, a donné » la terre aux Muſulmans pour leur ſervir » de ſiége; & c'en eſt un plus riche que les » plus ſuperbes tapis des Chrétiens. » Dans le cours de la conférence, Manuel & Caled s'échaufferent; & l'ambaſſadeur Arabe s'emporta juſqu'à dire qu'un jour il verroit Manuel conduit à Omar, la corde au cou, pour avoir la tête tranchée. « Tu ne » me parles ſans doute avec tant d'inſo- » lence, lui répliqua le capitaine Grec, » que par confiance dans le droit des gens, » qui met à couvert les ambaſſadeurs; mais » je te châtierai dans la perſonne de trois » priſonniers, tes amis, auxquels je vais ſur » le champ faire couper la tête. — Prends

» bien garde à ce que tu vas faire, reprit » Caled en fureur ; je jure, par le nom de » Dieu, par Mahomet & par le ſaint tem- » ple de la Mecque, que, ſi tu les fais mou- » rir, je te tuerai tout-à-l'heure de ma » propre main ; & que les Muſulmans qui » ſont ici, tueront chacun leur homme, » quoi qu'il en puiſſe arriver. » En même tems, il ſe leve, & tire ſon épée ; tous les Saraſins en font autant : Manuel, effrayé, n'oſe éprouver ſi Caled tiendra parole ; il s'adoucit, & le reſte de la conférence ſe paſſe paiſiblement.

Les troupes Impériales & Muſulmanes combattent, durant pluſieurs jours, dans les plaines d'Yarmouc. Abu-Sofian, un des principaux capitaines Arabes, chargé d'exhorter les ſoldats de ſon parti, leur dit pour toute harangue : « Muſulmans, ſongez que le » paradis eſt devant vous, le diable & le feu » de l'enfer derriere. » Ces paroles les enflamment ; par-tout, les Romains ſont vaincus : mais ce triomphe coûta cher aux Saraſins ; car les archers Chrétiens tiroient ſi promptement & ſi juſte, que, ſans compter les morts & les bleſſés, plus de ſept cents ennemis perdirent un œil ou les deux yeux, ce qui fit ſurnommer cette terrible bataille, la journée de l'aveuglement. La victoire fut dûe principalement à la valeur des femmes Muſulmanes, qui rallierent trois fois

les fuyards, & les forcerent de retourner au combat. Caulah, cette digne sœur de l'intrépide Dérar, étoit à leur tête. Elle fut bleſſée & renverſée par terre. Oſéïra, autre héroïne, la vengea en faiſant ſauter, d'un coup de ſabre, la tête à celui qui l'avoit terraſſée. Elle vint enſuite lui demander comment elle ſe portoit : « Fort » bien, répondit Caulah ; car je vais mou» rir. » Cependant elle ne mourut pas ; & cette généreuſe femme paſſa la nuit ſuivante à viſiter & à panſer les bleſſés.

Omar choiſit un brave Muſulman, nommé Saïd-Ebn-Amir, pour commander huit mille hommes qu'il fait marcher en Syrie. En lui donnant un drapeau de ſoie rouge, il lui dit qu'il l'honoroit de cet emploi, dans l'eſpérance qu'il s'en acquiteroit dignement. « Prenez bien garde ſur-tout, ajoûta» t-il, de vous laiſſer aller aux appétits dé» réglés de la nature. Comportez-vous tou» jours en véritable diſciple du prophète : » pratiquez ſa doctrine, imitez ſes vertus ; » & l'Eternel, qui verra vos actions, vous » couvrira de gloire dans ce monde & » dans l'autre. » Saïd ſe proſterna devant le Calife ; &, pour lui témoigner ſa vive reconnoiſſance : « Seigneur, lui dit-il, » vous venez de me donner un excellent » avis ; permettez-moi de reconnoître vos » bontés par un conſeil qui peut vous être

» utile. -- Parlez, répondit Omar. -- Je vous » avertis, Seigneur, reprit Saïd, de craindre Dieu plus que les hommes, & non » les hommes plus que Dieu ; d'aimer tous » les Musulmans comme vous-même & » comme votre propre famille, tant ceux » qui sont éloignés, que ceux qui sont » près de vous ; de ne rien faire, de ne » rien commander que de juste, & de défendre tout ce qui ne l'est pas. » Durant ce discours, Omar tint les yeux fixés vers la terre, ayant le front appuyé sur son bâton. Ensuite, levant la tête, il laissa couler des larmes ; &, poussant un profond soupir : » O Saïd ! s'écria-t-il, jamais ces maximes » ne s'effaceront de mon esprit : je bénis » ton zèle ; puissent mes successeurs trouver » quelquefois des sujets qui leur rappellent » ainsi leurs devoirs ! »

[637.]

Abu-Obéïda forme le siége de Jérusalem. Après quelques attaques, le patriarche de cette ville consent à capituler, pourvu que ce soit avec le Calife en personne. Omar, à cette nouvelle, se met en marche dans un équipage dont l'austere simplicité seroit aujourd'hui un objet d'admiration dans le chef d'un ordre religieux. Rien de plus modeste que l'extérieur de ce

prince, qui, du fond de ſa retraite de Médine, bouleverſoit alors la Syrie & la Perſe, méditoit l'invaſion de l'Egypte, & préparoit pour ſes ſucceſſeurs les reſſorts de la monarchie univerſelle. Il avoit fort peu de ſuite. Il montoit un chameau roux, chargé de deux ſacs : l'un contenoit la proviſion ordinaire des Arabes, c'eſt-à-dire, de l'orge, du riz, ou du froment bouilli & mondé ; l'autre renfermoit des fruits. Devant lui, étoit une outre remplie d'eau ; derriere étoit un grand plat de bois, dans lequel il mangeoit avec ſes gens, ſans diſtinction, après avoir fait la priere. Dans ſa route, il réforma tous les abus qui s'offrirent à ſes yeux. Ayant apperçu de pauvres tributaires que des Muſulmans, maîtres impitoyables, châtioient, faute de payement, en les expoſant au ſoleil, ſupplice horrible dans ces climats brûlans, il s'approcha de ces infortunés, & leur demanda quel crime ils avoient pu commettre. « Hélas ! Seigneur, répondirent-ils, » nous ſommes de malheureux eſclaves, » qui n'avons pu donner à nos maîtres la » taxe qu'ils nous ont impoſée. » Le Calife, touché de compaſſion, fit appeller ces ames féroces, & leur dit d'un ton ſevere : « Miſérables ! avez-vous oublié cette » maxime du prophète : *n'affligez pas les*

» *hommes; car ceux qui affligent les hommes en ce monde, seront punis dans l'enfer au jour du jugement?* » Aussi-tôt il rendit la liberté à ces esclaves, & menaça leurs maîtres de son indignation, s'ils usoient désormais d'une telle barbarie.

Arrivé au camp, Omar débuta par un sermon; &, remarquant des Sarasins vêtus d'habits de soie, qu'ils avoient gagnés au pillage, ils les fit traîner dans la boue, le visage contre terre, & commanda que l'on mît en piéces leurs magnifiques vêtemens. Il donnoit lui-même l'exemple de la rigidité: sa tente n'étoit que de poil; il n'avoit d'autre siége que la terre; & ce fut avec cette grave & majestueuse abnégation, qu'il donna audience aux députés de Jérusalem. Les articles furent bientôt réglés; & comme cette fameuse capitulation a servi, dans la suite, de modèle aux Musulmans, nous en rapporterons la substance.

» Au nom du Dieu des miséricordes! » Omar, commandant des fidèles, aux citoyens de Jérusalem. Ils seront protégés; » ils conserveront la vie & leurs biens. » Leurs églises ne seront pas démolies: eux » seuls en auront l'usage; mais ils n'empêcheront pas les Musulmans d'y entrer ni » jour ni nuit; ils en ouvriront les portes » aux passans & aux voyageurs; ils n'érigeront point de croix au-dessus; ils ne

» ſonneront point les cloches, & ſe con-
» tenteront de tinter; ils ne bâtiront de
» nouvelles égliſes, ni dans la ville, ni
» dans ſon territoire. Si quelque voya-
» geur Muſulman paſſe par leur ville, ils
» ſeront obligés de le loger & de le nour-
» rir gratuitement pendant trois jours. On
» ne les obligera point d'enſeigner l'Alco-
» ran à leurs enfans; mais ils ne parle-
» ront point ouvertement de leur religion
» aux Muſulmans, ils ne ſolliciteront per-
» ſonne à l'embraſſer; ils n'empêcheront
» point leurs parens de la quitter, pour faire
» profeſſion du Muſulmaniſme. Ils ne
» montreront pas publiquement dans les
» rues leurs croix & leurs livres. Ils témoi-
» gneront du reſpect aux Muſulmans, &
» céderont leur place, lorſque ceux-ci vou-
» dront s'aſſeoir. Ils ne ſeront pas vêtus
» comme eux; ils ne porteront ni leurs
» bonnets, ni leurs turbans, ni leurs chauſ-
» ſures; ils garderont par-tout un habil-
» lement diſtinctif, & ne quitteront ja-
» mais la ceinture. Ils ne partageront pas
» leurs cheveux, comme les vrais fidèles.
» Ils ne parleront pas la même langue,
» ne prendront pas les mêmes noms, &
» ne ſe ſerviront pas de la langue arabe
» dans les deviſes de leurs cachets. Ils
» n'iront point à cheval avec des ſelles.
» Ils ne porteront aucune ſorte d'armes.

» Ils ne vendront point de vin. Ils ne » prendront chez eux aucun domeſtique » qui ait ſervi un Muſulman. Ils paye- » ront ponctuellement le tribut. Ils recon- » noîtront le Calife pour leur ſouverain, » & ne feront jamais, ni directement ni in- » directement, rien de contraire à ſon » ſervice. »

Tel fut l'acte qui aſſervit pour toujours Jéruſalem aux plus cruels ennemis du Chriſtianiſme. Omar fit ſon entrée dans cette nouvelle conquête, non avec la pompe inſolente de ces triomphateurs de l'ancienne Rome, mais avec toute la ſimplicité d'une pauvreté volontaire, qui peut-être au fond cachoit autant d'orgueil. Il étoit vêtu d'un méchant habit de poil de chameau, ſale & déchiré; & l'on eut beaucoup de peine à l'engager à ſe revêtir d'une autre robe, pendant quelques momens qu'on employa à laver ſes auguſtes haillons, qu'il reprit auſſi-tôt. Il viſita l'égliſe de la Réſurrection, & s'aſſit au milieu. Le patriarche l'accompagnoit. Le Calife lui ayant demandé une place où il pût faire ſa priere, ce prélat lui répondit de la faire où il étoit. « Non, dit le monarque Saraſin : les Muſulmans s'empareroient » auſſi-tôt de votre temple; & rien ne » pourroit les empêcher de prier eux-mê- » mes dans une égliſe où le Calife auroit

» prié. » Il ſe retira ſeul ſur les degrés du portique, où il ſe mit à genoux pour adorer le Dieu de Mahomet. Enſuite il pria le patriarche de lui indiquer un lieu où il pourroit bâtir une moſquée. Le prélat lui montra l'endroit où étoit la pierre ſur laquelle Jacob s'endormit, lorſqu'il eut la viſion de l'échelle myſtérieuſe. Cette pierre étoit couverte d'ordures accumulées depuis long-tems. Omar fit aſſembler un grand nombre de Muſulmans, pour nettoyer ce lieu ; il mit lui-même la main à l'œuvre, & prit dans ſa veſte autant qu'il put de ces ordures, qu'il porta loin de-là. Les Arabes, animés par ſon exemple, mirent bientôt la pierre à découvert, & l'on travailla ſur le champ à la conſtruction de la moſquée.

[638.]

Les Muſulmans menacent Antioche. Conſtantin, fils de l'empereur Héraclius, empereur lui-même, croit que la voie la plus ſûre & la plus courte pour conjurer l'orage prêt à fondre ſur cette grande & ſuperbe cité, rivale de Conſtantinople, eſt de faire périr le Calife. C'étoit l'ame de toutes les armées des Saraſins ; & ce coup terrible devoit tenir leurs bras ſuſpendus, & les arrêter au fort de leur courſe. Il envoie un aſſaſſin à Médine.

Ce

Ce malheureux faifit l'inftant où le prince alloit, après la priere, fe promener hors de la ville felon fa coutume. Il monte fur un arbre ; il s'y tient caché jufqu'au moment où il voit Omar fe coucher par terre, fort près de lui, pour dormir. Ravi d'une fi belle occafion, il defcend, il s'approche le poignard à la main ; mais, fur le point de confommer fon crime, une frayeur foudaine le faifit ; il tremble à la vue d'un monarque, dont le nom feul allarmoit l'Afie ; il fe jette à fes pieds, il lui avoue le deffein du jeune empereur ; & le Calife, loin de perdre la vie, acquiert encore la gloire de pardonner à fon meurtrier.

Dans un combat qui fe livre en Syrie, un foldat Mufulman, appellé *Damès*, eft fait prifonnier, & conduit dans la tente du général Romain, où on le charge de chaînes. La foule, qui alloit & revenoit comme des vagues, renverfe cette tente. Trois domeftiques qui la gardoient, craignant la colere de leur maître, & n'ayant perfonne pour les aider, difent à Damès que, s'il veut leur prêter du fecours, ils le délieront, à condition qu'il reprendra volontairement fes fers, jufqu'au retour du général, qui récompenfera de la liberté cet important fervice. Le prifonnier y confent ; mais, à peine eft-il

en liberté, qu'il faifit deux des domeftiques, l'un avec la main droite & l'autre avec la gauche, & leur froiffe la tête avec tant de violence contre celle du troifieme, qu'ils tombent tous trois fans vie. Enfuite il ouvre un coffre, d'où il tire un fort bon habit; &, montant fur un cheval du capitaine Romain, il va rejoindre les drapeaux de fes compatriotes.

Il y avoit alors dans les armées Mufulmanes un Arabe, dont la rare vertu fervoit de modèle à tous les fectateurs de Mahomet. Il s'appelloit *Omar;* entiérement détaché des chofes de ce monde, uniquement occupé de celles de l'autre vie, c'étoit à lui que les Sarafins devoient cette noble fimplicité qu'ils confervoient au milieu des plus riches conquêtes. Mortel ennemi du luxe, tous les meubles d'Omar confiftoient dans une épée, une lance, un cheval, un chameau, un havre-fac, un plat & un Alcoran. Jamais il ne gardoit rien pour lui-même de la part du butin qui lui revenoit, & il la partageoit à fes amis. S'il en reftoit quelque chofe, il l'envoyoit au Calife pour la diftribuer aux pauvres.

On étoit en Automne; & la faifon étant déja très-rude, plufieurs Arabes furent faifis de froid, au point de ne pouvoir fuivre l'armée qui, après la prife

d'Antioche & de plusieurs autres places importantes, marchoit à la conquête de Césarée. Un vieux Chrétien leur fit boire du vin, comme un excellent remède pour recouvrer leur chaleur & leurs forces. Ils en prirent si largement, qu'ils n'en eurent que plus de peine à gagner le camp. Amrou, qui conduisoit les troupes, consulta sur ce point Abu-Obéïda, qui répondit qu'il falloit, pour expier cette prévarication, administrer à chacun des coupables quatre-vingt coups de bâton sur la plante des pieds, comme Omar l'avoit ordonné en pareil cas; ce qui fut ponctuellement exécuté. Malgré la rigueur de ce châtiment, ces ardens disciples du Musulmanisme étoient si repentans de leur faute, qu'ils croyoient ne pouvoir la réparer pleinement, qu'en tuant le Chrétien suborneur. Ce qu'ils auroient fait, si Amrou ne l'eût soustrait à l'emportement de leur zèle.

A l'approche des Sarasins, Constantin sort de Césarée, & les deux armées campent en présence l'une de l'autre. Le jeune empereur desire une entrevue, & le capitaine Musulman se rend sans crainte au camp des Romains. Constantin lui demande quel droit les Sarasins prétendent avoir à la possession de la Syrie: « Le » droit que confere le Créateur, répond » Amrou; la terre appartient à Dieu; il

» la donne pour héritage à qui il lui plaît;
» & c'eſt le ſuccès des armes qui mani-
» feſte ſa volonté ſuprême. Au reſte, je
» vous offre un moyen de vous ſauver;
» faites-vous Mahométans, ou ſoumettez-
» vous à payer tribut. » Ce moyen ayant
été rejetté d'une voix unanime : « Eh
» bien! reprit Amrou, il ne reſte plus
» qu'à vuider la querelle par les armes. »
Quelques heures après, on en vint aux mains; les Chrétiens furent vaincus : Conſtantin prit la fuite, & la conquête de Céſarée, d'Acre, de Joppé, de Tibériade, & de toutes les autres villes qui n'avoient point encore reçu le joug, acheva l'entiere réduction de la Syrie & de la Paleſtine.

Un couſin-germain de Mahomet ayant été fait priſonnier, fut conduit à l'empereur Héraclius. Omar, qui avoit pour ce Muſulman une vénération profonde, écrivit auſſi-tôt au Céſar, pour obtenir ſa liberté. La lettre du Calife étoit conçue en ces termes : « Au nom du Dieu des mi-
» ſéricordes! louanges à l'Eternel, qui eſt
» le ſeigneur du monde préſent & du
» monde à venir; qui n'a ni femme, ni
» fils (*); & que la bénédiction de Dieu

(*) Les Muſulmans accuſent les Chrétiens de donner une femme à Dieu, parce que ceux-ci reconnoiſſent la ſainte Vierge pour mere de Dieu.

» soit sur Mahomet, son prophète & son
» apôtre divinement assisté ! Le serviteur
» de Dieu, Omar, commandant des Fi-
» dèles, à Héraclius, empereur des Grecs.
» A la réception de cette lettre, ne man-
» quez pas de me renvoyer Abdallah, cou-
» sin de notre prophète, & votre prison-
» nier. Si vous obéissez, j'espère que
» Dieu vous conduira dans le chemin du
» salut. Mais, si vous osez mépriser ma vo-
» lonté, j'enverrai contre vous des gens
» dont le Seigneur dirige le bras. » Cette superbe épître intimida le foible Héraclius. Il avoit fait à son prisonnier des offres magnifiques, pour l'engager à renoncer à sa religion. Elles avoient été inutiles. Il avoit employé les menaces avec aussi peu de succès. Il lui avoit promis la liberté, s'il vouloit seulement se prosterner devant le crucifix une seule fois ; il l'avoit pressé de boire du vin, & de manger de la chair de porc ; &, comme Abdallah l'avoit refusé, il l'avoit fait enfermer dans une chambre où l'on ne lui donnoit rien autre chose. Il y étoit resté durant quatre jours, sans toucher à ces alimens prohibés par le prophète, ne voulant point que son exemple pût séduire aucun Musulman. Enfin le timide empereur le renvoya comblé de présens ; & le chargea de dons précieux pour le Calife. Parmi les choses

rares que lui envoyoit le prince Grec ; on remarquoit un bijou d'une grande valeur. Omar le fit voir aux jouailliers de Médine, qui n'en connurent pas le mérite. Les Musulmans l'engagerent à le garder pour son usage. « Non, dit-il, je ne veux » point en répondre à l'état. » Il le fit vendre ; & la somme qu'on en tira fut déposée dans le trésor public, dont il se croyoit le gardien plutôt que le maître.

[639.]

Amrou se dispose à pénétrer dans l'Egypte. Mais, sur le point d'entrer dans cette vaste & fameuse région, il reçoit du Calife, une lettre conçue en ces termes : « Si, à l'arrivée de ce courrier, vous » êtes encore en Syrie, ne passez pas en Egy» pte. Si vous êtes déja en Egypte, conti» nuez votre marche avec l'aide de Dieu. » C'étoit un effet de la jalousie des ennemis d'Amrou, qui voyoient, à regret, ce grand capitaine prêt à receuillir une ample moisson de gloire ; & les termes faisoient assez connoître qu'Omar n'avoit écrit que pour satisfaire à leur importunité. Mais Amrou avoit aussi ses amis : il fut averti du contenu de la lettre du Calife. Il la reçut à Raphia, derniere ville de la Palestine, & ne l'ouvrit que lorsqu'il fut arrivé au-delà des frontieres du pays dont

il méditoit la conquête. Il en fit alors la lecture en présence des principaux officiers, & leur demanda s'ils étoient en Syrie ou en Egypte. Sur ce qu'ils répondirent qu'ils étoient en Egypte : « Eh » bien, dit-il, obéissons donc au vicaire » du prophète, & continuons notre mar» che : Dieu nous ordonne de nous ren» dre maîtres de ce pays. »

Tous les remparts de l'Egypte tombent sous les coups des Musulmans, & la victoire les conduit jusqu'aux portes d'Alexandrie, dont Amrou forme le siége. Ce général, qui donnoit dans les batailles l'exemple de la valeur, ne s'en rapportoit qu'à lui-même de tous les détails de la guerre. Il voulut reconnoître en personne la situation & la force de cette capitale; il ne prit avec lui que Verdan, son esclave, & l'un des principaux officiers nommé Muslima. Mais, s'étant avancé trop près des murailles, il fut pris & conduit devant le gouverneur, qui, lui ayant fait des questions auxquelles il répondit avec la plus grande fierté, le reconnut, & dit à ses gens : « C'est Amrou lui-même; » qu'on lui tranche la tête tout-à-l'heure. » Verdan, qui entendoit la langue Grecque, voyant le danger de son maître, se tourna vers lui avec mépris; & le frappant rudement : « De quoi t'avises-tu de répondre,

» lui dit-il ? tu n'es que le dernier des Mu» ſulmans ; laiſſe parler tes ſupérieurs. » Auſſi-tôt Muſlima prenant la parole, dit que le général les envoyoit pour demander une entrevue. Le gouverneur fut la dupe de cette feinte ; il ſe perſuada qu'il ſe trompoit, & qu'Amrou n'étoit qu'un ſimple ſoldat ; il révoqua l'ordre, & les renvoya.

L'empereur députe le patriarche d'Alexandrie vers Amrou, pour l'engager à quitter l'Egypte, ſous les conditions qu'il voudra lui preſcrire. Le capitaine Arabe, après avoir froidement écouté l'ambaſſadeur, le regarde d'un œil dédaigneux ; & lui montrant une grande colomne qu'ils avoient devant les yeux : « Vois-tu cette » colomne, lui dit-il ? nous ſortirons de » l'Egypte quand tu l'auras avalée. »

[640.]

Après quatorze mois de travaux, les Sarafins entrent dans Alexandrie. Toute l'Egypte ſuit la fortune de cette grande ville, & ſe ſoumet aux vainqueurs. On impoſe aux Egyptiens un tribut annuel de deux cents ducats par tête ; à ce prix ils conſervent leur vie, leurs biens, & le libre exercice de leur religion. Les propriétaires des terres furent de plus obligés de payer une taxe proportionnée au produit de leurs fonds, & ces contributions rapporterent

au Calife une ſomme immenſe. Un tel accroiſſement de richeſſes, entre les mains d'une nation auſſi économe & auſſi ennemie du luxe que les Saraſins, les mit en état d'étendre leurs triomphes. Ils ne connoiſſoient point encore les dépenſes de plaiſir. Point d'ornemens dans leur habillement, dans leurs meubles, dans leur armure. Logés dans des cabannes, ils ne ſe piquoient de magnificence que dans leurs moſquées. Leurs alimens étoient ſans apprêt, tels qu'on les reçoit des mains de la nature : c'étoient du lait, du riz, des fruits. Ils laiſſoient le vin, ſource de diſcordes & de débauches, aux peuples ſubjugués ; perſuadés que cette liqueur dangereuſe, en énervant leur courage, affermiroit leur ſervitude.

Amrou eſtimoit les ſciences & les ſçavans. Il prit du goût pour un homme de lettres nommé Jean ; c'étoit un prêtre Jacobite, interdit pour ſes erreurs dans un concile. Le général Muſulman aimoit à l'entendre diſcourir de philoſophie, choſe nouvelle pour les Saraſins. Jean voulut profiter de ſon crédit pour ſauver la fameuſe bibliothéque d'Alexandrie, qui devoit ſa fondation aux Ptolomées, & qui montoit à plus de ſix cents mille volumes : il en demanda la conſervation à ſon

bienfaiteur. « Je ne puis diſpoſer de rien, » lui dit Amrou, ſans en avoir obtenu la » permiſſion de l'empereur des Fidèles. » Il écrivit en conſéquence au Calife, qui lui fit cette réponſe : « Si les livres dont » tu me parles ne contiennent que ce qui » eſt dans le livre de Dieu, ils ſont inu- » tiles ; fais-les brûler : s'ils ne s'accordent » pas avec lui, ils ſont pernicieux ; fais- » les brûler. » Amrou, quoiqu'à regret, obéit ſcrupuleuſement à l'ordre du Calife ; il fit diſtribuer cette ineſtimable collection dans les bains d'Alexandrie ; &, ſi l'on en croit Abulfarage, dont le récit ne paroît pas trop vraiſemblable, il y eut aſſez de livres pour les chauffer pendant ſix mois.

[641.]

Un roi Arabe, appellé Giabalah, qui s'étoit ſoutenu juſqu'alors contre tous les efforts des Muſulmans, craignant enfin de ſuccomber, vient trouver le Calife, & ſe ſoumet à ſon empire, en profeſſant la religion de Mahomet. Omar, charmé d'un proſélyte de ce mérite, le conduit en pélerinage à la Mecque. Tandis que le nouveau Mahométan faiſoit, avec dévotion, les ſept circuits, un homme de baſſe condition le prend par la manche, & le

fait ſortir de ſa place. Giabalah, irrité de cet affront, lui donne un vigoureux ſoufflet. « Appaiſez-vous, mon fils, lui dit » auſſi-tôt le Calife, ſans quoi je vais » commander à cet homme de vous ren» dre le mal pour le mal, ſuivant la doc» trine de notre ſaint prophète. » Le prince, étonné d'une morale qui confondoit les dignités, répond qu'il eſt roi, & qu'un miſérable qui a oſé l'inſulter, mérite la mort. « Mon ami, reprend Omar, » la religion que vous profeſſez tous deux, » ne laiſſe plus de diſtinction entre le » prince & le ſujet. Ce miſérable, cet » inſolent, eſt votre frere ; vous ſervez » le même Dieu, vous révérez le même » apôtre ; faut-il, pour un vain outrage » que l'opinion ſeule réaliſe, rompre des » liens ſi ſacrés ? » Giabalah, plus irrité encore de cette doctrine que de l'injure, abandonna, le jour même, la cour du Calife, ſe rendit à Conſtantinople accompagné de cinq cents hommes, & embraſſa le Chriſtianiſme avec toute ſa ſuite.

[644.]

Un eſclave Perſan, nommé Firoutz, étoit au ſervice d'un Muſulman qui l'obligeoit à lui payer chaque jour deux piéces d'argent. Cet homme, déſeſpéré de cette dureté exceſſive, vint s'en plaindre au Ca-

life, & le ſupplia d'adoucir ſes fers. Omar lui répondit qu'il ne devoit pas ſe plaindre, & que la taxe, que lui impoſoit ſon maître, n'étoit pas trop forte. A ces mots, Firoutz, plein de colere, ſe répand en invectives & en menaces contre le Calife qui n'y fait pas grande attention. Quelques jours après, cet eſclave déſeſpéré s'introduit dans la moſquée, lorſqu'Omar faiſoit la priere du matin, & lui donne trois coups de poignard dans le ventre. Les Muſulmans, qui accompagnoient le prince, ſe jettent auſſi-tôt ſur l'aſſaſſin : Firoutz ſe défend avec fureur ; il bleſſe treize de ceux qui oſent l'approcher ; &, voyant qu'il ne peut éviter d'être pris, il ſe poignarde lui-même.

Omar ſurvécut trois jours à ſes bleſſures ; &, comme on lui demandoit ſon avis ſur celui qu'il jugeoit digne de lui ſuccéder, quelqu'un ayant nommé ſon fils : « Non, répondit-il, » c'eſt aſſez pour les enfans » de Kettab, (c'étoit le nom de ſon » pere,) qu'il y en ait eu un chargé de » rendre compte à Dieu du gouverne» ment des Fidèles. » Il ſe contenta de nommer ſix commiſſaires, & leur donna trois jours pour délibérer enſemble ſur le choix de ſon ſucceſſeur. Il mourut à l'âge de ſoixante-trois ans, après avoir régné dix ans, ſix mois & huit jours, laiſſant

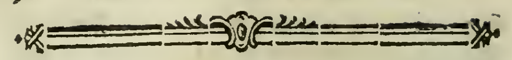
aux Muſulmans les regrets les plus vifs. Il fut la gloire de ſa nation & le modèle de ſa ſecte. La Syrie, la Méſopotamie, la Perſe preſqu'entiere juſqu'à l'Oxus, l'Egypte & la Lybie, juſqu'aux confins de la Tripolitaine, tant de pays ſubjugués ſuffiroient pour illuſtrer la vie de pluſieurs conquérans. Il ſe rendit maître de trente-ſix mille villes, places ou châteaux; il détruiſit quatre mille temples de Chrétiens, de Mages, d'Idolâtres; il fit bâtir quatorze cents moſquées. Il environna de murailles, & embellit la ville de Cufa, qui devint dans la ſuite la demeure des Califes; il jetta les fondemens de celle de Baſra, à l'embouchure du Tigre; & cette cité, qui devint bientôt célèbre, fut bâtie en trois ans. Il eſt le premier des princes Saraſins qui établit des regiſtres où l'on écrivoit les noms de tous ceux qui ſervoient à la guerre, ou qui recevoient des appointemens du public, & qui défendit qu'une femme, qui auroit eu un enfant, fut vendue pour eſclave. La ſageſſe de ſon gouvernement rendit ſes conquêtes ſolides & durables. « Le bâton d'Omar, » dit Alvakedi, inſpiroit plus d'épouvante » que l'épée de ſes ſucceſſeurs. » Ce prodigieux accroiſſement de puiſſance n'apporta jamais aucun changement dans ſes

mœurs, ni dans sa façon de vivre. Pauvre pour lui-même, riche pour les autres, il distribuoit tous les vendredis l'argent du trésor, comme l'avoit pratiqué Abubècre ; mais il régloit ses libéralités sur un principe différent. Abubècre proportionnoit ses largesses au mérite : Omar ne considéroit que les besoins. « Les biens de ce monde, » disoit-il, ne nous sont donnés par la » Providence, que pour subvenir à la mi- » sere, & non pour récompenser la vertu, » qui ne doit être couronnée que dans l'au- » tre vie. » Cette modération, ce rare désintéressement est d'autant plus remarquable, dit le sçavant & judicieux Ockley, que le haut degré de puissance où parvinrent ces premiers Califes, ne leur étoit pas venu par succession ; mais qu'ils y étoient arrivés tout d'un coup, sans y avoir été préparés par une éducation proportionnée, & sans avoir été auparavant accoutumés à rien de grand.

Omar étoit de grande taille ; il avoit le teint brun & la tête chauve, ce qui relevoit la majesté de sa personne. Il ne buvoit que de l'eau ; il ne mangeoit que du pain d'orge, qu'il assaisonnoit quelquefois d'un peu de sel. Fidèle observateur des pratiques de sa religion, il donnoit à ses sujets l'exemple de la piété ; &, dans les

dix ans qu'il régna, il alla neuf fois en pélerinage à la Mecque. Il rendoit la juſtice avec une entiere impartialité. Il étoit toujours prêt à écouter les plaintes des plus petits; & le haut rang des coupables ne les exempta jamais du châtiment. Il ſuivoit ponctuellement dans ſes déciſions le ſens de l'Alcoran & les traditions de Mahomet: en un mot, ç'eût été le plus grand des héros, le plus juſte & le plus religieux des princes, s'il eût régné ſur une nation capable de célébrer ſes vertus auſſi-bien qu'elle en ſentit le prix. Au moins la poſtérité lui rend ce que ſon ſiécle n'a pu lui donner; & l'éclat de ſon mérite juſtifiera ſans doute la longueur de ſon éloge.





OTHMAN.

[644.]

AU nombre des commiſſaires nommés par le prince défunt pour lui donner un ſucceſſeur, étoit Ali, ce fameux Muſulman, que la brigue avoit déja éloigné deux fois d'un trône où ſa naiſſance devoit le faire aſſeoir. En vain employa-t-il encore les ſollicitations les plus preſſantes auprès de ſes cinq collégues; il ne put les gagner, & il fut obligé de ſe réunir à eux pour proclamer Othman, compagnon de Mahomet, mais que ce prophète avoit rejetté comme trop attaché à ſes parens, qu'il préféroit aux gens de mérite dans la diſtribution des emplois. La conduite d'Othman juſtifia dans la ſuite le jugement de cet habile légiſlateur.

[645.]

Malgré les grands ſervices qu'Amrou avoit rendus à l'empire des Arabes, malgré la multiplicité de ſes conquêtes & l'éclat de ſes triomphes, Othman le depouille du gouvernement de l'Egypte, pour le donner à Abdallah, ſon frere de lait

lait & ſon favori. Cette indiſcrette démarche révolte tous les eſprits ; & la fortune des Sarafins ſemble abandonner leurs drapeaux. Alexandrie eſt repriſe par les Grecs : & toute l'Egypte eſt ſur le point de rentrer ſous l'obéiſſance de l'empereur. Othman l'apprend ; Othman reconnoît ſon imprudence : &, pour la réparer, il rétablit ſur le champ le gouverneur dépoſſédé. Le magnanime Amrou, oubliant l'injure du Calife, ne ſonge qu'à réparer les maux cauſés par ſon incapacité : il reprend Alexandrie ; ſes ſoldats traitent les rebelles avec la derniere cruauté : il retient leurs bras ſanguinaires, & fait bâtir, dans l'endroit où il arrête le carnage, un temple qu'il appelle la Moſquée de la Miſéricorde ; monument tout-à-la-fois de ſon triomphe & de ſa clémence.

[647.]

Le Calife embraſſe avec chaleur le projet de conquêtes formé par ſes prédéceſſeurs. A leur exemple, il veut étendre les limites de l'empire Muſulman. Par ſon ordre, Moavie attaque l'iſle de Chypre, qu'il rend tributaire. En même tems, il envoie des troupes, ſous la conduite d'Abdallah & de Saïd, pour achever la réduction de la Perſe ; &, afin d'animer la diligence de ces deux généraux, il leur dit que le pre-

mier qui arrivera dans le pays en aura le gouvernement. Ils y pénetrent ensemble, & accablent de concert le roi Isdegerd, qui régnoit alors sur l'empire de Cosroës. Ce prince fut massacré dans sa fuite; & son dernier soupir fut le dernier instant de la monarchie Persanne.

[654.]

Othman étoit pieux, naturellement bon & vertueux; il s'appliquoit à remplir avec scrupule toutes les pratiques dévotes prescrites dans l'Alcoran. Mais il y a bien loin d'un prince religieux à un prince habile; & la dévotion, lorsqu'elle n'est point éclairée, est même une exclusion à toute espece de mérite, puisqu'elle décèle une ame commune: Othman en est la preuve. Tandis que ses généraux reculoient les bornes de son empire, il se laissoit aller à une honteuse mollesse & à tous les excès du gouvernement despotique. Au lieu d'imiter la noble simplicité, les mœurs frugales de ses prédécesseurs, il continuoit à déposséder des gouverneurs de province établis par Omar, par Abubècre & par Mahomet même, pour placer ses flatteurs, à qui il prodiguoit des trésors, fruits des conquêtes, que ni lui ni eux n'avoient faites.

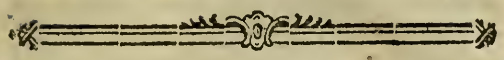
En falloit-il davantage pour exciter les murmures d'une nation, où, malgré le

despotisme du chef, chaque citoyen croyoit, & par son mérite & par la profession du Musulmanisme, avoir des droits à la faveur du prince ? En peu de tems, le mécontentement devint général ; & le désespoir sema la sédition dans toutes les provinces de l'empire. Les chefs de toutes les familles Arabes prirent les armes, & vinrent, en grand nombre, camper près de Médine, d'où leurs capitaines furent envoyés vers le Calife, pour lui signifier qu'il eût à rétablir les gouverneurs dépossédes, à chasser ses favoris, ou à déposer le sceptre. Le malheureux Othman, saisi de crainte, obéit à des rébelles qu'il eût fallu réprimer ; il monta en chaire, promit de réformer sa conduite, déposa les gouverneurs qui déplaisoient, & nomma les chefs de la rebellion aux places qu'il faisoit vaquer. Cette condescendance parut rétablir le calme ; les révoltés se dissiperent, & chacun se disposa à jouir du fruit de la sédition.

[655.]

A peine la tempête étoit-elle appaisée, que l'ambition excita un nouvelle orage. L'intrigante Aïscha, veuve de Mahomet, entreprit de devenir une seconde fois l'épouse chérie du commandant des Fidèles. Cette femme ambitieuse conservoit un empire absolu sur l'esprit des Musulmans, qui la re-

gardoient comme dépositaire des sentimens du prophète, & qui l'appelloient la mere des Croyans. Elle voulut mettre sur le trône un jeune homme appellé Télha, qui avoit sçu lui plaire; elle corrompit le secrétaire d'Othman, appellé Mervan, le même qui fut ensuite Calife; &, de concert, ils fabriquerent des lettres revêtues du sceau de Mahomet, & adressées aux gouverneurs dépouillés; elles portoient, en substance, que, loin d'obéir aux prétendues lettres de déposition, le Calife leur ordonnoit de se saisir de ceux qui voudroient leur succéder; de leur faire couper les pieds & les mains, & de les faire empaler. On fit ensorte que ces faux ordres fussent surpris par ceux qui paroissoient devoir en être les victimes. La main du secrétaire & le sceau qu'il y avoit apposé, ne leur permettant pas de douter de la vérité de ces lettres, ils retournent furieux à Médine, soulevent le peuple une seconde fois, pénetrent dans la maison du Calife; &, après l'avoir assiégé durant plusieurs jours, ils le percent de coups, sans vouloir l'entendre. Son corps demeura trois jours sans sépulture dans le lieu même où les séditieux l'avoient frappé; puis il fut enfouï, sans qu'on daignât lui rendre les moindres honneurs. Othman avoit régné près de douze ans, & en avoit quatre-vingt-deux quand il fit cette fin déplorable.



ALI.

[655.]

A LA mort d'Othman, tous les yeux ſe tournerent vers Ali. Son grand courage, une connoiſſance parfaite de l'Alcoran, une vieilleſſe exempte de foibleſſe & d'infirmités, l'étroite parenté qui le lioit au prophète, le rendoient vénérable à tous les Muſulmans. Ses amis publioient qu'il auroit dû ſuccéder immédiatement au fondateur de l'empire; mais l'âge avoit modéré l'ambition d'Ali. Il craignoit la ſouveraine puiſſance, depuis que la ſédition commençoit à l'ébranler; &, lorſqu'on le preſſa d'accepter le ſceptre: « Non, ré» pondit-il, j'aime mieux ſervir un autre, » en qualité de viſir ou de premier miniſ» tre, que de me charger du ſoin péni» ble & dangereux de commander les Fi» dèles. » Enfin il ſe rendit aux vœux unanimes des Médinois. Vêtu d'une légere veſte de coton, ſoutenu par une ceinture, ayant un gros turban ſur la tête, & tenant ſes mules d'une main, & de l'autre un arc au lieu de canne, il vint dans la moſquée pour y recevoir le ſerment de ſes nouveaux ſujets. Télha lui-même &

Zobéir, ſes mortels ennemis, entraînés par le torrent, ſe ſoumirent au Calife, dans le deſſein cependant de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance qu'ils lui juroient, à la premiere occaſion favorable.

[656.]

Avant l'aſſaſſinat du Calife Othman, l'artificieuſe Aïſcha étoit partie pour la Mecque, afin de détourner les ſoupçons qui pouvoient tomber ſur elle. Cette précaution nuiſit à ſon projet; & ce ne fut qu'avec toute la fureur d'une femme déſeſpérée qu'elle apprit l'élévation d'Ali, qu'elle ne pouvoit ſouffrir, depuis que ce prince avoit découvert à Mahomet une intrigue ſecrette, qui avoit échappée aux yeux clairvoyans du prophète. Abuſant de ſon crédit & de ſes titres, elle excita les citoyens de la Mecque à ne point reconnoître le nouveau monarque. Pour la ſeconder, Télha, ſon favori, Zobéir & pluſieurs autres perſonnages puiſſans, rivaux d'Ali, vinrent la trouver avec la chemiſe enſanglantée d'Othman. Aïſcha ſaiſit avec empreſſement un prétexte ſi conforme à ſes vues; & cette fatale chemiſe devint dans ſes mains l'étendard de la révolte. Elle l'expoſa dans le temple de la Mecque, afin de rejetter ſur Ali un meurtre, dont elle étoit le véritable auteur;

elle la fit même porter à Damas, où Moavie, gouverneur de Syrie, & chef de la maiſon d'Ommiah, embraſſa ouvertement le parti de la rebellion, dans l'eſpérance de monter lui-même ſur le trône, s'il en pouvoit précipiter le légitime poſſeſſeur.

A cette nouvelle, le Calife écrit à Moavie pour l'obliger à ſe ſoumettre au ſucceſſeur du prophète. Pour toute réponſe, le gouverneur de Syrie lui envoie une lettre cachetée, dont le deſſus portoit ſimplement ces mots: « Moavie à Ali. » Le prince, ayant ouvert cette lettre, n'y trouve que du papier blanc, & connoît dès-lors juſqu'où le rebelle porte le mépris de ſon autorité. Il demande enſuite au courrier des nouvelles de la province; & cet homme répond qu'il y a ſoixante mille guerriers ſous les armes, pour venger la mort d'Othman. Ali ſe prépare à la guerre; il écrit dans toutes les provinces pour aſſembler des troupes; il ſe diſpoſe à conjurer l'orage, & à faire retomber ſur la tête du coupable les foudres dont il prétend l'écraſer.

Cependant Aïſcha ſongeoit à s'emparer de l'Arabie. Elle leve à la hâte une armée qui croit marcher à la victoire ſous les auſpices de la mere des Fidèles. Elle ordonne à tous les gouverneurs de reconnoître la voix de Mahomet. Quelques-uns,

à la vue de pareils ordres, tombent le visage contre terre; d'autres, fidèles à leurs ſermens, ſe déclarent pour le Calife élu; enfin, en peu de tems, l'Arabie voit deux armées prêtes à déchirer cet empire devenu ſi formidable. Aïſcha, marchant à la tête de la ſienne, dans une eſpece de litiere couverte que portoit un chameau, veut entrer dans Baſrah, l'une des plus fortes places de l'Yraque. Ali accourt pour la défendre; les deux armées ſe rencontrent: mais, avant d'en venir aux mains, le Calife, qui ne ſe voyoit contraint qu'à regret de répandre le ſang Muſulman, emploie la négociation pour ramener les eſprits. En même tems il envoie Haſſan, ſon fils, demander du ſecours aux habitans de Cufa, dont le gouverneur lui étoit contraire. Le jeune prince eut beaucoup de peine à ſe faire écouter; mais enfin, ayant obtenu du ſilence, il dit à l'aſſemblée: « Ecoutez, Cufiens, la demande de » votre prince, & ſecourez-nous dans le » beſoin où nous ſommes: votre intérêt « l'exige. Voici ce que dit le commandant » des Fidèles. Ou je ſuis l'offenſeur, ou je » ſuis l'offenſé. Si je ſuis l'offenſeur, Dieu » me punira; & ſi je ſuis l'offenſé, il m'aſ» ſiſtera. Par ce grand Dieu, Télha & » Zobéir ont été les premiers qui ont re» connu mon autorité, & les premiers qui

» m'ont manqué de fidélité. Ai-je donc » paru dominé par l'avarice, ou m'a-t-on » vu trahir les loix de l'équité ? » Tout le monde fut touché de ce discours ; &, malgré les intrigues du gouverneur, Cufa se déclara pour le prince. Neuf mille citoyens de cette ville allerent aussi-tôt le trouver ; Ali les reçut avec la plus grande considération : il alla au-devant d'eux ; &, quand ils se furent rassemblés : « Braves Cufiens, » leur dit-il, vous vous êtes toujours dis- » tingués par votre valeur. Vous avez » vaincu les rois de Perse, dissipé leurs » armées, subjugué leurs états. Vous avez » protégé ceux d'entre vous qui étoient » foibles, & vous avez assisté vos voisins. » Je vous ai invités à venir ici pour être » témoins entre nous & nos freres de » Basrah. S'ils rentrent dans leur devoir, » c'est tout ce que nous desirons. S'ils per- » sistent dans leur révolte, nous tâcherons » de les ramener avec douceur, à moins » qu'ils ne viennent nous attaquer. Enfin, » nous n'oublierons rien de tout ce qui « pourra contribuer à un accommodement, » que nous préférerons toujours aux mal- » heurs de la guerre. »

Le cruel ressentiment d'Aïscha fait rompre toutes les voies de la médiation, & les deux partis engagent la bataille. Depuis long-tems on n'en avoit point vu de plus

meurtriere. Au milieu du combat, Zobéir, l'un des généraux de la femme du prophète, l'abandonne, & se range sous les drapeaux d'Ali, plein de regret d'avoir pris les armes contre ce prince. Un Musulman, appellé Amra, l'apperçut lorsqu'il approchoit de la tente du Calife ; &, malgré la parole qu'il lui donna de le conduire en sûreté vers Ali, il lui abbattit la tête d'un coup de sabre, & la porta au monarque. A la vue de cette tête, le Calife laissa tomber des larmes, & menaça le meurtrier du feu de l'enfer. Amra perdant, à ces mots, tout le respect qu'il devoit à son souverain : » Vous êtes le mauvais génie des Musulmans, lui dit-il ; si l'on vous délivre de » quelqu'un de vos ennemis, vous annoncez aussi-tôt l'enfer pour prix de ce service ; & si l'on tue quelqu'un des vôtres, » on est dans l'instant compagnon du diable. » La colere de cet Arabe se changeant en rage & en désespoir, il tire son épée, & se la passe au travers du corps.

Cependant Aïscha, abandonnée de Zobéir, ne s'abandonnoit point elle-même. Son chameau la portoit par-tout où sa présence pouvoit animer les soldats ; bientôt le pavillon de sa litiere fut couvert de dards ; son chameau tomba sous les coups dont il étoit criblé ; soixante & dix de ceux qui lui tenoient la bride, eurent les

mains coupées ; & l'époufe de Mahomet fut obligée de refter fur un monceau de morts & de mourans jufqu'à la fin du combat. Télha, fon favori, fut bleffé mortellement en écartant les ennemis qui vouloient la faifir. Un moment avant d'expirer, il apperçut un des foldats d'Ali, & lui demanda s'il n'appartenoit pas au commandant des Fidèles. Cet homme ayant répondu qu'oui : « Eh bien, lui dit Télha, » donnez-moi votre main, afin que j'y « mette la mienne, & que je renouvelle, » par cette action, le ferment de fidélité » que j'ai déja prêté à Ali. » En finiffant ces mots, il ceffa de vivre. Le Calife, ayant appris fa mort, s'écria : « Le Seigneur n'a » pas voulu l'appeller au ciel, qu'il n'eût » effacé fa trahifon par cette derniere pro- » teftation de fidélité. »

Après la plus vigoureufe réfiftance, l'armée d'Aïfcha fut taillée en piéces: elle-même tomba au pouvoir du Calife, qui la refpecta comme la veuve de fon maître ; mais qui la condamna à l'obfcurité qui convenoit à toutes les Mufulmanes. Elle paffa le refte de fa vie, fervie & enfermée comme le devoit être la femme de Mahomet. Cette victoire, qui ne coûtoit pas mille hommes au Calife, le rendit maître de l'Yrac, de l'Egypte, de l'Arabie, de la Perfe & du Koraffan, Mais il avoit encore

à dompter un adverſaire formidable, dont la Syrie reconnoiſſoit la puiſſance. Pour récompenſer le zèle des Cuſiens, dont la bravoure avoit fixé la fortune ſous ſes étendards, il établit dans leur ville le ſiége de l'empire, dont Médine, dès ce moment, ceſſa d'être la capitale.

[657.]

Moavie croyoit toujours, ou feignoit de croire Ali l'aſſaſſin d'Othman, ſon couſin-germain : tous deux deſcendoient d'Ommiah, oncle de Mahomet. Sous ce prétexte, Moavie ſe fit déclarer Calife, promettant d'abbatre l'uſurpateur & le meurtrier du vicaire du prophète. Le fameux Amrou, ce héros qui avoit conquis l'Egypte, & qui pour-lors commandoit en Paleſtine, ſe déclara en faveur de ce rebelle, & ne rougit point de flétrir ſes lauriers, en lui prêtant ſerment en préſence de l'armée Syrienne.

Ali mit long-tems en uſage les moyens de douceur pour rappeller les ſéditieux au devoir : ſa condeſcendance fut traitée de démarche puſillanime ; il ſe vit contraint d'armer de nouveau pour défendre ſon ſceptre. Quatre-vingt-dix mille hommes marcherent ſous ſes ordres, & joignirent à Seffein, ſur les confins de l'Arabie, l'armée de Moavie, plus nombreuſe encore.

On entama de nouvelles conférences qui n'eurent pas plus de ſuccès que les premieres. Dans l'eſpace de cent dix jours, il y eut plus de quatre-vingt-dix eſcarmouches : Moavie y perdit quarante-ſix mille hommes, & Ali vingt-cinq mille, parmi leſquels on comptoit vingt-cinq guerriers honorés du titre de Sahaba, c'eſt-à-dire compagnons du prophète. Le Calife avoit recommandé à ſes gens de ne point charger les premiers, de ne tuer aucun de ceux qui fuiroient, de ne point faire de butin, & de traiter les femmes avec reſpect.

Ce fut par un ſentiment de cette noble modération, qui diſtinguoit la juſtice de ſa cauſe, qu'Ali fit porter à ſon rival un cartel de défi, conçu en ces termes : « Fils » d'Abu-Sofian, juſqu'à quand feras-tu ré» pandre le ſang des fidèles ? Avance, & « vuidons notre querelle par un combat » ſingulier ; je te ſomme de l'accepter : » celui de nous deux qui tuera l'autre, de» meurera maître du trône. » Malgré la vieilleſſe du Calife, ſa rare valeur étoit redoutée : Moavie n'oſa ſe meſurer avec lui ; & comme Amrou lui repréſentoit que la propoſition d'Ali étoit raiſonnable, & qu'il ne pouvoit l'éluder ſans ſe déshonorer : « Vous êtes donc certain, lui répon» dit-il, de devenir Calife à ma place ? »

Indigné de la honteuse lâcheté de l'usurpateur, Ali brûloit de donner bataille. Il y dispose ses troupes ; il les conduit au combat : tout fuit, tout se disperse devant le brave Calife. Les Syriens sont vaincus ; & déjà le prince alloit forcer leur camp, lorsqu'on en voit sortir les principaux chefs, portant des exemplaires de l'Alcoran au bout de leurs lances, & les présentant aux soldats victorieux, en criant : « Voilà » le livre qui doit décider entre vous & » nous. » Ce stratagême, qui avoit Amrou pour auteur, rappelle à l'instant la fortune sous les enseignes de Syrie ; Ali, qui vouloit charger ces hypocrites avec vigueur, n'est plus écouté de ses soldats ; envain il les exhorte à achever leur triomphe : « Non, » non, lui crient-ils. Eh quoi ! voulez-vous » donc combattre contre la loi de Dieu ? » On l'oblige de faire retraite ; & bientôt des députés de Moavie paroissent dans son camp. Ils venoient proposer de remettre à deux arbitres, choisis dans chacune des deux armées, la décision de la querelle. Comme les chefs du parti d'Ali le pressoient de prononcer : « Je n'ai rien à » décider, s'écria-t-il, au milieu d'une ar- » mée qui a refusé de m'obéir ; c'est à vous » d'achever votre ouvrage. » Amrou fut nommé pour arbitre par Moavie ; & les

ſoldats d'Ali choiſirent, ſans la participation de ce prince, Abu-Muſſa, gouverneur de Cufa, homme ſimple, mais bien intentionné. Ali, qui fut d'abord mécontent de ce choix, promit enſuite de s'en rapporter à ſa déciſion. Après cette convention, il ſe retira à Cufa, & Moavie à Damas, laiſſant tous deux la conduite de leurs armées aux généraux de leurs partis.

[658]

Les deux arbitres, accompagnés de pluſieurs Sahaba, ou compagnons du prophète, commencent leurs conférences. Amrou, qui connoiſſoit le génie de ſon collégue, vint à bout, par ſes manieres inſinuantes & polies, de gagner ſon eſprit au point de lui perſuader que, pour amener les choſes à un accommodement, il étoit abſolument néceſſaire de dépoſer Ali & Moavie, & d'élire un autre Calife qui fût au gré de tout le monde. Cet important article ayant été arrêté, on éleva un tribunal entre les deux armées, ſur lequel chacun des arbitres devoit publier ſa déciſion. Abu-Muſſa vouloit qu'Amrou y monta le premier; mais ce capitaine allégua tant de raiſons pour prouver qu'il devoit lui céder le pas, qu'il l'engagea enfin à l'accepter.

Abu-Muſſa étant donc monté le premier

ſur le tribunal, prononça ces paroles à haute voix : « Je dépoſe Ali & Moavie,
» & je les prive du Califat, de la même
» maniere que j'ôte cet anneau de mon
» doigt. » Alors l'arbitre Syrien, occupant la place du premier : « Vous venez d'en-
» tendre, dit-il, qu'Ali eſt dépoſé au nom
» des Arabes; je le dépoſe auſſi au nom
» des Syriens. Puiſque le Califat eſt vaçant;
» j'y nomme Moavie, & je le revêts de la
» puiſſance ſouveraine, comme je mets cet
» anneau à mon doigt. Ce choix eſt d'au-
» tant plus juſte, que Moavie eſt l'héritier
» & le vengeur d'Othman. » Les Arabes trompés, proteſterent à grands cris contre cette ruſe; & les deux partis ſe ſéparerent plus diviſés que jamais.

Tandis qu'on trahiſſoit indignement la cauſe d'Ali à Seffein, ce Calife étoit occupé à calmer une ſédition près de Cufa. Ces mêmes ſoldats, qui avoient refuſé de combattre contre l'Alcoran, faiſoient un crime à leur ſouverain d'avoir laiſſé au jugement des hommes, ce qui devoit, diſoient-ils, être jugé par Dieu ſeul. Ali, ſuivant ſon uſage, voulut d'abord employer la raiſon avant de ſe ſervir des armes. Il leur dit, qu'ayant unẽ fois donné ſa parole, il étoit obligé de la garder, comme le preſcrivoit la Loi divine; qu'il devoient ſe ſouvenir du motif de leur déſobéiſſance,

&

& que ce traité, contre lequel ils ſe déclaroient avec tant de hauteur, étoit leur propre ouvrage. Rien ne perſuada ces mutins, qui s'emparerent d'une ville de l'Arabie, appellée Naharvan, & qui mirent à leur tête un homme déterminé, nommé Abdalla. Leur nombre s'accrut bientôt au point d'inquiéter le Calife, qui les avoit d'abord négligés; ils comptoient déja plus de vingt-cinq mille hommes ſous leurs drapeaux, lorſque ce prince, apprenant les cruautés qu'ils exerçoient contre ceux qui ne penſoient pas comme eux, réſolut enfin d'exterminer une ſecte, qui ne tendoit à rien moins qu'à renverſer les fondemens du Muſulmaniſme. Il marche contre eux, à la tête d'une armée qu'il avoit deſtinée pour combattre Moavie. Arrivé près de Naharvan, il place l'Alcoran au bout d'une pique, à la vue de la ville, & publie qu'il fera grace à tous les ſoldats qui ſe rendront ſous cette enſeigne; & qu'au contraire, ceux qui perſiſteront dans la révolte, ſeront paſſés au fil de l'épée. Dans ces tems de troubles & de ferveur, l'Alcoran, comme on l'a déja vu, étoit plus reſpecté que les Califes. Neuf mille ſéditieux quittent les armes, & viennent ſe proſterner aux pieds du prince, à la vue du livre qu'ils regardoient comme le ſigne & le témoignage de leur

foi ; les autres en plus grand nombre prennent la fuite. Il ne reſtoit plus à Abdalla que quatre mille déſeſpérés, avec leſquels il oſa lutter contre les redoutables bataillons du Calife. Mais il paya auſſi-tôt ſa témérité ; il fut maſſacré avec ſes ſoldats, à l'exception de neuf hommes, qui remplacerent un égal nombre de guerriers qu'Ali avoit perdus dans ce combat.

Si, tout-auſſi-tôt après cette victoire qui lui ſoumettoit une ſeconde fois toute l'Arabie, le Calife eût conduit ſes troupes triomphantes contre celles de ſon rival, il eût ſans doute terminé cette guerre cruelle ; il eût affermi ſon trône pour jamais. Ses généraux lui conſeillerent de donner quelque repos à ſon armée ; il les crut ; &, par une nouvelle faute, il fit publier que, tant qu'il demeureroit campé en cet endroit, tous ceux qui avoient beſoin dans Cufa, ſeroient maîtres d'y aller pour un jour, à condition de revenir le lendemain. Qu'arriva-t-il ? tout le camp fut abandonné ; & le Calife, reſté ſeul, fut obligé de ſuivre ſes ſoldats dans ſa capitale.

[659.]

Moavie étoit convenu de donner au fidèle Amrou l'adminiſtration, ou, pour mieux dire, la propriété de l'Egypte. Mais cette vaſte contrée reconnoiſſoit Ali ; il

falloit en dépouiller ce prince, & l'usurpateur étoit trop foible. Au défaut de la force il employe la ruse. L'Egypte étoit alors gouvernée par un homme sage, appellé Saad, qui ménageoit les partisans d'Othman, dont la faction étoit puissante. Cette condescendance, qui n'avoit pour objet que la tranquillité publique, fournit à Moavie l'occasion de rendre cet habile ministre suspect à son maître, en semant par-tout le bruit que Saad étoit de ses amis, & que toutes ses démarches tendoient à le rendre possesseur du pays qu'il gouvernoit. Ali, trompé comme les autres, rappelle le gouverneur, & nomme en sa place Mahomet, fils du Calife Abubècre. Mahomet avoit du courage; plus d'une fois il s'étoit signalé dans les batailles, mais il ne possédoit pas le grand art de manier les esprits. Loin de suivre les maximes de son prédécesseur, il crut rendre à son maître un signalé service, en persécutant les partisans d'Othman, en les expatriant comme des rebelles; mais, au lieu d'éteindre les dissentions publiques, il ne fit qu'attiser partout le feu de la discorde civile. Les Othmanides prirent les armes; &, soutenus d'Amrou, ils en vinrent aux mains avec Mahomet, qu'ils firent prisonnier; victime de son incapacité, cet infortuné gouverneur

devint encore celle de la vengeance des vainqueurs, qui lui donnerent la mort, & qui, après avoir enfermé ſon cadavre ſanglant dans le ventre d'un âne, le brûlerent, & le réduiſirent en cendres. Ali, en apprenant la triſte fin de ſon miniſtre, s'écria : » Hélas ! je rendrai compte à Dieu de cet » homme. »

L'Arabie n'étoit pas plus tranquille que les autres provinces de l'empire de Mahomet ; & l'ambitieux Moavie, excité par le ſuccès, formoit le hardi projet d'engloutir d'un ſeul coup toutes les poſſeſſions du véritable Calife. L'Yémen & l'Hégiaz devinrent le théatre des plus horribles fureurs : la Mecque, Médine, Baſrah, virent couler le ſang de leurs citoyens fidèles à Ali. Les deux partis ne ſe faiſoient aucune grace. Les Muſulmans, qui croyoient toujours combattre pour leur loi, étoient plus cruels encore à l'égard de leurs freres égarés, que contre ceux qu'ils nommoient infidèles.

[660.]

Les malheurs de l'empire ſuſcitent des aſſaſſins, qui croyent venger la religion & la patrie en arrachant la vie aux auteurs des calamités publiques. Trois hommes, complices de pluſieurs autres, prennent, l'un le

chemin de Cufa pour aller poignarder Ali; l'autre, celui de Damas pour immoler Moavie; le troisieme, celui du Caire, pour frapper Amrou. L'usurpateur Syrien sortoit de son palais, lorsque l'assassin, écartant la foule, vint lui plonger son poignard dans les reins. Mais la blessure ne fut pas mortelle; son chirurgien, après avoir sondé la plaie, lui donna le choix, ou de souffrir qu'on y mit le feu, ou d'avaler un breuvage qui le rendroit incapable d'avoir des enfans. Moavie prit ce dernier parti, & guérit heureusement. Amrou étoit malade, le jour où celui qui le vouloit tuer, se mit en devoir de le faire. Un autre Iman, ou prêtre Mahométan, faisoit la priere en sa place. Ce fut cet homme que le meurtrier frappa. Il fut aussi-tôt arrêté, & conduit devant Amrou. Etonné de sa méprise, il se contenta de dire sans émotion: « Je voulois Amrou, mais Dieu en » a voulu un autre.» Le vice-roi de l'Egypte le fit expirer dans les supplices que méritoit son cruel fanatisme.

Le troisieme des conjurés, qui s'étoit armé contre Ali, fut celui qui réussit le mieux dans l'exécution de son exécrable dessein. Etant arrivé à Cufa, il se trouva logé chez une femme, dont les plus proches parens avoient été tués à la bataille de Naharvan, & qui, pour cette raison,

conſervoit dans ſon cœur un grand deſir de vengeance contre le Calife. Abdarrahman, c'étoit le nom de l'aſſaſſin, trouvant cette femme dans une diſpoſition ſi favorable, gagna bientôt ſes bonnes graces. Il lui parla même de mariage; « J'y conſens, » lui dit-elle; mais je veux pour dot trois » mille drachmes d'argent, un eſclave, une » ſervante, & la tête d'Ali. » Abdarrahman lui promet tout; il en obtient les dernieres faveurs, & part, accompagné de deux ſcélérats nommés Verdan & Chabib, qu'elle lui donne pour remplir plus ſûrement ſa parole.

Le vendredi, dix-ſeptieme jour du mois Ramadan, le Calife ſortit de ſon palais de grand matin pour aller à la moſquée. Lorſqu'il étoit ſur le point d'entrer dans le temple, les trois malheureux qui l'attendoient, feignirent de prendre querelle, & mirent l'épée à la main. Ali écarte ſes gardes pour ſéparer ces mutins, qui tout-à-coup ſe jettent ſur lui, le poignardent & diſparoiſſent. Verdan ſe retira froidement chez lui, où un Muſulman, qui l'avoit vu l'épée à la main contre le prince, alla lui donner la mort. Chabib courut avec tant de promptitude, qu'on ne put l'attrapper. Abdarrahman fut trouvé caché dans un coin de la moſquée, tenant encore ſon poignard enſanglanté. Il voulut d'abord nier ſon crime;

mais, pouſſé par les remords de ſa conſcience, il s'avoua coupable, & fut conduit devant Ali, qui ordonna de le faire périr d'un ſeul coup. On obéit au Calife, mais après qu'on eût coupé les mains & les pieds, & qu'on eût arraché les yeux & la langue au parricide.

Ainſi mourut Ali, à l'âge de ſoixante & treize ans, après en avoir régné quatre & demi. Ce prince avoit plus de génie, plus d'élévation, plus de connoiſſances qu'aucun de ſes prédéceſſeurs; & les Arabes l'ont toujours regardé comme l'un des plus grands hommes qui ayent parus ſur la terre. On dit qu'il naquit dans le temple même de la Mecque, & qu'il profeſſa l'Iſlaniſme dès le ventre de ſa mere, en l'empêchant, pendant tout le tems de ſa groſſeſſe, de ſe proſterner devant les idoles qui profanoient alors la Caaba. Mahomet, qui l'avoit élevé, avoit pour lui la tendreſſe d'un pere: « Ali eſt pour moi, diſoit ce prophète, & je ſuis pour lui. Ali » eſt auprès de moi dans le même rang » qu'Aaron étoit auprès de Moyſe. Je ſuis » la ville où toute la ſcience eſt renfermée: » Ali en eſt la porte. » Telle eſt l'idée qu'il a laiſſée de ſes vertus, qu'un grand nombre de ſes ſectateurs le croyent encore vivant, & aſſurent qu'il viendra à la fin du monde pour remplir la terre de juſtice. Il

y en a même qui lui rendent les honneurs divins. Les plus modérés disent qu'à la vérité, il n'est pas Dieu, mais qu'il participe, en beaucoup de choses, à la nature divine.

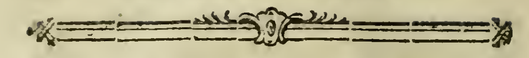
Ali avoit le visage fort rouge, les yeux grands, le ventre gros, la tête chauve, la barbe épaisse, la taille au-dessous de la médiocre, la physionomie très-gracieuse, & son air riant décéloit sa bonne humeur. Son grand courage lui mérita le surnom de Lion de Dieu toujours victorieux; & la profonde connoissance qu'il avoit des maximes de l'Alcoran, le fit appeller le distributeur des lumieres.

On a de lui un *centiloquium :* ce sont cent maximes pleines de force & de raison, qui ont été traduites de l'arabe en persan & en turc. En voici deux qu'il répétoit souvent dans les éloquens discours qu'il faisoit à la Mosquée : « Celui qui veut être » riche sans possessions, puissant sans sujets, » & sujet sans maître, n'a qu'à servir Dieu : » il trouvera ces trois choses... L'Eternel » a donné aux hommes deux médiateurs. » Le premier est le prophète, qui est monté » au ciel, & qui prie pour eux dans ce » lieu de gloire. Le second, qui demeurera » toujours sur la terre, est la priere que » l'on fait pour la rémission des péchés. » La devise de son sceau étoit; « Le royaume

» appartient au ſeul Dieu Tout-Puiſſant. » Quelqu'un lui demandant un jour pourquoi les règnes d'Abubècre & d'Omar avoient été ſi paiſibles, celui d'Othman & le ſien, au contraire, ſi orageux: » C'eſt qu'Abubècre & Omar, répondit-il, » étoient ſervis par Othman & par moi, » & que lui & moi ne l'avons été que par » vous & par vos ſemblables »

Ce prince épouſa neuf femmes, qui lui donnerent quinze fils, & dix-huit filles. Des quinze garçons, cinq ſeulement laiſſerent poſtérité, ſçavoir Haſſan, Hoſſein, Mahomet, Abbas & Amrou, qui furent les tiges de cette nombreuſe famille des Alides, qui joue un ſi grand rolle dans l'hiſtoire Muſulmane, & qui cauſa tant de révolutions dans les différens ſiécles du Mahométiſme.





HASSAN.

[660.]

QUelques heures avant la mort d'Ali, ſes amis lui demanderent quel étoit celui qu'il croyoit le plus digne de régner après lui. « Mahomet, répondit-il, » n'a pas nommé ſon ſucceſſeur, je ne » nommerai pas le mien. » Ainſi le droit de ſe choiſir un maître retournoit encore aux Muſulmans.

De tous les Arabes, un ſeul paroiſſoit digne du trône; c'étoit Haſſan, fils aîné du monarque défunt. Le rang ſuprême qu'avoit occupé ſon pere, ſa qualité de petit-fils de Mahomet, la reſſemblance qu'il avoit avec ce légiſlateur, tout parloit en faveur du jeune prince. On ſe rappelloit avec complaiſance la tendreſſe particuliere dont l'avoit honoré le prophète. Ceux qui l'avoient vu dans ſa jeuneſſe, racontoient qu'étant encore enfant, Haſſan venoit dans la moſquée trouver l'apôtre de Dieu, lui montoit ſur le dos; &, que pour lui complaire, Mahomet prolongeoit exprès ſes oraiſons. On diſoit encore que, quand ce légiſlateur parloit au peuple, il interrompoit tout-à-coup ſon diſcours lorſqu'il ap-

perçevoit ſon petit-fils, couroit à lui, le plaçoit à ſes côtés dans ſa chaire; & que, faiſant enſuite une courte apologie en faveur de ſon innocence & de la foibleſſe de ſon âge, il reprenoit l'inſtruction qu'il donnoit aux fidèles. Ces traditions avoient acquis à Haſſan les reſpects de ſes compatriotes: tous les ſuffrages furent pour lui; & d'une voix unanime on le proclama Calife dans Cufa.

Le nouveau ſouverain avoit hérité de la juſtice & de l'humanité de ſon pere, plutôt que de ſon courage; & les premieres actions de ſon règne annoncerent un gouvernement doux, pacifique & plein de bienfaiſance. Au ſortir de la moſquée, où les Arabes venoient de lui prêter ſerment, une pauvre femme s'approcha de lui, & lui préſenta une botte d'herbes fines: «Etes-vous » libre, lui demanda le Calife. — Non, ré» pondit-elle; mais, Seigneur, quoiqu'eſ» clave, ne réjettez pas l'offrande de votre » ſervante.» Haſſan, admirant ſon zèle, lui donna ſur le champ la liberté, & dit à ceux qui l'accompagnoient: « Dieu nous » apprend dans le livre du prophète, qu'il » faut rendre à ceux qui nous font des pré» ſens, quelque choſe qui vaille mieuxque » ce qu'ils nous donnent.»

Quelques jours après, dans un grand repas qu'il donnoit à ſes principaux offi-

ciers, un esclave laissa tomber sui lui un plat tout bouillant. Le malheureux serviteur se jetta aussi-tôt à ses pieds, & lui dit ces paroles de l'Alcoran : « Le paradis est » pour ceux qui répriment leur colere. » Hassan lui répondit : « Je ne suis point en » colere. » L'esclave poursuivit : « Et pour » ceux qui pardonnent les fautes. — Je te » pardonne les tiennes, lui dit le Calife. — » Dieu aime sur-tout ceux qui font du bien » à ceux qui les ont offensés, ajoûta l'es- » clave. — Et bien, reprit le prince, je te » donne la liberté & quatre cents drach- » mes d'argent. » Un tel prince, pour le bonheur de l'Asie, méritoit de naître dans un siécle plus tranquille.

[661.]

Ali en mourant avoit laissé une armée de soixante mille hommes, bien disciplinée, & prête à soutenir ses droits jusqu'à la mort. Hassan, qui n'aimoit pas la guerre, & qui regrettoit déja tout le sang qu'il falloit verser pour affermir sa puissance, fut obligé, malgré ses prieres, de se mettre à la tête de ses troupes. Moavie, qui connoissoit son humeur paisible, redoubloit ses efforts pour lui faire sentir tout le poids du sceptre ; &, tandis que le pacifique Hassan prêchoit dans la mosquée de Cufa la soumission & la concorde, l'ambitieux mo-

narque de Damas promettoit à ſes nombreux bataillons les délices du paradis s'ils triomphoient des prétendus aſſaſſins d'Othman.

A peine Haſſan eut-il pris la conduite de ſon armée, que la rebellion d'une partie de ſes ſoldats mit le comble à l'averſion qu'il éprouvoit pour le trône. Un Muſulman avoit été maſſacré dans une diſpute particuliere. Ses amis & ſes parens voulurent le venger. Bientôt cette querelle devint générale, & tout le camp fut en feu. Au bruit de ce déſordre, le Califе veut interpoſer ſon autorité : il prie, il menace, tout eſt inutile ; & l'inſolence, excitée par la fureur, va ſi loin que, ſans reſpect pour ſa dignité, pour ſa naiſſance, on le renverſe de ſon tribunal, on le foule aux pieds, on le bleſſe. Il ſe réfugie dans un château voiſin ; le neveu du gouverneur de ce château propoſe à ſon oncle de l'arrêter priſonnier, & de l'envoyer à Moavie. Mais le gouverneur rejette avec horreur ce lâche conſeil, & dit à ſon indigne neveu : « Miſérable, oſes-tu » bien m'exciter à trahir ſi baſſement le » petit-fils de l'apôtre de Dieu ? »

Tant de diſgraces accumulées acheverent d'épuiſer la conſtance chancelante d'Haſſan ; fatigué de s'aſſeoir ſur un trône expoſé à tant d'orages, las de gouverner un peuple mutin & rebelle, il ne ſongea plus qu'à ſe dépouiller d'une dignité ſi étrangere à ſes mœurs. Contre le gré de

tous les partisans de sa maison, il fit proposer à son rival les conditions auxquelles il consentoit à lui céder le sceptre. Il demandoit l'argent qui se trouvoit dans le trésor de Cufa; les revenus & la propriété d'une grande terre dans la Perse, & la promesse de ne rien dire d'injurieux à la mémoire d'Ali. Moavie consentit avec joie aux deux premiers articles, mais il refusa de souscrire au dernier. Hassan le pria d'épargner du moins en sa présence le nom de son pere; Moavie le promit, mais il ne garda point sa parole.

Les deux princes, ayant solemnellement ratifié ce traité, allerent ensemble à Cufa. Amrou dit à Moavie qu'il feroit bien d'obliger Hassan à se démettre publiquement du Califat. Le prince Syrien ne goûta point ce conseil; mais, vaincu par les importunités du conquérant de l'Egypte, il engagea le prince abdiquant à faire ce que ce général avoit proposé. Hassan se comporta, dans cette circonstance, en digne petit-fils de Mahomet. « Musulmans, dit-il au peuple: Dieu, dont » le nom soit exalté, vous a conduits dans » le chemin de la vérité par le ministere » de son prophète, & il s'est servi de » moi pour prévenir l'effusion de votre » sang. Moavie m'a disputé le Califat, » auquel j'avois plus de droits que lui; » mais j'ai mieux aimé m'en démettre en

» ſa faveur, afin de vous épargner les malheurs de la guerre. Souvenez-vous quelquefois de ce bienfait, & vivez heureux ſous votre nouveau maître ! » Ce diſcours pathétique arracha des larmes à tous les auditeurs. Moavie lui-même feignit d'en être touché, & reconduiſit avec honneur le prince dans ſon palais.

Haſſan partit dès le lendemain pour Médine, où il alla cacher ſa vie dans l'obſcurité & dans la pratique des vertus bienfaiſantes, diſtribuant aux malheureux toutes les richeſſes que ſon rival lui avoit cédées en échange du Califat. Lorſqu'il prenoit le chemin de ſa retraite, un des amis de ſa maiſon lui demanda ce qui l'avoit porté à renoncer ſi facilement à ſa dignité : « Que voulez-vous que je vous » diſe, répondit-il ? j'étois dégoûté du » monde : mon pere eſt mort aſſaſſiné ; » mes ſujets n'avoient pour moi ni reſ» pect ni zèle ; & j'aime trop les Muſul» mans pour régner ſur eux contre leur » gré. » L'hiſtoire offre peu de monarques qui ayent penſé comme Haſſan.

Sa maxime ordinaire étoit, « qu'il ne » faut jamais eſſuyer l'eau des larmes que » la dévotion fait couler, ni celle qui coule » ſur le corps après l'ablution légale ; » parce que cette eau rend éclatante la face » des Fidèles, lorſqu'ils ſe préſentent de» vant Dieu. »



MOAVIE I,
Premier Calife de la Famille des Ommiades.

[662.]

MALGRÉ l'abdication volontaire du petit-fils de Mahomet, Moavie ne vit pas son autorité reconnue sans contradiction. Les Carégites, Musulmans séditieux, ennemis de toute espece de puissance, prirent les armes. Le Calife, pour les dompter, eut recours aux Cufiens & aux habitans de l'Yrac. Les rebelles essayerent de les engager dans leur parti : « Moavie, dirent leurs députés, n'est-il pas » notre ennemi commun ? Ne nous empêchez donc pas de lui faire la guerre. Si » nous le tuons, vous serez délivrés de » votre ennemi ; & s'il nous tue, vous » serez débarrassés de nous. » Les soldats du prince mépriserent ce vain raisonnement ; ils vainquirent les séditieux, & la guerre fut terminée.

[663.]

Amrou, l'un des plus grands hommes du Musulmanisme, meurt en Egypte. Avant d'embrasser la religion de Mahomet, il

avoit

avoit fait des vers ſatyriques contre ce légiſlateur. Mais, par ſon zèle pour la nouvelle doctrine, il répara les écarts de ſa verve mordicante ; & le prophète, témoin des actes de ſa piété ſincere, diſoit de lui : « C'eſt le meilleur des Muſulmans. »

[664.]

Moavie, menacé de perdre la ſouveraineté de la Perſe, la conſerve par une ſage politique. Ce vaſte & fameux pays avoit pour gouverneur un homme habile, juſte, vaillant, adoré du peuple. Il s'appelloit Ziad, fils d'Abu-Sofian ; mais, né d'un commerce illégitime, ſon pere n'avoit pas oſé le reconnoître, parce que l'Alcoran fulminoit contre les adulteres. Cependant il le fit élever ſecrettement avec ſoin, & le jeune Ziad ſe diſtingua bientôt par ſon eſprit & par ſon éloquence ; il en donna ſur-tout des marques dans une aſſemblée des compagnons de Mahomet, & dès ce moment ſon nom devint célèbre. Tous les Califes l'honorerent des premiers emplois de l'empire. Enfin ſon mérite, connu d'Ali, lui fit donner le gouvernement de la Perſe. Après la mort de ce prince, ayant appris l'abdication d'Haſſan, il ne voulut point reconnoître Moavie. Ce monarque, que ce refus allarmoit, délibéra d'abord s'il emploieroit la force pour ar-

racher le consentement de Ziad ; mais, admirateur des rares qualités de ce grand homme, il crut mieux réussir en subjuguant son cœur par ces manieres polies auxquelles les belles ames sont toujours sensibles. Il le fit inviter, par un ami commun, à venir à sa cour ; & lui promit qu'étant, comme lui, fils d'Abu-Sofian, il le reconnoîtroit publiquement pour son frere. Ziad, touché des démarches flatteuses du Calife, ne put résister à ses instances ; il se rendit à Cufa, où Moavie le traita véritablement en frere, après l'avoir déclaré tel dans la mosquée. Les grand talens de Ziad, vus de près, n'en furent que plus éclatans ; & le Calife se l'attacha pour toujours en qualité de premier ministre.

[665.]

La ville & la province de Basrah étoient remplies de voleurs & d'assasins : on n'osoit presque plus paroître dans les rues & dans les chemins, sur-tout la nuit ; les brigands alloient même jusqu'à pénétrer de force dans les maisons, où les infortunés citoyens étoient égorgés & dépouillés de leurs richesses. Ziad, qui pour-lors s'en retournoit en Perse, apprenant ce désordre affreux dans sa route, écrivit aussi-tôt au Calife en ces termes : « Com-

» mandant des Fidèles : ma main gauche
» eſt employée à conduire les peuples de
» la Perſe, mais la droite eſt oiſive. Don-
» nez-moi le gouvernement de Baſrah &
» de l'Arabie, & je vous en rendrai bon
» compte. »

Moavie lui accorda ſa demande. Ziad ſe tranſporte à Baſrah, & fait publier, le jour même, une ordonnance, par laquelle il défendit à tout citoyen, de quelque qualité qu'il fût, de ſe trouver dans les rues ou dans les places publiques après l'heure de la priere du ſoir, ſous peine de la vie. Pour faire exécuter cet édit, il établit une compagnie du guet, qui devoit faire la patrouille, & qui avoit ordre de paſſer au fil de l'épée tous ceux qu'elle trouveroit hors des maiſons après le moment preſcrit pour la retraite. La premiere nuit, il y eut deux cents perſonnes de tuées : la ſeconde, il n'y en eut que cinq ; & la troiſieme, on ne vit pas un ſeul citoyen dans la ville. Un mois ou deux après, un étranger, qui ſe trouvoit pour la premiere fois dans Baſrah, fut rencontré par la garde, & conduit devant le gouverneur. Cet infortuné ſe jetta aux pieds du miniſtre, & lui jura par l'Alcoran qu'il ignoroit l'uſage de la ville.
» Hélas! lui dit Ziad, je crois tes ſer-
» mens véritables ; mais le ſalut des ha-

» bitans de Basrah dépend de ta mort.
» Tu es innocent ; & le bonheur des ci-
» toyens veut que je te condamne. » Dans le moment on lui trancha la tête.

Ziad, voyant la sûreté rétablie dans Basrah, fit assembler les citoyens, & leur ordonna de laisser toute la nuit leurs portes ouvertes, promettant de réparer le dommage que chaque particulier pourroit en recevoir. On obéit scrupuleusement. Mais une nuit il arriva que des animaux entrerent dans une boutique, & y firent quelque désordre. Aussi-tôt que Ziad en fut informé, il permit à chacun d'avoir une claie à sa porte ; ce qui fut adopté par toutes les villes de son gouvernement.

[666.]

Le seul nom de Ziad faisoit trembler tous les scélérats dans les pays de sa dépendance. Il n'étoit ni cruel ni barbare ; mais il aimoit la justice : il la rendoit exactement. Il gouvernoit d'une maniere despotique, voulant être obéi ponctuellement, & ne souffrant pas qu'on donnât la moindre atteinte à son autorité, dont il étoit singuliérement jaloux. La sagesse de son administration engagea le Calife à joindre aux vastes régions qu'il gouvernoit, la ville & le territoire de Cufa. La premiere fois que Ziad se rendit dans cette

ville, il dit aux habitans que d'abord il avoit eu deſſein d'amener avec lui deux mille de ſes gardes ; mais que, s'étant ſouvenu que les Cufiens étoient d'honnêtes gens, il n'avoit amené que ſes domeſtiques. A ces mots, les aſſiſtans lui jetterent de la pouſſiere au viſage, marque d'un ſouverain mépris chez les Arabes. Ziad s'aſſit ſans émotion, & commanda ſecrettement à quelques-uns de ſes ſerviteurs de s'emparer des portes de la moſquée ; puis il ordonna aux aſſiſtans de ſaiſir chacun ſon voiſin, ſans alléguer d'excuſe. Tout le monde étonné, obéit auſſi-tôt ; & le gouverneur, s'étant placé ſur un ſiége près de la porte, ſe fit amener les aſſiſtans quatre à quatre. Là, il leur commanda de jurer, chacun en particulier, qu'ils ne lui avoient point jetté de pouſſiere. Toute l'aſſemblée jura, excepté trente, qui payerent leur opiniâtreté par la perte des deux mains.

Ziad paſſoit alternativement ſix mois à Baſrah, & ſix mois à Cufa ; &, durant ſon abſence de l'une de ces deux villes, un de ſes officiers, appellé Samra, commandoit en ſa place. Autant le miniſtre étoit juſte & ſévere, autant ſon lieutenant étoit cruel & barbare. Tandis qu'il gouvernoit Baſrah, il fit mourir huit mille perſonnes ; dans une ſeule matinée, qua-

rante-fept citoyens des plus diftingués de cette ville, & qui fçavoient tout l'Alcoran par cœur, furent conduits au fupplice. Ziad lui demandant un jour s'il ne craignoit pas, dans un fi grand nombre de malheureux, d'avoir fait périr quelqu'innocent? « Mon général, lui répondit-il, » fi je m'étois cru, j'en aurois fait mourir » deux fois autant. » La cavalerie de Samra fortant un jour de la ville, pour attaquer une troupe de brigands qui infeftoient les forêts voifines, un payfan fe trouva fur le chemin de ces foldats, & fut percé d'un coup de lance. Samra, qui venoit après, trouva cet infortuné nageant dans fon fang; il demanda quel étoit l'auteur de ce meurtre: « Ce font » vos cavaliers, répondit quelqu'un. — » Cela étant, repliqua-t-il froidement, il » n'y a point de mal: quand ma cavalerie » marche, chacun doit prendre garde à foi.»

[667.]

Dans le fecond féjour que Ziad fit à Cufa, ce miniftre demanda quel étoit l'homme le plus dévot de la ville. On lui nomma un certain Abulmogaïra. Le gouverneur l'envoie chercher, & lui dit, que, s'il veut fe tenir renfermé dans fa maifon, fans en fortir, il lui donnera tout ce qu'il lui demandera. « Renfermé, s'écrie le

» pieux Arabe ! non, ſeigneur, quand vous » me donneriez l'empire de l'univers, je » ne pourrois me diſpenſer d'aller à la » moſquée faire la priere avec les Fidèles. » --- Eh bien ! répond Ziad, allez à la » moſquée, mais n'y parlez de rien. --- » N'y parler de rien ! replique Abulmo- » gaira ; eh quoi, ſeigneur, puis-je m'em- » pêcher de louer le bien & de con- » damner le mal ? --- Oh ! oh ! dit le mi- » niſtre, piqué de cette réponſe, je con- » nois que vous êtes un bon Muſulman, » allez vous-en donc tenir compagnie au » prophète. » En finiſſant ces mots, il lui fait trancher la tête.

Un autre citoyen de Cufa fut, dans le même tems, victime de l'extrême, mais utile ſévérité de Ziad. Il s'appelloit Héger. C'étoit un perſonnage diſtingué par ſa piété, & par l'auſtérité de ſa vie ; mais, partiſan outré d'Ali, & par conſéquent ennemi déclaré de ſon rival, il ne ceſſoit de déclamer contre Moavie, qu'il traitoit d'uſurpateur. Ziad l'avertit pluſieurs fois de ſon indiſcrétion, & l'exhorta vivement à changer de conduite à l'égard d'un prince qui l'eſtimoit ; ſes remontrances ne ſervirent qu'à enflammer davantage le fanatiſme de ce Muſulman. Il n'épargna pas Ziad lui-même, dont cependant il connoiſſoit bien

la rigueur. Un jour que ce miniſtre parloit au peuple dans la moſquée, Héger, qui, pour l'outrager, s'y étoit rendu avec ſes partiſans, entendit ſonner l'heure de la priere, & ſe mit auſſi-tôt à crier *Salat*, c'eſt-à-dire, à la priere. Ziad n'y fit point attention, & continua ſon diſcours. Alors Héger ſe mit à genoux, commença lui-même la priere; & l'exemple de ſes partiſans, qui la faiſoient avec lui, entraîna tout le peuple. Ziad fut obligé de ſuivre le torrent, & de ſe confondre dans l'aſſemblée; mais il ne pardonna point cet affront à celui qui en étoit l'auteur. Il en écrivit auſſi-tôt au Calife, & lui demanda la permiſſion d'arrêter le féditieux, & de le faire conduire à Damas. Moavie refuſa long-tems; mais enfin, cédant à la néceſſité de faire un exemple, il permit à ſon miniſtre d'agir comme il le jugeroit conforme au bien de ſon ſervice. Héger fut donc arrêté, chargé de chaînes, & conduit à Moavie, qui le condamna à perdre la tête. Quand il fut ſur l'échafaud, il demanda quelque tems pour faire ſes ablutions; cérémonie dont il s'acquitoit toujours réguliérement. Enſuite il récita deux prieres fort courtes; &, s'étant levé: « Si » j'avois craint la mort, dit-il, je les au» rois fait plus longues. » Cependant, quand il vit ſon tombeau creuſé, & tout prêt

à le recevoir, quand il apperçut le drap mortuaire, & le glaive de l'exécuteur hors du fourreau, cet homme intrépide fut saisi d'une frayeur soudaine. « Pourquoi tremblez-vous donc, lui demanda quelqu'un ? --- Hélas ! répondit-il, peut-on n'être pas ému à la vue d'un pareil spectacle ? » L'exécuteur lui ayant dit de tenir la tête droite, il répondit qu'il ne vouloit pas contribuer à sa mort. Un moment après, on lui trancha la tête ; puis on lava son corps, & on le mit en terre avec ses chaînes, comme il l'avoit ordonné. A l'instant de son exécution, Aischa faisoit partir un courrier pour obtenir sa grace. Elle en fit de vifs reproches au Calife, & lui dit, de derriere son rideau : » Où étoit donc votre clémence, lorsque » vous faisiez mourir Héger ? --- Ma mere, » répondit le prince, je la perds, quand » je ne suis pas avec des personnes telles » que vous. »

[668.]

Un prince, nommé Sapor, qui s'étoit emparé de l'Arménie par la force des armes, envoie au Calife un ambassadeur nommé Sergius, pour lui demander du secours contre l'empereur des Grecs, qui se préparoit à le dépouiller de son usurpation. L'empereur, instruit de la députation

de ſon ennemi, charge l'eunuque André, ſon favori, d'aller à Damas, pour engager le monarque Saraſin à ſe déclarer en ſa faveur. Les deux envoyés arrivent en même tems, paroiſſent enſemble devant Moavie, & lui expoſent le ſujet de leur meſſage. Le prince les écoute avec indifférence, & leur dit : « Vos maîtres ſont » également mes ennemis ; j'aſſiſterai celui » des deux qui m'offrira davantage. » Les ambaſſadeurs, déconcertés par une réponſe ſi fiere, ſe retirent. Le lendemain, Sergius obtient une audience ſecrette. André, qui l'apprend, ſe tranſporte auſſi-tôt chez le Calife, afin de détruire les mauvaiſes impreſſions que pourroit lui donner ſon ennemi. En entrant, Sergius, jettant ſur ſon rival un œil de mépris, ne daigne pas ſe lever pour le recevoir. L'ambaſſadeur Grec, irrité de cet affront, lance ſur cet incivil quelques traits fort piquans. Sergius lui replique, & finit par l'appeller miſérable eunuque. Cette derniere injure met le comble à la fureur d'André, qui le menace de le traiter de façon qu'il n'auroit rien à lui reprocher à cet égard. Puis, s'approchant du Calife : « Seigneur, lui dit-il, voulez- » vous donc ſoutenir un uſurpateur dans » ſa révolte ? N'eſt-il pas plus glorieux » pour les Muſulmans, de venger les torts » faits à un prince légitime ? --- Je le veux

» bien, répond Moavie ; mais donnez-
» nous tous les revenus des terres de vo-
» tre domination, & nous vous permet-
» trons d'en être les ſeigneurs titulai-
» res ; ſi ce moyen ne vous plaît point,
» nous vous dépouillerons de tout. —
» Vous regardez donc, reprend André,
» vos Arabes comme le corps, & les
» Grecs uniquement comme l'ombre ?
» L'empire n'achette point à ce prix une
» pareille protection. Vous nous délaiſſez ;
» mais le Dieu du ciel & de la terre, ce
» Dieu que vous outragez, n'abandonnera
» point ſes ſerviteurs. » Ces derniers mots mettent le Calife dans une ſi grande colere, qu'il fait auſſi-tôt chaſſer les deux ambaſſadeurs, en les menaçant d'aller inceſſamment dans leurs patries, faire payer à leurs maîtres leur inſolente témérité.

Avant de retourner à Conſtantinople, l'ambaſſadeur Grec voulut venger ſur celui de Sapor l'injure qu'il en avoit reçue. Il précéda Sergius de quelques journées, & l'attendit ſur les frontieres. Ce dernier regagnoit ſans crainte le chemin de ſon pays. Arrivé dans une ville de la dépendance de l'empereur, on l'arrête, on le conduit devant l'implacable André, qui le charge de reproches, & qui, d'une main impitoyable, lui retranche les preuves de la virilité. On ſuſpendit au cou du pa-

tient cette triste dépouille, & on le renvoya de la sorte auprès de son prince.

[669.]

Hassan meurt à Médine, empoisonné par sa femme, selon l'opinion de quelques auteurs Arabes (*). Ils disent que cette

(*) Pour justifier la mémoire de Moavie, qui fut, à bien des égards, un prince estimable, le lecteur équitable nous permettra, sans doute, de hazarder quelques réflexions au sujet de la mort d'Hassan, dont on l'accuse. Observons premiérement que les auteurs Arabes, qui racontent la mort infortunée du petit-fils de Mahomet, ne sont point d'accord entr'eux : les uns voulant qu'Hassan ait été empoisonné par son épouse ; les autres, par ses domestiques. Or ce défaut de conformité sur un même fait, prouve, dans les écrivains, ou de l'ignorance, ou de la passion ; &, si l'on fait réflexion que Moavie étoit regardé par la plûpart des Arabes comme usurpateur, en ce qu'il avoit dépouillé du Califat, Ali & Hassan, & comme novateur, en ce qu'il rendit héréditaire le t ône de Mahomet, on reconnoîtra sans peine, que le fanatisme seul a fait imaginer cette calomnie ; & qu'au lieu de dire simplement qu'Hassan étoit mort d'une maladie violente, mais naturelle, on a mieux aimé trahir la vérité, en donnant pour elle des soupçons hors de toute vraisemblance, parce qu'ils pouvoient contribuer à faire haïr un monarque que des milliers de Musulmans détestent par principe de religion. En effet, quel eût été l'objet de Moavie, en fai-

perfide épouse, gagnée par Yézid, fils de Moavie, & par ce Calife lui-même, qui lui promit de lui donner son fils & cinq cents mille piéces d'or, ôta le jour au prince son mari, en le frottant avec un

sant périr un prince qui s'étoit dépouillé sans contrainte de la souveraine autorité, & qui, depuis son abdication, malgré les instances du Calife, n'avoit jamais voulu prendre la moindre part aux affaires publiques? Si sa mort lui étoit nécessaire, pourquoi le laisser exister? pourquoi le combler de biens & d'honneurs, durant les huit années qu'il vécut en simple particulier à Médine? Etoit-ce, comme le dit d'Herbelot, d'après le témoignage d'Hafedh-Abra, auteur partial, parce qu'il avoit promis à Hassan de conserver à ses enfans le droit au Califat? Mais, en procurant la mort de ce prince, anéantissoit-il ce droit, puisqu'Hassan laissoit quinze fils, & Hossein, son frere, petit-fils, comme lui, du législateur des Arabes, qui pouvoient le revendiquer, & qui le revendiquerent en effet? N'eût-il pas mieux fait de se débarrasser de ces derniers, plutôt que d'attenter aux jours d'un Musulman entiérement détaché des choses de ce monde? Cependant il les traita toujours avec les égards dûs à leur naissance; il leur pardonna même plus d'une fois des révoltes; & nous voyons qu'en mourant, il recommanda à Yézid, son fils, d'en user de même à leur égard. Ainsi tout concourt ce semble à démontrer la fausseté de l'accusation intentée contre Moavie; &, quoique ce récit ait été copié, d'après d'Herbelot, par tous les auteurs modernes, nous n'avons pu l'admettre.

linge rempli d'un poiſon ſubtil, qui dévora les entrailles du petit-fils de Mahomet, & le fit deſcendre en peu d'heures au tombeau. Ils ajoûtent qu'Hoſſein, frere d'Haſſan, ayant appris cette action barbare, vint trouver le prince moribond, & lui demanda quel en étoit l'auteur. » Mon frere, répondit Haſſan, la vie de » l'homme eſt compoſée de jours qui s'é» vanouiſſent bientôt. Laiſſez en repos le » coupable, juſqu'à ce que nous paroiſ» ſions lui & moi devant le tribunal de » l'Eternel, où il recevra ſa récompenſe.» Enfin ils terminent leur récit, en diſant que Moavie, qui, dans le deſſein de tranſmettre le trône à ſon fils, vouloit ſe défaire d'Haſſan, le ſeul Arabe qui pût s'oppoſer à ce projet, ſe contenta d'envoyer à ſa veuve & à ſa meurtriere l'argent qu'il lui avoit promis, mais qu'il ſe garda bien de la donner pour épouſe à ſon cher Yézid.

[672.]

Le fameux Ziad eſt attaqué de la peſte. Il ſentit une douleur ſi cruelle à la main, qu'il voulut ſe la faire couper; mais, avant, il conſulta un Cadi ou juge, pour ſçavoir s'il pourroit employer ce moyen en conſcience. « Seigneur, répondit le docteur, » ſi le terme de votre vie eſt arrivé, il

» eſt à craindre que vous ne paroiſſiez devant Dieu, ſans une main que vous » aurez fait couper exprès pour ne point » paroître devant lui; &, ſi vous n'êtes » point encore parvenu à la fin de votre » carriere, vous reſterez manchot parmi » les hommes, ce qui ſera pour votre fils » un reproche perpétuel (*). Ainſi, ſoit » que cette maladie vous mette au tom» beau, ſoit qu'elle vous épargne, croyez» moi, conſervez votre main. » Cette déciſion arrêta Ziad pour quelques jours; mais, comme le mal augmentoit de plus en plus, il réſolut enfin de ſouffrir l'opération. Cent cinquante médecins qu'il avoit à ſon ſervice, ſe rendirent, par ſon ordre, auprès de ſon lit, armés chacun des inſtrumens les plus cruels de la chirurgie. Ce terrible appareil, & la vue des fers rouges qu'on devoit appliquer ſur la plaie pour la cautériſer, cauſerent une telle frayeur au gouverneur de Baſrah, qu'il perdit connoiſſance, & mourut peu de tems après. Obéïdalla, ſon fils, lui ſuccéda dans ſes dignités, & marcha ſi bien ſur ſes traces, que ſa poſtérité a formé, dans l'Yémen, une dynaſtie de princes qui

(*) Rien de plus ordinaire chez les Arabes, que de donner aux enfans un ſurnom ou ſobriquet tiré de quelqu'imperfection de leurs peres.

ont régné ſur cette province, ſous le nom d'enfans de Ziad. Auſſi-tôt après la mort de cet habile miniſtre, le Calife dépouilla le cruel Samra de la lieutenance de Baſrah. A cette nouvelle, cet homme ſanguinaire fut tranſporté d'une telle fureur, qu'il s'écria : « Que Dieu maudiſſe Moavie ! Si j'avois ſervi l'Eternel auſſi-bien » que ce Calife, il ne me damneroit jamais (*).

[673.]

Quoique Moavie réſidât à Damas, le bâton & la chaire de Mahomet reſtoient cependant à Médine. Ces précieuſes dépouilles du prophète pouvoient ſervir aux partiſans d'Ali, qui peuploient alors l'ancienne capitale de l'Arabie. Le Calife veut leur enlever ces monumens ſacrés. Par ſon ordre, des ſoldats arrivent à Médine ; mais, au moment qu'ils portoient leurs mains ſacriléges ſur la chaire & ſur le bâton de l'apôtre, une éclipſe de ſoleil, ſi grande qu'on appercevoit les étoiles en plein jour,

(*) Le cardinal Thomas Wolſey, miniſtre & favori de Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant été diſgracié : « Hélas ! dit-il, ſi j'avois ſervi » le Roi du ciel, avec la même fidélité que j'ai » ſervi le roi mon maître, ſur la terre, il ne » m'abandonneroit pas dans ma vieilleſſe, comme » mon prince m'abandonne aujourd'hui. »

les

les arrête, & jette la conſternation dans toute la ville. Moavie en fut inſtruit; &, cédant aux préjugés de ſon ſiécle, il crut voir, dans ce phénomène ordinaire, une preuve de la colere de Dieu, & ſe déſiſta de ſon deſſein.

Saëd & Mervan tenoient alors le premier rang dans Médine. Partiſans ſecrets de la maiſon d'Ali, la conformité de leurs ſentimens avoit produit entr'eux une liaiſon intime. Moavie, qui ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit dans ſes états, craignit les ſuites de cette union, & voulut la rompre. Il avoit donné à Saëd le gouvernement de Médine; il le lui ôta pour en revêtir Mervan ſon ami, avec ordre de faire abbatre la maiſon de ſon prédéceſſeur, & de ſaiſir tous ſes biens. Mervan, obligé malgré lui d'obéir, mande Saëd, & lui expoſe la volonté du prince, à laquelle il ne ſe conforme qu'à regret. « Votre réſolution eſt donc priſe, lui dit » Saëd? J'eſpérois cependant de votre » part un traitement plus doux. — Eh! » mon ami, lui dit le gouverneur, que » voulez-vous que je faſſe? Vous connoiſ» ſez l'humeur impérieuſe de Moavie; ſi » je vous épargne, je ſuis perdu. Lorſque » vous commandiez dans Médine, s'il » vous eût ordonné contre moi ce qu'il » m'ordonne contre vous, euſſiez-vous re-

» fuſé d'obéir. » A ces mots, Saëd produit une lettre que le Calife lui avoit écrite durant ſon adminiſtration, & par laquelle il lui ordonnoit de faire abbatre la maiſon & de confiſquer les biens de Mervan. « Voyez, lui dit-il en même » tems, ſur quels principes je me ſuis » conduit. » Mervan fut ſurpris de ce qu'il apprenoit, & ne put s'empêcher d'admirer la généroſité de Saëd. Tous deux reconnurent aiſément que ce n'étoit-là qu'un artifice de Moavie pour les brouiller enſemble : cet éclairciſſement reſſerra les nœuds de leur amitié ; &, dans cette occaſion, le ſentiment triompha de la politique. Le Calife lui-même ne tarda point à rougir d'une ruſe ſi peu digne de ſon rang : il révoqua l'ordre injuſte qu'il avoit donné ; &, charmé de l'union de ces deux amis, il fit des excuſes à l'un & à l'autre. Heureux du moins les princes, quand ils ne craignent pas de réparer les fauſſes démarches que l'imprudence leur fait faire !

[674.]

Un jeune homme, épris d'amour, avoit épouſé une fille Arabe, merveilleuſement belle ; & bientôt il eut dépenſé pour elle des biens aſſez conſidérables. L'indigence les obligea d'aller à Cufa, pour trouver

dans leur induſtrie les moyens de ſubſiſter. Ils paſſerent un jour devant le gouverneur de la ville, qui, ravi de la beauté de cette jeune épouſe, l'enleva de force d'entre les bras de ſon mari, qu'il menaça de mettre en priſon, s'il oſoit réclamer contre cette violence. Cet infortuné, qui comptoit pour rien la perte de la vie, en comparaiſon de celle de ſa femme, va ſur le champ ſe préſenter à Moavie, ſe jette à ſes pieds, & lui récite quelques vers, dans leſquels il exprimoit ſa ſituation préſente. Moavie, comme tous les Arabes, étoit ſenſible aux charmes de la poëſie; &, touché d'ailleurs de l'injuſtice criante faite à cet homme, il envoie auſſitôt un courrier au gouverneur, avec ordre de reſtituer dans le moment à ſon époux la femme qu'il avoit enlevée. Le gouverneur, que ſa paſſion tranſportoit, répond au courrier, que, ſi le Calife veut lui permettre de vivre l'eſpace d'une année avec une perſonne ſi aimable, il conſent d'avoir la tête tranchée au bout de ce terme. Moavie voulut être obéi; & l'imprudent miniſtre relâcha malgré lui ſa captive. Le monarque fut curieux de voir une femme qui allumoit de ſi vives paſſions. Il fut ſurpris de l'éclat de ſes charmes; mais il admira bien davantage ſon eſprit & l'élégance de ſes expreſſions. Dans la

conversation qu'il eut avec elle, il lui demanda en riant, lequel des deux elle aimoit le mieux, du gouverneur de Cufa, ou de son mari. Pour toute réponse, elle le pria de lui rendre son époux. Moavie la satisfit; & couronna ce bienfait, en lui donnant un riche équipage & une grande quantité d'or, afin de rétablir les affaires de son mari, qui s'étoit ruiné pour elle.

[675.]

Jusques-là le Califat avoit été électif: Moavie entreprend de le rendre héréditaire, en faveur d'Yézid, son fils. La tendresse paternelle pouvoit seule excuser ce choix. Yézid n'avoit d'autre mérite qu'un grand fond de bonté; mais l'amour excessif de la débauche, des mœurs déréglées, la fureur du jeu, la passion du vin, éclipsoient en lui cette unique vertu. Tant de vices, & l'irrégularité de la démarche du Calife, qui ne tendoit à rien moins qu'à priver les Musulmans de leur plus cher privilége, éloignerent d'abord tous les suffrages. Mais l'habile monarque triompha des obstacles: ses trésors subjuguerent les uns; les autres furent séduits par l'artifice, ou intimidés par la crainte; & le jeune prince fut reconnu pour collégue de son pere, par toutes les provinces de l'empire Sarasin. Le jour où l'on proclama

le nouveau ſouverain, Moavie fit à Dieu cette priere, en préſence de tout le peuple : « Seigneur, affermiſſez mon fils ſur » le trône, s'il en eſt digne, comme je » le crois. Mais ſi je me trompe, ô mon » Dieu ! arrachez de ſes mains un ſceptre » qu'il ne porteroit point pour votre gloire. »

Après ſon intronifation, Yézid donna audience aux ambaſſadeurs, envoyés des divers endroits de l'empire, pour le féliciter. Anaf, oncle du jeune prince, les accompagnoit. Moavie, qui étoit aveuglé ſur le prétendu mérite de ſon fils, engagea ſon frere à l'entretenir ; &, pour donner occaſion à Yézid de faire briller les talens qu'il lui ſuppoſoit, il les laiſſa quelque tems ſeuls. Enſuite, prenant Anaf en particulier : « Eh bien ! lui dit-il, que » penſez-vous de notre enfant ? — Si je » ments, ſeigneur, répondit le vieillard, » je crains de déplaire à Dieu ; & ſi je » dis la vérité, je crains de vous déplaire. » Mon frere, vous connoiſſez mieux que » perſonne les qualités & les défauts de » votre fils. Je dois vous écouter, je dois » vous obéir, ſans juger du mérite de » mes maîtres. »

[676.]

Un voleur Arabe, ayant été condamné à perdre la main, vient trouver le Calife,

& lui demande ſa grace par quatre vers fort élégans. Moavie, charmé de l'eſprit de cet homme, lui pardonne ſon crime, & lui donne même quelqu'argent. On remarque que ce fut la premiere ſentence prononcée parmi les Muſulmans, qui n'eut pas ſon exécution. Avant Moavie, aucun Calife n'avoit oſé faire grace à ceux que les juges ordinaires avoient condamnés.

[677.]

La célèbre Aïſcha, veuve de Mahomet, meurt à Médine, comblée d'années & d'honneurs. Elle n'avoit que neuf ans, lorſque le prophète l'épouſa. Elle lui ſurvécut long-tems, & fut inhumée auprès de ſon tombeau, avec toute la pompe que méritoit une femme révérée comme une prophéteſſe.

[678.]

Arvah, tante de Moavie, vient lui rendre viſite à Damas. Cette femme, que le rang de ſon neveu & ſon extrême vieilleſſe rendoient vénérable, étoit couſine germaine d'Ali. Elle gémiſſoit, comme tous les Muſulmans, de voir Yézid ſur le trône : elle ne put cacher ſes ſentimens; & dès que le Calife l'eut ſaluée, elle lui fit ces reproches : « Avez-vous pu, ſans » redouter la céleſte vengeance, violer tou-

» tes les loix du Musulmanisme, en mettant
» le sceptre entre les mains de votre fils ?
» Non-content d'avoir dépouillé de l'au-
» torité suprême Ali, votre parent &
» le compagnon de l'apôtre de Dieu, vous
» enlevez encore à sa postérité les droits
» qu'elle a au trône sacré du prophète.
» Vous avez traité les Musulmans comme
» Pharaon traita les enfans d'Israël : ô
» mon neveu ! vous êtes le tyran de vo-
» tre patrie...» Moavie écoutoit tout cela
sans rien dire, lorsqu'un de ses courtisans,
perdant patience, dit à l'indiscrete Arvah :
» Taisez-vous, ma bonne dame ; vous
» parlez comme une folle. --- Que dis-
» tu, fils de prostituée, reprit Arvah avec
» fureur ? vil esclave d'un tyran, oses-tu
» bien outrager ma vieillesse ? » Moavie
l'appaisa, & lui dit : « Que Dieu par-
» donne le passé ! Que souhaitez-vous de
» moi, ma tante ? --- Deux mille piéces d'or,
» répondit-elle, afin d'acheter un fonds
» de terre pour les pauvres de notre fa-
» mille ; deux autres mille piéces d'or pour
» marier nos parens indigens ; & deux
» autres mille pour moi-même, afin d'a-
» voir de quoi me soulager dans mes
» pressans besoins. » Cette somme lui fut
aussi-tôt comptée par l'ordre du Calife.

[679.]

Moavie tombe malade, & se fait transporter à la mosquée, où il parle en ces termes au peuple assemblé : « Je suis » comme le bled que l'on va moissonner. » Je vous ai gouvernés si long-tems, qu'en» fin nous sommes las les uns des autres, & » charmés de nous séparer mutuellement. » Je surpasse tous ceux qui me succéde» ront, comme tous mes prédécesseurs » m'ont surpassé. Quiconque souhaite d'al» ler à Dieu, Dieu souhaite de venir à » lui. O Dieu! je souhaite d'aller à vous: » souhaitez aussi de venir à moi! »

Quand il vit que sa fin approchoit, comme son fils Yézid étoit absent, il fit venir le capitaine de ses gardes & un autre fidèle serviteur, & leur tint ce discours : » Parlez souvent de moi à mon fils, & di» tes-lui de ma part : Regardez toujours les » Arabes comme la nation dont vous ti» rez votre origine ; &, lorsqu'ils vous en» verront des ambassadeurs, traitez-les » avec respect & avec bonté. Les Syriens » sont vos sujets les plus fidèles ; ménagez» les : ne refusez rien aux villes qui tien» nent pour la maison d'Ali, quand elles » vous demanderoient chaque jour un nou» veau gouverneur ; car il vaut mieux,

» en pareil cas, vous priver du meilleur » de vos amis, que de voir cent mille » épées tirées contre vous. Je ne crains » pour vous qu'Hoffein, fils d'Ali; Ab» dallah, fils d'Amer; & Abdallah, fils » de Zobéir. Hoffein a les Irakiens dans » fes intérêts; ils ne cefferont de l'enga» ger à fe mettre en campagne. Souve» nez-vous qu'il eft votre parent, & homme » de grand mérite. S'il tombe jamais en» tre vos mains, ne manquez pas de le » renvoyer libre. Efforcez-vous de le flé» chir par vos bienfaits, & n'employez » jamais contre lui les voies de la rigueur. » Abdallah, fils d'Amer, eft un dévôt: » s'il n'eft point foutenu, il n'ofera remuer. » Mais Abdallah, fils de Zobéir, vous at» taquera avec la force d'un lion, & la » fineffe d'un renard. Si jamais vous vous » rendez maître de fa perfonne, ne lui » faites aucun quartier. Si cependant il » vous offre la paix, acceptez-la, & mé» nagez, autant qu'il vous fera poffible, » le fang de vos fujets. »

Quelques jours après, Moavie mourut à l'âge de foixante & quinze ans, felon l'opinion commune. Lorfqu'il eut rendu l'ame, un de fes miniftres alla à la mofquée, & monta dans la chaire, tenant dans fes mains le drap mortuaire du monarque défunt. Il fit l'éloge du prince;

puis, s'étant mis à genoux, il récita pour lui, conjointement avec le peuple, les prieres des morts.

Moavie avoit autant de douceur & d'humanité que de courage. Il se piquoit de clémence, & parloit toujours fort honnêtement de ses ennemis. Il traita avec le plus grand respect Hassan & Hossein, fils d'Ali, & par conséquent ses rivaux. Ces deux princes lui rendoient de fréquentes visites, que le Calife recevoit avec reconnoissance, & qu'il accompagnoit toujours de présens magnifiques. Un jour, il fit porter à Hassan trois cents mille piéces d'or, & quelque tems après, il lui donna encore quatre millions. Après la mort d'Hassan, Hossein continua d'être dans ses bonnes graces; il lui écrivit souvent; il accompagna même, pour lui plaire, Yézid, son fils, dans quelques expéditions contre les Grecs; & Moavie, sensible à ces marques d'amitié, payoit le fils d'Ali du plus tendre retour. « Les uns, » disoit-il, sont estimés pour leur valeur, » les autres pour leur générosité. Quant » à moi, mon unique ambition est de passer, parmi les Musulmans, pour un prince » qui aime à exercer la douceur & la clé» mence. » Sa libéralité n'étoit pas moins admirable; & cette royale vertu avoit pour objet ses ennemis même les plus re-

doutables. Il offrit à Aïſcha un bracelet eſtimé cent mille piéces d'or; & la veuve du prophète l'accepta : c'étoit un des moindres préſens qu'il avoit coutume de faire. Il fut le premier Calife qui introduiſit la makſourah dans la moſquée, c'eſt-à-dire un lieu ſéparé & élevé, où le monarque, qui étoit tout-à-la-fois le grand-pontife de la religion & le ſouverain de l'état, commençoit & entonnoit la priere ſolemnelle, qui eſt comme l'office public des Muſulmans. C'eſt dans ce lieu-là même qu'il prononçoit au peuple le khotbah, qui eſt une eſpece de ſermon. Avant Moavie, on le faiſoit toujours après les prieres; mais ce prince le fit précéder, de peur d'oublier ce qu'il avoit préparé. Il fut auſſi le premier monarque Muſulman, qui obligea ſes ſujets de jurer fidélité à ſon fils; le premier qui établit des chevaux de poſte ſur les routes; le premier qui ſe tint aſſis en parlant au peuple dans la moſquée, à cauſe de l'extrême groſſeur de ſon ventre. Il avoit pour deviſe : « Ma force eſt en Dieu ſeul : chaque œuvre a ſa récompenſe. »





YÉZID I.

[680.]

A PEINE Yézid ſe vit-il ſeul poſſeſſeur du trône, qu'il voulut réduire à l'obéiſſance ceux qui avoient refuſé de le reconnoître pour héritier & ſucceſſeur de ſon pere. Il craignoit ſur-tout Hoſſein, qui n'avoit pas pour l'empire la même averſion que ſon frere Haſſan avoit marquée. Auſſi, lorſqu'il ſe fut rendu à Damas, & qu'il eut prié ſur le tombeau de Moavie, qu'il avoit trouvé inhumé, il commença par écrire au gouverneur de Médine, appellé Valed, la lettre ſuivante.

» Au nom du Dieu des miſéricordes ! » Yézid, commandant des Fidèles, à Valed, ſon émir. Moavie étoit un des ſerviteurs de Dieu : auſſi Dieu l'honora » & le plaça ſur le trône de ſon prophète ; » il étendit ſa domination, & l'affermit » dans ſa dignité. Ce prince ayant vécu » le tems qui lui étoit aſſigné par le décret éternel, Dieu l'a retiré de ce monde » pour lui faire miſéricorde. Il a vécu » chéri de ſes ſujets, & il eſt mort pur

» & innocent. Adieu. Obligez absolument
» Hossein, fils d'Ali, Abdallah, fils d'A-
» mer, & Abdallah, fils de Zobéir, de
» me rendre la soumission aveugle qu'ils
» doivent au chef des vrais Musulmans. »

Ces ordres rigoureux sont pour les Alides un signal de révolte. Malgré la vigilance de Valed, Hossein & les deux Abdallah, suivis de leurs principaux partisans, cherchent un asyle à la Mecque, où leurs clameurs allument dans les esprits la fureur de la guerre. Hossein voyoit dans sa faction les deux puissantes villes de Médine & de la Mecque. Une foule de Musulmans intrépides, & la plûpart des Coraïscites brûloient de combattre pour le faire monter sur un trône qu'ils regardoient comme le patrimoine de ses peres. Les deux Abdallah eux-mêmes, qui cherchoient plutôt à travailler pour leur propre grandeur, que pour celle du petit-fils de Mahomet, n'osoient cependant agir que pour lui, du moins à l'extérieur. Ainsi tout concouroit à rendre formidable le rival du Calife, lorsque ce prince se vit encore flatté de l'espérance d'entrer dans Cufa, qui avoit été la résidence de son pere & de son frere.

Les Cufiens avoient toujours détesté Moavie, qu'ils traitoient de tyran & d'usurpateur. Quand ils apprirent la mort de

ce prince, ils crurent voir alors la fin de leur esclavage, & qu'ils alloient vivre heureux sous le gouvernement d'un prince qu'ils révéroient comme sorti d'une race presque divine. Ils lui envoyerent députations sur députations, pour l'assurer que, dès qu'il paroîtroit dans leur ville, ils lui rendroient leurs hommages, & le reconnoîtroient pour le seul véritable & légitime Calife. Ils l'assurerent encore, qu'il ne rencontreroit aucune difficulté dans son entreprise, & que tous les habitans du pays étoient prêts à sacrifier, pour venger ses droits, leurs biens, leur liberté, leurs vies.

Hossein, cédant à leurs instances, envoie dans l'Irac Arabique Moslem, son cousin-germain, l'homme de son parti le plus propre à sonder les esprits, & à les porter à se déclarer en sa faveur. Moslem part de la Mecque avec deux guides, qui le conduisent dans un vaste désert où l'on ne rencontroit aucun chemin. L'un des guides meurt de soif; une violente colique enleve l'autre. Moslem, découragé, s'arrête dans cette affreuse solitude auprès d'un ruisseau, & dépêche un courier à son cousin, pour lui exposer le triste état où il se trouve, & lui demander de nouvelles instructions. Hossein, déterminé plus que jamais à profiter de la

bonne volonté des Cufiens, lui commande de poursuivre sa route vers Cufa ; & que, s'il trouve les choses disposées comme on le leur avoit dit, il se mette à la tête d'un corps d'Irakiens, afin de dissiper tous ceux qui s'opposeront à ses vues. Moslem, rassuré par la résolution d'Hossein, arrive à Cufa. Il expose d'abord secrettement l'objet de sa commission à des gens de confiance. Il en répand les bruits sourds de côté & d'autre ; & l'affaire est conduite avec tant d'adresse, que les partisans d'Ali se trouvent assurés de dix-huit mille hommes, avant que Noman, gouverneur de Cufa pour Yézid, en ait la moindre connoissance. Moslem fit aussitôt porter cette agréable nouvelle à Hossein, & lui jura qu'il ne manquoit plus que sa présence pour le placer sur le trône de ses peres.

Cependant Noman apprend, avec une surprise mêlée de la plus vive douleur, le grand crédit d'Hossein, & les rapides progrès de son parti : pour prévenir la discorde civile, il court à la mosquée, monte en chaire, & fait aux citoyens un discours pathétique, dans lequel il les exhorte à demeurer tranquilles, à ne point innover, à se rappeller les sermens d'obéissance qu'ils avoient prêtés au fils de Moavie. «Je ne commencerai point l'injure,

» ajoûta-t-il ; je ne leverai point le pre-
» mier l'étendard de la guerre : mais, par
» le Dieu du prophète ! si quelqu'un ose
» m'attaquer & se révolter contre le com-
» mandant des Fidèles, je jure que je ne
» cesserai de le combattre qu'en cessant de
» vivre. »

Tandis que le foible Noman s'efforçoit de contenir par la douceur les Cufiens dans le devoir, Yézid le dépouilloit de son gouvernement, pour le donner au fameux Obéïdalla, fils du célèbre Ziad. Le nouveau ministre arrive sur le soir à Cufa. Sa tête étoit couverte d'un turban noir, semblable à celui que portoit ordinairement Hossein. En passant, il saluoit le peuple, & le peuple le saluoit à son tour, en l'appellant l'apôtre de Dieu ; car on le prenoit pour le petit-fils de Mahomet, que l'on attendoit à tout moment. Mais les citoyens sont bientôt détrompés : un des soldats qui accompagnoient le nouveau gouverneur, leur dit : « Rangez-» vous, c'est l'émir Obéïdalla. » Ce seul mot les remplit de terreur ; &, dès ce moment, le parti d'Hossein conçoit les plus funestes présages.

Obéïdalla étoit un de ces hommes rares, qui, du premier coup d'œil, saisissent tout le systême d'un projet, & distinguent les moyens les plus sûrs de le

faire

faire échouer. Remarquant avec ſurpriſe qu'une union ferme & ſecrette lioit les conjurés aux mêmes intérêts, & que ce ſentiment avoit tant de force dans le cœur des partiſans d'Hoſſein, que ni l'eſpoir des récompenſes, ni la crainte des ſupplices ne pourroient les engager à dévoiler le plan de la conjuration; il crut que la trahiſon ſeule & l'artifice le conduiroient à cette connoiſſance qu'il lui importoit ſi fort d'acquérir. Il donne trois mille piéces d'or à l'un de ſes domeſtiques, & le charge d'aller trouver le député d'Hoſſein, ſous prétexte de ſe déclarer en faveur de ce prince. Moſlem s'étoit logé dans la maiſon d'un conjuré; tous les jours il y recevoit les ſuffrages d'une foule d'habitans. Le domeſtique du gouverneur s'y rend avec les autres; dit qu'il eſt Syrien, & qu'il vient prêter ſerment au petit-fils du prophète. On le croit; on l'inſcrit ſur la liſte des conjurés; &, pour opérer une conviction plus parfaite de ſa prétendue ſincérité, l'adroit valet donne une partie de ſes trois mille piéces d'or afin d'acheter des armes; & remet cette ſomme entre les mains d'un homme que Moſlem avoit chargé de recevoir tout l'argent que les partiſans fourniroient pour cet objet. Il demeura quelques jours avec eux, juſqu'à ce qu'il eût pris une connoiſſance ſuffi-

ſante de leur ſituation, & vint enſuite raconter à ſon maître tout ce qu'il avoit appris.

Pendant qu'Obéïdalla ſe diſpoſoit à profiter des découvertes de ſon valet, les conjurés formoient le deſſein de le poignarder. Moſlem changeoit ſouvent de quartier, afin de mieux cacher ſes démarches. Un jour qu'il logeoit chez Charic, l'un des premiers citoyens de Cufa, on apprit que le gouverneur devoit venir viſiter ce perſonnage, qui, pour lors, étoit dangereuſement malade. Hani, homme puiſſant & l'un des conjurés, propoſe à Moſlem de ſaiſir cette occaſion pour ſe défaire d'Obéïdalla. Le député d'Hoſſein y conſent. On convient qu'il ſe poſtera dans un coin de la chambre, & qu'il tuera le miniſtre du tyran, au moment que le malade demandera de l'eau. Le gouverneur arrive, accompagné de Hani même, dont il ne ſe défioit point, & d'un domeſtique. Après quelques inſtans de converſation, Charic demande de l'eau; c'étoit le ſignal du meurtre d'Obéïdalla : mais, tout-à-coup, la crainte s'empare de Moſlem. Il n'oſe agir. La ſervante, qui apportoit de l'eau, l'apperçoit dans un coin, & demeure interdite. Charic, ennuyé de ces longueurs, crie à haute voix : «Apportez-moi de l'eau, quand

» elle devroit me caufer la mort. » Ces paroles, & l'air déconcerté qui régnoit dans la maifon, infpirent des foupçons au gouverneur : il fe retire. Quand il fut parti, Charic & Hani demandent de concert à Moflem pourquoi il n'a pas maffacré Obéïdalla comme ils en étoient convenus : « Hélas ! leur répondit-il, que » voulez-vous que je vous dife ? J'ai lu » dans l'Alcoran : la foi condamne le meur- » tre. Un fidèle ne doit pas tuer un homme » au dépourvu. Cette vérité, enfeignée » par le prophète, a défarmé mon bras. »

Hani eft arrêté par ordre du gouverneur, qui lui demande ce qu'eft devenu Moflem. « Je ne connois pas cet homme, » répond Hani. » Obéïdalla fait auffi-tôt paroître ce domeftique qui s'étoit fait infcrire au nombre des conjurés ; & Hani, convaincu, fe contente de dire, pour fe juftifier, que Moflem étoit venu chez lui fans y avoir été invité. A ces mots, le gouverneur furieux lui décharge un fi grand coup de fa maffe d'armes fur le vifage, qu'il le bleffe. Hani fe faifit de fon épée pour tuer le gouverneur : on l'arrête, on le conduit en prifon. Les Arabes de fa tribu, craignant pour fes jours, s'affemblent en tumulte, environnent le palais d'Obéïdalla, & menaçent d'y mettre le feu,

ſi l'on ne délivre leur concitoyen. On les appaiſe ; ils ſe diſſipent. Cependant Moſlem, apprenant le danger de ſon ami, ſe met à la tête de quatre mille hommes, & vient inveſtir le château. Le péril étoit grand : mais le gouverneur, par ſon adreſſe, n'eut pas de peine à conjurer l'orage. Il envoie dans la ville des gens diſtingués, & qui avoient de l'autorité parmi le peuple. Ces émiſſaires repréſentent aux habitans, combien ils ont tort de vouloir s'expoſer eux-mêmes pour une pareille cauſe. Ces remontrances ont un effet ſoudain : les Cuſiens ouvrent les yeux ſur l'incertitude de l'évènement, & commencent à déſerter les uns après les autres. Moſlem, toutefois, perſiſtoit dans ſa réſolution. Une femme l'appelle, & lui dit de ſe retirer, s'il ne vouloit point ſe repentir d'une audace aveugle & téméraire. En effet, en un moment, il voit ſon armée réduite à trente ſoldats, avec leſquels il prend la fuite. Il ſe cache d'abord dans la ville ; &, ſur le ſoir, il ſort de Cufa, ſans avoir ſeulement un guide pour diriger ſa route. Il erre long-tems dans les plaines & dans les ténèbres. Enfin, il apperçoit une maiſon iſolée ; il s'en approche : il frappe. Une vieille femme, qui attendoit ſon fils de la campagne, vient lui ouvrir.

Moſlem lui demande un peu d'eau, lui dit ſon nom ; &, par l'eſpoir d'une grande récompenſe, l'engage à lui donner une retraite. L'infortuné n'imaginoit pas que cette maiſon lui ſeroit funeſte. Le fils de ſa vieille hôteſſe arrive; voyant que ſa mere alloit & venoit, & ſe donnoit beaucoup de mouvement, il veut en ſçavoir la raiſon. Cette bonne femme, cédant à ſes importunités, lui demande le ſecret, & lui apprend le nom de celui qu'elle a caché, & les eſpérances dont il l'a flattée. Le jeune homme, qui n'ignoroit pas qu'Obéïdalla avoit promis une grande récompenſe à quiconque décéleroit Moſlem, court auſſi-tôt chez le gouverneur pour lui découvrir l'aſile de ſon ennemi. Obéïdalla fait partir ſur le champ quatre-vingts cavaliers qui environnent Moſlem. Ce vaillant homme ſurpris, mais non pas découragé, met l'épée à la main, & ſe défend avec tant de valeur, qu'il repouſſe trois fois les aſſaillans. Mais enfin, accablé par le nombre, couvert de bleſſures, il eſt arrêté & conduit à la ville. Dans ſa route, il ſe mit à pleurer. Un des cavaliers lui en fit des reproches. « Hélas ! ce n'eſt pas » pour moi, c'eſt pour le malheureux » Hoſſein, c'eſt pour ſa famille infortu- » née que je verſe des larmes. Ils viennent » maintenant à Cufa. Que le Tout-Puiſ-

» ſant béniſſe celui qui empêchera le pe-
» tit-fils & la famille de ſon prophète d'ar-
» river dans cette ville perfide ! » Ce cavalier, touché de ces paroles, courut auſſitôt ſur la route que devoit prendre Hoſſein : mais ſes peines furent inutiles ; le malheur de ce prince voulut qu'il ne rencontrât pas cet officieux Muſulman.

On mena Moſlem au château où le gouverneur faiſoit ſa réſidence. Il vit à la porte un grand nombre d'émirs qui attendoient audience. Il en connoiſſoit pluſieurs. Il les pria de lui faire donner un verre d'eau. « Nous ne vous donnerons que du
» hamin, répondit l'un deux ; » c'eſt-à-dire de cette liqueur bouillante qui, ſelon l'opinion des Muſulmans, doit être la boiſſon des damnés dans l'enfer. Dans ce moment, Obéïdalla parut. Moſlem ne le ſalua point. Comme on s'en étonnoit :
» Quand ce ſeroit Yézid lui-même, dit-
» il, je ne me croirois pas obligé de le
» ſaluer, à moins qu'il ne m'accordât la
» vie. » Le gouverneur lui reprocha d'être venu à Cufa pour y ſemer la diſcorde.
» Vous en avez menti, répondit Moſlem.
» Les habitans de cette province ſçavent
» très-bien que votre pere Ziad a exercé
» ſur eux la plus cruelle tyrannie, & qu'il
» a fait mourir les plus honnêtes citoyens
» de cette ville. Mais moi, je venois pour

» gouverner les peuples ſelon la juſtice,
» & pour me conformer à la déciſion du
» livre de Dieu. » A ces mots, Obéïdalla, plein de colere, le condamne à perdre la tête, ce qui fut exécuté ſur l'endroit le plus élevé du château. Hani eut le même ſort; & le gouverneur fit porter au Calife les têtes de ces deux perſonnages, dont la mort anéantiſſoit les eſpérances d'Hoſſein.

Cependant ce prince, ſuivi de toute ſa famille, s'avançoit vers Cufa, malgré l'avis de tous ſes amis, à la tête de cent cinquante hommes, ſeules forces qu'il avoit pu raſſembler, & qu'il croyoit ſuffiſantes dans une ville ſoumiſe. Mais Obéïdalla venoit de renverſer ſon parti; & cet infortuné Muſulman, au lieu d'un peuple plein de zèle qu'il ſe figuroit devoir accourir au-devant de ſon maître légitime, rencontre un corps de mille cavaliers, chargés de le combattre. Cette troupe étoit conduite par Harro, Cuſien affectionné ſecrettement pour les intérêts d'Hoſſein. Le petit-fils de Mahomet côtoyoit les rives de l'Euphrate : ſes gens ayant été puiſer de l'eau dans ce fleuve, pour eux & pour leur chevaux, il leur ordonna d'en faire part à ſes ennemis. Il vouloit les gagner par cette démarche honnête. Il s'aboucha même avec

leur chef; il lui repréſenta la juſtice de ſes prétentions: &, pour l'ébranler plus efficacement, il lui montra une liſte de cent quarante mille perſonnes prêtes à ſuivre ſes ordres. « Je n'ai point de part à » tout cela, lui répondit Harro : mais » j'ai reçu ordre, dès que je vous aurois » joint, de vous mener droit à Cufa, » en préſence d'Obéïdalla, fils de Ziad. » Hoſſein repliqua qu'il mourroit plutôt que d'y conſentir. En même tems il voulut s'éloigner; mais Harro l'enveloppa, & lui ferma tous les paſſages. Cette conduite pénétra de douleur le malheureux prince : il exhala ſa colere par cette imprécation commune aux Arabes : « Puiſſe » ta mere ſe voir privée de toi ! — Si » quelqu'autre que vous, répond Harro, » m'avoit parlé de la ſorte, je ſçaurois » bien l'en punir. Quant à votre mere, je » ne dois la nommer qu'avec les plus gran» des marques de reſpect. » Puis, prenant un ton plus doux, il conſeilla à Hoſſein d'attaquer ſes ennemis : au lieu que, s'il oſoit les attendre, il périroit infailliblement. « Mon ami ! reprit le prince, je » ne crains pas la mort. »

Hoſſein continua ſa route, toujours accompagné de Harro & de ſes mille cavaliers qui l'obſervoient de toutes parts. Ils arriverent enfin dans une vaſte plaine, ap-

pellée Kerbela, voisine de Cufa. Dans ce lieu, le prince s'arrêta pour laisser prendre quelque repos à sa suite, & pour se délasser lui-même de ses fatigues. Durant son sommeil, il vit un cavalier qui lui disoit ces mots : « Les hommes voya-» gent de nuit, & les destinées s'avancent » aussi vers eux pendant la nuit. » Ce songe l'éveilla tout-à-coup : il le prit pour un présage de sa mort prochaine ; &, dans un pieux enthousiasme, il s'écria : « Nous ap-« partenons à Dieu, & nous retournerons « à lui. »

Tandis que le petit-fils de Mahomet voyoit grossir l'orage qui devoit fondre sur sa triste famille, Obéïdalla faisoit marcher quatre mille hommes afin d'effectuer ses craintes. Amer, qui les conduisoit, refusa d'abord cette commission, & demanda du tems pour se déterminer. il consulta ses amis, qui tous s'efforcerent de l'en détourner. Son neveu même lui dit : » Gardez-vous bien de marcher contre » Hossein : ce seroit vous révolter contre » le Seigneur. Il vaudroit mieux pour vous » perdre l'empire de l'univers, que de pa-» roître devant Dieu chargé du sang de » ce prince. » Amer fut touché de ces remontrances, mais les menaces du gouverneur triompherent de ses scrupules ; il se

joignit à Harro pour accabler le rival du Calife.

Dès qu'il fut arrivé dans la plaine de Kerbela, il fit demander au prince ce qui l'avoit amené à Cufa. « Les Cufiens » eux-mêmes, répondit Hoſſein; j'ai cédé » à leurs inſtances. Mais, puiſqu'ils ont » changé de ſentiment à mon égard, je » ne demande qu'une choſe, c'eſt la li- » berté de retourner à la Mecque. » Amer fut ravi d'apprendre la diſpoſition où étoit le prince, & dit qu'il eſpéroit que Dieu lui feroit la grace de n'être pas obligé de combattre contre la famille du prophète. Il en inſtruiſit Obéïdalla; mais cet intraitable gouverneur ne laiſſa au malheureux Hoſſein que le choix de ſe ſoumettre au Calife Yézid, ou de combattre juſqu'à la mort. Hoſſein avoit avec lui ſes freres, ſes ſœurs, ſes femmes, ſes deux fils en bas âge, toute l'eſpérance de la maiſon d'Ali. Son courage, ou, ſi l'on veut, ſon déſeſpoir, ne lui permit pas de dérober au fer du vainqueur tant de précieuſes victimes; il aima mieux affermir la race des Ommiades ſur le trône de ſon aïeul, en lui livrant tous ceux qui pouvoient le lui diſputer, que de la reconnoître, par un conſentement, même forcé, pour la famille de ſes maîtres.

Amer, qui obéiſſoit malgré lui aux ordres rigoureux du gouverneur de Cufa, fit, pour attaquer Hoſſein, des diſpoſitions auſſi combinées, que s'il eût eu à combattre une armée nombreuſe & formidable. Il connoiſſoit l'héroïque valeur du prince & de tous ceux qui vouloient mourir pour ſes droits. Hoſſein, de ſon côté, ſçut tirer parti de ſa mauvaiſe poſition, avec une intelligence & une bravoure dignes d'un ſort plus heureux. Affectant cet enthouſiaſme prophétique, que Mahomet avoit employé avec tant de ſuccès, il alluma dans le cœur de ſes cent cinquante compagnons, la fureur de la vengeance, & le deſir de périr, en combattant pour la bonne cauſe. Pendant la nuit qui précéda ſa défaite, Amer enveloppa ſon petit camp. Il étoit alors appuyé ſur ſon épée, & dormoit dans cette poſture. Zéïnab, ſa ſœur, & fille de Fatime, comme lui, allarmée par le bruit des ſoldats ennemis, vint le réveiller. Il leva la tête; & reconnoiſſant ſa ſœur : « O Zéïnab ! » lui dit-il, je viens de voir le prophète : » ô mon fils m'a-t-il dit, tu repoſeras bien- » tôt avec nous ! » A ces mots, Zéïnab déſolée ſe frappe le viſage : « Malheur à » nous, s'écrie-t-elle, malheur à nous ! » Hoſſein, ſenſible à ces plaintes, mais tou-

jours tranquille : « Pourquoi ces vaines
» lamentations, lui dit-il ? O ma sœur !
» que Dieu vous fasse miséricorde ! &
» gardez le silence. » — Hélas ! reprit
» Zéïnab, faut-il que je voie la désolation
» de ma famille ? Faut-il que j'aie vécu
» jusqu'à ce jour ? Fatime ma mere, Ali
» mon pere, & Hassan mon frere, sont
» morts ! Grand Dieu ! que d'afflictions
» n'ai-je pas essuyées ! & ce n'est point
» encore le terme de mes maux. » Prononçant ces dernieres paroles, la voix lui manque; elle tombe en défaillance. Hossein rappelle ses sens avec un peu d'eau froide ; &, la voyant un peu remise : « Pour-
» quoi, ma bien aimée, lui dit-il, pour-
» quoi vous laisser maîtriser par Satan ?
» Mettez votre confiance en Dieu, & n'at-
» tendez que de lui votre consolation. Les
» habitans de la terre mourront ; & ceux du
» ciel ne subsisteront pas toujours. Tout ce
» qui existe périra : l'immuable existence
» n'appartient qu'au Créateur : c'est ce
» Dieu de bonté qui rétablira tout, pour
» rappeller tout à lui seul. Mon pere va-
« loit mieux que moi ; ma mere valoit
» mieux que moi ; mon frere valoit mieux
» que moi ; mais nous avons, eux & moi
» & tous les Musulmans, un beau mo-
» dèle dans la personne de l'apôtre de

» Dieu. » Ce difcours appaifa la vive douleur de Zéïnad, que le prince conduifit dans fa tente.

Hoffein étant revenu vers fes gens: « Mes » freres, leur dit-il, les ennemis n'en veu» lent qu'à moi; » & il les pria de pourvoir à leur fûreté, & de fe retirer, s'ils pouvoient, chacun chez eux. « Non, ré» pondit Abbas fon frere, au nom de tous » les autres, nous n'en ferons rien : à Dieu » ne plaife, que nous ayons jamais le mal» heur de vous furvivre. » Enfuite il fit attacher fortement les tentes les unes aux autres, afin qu'elles formaffent une efpece de haie, pour fervir de retranchement à fon petit camp. Il fit auffi creufer, pendant la nuit, un large foffé qu'il remplit le matin de matieres enflammées, de forte qu'il fembloit être défendu par un rempart de feu, que les chevaux refuferent d'approcher. On paffa tout le refte de la nuit en prieres; &, lorfque l'aurore eut rappellé le jour, on fe mit de part & d'autre en devoir de combattre.

Avant la bataille, Hoffein entra dans une tente, où, s'étant frotté d'huile, il fe parfuma copieufement avec du mufc. La plûpart de fes compagnons l'imiterent. Un d'entr'eux ayant demandé ce que cela vouloit dire : « Ah ! répondit fon cama» rade, nous allons bientôt poffféder les

» belles filles aux yeux noirs (*) : il faut » ſeulement pour cela, que les ennemis ſe » jettent ſur nous & nous tuent. » Enſuite le prince monte à cheval ; &, prenant l'Alcoran devant lui, il s'avance vers les ſiens, & les exhorte à faire leur devoir. Puis s'adreſſant à Dieu : « Seigneur ! dit-il, vous » êtes mon réfuge dans toutes mes peines, » & mon eſpérance dans toutes mes af» flictions. » Il fit mettre à cheval ſon fils Ali ; &, ſe tournant vers ſes gens : « Mes » amis, leur dit-il, ſi vous voulez m'é» couter, & ſoutenir avec valeur mes in» térêts, vous me rendrez la juſtice qui » m'eſt dûe, & le ſeigneur bénira votre » zèle. Mais ſi vous refuſez de me ſuivre, » agiſſez ouvertement, & exécutez au » plutôt contre moi ce que vous avez ré» ſolu. Dieu, qui nous a donné ſon Al» coran, eſt mon protecteur & le pere de » tous les gens de bien. O mes amis ! con» ſidérez en vous même s'il ne vous eſt

(*) Entre pluſieurs belles choſes que Mahomet promet à ſes ſectateurs dans ſon paradis, il leur donne pour épouſes de jeunes filles, qui reſteront toujours vierges, qui ſeront chaſtes & modeſtes, qui ne vieilliront point, qui auront de grands yeux noirs, & qui ſeront en un mot d'une beauté accomplie. Elles ſont appellées dans le texte Arabe de l'Alcoran, Hour, c'eſt-à-dire filles aux beaux yeux noirs.

» pas plus avantageux, pour l'autre vie, » de m'avoir pour votre Calife, moi qui » ſuis le petit-fils de votre prophète, » qu'Yézid, qui n'eſt qu'un uſurpateur. » L'apotre de Dieu a dit, en parlant de » moi & de mon frere Haſſan, que nous » étions les chefs de la jeuneſſe du para- » dis. Je n'avance rien que de vrai, & » vous devez me croire. Par le grand » Dieu! depuis que je me connois, je n'ai » jamais dit un menſonge ſérieuſement: » car l'Eternel déteſte le menſonge. Si » vous ne me croyez pas, interrogez les » compagnons du prophète; ils vous di- » ront la même choſe. » Dans ce moment, quelqu'un lui demanda ce qui l'avoit empêché de ſuivre le conſeil de ceux qui vouloient lui perſuader de renoncer au Califat? « A Dieu ne plaiſe, répon- » dit-il, que j'abandonne ainſi lâchement » mes droits. J'aime mieux mourir, que de » ramper devant un tyran injuſte & cruel. » Il parloit encore, lorſqu'on vit arriver Harro à la tête de trente cavaliers. Ce Muſulman, touché de repentir d'avoir empêché l'évaſion d'Hoſſein, venoit offrir ſes ſervices à ce prince, & périr avec lui. Hoſſein le reçut avec bonté, & le combla de bénédictions.

Amer donne le ſignal du combat. Avant la mêlée, pluſieurs cavaliers des deux par-

tis se firent des défis mutuels, où les guerriers d'Hossein remporterent toujours l'avantage. Enfin on en vint aux mains. Moslem, fils d'Aussagiah, fut le premier des partisans d'Ali, qui reçut la mort. Hossein, le voyant blessé, courut à lui; le pleura, & recueillit ses derniers soupirs. Hobéïb, ami de ce guerrier, se trouvoit auprès de Moslem lorsqu'il expiroit. Il lui représenta qu'il étoit sur le point d'entrer en paradis : « Si je n'étois pas sûr de vous » suivre au plutôt, ajoûta-t-il, je me char» gerois avec plaisir d'exécuter vos der» nieres volontés. » Moslem lui répondit, d'une voix mourante, en lui montrant Hossein : « Ma derniere volonté est que » vous mourriez pour cet homme. » On ne pouvoit attaquer le camp du prince que par son front, qui présentoit une entrée fort étroite. Amer voulut y faire mettre le feu; mais Hossein & ses soldats écarterent les ennemis. Ils s'en vengerent par une grêle de flèches qui blessa tellement les chevaux, que tous les cavaliers furent démontés, & réduits à combattre à pied. L'acharnement fut terrible jusqu'à l'heure de midi, moment que les sectateurs de Mahomet ont coutume de consacrer à la priere. Hossein fit demander une suspension d'armes pour s'acquitter de ce pieux devoir. Elle lui fut accordée.

Après

Après ce court inſtant donné à la religion, la bataille recommence avec plus de fureur. Malgré la plus vigoureuſe réſiſtance, tous les ſoldats d'Hoſſein ſont taillés en piéces; ce prince, preſque ſeul, ſurvit à tous les ſiens: environné d'ennemis, aucun d'eux cependant n'oſe le frapper; le reſpect retient leurs bras: à la fin, un Syrien, plus hardi que les autres, lui décharge ſon épée ſur la tête. Le caſque du prince en eſt enſanglanté. Il eſſuie lui-même ſon ſang, & ſe bande la tête avec ſon turban; puis, épuiſé de laſſitude, il va s'aſſeoir à la porte de ſa tente, & prend ſur ſes genoux un de ſes neveux. Cet enfant l'embraſſoit; il eſt tué entre les bras de ſon oncle: « Mon enfant, lui » dit Hoſſein, ta récompenſe eſt auprès » de Dieu: tu vas trouver tes pieux an- » cêtres. » Enſuite, rempliſſant ſa main du ſang de cette innocente victime, il le jette contre le ciel, en diſant: « O mon » Dieu! ſi vous nous refuſez votre ſe- » cours, accordez-le du moins à ceux qui » ſont meilleurs que nous, & puniſſez les » méchans! » En finiſſant cette priere, il ſe jette, tête baiſſée, au travers des ennemis, frappant à droite & à gauche; &, de quelque côté qu'il porte ſes coups, on voit les guerriers d'Yézid fuir devant lui, comme de timides agneaux devant

un lion furieux. Il triomphoit, lorſqu'une troupe de cavaliers tombe tout-à-coup ſur lui, & lui donne la mort.

Ainſi périt Hoſſein, à l'âge de cinquante-cinq ans : prince digne de ſa naiſſance & de ſes grands projets, & qu'on eût compté au nombre des héros & des bons rois, s'il eût été plus fortuné. Muſulman ſincere, la piété tendre qui l'animoit le rendoit induſtrieux ſur les moyens de payer au ſouverain Être le tribut d'adoration & de reconnoiſſance que lui doit tout ce qui exiſte. Tous les jours en vingt-quatre heures, il ſe proſternoit mille fois devant Dieu ; & il fit vingt-cinq fois le pélerinage de la Mecque, qu'un bon Muſulman n'eſt obligé de faire qu'une ſeule fois dans ſa vie. Il manifeſta dès ſon enfance ces religieux ſentimens. On rapporte qu'un jour il demanda à ſon pere s'il l'aimoit. Ali lui répondit qu'il l'aimoit tendrement. « Aimez-vous Dieu ? reprit » le jeune prince. --- Aſſurément, dit le » Calife. ---Mais deux amours ne peuvent » pas ſe rencontrer dans un même cœur, » continua Hoſſein, & Dieu n'a pas » donné deux cœurs à l'homme. » A ces mots, Ali fut attendri, & l'on dit même qu'il pleura. Le jeune Muſulman, touché des larmes de ſon pere, voulut le conſoler : « Si vous aviez à choiſir, lui dit-il,

» entre le péché d'infidélité envers Dieu,
» & ma mort, que feriez-vous? --- Je
» choiſirois plutôt de vous livrer à la mort,
» que d'abandonner ma foi. --- O mon
» pere! vous pouvez connoître, par cette
» marque, que l'amour que vous avez pour
» moi n'eſt qu'une tendreſſe naturelle,
» & que celui que vous portez à Dieu
» eſt un véritable amour. »

Un Cuſien, nommé Haula, fut chargé de préſenter au gouverneur de Cufa la tête d'Hoſſein. Cet homme ſe rendit auſſi-tôt à la ville; mais, ayant trouvé le château fermé, parce qu'il étoit nuit, il s'en alla dans ſa maiſon avec la tête du prince; &, s'étant couché à côté de ſa femme, il lui dit qu'il lui apportoit la plus grande rareté du monde. Cette femme, ayant appris ce dont il s'agiſſoit, fut ſaiſie d'horreur: » Monſtre, lui dit-elle, les autres hom» mes font à leurs épouſes des préſens qui » les flattent, & toi, tu oſes m'apporter » la tête du petit-fils de l'apôtre! Je le » jure par le grand Dieu! je ne veux plus » déſormais ni coucher ni vivre avec » toi. » A l'inſtant elle ſaute hors du lit, & prend la fuite. Haula appelle une autre de ſes femmes. Elle fut également frappée; & ſon imagination, remplie d'idées funèbres, la priva du ſommeil, & lui fit croire qu'elle voyoit ſortir une vive

lumiere de l'endroit où étoit posée la tête d'Hossein, autour de laquelle voltigeoient sans cesse des oiseaux blancs, dont le plumage lançoit des étincelles.

Dès qu'il fut jour, Haula, malgré les visions de son épouse, alla porter à Obéïdalla ce présent qui devoit bien lui plaire. Dès que ce ministre l'apperçut, il la frappa sur la bouche avec son bâton. Un vieux Musulman, témoin de ces outrages, ne put les dévorer en silence. » Malheureux, lui dit-il, cesse de frapper indignement des lèvres sur lesquelles j'ai vu l'apôtre de Dieu attacher » les siennes. » Après avoir assouvi sa fureur sur ces tristes restes d'un prince qu'il haïssoit, le gouverneur se rendit à la mosquée, & fit ce discours au peuple : « Loué » soit Dieu, qui a fait connoître clairement la vérité, & ceux qui la suivent ! » Il vient d'assister Yézid, le véritable » commandant des Fidèles ; il vient de » renverser le projet du menteur, fils du » menteur, je veux dire d'Hossein, fils » d'Ali, & de ses partisans. » Ces paroles irriterent au dernier point ceux qui restoient à Cufa du parti d'Ali ; & plusieurs d'entr'eux se leverent dans ce moment avec indignation. Un aveugle surtout, ancien Musulman, qui s'occupoit depuis le matin jusqu'au soir à prier Dieu

dans la mosquée, manifesta sa pieuse colere. A peine Obéïdalla eut-il cessé de parler, qu'il s'écria : « O fils du cruel » Ziad! le menteur, fils du menteur, c'est » vous-même & votre pere; c'est Yézid » qui vous a établi gouverneur, & son pere. » O fils du cruel Ziad! vous faites mourir » les enfans des prophètes, & vous parlez » comme les gens de bien. » Ce zèle trop libre fut bientôt après puni de mort.

De tous ceux qui avoient accompagné Hossein, il n'y eut que ses sœurs Zéïnab & Fatime, quelques-unes de ses femmes, & ses deux enfans, nommés Ali & Amrou, qui survécurent à sa défaite. Obéïdalla les envoya à Damas, après les avoir dépouillés de tout ce qu'ils avoient de précieux. Quand Yézid apperçut ces tristes restes d'une famille si illustre & si respectable, quand il vit la tête d'Hossein & le misérable état où ses déplorables parens étoient réduits, il ne put retenir ses larmes; &, dans l'excès de sa douleur, il s'écria : » Malheureux Hossein, si je t'avois eu en » mon pouvoir, je ne t'aurois pas fait » mourir! Que Dieu maudisse le barbare » Obéïdalla! Si ce ministre sanguinaire » eût appartenu à cette pauvre famille, » l'auroit-il traitée d'une maniere si indi» gne! » Le Calife respecta les sœurs d'Hossein comme devoient l'être les peti-

tes-filles de Mahomet, malgré les reproches sanglans dont elles l'accablerent : il épargna même l'enfance des fils de son rival. Comme il délibéroit dans son conseil sur ce qu'il devoit en faire, plusieurs l'exhorterent à ne pas souiller son règne par le meurtre de deux innocentes victimes, dont le sang étoit vénéré par tous les Musulmans. Un ministre d'Yézid s'éleva vivement contre cette opinion; &, tirant de sa poche un petit instrument d'acier qui servoit à couper les ongles : » Seigneur, dit-il au Calife, ceci suffit » aujourd'hui pour terminer l'affaire im» portante que nous traitons. Si l'on dif» fere, le sang de plusieurs millions d'hom» mes ne la terminera pas. » Ce cruel avis paroissoit d'autant plus fondé, que la haine des enfans d'Hossein se manifestoit à toute heure. Yézid, ayant vu le jeune Amrou qui querelloit son fils, enfant du même âge, dit en riant au petit-fils d'Ali : « Vou» drois-tu te battre avec mon fils ? --- Vo» lontiers, répondit l'enfant avec viva» cité, fais-nous donner à chacun un cou» teau. » Ce jeune lion annonçoit déja aux ennemis de sa maison, toute la haine qui a tant éclaté entre les Musulmans des deux partis. Mais ces dispositions ne changerent rien à la conduite d'Yézid, qui traita constamment la famille d'Hossein

comme les ames généreuſes doivent traiter les infortunés. Il les renvoya tous à Médine, après les avoir comblés de préſens & d'honneurs; &, lorſqu'il les congédia, il dit à Ali, l'aîné des fils de ſon rival: « Que Dieu maudiſſe Obéïdalla! » Si votre pere étoit tombé entre mes » mains, je lui aurois accordé toutes les » conditions qu'il auroit ſouhaitées, & » j'aurois fait tout mon poſſible pour lui » ſauver la vie, même aux dépens de » celle de mes propres enfans: mais Dieu » en a décidé de la maniere que vous » avez vu. Ecrivez moi de tems en tems, » & ſoyez aſſuré que je ferai pour vous » tout ce que vous deſirerez. » Il leur prodigua tous les ſecours capables d'adoucir leur malheur; &, pour aſſurer leur retraite, il leur donna une eſcorte. L'officier qui la commandoit, traita ces infortunés avec tant de reſpect & d'égards, que Zéïnab & Fatime, pénétrées de reconnoiſſance, voulurent lui faire préſent des bijoux qui leur étoient reſtés du pillage. Le capitaine Syrien les refuſa modeſtement, & accompagna ſon refus de cette généreuſe réponſe: « Si j'avois agi par » des vues temporelles, une choſe de bien » moindre valeur que vos bijoux, auroit » été pour moi une récompenſe ſuffiſante,

» Mais mon unique objet a été de plaire
» à Dieu, & de respecter la proximité
» du sang qui est entre vous & son pro-
» phète. » Les Persans, & tous ceux qui suivent la secte d'Ali, comptent Hossein & Ali, son fils aîné, pour troisieme & quatrieme Califes légitimes, depuis Mahomet.

[681.]

La mort d'Hossein n'éteignit point les révoltes. Aussi-tôt que sa déplorable famille fut de retour à Médine, le peuple, rempli de la mémoire de cet infortuné prince, crut devoir secouer le joug des Califes Ommiades; & la religion, qui étoit toujours le motif de ces guerres, les y portoit. Des ambassadeurs, qu'ils avoient envoyés à Damas, mécontens d'Yézid, qui cependant les avoit bien reçus, publierent, à leur retour, qu'ils venoient d'auprès d'un prince dont la conduite scandaleuse déshonoroit le Musulmanisme; qu'il buvoit du vin, & s'enyvroit souvent; qu'il ne pensoit qu'à ses baladins, à ses chanteuses, à ses chiens, & qu'il passoit toutes les soirées à s'entretenir avec des gens méprisables & des musiciens. C'en étoit trop pour animer une ville scrupuleuse à l'excès, & qui ne s'étoit soumise

qu'à regret à la puiſſance des Ommiades. Un ſeul obſtacle les arrêtoit ; ils ne pouvoient mettre à leur tête ni Ali, ni Amrou, qui n'étoient encore que des enfans. Il falloit oppoſer du courage & de l'expérience à un prince trop bien affermi ſur le trône de Mahomet. Après une mûre délibération, ils choiſirent Abdallah, fils de Zobéir, de la famille d'Ali, perſonnage auſſi prudent que brave, & dont les partiſans nombreux formoient déja une faction redoutable. Tous les citoyens ſe tranſporterent à la moſquée ; & le premier d'entr'eux s'écria : « Je dépoſe Yézid » du Califat, comme j'ôte ce turban de » deſſus ma tête. --- Je dépoſe Yézid du » Califat, dit le ſecond, comme j'ôte ce » ſoulier de mon pied. » Tous les Médinois ayant ſuivi cet exemple, en un inſtant la terre fut couverte de turbans & de ſouliers. Ils chaſſerent tout ce qui tenoit dans la ville pour la famille des Ommiades, & prirent des meſures ſages pour que toutes les villes de l'Arabie ſe déclaraſſent en faveur du nouveau monarque qu'ils venoient de proclamer.

[682.]

Ce ne fut qu'avec la derniere ſurpriſe qu'Yézid apprit, à Damas, que ſa clémence pour la famille d'Ali avoit encouragé les

rebelles. Il envoye auſſi-tôt une armée nombreuſe en Arabie, qui, ſous la conduite d'un capitaine habile, nommé Meſlem, marche droit à Médine. Cette cité ſéditieuſe ferme ſes portes aux troupes du Calife, & ſe diſpoſe à ſupporter toutes les rigueurs de la guerre, plutôt que de reconnoître pour maître le fils de Moavie. Meſlem la preſſe, durant trois jours, de ſe rendre. Ces ſommations ſont rejettées avec dédain; & le général Syrien commence les travaux du ſiége. Il fut long & meurtrier, ſans qu'Abdallah, qui ſongeoit à conquérir le reſte de l'Arabie, ſe mît en devoir de ſecourir la ville qui l'avoit élu. Après trois mois de réſiſtance, Médine fut priſe & ſaccagée, ſans reſpect pour l'honneur qu'elle avoit de renfermer dans ſon ſein le ſépulcre du prophète. Le ſoldat vainqueur n'épargna que la famille d'Ali, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu du Calife.

[683.]

Tandis que la victoire ſuivoit les drapeaux d'Yézid en Arabie; tandis que ſon général aſſiégeoit le Califе Arabe dans la Mecque, & menaçoit ſon nouveau rival d'une chute prochaine, ce prince deſcendit au tombeau à l'âge de trente-neuf ans. Monarque mépriſable, qui ne ſe ſoutint

ſur le trône, que par le zèle des Syriens pour ſa maiſon. Il aimoit la poëſie; il cultivoit lui-même cet art, dans lequel ſa mere l'avoit formé, & ſes vers furent applaudis par ſes contemporains : mais ſon principal talent étoit de faire une partie de débauche. Son impiété, ſon avidité, ſes déſordres, & ſur-tout la mort d'Hoſſein, l'ont fait déteſter par la moitié des Muſulmans, qui ne prononcent encore aujourd'hui ſon nom qu'avec cette imprécation : Que Dieu le maudiſſe ! Il avoit pour deviſe : « L'Eternel eſt notre ſeigneur. » Son règne, qui ne fut que de trois ans & demi, fut ſignalé par la conquête de quelques provinces, débris de l'empire des Perſes.





MOAVIE II.

[683.]

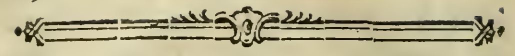
A PEINE Yézid fut-il mort, que Moavie, fon fils, fut proclamé Calife à Damas. Ce prince, avant de monter fur le trône de Mahomet, confulta fon précepteur, pour fçavoir s'il accepteroit le fceptre. « Si vous vous fentez affez de force » pour rendre exactement la juftice à vos » fujets, lui répondit cet homme, & pour » remplir tous les devoirs de cette dignité » fuprême, acceptez-la; mais, fi vous » vous croyez trop foible pour un fardeau » fi pefant, gardez-vous de vous en char- » ger. » Moavie voulut effayer fes forces; mais il fut bientôt fatigué d'une grandeur importune; &, fix femaines après fon intronifation, il réfolut de s'en dépouiller. Il aimoit la retraite; &, le jour où, pour la premiere fois, il l'avoit quittée pour ceindre le diadême, il avoit fait graver fur fon fceau cette devife qui manifeftoit fes fentimens: « Le monde n'eft que tromperie. » Il venoit d'en éprouver la vérité; il affembla donc les grands & le peuple, & leur

tint ce diſcours: « Moavie I, mon ayeul,
» arracha le ſceptre de Syrie au gendre
» du prophète, Calife légitime, plus grand,
» plus noble, plus vertueux que Moavie,
» qui ne fut qu'un uſurpateur. Yézid, mon
» pere, a cauſé la mort d'Hoſſein, petit-
» fils du prophète, qu'il eût dû révérer &
» ſervir. Je ne veux pas retenir davantage
» une autorité ſi injuſte; je vais pleurer
» dans le ſilence, & demander au pro-
» phète qu'il pardonne à ma maiſon tous
» les crimes commis contre la ſienne. »
Les Syriens, furieux de l'abdication de leur prince, s'en vengerent, dit-on, ſur le précepteur de ce monarque, qu'ils accuſerent de lui avoir inſpiré des ſentimens ſi modérés. Cet homme fut enterré vif par le peuple. Mais Moavie perſiſta dans la réſolution qu'il avoit priſe. En vain toute la Syrie le preſſa de la changer; jamais on ne put l'engager à remplir aucunes fonctions ni du ſacerdoce ni de l'empire. Il ſe renferma dans une chambre, dont il ne ſortit point juſqu'à ſa mort, qui ſuivit d'aſſez près ſon abdication, & qui fut cauſée par la peſte, ſelon quelques-uns; &, ſelon d'autres, par le poiſon. La mort d'Yézid, & la retraite de ſon ſucceſſeur, avoient rendu redoutable le parti d'Abdallah. Un grand nombre de provinces le

reconnoiſſoient pour ſouverain; il avoit à ſes ordres des armées aguerries, des capitaines intrépides; & les plus fortes places de l'empire lui étoient dévouées. On crut qu'il ſeroit dangereux de lui réſiſter. D'ailleurs, les principaux Syriens ſentoient tout l'avantage qu'il y auroit à réunir pour jamais les forces de la puiſſance Muſulmane. Ainſi, les différentes factions concouroient à l'élection du prince Arabe, lorſque, par une conduite trop cruelle, il aliéna tous les eſprits, & rendit implacable cette diviſion qui déchiroit déja l'empire de Mahomet, & qui ne s'éteignit que dans des flots de ſang. On apprit en Syrie qu'Abdallah avoit fait égorger tout ce qui reſtoit à la Mecque de la maiſon d'Ommiah, & des ſerviteurs qu'elle y avoit en grand nombre; & que les cruautés que le Califе exerçoit n'avoient ni motifs ni meſures. Les Syriens renoncerent auſſi-tôt au projet de placer ce barbare ſur le trône. Mervan, de la race d'Ommiah, qui le premier avoit propoſé de ſe ſoumettre à Abdallah, fut élu Calife à Damas, à la place de Moavie II, à condition qu'il épouſeroit la veuve d'Yézid, & qu'il remettroit la ſouveraine autorité à Caled, fils de ce prince, encore trop jeune pour en porter le poids. Mais cette élection

n'affoiblit point la puissance d'Abdallah, qui se maintint toujours en Arabie, malgré le sang qu'il y versoit. Les Arabes, presque tous partisans zélés des Alides, le soutenoient par haine pour les Syriens, qu'ils regardoient comme des schismatiques, & comme les esclaves de la tyrannie.





ABDALLAH, *Calife en Arabie ;*
ET
MERVAN I, *en Syrie.*

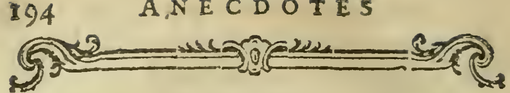
[685.]

Quoique les Syriens eussent proclamé Mervan, Abdallah cependant avoit encore en Syrie une faction puissante, dont un homme de grande distinction & d'une rare valeur, appellé Déhac, étoit le chef. Le souverain de Damas voulut essayer de le gagner ; mais ses efforts furent inutiles : on en vint aux mains, & Déhac périt dans le combat avec la plus grande partie de ses troupes. Mervan, dans cette occasion, fit éclater une rare modération. Voyant les ennemis en déroute, il défendit à ses soldats de les poursuivre, & fit sonner la retraite. Quand on lui apporta la tête de Déhac, il versa des larmes ; &, réfléchissant sur son grand âge : « Hélas! s'écria-t-il, falloit-il donc » qu'un vieillard comme moi, dont les » forces sont épuisées, & qui est sur le » bord du tombeau, donnât une bataille » qui a coûté la vie à tant de braves Mu» sulmans ? »

Cette

Cette victoire affermit l'autorité du Calife Syrien ; & sa sensibilité & sa clémence, qui contrastoient avec la barbarie de son rival, lui acquirent une foule de sujets : mais il ne jouit pas long-tems de cet avantage. Il avoit juré de laisser le trône à Caled, fils d'Yézid : au mépris de son serment, il y fit asseoir Abdalmélec, son fils. Caled, irrité de cette injustice, vint trouver le prince, & l'accabla de reproches. Mervan le fit chasser de sa présence ; & le jeune prince alla se plaindre à sa mere, qui résolut de venger son fils. Tandis que Mervan dormoit, elle se rendit auprès de son lit, lui mit sur le visage un oreiller de plumes, & se tint assise dessus, jusqu'à ce qu'il fut expiré : ensuite elle dit au peuple qu'une mort subite avoit enlevé le Calife. Ce monarque avoit, selon l'opinion commune, soixante-& onze ans lorsqu'il mourut. Son fils lui succéda sans contradiction, & fut reconnu pour souverain, par la Syrie & par l'Egypte.





ABDALLAH, *Calife en Arabie;* ET ABDALMÉLEC, *en Syrie.*

[685.]

LORSQU'ON vint annoncer à Abdalmélec la nouvelle de son exaltation, il étoit assis sur le seuil de sa porte, tenant en main l'Alcoran, sur lequel il méditoit. Quand les députés l'eurent salué, il ferma le livre, & lui dit: « Il faut » maintenant que je te quitte. »

Le premier usage que le nouveau monarque fit de sa puissance, fut d'ordonner que le pélerinage que les Syriens avoient fait jusqu'alors à la Mecque, se feroit désormais à Jérusalem. Abdalmélec ne vouloit point que les états de son ennemi fussent enrichis des sommes immenses que ses sujets portoient chaque année à la Mecque. Ainsi, dans ces tems d'enthousiasme & de ferveur, la religion cédoit déja aux raisons d'intérêt.

[686.]

L'empire de Mahomet paroissoit être partagé entre les Ommiades & les Alides,

Toutefois, les enfans d'Ali vivoient à Médine dans une obſcure tranquillité; tandis qu'Abdallah, leur parent éloigné, uſurpoit un trône qu'il avoit paru d'abord ne défendre que pour eux. Mahomet & ſes freres, petits-fils d'Hoſſein, car l'hiſtoire ne dit plus rien de ſes fils, deſcendoient en ligne directe du fondateur de la loi Muſulmane, par Fatime, ſa fille unique, épouſe d'Ali. Des droits ſi certains au Califat inquiéterent Abdallah, quoique celui qui pouvoit les faire valoir parût n'y pas ſonger. Le Calife Arabe prétendit exiger du jeune Mahomet un ſerment de fidélité, que le deſcendant du prophète étoit trop fier pour prêter à perſonne. Abdallah, irrité de ce refus, fit au même inſtant empriſonner tous les Alides, ne leur donnant que peu de jours, ou pour ſe ſoumettre à ſa puiſſance, ou pour ſe réſoudre à périr dans les ſupplices. Mais le Ciel trompa ſa barbare réſolution, & penſa faire retomber ſur ſa tête le glaive dont il menaçoit cet illuſtre famille.

Quelque tems après la mort d'Hoſſein, les Cufiens, honteux d'avoir abandonné ce prince, s'étoient révoltés contre Obéïdalla, leur gouverneur, dont la cruauté n'avoit point de bornes. Ils l'avoient forcé à prendre la fuite, déguiſé en femme; &,

mettant à leur tête un homme brave & intrépide, appellé Moctar, zélé partisan des Alides, ils ne cesserent de lui faire la guerre, jusqu'à ce qu'ils eussent assouvi leur haine dans son sang. Cette victoire des Cusiens affermit & augmenta l'autorité de leur chef, qui compta bientôt sous sa domination toutes les villes de l'Irac-Arabique, & qui se vit en état de faire tête à la fois au monarque Syrien & au souverain de la Mecque. Il alloit marcher contre les troupes d'Abdalmélec, lorsqu'il reçut, de la part des Alides, une lettre où leur triste situation étoit détaillée en termes énergiques. Aussi-tôt Moctar assemble les Cusiens, leur apprend le malheureux sort qui menace la famille du prophète : « Ces infortunés, leur dit-il, sont » enfermés comme des brebis qui n'at- » tendent que le moment d'être conduites » à la mort. Mais je les assisterai puis- » samment, & je leur enverrai divers » corps de troupes, qui, semblables aux » flots de la mer, se pousseront les uns les » autres pour engloutir le tyran. »

Six compagnies de cent guerriers déterminés s'avancent successivement vers la Mecque, lorsqu'Abdallah faisoit tout disposer pour le supplice des Alides; elles forcent la prison; elles délivrent les infortunés qui la remplissent, & se saisissent

du Calife qu'elles veulent faire mourir. Mahomet arrête leur vengeance ; & cette grande affaire qui paroiffoit ne devoir finir que par l'effufion du fang Mufulman, le prince outragé la termine en pardonnant au fils de Zobéir. Mais le monarque n'imita pas cette douceur à l'égard de Moctar ; &, réfolû de punir ce général de fon trop grand zèle pour la maifon d'Ali, il fit marcher contre lui une armée nombreufe, fous les ordres de Moffab, fon frere. Moctar étoit un des plus grands capitaines de fon fiécle. Il avoit battu tous les généraux d'Yézid, de Mervan & d'Abdalmélec : il fe flatta que la victoire fuivroit encore fes drapeaux dans cette circonftance ; &, plein d'un courage héroïque, il alla lui-même préfenter la bataille à ceux qui avoient deffein de le prévenir. Elle fut opiniâtre, fanglante, & telle qu'on peut fe la figurer entre des guerriers que le fanatifme de la religion anime. Mais enfin la fortune, qui s'étoit fi conftamment attachée à Moctar, abandonna ce grand homme. Malgré des prodiges inouis de valeur, il fut défait, & tué fur un monceau d'ennemis qu'il avoit immolés. Il avoit été reconnu Calife par la plus grande partie de l'Irac ; &, durant fon élévation, il avoit fait trancher la tête à près de cinquante mille ennemis de la fa-

mille de Mahomet. Sa mort, la défaite de ſon parti, & ſur-tout la néceſſité de défendre l'Arabie contre les entrepriſes d'Abdalmélec, réunirent bientôt tous les Arabes ſous l'autorité d'Abdallah; & les intérêts de la maiſon d'Ali céderent pour un tems à la cauſe commune.

[688.]

A quels excès ne porte point une haine que la rivalité fait naître? Abdalmélec, dans ſon enfance, alloit ſouvent chez une vieille parente avec un couſin de ſon âge, appellé Amrou. Cette femme les aimoit tous deux tendrement : elle les louoit; elle les careſſoit tour-à-tour, pour exciter alternativement leur jalouſie; elle ne vouloit jamais qu'ils mangeaſſent enſemble, qu'ils s'embraſſaſſent, qu'ils ſe fiſſent la moindre amitié; au contraire, elle les animoit ſans ceſſe l'un contre l'autre, croyant développer par-là les facultés de leur ame : mais cette imprudente méthode, loin de réuſſir au gré de celle qui l'employoit, ne ſervit qu'à jetter dans les cœurs de ces deux Muſulmans, les germes funeſtes d'une haine qui crut avec l'âge, & qui ne ſe calma que par une ſcène d'horreur.

Amrou s'étoit flatté de ſuccéder à Mervan; mais ce Califе avoit placé ſon fils

ſur le trone ; &, lorſqu'Abdalmélec partit de Damas pour marcher contre Abdallah, Amrou vint le trouver, & lui dit : » Votre pere Mervan m'avoit promis de » me donner l'empire à ſa mort. Dans » cette eſpérance, j'ai toujours combattu » pour ſes intérêts ; & vous avez vu vous-» même les fatigues que j'ai eſſuyées pour » le ſervir. Seigneur, je vous demande » aujourd'hui l'exécution des promeſſes de » votre pere ; &, puiſque vous partez pour » l'Arabie, aſſurez-moi la chaire du pro-» phète après vous. » Abdalmélec rejetta cette propoſition ; &, Amrou plein de dépit, étant revenu à Damas dont il étoit gouverneur, ſe révolta contre le Calife. Ce prince l'apprit, & regagna ſur le champ la capitale. Il y eut entre les deux rivaux, durant pluſieurs jours, des eſcarmouches très-vives dans les rues de cette ville. Enfin, ils étoient ſur le point de décider leur querelle par un combat général, lorſque les femmes, ſortant des maiſons avec leurs enfans, ſe mirent à crier aux deux partis : « Diſciples du grand » prophète, juſqu'à quand vous ferez-vous » la guerre, & vous détruirez-vous les » uns les autres au ſujet du Califat ? » Elles eurent bien de la peine à ſéparer les combattans, qui partageoient la rivalité de leurs chefs. Cependant elles en vinrent

à bout ; & les deux princes s'accommoderent à l'amiable.

Ce n'étoit qu'une reconciliation feinte, du moins de la part du Calife. Diſputer le trône à ſon ſouverain, eſt un crime qui ne ſe pardonne guères. Trois ou quatre jours après la concluſion du traité, Abdalmélec envoya prier Amrou de le venir trouver. Amrou étoit alors avec ſa femme & deux ou trois de ſes amis, qui lui conſeillerent de ne pas s'aller mettre à la diſcrétion d'un prince dont il connoiſſoit la haine implacable. Il mépriſa cet avis; & réſolut de riſquer l'aventure. En ſortant de ſa maiſon, il fit un faux pas : ſa femme en tira un mauvais préſage, & s'efforça de nouveau de l'arrêter ; mais inutilement. Il mit ſon épée à ſon côté, & prit avec lui cent hommes pour l'accompagner. Quand il fut arrivé chez le Calife, on le laiſſa entrer ; mais on ferma la porte à ſes gens. Le prince reçut ſon couſin avec toutes les marques équivoques de la politeſſe ; il le fit mettre à ſon côté, ſur le lit de repos où il étoit aſſis lui-même ; mais enfin, après une longue converſation, il ordonne à un eſclave de déſarmer Amrou. Ce Muſulman veut s'y oppoſer : « Eh ! quoi, » mon couſin, lui dit le Calife, pré» tendez-vous être aſſis à côté de votre » ſouverain avec votre épée ? » Amrou

rend donc ſon arme; & alors Abdalmélec lui déclare que, lorſqu'il s'étoit révolté contre lui, il avoit fait ſerment de le mettre dans les fers ſi jamais il tomboit en ſon pouvoir. En même tems il tire de deſſous ſon oreiller des fers, qu'on lui met, par ſon ordre, aux pieds & aux mains. Enſuite il le pouſſe avec tant de violence contre le lit de repos, qu'il en a deux dents caſſées. Abdalmélec les ramaſſe; &, les tenant entre ſes doigts: » Mon couſin, lui dit-il, voilà deux de » vos dents: après cela jamais vous ne » vous racommoderez avec moi. Je vais » donc vous faire trancher la tête. » Il parloit encore lorſque les crieurs publics annoncerent la priere du ſoir. Abdalmélec ſe tranſporte à la moſquée, & charge un de ſes freres d'exécuter Amrou. Mais ce prince, touché de compaſſion pour l'affreux deſtin de ſon parent, laiſſe tomber le glaive, lorſqu'il eſt ſur le point de frapper Amrou, & ſe retire en déteſtant la barbarie du Calife.

Le monarque reſta peu de tems à la moſquée; &, lorſqu'il reprenoit le chemin de ſon palais, le peuple ne voyant pas Amrou avec lui, ſelon la coutume, en inſtruiſit un frere de ce Muſulman, nommé Yahia. Celui-ci, ſe doutant bien du triſte ſort qui menaçoit ſon frere, ſe

joint à quelques-uns de ſes amis, &, ſuivi de mille eſclaves, vole au palais du Calife, enfonce les portes, tue les gardes, & menace Abdalmélec d'une mort prochaine. Ce prince immoloit alors le malheureux Amrou à ſa vengeance. Surpris à ſon retour de voir encore ſon ennemi vivant, il ſe fit apporter une lance, dont il le frappa. Le coup gliſſa, parce qu'Amrou s'étoit couvert d'une côte de maille. Le Calife s'en apperçut, & dit avec un ris mocqueur : « Oh ! oh ! mon couſin, » vous êtes venu bien préparé. » Alors il demanda ſon épée, & ayant fait coucher Amrou ſur le dos, il lui donna la mort. Mais à peine l'eut-il frappé, qu'un tremblement ſoudain s'empara de tous ſes membres : on fut obligé de l'emporter, & de le mettre ſur ſon lit de repos.

Cependant Yahia combattoit avec ſuccès pour délivrer Amrou : il étoit ſur le point d'entrer dans la chambre du Calife, malgré la vive réſiſtance de ceux qui la défendoient, lorſqu'il vit tomber à ſes pieds la tête de ſon malheureux frere. Pour appaiſer la fureur de ſes ſoldats, on leur jette de l'argent en abondance, & en même tems on l'arrête priſonnier ; il n'évite la mort, que par les ſollicitations preſſantes de tous les Ommiades, qui forcerent le Calife de lui pardonnèr ſon zèle. Quand les eſclaves,

qu'il commandoit, virent la prise de leur maître & la tête d'Amrou, ils cesserent de combattre, pour ramasser l'argent qu'on leur prodiguoit. Mais ils ne jouirent pas long-tems de ces richesses; car Abdalmélec, qui étoit extrêmement avare, leur ordonna, sous peine de la vie, de les reporter dans le trésor public. Ensuite ce prince envoya demander à la femme d'Amrou les articles de l'accord qu'il avoit fait avec son mari, & qu'il avoit signés: » Ils sont renfermés dans le tombeau » d'Amrou, répondit cette femme, afin » qu'ils lui servent pour plaider sa cause » devant Dieu, contre Abdalmélec. »

[690.]

Abdallah faisoit d'inutiles efforts contre les généraux d'Abdalmélec, pour soutenir en Arabie son trône chancelant. Mossab seul, son frere, résistoit encore, par son grand courage, aux troupes du Calife Syrien, & la chute de ce capitaine devoit entraîner celle du monarque Arabe. Abdalmélec, qui avoit déja gagné par ses émissaires les principaux habitans de l'Irac, résolut d'achever l'ouvrage de sa grandeur, en abbatant son rival. Il se mit à la tête d'une armée rédoutable, & marcha lui-même contre Mossab. Les deux partis se rencontrerent dans une vaste plaine, nom-

mée Masken ; &, dès le lendemain, ils se livrerent bataille. Elle ne fut ni longue ni cruelle. Les Irakiens, & la plûpart des soldats de Mossab, l'abandonnerent au premier choc, pour se ranger sous les drapeaux Syriens ; & ce capitaine, désespéré de cette lâche désertion, chercha la mort dans un gros d'ennemis. Cette victoire ouvrit au Calife les portes de Cufa. Il y entra en conquérant débonnaire, & signala son triomphe par de grandes largesses qu'il fit au peuple. Il donna ensuite un festin magnifique, où tout le monde étoit bien reçu. On vit au nombre des convives un noble Cufien, vieillard que son grand âge & sa prudence rendoient vénérable. Le prince le fit asseoir auprès de lui après le repas, & le pria de l'instruire des antiquités du château dans lequel ils se trouvoient actuellement. Hareth, c'étoit le nom du vieillard, commençoit toutes ses narrations par ces mots : « Ceci étoit, » cela étoit, cet homme étoit. » Cette maniere de s'exprimer, nouvelle pour Abdalmélec, fit faire à ce prince de tristes réflexions ; il garda long-tems le silence, & ne l'interrompit que pour s'écrier : » Hélas ! tout ce qui est nouveau tombe » en décadence. Les hommes sont aujour» hui, pour n'être plus demain. O mor» tels insensés ! donnez-vous du plaisir ou

» de la peine, c'eſt la même choſe : ce » qui eſt paſſé ne reviendra plus, & ce » qui eſt préſent s'évanouit comme l'om» bre. » Tandis qu'Abdalmélec s'occupoit de ces affligeantes penſées, on vint lui apporter la tête de Moſſab. Hareth, à cette vue, reſte immobile. Le Calife lui demande la cauſe de ſa ſurpriſe : « Sei» gneur, lui répond le vieillard, ce qui » me frappe en ce moment, c'eſt que j'ai » vu préſenter, dans ce même château, » la tête d'Hoſſein à Obéïdalla, celle d'O» béïdalla à Moctar, celle de Moctar à » Moſſab, & voilà celle de Moſſab qu'on » vous préſente maintenant ! » Abdalmélec fut troublé de ce diſcours : il crut voir dans ces viciſcitudes d'évènemens un funeſte préſage ; &, pour le detourner, il fit à l'heure même abbatre le château.

[691.]

La défaite de Moſſab n'intimida point Abdallah ; il ne comptoit plus que Médine & la Mecque ſous ſon obéiſſance ; mais la grandeur de ſon courage lui tenoit lieu de forces. Il voulut inſpirer ſa valeur à ſon peuple. Il le fit aſſembler, & lui tint ce diſcours : « Il eſt venu de l'Irac » une nouvelle qui nous cauſe en même » tems de la triſteſſe & de la joie. C'eſt » la mort de Moſſab, à qui Dieu faſſe

» miséricorde ! Ce qui nous réjouit dans » cette mort, c'eſt qu'elle procure la cou» ronne du martyre à celui qui l'a ſouf» ferte. Ce qui nous afflige, c'eſt le cha» grin qu'elle va cauſer à ſes amis. Mais » le ſage doit avoir recours à la patience, » qui eſt la plus noble conſolation. Quant » à moi, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que » j'éprouve des revers ; &, ſi je ſuis main» tenant affligé de la mort de mon frere, » je ne le fus pas moins autrefois de celle » de Zobéir, mon pere. Au reſte, Moſ» ſab étoit un ſerviteur de Dieu, & il » ſoutenoit le parti de la juſtice. Mais les » Irakiens ſont des perfides qui l'ont miſé» rablement trahi pour un vil intérêt. Nous, » au contraire, nous combattons géné» reuſement pour la défenſe de la vérité ; » l'infame lâcheté ne ſçauroit entrer dans » nos cœurs, & notre partage eſt de mou» rir les armes à la main. Jamais l'Eter» nel n'affoiblit celui qui défend la vé» rité, quand même il ſeroit ſeul ; & ja» mais il ne fortifie celui qui ſuit les éten» dards de Satan, quand même le monde » entier ſe réuniroit pour le ſoutenir. Ce » monde n'eſt propre qu'à ſéduire les hom» mes, & à les éloigner du ſouverain Roi, » dont la domination ſera éternelle. Si ce » monde trompeur me regarde favorable» ment, je ne m'en réjouirai pas avec ex-

» cès ; &, s'il m'abandonne, je ne m'en
» affligerai pas d'une maniere indigne de
» mon rang. Voilà tout ce que j'avois à
» vous dire. Souvenez-vous que c'eſt la
» cauſe de Dieu, & non la puiſſance
» d'Abdallah que vous allez défendre. Je
» lui demande pardon & pour vous &
» pour moi. »

[692.]

Tandis que le fils de Zobéir excitoit ſes ſujets à ſoutenir ſes droits, ſon rival ſongeoit à lui ravir le jour & les foibles reſtes de ſes états. Un guerrier intrépide, appellé Hégiage, nom fameux chez les Muſulmans, vint trouver ce prince & lui dit : « Commandant des Fidèles, j'ai eu
» cette nuit un ſonge, dans lequel il me
» ſembloit que je ſaiſiſſois Abdallah, &
» que je lui tranchois la tête. Confiez-moi
» la conduite de cette guerre, & vous
» aurez lieu d'être ſatisfait de mes ſer-
» vices. » Abdalmélec fut charmé de ce diſcours ; &, comblant d'éloges le zèle de ce capitaine, il le fit marcher, à la tête d'une grande armée, contre la Mecque, où le prince Arabe s'étoit fortifié.

Le général Syrien paroît devant cette ville ; &, ſans reſpect pour la Caaba, il fait jouer ſes machines de guerre durant huit mois avec un fracas horrible.

Il ſurvient des éclairs & des tonnerres épouvantables. Les Syriens, ſaiſis d'effroi, s'imaginent que le ciel veut venger l'injure faite au temple du Dieu véritable. Hégiage les raſſure; &, ſaiſiſſant une des pierres que lançoient ſes balliſtes, il la jette avec une fronde contre la place aſſiégée. Ses guerriers ſuivent ſon exemple. Mais, le lendemain, un nouvel orage, qui leur tue douze officiers, les plonge dans de nouvelles terreurs : « Mes amis, ceſſez » de craindre, leur dit Hégiage. Je ſuis » d'une province où ces tempêtes ſont or» dinaires. Ne ſongez qu'à la victoire que » vous allez remporter. Les aſſiégés ſouf» frent bien plus que nous. » Le jour ſuivant, il y eut encore un autre orage, & la foudre écraſa quelques guerriers du parti d'Abdallah. Toute l'armée Syrienne fut témoin de leur mort. Hégiage, en habile capitaine, profita de cet évènement pour encourager de nouveau ſes troupes : « Vous » voyez, leur dit-il, que le ciel n'épar» gne pas plus vos ennemis que vous. La » différence qu'il y a entre vous & eux, » c'eſt que vous obéiſſez à Dieu, & qu'ils » ſe révoltent contre ſa loi ſainte. » Ainſi l'on continua les travaux du ſiége.

Cependant tous les amis d'Abdallah l'abandonnoient. Dix mille habitans de la Mecque, & deux de ſes fils, allerent en un

un même jour se rendre au capitaine d'Abdalmélec. Il ne lui restoit plus qu'un petit nombre de gens fidèles, avec lesquels il ne pouvoit tenir long-tems. Dans cette extrémité, cet infortuné prince alla trouver sa mere, fille d'Abubècre, premier Calife. Elle avoit alors plus de quatre-vingt-dix ans, & c'étoit une femme d'un courage extraordinaire. « Tout le » monde m'abandonne, lui dit-il ; mes » parens, mes enfans même me délaissent. » Je me trouve seul au milieu d'une mul- » titude d'ennemis. Si je me rends, j'ob- » tiendrai de mon rival tout ce que je » puis souhaiter en ce monde. O ma mere ! » que me conseillez-vous de faire ? --- » je vous conseille de mériter en mourant » la couronne du martyre, répondit cette » héroïne. Vous ne pouvez plus rester » long-tems sur la terre : sacrifiez au Très- » Haut les restes de vos jours. --- O ma » mere ! c'est ce que j'ai toujours desiré. » Ainsi regardez-moi dès aujourd'hui » comme un homme mort. » En prononçant ces mots, il se jette à son cou, & l'embrasse tendrement. « O ma mere ! lui » dit-il encore, je crains moins de mou- » rir que d'être exposé, après ma mort, » aux insultes de mes ennemis. --- Mon fils, » répond cette femme courageuse, une bre- » bis tuée sent-elle quand on l'écorche ? »

Elle l'exhorte de nouveau à s'armer d'une généreuse résolution, à périr en digne Musulman; &, pour l'animer davantage, elle lui donne un breuvage de musc. Abdallah quitte son palais, court aux ennemis, les attaque seul, en immole un grand nombre, & les oblige trois fois de reculer. Sa valeur les étonne : ils n'osent l'approcher, & lui jettent de loin des pierres qui le font tomber couvert de blessures. Alors il se précipitent sur lui, & lui coupent la tête. Ainsi périt Abdallah à l'âge de soixante & douze ans. Son grand courage & ses talens militaires le firent estimer de ses ennemis même, & sa rare piété le rendit vénérable à tous les Musulmans. Il étoit si recueilli quand il faisoit ses oraisons, que tous les objets extérieurs ne pouvoient distraire la profonde contemplation de son ame anéantie devant la Majesté Divine. On dit qu'un jour, tandis qu'il méditoit, un pigeon vint se reposer sur sa tête, & qu'il y resta longtems sans que le prince s'en apperçut. Mais il ternissoit l'éclat de ces belles qualités par une avarice sordide, qui rendit son nom synonime avec celui de ce vice honteux. C'est peut-être sur ce défaut qu'est fondée l'exagération d'Abulféda, qui dit que ce calife porta durant quarante ans les mêmes habits, sans les quitter. La famille de

Zobéir, pere de ce prince, paſſoit, parmi les Arabes, pour être ſujette à la folie : ſi cette opinion étoit vraie à l'égard des parens d'Abdallah, au moins elle ceſſoit de l'être à l'égard de ce monarque, qui ſe diſtingua toujours par une rare ſageſſe & par une profonde prudence; &, ſi l'on pouvoit à ce ſujet lui faire quelques reproches, on ne blâmeroit guères que ce zèle indiſcret qui l'arma contre la maiſon d'Ommiah, lorſque cette puiſſante famille alloit le reconnoître pour ſon ſouverain.

[693.]

La mort d'Abdallah rendit ſon heureux rival maître de toutes les provinces de l'empire Muſulman; & tous ceux qui n'avoient qu'une même croyance, furent enfin ſoumis, après tant de diviſions ſanglantes, à un même ſceptre. Pour récompenſer la valeur fortunée d'Hégiage, Abdalmélec lui donne le gouvernement des nouvelles conquêtes. Ce général ſe tranſporte à Médine, dont il traite les habitans avec une verge de fer. Il les faiſoit conduire à ſon tribunal ſans aucun ſujet, & les faiſoit expirer dans les ſupplices malgré leur innocence. Ces infortunés ſe croyoient heureux, lorſque leur barbare gouverneur ſe contentoit de les faire marquer à la main & au cou avec un fer chaud.

[694.]

Hégiage ſe rend à Cufa à la tête de cinq mille cavaliers ; le peuple, curieux de voir un homme ſi redoutable, court en foule ſur ſon paſſage. « Dans peu vous » me connoîtrez, » diſoit-il d'un ton terrible, en traverſant les flots de la multitude. Il va droit à la moſquée ; &, du haut de la tribune, il tient aux citoyens ce diſcours effrayant : « Peuple de Cufa, je » viens prendre poſſeſſion de la puiſſance » que Dieu m'a donnée ſur vous. Si je » l'exerce impitoyablement, ne croyez » pas qu'après ma mort vous ſerez plus heu» reux. Car, ſi vous ne changez de con» duite, le Tout-Puiſſant, dans ſa juſte » colere, vous donnera peut-être un autre » gouverneur qui ſévira contre vous d'une » maniere plus rigoureuſe encore. Voulez» vous que le prince ſoit doux & mo» déré ? ſoyez vous-mêmes doux, mo» dérés, juſtes & dociles. Les bons ou » mauvais traitemens qu'il exerce envers » vous, n'ont pour principe que vos bon» nes ou mauvaiſes qualités. On peut juſ» tement comparer le prince à la glace d'un » miroir. Tout ce que vous voyez dans » cette glace, n'eſt qu'un renvoi des ob» jets que vous lui préſentez. »

Le lendemain de ſon arrivée, on vint

lui dire qu'il s'étoit élevé une vive dispute dans une rue de la ville. Il y court; on le voit: tout se calme. On le suit à la mosquée; & là, après avoir gardé durant quelque tems un silence farouche, il l'interrompt par ces mots: « Irakiens, il me » semble que je vois déja vos têtes toutes » prêtes à être coupées & ramassées, & » vos turbans & vos barbes déja remplis » de votre sang. »

Hégiage étoit un de ces ministres inhumains, qui regardent le reste des mortels comme nés pour l'esclavage & pour ramper servilement devant un maître. Il croyoit que vingt millions d'hommes étoient faits pour soutenir le despotisme d'un seul; comme si le prince n'avoit pas reçu sa puissance uniquement pour le bonheur du peuple. Bien loin de croire l'autorité arbitraire contraire à la nature & à ces principes de liberté gravés dans le cœur de tous les hommes, il prétendoit que l'obéissance que l'on doit au prince, étoit plus indispensable que celle que l'on doit à Dieu. Enfin, pour excuser ces maximes & la sévérité de son gouvernement, il disoit que l'administration rigoureuse & même cruelle d'un monarque, étoit préférable au gouvernement foible & pusillanime, parce que la premiere ne fait tort qu'à quelques particuliers, au lieu que le

ſecond bleſſe & offenſe tout le peuple en général.

[695.]

La cruauté d'Hégiage excite des révoltes. Il les réprime ſans les éteindre; & deux Muſulmans, appellés l'un Saleh & l'autre Chébib, couvrant leurs démarches du voile de la religion, profitent de la diſpoſition des peuples pour abbatre ce miniſtre ſanguinaire. La victoire rend d'abord leur parti formidable. Avec des forces très-inférieures, ils triomphent d'une armée nombreuſe. Ils s'emparent de Cufa; & preſque tout l'Irac ſe déclare en leur faveur. Hégiage voit la grandeur du péril, & fait de puiſſans efforts pour le conjurer. La fortune ſeconde enfin ſon courage. Saleh eſt tué dans un combat. Chébib veut envain rappeller le bonheur ſous ſes drapeaux; il ne ſurvit à ſon collégue que pour voir la triſte chûte de ſa courte puiſſance. Il eſt défait, & pourſuivi juſqu'au fond de la Perſe, où il ſe noye en traverſant un fleuve. Avant d'être ſuffoqué par les eaux, il revint une premiere fois ſur la ſurface du fleuve, & s'écria : » Lorſque Dieu détermine une choſe, elle » arrive infailliblement. » Il parut une ſeconde fois, & dit encore : « Tel eſt le dé-

» cret du Dieu Tout-Puiſſant. » Les ondes lui couperent la parole, & ſes ſectateurs, témoins de ſa mort, dirent en gémiſſant : « Hélas ! le commandant des » Fidèles eſt noyé ! » Après qu'on eut pêché ſon corps avec un filet, on lui coupa la tête, que l'on envoya ſur le champ à Hégiage. On ouvrit ſon corps, & l'on trouva que ſon cœur étoit d'une ſolidité ſurprenante, & dur comme une pierre.

[696.]

Juſqu'alors les Arabes & tous les Muſulmans s'étoient ſervis de la monnoie des Grecs. Abdalmélec en frappe le premier à ſon coin, & laiſſe à ſes ſucceſſeurs ce droit de ſouveraineté. Quand ce prince écrivoit à l'empereur de Conſtantinople, il commençoit toujours ſes lettres par cette formule : « Il n'y a point d'autre Dieu » que Dieu; Mahomet eſt l'apôtre de » Dieu. » Le monarque Chrétien, offenſé, fit dire au ſouverain de Damas que, s'il ne changeoit ces mots, il feroit mettre ſur ſes monnoies des légendes où Mahomet ſeroit déſigné ſous des titres qui déplairoient à ſes ſectateurs. Le Calife défend auſſi-tôt le cours des monnoies grèques dans ſes états. Il fait frapper des drachmes dont l'inſcription Arabe étoit : « Dieu eſt

» éternel. » Les Musulmans superstitieux se plaignirent d'abord qu'on exposât le saint nom de Dieu à être touché par des mains profanes ou impures, mais ils comprirent dans la suite qu'il étoit de la dignité d'un empire comme le leur, d'avoir des monnoies particulieres. Abdalmélec voulut payer, en especes nouvelles, un tribut auquel il s'étoit soumis ; mais l'empereur ne voulut point le recevoir, & ce refus fut le prétexte d'une guerre sanglante, qui se termina par la conquête de toute l'Arménie, de l'Afrique & de Carthage. Patrice, qui régnoit alors à Constantinople, se repentit bien d'avoir été si difficile.

[699.]

Moyse, fils du Calife, fait mourir secrettement dans la prison un des amis du docteur Aboulaina, personnage célèbre par la justesse de ses bons mots. Quelqu'un lui demande ce qu'est devenu son ami : » Moyse l'a frappé, répond-il, & il est » mort ; » allusion fine à l'histoire du législateur des Hébreux, quand il tua l'Egyptien qui maltraitoit ses freres. Le prince apprend le mot hardi du docteur ; il le fait venir, & lui fait de terribles menaces, si désormais il ne retient sa langue licencieuse. Mais Aboulaina, sans se laisser in-

timider, lui réplique par cet autre trait qui ſuit dans la même hiſtoire : « Vou-» driez-vous me tuer aujourd'hui, comme » vous tuâtes hier cet autre homme? » Moyſe trouva cette citation ſi heureuſe, qu'il modéra ſa colere, & réſolut de fermer plutôt la bouche de ce docteur par des préſens que par des menaces.

Aboulaina étoit très-pauvre; &, pour acquérir des richeſſes, il faiſoit tous les jours la cour au viſir d'Abdalmélec: mais ce miniſtre n'étoit point libéral. La fille du docteur, auſſi aimable que ſpirituelle, fatiguée de voir ramper inutilement ſon pere, lui dit : « Vous allez ſans ceſſe chez » le viſir; ne lui parlez-vous pas de vos » beſoins? — Sans doute; mais il feint » de ne me point entendre. — Ne voit-» il pas votre extrême indigence? — » Hélas! comment la verroit-il? Il ne » daigne pas ſeulement m'honorer d'un » regard. — Mon pere, reprit alors la » jeune fille, ne ſervez point ces idoles » qui n'entendent point, qui ne voient » point, qui n'accordent rien aux prieres » des mortels. »

[701.]

Hégiage haïſſoit Abdéraman, de la famille d'Ali : il voulut s'en défaire. Il l'envoie, avec des forces très-peu con-

ſidérables, contre Zentil, roi des Turcs; avec ordre de porter la guerre dans le cœur des états de ce prince. Abdéraman, ſans remarquer ſa foibleſſe, & ne conſultant que ſon courage, ſe diſpoſe à faire triompher l'étendard de Mahomet, chez un peuple qui juſqu'à ce jour avoit écarté les fers que leur préſentoient les guerriers Muſulmans. Il part; mais, dans ſa route, il apprend que le deſſein du miniſtre eſt de le faire périr avec ſes troupes. Abdéraman rend publique cette perfide intention: les ſoldats furieux jurent la perte du cruel Hégiage, & promettent à leur chef une aveugle obéiſſance s'il oſe ſe venger. Abdéraman, au lieu de combattre Zentil, fait avec ce monarque un traité d'alliance qui lui procure un renfort conſidérable de troupes; il revient dans l'Irac, & vole à la rencontre d'Hégiage qui s'étoit préparé à le bien recevoir. La victoire couronne dans quatre batailles les drapeaux du deſcendant d'Ali, dont l'armée s'étoit augmentée juſqu'à plus de cent mille hommes: mais enfin la fortune l'abandonne. Hégiage le fait pourſuivre juſques dans le pays de Zentil; il eſt arrêté: le monarque Turc le délivre. Le miniſtre d'Abdalmélec l'intimide; Zentil ſe diſpoſe à livrer ſon ami à ſon perſécuteur. Abdéraman en eſt inſtruit; &, aimant mieux périr volontai-

rement que de ſe voir à la merci d'un ennemi cruel, il ſe précipite lui-même du ſommet d'une maiſon fort élevée. Tous ceux de ſon parti, qui tomberent entre les mains d'Hégiage, furent impitoyablement mis à mort. Deux ſeulement échapperent à l'exceſſive ſévérité de ce miniſtre; & ce fait eſt d'autant plus digne de la curioſité du lecteur, qu'Hégiage ſe faiſoit gloire de ne pardonner à perſonne.

Parmi les priſonniers faits dans la derniere bataille gagnée contre Abdéraman, on remarquoit un officier qui s'étoit ſignalé par mille actions de bravoure. Comme on le conduiſoit au ſupplice, il s'écria qu'il avoit une juſtice à demander à Hégiage. Le gouverneur, ſurpris, demande à cet homme ce qu'il ſouhaite. « Je veux » vous apprendre, dit le priſonnier, que » notre général s'étant un jour emporté » de paroles contre vous, je lui déclarai » qu'il avoit tort. --- Avez-vous quelque » témoin de ce que vous dites? reprend » le miniſtre. — Oui, Seigneur, répond » l'officier; » & il lui montre un de ſes camarades deſtiné comme lui à la mort. Hégiage, ayant appris la vérité du fait, dit au témoin: « Et toi, pourquoi ne fis- » tu pas comme ton camarade? — Tu » étois mon ennemi, lui répond fièrement » cet homme intrépide. » Le miniſtre leur

donne à tous deux la vie ; à l'un, pour reconnoître l'obligation qu'il lui avoit ; à l'autre, parce qu'il avoit avoué la vérité avec tant de courage & de ſincérité.

Ce n'eſt pas le ſeul trait de clémence que l'hiſtoire nous a conſervé d'Hégiage. Un jour qu'il ſe promenoit à la campagne, il rencontra un Arabe du déſert, qui ne le connoiſſoit point, & il lui demanda quel homme étoit cet Hégiage dont on parloit tant. « C'eſt un monſtre qui » s'abreuve de ſang, répondit l'Arabe. » — Ne me connois-tu point, reprit le » miniſtre. — Non, dit le Bedouin. — Hé » bien ! apprends que je ſuis cet Hégiage, » dont tu parles ſi bien. »

L'Arabe étoit perdu : une ſaillie d'eſprit lui ſauva la vie. « Et vous, dit-il, » ſans s'étonner, au terrible gouverneur, » ſçavez-vous qui je ſuis ? — Non. — » Je ſuis de la famille de Zobéir, dont » tous les deſcendans deviennent fous trois » jours de l'année, & ce jour-ci eſt l'un » des trois. » Hégiage ſe mit à rire, & récompenſa d'une ſomme conſidérable la préſence d'eſprit de cet homme.

Une autre fois, étant à la chaſſe, il perdit de vue ſes gens, & ſe trouva fort altéré dans un lieu écarté, où un Arabe faiſoit paître ſes chameaux. Auſſi-tôt qu'il parut, les animaux s'effaroucherent. Leur

maître eut bien de la peine à les retenir; &, tout en colere, il s'écria : « Que vient » faire ici cet homme avec ses beaux ha» bits ? que Dieu le maudisse ! » Hégiage feignit de ne le point entendre ; &, prenant un air poli, il salua cet incivil en lui souhaitant la paix. « Allez, lui répon» dit l'Arabe, je ne vous souhaite ni paix » ni bénédiction de la part de Dieu. » Le ministre, loin de répondre à cette injure, affecta la modération la plus héroïque ; &, redoublant ses manieres honnêtes, il pria fort humblement cet homme difficile de lui donner un peu d'eau pour se désaltérer. « Si vous voulez boire, répondit » l'Arabe, prenez la peine de vous baisser, » & d'en puiser vous-même ; car je ne suis » ni votre camarade ni votre serviteur. » Hégiage obéit; &, après avoir bu, il remercia l'Arabe, & lui fit cette question : » Quel est, à votre avis, le plus grand » & le plus excellent de tous les hommes? » — C'est le prophète envoyé de Dieu, » répondit-il. — Et que dites-vous d'A» li ? — On ne sçauroit exprimer la gran» deur de ses vertus. — Que pensez-vous » du Calife Abdalmélec ? — C'est un » mauvais prince; c'est un tyran. — Pour» quoi ? — Parce qu'il nous a donné pour » gouverneur le plus méchant homme qui » soit sous le ciel. » Hégiage, voyant que

l'Arabe parloit de lui, gardoit le ſilence; lorſqu'il arriva qu'un oiſeau, volant au-deſſus de leurs têtes, fit un cri. Dès que l'Arabe l'eut entendu, il fixa ſes yeux ſur le miniſtre, & lui demanda qui il étoit. Hégiage lui ayant demandé pourquoi il lui faiſoit cette queſtion : « C'eſt, dit l'A-» rabe, parce que cet oiſeau qui vient de » paſſer, m'a dit qu'il y avoit près d'ici » une troupe de gens, & que vous pour-» riez bien en être le chef. » Il parloit encore, lorſque les gens du gouverneur parurent, & ſe ſaiſirent de l'Arabe par ordre de leur maître. Le lendemain, Hégiage fit appeller l'Arabe, & lui dit de s'aſſeoir à ſa table. Cet homme, avant de commencer à manger, fit ſa bénédiction ordinaire, & dit : « Dieu veuille que la fin » de ce repas ſoit auſſi heureuſe que le » commencement ! » Après qu'on eut deſſervi, le miniſtre lui demanda s'il ſe ſouvenoit des diſcours qu'ils avoient tenus enſemble le jour précédent. « Dieu vous » faſſe proſpérer en toutes choſes ! lui ré-» pondit l'Arabe ; mais, quand au ſecret » d'hier, gardez-vous bien de le divulguer » aujourd'hui. — J'y conſens, reprit Hé-» giage ; mais il faut que vous choiſiſſiez, » ou de me reconnoître pour maître, & » alors je vous retiendrai à mon ſervice ; » ou d'être envoyé au Calife Abdalmélec

» auquel je ferai sçavoir tout ce que vous » avez dit de lui. --- Seigneur, repartit l'A- » rabe, il y a, ce me semble, un troisieme » parti que vous pourriez prendre, & qui » me paroît beaucoup plus sage. --- Quel » est-il ? --- C'est de me renvoyer chez » moi, & de nous éviter si bien l'un & » l'autre, que nous ne nous rencontrions » plus qu'au jour du jugement. » Hégiage, tout farouche qu'il étoit, prit plaisir à entendre parler cet homme avec tant d'esprit, lui fit donner mille drachmes d'argent, & le renvoya chez lui comme il le desiroit.

Comeïl, fils du célèbre Ziad, étoit un de ces beaux esprits qui censurent tout. La cruauté du gouverneur de Cufa n'avoit point échappé à sa critique. Hégiage le sçut. Par son ordre on l'arrêta ; &, quand on l'eut conduit devant son tribunal, il lui reprocha que, dans tel jardin, devant telles & telles personnes qu'il lui nomma, il avoit lancé plusieurs imprécations contre lui, en disant : « Que le Seigneur » noircisse sa face ! c'est-à-dire qu'il soit » chargé de honte & de confusion ; qu'il » ait le cou coupé, & que son sang soit » répandu. --- Je conviens, Seigneur, » que j'ai dit tout cela, répondit Comeïl, » mais j'étois sous une treille ; je regar-

» dois des grappes de raiſins qui n'étoient
» pas encore mûres, & je ſouhaitois
» qu'elles devinſſent bientôt noires, afin
» qu'on les coupât, & qu'on en fit du
» vin. » Cette juſtification ingénieuſe plut tellement à Hégiage, qu'il renvoya Comeïl en ſa maiſon, & qu'il le rétablit dans ſes bonnes graces.

[703.]

Abdalmélec veut faire enlever de Médine le bâton & la chaire de Mahomet, pour les placer avec honneur dans la moſquée de Damas. Un Médinois l'en détourne par ce diſcours : « Commandant
» des Fidèles, renoncez à ce projet témé-
» raire : Moavie l'a tenté avant vous ; mais,
» dès que ce prince audacieux eut remué
» la chaire du prophète, le ſoleil s'éclipſa.
» Rappellez-vous ces paroles de l'apôtre,
» que la tradition nous a tranſmiſes : *Qui-*
» *conque jurera faux ſur ma chaire, aura*
» *l'enfer pour ſa demeure.* Voudriez-vous
» donc, Seigneur, ôter aux Médinois cette
» chaire divine, qui ſert à terminer leurs
» différends ? » Sur cette repréſentation, le monarque renonça pour toujours à ſon deſſein.

[704.]

Abdalaziz, frere du Calife, gouvernoit

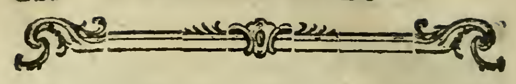
noit depuis long-tems l'Egypte avec une puiſſance abſolue. Pour en impoſer davantage à ſes ſujets par la pompe du luxe, que les ames vulgaires croient compatible avec la véritable majeſté, il fit élever un trône de criſtal, qui lui coûta plus d'un million de dinars. Il aimoit l'agriculture ; & c'étoit pour la favoriſer, qu'il fit élever une colomne pour meſurer l'accroiſſement du Nil, dont les variations ſont le principe de l'abondance ou de la miſere de l'Egypte. Il protégea les Chrétiens, qui cependant le font mourir d'une maniere aſſez cruelle & miraculeuſe, ſans doute parce qu'il fut le premier qui rendit les moines tributaires, en les obligeant de payer annuellement une piéce d'or par tête. Ils diſent qu'Abdalaziz étant entré dans un monaſtere, y vit une image de la vierge qui tenoit Jeſus-Chriſt dans ſes bras. Il l'arracha, cracha deſſus, & la foula aux pieds. Mais, la nuit ſuivante, le Sauveur du Monde lui apparut en ſonge : il étoit environné d'une légion d'anges, auxquels il ordonnoit de tuer cet impie. Abdalaziz crut ſentir dans le moment qu'on le perçoit d'un coup de lance. Ce ſonge l'effraya tellement, qu'il ſe réveilla tout-à-coup, & rendit les derniers ſoupirs dans cette même nuit.

[705.]

Abdalmélec eſt attaqué d'hydropiſie dans la ſoixante-deuxieme année de ſon âge. Les médecins lui déclarent que, s'il boit, il ſe donnera la mort. Mais la ſoif qui le dévoroit, devient ſi violente, qu'il ne peut la ſupporter plus long-tems. Il prie Valid, ſon fils aîné, de lui donner un peu d'eau. Le prince, qui vouloit prolonger les jours de ſon pere, refuſe d'obéir. Le Califе fait les mêmes inſtances à Fatime, ſa fille; Valid la retient: Abdalmélec le menace de le déshériter, s'il l'arrête davantage. Fatime obéit enfin, & le monarque expire quelques inſtans après. Sa mort arriva au mois Schaval, le dixieme de l'année Arabique; mais il avoit toujours craint celui de Ramadan, qui eſt le neuvieme. Il diſoit ordinairement qu'il ceſſeroit de vivre dans ce mois, parce que c'étoit celui où il étoit né, où il avoit été ſevré, où il avoit appris l'Alcoran par cœur, & où il avoit été proclamé Calife. Ce prince ayant ſongé une nuit qu'il urinoit dans la partie la plus ſacrée du temple de la Mecque, & ce ſonge lui étant arrivé quatre fois conſécutivement, il en fut allarmé. Un habile interprète calma ſes craintes, en lui prédiſant que cette vi-

ſion annonçoit que quatre de ſes enfans jouiroient de la ſouveraine puiſſance après lui, ce qui ſe vérifia dans la ſuite. Son avarice ſordide lui fit donner le ſurnom de Sueur de la pierre. Mais ce vice ne l'empêcha pas de faire briller la plûpart des vertus qui décorent un monarque; ſageſſe, courage, pénétration, prudence: ſeulement l'avarice les rendit moins actives, en préoccupant toujours le cœur du prince. Il avoit l'haleine ſi puante, qu'elle faiſoit mourir les mouches qui s'arrêtoient ſur ſes lèvres; auſſi l'appella-t-on, par ironie, le Pere des Mouches. L'inſcription de ſon ſceau étoit: « Je crois en Dieu, » notre Sauveur. »





VALID I.

[706.]

APRÈS avoir célébré les funérailles de son pere, Valid fut proclamé Calife, & placé sur le trône de Mahomet aux acclamations de tout le peuple. Ce prince, à peine revêtu de la souveraine autorité, commença par signaler son goût pour la magnificence. Il fit ajoûter de nouveaux bâtimens au temple de Jérusalem; &, pour imiter Abdalmélec, il ordonna à ses sujets d'y aller en pélerinage. Il rebâtit le temple de Médine, où Mahomet & les premiers Califes étoient enterrés; &, pour lui donner plus d'étendue, il fit abbatre les maisons des femmes du prophète. Cette entreprise choqua les habitans de Médine, qui reprocherent ouvertement au prince qu'il ôtoit aux Musulmans le plus beau monument que l'apôtre de Dieu leur eût laissé de sa modestie, lorsqu'ils considéroient la bassesse & la petitesse des maisons où il avoit logé ses épouses. Valid fit aussi jetter à Damas les fondemens de la plus belle mosquée que l'on eût encore vue. Il y joignit la superbe église de S. Jean-Baptiste, que les

empereurs Grecs avoient ornée & enrichie pendant plusieurs siécles. Il vouloit d'abord l'acheter des Chrétiens. Il leur offrit quarante mille piéces d'or pour élever une basilique dans un autre endroit; mais ils refuserent de la céder, produisant l'acte de la capitulation par lequel on leur en avoit assuré pour toujours la possession. Valid, qui ne connoissoit d'autre acte que celui de son autorité, les voyant si difficiles, enleva le temple, & ne les dédommagea point. Ce magnifique bâtiment occupa douze mille ouvriers durant près de quinze années, & coûta quatre cents bourses de quatorze mille dinars chacune. La magnificence intérieure répondoit à celle du dehors. Six cents lampes, suspendues par des chaînes d'or, jettoient un éclat si vif, que souvent les Musulmans s'occupoient à contempler ces chefs-d'œuvres de l'art, plutôt que de rendre à la souveraine Majesté le culte qui les amenoit dans le temple. Aussi les retira-t-on dans la suite, pour y substituer des lampes de fer; c'est sur cette mosquée que l'on vit pour la premiere fois ces tours, que les Arabes appellent Menarats, & les Turcs Minarets, du haut desquelles les crieurs publics annoncent le tems des prieres.

[712.]

L'incontinence de Rodrigue, roi d'Efpagne, & le reffentiment du comte Julien, foumettent aux Mufulmans le royaume le plus floriffant qui fût alors dans toute la Chrétienté. Rodrigue devenu éperdument amoureux de la jeune Cava, fille du comte, ofa lui faire violence. Le fougueux Julien punit fa patrie des fautes de fon maître; il appella les Mufulmans d'Afrique dans la partie d'Efpagne qu'il gouvernoit. Mufa, qui commandoit pour le Calife dans ces contrées, envoie des troupes au comte. En moins de trois ans, les difciples de Mahomet défont l'armée de Rodrigue, lui ôtent la vie, & font de fes vaftes états une des provinces de l'empire de Valid. Dans la fuite, les conquérans, révoltés contre leurs chefs, formerent autant de fouverainetés en Efpagne, qu'il y avoit de gouverneurs. Les Chrétiens profiterent de ces divifions pour fe rétablir dans leur ancienne patrie. Ils n'en avoient pas été entiérement chaffés; les montagnes des Afturies leur avoient donné des afiles: ils en fortirent peu-à-peu, & combattirent contre les infidèles, durant plus de fept cents ans, avec une fortune inégale & des fuccès affez lents. Mais en-

fin ils détruisirent en Espagne l'empire de Mahomet ; & cette gloire fut réservée aux rois Catholiques Ferdinand V & Isabelle (*).

[713.]

La belle mosquée de Damas avançoit ; pour la rendre vénérable, Valid entreprend d'y placer la chaire & le bâton de Mahomet, projet que Moavie & Abdalmélec avoient inutilement formé. Mais les Médinois dirent à ses commissaires : » Recommandez à votre maître de craindre Dieu, & de ne pas s'exposer à la » colere du Ciel. » Cette remonstrance satisfit le Calife ; il se désista de son dessein.

[714.]

Le fameux Hégiage tombe dangereusement malade. Près de mourir, il consulte son astrologue pour sçavoir s'il ne trouvoit point dans ses éphémérides que quelque grand capitaine dût bientôt finir ses jours. L'astrologue, après une sérieuse observation, répond qu'un grand seigneur, nommé Colaïb, étoit menacé de mourir

(*) Comme l'histoire des Arabes établis en Espagne, & celle des Califes Ommiades qui les gouvernerent, appartient aux Anecdotes de ce royaume, nous y renvoyons le lecteur.

bientôt. « Voilà justement, s'écrie Hé-
» giage, le nom que ma mere me don-
» noit dans mon enfance. — C'est donc
» vous qui devez mourir, reprend brus-
» quement l'imprudent astrologue.» Le ministre, offensé de ce discours, lui répondit aussi-tôt : « Mon ami, vous êtes trop ha-
» bile pour ne point vous récompenser :
» je ne veux pas que vous me quittiez ;
» &, comme je vais bientôt aller en l'au-
» tre monde, je vous prie de me devan-
» cer de quelques instans pour y prépa-
» rer ma place. » Dans le moment, on le saisit ; & l'indiscret paya de sa tête sa révoltante prédiction. Hégiage ne lui survécut pas plus de trois jours ; il étoit dans sa cinquante-cinquieme année, & il avoit commandé dans l'Irac environ vingt ans, avec tant de rigueur, qu'il avoit fait périr plus de cent vingt mille hommes dans les supplices, & qu'il y avoit encore, lorsqu'il mourut, dans les prisons publiques, cinquante mille hommes, & trente mille femmes. Il naquit fermé par en bas, de sorte qu'il fallut l'ouvrir avec des instrumens de chirurgie. Il étoit si magnifique dans ses festins, qu'il y avoit quelquefois jusqu'à mille tables dressées ; & il portoit la libéralité au point de donner souvent à ses amis plus d'un million de piéces d'argent. Sa barbarie le fit détester de tout le

monde ; on le regardoit comme un monſtre, né pour la deſtruction de l'eſpece humaine. Un jour il ſe recommanda aux prieres d'un religieux Muſulman. Le ſolitaire dit auſſi-tôt : « Mon Dieu ! enlevez » Hégiage pour ſon bonheur, & ſur-tout » pour le nôtre. »

[715.]

Les armes de Valid avoient ſubjugué l'Eſpagne, la Sardaigne, les iſles de Minorque ; elles avoient pénétré dans la Gaule Narbonnoiſe, & menacé le reſte de l'Europe du joug impoſé à l'Afrique & à la plus grande partie de l'Orient. Tous les royaumes des Indes étoient tributaires ; il ne manquoit plus que la conquête de Conſtantinople, dont la priſe entraînoit celle des débris de ce fameux empire, pour rendre Valid maître de toute l'Aſie. Ce prince en forme le projet ; mais, ſur le point de partir pour cette expédition, la mort le prévient, & le fait deſcendre au tombeau à l'âge de quarante-trois ans. Monarque ordinaire, il ne ſe tira de la foule des ſouverains, que par ſon goût pour la magnificence. Il parloit peu, & toujours mal. Il ſe livroit quelquefois à de ſi grands emportemens, que rien ne pouvoit calmer ſes fureurs : c'étoit un feu momentané, mais il cauſoit les plus funeſ-

tes incendies, ſi, par la réſiſtance, on augmentoit ſon activité. Quoiqu'il fût très-vigoureux, & qu'il eût épouſé ſoixante & trois femmes, il ne laiſſa point d'enfant; & Soliman, ſon frere, fut déclaré ſon ſucceſſeur. On ne doit pas oublier de dire, à l'honneur de Valid, qu'il fut le premier des ſucceſſeurs de Mahomet, qui fonda un hôpital pour les malades, & une caravanſera, ou hôtellerie, pour les voyageurs & les étrangers. Cet établiſſement marque dans ce prince un grand amour pour l'humanité, vertu aſſez rare chez les deſpotes. Il fut auſſi le premier des Califes qui ordonna de dreſſer tous les actes publics en arabe, & non en grec, comme c'étoit la coutume avant ſa proclamation. La deviſe de ſon ſceau étoit conçue en ces termes: « Valid! tu » mourras, & tu rendras compte de tes » actions. » Ce devroit être celle de tous les rois.



SOLIMAN.

[716.]

LE premier uſage que Soliman fit de ſa puiſſance, fut de réprimer tous les déſordres qui régnoient dans l'empire, de rétablir la juſtice, d'encourager le commerce & les arts, objets que ſon prédéceſſeur avoit négligés. Ce ſoin, le plus digne d'un monarque, fit concevoir les plus riantes eſpérances; mais, ce qui mit le comble à l'allégreſſe publique, fut la liberté qu'il rendit à plus de deux millions d'infortunés, que la tyrannie des princes précédens, & les vexations des gouverneurs faiſoient languir dans les cachots: il n'y eut d'exceptés dans cette amniſtie, que ceux que des crimes capitaux rendoient indignes d'aucune grace.

[717.]

Le Calife embraſſe le projet de ſon prédéceſſeur, & veut ajoûter Conſtantinople aux cités de ſon empire. Par ſon ordre, Moſléma, ſon frere, ſe met à la tête des troupes Muſulmanes, & marche contre

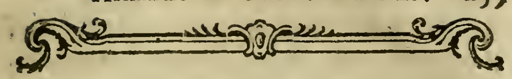
cette capitale, qu'il affiége par terre & par mer durant treize mois. L'empereur Grec, ménacé depuis long-tems, avoit tout disposé pour une vigoureuse résistance. D'abord, les succès furent variés ; mais le feu grégeois, qui brûloit par-tout, que l'eau même ne faisoit qu'exciter davantage, donna enfin aux Chrétiens une supériorité constante. Toute la flotte Mahométane fut dévorée par ces flammes inextinguibles. Elles s'attachoient sur les habits des soldats ; elles se communiquoient aux tentes, aux étendards, elles consumoient le fer même, & tout le camp de Mosléma paroissoit n'être qu'un vaste incendie, d'autant plus funeste, que tous les secours humains ne pouvoient l'arrêter. L'opiniâtre courage des Musulmans les soutint long-tems contre ces obstacles ; mais enfin, vaincus par les maladies plutôt que par le fer & les flammes des Grecs, ils regagnerent leur patrie après avoir perdu plus de cent-vingt mille hommes dans cette fatale expédition. Les habitans de Constantinople eurent aussi beaucoup à souffrir : la famine & la peste en moissonnerent plus de soixante mille, sans compter ceux qui périrent dans les différens combats qui se donnerent sous les murs de la place.

[718.]

Soliman continuoit à faire régner avec lui la juſtice & la clémence, lorſqu'une maladie, cauſée ſans doute par une indigeſtion, l'avertit que ſa derniere heure approchoit. Avant de mourir, il fit appeller Raja, ſon Viſir, & lui fit écrire un acte, par lequel il nommoit Omar, ſon couſin-germain, fils d'Abdalaziz, pour ſon ſucceſſeur, à condition néanmoins qu'après ſa mort, Yézid, ſon frere, ſuccéderoit à Omar. Quand cet écrit fut dreſſé, Soliman fit aſſembler les plus grands ſeigneurs de ſa cour, & leur commanda de jurer, entre les mains de Raja, qu'ils reconnoîtroient pour Calife, après ſa mort, celui qu'il avoit déſigné dans ſon teſtament. Ils obéirent. Omar, qui étoit avec eux, jura comme eux, ſans ſçavoir qu'il juroit pour lui-même. Il rencontra, peu de tems après, Raja, & le preſſa de lui apprendre le nom du futur monarque. « Vous n'avez rien à » riſquer avec moi, lui dit-il; la ſucceſſion » ne me regarde point, & je me ferai un » plaiſir de me réjouir avec vous du bon » choix du Calife. » Le diſcret Viſir fut inſenſible à ſes inſtances; &, quand le prince eut rendu l'eſprit, il fit aſſembler de nouveau tous les grands, & leur fit réitérer le ſerment qu'ils avoient fait de recon-

noître pour ſouverain celui que Soliman avoit nommé. Après cette cérémonie, d'autant plus importante qu'elle prévenoit tous les mécontentemens, il ouvrit le papier, & proclama Calife, Omar, dont l'élection fut auſſi-tôt ratifiée par le ſuffrage unanime de tous les Muſulmans.

Soliman avoit trente-neuf ou quarante-cinq ans lorſqu'il mourut. Son règne fut trop court pour le bonheur de ſes ſujets. Sa douceur & ſon humanité le firent adorer des peuples, qui lui donnerent le ſurnom rare & glorieux de Clef de la bonté. Il aimoit beaucoup les femmes; il en changeoit ſouvent, croyant varier ſes plaiſirs par la mutation des objets de ſes amours. On dit que ſon eſtomac digéroit ſi vîte, qu'il mangeoit cent livres de viandes par jour. On rapporte qu'une fois, après avoir dévoré trois agneaux rôtis à ſon déjeûné, il ne laiſſa pas de dîner en public, & de manger comme s'il n'eût encore rien pris. L'inſcription de ſon ſceau étoit: « Je crois en Dieu, notre Sauveur. » Omar, ſon ſucceſſeur, pontifia ſolemnellement à ſes funérailles, ce qui étoit alors une eſpece d'intróniſation.



OMAR II.

[719.]

DEPUIS Moavie I, on maudiſſoit, à la fin des prieres, dans toutes les moſquées de l'empire, Ali & toute ſa famille. Omar ſupprima cet uſage : « Muſulmans, dit-il au peuple, je ne veux de mal » à perſonne ; les méchans ſeuls doivent » me redouter. Ainſi laiſſons repoſer les » cendres des morts, & reſpectons des innocens qui ne doivent pas répondre des » fautes de leurs peres. » Cette modération, quelque louable qu'elle fût, déplut cependant à pluſieurs fanatiques, qui s'écrierent, en ſortant de la moſquée : « On néglige » la loi ! On néglige la loi ! » Le monarque mépriſa ces vaines clameurs, & continua de prodiguer à la maiſon d'Ali des preuves de l'affection la plus tendre. Un jour qu'il donnoit une audience publique, un Juif, qu'il avoit inſtruit du rolle qu'il devoit jouer, vint ſe proſterner aux pieds de ſon trône, & lui dit : « Seigneur, » je brûle d'amour pour votre fille ; daignez approuver ma flamme en me donnant ſa main. — Cela n'eſt pas poſſible, répondit le prince, car vous êtes

» d'une autre religion que moi. --- Mais, » ſeigneur, reprit l'Hébreux, Mahomet, » votre grand prophète, n'a-t-il pas donné » Fatime, ſa fille unique, à Ali? --- Il y » a bien de la différence, répartit Omar; » Ali étoit du nombre des Fidèles, & a été » le commandeur des Croyans. Si ce que » vous dites eſt vrai, interrompit le Juif, » pourquoi donc, ſeigneur, le maudiſſez-» vous publiquement dans vos moſquées? » Omar, ſe tournant alors vers les principaux courtiſans qui étoient avec lui, leur dit: » Répondez vous-mêmes à ce Juif; » &, comme il les trouva fort embarraſſés, il déclara que, déſormais, au lieu de la malédiction fulminée contre les Alides, on prononceroit ce verſet de l'Alcoran: « Seigneur, pardonnez-nous nos fautes, & » pardonnez auſſi à nos freres qui ſont » profeſſion de la même foi que nous. »

Le jour de ſa proclamation, Omar, après avoir harangué pour la premiere fois le peuple, donna aux pauvres les ſuperbes vêtemens qu'il portoit. On vint lui préſenter les plus beaux chevaux des écuries de ſon prédéceſſeur: il les refuſa; &, montant ſur celui dont il avoit coutume de ſe ſervir comme particulier, il s'en retourna dans ſa maiſon, ne voulant pas incommoder la famille de Soliman, qui logeoit dans le palais. En vain on voulut l'engager à

s'y,

s'y rendre : il fallut que les parens & les domeſtiques du monarque, honteux d'être moins modeſtes que le nouveau ſouverain, allaſſent joindre leurs prieres à celles des grands de l'empire, pour forcer l'humble Calife à prendre poſſeſſion d'un bien dont ſa dignité ſuprême le rendoit maître.

[720.]

Un ſéditieux, appellé Suzib, ſe révolte contre le Calife, ſous divers prétextes de religion, & ſe fait un parti redoutable. Omar, qui n'aimoit point la guerre, & qui craignoit ſur-tout de répandre le ſang Muſulman, écrit au rebelle : « Mon frere ! ſi vous » ne voulez que la réforme de la religion » & de l'état, dont les intérêts ſont inſé« parables, venez me trouver, nous pren» drons enſemble les moyens les plus pro» pres à parvenir à votre but. » Suzib, ayant reçu la lettre du prince, la baiſa reſpectueuſement, & chargea deux de ſes ſectateurs de porter au commandant des Fidèles une requête conçue en ces termes : » Vénérable vicaire du prophète, nous ſe» rions indignes de jamais jouir du bon» heur promis aux vrais Muſulmans, ſi nous » oſions former quelques plaintes contre » votre ſublime perſonne. Vous êtes le » plus juſte, le plus équitable de tous les » monarques ; vous rappellez dans ce ſié-

« cle pervers les heureuses vertus de l'âge
» de l'apôtre, & l'Islamisine vous doit au-
» jourd'hui tout son éclat. Mais, seigneur,
» une seule chose nous met les armes à la
» main, non point contre vous : notre
» vénération pour vous est trop profonde
» & trop sincere ; mais contre ces esprits
» remuans qui veulent changer vos dispo-
« sitions à l'égard de la maison d'Ali. Vous
» sçavez, glorieux prince, que votre fa-
» mille l'a dépouillée du Califat ; & vous
» avez vous-même reconnu la légitimité
» de ses droits à la souveraine puissance.
» Nous ne vous supplions point de lui
» rendre un trône que vous remplissez si
» bien : seulement, puisque vous avez con-
» damné la conduite de vos prédécesseurs
» à son égard, en proscrivant la malédic-
» tion qu'ils avoient ordonnée, nous vous
» conjurons, au nom de la justice que
» vous devez à tout le monde, de per-
» mettre qu'on maudisse maintenant, par
» représailles, tous les Califes de la famille
« d'Ommiah. »

Cette exhorbitante proposition étonna le Calife ; mais, gardant sa modération ordinaire : « Mes amis, répondit-il aux députés,
» ce que vous me demandez regarde l'autre
» monde ; & je croirois faire un grand
» péché, si je vous l'accordois. Jamais le
» Tout-Puissant n'a commandé de maudire

» perſonne ; Pharaon lui-même, qui s'étoit
» arrogé, avec tant d'impudence, les hon-
» neurs divins, n'a pourtant pas été formel-
» lement maudit. Ainſi, puiſque vous re-
» connoiſſez que je ſuis juſte & équitable,
» pouvez-vous exiger de moi que je mau-
» diſſe les Ommiades, qui ſont mes parens,
» qui font réguliérement la priere, qui
« obſervent les jeûnes, les préceptes, &
» toutes les pratiques preſcrites aux Mu-
» ſulmans ? » Les députés, n'ayant rien à
répliquer, lui expoſerent un autre de leurs
griefs. « Mais, ſeigneur, lui dirent-ils, un
» bon prince comme vous, doit-il laiſſer
» ſa couronne à un ſucceſſeur perdu de
» débauches & impie ? ---- C'eſt le ſoin
» de la providence, répondit Omar ; ce
» ſeroit uſurper ſes droits que de prévenir
» ce qu'elle a déterminé dans ſes décrets
» éternels. ---- Ah ! ſeigneur, reprirent
» auſſi-tôt les députés, nous connoiſſons
» Yézid, fils d'Abdalmélec. Nous ſçavons
» que votre prédéceſſeur lui a deſtiné le
» ſceptre après vous, & nous n'ignorons
» point qu'il a toutes les mauvaiſes qua-
» lités qu'un prince vicieux peut avoir. »
A ces mots, Omar ne put retenir ſes lar-
mes ; il leur demanda trois jours pour ſon-
ger à la réponſe qu'il devoit leur faire ;
mais les Ommiades, ayant été inſtruits de
tout ce qui s'étoit paſſé dans cette confé-

rence, craignirent que le Calife ne prît la résolution de changer l'ordre de la succession, & peut-être même de faire passer le Califat dans une autre famille. Ils résolurent de lui donner la mort pour prévenir ce dessein. Ils gagnerent un de ses esclaves, qui lui servit des fruits empoisonnés. Le poison n'opéra point sur le champ : le prince languit durant plusieurs jours; &, quoique les douleurs qu'il souffroit, fussent très-vives, jamais il ne fit entendre une seule plainte. Ses amis lui conseillerent de prendre quelques remèdes pour sa guérison : « Je suis tellement résigné à la vo-
» lonté de Dieu, leur répondit-il, je suis
» si fortement persuadé de l'opinion du
» terme fatal & inévitable de la vie des
» hommes, que, si, pour échapper à la
» mort, il falloit seulement me frotter le
» bout de l'oreille avec de l'huile, je re-
» fuserois de le faire. » Mosléma vint le voir, & le trouva couché sur un lit de feuilles de palmier, ayant quelques peaux pour coussin, & un habillement commun pour couverture. Ses lèvres paroissoient flétries & livides, & il n'avoit qu'une chemise sale. Mosléma ne put s'empêcher de blâmer Fatime, sa sœur, femme d'Omar, de ce qu'elle souffroit que le commandant des Fidèles fut vu de quelqu'un dans un état si mal-propre & si vil. Elle se justifia,

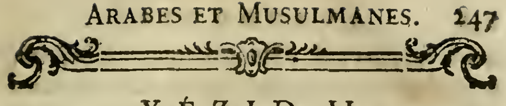
en aſſurant que le Calife n'avoit point de chemiſe pour en changer. Moſléma verſa des larmes, & rendit graces à Dieu d'avoir inſpiré à un ſi grand prince des ſentimens d'une ſi profonde humilité.

Omar mourut dans ſa trente-ſeptieme année, & fut inhumé dans le territoire d'Emeſſe. Ses vertus l'avoient fait monter ſur le trône, & ſes vertus l'en firent deſcendre. Il fut l'ornement d'un ſiécle corrompu, & l'exemple des rois équitables. Il étoit pieux par caractere; &, dès ſon enfance, il avoit tourné toutes ſes penſées vers le ciel. L'inſcription de ſon ſceau étoit: » Omar, fils d'Abdalaziz, croit en Dieu. » Après ſa mort, quelques Arabes enfoncerent les portes de la maiſon où il ſe retiroit ſouvent. Ils croyoient y découvrir quelque tréſor; mais ils n'y trouverent qu'une veſte groſſiere, qu'il portoit quelquefois lorſqu'il alloit à cheval, & une corde ſuſpendue, ſur laquelle il ſe balançoit de tems en tems pour ſe récréer, quand ſes eſprits étoient épuiſés par ſes longues & ferventes prieres.

Majushun, l'un des plus illuſtres docteurs Mahométans, pour faire connoître tout le mérite d'Omar, s'exprime de la ſorte. « Un » jour je ſentis tout-à-coup mes ſens défail- » lis: je tombai; on me crut mort. Un ange, » ſemblable à celui que vit le prophète,

» porta mon ame jusqu'au septieme ciel, » où l'apôtre de Dieu habite. Une bouche » mortelle ne sçauroit exprimer toutes les » merveilles qui s'offrirent alors à mes yeux. » Je vis tous les habitans du fortuné séjour. » Mahomet étoit à leur tête. Abubècre & » Omar étoient à ses côtés, & le prophète » tenoit dans son sein Omar, fils d'Abda- » laziz. Surpris de voir ce Calife plus hono- » rablement placé que les deux autres, j'en » demandai la raison. Une voix me ré- » pondit aussi-tôt : Abubècre & Omar ont » exercé la justice & pratiqué les bonnes » œuvres dans les premiers tems, & dans » la ferveur du Musulmanisme ; mais le » fils d'Abdalaziz les a surpassés, en ce qu'il » a possédé toutes les vertus dans un tems » d'injustice & de corruption. »





YÉZID II.

[721.]

Yézid avoit à peine pris le ſceptre, qu'il révoqua tous les gouverneurs que ſon prédéceſſeur avoit mis à la tête des provinces, ce qui cauſa bien des révoltes. Le plus formidable des ſéditieux étoit Yézid, fils de Mohalleb. Il s'empara de Cufa, étendit ſa domination dans la plus grande partie de l'Irac, & ſe vit en peu de mois en état d'oppoſer plus de trois cents mille hommes aux efforts du nouveau Calife. Ce prince chargea Moſléma, ſon frere, de combattre le rebelle. Trois batailles ſanglantes terraſſerent la rebellion. Yézid fut tué; & ſa tête, portée au Calife, fut le trophée de la victoire.

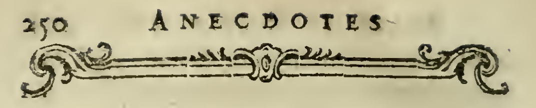
Tandis que les troupes de ce prince triomphoient en Arabie, il ſe déshonoroit à Damas par un trait d'extravagance, qui fut bien funeſte aux animaux de ſon empire. Il publia un édit qui enjoignoit à ſes ſujets, ſous peine de la vie, de tuer les chiens, les pigeons, les coqs blancs, & toutes les autres bêtes de cette couleur. On ignore le motif de cette ſinguliere proſcription. Enſuite il aſſouvit ſur les Chrétiens ſon humeur ſanguinaire. Il fit abbatre toutes

leurs images; il défendit qu'un Chrétien fut admis en témoignage contre un Musulman, & statua que le témoignage d'un Musulman prévaudroit sur celui de trois Chrétiens.

[723.]

Sous le Califat de Soliman, Yézid avoit acheté, pour quatre mille dinars, une belle chanteuse, nommée Hababa, dont il étoit passionnément épris. Mais Soliman, regardant cette passion comme une tache pour son frere, l'obligea de la renvoyer; & elle fut achetée par un Egyptien. Saada, femme d'Yézid, voulant gagner les bonnes graces de son époux, lui demanda un jour, après qu'il fut parvenu au trône, s'il avoit quelque chose déformais à desirer dans le monde? Le prince répondit par un profond soupir. Saada le pressa de s'expliquer: « Hélas! dit Yézid, pour être » heureux, il ne me manque plus que l'ado» rable Hababa. » La complaisante épouse du monarque trouva moyen de faire venir l'aimable objet de la tendresse de son époux; elle la lui mit entre les bras, & son zèle fut récompensé d'une confiance sans bornes. Un jour le Calife, se trouvant dans la Palestine, voulut donner un superbe repas à sa maîtresse dans un palais délicieusement situé sur les bords du Jourdain. On servit au dessert les plus excellens fruits du pays. Le vin, que l'on n'avoit

point épargné, malgré la défenſe de l'Alcoran, avoit animé les deux amans. Ils badinoient l'un & l'autre en ſe jettant des fruits. Yézid prit un grain de raiſin & le fit tomber dans le ſein de ſa maîtreſſe. Hababa le prit, & le porta à ſa bouche pour le manger; mais ce grain, qui étoit fort gros, paſſant de travers dans ſa gorge, la ſerra ſi fort, qu'elle perdit la reſpiration, & fut étouffée ſur le champ. Yézid fut ſi touché de cet accident funeſte, qu'il tomba dans la plus profonde triſteſſe. Son déſeſpoir alla ſi loin, que, pendant une ſemaine entiere, il ne voulut point permettre qu'on l'inhumât; & ce ne fut que ſur les inſtances réitérées de ſes domeſtiques, qui ne pouvoient plus ſupporter l'infection de ce cadavre, qu'il conſentit à la célébration de ſes funérailles. Mais le ſépulcre ne fut pas capable de guérir ſa phrénéſie; il la fit exhumer pour la voir encore. Enfin, n'ayant pu modérer l'excès de ſon affliction, il ne ſurvécut que quinze jours à ſa chere Hababa, dans le tombeau de laquelle il voulut être enterré. Prince indolent quand il s'agiſſoit des affaires de l'empire, mais plein d'ardeur pour ſes plaiſirs, il dépenſa des ſommes immenſes pour ſatiſfaire ſes paſſions dont il étoit l'eſclave. Il en fut la victime; & ſa mort malheureuſe ne fit répandre aucune larme dans toute l'étendue de ſes états.



HÉSHAM.

[726.]

DEPUIS la proclamation de Hésham, qu'Yézid, son frere, avoit déclaré son successeur, jusqu'à la mort de ce prince, l'histoire Musulmane ne nous offre que des guerres, contre l'empereur de Constantinople, ou contre le Kan des Turcs ou Huns, qui habitoient au-delà des portes Caspiennes. Presque toujours la victoire suivit les drapeaux de Mahomet. La bravoure de Mosléma & de Soliman, fils du Calife, l'avoit fixée sur leurs pas.

[732.]

Il s'éleve en Syrie un imposteur, qui se donne pour Moyse ressuscité d'entre les morts. Il séduit un grand nombre de Juifs; il leur promet de les rétablir dans la terre promise; &, par son éloquence, il captive si bien leurs cœurs, que tous à l'envi lui prodiguent leurs fortunes. Mais, quand le fourbe eût ramassé de grandes sommes d'argent, il disparut. Il alloit sortir des terres de la domination Musulmane, lorsqu'on l'arrêta; il fut conduit devant le Calife, qui le dépouilla de ses trésors, & le remit entre les

mains de ceux qu'il avoit féduits, pour le punir comme ils le jugeroient à propos.

[736.]

Le jeune Soliman, fils du Calife, porte la guerre jufques dans le fein de l'empire de Conftantinople. L'empereur fait marcher contre lui une armée nombreufe. Le prince Arabe la taille en piéces, & fait une foule de prifonniers, parmi lefquels fe trouvoit un Pergamien, qui prétendoit être Tibere, fils de l'empereur Juftinien. Hésham, pour faire honneur à fon fils, & pour donner de la crainte à la cour de Conftantinople, traite ce prétendu prince avec les plus grandes marques de diftinction. Il l'envoie à Jérufalem & dans les principales villes de Syrie, avec une fuite magnifique, & efcorté d'un gros corps de troupes. Mais, quelque plaifir que cette comédie pût faire aux fujets du Calife, on ne voit pas qu'elle ait produit aucun avantage. L'empereur Grec continua de réfifter aux Mufulmans, mais toujours avec peu de fuccès.

[738.]

La mort de Mofléma met en deuil tout l'empire Mufulman. Ce prince, fils d'Abdalmélec, & frere du Calife actuel, étoit le plus grand capitaine de fon fiécle. Il avoit triomphé en plus de fix cents ba-

tailles. Il avoit pris plus de trois cents villes ou châteaux fortifiés. Il avoit dompté six chefs de rebelles, & c'étoit à lui que la famille d'Ommiah devoit son affermissement sur le trône. Il ne laissoit que Soliman, son neveu, qui pût succéder à sa rare valeur.

[739.]

La famille d'Hossein vivoit dans l'obscurité; elle paroissoit ne plus songer à l'ancien patrimoine de ses peres, lorsque Zéïd, son chef, que les partisans secrets de la maison d'Ali regardoient comme le légitime Calife, essaya de rétablir ses droits. Il s'étoit fait un grand parti dans l'Irac; depuis long-tems il avoit combiné tous les moyens de remonter sur un trône, d'où ses ancêtres avoient été si tristement précipités. Il se met à la tête de quatorze mille hommes dévoués à ses intérêts, marche à Cufa, qui se déclare d'abord en sa faveur, & menace l'empire d'une révolution terrible. Mais le gouverneur de Basrah étoit trop habile pour laisser prendre une consistance solide à l'autorité du rebelle. Joseph, c'étoit le nom de ce ministre, prit un corps de troupes, dont le nombre égaloit celui des séditieux, & feignit de marcher à leur rencontre pour décider la querelle dans une seule bataille. Lorsqu'il

fut en préſence, il s'arrêta tout-à-coup, & ſe tint renfermé dans ſon camp. La nuit ſuivante, il décampa, & ſe retira vers les vaſtes ſolitudes qui ſont entre Baſrah & Cufa. Zéïd, qui regardoit cette démarche comme une fuite, le pourſuivit; c'étoit ce que deſiroit Joſeph, dont le but étoit d'engager les rebelles dans un pays où bientôt ils manqueroient de tout. Zéïd ne reconnut ſon imprudence que lorſqu'il n'étoit plus tems de la réparer. Il falloit combattre pour ſe tirer de ce mauvais pas; mais le gouverneur de Baſrah, qui l'enveloppoit de toutes parts, s'obſtinoit à reſter ſous ſes retranchemens, que les révoltés ne pouvoient attaquer. La famine devint affreuſe dans le camp des partiſans de Zéïd. Après un blocus de quinze jours, ils ſe virent contraints de ſe dévorer les uns les autres: la plûpart déſertoient, & le bon accueil que leur faiſoit Joſeph, augmentoit de jour en jour le nombre de ceux que l'extrême néceſſité rendoient infidèles. Enfin Zéïd ſe vit réduit à quatorze hommes, avec leſquels il oſa tenter de ſe faire jour au travers des bataillons ennemis. Son déſeſpoir anima ſa valeur; ſuivi de ſes braves compagnons, il combattit durant deux heures, & tua de ſa main juſqu'à trente Muſulmans. Reſté ſeul, couvert de bleſſures, épuiſé de fatigues, il réſiſtoit encore,

lorſqu'un Syrien le frappa par derriere & le fit tomber. On lui donna la mort ; & l'on coupa ſa tête, que Joſeph fit auſſi-tôt porter au Calife. Ce prince la fit placer ſur l'une des portes de Damas, & commanda qu'on réduisît en cendres le cadavre du rebelle, après l'avoir ſuſpendu durant un mois à un gibet.

[740.]

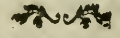
Un des premiers officiers de Hésham fut accuſé de boire du vin, d'avoir des chanteuſes, & de jouer du luth. Le prince le fit comparoître devant ſon tribunal avec l'inſtrument qu'il aimoit avec tant de paſſion, & commanda à ſes domeſtiques de donner à ce miſérable de ſon tambour par les oreilles. On obéit ; & le coupable ſe mit à pleurer. Un de ſes amis, le voyant répandre des larmes, s'approcha de lui, & lui dit : « Pourquoi vous déshonorer en » ſupportant avec ſi peu de courage la » peine que l'on vous inflige ? — Je ne me » plains pas, répondit l'officier, du traite- » ment que j'eſſuie ; mais je pleure parce » que l'on traite avec tant de mépris mon » luth de tambour. »

[742.]

Hésham meurt d'une eſquinancie, à l'âge de cinquante-ſix ans, après avoir nommé

pour ſon ſucceſſeur Valid, fils d'Yézid II, ſon frere. Quoique ce prince eut gouverné ſans premier miniſtre, ſon avarice exceſſive le rendit le fléau de ſes ſujets, qu'il accabla d'impôts durant un règne de plus de dix-neuf ans. Jamais il ne confioit à perſonne les clefs de ſon tréſor. Il ſe renfermoit ſouvent dans une chambre pour avoir le ſingulier plaiſir de calculer ſes richeſſes. Pour lui faire la cour, il ſuffiſoit de lui montrer de l'or ou de l'argent; & au ſon de ces métaux, que les préjugés de tous les ſiécles ont rendus précieux, il prodiguoit les graces. Il avoit pluſieurs garderobes remplies d'habits, ce qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit eu; mais il les avoit ſi bien fermées, que Valid, ſon ſucceſſeur, ne trouva pas un drap pour l'enſevelir, & qu'il fallut qu'un de ſes affranchis en fournît un. On trouva, après ſa mort, ſept cents coffres, ſcellés de ſon ſceau, comblés de linge & de vêtemens de toute eſpece; on y remarquoit, entr'autres, mille hauts-de-chauſſes, & dix mille chemiſes. Cependant ce prince paroiſſoit preſque toujours avec des habits déchirés; &, ſans l'appareil extérieur qui l'accompagnoit par-tout, on l'eût pris pour le plus miſérable des Muſulmans. Il ne fut prodigue que pour un ſeul objet: quand il s'agiſſoit d'acheter des chevaux, il n'épar-

gnoit aucune dépenſe : il les aimoit paſſionnément ; &, quoiqu'il n'allât pas ſouvent à cheval, il en nourriſſoit plus de quatre mille dans ſes écuries, uniquement pour le plaiſir de les voir. L'inſcription de ſon ſceau faiſoit alluſion à ſon goût : elle étoit conçue en ces termes : « Un jugement » ſage reſſemble à un cheval bien nourri. » Nous n'entreprendrons point de prouver la juſteſſe de cette reſſemblance : elle ne pouvoit exiſter que dans l'imagination d'un prince auſſi bizarre que Hésham. Scrupuleux plutôt que dévôt, il ſacrifioit l'eſprit de ſa religion aux pratiques extérieures. Il vouloit ſur-tout qu'on obſervât dans les moſquées un ſilence rigoureux, qui ne fût interrompu ni par le bruit de ceux qui arrivoient trop tard à la priere, ni par le bourdonnement de ceux qui préféroient le plaiſir de cauſer à l'oreille, à la vénération profonde qu'ils devoient à l'Etre ſuprême. Il puniſſoit ſévérement ceux de ſa maiſon qui négligeoient d'aſſiſter aux offices journaliers de la moſquée. Un jour, un de ſes fils s'étant excuſé de ne s'être pas trouvé au temple pour la priere, parce qu'il n'avoit pas eu ſon équipage, le Calife lui défendit d'y venir autrement qu'à pied pendant une année entiere.



VALID

VALID II.

[742.]

VALID étoit âgé de quarante ans lorſqu'il monta ſur le trône. Hésham, ſon oncle, l'avoit toujours traité avec les plus grandes marques de diſtinction; mais Valid, s'étant abandonné à l'ivrognerie & aux plus horribles débauches, encourut la diſgrace du Calife, qui voulut employer l'autorité pour lui faire changer de conduite. Valid quitta la cour, & choiſit la ville d'Azrah pour retraite. La ſolitude lui donna lieu de réfléchir ſur ſes déréglemens; il réſolut de mener une vie moins ſcandaleuſe, & en effet il parut converti. Hésham, qui l'aimoit tendrement, en fut ſi ſatisfait, qu'à l'excluſion de ſes propres enfans, il lui tranſmit le ſceptre.

Après ſa proclamation, Valid, pour gagner l'affection de ſes ſujets, leur prodigua les tréſors immenſes de ſon prédéceſſeur. Il fit diſtribuer des habits & des proviſions à tous les impotens & à tous les aveugles de Damas, & fit préſent aux dames de cette capitale de quantité de parfums & de riches parures. Il ſuffiſoit de ſe préſenter

pour obtenir tout ce qu'on demandoit. Enfin, il mit le comble à ſes profuſions, en augmentant d'un dixieme la paye de toutes les troupes répandues dans ſes vaſtes états. Heureux ce prince, ſi, plutôt que de diſſiper ainſi la plus pure ſubſtance des peuples, il n'eût point repris, en ceignant le diadême, les vices honteux qui avoient déshonoré ſa jeuneſſe !

[743.]

En prenant la couronne, Valid ſe crut tout permis. A peine oſe-t-on croire tout ce que les hiſtoriens racontent des déſordres auxquels il ſe livra publiquement. Il étoit ſans ceſſe environné de jeunes libertins, avec leſquels il oſoit paroître dans les rues, couronné de fleurs, & marchant au bruit des inſtrumens, dont le ſon reſpiroit la molleſſe. Si quelque Muſulmane ſe rencontroit ſur leurs pas, elle devenoit la victime de leur brutale impudence. Un jour, l'indigne Calife ayant apperçu une jeune fille d'une éclatante beauté, il courut à elle, la ſaiſit, & la viola devant tout le monde. Enſuite il lui fit mettre un voile, & l'obligea de réciter les prieres dans la moſquée. Dans le pélerinage qu'il fit à la Mecque, il fit porter du vin avec lui, & ſe fit accompagner de tout ſon équipage de chaſſe, voulant changer un devoir de religion en une

partie de plaiſir. Il ne ſe baignoit jamais que dans des cuves remplies de vin & de lait; & les plus habiles muſiciens chantoient alors les couplets les plus obſcènes. Il ordonna qu'on lui fît un ſépulcre de fer, qu'il avoit deſſein de placer dans la Caaba. Un dévot Muſulman, touché des déportemens du prince, s'aviſa de lui préſenter dans l'Alcoran la condamnation de ſa conduite. Valid, irrité, ſaiſit ce livre vénérable, le mit en piéces, & le foula aux pieds. Il porta l'impiété plus loin encore, en faiſant, dans la moſquée de Damas, profeſſion publique de Zendiciſme, ſecte qui revient à-peu-près à celle de nos Déiſtes modernes.

Tant d'excès révolterent tellement les Syriens, qu'ils réſolurent de dépoſer un monarque ſi peu digne de repréſenter la perſonne du prophète. Dans ce deſſein, ils proclamerent Calife Yézid, fils de Valid I, ſon couſin-germain. La révolution fut prompte. Dès qu'Yézid ſe vit ſur le trône, il aſſembla des troupes, & marcha contre Valid, qui ſe divertiſſoit alors dans le territoire de Bohéira, à quelques lieues de Damas. Il l'aſſiégea dans ſon palais; &, lorſque ſes ſoldats parurent aux portes, le prince dépoſſédé leur reprocha vivement leur ingratitude. « Perfides, leur dit-il, j'ai di-
» minué les impôts; j'ai ſecouru vos pau-
» vres; je vous ai comblés de faveurs;

» j'ai été plus généreux à votre égard, que » tous ceux qui ont régné avant moi : est-» ce là ma récompense ? » Pour toute réponse on lui rappella ses vices & ses impiétés ; on lui reprocha d'avoir entretenu un commerce criminel avec les concubines de son pere ; & dix des plus résolus ayant forcé la porte de son palais, leur chef donna la mort à Valid, qui la reçut sans résister. On lui coupa la tête & une main, que l'on porta en triomphe par les rues de Damas, & que l'on attacha ensuite à l'une des portes de cette capitale. Telle fut la fin du prince le plus corrompu que l'on eût encore vu chez les Musulmans. Il étoit bon poëte, mais il n'exerçoit sa verve que sur des sujets conformes à son goût licencieux. Il étoit très-éloquent ; talent stérile, & quelquefois dangereux dans un mauvais prince. Il portoit la gourmandise jusqu'à vouloir goûter de tous les mets que l'on servoit sur sa table, souvent au nombre de six mille. Il fit mettre sur son sceau cette inscription : « O Va-» lid ! crains la mort ! » Jamais monarque ne vécut d'une maniere moins conforme à cette devise.



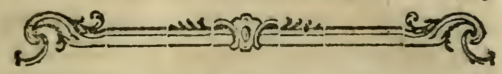
YÉZID III.

[743.]

YÉZID étoit un prince juſte & vertueux. A peine ſe vit-il aſſis ſur la chaire de Mahomet, qu'il ſongea à régler les finances de l'état, que ſon prédéceſſeur avoit diſſipées par ſes folles largeſſes. Les réformes qu'il fit, & la diminution de la paye des troupes, lui mériterent le ſurnom d'Al-Nakes, qui veut dire, celui qui retranche. Il eût fait le bonheur de l'empire Muſulman, ſi ſon règne eût été plus long & moins orageux. La nouvelle de la mort de Valid cauſa de grands mouvemens dans les provinces, où l'on éprouvoit les effets de ſa prodigalité, ſans connoître ſes vices. Les Emeſſéniens, d'un côté, ſe révolterent, ſous prétexte de venger le Calife aſſaſſiné, & défirent une armée nombreuſe que le nouveau prince avoit fait marcher pour éteindre la rebellion. De l'autre, Mervan, de la famille de Valid, feignant de prendre la défenſe des enfans de ce monarque, aſſembla des forces pour détrôner l'uſurpateur. Mais Yézid trouva

moyen de le gagner, en lui donnant les plus riches gouvernemens de l'empire. Après cet accommodement, le Calife fit reconnoître Ibrahim, son frere, pour héritier présomptif de la couronne ; &, à son défaut, Abdalaziz, fils d'Hégiage. Il se disposoit à dompter les habitans d'Emesse, que des succès rapides avoient rendus formidables, lorsque la peste, qui régnoit à Damas, l'enleva après six mois de règne. Il avoit pris pour inscription cette devise : » O Yézid ! persévere en ce qui est droit ! » Ce n'étoit point chez ce prince une maxime stérile.

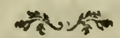


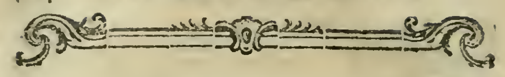


IBRAHIM.

[743.]

IBRAHIM ne fit que se montrer sur le trône. Mervan, depuis sa premiere révolte, cherchoit à s'emparer de la couronne, sous prétexte de la rendre aux enfans de Valid. En effet, il les fit proclamer Califes ; mais, comme ces princes étoient entre les mains de leurs ennemis, cette dignité leur coûta la vie, qu'ils perdirent par l'ordre de leur rival. En mourant, ils transporterent leur droit à Mervan, leur vengeur, qui sçut bien les faire valoir. A la tête des Emesséniens, qui s'étoient déclarés en sa faveur, il s'avança vers Damas. Soliman, général d'Ibrahim, vint à sa rencontre : il y eut une bataille sanglante entre les deux armées. La victoire se rangea sous les drapeaux de Mervan ; & la défaite de Soliman ouvrit au vainqueur les portes de Damas. Il y fut reconnu Calife par les principaux Syriens, & par Ibrahim lui-même, qui abandonna sans peine un sceptre qu'il ne pouvoit défendre.





MERVAN II.

[744.]

LA valeur de Mervan lui avoit mérité le ſingulier ſurnom d'Ane de Méſopotamie, qualification honorable dans un pays où cet animal utile, eſtimé pour ſa vigueur infatiguable, n'éprouve point l'humiliation qu'on lui prodigue parmi nous. Cette vertu guerriere, qui avoit diſtingué le nouveau Calife avant ſa proclamation, lui fut ſur-tout néceſſaire, lorſqu'il fut monté ſur un trône que les révoltes & les guerres civiles ne ceſſerent d'ébranler, qu'après en avoir précipité le prince qui l'occupoit. Les premiers rebelles qu'il eut à combattre, furent ceux même qui l'avoient élevé ſur la chaire du prophète. Ces Emeſſéniens, à la tête deſquels il avoit vaincu les troupes d'Ibrahim, mécontens peut-être de la reconnoiſſance d'un prince dont la grandeur ſembloit être leur ouvrage, lui déclarerent la guerre dès qu'il eut pris le ſceptre. Au nombre de ſoixante mille hommes, ils ſe retirent dans leur ville, & perſécutent les amis de Mervan. Ils ſe donnent des chefs; ils font des courſes ſur les terres ſoumiſes au Calife; ils

menacent de lui donner un ſucceſſeur. Mervan, qui d'abord avoit diſſimulé, ſe détermine enfin à réprimer ces excès. Il marche contre Emeſſe, l'aſſiége, & preſſe les habitans de lui apprendre le motif qui leur a mis les armes à la main. « Nous » ſommes toujours prêts à vous obéir, » ſeigneur, répondirent les ſéditieux : » d'autres motifs que celui de nous ſouſ- » traire à votre puiſſance nous ont ar- » més ; &, ſi vous daignez entrer dans no- » tre ville, nous vous les apprendrons. » Mervan, qui ne ſe défioit de rien, entre avec trois cents hommes dans la ville. Mais à peine a-t-on fermé les portes, qu'il ſe voit inveſti avec ſa petite troupe. Le combat eſt terrible. Il ſe défend durant deux heures avec le plus intrépide courage. Ses guerriers, excités par ſon exemple, font mille prodiges de valeur. Enfin ils ſuccombent ſous le nombre qui les accable. La plûpart ſont taillés en piéces ; ſix ſeulement, dont les armes étoient à l'épreuve, font au Calife un rempart de leurs corps & de leurs boucliers ; ils ſe défendent en retraite, & ſe font ouvrir, l'épée à la main, la même porte par laquelle ils étoient entrés. Ce perfide triomphe enfla ſinguliérement les Emeſſéniens. Ils oſerent tenir la campagne devant l'armée du prince, & lui préſenter la bataille. Mais ils payerent cher leur aveugle témérité.

Dans une action générale, ils furent entiérement vaincus ; plus de vingt mille furent passés au fil de l'épée, sans compter ceux qui avoient été les victimes du combat ; & la superbe Emesse, qui vouloit donner la loi à son souverain, vit renverser ses fortifications, détruire ses magnifiques édifices, & périr sur la croix six cents séditieux qui avoient été l'ame de la révolte.

[745.]

Soliman, cet infortuné général d'Ibrahim, n'avoit point été enveloppé dans la ruine de son maître. Mervan, qu'il n'avoit pas voulu reconnoître, & dont il étoit craint, lui avoit promis d'oublier ses torts, pourvu que dans la suite il vécût sans violer la paix qu'il lui demandoit pour prix de son amnistie ; mais Soliman ne put résister au violent desir d'abbatre un prince qu'il regardoit comme un usurpateur. Il s'étoit retiré à Basrah, dont les citoyens l'adoroient. Il leur raconta ses malheurs : il exagéra ses disgraces ; il peignit le tyran, (c'est ainsi qu'il nommoit le Calife,) avec les couleurs les plus odieuses ; enfin, il excita leur indignation & leur zèle au point que, d'une voix unanime, ils le proclamerent commandant des Fidèles, seul & légitime successeur du prophète. Afin de réaliser ce titre, vingt

mille Baſriens prennent les armes. Bientôt quatre-vingt mille Syriens les joignent, pour partager leur fortune, & ſervir le même maître. Avec ces troupes, qui groſſiſſoient tous les jours, Soliman fait des conquêtes; Emeſſe, qui ne pouvoit pardonner à Mervan les maux dont il l'avoit accablée l'année précédente, ſe déclare en ſa faveur. Tout annonce une nouvelle révolution. Mervan ſe hâte de la prévenir. Cent cinquante mille hommes marchent, ſous ſes ordres, à la rencontre des rebelles. Se voir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. La bataille eſt opiniâtre. Elle dure, avec le plus cruel acharnement, depuis le lever de l'aurore juſques bien avant dans la nuit. Les ténèbres ſeules arrêtent les guerriers, que l'animoſité de leurs chefs ſembloit avoir tranſportés des mêmes ſentimens. Pendant trois jours conſécutifs, cette ſanglante mêlée recommence toujours avec plus de fureur. Enfin Soliman, qui avoit perdu la moitié de ſes troupes, ſe voit contraint de céder encore une fois à la ſupériorité, ou, ſi l'on veut, à la fortune de ſon rival. Emeſſe lui ouvre un aſile. Il y entre accompagné ſeulement de deux hommes: toute ſa grande armée s'étoit diſſipée comme l'ombre. Là, neuf cents Emeſſéniens, touchés de ſon infortune, s'engagent, par ſerment, à ſoutenir ſes intérêts juſqu'à la mort, Avec cette

petite troupe, Soliman ſe met en embuſcade dans les défilés de Telmaïr, non loin d'Emeſſe, dans le deſſein d'y ſurprendre le Calife. Mervan & ſes ſoldats, qui croyoient l'ennemi renfermé dans la ville, marchoient avec cette négligence qu'inſpire une profonde ſécurité, fondée ſur une victoire complette. Tout-à-coup ils ſe voyent attaqués avec fureur, ſans pouvoir ſe défendre. La plûpart périſſent, avant qu'on ſoit en état de repouſſer les aſſaillans. Mervan, qui apprend ce carnage, accourt de l'arriere-garde avec des troupes fraîches & bien armées. La fortune change. Soliman eſt accablé à ſon tour. Il ſurvit ſeul à tous ſes zélateurs; & ſon épée lui ouvre le chemin d'Emeſſe. Mervan l'y pourſuit de ſi près, qu'il n'a que le tems de remettre à Saïd, ſon frere, le commandement de la ville, pour ſe réfugier dans une cité plus éloignée. Saïd ranime le zèle des citoyens que la préſence du Calife intimide. Ils ferment leurs portes au prince, qui les aſſiége pour la ſeconde fois. Pendant les ſept mois que dura cette expédition, Mervan battit la place avec plus de quatre-vingt balliſtes, qui lançoient des pierres énormes. On en compta quatre cents mille qui tomberent ſur les maiſons avec un fracas horrible. Il n'y avoit plus pour les citoyens de ſûreté dans leur propre patrie. Pour éviter la

mort qui les pourſuivoit par-tout, le plus grand nombre alloit ſe cacher dans les ſouterrains, où la famine & les maladies venoient les moiſſonner. Il ne reſtoit plus de ſoldats pour défendre les remparts. Saïd força les femmes à partager les pénibles fonctions de la guerre : ces infortunées, élevées, nourries dans la molleſſe, ſuccomboient à ces fatigues ; & leur triſte fin mettoit le comble à la douleur qui dévoroit les reſtes des habitans d'Emeſſe. Enfin, n'écoutant plus que leur déſeſpoir, & fermant l'oreille aux pathétiques exhortations de Saïd, ils réſolurent de ſe rendre, eſpérant de mériter leur pardon en livrant leur gouverneur. Ils l'arrêterent dans ſon palais, le chargerent de chaînes, & le conduiſirent à Mervan, auquel ils le préſenterent, en rejettant ſur lui la longueur de leur réſiſtance. Mervan, qui ne pouvoit plus les punir, leur pardonna leur nouvelle révolte. Seulement il extorqua d'un riche Juif une ſomme de quatre cents mille piéces d'or. C'étoit le ſeul des citoyens d'Emeſſe, qui eût menagé ſa fortune dans cette funeſte cataſtrophe.

[746.]

Tandis que Mervan diſputoit ſa couronne à la rebellion, il ſe formoit dans les différentes provinces de ſon empire, un

orage qui devoit l'accabler. Depuis le régne d'Omar II, la famille d'Abbas, iſſuë, comme celle d'Ali, d'Abdolmotalleb, aïeul de Mahomet, voyoit ſe tourner vers elle les yeux de tous les Muſulmans. On ſe diſoit l'un à l'autre qu'elle étoit bien plus digne du trône de Mahomet, que les Ommiades qui le ſouilloient depuis long-tems par leurs crimes. Après tant de viciſſitudes qui avoient opéré cette mutation fréquente de ſouverains, les cœurs des Saraſins s'étoient détachés de la maiſon régnante, & avoient trouvé, pour ainſi dire, dans les Abbaſſides de quoi fixer leur affection. Les richeſſes immenſes, la multitude, la puiſſance de ces illuſtres particuliers qui comptoient des villes au nombre de leurs poſſeſſions, la piété, le zèle qu'ils montroient en toutes rencontres, les égards qu'ils prodiguoient à tous les Muſulmans, tout, en un mot, parloit en leur faveur. Ceux même que la religion avoit armés pour la cauſe des Alides, rebutés par les diſgraces multipliées de cette noble famille, s'étoient déclarés pour les enfans d'Abbas; enfin les deux tiers de l'empire Saraſin les reconnoiſſoient déja tacitement pour leurs maîtres, & n'attendoient plus qu'une circonſtance favorable pour manifeſter leurs ſentimens ſecrets.

Le premier des Abbaſſides qui parut

avec diſtinction, & qui fut, en quelque ſorte, décoré d'une ombre de ſouveraineté, fut Mahomet. Tous ſes parens, tous les partiſans de ſa maiſon lui conférerent le titre de chef de ſa famille. C'étoit un vieillard vénérable, pere de douze enfans qu'il montroit aux peuples comme l'eſpérance & la gloire future du Muſulmaniſme. Quand le bruit de ſa nouvelle dignité ſe fut répandu, tous ceux qui s'étoient dévoués aux intérêts de la race d'Abbas, lui envoyerent des députés, pour lui jurer une aveugle obéiſſance. Les peuples du Koraſſan ſur-tout ſignalerent leur zèle. Soliman, fils de Kothaïr, chef de leur députation, lui fit, de la part de ſes compatriotes, de magnifiques préſens, & dépoſa à ſes pieds la ſomme de quatre cents mille drachmes, pour l'aider, diſoit-il, à ſoutenir l'éclat de ſon rang. Mahomet, affectant ce ton prophétique qui avoit toujours ſi bien réuſſi auprès des Muſulmans, les remercia, dit-on, par ce diſcours: » Fidèles diſciples du prophète, vous reſ» pectez en moi le ſang de cet homme » divin. Dieu ſeul peut récompenſer di» gnement cette religieuſe affection; le » Tout-Puiſſant bénira votre zèle. Perſé» vérez dans ces ſentimens magnanimes. » Le tems va venir où le Ciel vengera ſur » la maiſon d'Ommiah, tout le ſang » qu'elle a verſé pour cimenter ſa tyran-

» nie. Je vais bientôt terminer ma carriere.
» Je ne verrai point ces momens fortu-
» nés ; Ibrahim, mon fils aîné, qui sera
» votre chef après moi, sera la derniere
» victime qu'immolera le despote Syrien.
» Une mort violente vous l'arrachera ;
» mais Abul-Abbas, son frere, vengera
» sa mort, & donnera à l'empire du pro-
» phète une forme durable. Ayez confiance,
» & préparez-vous à ces grands évènemens
» que l'Eternel dévoile à mes yeux. » Ces paroles frapperent les députés de la plus grande admiration ; ils se prosternerent devant le prince, & renouvellerent leurs protestations d'obéissance.

Mahomet mourut à l'âge de soixante & six ans. Ibrahim fut reconnu pour maître par tous les sectateurs de sa famille, qui lui prodiguerent leurs richesses, comme ils avoient fait à son pere. Ce prince, voyant son autorité établie, nomma pour son ministre dans le Korassan, Abu-Moslem, qui n'étoit encore que dans sa dix-neuvieme année. La jeunesse de ce seigneur fit craindre au parti des Abbassides, que, faute d'expérience, il ne ruinât les affaires. On fit difficulté de le recevoir ; & Soliman, fils de Kothaïr, accompagné des principaux habitans du pays, alla trouver Ibrahim, pour lui faire les représentations nécessaires à ce sujet. Le prince justifia son choix par l'expo-

l'expoſition des brillantes qualités de Moſlem ; & les députés, ſatisfaits, témoignerent leur approbation, en offrant à leur ſouverain de riches préſens, vingt mille piéces d'or & deux cents mille drachmes en eſpeces.

Abu-Moſlem ne tarda point à répondre à la haute opinion que ſon maître avoit donnée de lui. A peine fut-il arrivé dans le Koraſſan, qu'il leva quelques troupes, & réſolut d'attaquer celui qui commandoit dans le pays au nom de Mervan. Ses forces étoient bien inférieures à celles du Calife ; mais ſon grand courage valoit ſeul une armée redoutable. Il combattit ; il triompha : cette victoire fut le prélude de la grandeur prochaine des Abbaſſides.

Ibrahim n'apprend qu'avec les tranſports de joie les plus vifs, le ſuccès de ſes armes. Pour les animer, il envoie à ſon général deux drapeaux, qu'il appelle l'un la nuée, & l'autre l'ombre. Abu-Moſlem les reçoit avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Il les fait porter à la tête de ſon armée : « Mes freres, dit-il à » ſes ſoldats, les noms que portent ces » ſacrés étendards ſont un préſage heu- » reux de la fortune qui doit couronner » notre valeur, & de l'élévation du prince » que vous ſervez avec moi. Car de même » que les nuées ne ceſſeront jamais de four-

» nir à la terre une ombre ſalutaire, ainſi
» le monde ne ſera plus à l'avenir ſans
» avoir des Califes de la maiſon d'Abbas.»
Enſuite il parcourt toutes les villes du Koraſſan, proclamant par-tout ſon maître légitime empereur des Fidèles, forçant les Officiers de Mervan à reconnoître Ibrahim, ou à évacuer les places qu'ils gouvernoient au nom de leur prince.

[747.]

Il y avoit à Baſſora un pieux docteur, nommé Malek-ben-Dinar, dont la vie exemplaire & la mâle éloquence étoient admirées de tous les Muſulmans. Sur le bruit de ſa dévotion, un homme vint, des extrémités de l'empire, pour le ſupplier de prier pour ſa femme, qui, diſent les légendes Mahométanes, étoit groſſe depuis quatre ans. Malek ſe mit d'abord en colere contre cet homme, & lui dit d'un ton bruſque : « Suis-je prophète, pour faire
» des miracles ?» Cependant il ſe mit en oraiſon, & s'écria, les mains élevées vers le ciel : « O mon Dieu ! ſi cette femme
» eſt groſſe d'une fille, faites, s'il vous plaît,
» qu'elle accouche d'un garçon.» Tous ceux qui l'accompagnoient prierent avec lui ; & le pieux Muſulman n'abaiſſa ſes mains, que quand il eut appris que l'homme, pour lequel il avoit intercédé, étoit pere

d'un fils, que ſon épouſe avoit mis au monde tout chevelu & avec toutes ſes dents, comme s'il eût déja été à l'âge de quatre ans.

[748.]

La puiſſance d'Ibrahim s'étendoit de jour en jour, & prenoit cette conſiſtance ſolide que les ſuccès commencent & que le tems affermit, lorſqu'un caprice de la fortune penſa ruiner ſon parti pour jamais. Accompagné de ſes freres Abul-Abbas & Abu-Jaafar, de ſon fils, de ſon oncle, & des premiers d'entre ſes parens, il entreprit le pélerinage de la Mecque. Il marchoit avec une pompe digne de ſon rang; trente chameaux richement caparaſſonés, de brillans équipages, une ſuite nombreuſe, tout annonçoit la grandeur du pélerin. Mervan eſt inſtruit de ce voyage religieux, & forme le deſſein d'en profiter pour ſaiſir ſon rival. Par ſon ordre, le gouverneur de Damas envoie un gros détachement de cavalerie qui ſe met en embuſcade, & qui ſurprend le prince Abbaſſide. On le charge de chaînes; on le conduit dans la capitale de Syrie; on le jette dans un noir cachot, où bientôt le poiſon termine ſes jours.

Tous les parens d'Ibrahim avoient pris la fuite, & s'étoient réfugiés à Cufa, qui

s'étoit engagée dans le parti du nouveau Calife. Après la mort de ce prince, Abul-Abbas, son frere, s'y tint caché, jusqu'à ce que l'arrivée des troupes que commandoit Abu-Moslem, pût le mettre en état de faire valoir ses droits à la succession de son aîné. Cette armée vint sous les auspices de son général. Quand elle fut dans les plaines de Cufa, tous les officiers, à l'exemple de leur chef, prirent des habits noirs; &, l'épée au côté, entrerent à cheval dans la ville, pour prêter à leur nouveau souverain le serment de fidélité. Abul-Abbas les reçut en pere, & ses manieres affables lui gagnerent tous les cœurs.

[749.]

Mervan fait d'inutiles efforts pour arrêter les progrès de son rival. Deux de ses généraux sont vaincus; & leur défaite range sous l'obéissance d'Abul-Abbas tous les peuples qui chanceloient encore entre le parti de ce dernier & celui du prince Ommiade. Mervan, consterné sans être abbatu, croit enfin rappeller la fortune sous ses drapeaux en marchant lui-même à la tête de ses guerriers. Il joint les ennemis; il se prépare à les attaquer: &, voulant animer ses troupes en préludant avec succès, il prend un corps de cavalerie, & se précipite sur

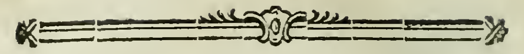
les premiers rangs de l'armée Abbaſſide. La victoire couronne ſon audace; mais la fortune ne ſeconde ſa valeur que pour le tromper bientôt de la maniere la plus cruelle. Il revenoit couvert de lauriers, avec les dignes compagnons de ſon triomphe. Un beſoin naturel l'oblige de mettre pied à terre ; ſon cheval s'effraye & prend la fuite : envain on veut l'arrêter ; l'animal fougueux échappe, & court avec la rapidité de l'éclair, vers le gros de l'armée. Les troupes du Calife voyant arriver le courier ſans ſon maître, s'imaginent que le prince a perdu la vie dans cette eſcarmouche. Cette opinion s'accrédite ; la terreur s'empare de tous les eſprits ; les rangs ſe confondent ; chacun ſe diſperſe ; Mervan, au lieu de trouver ſes ſoldats ſous les armes, voit ſon camp abandonné. Il vole après les fuyards ; il les prie, il les conjure de s'arrêter; il ſe nomme; on le prend pour un fantôme : & ſon apparition ſoudaine précipite les pas de ces guerriers puſillanimes. Déſeſperé, il fuit avec eux, & ſe préſente aux portes de Damas, la capitale de ſon empire. Les habitans de cette ville, qui le haïſſoient, refuſent de le recevoir; & ce malheureux prince, pourſuivi de de toutes parts, trouve enfin, après bien des traverſes, une retraite dans l'Egypte, qui lui obéiſſoit encore. Il y ſurvécut à

ſa grandeur durant deux mois, qu'il diſputa toujours le trône qu'Abul-Abbas lui arrachoit. Aſſiégé dans Buſir, il défendit cette ville avec le courage le plus héroïque. Après avoir vu les remparts s'écrouler devant lui, il ſe retrancha dans la moſquée de la place; il y ſoutint les plus vives attaques durant ſix jours, n'ayant que deux cents hommes avec lui; & il ne ceſſa de combattre, qu'en ceſſant de vivre. Un coup de lance, qui lui perça le cœur, termina ſes jours & ſes diſgraces.

Mervan étoit dans ſa ſoixante-neuvieme année, ſuivant la plus commune opinion. Prince ſage, la maniere dont il ſe ſoutint ſur un trône ébranlé de toutes parts prouve la grandeur de ſa prudence; habile dans l'art de gouverner, il ſçut contenir dans les bornes du devoir l'eſprit des Muſulmans, porté plus que jamais à la ſédition. S'il a fini par être la victime de la viciſſitude des choſes humaines, c'eſt le crime de la fortune; & la poſtérité doit lui ſçavoir gré d'avoir lutté ſi long-tems contre ſes caprices. La deviſe de ſon ſceau peut être conſidérée comme un trait digne de décorer ſon éloge: on y liſoit ces mots: « Tu règnes; mais ſouviens-toi » de la mort. » Sentence ſublime! maxime ſortie de la bouche d'un roi philoſophe, que l'on devroit répéter ſans ceſſe aux monarques, mais que l'adulation, pour le malheur des hommes, ſe garde bien d'offrir à leurs

yeux. On dit que Mervan étoit le plus grand mangeur de ſon ſiécle. Il aimoit ſur-tout avec paſſion les rognons de mouton. Voyoit-il un de ces animaux à la broche ? il s'enveloppoit la main avec un coin de ſa chemiſe, arrachoit ce mets qu'il trouvoit délicieux, le dévoroit avec avidité, puis changeoit de chemiſe. Il en laiſſa dix mille qu'il avoit ſalies de cette maniere.

Les Chrétiens Arabes regardent ce monarque comme un de leurs plus cruels perſécuteurs, ſur-tout durant ſon ſéjour en Egypte. Si leur imputation eſt vraie, apparemment que l'adverſité avoit aigri le caractere de ce Calife. Ils diſent que, s'étant ſaiſi d'un monaſtere de filles, il fit toutes les religieuſes priſonnieres. Une de ces pieuſes veſtales frappa le prince ; ſes attraits allumerent dans ſon cœur le feu d'une paſſion qui ſemble commander aux rois avec plus d'empire qu'aux autres hommes ; il voulut lui ravir un bien qu'elle avoit conſacré à l'Eternel. Cette ſainte fille, pour ſe garantir de la violence dont elle étoit menacée, eut recours à un innocent ſtratagême. Elle offrit au monarque de lui donner un onguent qui rendoit invulnérable la partie qui en étoit frottée, & le pria d'en faire l'eſſai ſur elle-même. Le Calife y conſentit. Il lui en frotta le cou ; &, levant ſon cimeterre, il lui trancha la tête, lui donnant ainſi, ſans y penſer, la couronne du martyre.



ABUL-ABBAS, *premier Calife Abbasside.*

[750.]

LA tête de Mervan, qu'on vint présenter à Abul-Abbas, fut, pour ce prince, une preuve certaine de son élévation. Quand on la déposa à ses pieds, il se prosterna humblement devant Dieu, lui rendit de solemnelles actions de graces d'avoir anéanti son redoutable compétiteur, & fit distribuer dix milles piéces d'or aux pauvres. Après ces actes de religion, le Calife distribua les gouvernemens de son vaste empire à ses parens & à ses partisans les plus chéris. Abdallah, oncle du prince, eut celui de Syrie; &, dans l'entrée publique qu'il fit à Damas, il exerça des cruauté inouies sur ceux de la maison des Ommiades. Il fit souffrir aux uns les tortures les plus barbares; il fit brûler les autres. A Rusafa, il fit donner cent vingt coups de bâton sur le dos nud, à Hésham, fils d'Abdalmélec; & la peau de cet infortuné, dont tout le crime étoit d'être le fils d'un monarque, fut arrachée & brûlée en sa présence par ordre du gouverneur: « J'ai voulu te rendre, lui disoit-il, les soi-

» xante coups que ton pere à fait donner » au mien ſans qu'il fût coupable d'au- » cun crime. » Triſtes repréſailles, dont il eût été beau de ne point faire uſage : mais le véritable héroïſme n'étoit pas la vertu générale des Muſulmans de ce ſiécle ; une fureur barbare, une aveugle vengeance animoient toutes leurs actions.

[751.]

Quelques Arabes veulent venger la mort de Mervan, ſous la conduite d'un homme intrépide, appellé Burica, qu'ils proclament ſouverain. Mais leur zèle infructueux ſe borne au ravage de quelques villes, & ne ſert qu'à la deſtruction totale de la maiſon d'Ommiah, dont on immole par-tout les membres qui ne peuvent échapper à la vigilance des miniſtres du monarque Abbaſſide. Burica fut vaincu dans ſix batailles conſécutives, & paya de ſa tête ſon imprudente révolte.

[753.]

Abul-Abbas avoit un grand fond de piété : tous les objets nourriſſoient en lui ce ſentiment religieux. Un jour qu'il ſe regardoit dans un miroir, ſe voyant dans la fleur de la jeuneſſe, il fit à Dieu cette priere : « Je ne dirai pas, Seigneur, » comme Soliman qui m'a précédé ſur

» le trône : je ſuis le prince de la jeuneſſe.
» O mon Dieu ! conſerve-moi la vie
» pour ton ſervice, donne-moi une ſanté
» ferme, capable de ſupporter le fardeau
» d'une couronne que je n'ai reçue que
» pour ta gloire, & je m'eſtimerai le pre-
» mier des mortels. » A peine achevoit-il cette oraiſon, qu'il entendit un de ſes eſclaves dire à ſon camarade : « Je vois que
» nous ne différons pour l'âge que de cinq
» jours. » Le calife fut auſſi frappé de ces mots, que s'il eût entendu l'arrêt qui ne lui laiſſoit plus que peu de tems à vivre. En effet, il fut bientôt attaqué de la petite-vérole qui le mit au tombeau à l'âge de trente-trois ans. Prince doux, humain, compatiſſant, le zèle barbare de ſes miniſtres qui maſſacrerent un nombre prodigieux d'Ommiades, lui fit donner le ſurnom d'Al-Saffah, que l'on pourroit rendre par ſanguinaire. Mais il ne vit jamais immoler ſans frémir tant d'innocentes victimes; &, s'il n'arrêta point le bras des perſécuteurs, c'eſt qu'en cette rencontre, la politique triomphoit du ſentiment : ce n'étoit que par des flots de ſang qu'il pouvoit ſe maintenir ſur un trône fondé, pour ainſi dire, ſur des monceaux de cadavres. Sa tendreſſe & ſon reſpect pour la famille de Mahomet, qui vivoit depuis long-tems dans une opulente obſcurité,

mériteut des éloges. Il diſtingua les Alides de tous ſes autres ſujets ; il les tira de là foule, & leur donna le rang de princes, avec toutes les prérogatives dont jouiſſoient ceux de ſa famille. Son extraordinaire libéralité ſurpaſſe tout ce que l'on a dit de ces prédéceſſeurs. Entre mille exemples que l'on en rapporte, un ſeul trait peut faire connoître que cette bienfaiſante qualité n'étoit pas chez lui une vertu de caprice. Il apprit qu'Abdallah, petit-fils du fameux Hoſſein, vivoit dans l'indigence ; il le fit venir dans ſon palais ; lui donna deux millions de drachmes pour monter ſa maiſon, & lui aſſigna tous les ans la même ſomme pour vivre d'une maniere conforme à ſa naiſſance. L'inſcription de ſon ſceau marquoit la vivacité de ſa foi : « Dieu eſt la con» fiance d'Abul-Abbas, qui croit en lui. »





ABU-JAAFAR-ALMANSOR.

[754.]

AVANT que de mourir, Abul-Abbas avoit dépoſé ſon teſtament entre les mains d'Iſa, ſon oncle, avec ordre de l'ouvrir, & de faire proclamer celui qu'il auroit déſigné pour ſon ſucceſſeur, auſſi-tôt après ſa mort. Ce prince étoit Abu-Jaafar-Almanſor, ſon frere, qu'il avoit toujours ſinguliérement aimé. Almanſor conduiſoit alors à la Mecque une caravanne de pélerins. Il apprend l'heureuſe nouvelle qui le plaçoit ſur le trône ; il charge Abu-Moſlem de le précéder à Cufa, pour y veiller à ſes intérêts. Ce grand capitaine trouve toute la ville en rumeur. Iſa, neveu d'Almanſor, eſſayoit de corrompre les habitans, & s'efforçoit de monter ſur la chaire du prophète au lieu de ſon oncle. Abu-Moſlem diſſipe ſa faction, & force le rebelle à aller ſe jetter aux pieds du prince légitime pour obtenir ſa grace. Almanſor, après s'être acquitté de ſon pélerinage, joint ſon général, qui lui fait prêter dans toutes les villes le ferment d'obéiſſance, & qui le conduit à Anbar,

qui étoit alors la capitale de l'empire Muſulman. Le nouveau Calife fut reconnu par-tout ſans contradiction. Abdallah ſeul, ſon oncle, gouverneur de Syrie, refuſa de ſe ſoumettre à ſa puiſſance; &, levant l'étendard de la rebellion, il ſe fit proclamer lui-même Calife à Damas. Un manifeſte, qu'il publia en même tems, fit connoître les droits qu'il prétendoit avoir à l'empire. « Quand je ſervois Abul-Abbas, le premier Calife de ma maiſon, » diſoit ce prince, il m'avoit promis de » récompenſer mon zèle en me donnant » le ſceptre après lui. C'eſt à moi que les » Abbaſſides ſont redevables de la cou» ronne. C'eſt moi qui ai vaincu Mervan; » c'eſt moi qui ai ſoumis tous les Om» miades; je les ai écraſés, anéantis; j'ai » contenu la Syrie, dompté l'Egypte: » la grandeur de ma famille eſt mon ou» vrage : n'eſt-il pas juſte que je recueille » le fruit de mes travaux? J'en appelle à » tous les Muſulmans; &, ſi la juſtice de » ma cauſe, qu'il leur eſt aiſé de recon» noître, eſt un motif ſuffiſant pour ani» mer leur courage, qu'ils s'empreſſent à » l'envi de venger un prince qu'un indi» gne neveu veut dépouiller d'une cou» ronne que ſon frere lui avoit poſitive» ment réſervée, & qu'il a ſi bien méri» tée par tant d'exploits héroïques. Ils

» éprouveront, ſous mon règne, les pré-
» mices de cette volupté pure dont le
» prophète récompenſera leur fidélité. »
Six cents mille habitans de la Syrie, de l'Arabie & de la Méſopotamie ſe laiſſerent ſéduire, & vinrent ſe ranger ſous les enſeignes d'Abdallah.

A ces troupes plus nombreuſes que redoutables, Almanſor oppoſe Abu-Moſlem, & cinquante mille hommes accoutumés à triompher ſous les auſpices de ce grand capitaine. Durant ſix mois, Abu-Moſlem harcèle les immenſes bataillons du prince rebelle; il ne leur donne aucun relâche; il les affoiblit; il les épuiſe: enfin il leur livre bataille, les met en fuite, les pourſuit, les taille en piéces; & le malheureux Abdallah, vaincu ſans reſſource, diſparoît pour ſauver ſes jours.

[755.]

La reconnoiſſance eſt rarement la vertu des rois. La maiſon d'Abbas devoit ſon élévation au courage d'Abu-Moſlem. Almanſor lui-même, que ce grand général avoit fait reconnoître pour Calife, venoit d'être affermi ſur le trône par un nouveau triomphe de ce vaillant capitaine. Tout ſembloit promettre à ce héros, de la part de ce prince, une faveur ſans bornes.

Comble de l'ingratitude ! A peine fut-il vainqueur, qu'Almanſor réſolut ſa perte. Durant la vie de ſon prédéceſſeur, la grande puiſſance d'Abu-Moſlem, qui ſembloit n'accorder au Calife qu'une obéiſſance volontaire qu'il eût pu facilement lui refuſer, avoit cauſé de l'ombrage au ſoupçonneux Almanſor. Il s'efforça de perſuader à ſon frere de faire périr ce guerrier qui paroiſſoit être le collégue plutôt que le ſujet du commandant des Fidèles. Abul-Abbas avoit des ſentimens. Il refuſa de ſe prêter à une action ſi noire. Seulement, il modéra le penchant qui le portoit à combler de ſes graces l'artiſan de ſa grandeur. Abu-Moſlem ſollicita la noble fonction d'eſcorter les pélerins de la Mecque : il fut refuſé, & Almanſor revêtu de cet emploi. Cette diſgrace piqua vivement le général, qui croyoit, avec quelque raiſon, que les ſervices ſans nombre qu'il avoit rendus, le mettoient en droit d'aſpirer à tout. Il quitta la cour ; ſe plaignit hautement de l'injuſtice du monarque ; &, pour faire mieux éclater ſon reſſentiment, il partit pour la Mecque deux jours avant Almanſor, avec un cortége capable d'effacer toute la magnificence du plus opulent ſouverain. Deux cents chameaux portoient des proviſions de toute eſpece ; deux

fois par jour il tenoit table ouverte pour les principaux pélerins de la caravanne; &, à la fin de chaque repas, il faisoit présent à tous les convives d'un habit magnifique. Almansor, qui ne pouvoit imiter ces profusions, sentit vivement l'affront que lui faisoit Abu-Moslem, & promit bien de s'en venger, si jamais la fortune lui mettoit le sceptre à la main.

Quand il fut monté sur le trône, il dissimula d'abord son ressentiment, parce qu'il avoit besoin d'Abu-Moslem pour étouffer la rebellion d'Abdallah. Mais, aussi-tôt qu'il eut appris la défaite de son compétiteur & la victoire de son ennemi secret, il résolut de faire éclater sa colere; &, pour cela, il chercha un prétexte. Il envoya un commissaire afin de dresser un mémoire exact du butin pris sur l'ennemi. Abu-Moslem, surpris d'un procédé si étrange, dit à l'officier du Calife avec indignation: « Votre maître devroit-il » douter de ma fidélité après tous les » services que je lui ai rendus? Allez lui » dire que je ne rendrai compte qu'à lui » seul; &, s'il craint qu'on ne touche à » des richesses qu'il convoite, qu'il vienne » les arracher lui-même aux guerriers qui » les ont achetées au prix de leur sang. » Il chassa le commissaire, & prit, avec ses troupes,

troupes, le chemin du Koraſſan, au lieu de marcher en Egypte, comme le portoient les ordres du monarque.

Almanſor, trop foible pour réduire par la force un miniſtre qu'il avoit, en quelque ſorte, excité lui-même à la révolte, mais charmé d'avoir une raiſon ſpécieuſe d'oublier ſes exploits & les preuves de ſon zèle, crut qu'il falloit encore employer l'artifice, afin de le faire tomber ſans éclat entre ſes mains. Une députation honorable fut chargée d'aller raſſurer Abu-Moſlem, de lui témoigner la ſatisfaction du Calife, & de l'inviter à ſe rendre à la cour, pour y recevoir les récompenſes dûes à ſes glorieuſes actions. Abu-Moſlem, malgré les conſeils de ſes amis, qui le détournoient d'un voyage qui pouvoit lui devenir funeſte, ſe laiſſa ſéduire, & vint trouver Almanſor. Ce prince le reçut avec les plus grandes marques de diſtinction; & lui dit, d'un ton obligeant, de regarder ſon palais comme le ſien propre, & d'aller ſe repoſer des fatigues de ſon voyage. Ces trompeuſes paroles cachoient la perfidie la plus horrible. Abu-Moſlem, charmé de cet accueil, fut le premier, le lendemain, à ſe trouver au lever du Calife, pour lui faire la cour. Après les ſalutations mutuelles, Almanſor le prit par la main, & le conduiſit dans ſon cabinet,

où, ſeul avec lui, il s'entretint d'abord ſur la ſituation des affaires dans le Koraſſan & dans tous les pays du gouvernement d'Abu-Moſlem. Puis, changeant tout-à-coup de ton & de propos : « Vous êtes » un traître, un perfide, un rebelle, lui » dit-il : vous avez toujours prétendu aller » de pair avec vos maîtres ; & même, » en dernier lieu, n'avez-vous pas voulu » me faire la loi, en rejettant avec inſulte » mon commiſſaire ? Quel reſpect m'a-» vez-vous jamais témoigné ? Vous rap-» pellez-vous le voyage de la Mecque ? » Avez-vous oublié cette lettre où vous » avez affecté de mettre votre nom avant » celui de votre ſouverain ? Mais tous » ces forfaits ſeroient excuſables, ſi votre » ambition n'y eût pas mis le comble. » Vous vous êtes vanté d'avoir mis les » Abbaſſides ſur le trône ; &, voulant ac-» quérir la gloire de faire ou de défaire » à votre gré les ſucceſſeurs du prophète, » après avoir ſervi ma famille, vous avez » pris les moyens de la détruire pour éle-» ver celle des Alides. » Abu-Moſlem, frappé comme d'un coup de foudre, reſta d'abord interdit. Envain il vouloit parler ; le courroux du Calife, peint dans ſes regards, la crainte qui l'avoit ſaiſi, tout étouffoit ſa voix. Il ſe jette aux pieds du monarque ; il embraſſe ſes genoux ; &,

rompant enfin le ſilence en pouſſant de triſtes ſanglots, il entreprend de ſe juſtifier & de toucher ſa clémence. « Que » Dieu me faſſe périr, dit Almanſor, ſi » dans le moment vous ne recevez le ſa» laire de vos crimes. » Auſſi-tôt il frappe des mains, & lui tourne le dos. A ce ſignal, quatre aſſaſſins, cachés derriere un rideau, ſe jettent ſur Abu-Moſlem. « Commandant » des Fidèles, s'écrie cet infortuné géné» ral, ſauvez-moi des mains de vos en» nemis! » — Mon plus cruel ennemi c'eſt » toi-même, lui répond Almanſor. » Leçon terrible pour ces miniſtres qui ſacrifient les droits les plus ſacrés à l'ambition, au deſpotiſme de leurs maîtres. Envain ils en eſperent quelque retour : les rois n'aiment point à élever ceux qui les ont élevés eux-mêmes. Abu-Moſlem avoit immolé plus de ſix cents mille victimes à la grandeur des Abbaſſides, ſans compter tous les malheureux qu'il avoit fait périr dans les combats qu'il avoit livrés. Ce miniſtre étoit l'homme le plus voluptueux & le plus gourmand de ſon ſiécle. Il conſommoit par jour trois mille gâteaux ou tartres, mille moutons, ſans compter les bœufs & la volaille. Il avoit mille cuiſiniers ; il falloit douze cents bêtes de charge pour porter ſa batterie de cuiſine. Que de vexations, que de rapines pour fournir à

cette vaine magnificence! Il avoit trois femmes, & couchoit ſeulement une fois par an avec chacune d'elles. Jaloux à l'excès, il les tenoit enfermées dans un château, où perſonne n'avoit la permiſſion d'entrer; on leur donnoit les choſes dont elles avoient beſoin par les fenêtres de leur priſon; &, quand une d'elles étoit admiſe à l'honneur de ſa couche, on la conduiſoit ſur une monture qu'on tuoit auſſi-tôt après; &, dès le lendemain, on faiſoit brûler la ſelle ſur laquelle elle avoit été aſſiſe, afin que perſonne ne s'en ſervît dans la ſuite.

[757.]

Abdalrahman, fils de Moavie, petit-fils de Hesham, & arriere-petit-fils d'Abdalmélec, voyant la ruine entiere de la maiſon d'Ommiah en Aſie, paſſe en Eſpagne, où l'on reconnoiſſoit encore les Ommiades; & les Arabes le proclament légitime Calife d'Occident. Il y régna durant trente-deux ans avec une intégrité qui lui mérita le ſurnom de Juſte, dénomination rare parmi les ſouverains Muſulmans; & ſa monarchie ſubſiſta près de deux cents ans, ſous le titre d'empire des Fidèles d'Eſpagne.

[758.]

Les Ravandiens, ſecte impie & puiſ-

ſante qui enſeignoit la métempſycoſe, ſe révoltent dans la ville d'Hashémie, où le Calife faiſoit ſa réſidence. Ils avoïent été les premiers à ſe déclarer en faveur des Abbaſſides, pour leſquels ils témoignoient une vénération ſacrilége. Un jour, s'étant aſſemblés en grand nombre, ils firent autour du palais d'Almanſor les circuits ſacrés & les mêmes cérémonies que les Muſulmans ont coutume de pratiquer à la Mecque. Ils prétendoient par-là l'invoquer comme un Dieu, & lui décerner les honneurs qui ne ſont dûs qu'à l'Être ſuprême. Le prince, indigné d'une impiété ſi déclarée, fit arrêter une centaine des principaux. Les autres, irrités de cette ſévérité, réſolurent entr'eux que, puiſqu'Almanſor refuſoit d'être reconnu pour Dieu, il falloit le tuer, & choiſir un autre prince qui fût moins difficile. Pour exécuter ce deſſein, ils prirent un cercueil vuide, & allerent à la priſon, ſous prétexte d'y enlever un mort. Par ce ſtratagême, ils délivrerent leurs camarades, & retournerent tous enſemble au palais du monarque pour le poignarder. Almanſor étoit brave. Se voyant ſurpris, & n'ayant que peu de gens avec lui, il monte ſur une mule; il court au-devant des mutins, dans la réſolution de vendre chérement ſa vie. Les rebelles l'environnent; il alloit

périr, lorſqu'un Arabe, appellé Maan, qui juſques-là s'étoit tenu caché pour éviter le reſſentiment du Calife, parce qu'il avoit été l'un des principaux chefs de la faction des Ommiades, voyant le prince en ſi grand danger, ſort de ſa retraite avec quelques valets, tombe ſur les factieux, & les charge avec tant de vigueur, qu'il en tue ſix mille, met le reſte en fuite, & arrache le monarque à une mort qui paroiſſoit inévitable. Cette générofité de Maan étoit ſi peu commune, qu'elle a paſſé en proverbe parmi les Arabes. Elle lui valut les bonnes graces du Calife, qui, pour premiere marque de faveur, le pria de lui raconter ſes aventures depuis la chute de la maiſon d'Ommiah.

» Prince, répondit Maan, ma vie, » depuis l'élévation de votre famille, fut » celle d'un fugitif, qui, voyant ſans ceſſe » levé ſur ſa tête le glaive de la vengean- » ce, s'enferme dans l'obſcurité pour évi- » ter ſes coups. Je reſtai long-tems caché » dans la maiſon d'un de mes amis à Baſ- » rah. Mais, ne me croyant point en ſû- » reté dans cette ville, j'en ſortis ſur le » ſoir, & je pris, à la faveur d'un dégui- » ſement, le chemin des déſerts. J'avois » évité toutes les gardes, & je me croyois » hors du danger d'être reconnu, lorſque » tout-à-coup un homme d'aſſez mauvaiſe

» mine saisit la bride de mon chameau, &
» me demanda si je n'étois pas celui que
» le Calife faisoit chercher par-tout, &
» dont la découverte devoit faire la for-
» tune de celui qui le dénonceroit ? ---
» Non, répondis-je. --- Quoi ! vous n'ê-
» tes pas Maan ? --- Je fus déconcerté. Je
» pris un de mes joyaux ; &, le lui pré-
» sentant : recevez, lui dis-je, cette foible
» récompense du service que vous me ren-
» drez en favorisant ma fuite par votre
» silence : si les tems deviennent plus heu-
» reux pour moi, ma fortune sera la vôtre.
» Cet homme, considérant le prix de ce
» joyau, me dit : J'ai une demande à vous
» faire ; je vous prie de me répondre avec
» sincérité. Ne vous est-il jamais arrivé
» de donner en une seule fois tout votre
» bien ? car je sçais que vous passez pour un
» homme très-libéral. --- Non.-- N'en avez-
» vous jamais donné la moitié ? --- Non.
» Enfin descendant, par degrés, au tiers,
» au quart, & jusqu'à la dixieme partie,
» la honte me fit dire que je pourrois bien
» en avoir donné la dixieme. Hé bien,
» reprit-il, afin que vous sçachiez qu'il y
» a des personnes encore plus libérales que
» vous, moi, qui ne suis qu'un simple fan-
» tassin, & qui ne tire que deux écus par
» mois de solde, je vous donne ce joyau,
» dont le prix passe plus de mille piéces

» d'or. En achevant ces mots, il me jette » le joyau, & diſparoît. Surpris de cet » acte héroïque, je vole après lui, & le » ſupplie de revenir ſur ſes pas. Non, m'é- » criai-je, j'aime mille fois mieux être » découvert & perdre la tête, que d'être » vaincu par un procédé ſi généreux. Ame » magnanime, ou je vais vous ſuivre, ou » vous recevrez le tribut de ma reconnoiſ- » ſance. A ces paroles, il revient à moi, » ſe jette à mon cou, & me dit : Vous » voudriez donc me faire paſſer pour un » voleur de grands chemins ? Non, je » ne recevrai point votre préſent, car je » ne pourrois pas en toute ma vie vous » rendre la pareille. Après cela, nous nous » ſéparâmes. » Almanſor fut ſi charmé de ce récit, qu'il fit chercher dans toute l'étendue de l'empire ce ſoldat généreux, pour couronner ſa vertu. Mais toutes les perquiſitions furent inutiles ; & cette action ſublime fut publiée dans toutes les provinces Muſulmanes, ſans que celui qui l'avoit faite daignât ſe montrer.

[760.]

La famille d'Ali, quoique riche & puiſſante, vivoit, comme on l'a déja dit pluſieurs fois, dans une paiſible obſcurité. Almanſor ne pouvoit la ſouffrir ; il croyoit ſans ceſſe voir en elle une ſource de rivaux

capables de disputer le trône à sa maison; & le respect des Musulmans, qui l'empêchoit de se livrer avec sécurité aux impressions de sa haine, étoit encore un nouveau motif pour lui de chercher à perdre ces illustres & malheureux princes. On vint lui apprendre que le peuple du Korassan prônoit avec complaisance le mérite de Mahomet & d'Ibrahim, fils d'Abdallah, & petit-fils de Hassan; il s'imagine aussi-tôt qu'ils ont formé le dessein de lui arracher la couronne. Il les fait chercher; lui-même se met en devoir de découvrir leur retraite; &, traînant à sa suite Abdallah, pere des deux princes, il se rend dans l'Irac, où il le fait charger de chaînes & renfermer dans une obscure prison. Douze fils de Hassan tombent entre ses mains; il les fait fouetter avec la derniere barbarie; &, par son ordre, on les jette dans un cachot si étroit, qu'ils ne pouvoient s'asseoir; & le peu d'air qu'on leur laissa fut bientôt empoisonné par les exhalaisons des excrémens de ces infortunés, dont la mort vint terminer la misere.

Mahomet & Ibrahim, obligés de se défendre, par cette guerre ouverte que leur déclaroit le Calife, chercherent dans leur parti un moyen de ne point périr, au moins sans vengeance. Mahomet vole

à Médine, ſe fait proclamer ſouverain; &, pour ſoutenir cette dignité ſuprême, cent mille hommes s'empreſſent de ſe ranger ſous ſes drapeaux. Avec ces troupes, il fait quelques conquêtes; mais Iſa, neveu d'Almanſor, marche contre ce rival de ſon oncle. Mahomet n'eſt pas plus heureux que ſes ancêtres : ſa nombreuſe armée ſe diſperſe à l'approche des troupes Abbaſſides; trois cents guerriers ſeulement lui demeurent fidèles, & l'excitent à tomber durant la nuit ſur le camp du Calife. Il ſe rend à leurs vœux; il pénetre dans l'obſcurité juſqu'aux tentes des ſoldats ennemis; il les ſurprend plongés dans le ſommeil; il en immole plus de ſix mille, juſqu'à ce que, le jour éclairant le petit nombre des aſſaillans, ils furent enveloppés, maſſacrés; & leur chef, qui périt le dernier, reçut la mort aux portes de Médine. La triſte fin de Mahomet n'intimida point ſon frere. Il prétendit ſuccéder, ſinon à ſa fortune, du moins à ſes malheurs; &, pour recueillir ce funeſte héritage, il prit auſſi le titre de monarque, & ſçut engager deux cents mille hommes dans ſes intérêts. Iſa, que ſon premier triomphe avoit rendu invincible, n'eut pas de peine à remporter une ſeconde victoire : il n'eut beſoin que de ſe montrer, pour terminer la querelle. Ibrahim

eut le ſort de Mahomet ; & les têtes des deux freres furent portées à Almanſor, comme des monumens qui aſſuroient ſa puiſſance.

[761.]

Les révoltes étoient éteintes, & l'empire jouiſſoit d'une paix profonde. Almanſor devient fondateur d'une ville célèbre, qui fut le centre & la capitale du Muſulmaniſme, juſqu'à l'extinction du Califat. Au confluent de l'Euphrate & du Tigre, s'étendoit une plaine agréable, que ſa ſituation, au milieu d'une contrée qui comprenoit les territoires de Baſrah, de Cufa, & de pluſieurs autres cités indiſciplinables, rendoit importante. Un roi de Perſe avoit autrefois donné cette délicieuſe campagne à l'une de ſes femmes; & la princeſſe y avoit fait élever une eſpece de temple en l'honneur de Bag, idole qu'elle révéroit. Ce monument étoit devenu la retraite d'un dévot hermite, dont la réputation attiroit dans ſon oratoire une foule de Muſulmans, qui, touchés de ſes vertus, ſe recommandoient à ſes prieres. Tandis qu'Almanſor paſſoit dans ce pays pour aller chercher les Alides qu'il craignoit, un de ſes officiers, qui avoit entendu parler du ſolitaire, s'écarta de la ſuite du prince, pour voir ce vénérable anacho-

rète. Il y fit quelque séjour; &, dans une conversation qu'il eut avec le moine, il lui dit que son maître avoit formé le projet de bâtir une ville qui devînt la capitale de l'empire; mais qu'il ne sçavoit encore dans quelle partie de ses états il en jetteroit les fondemens. « Si l'on en croit » la tradition du pays, lui répondit l'her- » mite, un prince, qui s'appellera Mo- » clas, doit élever dans cette contrée une » cité qui deviendra fameuse. Il n'est pas » probable que ce tems soit encore arrivé, » puisque votre maître ne porte point ce » nom. » Quand l'officier d'Almansor eut rejoint ce prince, il lui raconta tout ce qu'il avoit vu chez le solitaire; il lui rapporta sur-tout ce qu'il lui avoit dit touchant la fondation d'une ville célèbre. Au nom de Moclas, le Calife, plein de joie, se prosterne en terre, & remercie le ciel de lui avoir fait connoître l'endroit où il devoit bâtir la future métropole de ses vastes états. Les courtisans, étonnés, prient le monarque de leur expliquer ce mystere : « Dans ma jeunesse, leur répon- » dit-il, mes freres & moi nous avions » besoin d'argent. Je dérobai secrettement » un bracelet à ma nourrice, qui, s'étant » apperçu de mon larcin, m'appella Mo- » clas, nom d'un brigand fameux alors » dans le Korassan. Or vous voyez bien,

» par ce qu'a dit l'hermite, que ce Moclas » ne peut être que moi, & que Dieu m'a » destiné à l'exécution du grand dessein que » j'ai formé depuis si long-tems. » Aussitôt il assembla les plus habiles ouvriers de son empire, au nombre de deux cents mille; il ramassa tous les matériaux les plus précieux; il prodigua les trésors, &, en moins de quatre ans, il vit s'élever une ville capable de le disputer en magnificence à Constantinople même; il l'appella Médinat-Al-Salam, séjour de paix, allusion heureuse au calme profond qui régnoit alors dans toutes les provinces; mais le nom vulgaire de Bagdad, qui veut dire don ou présent fait au dieu Bag, à prévalu.

[763.]

Les circonstances avoient forcé le Calife à déclarer pour son successeur, au préjudice de son propre fils, Isa, ce même neveu, qui d'abord s'étoit révolté contre lui, & qui ensuite avoit fait triompher ses enseignes. Le monarque, chagrin de ce choix que son cœur démentoit, emploie l'artifice pour frustrer de ses droits le futur souverain. Isa étoit tourmenté de migraines, & sujet à des vertiges. Almansor corrompt le médecin du prince à force de présens; & le perfide Esculape donne

à fon maître un violent narcotique, qui produifit l'effet qu'il s'en étoit promis. Durant trois jours, Ifa éternua avec tant d'efforts, qu'il parut avoir perdu la tête, & être déformais incapable de tenir les rênes de l'état. Auffi-tôt le Calife affembla les grands & les généraux de l'empire, qui, voyant la fituation déplorable où le prince fembloit être, convinrent unanimement d'appeller Mahadi, fils d'Almanfor, à la fucceffion, après la mort de fon pere. La maladie d'Ifa fe diffipa bientôt après; & le Calife, pour le dédommager, lui donna de grands tréfors, & lui promit qu'il fuccéderoit à fon fils, fi ce jeune prince mouroit fans enfans.

[764.]

Almanfor, pour affurer la grandeur de fon fils, voulut encore fe défaire d'un rival dangereux : c'étoit Abdallah, fon oncle, qui, après fa défaite par Abu-Mofslem, s'étoit retiré à Bafrah, où il vivoit dans l'obfcurité. Le monarque le preffa de venir à la cour, en lui jurant qu'il ne lui feroit aucun mal, & qu'au contraire il le traiteroit comme le demandoit fa naiffance. Séduit par ces trompeufes promeffes, Abdallah abandonne fon afile, & fe rend auprès de fon neveu, qui le comble de careffes & de refpects. Mais le

perfide lui donna pour logement un superbe palais qu'il avoit fait bâtir exprès, & dont les fondemens étoient de fel. Il y fit répandre une grande quantité d'eau; le fel fondit, l'édifice croula, & le malheureux prince, victime de fa crédulité, périt écrafé fous les ruines.

[768.]

De fréquentes indigeftions, un dégoût général, tourmentoient le Calife. Ce prince fit venir à fa cour un médecin Chrétien, perfonnage habile, qui vint à bout de lui rendre la fanté. Le monarque reconnoiffant le combla de faveurs, & l'attacha à fon fervice d'une maniere particuliere. Le jour de fa convalefcence, il lui fit donner un habit magnifique, & lui affigna un des plus beaux appartemens du palais. Apprenant un jour qu'il n'avoit pour toute époufe qu'une vieille femme fort infirme, incapable, par conféquent, de le rendre pere, il fit conduire dans la chambre du médecin trois jeunes Grèques dont les charmes naiffans l'auroient difputé aux attraits des Graces. Chacune portoit dans une corbeille la fomme de mille piéces d'or, que le Calife leur avoit donnée, comme pour leur fervir de dot auprès de leur nouvel époux. Le médecin étoit abfent. A fon retour, il fut bien étonné de voir dans

fon appartement un don fi tentateur. Le premier mouvement fut peut-être pour ces aimables filles ; mais, rappellant auffi-tôt l'amour auftere de fes devoirs : « Allez, mes » enfans, dit le bon médecin, je vous » donne l'or que vous m'apportez; qu'il » vous ferve à trouver des époux qui vau- » dront mieux que moi. » Almanfor n'apprit qu'avec furprife une conduite fi peu conforme aux principes du Mufulmanifme. Il en demanda la raifon : « Seigneur, ré- » pondit le pieux Efculape, je fuis Chré- » tien, & ma religion me défend la plu- » ralité des femmes. » Ce défintéreffement héroïque augmenta l'eftime du prince, qui s'attacha de plus en plus à un homme fi conftant dans la pratique des vertus.

Quelque tems après, le médecin tomba malade, & fupplia le Calife de lui donner la permiffion de retourner chez lui, pour voir fon fils & fa famille, & pour être enterré avec fes freres, s'il plaifoit à Dieu de terminer fes jours. Almanfor, en bon Mufulman, faifit cette occafion de lui prêcher l'Iflamifme, & de l'exhorter à mériter la béatitude promife aux vrais Croyans. « Je vous rends graces, Seigneur, » répondit le médecin; je fuis réfolu » d'aller trouver mes ayeux, foit dans » le paradis, foit dans l'enfer. » Cette réponfe fit rire le monarque, qui, faifant

difficulté

difficulté de le renvoyer, lui dit que sa confiance en lui étoit trop grande pour se défaire ainsi d'un homme auquel il étoit redevable de la vie. « Je vous laisserai » mon disciple, seigneur, reprit le mé- » decin; il est encore plus habile que » moi. » Le Calife se rendit enfin; il lui fit présent de dix mille piéces d'or, & lui donna un eunuque pour le servir sur la route, & le conduire dans sa patrie.

Le nouveau médecin s'insinua bientôt dans l'esprit du monarque, & devint, en peu de tems, tout-puissant auprès de lui. Heureux s'il eût bien employé sa fortune! Mais, moins modeste, moins désintéressé que son maître, il abusa de son crédit; il devint fier & insolent, comme tous les ministres en faveur; & son arrogance se fit sur-tout sentir aux évêques & aux métropolitains de sa religion, dont il prétendoit tirer de grosses sommes. Une fois qu'il accompagnoit le Calife à Nisibe, il eut la hardiesse d'écrire au métropolitain de cette ville, qu'il eût à lui envoyer la meilleure partie des vases sacrés de son église, le menaçant de son ressentiment en cas de refus. Il lui disoit, entr'autres choses, dans sa lettre : « Ignorez-vous » quel est mon crédit auprès du souve- » rain? Ne sçavez-vous pas que sa vie » dépend de moi, & que je puis le ren-

» dre malade ou ſain comme il me » plaît ? » Le prélat trouva moyen de montrer au prince cette inſultante épître ; Almanſor, juſtement irrité, dépouilla l'arrogant Eſculape de toutes les marques de ſa faveur, & le renvoya, après l'avoir fait bien & dûement fouetter.

[771.]

Le deſpotiſme d'Almanſor ſe fit ſurtout ſentir aux Chrétiens qui vivoient dans ſes états. Il les abîma de tributs, que ſes miniſtres levoient avec la plus exceſſive rigueur. Non-content de les épuiſer par ces vexations, il voulut encore leur imprimer une note flétriſſante, qui les fît diſtinguer de tous ſes autres ſujets. Par ſon ordre, on les marqua ſur le front, ſur le cou, ſur les bras, ſur la poitrine & ſur les épaules ; & c'eſt de-là vraiſemblablement qu'eſt venue la coutume qu'ont encore aujourd'hui les pélerins qui vont à Jéruſalem, de porter, pour la plûpart, ſur les bras & ſur les autres parties du corps certaines marques peintes, qui leur ſervent comme de ſauve-garde.

[774.]

Le Calife, quoique languiſſant, entreprend le pélerinage de la Mecque. Dans les adieux qu'il fit à ſon fils, il lui dit :

» Je ſuis né dans le mois de Doulhégiah ; » (le douzieme de l'année Arabique) j'ai été » proclamé Calife dans ce même mois, & » j'ai dans l'eſprit que je mourrai dans ce » mois ; c'eſt pourquoi je me mets en che- » min pour accomplir mon dernier péleri- » nage, afin que Dieu me faſſe miſéri- » corde. »

Ce preſſentiment ſe vérifia bientôt. A peine Almanſor avoit-il fait deux journées de chemin, que, forcé par ſa foibleſſe de s'arrêter dans une hôtellerie, il remarqua ſur les murailles quatre vers Perſans, dont le ſens étoit : « Les états & les richeſſes de » ce monde ne nous ſont pas donnés, » mais ſeulement prêtés. Malheur à vous, » mortels, qui mettez votre confiance dans » ces biens périſſables, & qui appuyez » votre orgueil ſur des fondemens ſi rui- » neux ! Combien n'aurez-vous point à » rougir, quand il faudra rendre compte à » celui dont vous les avez reçus ! » Cette ſentence attriſta le monarque, qui ne ſe ſentoit point ſans reproches à cet égard. La réflexion augmenta ſes maux ; une inflam- mation générale les rendit incurables. Il ſentit que ſa fin approchoit ; &, voulant ter- miner ſa carriere en grand roi, il envoya chercher Mahadi, qu'il avoit déclaré ſon ſucceſſeur, & lui donna ces dernieres inſ- tructions : « Je vais mourir, mon cher fils,

» & le tombeau qui s'ouvre devant moi ;
» rappelle avec une terrible ſincérité à
» votre pere les abus du pouvoir ſouve-
» rain. J'ai fait quelquefois de bonnes ac-
» tions : imitez-les. Quelquefois auſſi je
» ſuis tombé dans de grandes fautes : pro-
» fitez de mes égaremens pour rectifier
» votre conduite. Vous allez commander
» aux diſciples du prophète : s'ils ſont vos
» ſujets, ſongez que leur ſoumiſſion eſt
» volontaire, & que vous n'êtes leur ſou-
» verain que parce qu'ils vous ont choiſi.
» Traitez vos parens, en public, avec les
» plus grands égards, parce qu'il en rejail-
» lira ſur vous-même de l'honneur & de la
» gloire : mais, ou je vous connois mal,
» ou je crois que vous n'en ferez rien. Aug-
» mentez le nombre de vos affranchis ; trai-
» tez-les avec douceur : leur zèle peut vous
» être d'un grand ſecours dans quelque re-
» vers de fortune ; mais je crois encore que
» vous n'en ferez rien. Ne faites point bâ-
» tir au-delà des remparts de Bagdad ; cet
» accroiſſement affoibliroit votre capitale :
» mais je crois pourtant que vous le ferez.
» Prenez-garde que vos femmes ne ſe mê-
» lent jamais des affaires d'état ; & ne leur
» donnez point d'influence ſur vos con-
» ſeils : mais je ſçais bien toutefois que
» vous le ferez. Voilà, mon cher fils, mes
» derniers ordres, ou, ſi vous voulez, mes

» derniers avis. Que le Tout-Puissant vous » bénisse, & qu'il rende votre règne prospere! » Mahadi, Almansor lui-même, & tous les courtisans fondoient en larmes. Il les embrassa pour la plûpart, ou leur tendit la main; &, en leur donnant les marques de la plus flatteuse bienveillance, il expira dans sa soixante-huitieme année, après un règne de vingt-deux ans. On transporta son corps à la Mecque, où l'on creusa cent fosses, afin qu'on ignorât le lieu de sa sépulture.

Almansor étoit d'une taille avantageuse, maigre de visage & brun. Comme le grand nombre des Arabes, il avoit la barbe claire & rousse, & il employoit pour la peindre, ainsi que ses cheveux, pour deux mille drachmes de musc par mois. Doux, affable dans l'intérieur de son palais, au milieu de ses domestiques, il souffroit avec complaisance les plaisanteries même des enfans; mais, quand il paroissoit en public, revêtu de ses habits royaux, sa majestueuse gravité inspiroit le plus profond respect à tous ceux qui l'appercevoient. Habile dans l'art de conduire les hommes, son commerce aimable, ses manieres insinuantes lui gagnoient tous les cœurs qu'il vouloit captiver. Mais toutes ses belles qualités recéloient de grands vices. Plein de droiture & d'équité, il sacrifioit tout à la justice,

pourvu cependant que ſon intérêt fût d'accord avec elle ; car alors il devenoit ſombre, cruel, vindicatif. Une foule d'infortunés furent les victimes de ſes barbares ſoupçons ; &, dans les accès de ſon humeur farouche, il précipitoit les uns dans de noirs cachots, ſéjour d'horreur & de mort : il faiſoit expirer les autres dans les plus affreux ſupplices. Son avarice ſur-tout fut le fléau de ſon empire & de ſa maiſon. Il obligeoit ſes domeſtiques de fournir à leurs dépens tous les uſtenſiles dont ils avoient beſoin ; il ne payoit ſes cuiſiniers qu'en leur donnant les têtes & les pieds de tous les animaux qu'on ſervoit ſur ſa table. Il fit lever ſur les habitans de Cufa une obole par tête, pour creuſer le foſſé de leur ville ; ce qui lui fit donner le nom ridicule de Pere des oboles. De toutes les provinces Muſulmanes, l'Egypte fut celle où l'inhumaine cupidité du Calife fit les plus grands ravages. Par ſon ordre, les collecteurs royaux impoſerent des taxes ſi fortes, & les exigerent avec tant de rigueur, qu'on ſe vit contraint, dans le pays le plus fertile de l'univers, de dévorer les chiens, les animaux les plus immondes, de brouter l'herbe pour ſoutenir ſes jours. Auſſi, malgré les exceſſives dépenſes faites pour la conſtruction de Bagdad, & la réparation d'une infinité

de places, laiſſa-t-il, en mourant, dans le tréſor public, ſix cents millions de drachmes, & vingt-quatre millions de piéces d'or. L'hiſtoire n'a conſervé de ce prince qu'un ſeul trait de libéralité, pour montrer, ſans doute, que, dans le vice même comme dans la vertu, le cœur humain n'eſt pas toujours conſtant. Avant de monter ſur le trône, Almanſor avoit contracté une amitié très-étroite avec Azar-Bahéli, perſonnage de grand mérite, & que les théologiens Muſulmans comptent au nombre de leurs plus illuſtres docteurs. Ce ſçavant, depuis la proclamation de ſon ami, ſe voyoit négligé: le prince ne l'appelloit plus, comme auparavant, dans ſes converſations particulieres: on eût dit qu'Almanſor l'avoit oublié en ceignant le diadême. Il voulut connoître la cauſe de ce refroidiſſement, & vint un jour ſe préſenter à l'audience publique du monarque. « Que voulez-vous, lui dit le » Calife en l'appercevant? — Seigneur, ré» pond Azar, je viens, comme ami, me » réjouir avec vous de votre élévation. » Almanſor lui fit donner une bourſe de mille piéces d'or, & lui dit, en le congédiant: » Je vous ſuis obligé; mais ne prenez plus » cette peine. » Le docteur, peu content du ſuccès de cette tentative, qui ne lui avoit procuré que de l'argent qu'il ne deſiroit

point, au lieu d'un ami qu'il cherchoit, revint l'année ſuivante, pour eſſayer s'il ne ſeroit pas plus heureux. « Que voulez-vous » encore, lui dit le prince d'un ton irrité ? » --- Commandant des Fidèles, répondit » Azar, j'ai appris que vous étiez indiſ- » poſé, & je ſuis venu, comme un de » vos plus attachés ſerviteurs, pour ap- » prendre des nouvelles de votre ſanté. » --- Vous êtes trop bon, reprit bruſque- » ment Almanſor ; faites-vous donner une » ſomme pareille à la premiere, & ne » vous aviſez plus de me rompre la tête.» La véritable amitié eſt toujours coura-geuſe, & la crainte ne ſçauroit refroidir ſa généreuſe activité. Malgré les menaces, ou, ſi l'on veut, malgré les prieres déſobli-geantes du Calife, Azar oſa paroître une troiſieme fois à ſes yeux. Le monarque, à ſon aſpect, lui dit, plein de colere : « Ne » ceſſerez-vous donc jamais de m'impor- » tuner ? --- Ah ! ſeigneur, reprit le ſça- » vant, pénétré de douleur, ce n'eſt pas » ainſi que vous me traitiez autrefois ; » vous me combliez de careſſes ; votre » cœur s'épanchoit dans le mien ; nos » joies, nos douleurs nous étoient mutuel- » les : aurois-je ceſſé de mériter votre » eſtime ? Du moins daignez m'apprendre » ce qui peut avoir produit envers moi un » pareil changement ; c'eſt ce qui m'amene

» en ce jour à vos pieds. » A ce discours touchant, Almansor répondit en despote, & vérifia cette maxime : que la douce & tendre amitié, ce plaisir des grandes ames, est une de ces sensations délicieuses que l'on éprouve rarement sur le trône. « Les » tems sont changés, dit-il ; je pouvois, » simple particulier, former avec mon sem- » blable une liaison capable de m'hono- » rer ; mais, aujourd'hui que je suis vo- » tre maître, convient-il au monarque de » confondre son cœur avec celui du su- » jet ? Vous m'étiez cher ; j'aimois à vous » le dire, avant que la couronne ornât » mon front : en la prenant, Almansor a » tout-à-fait oublié ses premieres affections. » Ainsi retirez-vous, & ne vous avisez » jamais de reparoître devant moi. » Pour cette fois il ne lui donna rien, & Azar cessa de se montrer.





MAHADI.

[775.]

L'EMPIRE Sarafin avoit le défaut de tous les gouvernemens électifs : le changement de maître caufoit toujours quelque révolution fanglante ; &, quelqu'unanime que fût une proclamation, les mécontens trouvoient toujours dans l'efprit remuant des Arabes un moyen de former des révoltes. Tandis que l'on intrônifoit Mahadi à Bagdad, & que toutes les provinces, à l'exemple de la capitale, s'empreffoient de le reconnoître, Ifa, ce neveu d'Almanfor, que ce prince avoit dépouillé de fes droits avec tant de perfidie, voulut les réclamer. Il engagea les Cufiens, parmi lefquels il demeuroit depuis longtems, à fe déclarer en fa faveur : il prit le titre de Calife, & fe mit en devoir de fe foutenir les armes à la main. Mahadi, informé des deffeins de fon parent, réfolut de les prévenir par un accord à l'amiable. Il fçut l'attirer à fa cour ; &, par l'offre de dix millions de dinars, fomme prodigieufe, il l'engagea non-feulement à le reconnoître, mais encore à fe défifter

de ſes droits en faveur des enfans du nouveau monarque.

[776.]

Un célèbre docteur Muſulman, nommé Abu-Hanifa, chef de la premiere des quatre principales ſectes des Sonnites, ou ſectateurs de la tradition, meurt dans les priſons de Bagdad, où Almanſor l'avoit fait jetter pour avoir refuſé la charge de Cadi, ou juge ſouverain de l'empire. « Cette di» gnité n'eſt pas faite pour moi, diſoit-il; » car, ſi je diſois la vérité, quelle foule » d'ennemis s'armeroit contre moi! &, ſi » j'oſois mentir, de quels ſupplices le » Tout-Puiſſant ne puniroit-il pas ma ſa» crilége audace? » Envain on employa les menaces & les mauvais traitemens pour lui faire changer de ſyſtême : Il aima mieux, dit l'auteur de ſa vie, être puni des hommes que de Dieu; &, préférant ſa priſon, dans laquelle il ſe conſola de ſa diſgrace en liſant ſept mille fois l'Alcoran, à des emplois qui euſſent engagé ſa conſcience, il mourut, comblé du mérite de ſon refus. On rapporte d'Abu-Hanifa un trait capable de faire honneur au Chrétien le plus magnanime. Un jour, un inſolent lui donna un ſoufflet; le docteur, ſans ſe mettre en colere, ſans ſortir de cette noble modé-

ration qui ſied ſi bien à la véritable philoſophie, ſe contenta de lui dire pour toute vengeance : « Mon ami, je pourrois » vous rendre injure pour injure ; mais Dieu » m'en préſerve ! Je pourrois m'aller plaindre au Calife ; mais ne craignez rien. Je » pourrois, dans mes prieres, ſupplier l'Eternel de punir cet outrage ; mais je m'en » garderai bien. Enfin, au jour du jugement, je pourrois en demander la vengeance au ſouverain juge ; mais, bien » loin de le faire, ſi ce jour terrible arrivoit » en ce moment, & que mon interceſſion » pût avoir lieu, je ne voudrois entrer en » paradis qu'avec vous. » La doctrine d'Hanifa eſt aujourd'hui dominante parmi les Turcs & les Tartares.

[777.]

Une des femmes bien-aimées de Mahadi, nommé Kizaran, attaquée depuis long-tems d'une maladie inconnue, charge une de ſes ſervantes d'aller trouver un certain Iſa, qui, par l'inſpection des urines, découvroit les cauſes de tous les maux qui tourmentent notre foible nature. La ſervante obéit ; &, pour n'être point trompée, elle dit au médecin, que l'urine qu'elle lui préſentoit venoit d'une pauvre femme qui avoit grand beſoin de ſon ſecours. » D'une pauvre femme ! reprit auſſi-tôt

» Iſa ; non, non, c'eſt celle d'une grande » princeſſe qui eſt enceinte d'un roi. » La ſervante rapporta cette réponſe à ſa maîtreſſe, qui d'abord fit préſent à l'Eſculape de trois cents piéces d'or & de deux habits magnifiques, avec promeſſe de le faire entrer dans la maiſon du Calife, ſi la derniere partie de ſa réponſe ſe vérifioit. Cette aventure ſurprit ſinguliérement Iſa, qui dit publiquement qu'il falloit qu'il eût parlé par quelqu'inſpiration, ayant avancé au hazard ce qui lui étoit venu dans l'eſprit, ſans avoir la moindre connoiſſance de ce qui regardoit la perſonne qui avoit envoyé la ſervante. Cependant Kizaran accoucha d'un prince qui fut appellé Muſa. La princeſſe, prévenue de plus en plus en faveur de ſon médecin, dont la prédiction s'étoit exactement accomplie, parla de ſon habileté à ſon époux. Le Calife en fut ſi ſatisfait, qu'il fit venir Iſa dans ſon palais, lui donna le titre de ſon premier médecin, & le combla de graces.

[779.]

Un impoſteur, nommé Hakem, ancien greffier d'Abu-Moſlem, s'étoit fait dans l'obſcurité, depuis la mort de ce général, un parti redoutable dans le Koraſſan. Il s'étoit érigé en prophète. Il por-

toit toujours un voile d'étoffe d'or, pour dérober la difformité de ſon viſage, couvert de cicatrices qu'il avoit reçues à la guerre ; profitant de ce ſtratagême même, qui auroit dû décéler ſes artifices, il eut l'adreſſe de faire croire à ſes proſélytes qu'il n'employoit ce voile que pour tempérer l'éclat des rayons qui ſortiroient de ſa face, s'il n'avoit ſoin de la couvrir. Quelques tours ſurprenans, que lui fourniſſoit la connoiſſance de la phyſique, donnoient du crédit à ſes menſonges ; & le peuple, toujours crédule parce qu'il eſt ignorant, crioit au miracle, quand le fourbe le ſéduiſoit par ſes preſtiges. Une fois il fit ſortir du fond d'un puits des corps lumineux, ſemblables à la lune : tous ſes ſectateurs, éblouis par ce phénomène, l'appellent auſſi-tôt le Faiſeur de lunes. Il prétendoit que, depuis Adam juſqu'à lui, Dieu s'étoit manifeſté aux hommes ſous la figure des prophètes. En conſéquence de ce principe qu'il ſçut accréditer, il ſe fit décerner les honneurs divins, parce que la divinité réſidoit en lui. La faction devint bientôt aſſez puiſſante pour propager ſa doctrine l'épée à la main. Il conquit des places fortes ; il ſe fit un petit état qui le reconnoiſſoit pour dieu & pour roi. Mahadi, à la nouvelle des progrès de l'impoſteur, fit marcher, pour le détruire, une

armée nombreuſe, avec ordre de maſſacrer impitoyablement tous les rebelles. Hakem, trop foible pour réſiſter en pleine campagne, ſe réfugia dans un château qu'il avoit pourvu de tout ce qui étoit néceſſaire pour un long ſiége ; & ſes apôtres allerent dans tous les pays voiſins annoncer que le divin prophète reſſuſcitoit les morts & prédiſoit l'avenir, afin de lui faire de nouveaux proſélytes. Mais la valeur du maître & le zèle des diſciples ne furent pas heureux ; accablé de tous côtés par les troupes du Calife, Hakem, ne voyant plus d'autre reſſource que la mort pour échapper à la vengeance de Mahadi, diſtribua des liqueurs empoiſonnées à tous ceux qui étoient avec lui, brûla leurs corps, leurs habits, les proviſions ; &, pour qu'on ne trouvât pas ſon cadavre, il ſe jetta lui-même dans les flammes, ou, ſelon quelques auteurs, dans une cuve pleine d'eau-forte, qui le dévora tout entier à l'exception de ſes cheveux. Une ſeule de ſes concubines, qui avoit ſoupçonné ſon cruel deſſein, s'étoit dérobée à la mort. Après cette ſcène déplorable & barbare, elle ouvrit les portes de la place aux aſſiégeans, & leur raconta par quel évènement ils en devenoient maîtres. Hakem avoit fait croire à ſes ſectateurs, que, s'il mouroit jamais, ſon ame

pafferoit dans le corps d'un vieillard à cheveux gris, monté fur une bête de couleur grife, & qu'au bout d'un certain nombre d'années, il reviendroit les trouver pour les rendre maîtres de l'univers. Cette opinion, quelque abfurde qu'elle fût, trouva une foule de partifans qui perpétuerent l'impofture durant plufieurs fiécles : Hakem étoit attendu par eux, comme le Meffie l'eft encore par les Juifs. Ces extravagans, pour fe diftinguer des autres Mufulmans, ne marchoient jamais qu'avec des robes blanches, par oppofition aux Califes Abbaffides, leurs perfécuteurs, dont les habits & les étendards étoient noirs.

[780.]

De graves hiftoriens remarquent qu'en cette année, dans le dernier mois du calendrier Arabique, le foleil, un peu après fon lever, perdit, fans s'éclipfer totalement & fubitement, fa lumiere, quoiqu'il ne fe fût élevé ni brouillard, ni pouffiere. Cette obfcurité affreufe dura jufqu'à midi, & jetta, comme on peut croire, la terreur dans tous les pays où ce phénomène fut apperçu. Les mêmes écrivains obfervent qu'on n'avoit jamais entendu parler jufqu'alors d'un femblable prodige. Il peut piquer la curiofité de ces fçavans dont les regards fublimes vont contempler au

plus

plus haut des cieux ces corps bienfaiſans qui nous adminiſtrent la lumiere & la vie.

[781.]

La guerre s'allume entre l'empire de Conſtantinople & celui de Mahomet. Mahadi charge Haroun-Al-Rashid, ſon fils, jeune prince de grande eſpérance, d'aller ſoutenir contre les Chrétiens l'honneur des armes Muſulmanes. Irène, princeſſe d'un génie vaſte, ſiégeoit alors ſur le trône des Céſars. Réſolue de venger les affronts que, depuis deux ſiécles, avoit eſſuyés l'empire, elle leva une armée de trois cents mille hommes. Le projet étoit beau ; mais le génie des Muſulmans triompha encore, en cette rencontre, de la fortune des Romains. Haroun, toujours accompagné de la victoire, alla porter la terreur de ſon nom juſqu'aux portes de la capitale. Il ſuffiſoit qu'il ſe montrât, pour diſſiper ces bataillons immenſes qu'on avoit prétendu oppoſer à ſon courage. Irène, reſſerrée dans ſon palais, à la veille de perdre des états qu'elle avoit voulu aggrandir, ne vit d'autre moyen de les ſouſtraire au joug de Mahomet, qu'en demandant la paix à ſes diſciples. Les Muſulmans, qui commençoient à manquer de proviſions, ne ſe rendirent

point difficiles. L'impératrice se soumit à payer, tous les ans, au Calife un tribut de soixante-dix mille écus d'or. Haroun revint auprès de son pere, chargé de lauriers justement acquis ; & son entrée dans Bagdad offrit aux yeux des Musulmans cette pompe éclatante qu'étaloient aux regards des peuples les triomphateurs de l'ancienne Rome.

[782.]

Le Calife se reposoit de toutes les affaires sur un homme de confiance appellé Jacob, dont l'esprit & la conversation le charmoient. Il l'admettoit dans tous ses plaisirs; &, comme il n'abusoit point de son crédit, le monarque avoit pour lui l'amitié la plus sincere. Cette haute faveur excita la jalousie des principaux courtisans. Ils cabalerent pour perdre un rival si redoutable. Leurs efforts furent long-tems inutiles ; mais enfin ils vinrent à bout d'inspirer au prince des soupçons sur la fidélité de Jacob. Ils lui firent entendre que son ministre favorisoit secretement les Alides, & qu'il avoit dessein d'élever cette famille sur les ruines de la maison régnante. Les rois sont toujours crédules lorsqu'il s'agit de leur intérêt; & leur cœur s'allarme aisément quand on leur fait craindre pour leur puissance. Mahadi,

ſurpris de cette accuſation, voulut la vérifier. Il charga ſon miniſtre de faire mourir un deſcendant d'Ali, diſant qu'il ne pouvoit plus le ſouffrir en vie. Pour obliger Jacob à s'acquitter plus fidèlement de cette commiſſion, il lui fit préſent de cent mille drachmes, & lui donna en mariage une des plus belles filles de ſon ſérail. Jacob ſe met en devoir d'obéir. Il fait arrêter le malheureux proſcrit, & lui expoſe l'ordre du Calife. Cet infortuné ſe jette à ſes pieds, & lui dit : « Seigneur, donnez-» moi la vie que vous pouvez m'ôter, & » vous éviterez par cette indulgence les » reproches dont Ali mon aïeul vous » chargeroit au jour du jugement, ſi vous » verſiez mon ſang qu'il regarde comme » le ſien. » Cette priere touche l'ame ſenſible & généreuſe de Jacob : il donne les cent mille drachmes qu'il avoit reçues de ſon maître, à celui dont la mort en devoit être le prix, & lui fournit les moyens de ſe ſauver. Cette action héroïque fut la perte du miniſtre. Mahadi, informé de la funeſte compaſſion de Jacob par l'épouſe qu'il lui avoit donnée, ordonne des perquiſitions ſi exactes, que l'Alide eſt repris, & ſoigneuſement gardé dans un appartement du palais. Enſuite il mande le favori, & lui reproche d'avoir favoriſé l'évaſion du priſonnier. Ce généreux miniſtre le

nia ; & jura même, par la tête & par les jours du Calife, qu'il l'avoit fait mourir : mais on produisit aussi-tôt l'Alide, & Jacob, confus, déconcerté, n'eut rien à dire pour sa justification. Mahadi, plein de colere, le fit mettre en prison, où il resta jusqu'à la sixieme année du règne de Haroun-Al-Rashid qui lui rendit la liberté. Désabusé alors sur la vanité des grandeurs, il alla se confiner à la Mecque, où il vécut jusqu'à sa mort dans l'exercice des vertus les plus austeres du Musulmanisme.

[783.]

Dans une partie de chasse, Mahadi s'égare; &, pressé de la faim & de la soif, il cherche dans la cabane d'un Arabe de quoi se rafraîchir. Cet homme lui présente du pain bis & un pot de lait. Le Calife lui demande s'il n'a rien autre chose à lui donner, & l'Arabe va lui chercher une cruche de vin. Le monarque en boit un coup, & dit à son hôte : « Me connois-» sez-vous ? --- Non, répond l'Arabe. » — Je suis un des principaux seigneurs » de la cour du Calife. » Il boit un second coup, & fait la même question. « Vous » venez de me le dire, reprend l'Arabe. » — Non ; je suis encore plus grand que » je ne vous l'ai dit. » Il avale un troisieme coup, & demande encore à l'Arabe

s'il le connoiſſoit? « Je m'en tiens à ce » que vous m'avez appris. — Eh bien! » je ſuis le Calife, devant lequel tout le » monde ſe proſterne. » A ces mots l'Arabe prend ſa cruche & l'emporte. Mahadi, ſurpris de cette action, lui demande pourquoi il enleve ſon vin? « Mais, ſei» gneur, répond l'Arabe, ſi vous venez » à boire un quatrieme coup, vous me » direz que vous êtes le prophète; je crains » même fort que vous ne vouliez me faire » croire que vous êtes le Dieu Tout-Puiſ» ſant, ſi vous en buvez un cinquieme.» Cette plaiſanterie fit rire le Calife, qui, ayant été rejoint par ſes officiers, récompenſa ſon hôte en lui donnant un habit magnifique & une bourſe remplie de piéces d'or. L'Arabe, tranſporté de joie de ſa bonne fortune, dit alors au monarque: » Seigneur, je vous croirai toujours, quand » même vous augmenteriez vos qualités » quatre & cinq fois davantage. »

[784.]

Le Calife régle l'ordre de la ſucceſſion entre ſes enfans. Il déclare Muſa-Al-Hadi, ſon fils-aîné, héritier préſomptif de la couronne; &, après lui, Haroun-Al-Rashid, qu'il chériſſoit à cauſe de ſa bravoure. Enſuite, à l'exemple de ſon pere, il entreprend le pélerinage de la Mecque; mais

avec beaucoup plus de faste que de dévotion, car il dépensa dans son voyage environ six millions d'écus d'or. Il fit charger sur des chameaux une si prodigieuse quantité de neige, qu'il en eut assez, & pour se rafraîchir avec toute sa suite au milieu des sables brûlans de l'Arabie, & pour conserver dans toute leur fraîcheur naturelle les fruits délicieux qu'il portoit avec lui, & pour boire à la glace durant tout le tems qu'il séjourna à la Mecque, dont la plûpart des habitans n'avoient jamais vu de neige. Il fit aggrandir le portique de la Caaba, ce qui ne fut point approuvé par les plus superstitieux sectateurs de la loi Musulmane. Lorsqu'il faisoit les sept circuits, un homme vint lui présenter une pantoufle qu'il disoit avoir appartenue au prophète. Il la reçut avec respect, fit donner dix mille drachmes à celui qui la lui avoit offerte; &, se tournant vers ses confidens: « Mahomet, » leur dit-il, n'a jamais vu cette pan» toufle; mais, si je l'avois refusée, le peu» ple auroit cru qu'elle étoit réellement » du prophète, & que je l'aurois mépri» sée. » Il avoit amené avec lui un personnage qui passoit pour un grand saint, & que l'on appelloit Almansor. Un jour qu'il faisoit dans le temple de grandes largesses au peuple, il dit à ce dévot Musulman:

» Et vous, ne me demandez-vous rien?
» -- Dans la maiſon de Dieu, répondit
» Almanſor, je rougirois de demander au-
» tre choſe que Dieu même. » Ce pieux ſentiment pénétra tellement le Calife, qu'étant ſurpris, à ſon retour, par un violent orage, il ſe proſterna contre terre, & s'écria : « Seigneur ! ſi c'eſt moi que vous
» demandez, me voici prêt à ſubir les châ-
» timens que je mérite ; mais je vous ſup-
» plie de ne pas regarder vos fidèles
» comme vos ennemis, à cauſe de moi. » Enſuite il fit donner à Almanſor dix mille piéces d'or, pour le récompenſer de lui avoir appris à ne point confondre les choſes de la terre avec celles du ciel.

[785.]

Haſana, l'une des femmes du Calife, jalouſe de ce que ce prince lui préféroit une concubine, donne à la maîtreſſe favorite une poire empoiſonnée. Le monarque, ſurpris de la beauté de ce fruit, le prend & le mange. Un inſtant après, de cruelles douleurs l'avertiſſent que ſa mort eſt prochaine; il expire au milieu des plus affreuſes convulſions, à l'âge de quarante-trois ans. On l'enterra au pied d'un noyer, à l'ombre duquel il avoit coutume de s'aſſeoir. Quelques hiſtoriens racontent diffé-

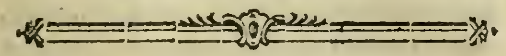
remment la trifte fin de ce prince. Ils difent que, dans une partie de chaffe, plaifir qu'il prenoit fouvent, il s'efforça d'atteindre un cerf qui fuyoit devant lui. L'animal fe réfugia dans une mafure : le Calife voulut y entrer après lui; mais, comme la porte étoit étroite, il fit en fe baiffant un fi violent effort, qu'il fe rompit les reins, & mourut fur l'heure.

Mahadi, comme la plûpart des fouverains, avoit de grands vices; mais il les effaçoit par de grandes vertus. Libéral quelquefois jufqu'à la prodigalité, il diffipa en dons les tréfors immenfes que fon prédéceffeur lui avoit laiffés. Il employoit fur-tout fes richeffes à encourager les belles-lettres; &, dès qu'on avoit du mérite, on avoit des droits puiffans fur fes bienfaits: témoin ce poëte à qui il fit donner foixante-dix mille drachmes, pour foixante-dix diftiques Arabes qu'il avoit approuvés. Il étoit magnanime & courageux comme la plûpart de fes prédéceffeurs, mais, ce qui le diftingue de la foule des rois, c'eft qu'il fe fit adorer de fes fujets par fon amour pour la juftice, & par fon averfion à répandre le fang. Il reftitua des fommes prodigieufes que fon pere avoit extorquées aux provinces; & il fit fortir des prifons une foule d'in-

nocens qui étoient les victimes des soupçons d'Almansor. Il changeoit souvent les gouverneurs des provinces & ses ministres, pour empêcher qu'ils ne prissent trop d'autorité, & qu'ils ne se rendissent indépendans. Il expédioit lui-même la plûpart des affaires d'état avec une application & une promptitude rares dans ceux qui commandent. Il tenoit fréquemment son lit de justice, afin de punir & de réparer les vexations & les violences des grands. Il se faisoit alors assister par les plus graves personnages & par les plus habiles juriconsultes du Musulmanisme, afin que leur présence fût comme un frein salutaire qui le retînt dans les décisions qui auroient pu être contraires aux loix. Dans une de ces circonstances, voulant réprimander un de ses officiers dont on venoit de se plaindre : « Jusqu'à quand, » lui dit-il, tomberez-vous dans des fau- » tes ? --- Seigneur, répondit sagement » l'officier, tant que Dieu vous conser- » vera la vie pour notre bonheur, ce sera » à nous à faire des fautes, à vous à » nous les pardonner. » Sa piété lui inspiroit, dans la mosquée, une modestie, une affabilité presqu'inconcevables dans un despote. Un jour, qu'il étoit sur le point de commencer la priere publique,

un homme de la lie du peuple lui dit : » Seigneur, je voudrois bien faire ma » priere avec vous, mais je n'ai pas en» core fait mon ablution. » Mahadi s'arrêta, & demeura debout au milieu du temple, jufqu'à ce que cet homme fe fût purifié, comme le prefcrit l'Alcoran. L'infcription de fon fceau étoit : « Mon » pouvoir vient de Dieu. » Maxime très-vraie, & qui l'eût été davantage encore, s'il eût ajoûté : « Pour le bonheur des » hommes. »





MUSA-AL-HADI.

[785.]

MAHADI, mécontent de Musa-Al-Hadi, avoit voulu, avant sa mort, le dépouiller du diadême, pour en ceindre la tête de Haroun, son second fils; mais Haroun, par une générosité peu commune, sur-tout entre des freres, avoit refusé de se prêter aux desirs de son pere, & défendu les droits de Musa, son aîné. Après la célébration des obsèques du Calife défunt, auxquelles il avoit présidé, il soutint son action magnanime, en faisant proclamer Musa dans toutes les provinces de l'empire. Mais, tandis qu'il faisoit couronner son frere à Bagdad, la ville de Cufa, sous la conduite d'Hossein, fils d'Ali, & petit-fils de Hassan, se révoltoit contre le nouveau souverain. Hossein, chef des Alides, avoit gagné, par ses vertus, les cœurs de tous les Musulmans parmi lesquels il vivoit. On parloit avec emphase de sa valeur héroïque; on prônoit sur-tout son excessive libéralité. Un jour le Calife lui ayant donné quarante mille piéces d'or, il les distribua entre les habitans de Bagdad & de Cufa. Ce bien-

fait, d'autant plus admirable qu'il n'avoit réſervé pour lui qu'une ſeule robe fourrée, ſous laquelle il ne portoit point de chemiſe, avoit mis le comble à la vénération publique. On ſe diſoit en ſecret qu'un prince ſi généreux étoit digne du trône auquel ſa naiſſance lui donnoit droit de prétendre ; on ſe paſſionnoit pour lui ; on ſouhaitoit qu'il ſe déclarât contre les Abbaſſides. L'ambition d'Hoſſein ne put réſiſter à l'appas tentateur qui avoit ſi triſtement ſéduit ſes ancêtres. Il voyoit un parti puiſſant ſe porter ouvertement pour ſes intérêts : devoit-il ſe refuſer à la fortune qui ſembloit venir d'elle-même lui préſenter ſes faveurs ? Le changement de monarque lui parut une circonſtance heureuſe ; il permit qu'on le proclamât Calife : &, pour augmenter les troupes que les Cuſiens avoient miſes ſur pied, il fit publier un édit par lequel il promettoit la liberté à tous les eſclaves qui quitteroient leurs maîtres pour ſuivre ſes drapeaux. En peu de tems, il eut une armée nombreuſe, avec laquelle il ſe flatta de venger le ſang de ſes aïeux, & d'arracher aux uſurpateurs une couronne qui avoit appartenu à ſes peres. Médine ſuivit l'exemple de Cufa, & reconnut Hoſſein pour ſouverain. Ce prince voulut engager la Mecque dans ſon parti ; mais cette ville, peuplée d'Abbaſſides, lui fit acheter ſa ſou-

miſſion: il l'emporta l'épée à la main, & fit maſſacrer tous ceux de la famille régnante qui étoient venus viſiter la Caaba. Toute l'Arabie alloit ſubir le joug du deſcendant de Mahomet, lorſque Muſa, par l'avis d'Haroun, ſon frere, fit marcher contre le rebelle une armée bien diſciplinée, mais très-inférieure à celle d'Hoſſein. Cependant, malgré leur extrême diſproportion, les troupes Abbaſſides triompherent. Une ſeule bataille, dans laquelle Hoſſein fut tué des premiers, diſſipa la rebellion; & la victoire fut très-funeſte à la maiſon d'Ali, dont les principaux chefs furent mis à mort, & qui fut dépouillée de toutes les penſions & de tous les priviléges dont les Califes précédens l'avoient honorée.

[786.]

Muſa, ſe voyant affermi ſur la chaire de Mahomet, forme le deſſein de régner par lui-même, & d'écarter tous les favoris. Sa mere, à laquelle il avoit laiſſé une autorité ſans bornes, eſt la premiere qu'il veut dépouiller de ſon crédit. Cette princeſſe le preſſoit très-inſtamment un jour de lui accorder une grace pour un de ſes officiers qui l'avoit bien ſervie. Le Calife la lui refuſa. Elle ſentit vivement cet outrage; &, dans l'excès de ſa douleur, elle

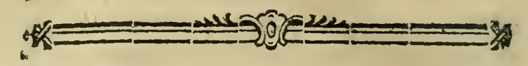
lui dit, en le quittant, que jamais elle ne lui demanderoit rien. « C'eſt ce que je » deſire, lui répondit bruſquement le mo- » narque; je ne prétends point qu'on m'im- » portune. Tenez-vous dans votre appar- » tement, & mêlez-vous de vos affaires. » Si j'apprends à l'avenir qu'aucun de mes » officiers s'adreſſe à vous pour quelque » grace, je lui ferai couper la tête. A » voir le faſte qui vous environne, on » vous prendroit pour la ſouveraine des » Muſulmans. Mes courtiſans abandon- » nent mon palais pour ſe trouver en foule » à votre lever : ils vous ſuivent depuis le » matin juſqu'au ſoir. Que veut dire cette » conduite ? n'avez-vous pas de quenouille » pour vous occuper, ou de livres pour » vous inſtruire de vos devoirs, ou enfin » de maiſon pour vous retirer? » On ne ſçauroit décrire la fureur de la princeſſe à ce diſcours. Elle jura de ſe venger bientôt d'un fils ingrat, & chercha dès ce moment l'occaſion favorable d'exécuter ſon funeſte projet. Elle ne tarda pas à ſe préſenter. Muſa réſolut d'exclure de la ſucceſſion Haroun, ſon frere, malgré les ſervices qu'il en avoit reçus, afin de faire paſſer ſa couronne à ſon fils Abu-Jaafar, jeune prince, qui n'avoit pas encore atteint l'âge de puberté. Yahia, ſon viſir, perſonnage d'une rare prudence, tâ-

cha de l'en diſſuader, en lui repréſentant que les Muſulmans ne pourroient ſouffrir un Calife qui ne pourroit pas leur faire la priere & le ſermon dans la moſquée, les conduire au pélerinage de la Mecque, & marcher à leur tête lorſqu'il faudroit combattre. Muſa feignit de ſe rendre à ces raiſons; mais le lendemain il manda ſecrettement Hartama, ſon plus cher confident, & lui ordonna d'aſſaſſiner ſon frere, puis ſon viſir qu'il lui repréſenta comme un ſéditieux, enfin ſa mere même qui chériſſoit Haroun plus que lui. Il ajoûta qu'après cette triple exécution, il fît paſſer au fil de l'épée tous les Alides qui ſe trouveroient dans les priſons, & qu'il ſe mît à la tête des troupes pour aller ſurprendre la ville de Cufa, & la réduire en cendres après en avoir fait ſortir tous les Abbaſſides. Hartama voulut s'excuſer de ſe charger d'une commiſſion ſi ſanguinaire, en alléguant qu'il étoit trop foible; mais le Calife le menaça de la mort s'il n'exécutoit ponctuellement ſes ordres, le quitta bruſquement, & ſe retira dans les appartemens ſecrets de ſon palais. Sa mere, inſtruite de ſes barbares projets, l'y attendoit pour les prévenir. En l'appercevant, elle ſe jetta à ſon cou; &, feignant une tendreſſe qu'elle n'éprouvoit

point, elle lui préſenta quelques fruits qu'elle avoit apportés. Muſa, qui n'avoit aucune défiance, & qui, pour ſéduire ſa mere, avoit réſolu de l'accabler de careſſes, juſqu'à l'inſtant où Hartama devoit lui donner la mort, prit une belle poire, & la mangea. Mais elle étoit remplie d'un poiſon ſi ſubtil, qu'il mourut auſſi-tôt en touſſant & en éternuant. La princeſſe, charmée de ſa vengeance, fit venir dans l'inſtant ce même Hartama chargé de ſon aſſaſſinat, & lui commanda de publier la fin ſoudaine du Calife, & de la notifier à Haroun-Al-Rashid, ſon ſucceſſeur. Muſa-Al-Hadi avoit vingt-quatre ans. C'étoit un prince d'une taille avantageuſe, bien fait, robuſte, excellent cavalier; mais, mauvais fils, mauvais frere, mauvais roi, que ne devoit-on pas craindre de ſon humeur barbare & jalouſe, s'il eût régné plus long-tems? Il avoit cependant des qualités: quelques hiſtoriens le repréſentent comme vaillant, magnanime & libéral même quelquefois. Un jour il récita des vers de ſa compoſition à un poëte célèbre qui les approuva. Le Calife, charmé de ce jugement, lui dit d'en faire autant ſur le même ſujet. Le citoyen du parnaſſe obéit, & ne reçut que dix drachmes, Mais enſuite il compoſa

posa un nouveau poëme, & le présenta au monarque, qui en fut si satisfait, qu'il lui dit : « Choisissez pour récompense, » ou trente mille drachmes comptant, ou » cent mille après avoir passé par toutes » les longueurs & les formalités des finan» ces.--- Trente mille comptant, seigneur, » repartit le poëte, & cent mille avec le » tems. » Cette saillie fut si bien reçue du Calife, qu'il lui fit donner aussi-tôt la somme entiere de cent-trente mille drachmes. L'inscription de son sceau portoit : « Dieu » est le Sauveur de Musa. »





HAROUN-AL-RASHID.

[786.]

TANDIS qu'Haroun reçoit la nouvelle de la mort de ſon frere, un de ſes amis vient le féliciter ſur la naiſſance d'un fils qui lui ſuccéda dans la ſuite; de ſorte que cette journée fut mémorable par la chûte d'un monarque, l'élévation d'un autre, & par la naiſſance d'un troiſieme. Le même bonheur accompagne le nouveau ſouverain juſques dans les moindres choſes. Mahadi, ſon pere, lui avoit donné, comme un gage de la couronne qu'il lui avoit promiſe, une belle bague qu'il portoit à ſon doigt. Muſa, jaloux de ce préſent, voulut l'avoir dès qu'il fut monté ſur le trône; il envoya un eunuque pour demander au prince ce bijoux précieux. Une prétention ſi injuſte mit Haroun en fureur; en préſence du député, il prit la bague & la jetta dans le Tigre, où elle demeura juſqu'à ce qu'il eût été proclamé. Alors il la fit chercher; &, pour diriger les plongeurs, il jetta une bague de plomb dans le même endroit du fleuve où étoit tombée la premiere. Elle fut trouvée ſans peine, & ce ſuccès fut regardé comme

un préſage de celui qui devoit couronner toutes les actions de ce prince (*).

[787.]

Haroun épouſe ſolemnellement Zobéïda, fille d'un prince de ſa maiſon. Cette princeſſe avoit cent eſclaves, qui toutes ſçavoient l'Alcoran par cœur, & qui chaque jour en récitoient la dixieme partie : « De ſorte qu'on entendoit perpé» tuellement dans ſon palais, diſent les hiſ» toriens Arabes, un pieux bourdonnement, » ſemblable au bruit religieux que font les » anges devant le trône de l'Eternel. » Peu de tems après ſon mariage, Zobéïda fit le voyage de la Mecque ; & cette dévote caravane fut ſignalée par des aumônes égales au rang ſuprême de la pélerine.

[788.]

Le Calife, pour ne point tomber dans les fautes auxquelles les ſouverains ſont ſi ſouvent expoſés, prend avec lui un célèbre docteur, appellé Aſmai, dont il recevoit depuis long-tems les leçons. Aſmai poſſédoit dans un haut degré le talent de la

(*) Ce trait n'eſt point unique dans l'hiſtoire. Le fameux Saladin perdit de même un rubis d'un prix ineſtimable, qui fut retrouvé auſſi heureuſement que celui d'Haroun.

parole. Très-verſé dans les traditions, il les expoſoit avec la même netteté, la même préciſion qu'eût pu faire le meilleur lecteur ; & cet avantage étoit relevé par une connoiſſance profonde de l'Alcoran. Mais il avoit un défaut dans lequel les ſçavans donnent quelquefois ſans y ſonger : il interprétoit les loix à la rigueur ; & ſon auſtérité eût ſans doute jetté ſouvent Haroun dans de fauſſes démarches, ſi ce prince eût été moins en état de connoître ſon mérite. Il l'écoutoit avec docilité, ſans jamais ſuivre aveuglément ſes déciſions. Auſſi lui diſoit-il en riant : « Docteur, » vous êtes plus ſçavant que moi, mais » je ſuis plus ſage que vous. » Comme il connoiſſoit ſon exceſſive rigidité, il voulut, avant de l'attacher entiérement à ſa grandeur, lui donner une leçon digne de ſon choix. « Je vous prie, lui dit-il, de » ne jamais m'enſeigner en public. Attendez que je vous interroge. Que vos ré» ponſes ſoient préciſes & ſimples ; ne » les chargez point d'hiſtoires inutiles ; & » n'ouvrez point votre avis de maniere à » me forcer de le ſuivre. Si vous apper» ceviez que dans mes jugemens je m'é» cartaſſe des loix de l'équité, ramenez» moi dans le particulier avec douceur. » Enfin, ne m'enſeignez que ce qui m'eſt » abſolument néceſſaire ; formez-moi dans

» l'art de parler en public, & n'employez » jamais, dans les discours que vous me » ferez, que des expressions claires & que » je puisse comprendre. » Heureux les maîtres qui ont de tels disciples! plus heureux encore les disciples qui ont des maîtres assez sages pour se ployer ainsi à leur caractere!

[789.]

Un des prétendus saints du Musulmanisme, appellé Adhem, meurt à Damas. Si l'on en croit les légendes orientales, ce pieux personnage vit une fois en songe un ange qui écrivoit les noms des sinceres adorateurs du vrai Dieu; &, n'appercevant pas le sien sur cette liste sacrée, il pria l'esprit céleste de l'y mettre en qualité d'ami des serviteurs de l'Eternel. L'ange le satisfit; &, depuis ce tems, Adhem redoubla sa ferveur. Pour se sanctifier davantage, il entreprit le grand pélerinage de la Caaba. Il traversa seul & sans provisions d'immenses solitudes. De mille pas en mille pas il faisoit mille génuflexions, & récitoit mille dévotes prieres. Ce religieux voyage lui coûta douze années. Il fut rencontré par Haroun, qui lui rendit de grands honneurs, & le pria de lui dire quelques paroles d'édification. « Seigneur, lui répon- » dit le fervent pélerin, nous sacrifions,

» en ce monde, une religion auguſte au
» maintien de frivoles grandeurs. Heu-
» reux le mortel qui a choiſi le Tout-Puiſ-
» ſant pour maître, & qui n'employe les
» biens préſens que pour acquérir ceux
» qu'il eſpere dans un meilleur ſéjour! »
La maxime favorite d'Adhem montroit toute la profondeur de ſon abnégation.
» Oui, diſoit-il ſans ceſſe, j'aime mieux
» aller en enfer en accompliſſant la vo-
» lonté de Dieu, qu'en paradis en vio-
» lant ſes ſuprêmes ordonnances. » Avec de pareils ſentimens, s'il eût vécu dans le Chriſtianiſme, on l'eût ſans doute mis au nombre de ces ſaintes ames qui ne ſoupiroient que pour le ciel.

[790.]

Haroun devient amoureux d'une concubine de ſon frere Ibrahim. Afin de poſſéder cette belle eſclave, il lui offre trente mille dinars; mais le prince avoit juré de ne jamais la donner, ni la vendre. Cependant, comme le Calife le preſſoit vivement, il conſulte Abou-Joſeph, juriſconſulte induſtrieux, & lui demande un moyen de ſatisfaire le monarque ſans violer ſon ſerment. « Seigneur, lui répond
» le docteur, donnez à moitié, & vendez
» à moitié votre eſclave au Calife; vous
» ne l'aurez pas préciſément vendue ni

» donnée. » Ibrahim, charmé de cette finesse, qu'un docteur seul pouvoit imaginer, envoie aussi-tôt sa concubine à son frere, qui toutefois lui envoie la somme entiere qu'il lui avoit d'abord proposée ; & le prince en fit présent à Joseph, pour récompenser son habileté. Haroun vouloit jouir, dès la nuit même, de la charmante maîtresse qu'il venoit d'acquérir. Mais la loi s'opposoit à ses desirs ; car, selon le droit Musulman, un frere ne peut pas coucher avec la concubine de son frere, si auparavant elle n'a passé entre les mains d'un autre. Il fallut recourir une seconde fois à Joseph ; & l'on vit encore combien un docteur est quelquefois utile. Cet habile juriste conseille au Calife de faire épouser cette femme à un de ses esclaves, à condition qu'il la répudiera sur le champ, pour la faire passer entre ses bras. Ce moyen facile est approuvé. Le mariage se célèbre ; mais l'esclave, épris des attraits de sa nouvelle épouse, ne veut plus entendre parler de divorce. Le Calife lui offre dix mille dinars ; la possession d'un bien plus précieux le rend insensible à ces richesses. Nouvel embarras. La passion d'Haroun s'enflammoit à proportion des obstacles ; mais il n'osoit transgresser les loix pour la contenter. Abou-Joseph eut alors besoin de toutes les subtilités de sa jurispru-

dence; il falloit en même tems calmer la confcience, & favorifer l'amour de fon maître. Il en vint à bout, en perfuadant au Calife de donner cet efclave, dont il étoit toujours le maître, à la femme qu'il avoit époufée; car, par ce moyen, le lien du mariage feroit rompu, puifque, felon la loi Mufulmane, une femme ne peut pas être mariée à fon propre efclave. Cette nouvelle rufe eft applaudie: le trop peu complaifant efclave eft forcé d'abandonner fon époufe; & les dix mille dinars, qui devoient être le prix de fa facilité, deviennent la récompenfe du grand fçavoir d'Abou-Jofeph. Ce n'eft pas tout. Haroun ayant donné cent mille dinars à fa maîtreffe, cette femme, remplie de reconnoiffance pour le docteur, lui fit préfent de dix mille autres dinars, de forte que, pour cette confultation, Abou-Jofeph reçut en une feule nuit cinquante mille piéces d'or. Le Calife, pour lui montrer encore combien il étoit fatisfait de fa fcience profonde, le nomma, peu de tems après cette aventure, grand jufticier de Bagdad; & ce fut lui qui le premier porta le titre de Cadi-Al-Codha, c'eft-à-dire Juge des Juges, dignité qui revient à celle de chancelier parmi nous. Ce fut auffi lui qui fit prendre aux docteurs de la loi un habit diftinctif, qui fût comme

une marque, &, pour ainſi dire, comme l'enſeigne du ſçavoir qu'on doit leur ſuppoſer. Malgré ſa grande fortune, Abou-Joſeph ne s'en fit jamais accroire. Ayant un jour avoué ſon ignorance ſur une queſtion de droit, quelqu'un lui reprocha de recevoir de fort groſſes penſions du tréſor royal, ſans pourtant éclaircir toutes les difficultés. Il ſe contenta de répondre: « Mon » ami, je reçois du tréſor à proportion de » ce que je ſçais; mais ſi je recevois à pro- » portion de ce que j'ignore, toutes les » richeſſes du Califat ne ſuffiroient pas pour » me payer. »

[791.]

Une des femmes du monarque étend, en bâillant, les bras avec tant de force, que l'un des deux devient roide tout-à-coup, & demeure étendu ſans qu'elle puiſſe le retirer à elle. Les plus célèbres médecins de la cour y font appliquer des lénitifs de toute eſpece, pour rendre aux nerfs leur premiere fléxibilité. Leurs ſoins ſont inutiles; & la princeſſe alloit reſter perclue pour le reſte de ſes jours, lorſqu'un Chrétien, dont le profond ſçavoir n'étoit pas encore connu, ſe préſente au Calife, & lui répond de la guériſon de ſon épouſe. On ſe moqua d'abord de ſon aſſurance; mais, comme l'art des plus habiles étoit en

défaut, on résolut d'éprouver le secret du nouvel Esculape. Gabriel (c'étoit le nom du médecin Chrétien) pria le Calife de dire à la princesse de se trouver en public à son lever. La princesse obéit; &, lorsqu'elle s'approchoit d'Haroun pour le saluer, Gabriel se jette aussi-tôt sur elle, & se met en devoir de la déshabiller, pour découvrir à tous les regards les appas secrets que recéloit sa robe. On le laissoit faire; & la pudeur allarmée de la princesse n'avoit pas assez de force pour se défendre. La robe alloit être enlevée; l'impudence de cette action redouble l'émotion de l'épouse du Calife : enfin, dans le trouble & dans la surprise où elle se trouve, elle fait un si violent effort, qu'elle retient avec le bras qu'on vouloit lui guérir, l'habillement qui alloit lui échapper. A cette vue, Gabriel s'écria dans l'instant : « Elle est guérie : Seigneur, » elle est guérie ! » En effet, on lui fit remuer plusieurs fois le bras en tous sens, & la cure se trouva parfaite. Haroun en fut si charmé, qu'il fit donner sur le champ cinq cents mille piéces d'argent à Gabriel; & le nomma son premier médecin. Ensuite il lui demanda la cause de cet accident. » Seigneur, répondit le médecin, quand » vous goûtâtes avec la princesse les » plaisirs de l'amour, une humeur déliée,

» miſe en mouvement par la chaleur de
» l'action, ſe répandit par-tout le corps,
» & ſe coagula bientôt après dans les nerfs
» par la ceſſation du mouvement ; d'a-
» près ce raiſonnement, j'ai employé l'ar-
» tifice que vous avez vu, pour dilater la
» chaleur, afin de diſſoudre l'humeur figée,
» & de rendre au bras affecté ſa premiere
» agilité. »

[792.]

Un poëte célèbre, appellé Dhohak, vient à la cour du Calife, qui l'admet à tous ſes plaiſirs. Un jour que le prince avoit devant lui un baſſin plein de roſes fraîchement cueillies, il pria le poëte de lui faire ſur le champ quelques vers qui exprimaſſent naïvement la qualité de ces fleurs par une comparaiſon ingénieuſe. Dhohak fit auſſi-tôt un diſtique arabe dont le ſens étoit : « La couleur de ces roſes, filles
» chéries du printems, eſt ſemblable à cet
» aimable coloris dont la pudeur embel-
» lit les joues de la bergere que ſon amant
» veut embraſſer. » Une des maîtreſſes d'Haroun, qui excelloit dans la muſique & dans la poëſie, ayant entendu ces vers :
» On peut dire mieux encore, s'écria-t-
» elle. » Le monarque, curieux de l'entendre, la preſſe d'entrer en lice avec un homme ſi célèbre ; & la maîtreſſe du

prince dit : « La couleur de ces roſes, tendres enfans des zéphyrs, reſſemble à celle » de mes joues quand Haroun me prend » par la main pour me conduire ſur le » trône des amours. » Pour la récompenſer de ce charmant diſtique, le Calife voulut dans le moment éprouver ſi la vérité étoit conforme à la poëſie.

[793.]

Le monarque, faiſant, durant la nuit, la ronde dans ſon palais, trouve une des filles de Zobéïda, ſon épouſe, qui s'étoit endormie ſous un boſquet. Haroun l'aimoit depuis long-tems, mais jamais elle n'avoit voulu couronner ſes feux. Il crut l'occaſion favorable, pour obtenir de cette jeune beauté ce que juſqu'alors elle lui avoit ſi conſtamment refuſé. Il l'approche ; elle s'éveille, ſurpriſe de ſe voir entre les bras du Calife. Le prince la ſerroit tendrement. Il la conjure de répondre à ſa tendreſſe. Ses geſtes, ſon attitude voluptueuſe, tout décèle la paſſion qui l'enflamme ; ſa main amoureuſe triomphe de la réſiſtance, & découvre déja une foule de tréſors dont il veut cueillir les prémices. La ſervante de Zobéïda alloit ſuccomber ; mais elle rappelle un reſte de conſtance, & ſupplie ce deſpote d'attendre juſqu'à l'arrivée du jour. Haroun conſent à ce délai ; dès

le lever de l'aurore, il envoie à la belle esclave un messager qui la somme de tenir sa promesse. Mais elle lui répond par ce vers arabe, qui depuis à passé en proverbe : « Les paroles de la nuit ne se don» nent que pour attendre le jour. » Haroun, étonné de cette réponse, commande aussi-tôt d'amener en sa présence tous les poëtes qui demeuroient dans son palais, & leur ordonne de faire quelques stances où ce vers fût compris. Tous obéirent ; & le seul Abou-Navas, l'un des plus grands poëtes qui ayent illustré l'Arabie, réussit au gré du Calife. Il enchâssa le vers de l'esclave avec tant d'adresse dans les siens, qu'il sembloit décrire naïvement le combat livré entre le monarque & cette fille. Mais cette merveilleuse habileté pensa lui coûter la vie ; car le despote, ayant fait des présens aux autres poëtes, lui dit qu'il méritoit la mort, pour avoir osé porter un œil téméraire sur ses plaisirs. Abou-Navas protesta qu'il n'étoit point sorti dans ce tems-là de son appartement, produisit des témoins qui constatoient la vérité de sa justification, appaisa le prince, & reçut une récompense proportionnée au rare mérite de sa poësie.

[794.]

Le Musulmanisme perd un grand doc-

teur. Il s'appelloit Abu-Abdallah-Malec, & c'eſt le pere de la ſeconde ſecte prétendue orthodoxe qui a tant de zèle pour les traditions de Mahomet, & dont les principes ſont ſuivis principalement en Barbarie & dans pluſieurs autres contrées de l'Afrique. On rapporte que ce ſçavant, qui parvint à un âge très-avancé, reſta trois ans entiers dans le ſein de ſa mere : phénomène inoui, & trop contraire aux loix de la nature pour être adopté légérement. Un de ſes amis, l'étant allé voir dans ſa derniere maladie, le trouva tout en pleurs. Il le pria de lui dire la raiſon de cette triſteſſe ſi ſurprenante dans un homme qui avoit toujours bien vécu. « Hélas ! répondit-il, qui » doit plus que moi répandre des larmes ? » Plût-à-Dieu que, pour l'expiation de » mon orgueil, j'euſſe reçu autant de » coups de bâton que j'ai décidé de queſ» tions ! j'aurois moins de compte à ren» dre à l'Eternel. Plût-à-Dieu que je n'euſſe » jamais rien décidé de moi-même ! » Sentiment bien digne d'un ſçavant modeſte, & qui devroit être celui de tous ceux que la ſupériorité de leurs lumieres tire de la foule des hommes ! Un jour on lui propoſa quarante huit queſtions très-difficiles ; il y en eut trente-deux ſur leſquelles il confeſſa ſon ignorance : aveu auſſi rare qu'il eſt honorable à celui qui a le courage de

le faire. Malec étoit pourtant puérilement rigide dans ce qui touchoit aux pratiques religieuſes. Une fois on lui demanda s'il étoit permis de manger du pourceau de mer : « Non, répondit-il ; car, bien que » ce ſoit un poiſſon, le nom qu'il porte » le faiſant regarder comme un pourceau, » les vrais Muſulmans doivent le déteſter » autant que celui que l'Alcoran a prohibé.» Que deviendroient les réfectoirs de quelques pieuſes compagnies de Cénobites, ſi la conformité de nom ſuffiſoit pour défendre l'entrée de leurs monaſteres à ces animaux amphibies, dont la délicateſſe eſt une des roſes que l'on cueille ſur les épines de la pénitence ? Haroun regretta beaucoup ce docteur, pour lequel il avoit toujours eu une haute eſtime. Ce prince l'ayant un jour prié de venir au palais pour inſtruire ſes fils : « Seigneur, répondit Malec, » la ſcience ne fait la cour à perſonne ; on » doit la lui faire. --- Vous avez raiſon, » repartit le Caliſe ; mes enfans ſe trouve- » ront dans le lieu où les autres jeunes- » gens vont recevoir vos leçons. » Il tint parole ; & les jeunes princes furent conduits réguliérement à la moſquée où Malec débitoit ſa doctrine. Ce ſçavant méritoit bien cet égard, s'il eſt vrai, comme il le diſoit lui-même, que tous les maîtres ſous leſquels il avoit étudié dans ſa jeu-

nesse, vinrent avant sa mort s'instruire à son école, & se crurent honorés du titre de ses disciples.

[795.]

Sous le règne de son prédécesseur, Haroun, accablé de disgraces, avoit fait vœu d'aller à pied en pélerinage à la Mecque, si la fortune lui devenoit plus favorable. Après son élévation au Califat, plusieurs de ses courtisans lui représenterent qu'il n'étoit point de sa dignité de s'acquitter de ce pieux devoir comme le dernier de ses sujets, & qu'il devoit au contraire, pour soutenir la majesté de son rang, étaler, dans ce religieux voyage, la pompe & le faste de ses prédécesseurs. Un prince moins dévot qu'Haroun se fût rendu sans peine à l'avis des courtisans; mais le Calife ne voulut rien faire sans consulter les docteurs de sa religion. Il les assembla dans sa capitale, & la conclusion unanime fut qu'il devoit s'acquitter de son vœu précisément comme il l'avoit spécifié. Haroun partit donc pour la Mecque, à pied; exemple unique dans l'histoire Sarasine: mais, dans toute sa route, il trouva les chemins couverts de tapis & de diverses étoffes précieuses.

[796.]

Le Calife est attaqué d'apoplexie. Ses fils

fils assemblent les plus habiles médecins de Bagdad, pour donner de prompts remèdes à leur pere. La saignée n'avoit point encore tout le crédit qu'elle a parmi nous ; & les médecins Arabes, bien différens des nôtres, craignoient, en tirant du sang, d'en appauvrir la masse, & d'attaquer le principe de la vie animale. Cependant le fameux Gabriel, malgré l'avis de ses confreres, osa conseiller ce moyen de soulager promptement le Calife. Amin, qu'il avoit choisi pour successeur, s'y opposa vivement : mais Al-Mamoun, son frere, soutint avec tant de chaleur l'opinion de Gabriel, qu'on fut obligé de s'y rendre. Haroun fut saigné, & recouvra la santé. Al-Mamoun lui conta ce qui s'étoit passé, & son zèle lui valut la prédilection de son pere ; le courage de Gabriel ne demeura point non plus sans récompense : le Calife lui assigna pour toujours une pension de cent mille drachmes.

[797.]

Haroun admet à sa cour le célèbre Bahalul, que l'enjouement de son esprit faisoit appeller le fou, & que sa dévotion a fait mettre au nombre des saints du Musulmanisme. Un jour le Calife lui ordonna de faire une liste de tous les extravagans de la ville de Bagdad : « Seigneur, répondit-il, c'est un

» trop long ouvrage ; mais, si vous voulez le
» catalogue des gens raisonnables & sages,
» je l'aurai fait en un instant.» Un bel esprit vint lui dire que le monarque l'avoit créé intendant des ours, des loups, des renards & des singes de l'empire : « Oh ! oh ! repli-
» qua-t-il, vous voilà donc devenus mes
» sujets, messieurs les courtisans ?» Etant une autre fois entré dans la salle où le Calife donnoit audience, & voyant son trône vuide, il alla s'y asseoir. Les gardes, l'ayant apperçu, le chasserent à coups de cannes, & lui reprocherent son impudence. Bahalul feignit de répandre des larmes ; & Haroun, qui parut dans ce moment, lui demandant la cause de ses pleurs : « Hélas !
» Seigneur, répondit-il, ce n'est point
» parce qu'on m'a frappé que vous me
» voyez gémir ; la compassion que j'ai pour
» vous est le seul objet de mes larmes ; car
» si, pour avoir touché un foible instant
» votre trône, on me maltraite de la sorte,
» à quoi ne devez-vous pas vous attendre,
» vous qui vous y placez tous les jours ? »
Quelque tems après, Haroun lui dit : « Ba-
» halul, pourquoi ne te maries-tu pas
» comme les autres hommes ? L'hymen a
» tant de douceurs ! Une tendre épouse par-
» tageroit tes plaisirs & tes peines, & tu
» vivrois avec elle dans une délicieuse so-
» ciété. Je veux te donner une femme qui

» ſera jeune, bien faite, & qui t'apportera
» du bien. » Ebranlé par les raiſons & par l'autorité du monarque, Bahalul conſentit enfin au mariage. Après la célébration des nôces, il entra dans le lit nuptial, & ſe mit auprès de ſa chere moitié. Mais à peine l'eut-il touchée, qu'il crut entendre dans le ſein de ſon épouſe un bruit confus qui l'effraya. Il ſe précipite au bas du lit, & prend la fuite hors de la ville. Le Calife, inſtruit de cette diſparition ſoudaine, le fait chercher. On le trouve : on l'arrête. On le conduit devant le monarque, qui l'accable de reproches, & lui demande où eſt le mot pour rire dans cette conduite ?
» O empereur des Fidèles ! répondit-il,
» vous m'aviez promis une félicité par-
» faite, & je n'ai entrevu que de vives an-
» goiſſes dans cet hymen que vous offriez
» à mes yeux ſous des traits ſi ſéduiſans.
» A peine ai-je pris ma place dans le lit
» nuptial, que j'ai entendu dans le ventre
» de mon épouſe un bruit affreux : ici l'on
» demandoit un habit, une chemiſe, un
» bonnet, des ſouliers ; là, du pain, du
» riz, de la viande ; les uns rioient, les
» autres s'entre-battoient. Effrayé, hors de
» moi, je diſparus, craignant de devenir
» plus fou que je ne ſuis, & déſeſpérant
» d'être jamais heureux avec une femme

» qui me rendroit pere d'une nombreuſe
» famille. »

[798.]

Le nom de Charlemagne & le bruit de ſes exploits pénétrent juſqu'à Bagdad. Haroun, rempli d'eſtime pour ce prince, veut rendre hommage à ſon mérite ; il lui envoie une ſuperbe ambaſſade, avec de riches préſens. Le monarque François répond à la haute opinion que la renommée avoit donnée de lui : il reçoit les députés Muſulmans entre Verceil & Yvrée ; il les comble de toutes les marques de la plus flatteuſe diſtinction ; &, après avoir conclu un traité par lequel il contractoit une liaiſon étroite avec Haroun, de qui il recevoit & à qui il donnoit le nom de frere, il les congédie en les chargeant de dons magnifiques pour leur maître. Depuis cette époque, la réputation des François devint reſpectable parmi les Muſulmans.

[799.]

Mangheh, célèbre médecin de la cour du Calife, ſe promenant un jour dans une des grandes villes de l'empire, entendit un charlatan qui débitoit des remèdes contre une multitude de maladies. Surpris de l'audace de cet impoſteur, il vint auſſi-tôt

en parler au monarque, & lui dit : « Je ne » croyois pas, Seigneur, qu'il fût permis dans » vos états de tuer les gens impunément. » Haroun à l'inſtant fait chercher l'empirique, qu'on ne put jamais trouver ; &, de peur que dans la ſuite la vie de ſes ſujets ne fût expoſée à l'effronterie & à l'ignorance de tels médecins, il les chaſſa tous, par un édit ſolemnel, de l'étendue de ſon empire, & ordonna qu'à l'avenir on n'exerceroit la médecine qu'avec un privilége authentique, donné par le ſouverain.

[800.]

Il y avoit dans la capitale un fou qui, dans les accès de ſon extravagance, prétendoit être le Dieu tout-puiſſant. Haroun, à qui l'on en parla, voulant découvrir, par ſa converſation, ſi ce n'étoit pas un impoſteur, le fit venir, & lui dit : « On » me préſenta, il y a quelques jours, un » homme qui faiſoit l'inſenſé, & qui vouloit paſſer pour un prophète envoyé de » Dieu. Je le fis mettre en priſon ; on lui » fit ſon procès, & on lui coupa la tête. » Le fou, l'ayant écouté attentivement, lui répondit : « Vous avez agi comme le devoit un de mes fidèles ſerviteurs. Je » n'avois point donné le don de prophétie » à ce miſérable ; & j'ai permis qu'il reçût » la peine que méritoit ſon audace. » Le

Calife, à ces mots, se mit à rire, & renvoya le prétendu dieu, qu'il eut soin de faire renfermer, en lui assignant un petit revenu pour subsister.

[801.]

On lit dans l'Alcoran que Pharaon disoit à son peuple : « Je suis plus grand & plus » puissant que tous vos dieux : c'est moi » qui suis votre Dieu & votre maître. » Haroun est si frappé de ce passage, que, dans le mouvement d'une sainte fureur, il s'écrie, en présence de toute sa cour : « Je » sçaurai punir l'orgueil de ce prince im» pie, en donnant le gouvernement de son » royaume au dernier de mes esclaves. » Il choisit effectivement, pour cette dignité Hozaïd, Ethyopien de nation, & d'un esprit très-grossier. Les Egyptiens se plaignant un jour à ce ministre de ce que le Nil, par son débordement, avoit emporté tout le coton qu'ils avoient semé sur ses bords, il crut les consoler en leur disant naïvement : « Pourquoi n'y semiez-vous » pas de la laine ? »

[802.]

Le Calife partage ses vastes états entre ses trois fils, Amin, Mamoun & Kasem, qui devoient se succéder sur le trône, suivant sa disposition testamentaire. Amin eut la Syrie, l'Irac, les trois Arabies, la

Méſopotamie, l'Aſſyrie, la Médie, la Paleſtine, l'Egypte, & tout ce que les Muſulmans avoient conquis en Afrique, depuis les frontieres d'Ethyopie & d'Egypte, juſqu'au détroit de Gibraltar, avec la dignité de Califе. Mamoun eut la Perſe, le Kerman, les Indes, le Koraſſan, le Tabreſtan, le Cableſtan & le Zableſtan, avec la vaſte province de Mawarenhar. L'Arménie, la Natolie, la Géorgie, la Circaſſie, & tout ce que l'empire poſſédoit aux environs du Pont-Euxin, reconnurent Kaſem pour maître. Après cette diſpoſition, dont l'objet étoit de prévenir tout ſujet de guerre civile entre les freres, Haroun fit un ſecond pélerinage à la Mecque, mais avec plus de pompe que le précédent. Il étala dans ce voyage toute la magnificence d'un monarque opulent; il ſignala par des largeſſes tous les lieux de ſon paſſage; &, quoique cette partie de dévotion lui coûtât des ſommes immenſes, elle n'épuiſa point ſes tréſors; elle ne l'obligea point de fouler ſes peuples.

Parmi les doctes & pieux perſonnages qui accompagnoient le ſouverain dans cette ſainte caravane, on remarquoit un fameux contemplatif, appellé Kéthir, dont toutes les maximes étoient regardées comme des oracles. Chemin faiſant, le Calife le pria de lui dire quelque parole

édifiante. « Heureux mille fois celui qui » eſt modeſte ſur le trône, répondit le » docteur, bienfaiſant dans l'opulence, » juſte dans ſon gouvernement, conſtant » dans les diſgraces! l'Eternel écrira ſon » nom ſur le livre de ſes élus. » Haroun fut ſi touché de ces paroles, qu'il répandit des larmes. Une autre fois, lui ayant demandé ce qu'il falloit faire pour mériter le ciel: « Quitter le monde, répondit » Kéthir, renoncer abſolument à ſes vaines frivolités. --- Mais ce ſacrifice paroît ſi difficile! le monde a tant d'attraits! --- Si vous aviez beſoin d'un verre » d'eau, & qu'il vous fallût donner la » moitié du monde pour l'obtenir, l'achéteriez-vous à ce prix? --- Sans doute. » --- Et ſi vous étiez dans quelque ſouillure défendue par la loi, donneriez-vous l'autre moitié du monde pour vous » en nettoyer? --- Aſſurement. --- Vous » voyez donc, ſeigneur, combien ce » monde ſi eſtimé eſt peu de choſe, puiſque, pour un verre d'eau, pour une légere faute, vous n'héſiteriez point à le » donner. Or, eſt-il ſi difficile de renoncer entiérement à la poſſeſſion d'un » bien qui a ſi peu de valeur? »

[803.]

La maiſon des Barmécides, une des

plus illuſtres de l'empire, & qui étoit alors en faveur, avoit donné à l'état une foule de grands hommes. C'étoit dans ſon ſein que Mahadi avoit choiſi un gouverneur pour Haroun, ſon fils bien-aimé; & le jeune prince avoit contracté l'habitude de regarder cette famille comme la ſienne. Il l'aſſocia, pour ainſi dire, à ſa fortune; & Giafar, fils de ſon gouverneur, devint ſon favori, ſon viſir, & ſon plus cher confident. Il avoit une ſœur qu'il aimoit avec paſſion: afin de voir plus ſouvent enſemble ces deux perſonnes qu'il chériſſoit le plus au monde, il la donna pour épouſe à Giafar; mais, par un de ces caprices qui caractériſent les deſpotes, il défendit à l'époux d'uſer avec ſa moitié des droits du mariage & de la toucher, lui permettant ſeulement de la regarder tant qu'il lui plairoit. Abbaſſa (ainſi s'appelloit la princeſſe) étoit jeune & belle. Elle fit naître dans le cœur de Giafar une paſſion dont la contrainte augmenta l'activité, & qu'elle partagea avec autant de vivacité. Un jour qu'ils ſe trouvoient ſeuls, ils oublièrent les menaces du Calife: leur amour triompha de la crainte; & les momens furent ſi bien employés, que, neuf mois après, Abbaſſa mit au monde deux enfans qui furent cachés à la Mecque, pour éviter le courroux

de leur oncle. Mais Haroun en fut bientôt instruit ; il résolut de punir d'une maniere terrible l'infraction de ses ordres. A cet amour tendre qu'il éprouvoit pour sa sœur & son beau-frere, succéda tout-à-coup la haine la plus implacable. Il est vrai que Giafar lui avoit donné, depuis long-tems, bien des prétextes de rompre avec lui. Mais quel est l'ami dont on n'ait point à se plaindre ? il faudroit cesser d'être homme, pour contracter une amitié sans nuages. Giafar avoit favorisé l'évasion d'un Alide que le Calife vouloit faire arrêter : c'étoit tout au plus une générosité indiscrette. Il avoit fait bâtir une maison qui lui avoit coûté vingt mille piéces d'or : étoit-il étonnant que, dans un si haut degré de fortune, il pût faire une semblable dépense ? Haroun feignit de la regarder comme une preuve de péculat. Le véritable crime de Giafar, celui dont on ne parloit pas, étoit d'avoir osé jouir des appas d'une sœur de la possession de laquelle le monarque étoit jaloux. Il craignit qu'un favori, capable de lui déplaire en un point si délicat, ne portât la hardiesse plus loin, & n'abusât des secrets qu'il lui avoit confiés. Il ordonna qu'on l'arrêtât, lui, son pere, ses freres, tous ses parens, & qu'on leur tranchât la tête. Cet arrêt lui coûta quelques larmes, lorsqu'on fut

ſur le point de l'exécuter ; mais les anciennes habitudes, qui ſe réveilloient tout-à-coup, ne purent vaincre la jalouſie allarmée. La mere de Giafar, qui avoit nourri le Calife, vint ſe jetter à ſes pieds, pour obtenir au moins la grace de ſon époux, qui avoit été pendant dix-ſept ans conſeiller du monarque : Haroun fut inflexible, & perſiſta dans le deſſein d'abbaiſſer cette famille jadis ſi favoriſée, mais devenue l'objet de ſa haine. Giafar reçut la mort à l'âge de trente-ſept ans. Son corps fut coupé en piéces : on en expoſa les triſtes parties au-deſſus des portes de Bagdad, & l'on mit ſa tête ſur le pont du Tigre, auprès de cette capitale. Le jour même qu'il fut exécuté, le Calife lui fit plus de careſſes qu'à l'ordinaire. Il l'embraſſa pluſieurs fois tendrement dans ſon cabinet ; mais à peine l'eut-il quitté, qu'il commanda à l'un de ſes officiers, nommé Jaſſer, de lui apporter la tête de Giafar. L'officier, étant entré tout-à-coup dans l'appartement de ce favori, lui notifia l'ordre de ſon maître. « Peut-être, répondit tranquillement Giafar, Haroun » vous a-t-il donné cet ordre dans la cha» leur du vin ; retournez ſur vos pas, & » dites-lui que vous avez obéi. S'il s'en » repent, je ſerai encore en vie ; ſinon, » ma tête eſt toujours prête. » Jaſſer n'é-

tant pas ſatisfait de cet expédient, Giafar l'accompagna juſqu'à l'entrée de l'appartement du Caliſe, & lui dit : « Entrez, » & dites au commandant des Fidèles » que vous lui apportez ma tête, que vous » avez laiſſée dehors. » Jaſſer entre, & dit au monarque qu'il venoit lui annoncer la mort d'un ſujet qui lui avoit déplu, & dont la tête étoit à la porte : « Ap» portez-la vîte devant moi, s'écrie dans » le moment Haroun. » A ces mots, l'officier ſort, immole le favori, & vient jetter ſa tête aux pieds du Caliſe. A peine l'a-t-il apperçue, qu'il commande à l'exécuteur d'appeller pluſieurs perſonnes qu'il lui nomme. Jaſſer obéit ; ces officiers arrivent avec lui. « Tranchez-moi la tête à » cet homme, leur dit auſſi-tôt le deſpote, » car je ne puis ſouffrir en ma préſence le » meurtrier de Giafar. » Ce digne miniſtre méritoit par ſes vertus les regrets de celui même qui avoit ordonné ſa mort. Il ne fit uſage de ſa grandeur que pour répandre des bienfaits. On raconte ſur-tout de ſa généroſité un trait au-deſſus de tout éloge. Un homme vint un jour lui préſenter une eſclave jeune & jolie, dont les graces lui plurent tellement, qu'il lui en donna quarante mille piéces d'or, & les lui paya d'avance. Cette fille, toute éplorée, dit à celui qui la vendoit : « Miſérable ! as-

» tu oublié le ferment que tu m'as fait de
» ne jamais me vendre ? » Giafar, ayant entendu ces plaintes, dit au vendeur :
» Atteftez feulement que cette fille eft li-
» bre & que vous l'avez époufée, & je
» vous laiffe l'argent que vous avez reçu.»

Les biens de cet infortuné feigneur, & ceux de tous les Barmécides, furent confifqués dans toutes les provinces de l'empire, par l'ordre exprès du prince, qui mit le comble à ces exécutions barbares, en faifant jetter fa fœur Abbaffa & fes deux enfans dans un puits que l'on combla enfuite. Enfin, pour qu'il ne reftât pas le moindre veftige de cette illuftre maifon, le Calife défendit, fous peine de la vie, de jamais parler des Barmécides. Mais ce nouvel acte de tyrannie ne fervit qu'à donner plus de luftre à la magnanime liberté d'un vieillard Mufulman, créature de la famille perfécutée. Il vint à Bagdad, & fe plaça fur une motte de terre, qui lui fervoit de tribune, vis-à-vis d'une de leurs maifons, qui étoit abandonnée. De-là, il entretenoit tous les paffans des plus belles actions de ces feigneurs, qu'il détailloit avec complaifance. Haroun, inftruit de la hardieffe de cet homme, le fait arrêter, & le condamne à la mort. Mondir (ainfi fe nommoit ce généreux vieillard) entend avec joie fon arrêt, & de-

mande, pour toute grace, la liberté de dire un mot au Calife, avant d'être conduit au ſupplice. On ſe rend à ſes vœux : il paroît devant le monarque ; & le mot qu'il avoit à dire, devient un fort long diſcours, dans lequel il expoſe avec tant de force les obligations qu'Haroun avoit aux Barmécides, que le Calife, qui l'écoutoit ſans impatience, ne lui fait pas ſeulement grace de la vie, mais lui donne encore une aſſiette d'or, qui étoit devant lui. Le vieillard ſe proſterne devant le monarque ; &, dans le tranſport de ſa reconnoiſſance, il s'écrie : « Hélas ! voici » encore une nouvelle grace que je reçois » des Barmécides ! » Ces paroles parurent ſi remarquables, qu'elles paſſerent depuis en proverbe dans toute l'Aſie. Les ſentimens de ce vieillard étoient ceux de tous les Muſulmans. Jamais diſgraciés n'eurent plus de voix pour plaindre leur infortune. L'indignation du ſouverain ne ſervit qu'à rendre les peuples plus ſenſibles aux grands ſervices que ces infortunés avoient rendus. Le mérite ſupérieur & les belles qualités de ces grands hommes brillerent avec plus d'éclat encore que dans le tems qu'ils étoient au plus haut point de leur fortune ; enſorte que, dans les ſiécles ſuivans, ils ont trouvé preſqu'autant d'hiſtoriens qui ont célébré leurs vertus &

prôné leurs actions, que les plus fameux conquérans & les plus grands princes de l'Orient.

[804.]

L'impératrice Irène, durant tout son règne, avoit été forcée de fléchir sous les loix d'Al-Rashid. Nicéphore, son successeur, prétendit briser les fers qui le soumettoient au Calife. Affectant cette fierté impérieuse que l'ancienne Rome prenoit à l'égard des nations rivales, mais qui étoit ridicule dans un tems où l'ombre même de Rome moderne n'existoit plus, il écrivit au monarque Sarasin une lettre pleine de hauteur, par laquelle il le sommoit de restituer à l'empire les sommes excessives qu'il avoit extorquées à la foiblesse de ses prédécesseurs. Il le menaçoit, en cas de refus, d'entrer dans les provinces Musulmanes avec une armée redoutable, qui sçauroit arracher par la force, ce que la raison n'auroit pu obtenir. Pour toute réponse, Haroun rassemble ses bataillons, s'avance vers Héraclée, répandant par-tout la mort, l'effroi, le ravage; assiége cette métropole, & contraint l'audacieux empereur à se rendre tributaire. En lui envoyant le premier payement du tribut, Nicéphore ajoûta plusieurs excellentes épées, pour faire

entendre au Calife qu'il étoit plus disposé à rompre le traité conclu, qu'à continuer de vivre paisiblement dans cet esclavage. Haroun pénétra sans peine son intention ; &, pour lui montrer qu'il se rioit de ses efforts, il saisit son cimeterre, & coupa toutes ces épées par le milieu, avec autant de facilité qu'il auroit fait des raves, dit un historien Persan, sans qu'il parût la moindre brèche à la lame du cimeterre. Ce prodige de vigueur étonna Nicéphore ; mais il n'en poursuivit pas moins l'exécution de ses projets. Une bataille lui fit perdre quarante mille hommes & quelques villes, sans le rendre plus sage. Il fallut que le Calife se mît à la tête d'une armée de cent trente-cinq mille hommes, sans compter une foule de volontaires, & marchât pour la seconde fois contre Héraclée, le boulevard de l'empire. Cette ville fameuse fut emportée l'épée à la main. Seize mille citoyens, qui échapperent au fer du vainqueur, devinrent les victimes de l'imprudence de leur prince, & pleurerent, dans un pénible esclavage, les malheurs de la guerre. Après la conquête d'Héraclée, les troupes Musulmanes, augmentées jusqu'au nombre de trois cents mille hommes, se répandirent comme un torrent dans toutes les provinces Romaines, renverserent les plus fortes

fortes villes, & porterent la terreur & le pillage jusqu'aux portes de Constantinople. Nicéphore épuisé se soumet enfin à toutes les conditions qu'il plaît au Calife de lui prescrire. Haroun double le tribut; &, jusqu'à la mort de ce prince, Nicéphore, instruit enfin par son expérience, fut très-fidèle à remplir ses promesses.

[805.]

Lorsque le Calife retournoit dans ses états, une pauvre femme vint se jetter à ses pieds, pour se plaindre de quelques soldats qui avoient pillé sa maison. « N'as- » tu pas lu dans l'Alcoran, lui dit Haroun, que, quand les princes passent en » armes par un lieu, ils le détruisent? » --- Commandant des Fidèles, répon- » dit cette femme, j'ai lu aussi dans le » même livre, que les maisons de ces prin- » ces seront désolées, à cause des injus- » tices qu'ils ont commises. » Cette repartie hardie & pleine de force fut si bien reçue du monarque, qu'il fit réparer le dommage, & donner à cette femme une somme considérable.

[806.]

Un poëte avoit fait quelques vers injurieux contre Zobéïda, mere d'Amin, héritier de l'empire. Ce jeune prince de-

mande à son pere la liberté de punir un pareil outrage. « Mon fils, lui répond le » monarque, je vous conseille de pardonner au coupable ; car la clémence doit » être la premiere vertu des rois. Cependant, si vous ne pouvez vaincre votre » juste colere, pour vous venger, dites » autant de mal de la mere de cet homme, » qu'il en a dit de la vôtre. »

[807.]

Tandis que la valeur d'Al-Rashid rendoit la puissance Sarasine redoutable aux ennemis du Musulmanisme, un rebelle s'élevoit dans le Korassan, & secrettement amassoit des forces capables de lutter contre celles du plus formidable potentat de l'univers. Trois armées envoyées successivement contre Rafé, (ainsi se nommoit le séditieux,) ne servirent qu'à donner, par leur défaite, plus de crédit à son parti. Les peuples venoient en foule se ranger sous ses drapeaux. Il assiégeoit, il emportoit des villes; il subjuguoit des provinces ; il étendoit déja loin du Korassan sa criminelle domination, lorsqu'enfin le Calife chargea son fils Al-Mamoun de marcher contre cet audacieux. Il le suivit bientôt lui-même avec des troupes nombreuses. Mais une maladie l'obligea de s'arrêter au milieu de sa route, & le mit

aux bords du tombeau. Le fameux Gabriel employa toutes les reſſources de ſon art pour l'arracher aux bras de la mort ; & il en ſeroit venu à bout, ſans un ſonge ſiniſtre qui vint troubler pour toujours l'imagination du monarque. Dans le tranſport que lui avoit cauſé la fiévre, il crut voir, étendue ſur ſa tête, une main qui tenoit une poignée de terre rouge ; en même tems une voix cria : « Voici la terre » qui doit ſervir de ſépulture à Haroun ! » Le prince, effrayé, demanda quel étoit le nom du lieu où il ſeroit inhumé : « C'eſt » à Tus, répondit la voix. » Cette viſion frappa tellement le deſpote, que, revenu à lui, il la raconta à ſon médecin. Gabriel s'efforça de calmer ſes terreurs ; &, pour bannir ces vains phantômes d'une imagination troublée, il lui conſeilla de ſe livrer aux plaiſirs, & aux ſoins de ſon expédition contre Rafé. Le Calife le crut : ſa marche fut une chaîne de fêtes ; & durant quelque tems la diverſion fut heureuſe.

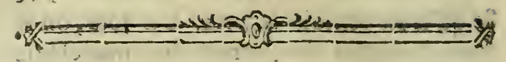
[808.]

Une nouvelle attaque oblige Haroun de s'arrêter à Tus, cette ville que la voix avoit déſignée comme le lieu de ſa ſépulture. Auſſi-tôt qu'il y fut arrivé, il fit appeller ſon médecin, & lui dit : « Te

» ſouviens-tu, Gabriel, du ſonge que j'ai
» eu il y a quelques mois ? Je n'en puis
» douter : je touche à mon tombeau. En-
» voye un de mes eunuques pour me cher-
» cher une poignée de terre des environs
» de cette ville, car c'eſt à Tus que je
» dois terminer ma carriere. » Gabriel obéit ; & l'eunuque apporta bientôt une poignée de terre rouge, qu'il préſenta au Calife avec le bras à demi-nud. « En vé-
» rité, s'écria le prince en l'appercevant,
» voici la terre, & voici le bras que j'ai
» vus en ſonge ! » Le trouble le ſaiſit : ſon mal devint incurable ; & il ne ſurvécut que trois jours à cet effrayant ſpectacle. Avant de mourir, on lui amena le frere du rebelle Rafé, chargé de chaînes. « Tuez-
» le, » dit-il. On le mit en piéces en ſa préſence ; &, quelques inſtans après cette exécution, il expira à l'âge de quarante-ſept ans, dont il avoit régné près de vingt-trois. Prince recommandable & par ſa majeſté extérieure, & par les vertus dont il avoit enrichi ſon ame. Affable ſans baſſeſſe, la facilité de ſon commerce inſpiroit une douce confiance à ceux qui l'approchoient, ſans leur faire oublier ce qu'ils devoient à ſon rang. Libéral avec ſageſſe, les gens de lettres & les poëtes ſurtout étoient l'objet de ſes largeſſes, parce qu'il cultivoit lui-même les beaux arts,

& qu'il en ſentoit le prix. Un jour, on le trouva verſant des larmes ſur une élégie qui lui rappelloit ſa derniere heure. Une autrefois, voulant ſe faire expliquer un livre très-ſçavant par celui qui en étoit l'auteur, il commanda qu'on fermât les portes de ſon appartement. « Non, ſeigneur, lui dit l'écrivain, avec cette modeſte hardieſſe qu'inſpiroient ſes bontés, » la ſcience n'eſt bonne aux grands, qu'au» tant qu'elle eſt communiquée aux pe» tits. » Son ſceau portoit pour deviſe : » Ma grandeur & ma puiſſance viennent » de Dieu ; » ſentiment dont ſa conduite prouvoit la ſincérité. Il conſacroit chaque jour un tems conſidérable à la priere, excepté quand il étoit malade ; & en y vaquant il faiſoit cent inclinations. Il fit, pendant ſon califat, huit ou neuf fois le pélerinage de la Mecque ; &, lorſqu'il ne pouvoit point s'acquitter lui-même de ce devoir, il fourniſſoit à trois cents perſonnes tout ce qui leur étoit néceſſaire pour le remplir en ſon nom. Enfin, il diſtribuoit tous les jours mille drachmes aux pauvres, afin que leur miſere ne fût point une tache pour ſon règne.





MAHOMET-MUSA-AMIN.

[809.]

A PEINE ce prince eut-il ſuccédé à ſon pere, qu'il réſolut de dépouiller du droit au trône après lui, ſon frere Al-Mamoun, pour en revêtir ſon fils. Cependant jamais prince n'avoit été appellé à la couronne d'une maniere plus authentique; l'acte, qui le rendoit habile à poſſéder le ſceptre après ſon frere, avoit été affiché aux portes ſacrées de la Caaba, & à l'entrée de toutes les moſquées de l'empire. Mais des prétentions ſi ſolides ne furent pas capables d'arrêter le nouveau monarque. Il fit enlever du palais impérial tous les effets qui devoient être le partage d'Al-Mamoun, & il ordonna aux troupes du Koraſſan, dont ſon frere avoit reçu le gouvernement perpétuel, de ſe rendre incontinent à Bagdad. Ce procédé jetta Mamoun dans une furieuſe colere. Il voulut retenir Fadel, fils de Rabi, général de ces troupes; mais Fadel refuſa de l'entendre, & s'empreſſa d'obéir au Calife, qui, préférant l'ivrognerie & le jeu à l'adminiſtration de ſes vaſtes états, récompenſa ſa prompte ſoumiſſion de la

charge de premier Vifir, & ne retint pour lui que le feul nom de fouverain.

Ce miniftre étoit habile ; mais, craignant le reffentiment de Mamoun, fi jamais ce prince ceignoit le diadême, il confirma fon maître dans le projet de le lui arracher. Il lui fit entendre que Mamoun avoit gagné l'affection des peuples du Koraffan, par le bon ordre & par la police qu'il avoit établis ; que fon application à rendre la juftice lui avoit tellement captivé tous les cœurs, que toutes les forces de la province étoient à fes ordres. « Pour vous, feigneur, ajoûta-t-il, » vous n'avez pas le bonheur de votre » frere. On eft mécontent de votre con- » duite : on n'eft point affectionné pour » vos intérêts ; on diroit que les Mufulmans » ne vous obéiffent que par con- » trainte : tel eft l'effet des artifices de » Mamoun. Croyez-moi, défaites-vous d'un » rival ; &, quoique votre fils foit encore » enfant, déclarez-le votre fucceffeur, au » préjudice d'un prince ambitieux, qui ne » vous voit fur le trône qu'avec tout le » défefpoir qu'infpire la plus baffe jaloufie. » Pour fon malheur, le Calife fuivit de point en point les confeils de Fadel. Il fit fupprimer le nom de fon frere dans les prieres publiques du vendredi, & dans les

discours que l'Iman faisoit au peuple. Ensuite il fit proclamer héritier présomptif du califat son fils Musa, qui n'étoit encore âgé que de cinq ans, & lui donna le surnom d'Al-Natik-Belhak, qui signifie celui qui raisonne ou qui parle selon Dieu & la vérité. Mais plusieurs se moquerent de cette proclamation; &, pour la tourner en ridicule, ils appellerent le jeune prince Natha-Billah, c'est-à-dire, celui qui, par la grace de Dieu, commence à parler. Enfin, Amin dépouilla encore son autre frere de tous les gouvernemens que son pere lui avoit donnés; & il appella Mamoun à la cour, sous prétexte qu'il avoit besoin de ses lumieres dans ses conseils, mais en effet pour l'empoisonner, ou pour le faire assassiner.

Jusques-là Mamoun avoit soutenu l'autorité de son frere. Il lui avoit fait prêter le serment de fidélité par les peuples des provinces qu'il gouvernoit; il avoit mis à la raison quelques séditieux qui refusoient de le reconnoître; mais enfin, poussé à bout par les outrages réitérés du Calife, il résolut de prévenir ses perfides desseins. Au lieu de se rendre à Bagdad, comme Amin le lui commandoit, il ôta toute communication entre cette capitale & le Korassan, & lui fit sçavoir

que, ſon pere Haroun ayant confié à ſa prudence l'adminiſtration de cette vaſte province, il ſeroit reſponſable de tous les déſordres qui pourroient y arriver, s'il s'en abſentoit. Il fit battre de la monnoie, & ne voulut pas que l'on mît le nom d'Amin ſur aucune des piéces d'or ou d'argent qui ſe frapperent dans ſes états. Enfin, il trouva moyen d'engager Rafé, ce rebelle qui avoit pris les armes ſous le Calife precédent, à ſe joindre à lui avec ſes troupes: exemple qui fut bientôt ſuivi par Harthema, capitaine habile; de ſorte qu'il ſe vit maître abſolu de tout le Koraſſan, où il agit en ſouverain, officiant dans la moſquée en qualité d'Iman, & faiſant des diſcours au peuple.

[810.]

Amin, voyant qu'il avoit échoué dans le projet de faire périr ſon frere, & qu'il étoit ſur ſes gardes, lui déclare la guerre, & envoye Ali, à la tête d'une armée de ſoixante mille hommes, pour ſoumettre le Koraſſan, & lui amener Mamoun chargé de chaînes d'or. Mais ce prince étoit prêt à le bien recevoir. A l'approche d'Ali, Taher, l'un des plus grands capitaines de ſon ſiécle, choiſit quatre mille hommes, & marche à la rencontre des ennemis. Le général d'Amin, voyant ſi peu de trou-

pes, ſe flatte d'une victoire aiſée; &, ſe livrant à la ſécurité la plus préſomptueuſe, il affecte de ſe promener ſeul à l'entrée de ſon camp. Un des ſoldats de Taher l'apperçoit, court à lui, l'attaque, lui tranche la tête, qu'il apporte à ſon général. Taher à l'inſtant fond ſur les retranchemens ennemis. C'eſt moins un combat qu'un horrible carnage; tout fuit, tout ſe diſperſe, ou devient la victime des vainqueurs. Mamoun, inſtruit de ce triomphe par un courrier qui fit en quatre jours un chemin de près de quatre cents lieues, prend auſſi-tôt le titre de Calife, fait ſupprimer à ſon tour le nom d'Amin dans les prieres, & ſe diſpoſe à porter la guerre dans le cœur de l'empire Muſulman. Dans ce deſſein, il partage ſes forces en deux corps, l'un ſous la conduite de Taher, & l'autre ſous les auſpices d'Harthéma, & leur ordonne de pénétrer par différentes routes juſqu'à Bagdad, pour y aſſiéger ſon frere. Ces deux généraux obéiſſent. Trois armées, de vingt mille hommes chacune, ne s'oppoſent à leur marche que pour la rendre, par leur défaite, plus formidable: les villes ſe ſoumettent; tous les peuples proclament Al-Mamoun ſouverain commandant des Fidèles; la puiſſance d'Amin eſt menacée d'une chûte prochaine.

[811.]

Cependant ce prince ſe livroit à la plus coupable indolence. Un courrier vint lui annoncer la triſte nouvelle des progrès rapides de ſon rival, le funeſte ſort de ſes armées, la conquête d'un grand nombre de provinces qui avoient ceſſé de le reconnoître. Il s'occupoit alors à la pêche : « Ne troublez point mon divertiſ» ment, lui dit-il ; car Kuthar, mon af» franchi, a déja pris deux gros poiſſons, » & moi je n'ai encore rien attrapé. » Une ſi honteuſe négligence révolta les habitans de Bagdad. Excités par Haſan, fils de ce préſomptueux général qui le premier avoit été vaincu par Taher, ils dépoſerent le Calife, pour ſe ſoumettre à Mamoun. Mais, s'étant bientôt repentis de cet emportement, ils chaſſerent Haſan, tirerent de priſon le monarque, & le rétablirent ſur le trône. Cette diſgrace ne fut pas capable de l'inſtruire. Haſan, que l'on avoit arrêté dans ſa fuite, lui fut amené chargé de chaînes. Loin de le punir comme le méritoit ſa perfidie, il lui fournit de l'argent, des chevaux, des armes, & toutes ſortes de munitions de guerre, & lui donna le commandement de ſes troupes. Mais, auſſi-tôt que le traître eut paſſé le Tigre, il prit la fuite une ſe-

conde fois. On le pourſuivit ; on l'atteignit ; & l'on porta ſa tête au Calife, qui la vit avec indifférence.

[812.]

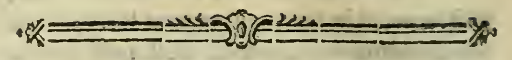
L'Egypte, la Syrie, preſque tout l'empire ſe déclare en faveur d'Al-Mamoun. Les autres contrées ou étoient ſoumiſes, ou attendoient la priſe de Bagdad pour ſe déterminer. Taher & Harthéma l'aſſiégeoient avec vigueur. Mais les habitans, encouragés par la préſence d'Amin qui étoit reſté dans la capitale, diſputoient la victoire avec une bravoure héroïque. Le ſiége dura près d'un an. La ville fut preſque renverſée par les machines des ennemis. Enfin, les habitans & les ſoldats, épuiſés, réduits à un très-petit nombre, n'ayant plus de remparts, ſe virent contraints de ſe rendre. Ils dépoſerent une ſeconde fois Amin, qui ſe retira dans la fortereſſe, où Taher vint l'aſſiéger. Tandis que ceux qui lui étoient reſtés fidèles s'efforçoient de le défendre, il rêva qu'il étoit aſſis ſur une muraille fort élevée & très-épaiſſe, dont Taher ſappoit les fondemens. Comme les Arabes ſont naturellement ſuperſtitieux, ce ſonge fit tant d'impreſſion ſur Amin, qu'il réſolut de ne ſe jamais mettre au pouvoir de Taher. Le lendemain, il trouva une tigne dans ſes

habits ; il s'écria malgré lui : « Dieu me » préserve de quelque grand malheur ! » La nuit qui précéda la reddition de la forteresse, il fit venir une de ses musiciennes, pour le distraire par quelqu'une de ses chansons. Après s'être réjouie en buvant quelques verres de vin, elle chanta des vers tirés d'une élégie fort touchante. Le Calife, versant des larmes, regarda cette poësie comme un présage sinistre, & dit en soupirant : « Hélas ! quand le » destin ne seconde point nos desseins, » toutes les précautions deviennent inu- » tiles. » Un instant après, on entendit une voix sur la rive voisine du Tigre, qui dit clairement & distinctement : « Le » sujet de votre délibération est déter- » miné ; » & ces paroles, ayant été répétées, jetterent Amin dans une si grande terreur, qu'il tomba de son siége. Enfin, troublé par tant d'évènemens qui lui paroissoient des prodiges, & réduit à la nécessité de se remettre entre les mains d'un des généraux de son frere, il choisit Harthéma, qu'il jugeoit plus humain que Taher. Harthéma vint le recevoir dans une chaloupe, pour le conduire dans sa tente. Mais Taher, instruit de ce qui se passoit, & croyant que la gloire qu'il avoit acquise ne feroit point complette, s'il ne se rendoit lui-même maître de la personne

du Calife, envoya quelques compagnies de ſes gens, ſur de petites chaloupes, afin de l'arrêter. Ils lancerent des pierres & du naphte, & coulerent bientôt le bâtiment à fond. On eut bien de la peine à ſauver Harthéma, qu'on tira de la riviere par les cheveux. Amin, qui étoit bon nageur, prit terre non loin de Baſra, n'ayant qu'un vieux manteau déchiré ſur les épaules, ſes caleçons & un turban ſur ſa tête. Comme on le pourſuivoit, il fut arrêté dans ce lieu par les ſoldats de Taher, qui le maſſacrerent, & lui couperent la tête. Leur général l'envoya ſur le champ à ſon maître, avec le ſceau de l'empire, le ſceptre & la robe impériale. Quand le courrier lui préſenta ces précieux monumens de ſa grandeur, Al-Mamoun ſe proſterna le viſage contre terre, rendit graces à Dieu de ces ſuccès fortunés, & fit préſent d'un million de drachmes à l'heureux meſſager.

Amin n'avoit pas encore trente ans lorſqu'il reçut la mort. Il avoit le viſage beau, les yeux petits, les cheveux épais; il étoit grand, replet, fort robuſte, & bien fait; mais c'étoient-là toutes ſes qualités. Imprudent, ſanguinaire, entiérement adonné à ces voluptés honteuſes qui déshonorent l'homme, & ſur-tout l'homme couronné, il fut lui-même l'artiſan de ſes

disgraces. Un trait qui prouve bien encore son extrême négligence, c'est qu'il s'amusoit à jouer aux échecs avec Kuthar, son affranchi, sans s'embarrasser du danger qui le menaçoit, dans le tems que l'armée de Mamoun attaquoit si vigoureusement Bagdad, que cette ville étoit sur le point d'être emportée. L'inscription de son sceau étoit : « Mahomet se confie en Dieu ; » devise qui exprimoit assez son indolence. A son avènement à la couronne, il fit acheter un grand nombre d'eunuques, qu'on amena de toutes les provinces de l'empire à Bagdad, ainsi que les plus habiles joueurs tant aux échecs, qu'aux autres jeux alors en usage parmi les Arabes. Cette foule d'esclaves l'accompagnoit nuit & jour. Il leur donnoit son tems, ainsi qu'à ses femmes, dont il étoit éperdument amoureux. Ils étoient le canal des graces ; il leur prodiguoit ses bijoux & ses trésors. Enfin, pour mieux se jouer des richesses, il fit bâtir à grands frais des vaisseaux sur le Tigre, dont les uns représentoient des lions, des éléphans, des tigres ; les autres, des vautours, des serpens, des chevaux, & il les faisoit combattre les uns contre les autres.



AL-MAMOUN.

[813.]

En montant sur le trône, Al-Mamoun choisit pour visir Fadel, fils de Sahal, qui depuis long-tems possédoit sa confiance. L'autorité sans bornes qu'il lui confere, irrite plusieurs peuples, & surtout les Cufiens, qui, sous la conduite de Mahomet, de la maison d'Ali, levent l'étendard de la révolte. Un officier d'Harthéma, mécontent de ce général, se joint aux rebelles, reconnoît Mahomet pour légitime successeur du prophète, remporte de grands avantages, & fait trembler le Calife dans Bagdad même. Mais la fortune l'abandonne bientôt. Défait dans une bataille, il prend la fuite. On le poursuit: on l'arrête, ainsi que Mahomet; & leur mort met fin à la rebellion. Le monarque y avoit été sensible. Ce fut pour Harthéma un prétexte d'accuser Fadel, qu'il haïssoit, de tromper son souverain, en lui cachant le véritable état des affaires. Mais il éprouva combien il est quelquefois dangereux de vouloir perdre un favori. Fadel, instruit du mauvais service que lui avoit rendu Harthéma, l'accusa lui-même d'avoir

voir excité ſourdement la révolte ; la preuve qu'il en donnoit, c'eſt que la plûpart de ſes ſoldats & des officiers s'étoient rangés du côté des rebelles. Il n'en fallut pas davantage, pour allumer dans le cœur de Mamoun la plus violente colere. Il fit arrêter Harthéma ; &, ſans vouloir l'entendre, on lui donna la baſtonnade, & on le jetta dans une priſon, où le miniſtre le fit bientôt aſſaſſiner. C'eſt ainſi que le monarque commençoit ſon règne par la plus noire ingratitude.

[814.]

Mamoun perd ſon précepteur, le fameux Abul-Haſſan, que pluſieurs déciſions célèbres, qu'il donna contre le luxe, en faveur des loix ſomptuaires, firent ſurnommer Koſſa. Le Calife Haroun-Al-Rashid, rencontrant un jour ce ſçavant, lui demanda, d'une maniere très-civile, comment il ſe portoit ? « Seigneur, répondit-il, en courtiſan délié : quand je » n'aurois jamais recueilli d'autre fruit de » mes études que la ſeule grace que vous » me faites de penſer à moi, je me croirois très-heureux de m'être livré aux » ſciences. » Une autre fois, s'étant préſenté à la porte de l'appartement de Mamoun, pour lui donner leçon à l'ordinaire, le jeune prince, qui étoit à table avec ſes

amis, lui écrivit ſur une feuille de myrthe : » Docteur, il y a un tems d'étudier, & » un tems de ſe divertir avec ſes amis. » Koſſa lui répondit ſur le dos de la même feuille : « Prince, ſi vous connoiſſiez bien » toute l'excellence du ſçavoir, vous pré-» féreriez, ſans doute, le plaiſir qu'il pro-» cure à celui que vous goûtez préſente-» ment ; & ſi vous ſçaviez quel eſt celui » qui frappe à votre porte, vous vous le-» veriez auſſi-tôt, & vous viendriez, proſ-» terné contre terre, remercier & louer » Dieu de la grace qu'il vous fait. » A ces mots, Mamoun quitta ſa compagnie, & vint au-devant de ſon maître.

[816.]

Fadel, qui avoit pour la famille d'Ali le reſpect le plus profond, inſpire ſa vénération à ſon maître, Mamoun devient tout-à-coup le zélé partiſan des rivaux de ſa maiſon ; &, comme les monarques ſont ſouvent extrêmes dans leurs goûts, il déclare, au préjudice de ſes enfans & de ſes proches, Ali, chef des Alides, pour ſon ſucceſſeur à l'empire. Il lui donne une de ſes filles en mariage ; il le fait venir à la cour, & le traite avec tous les honneurs dûs au préſomptif héritier de la couronne. Enfin, pour anéantir juſqu'aux moindres veſtiges du ſchiſme qui régnoit entre les deux mai-

ſons d'Abbas & d'Ali, il ordonne à ſes troupes de quitter les habits noirs, livrée des Abbaſſides, & d'en prendre de verds, dont la couleur étoit celle de la famille de Mahomet. En même tems, il écrit à tous les gouverneurs des provinces, pour leur notifier qu'il n'avoit trouvé perſonne, ni dans la famille d'Abbas, ni dans celle d'Ali, plus digne, par ſa piété, par ſa ſageſſe & par ſes lumieres, que le jeune & vertueux Ali, du trône du grand prophète.

[817.]

La démarche du Calife conſterna les Abbaſſides, dont le nombre montoit à plus de trente mille, & mit tout l'empire en mouvement. On refuſoit ouvertement d'obéir aux ordres du monarque. On parla de révolte; & les principaux chefs de la famille régnante tinrent une aſſemblée, dans laquelle ils réſolurent de dépoſer Al-Mamoun, & de proclamer Ibrahim, fils de Mahadi, ſon oncle, empereur des Croyans. Ils gagnerent les troupes qui tenoient leurs quartiers dans les environs de Bagdad; elles reconnurent Ibrahim. Cufa, cette cité remuante, qui ſi ſouvent s'étoit déclarée en faveur des Alides perſécutés & malheureux, embraſſa cette fois le parti qui leur étoit contraire. Ibrahim s'y rendit; il y ceignit le diadême, & fit, après ſon inſ-

tallation, un discours éloquent, dans lequel il étaloit les avantages & le bonheur dont ses sujets jouiroient sous son règne. Il leva une armée, avec laquelle il repoussa les troupes que Mamoun fit marcher contre lui. Le Calife, éveillé par les succès de ce rebelle, se rendit à Bagdad, dans le dessein de défendre lui-même sa couronne. Fadel, qui craignoit de le voir agir, voulut en vain lui persuader de se livrer à la mollesse : le monarque obsédé par ce ministre, dont il appercevoit enfin la perfide ambition, résolut de s'en défaire. Il chargea secrettement un assassin de le faire périr lorsqu'il seroit au bain; mais, pour écarter l'odieux de cette démarche, il fit ensuite mourir le meurtrier, faignant d'avoir horreur d'un crime qui ne s'étoit commis que par son ordre. On dit que Fadel est le premier des Arabes qui ait mis son surnom aux lettres qu'il écrivoit.

[818.]

Le jeune Ali, que les Persans appellent l'Iman Riza, ayant mangé trop de raisin, ou peut-être ayant été empoisonné, meurt à Tus dans le Korassan. Mamoun, sensiblement touché de la perte de ce prince, qu'il chérissoit comme son fils, le fait inhumer près du tombeau de son pere Haroun-Al-Rashid. Ensuite, il commande à tous ses

ſujets de reprendre le noir comme auparavant. Cette ordonnance rétablit auſſi-tôt le calme. Ibrahim eſt dépoſé par ceux mêmes qui l'avoient placé ſur le trône, & obligé de demeurer long-tems caché pour ſe ſouſtraire à leur fureur.

[819.]

Al-Safei, chef de la troiſieme ſecte prétendue orthodoxe des Sonnites, meurt en Egypte. Quand ſa mere le portoit encore dans ſon ſein, elle ſongea qu'une étoile tomboit d'entre ſes bras, pour répandre au loin ſa lumiere. Elle alla conſulter les interprètes, qui lui dirent qu'elle donneroit le jour à un fils, dont le profond ſçavoir ſeroit le flambeau des nations Muſulmanes. Que cette prédiction ait été faite pour donner du luſtre à ce fameux docteur, il eſt certain qu'il la vérifia. A l'âge de deux ans, on le porta à la Mecque, où il fut élevé ſous les meilleurs maîtres, qu'il ſurpaſſa bientôt. Il s'acquit de bonne heure une grande réputation, à laquelle cependant il fut toujours ſupérieur. Ebn-Hanbal, ſon contemporain, diſoit: « Safei eſt pour les hom» mes ce que le ſoleil eſt pour l'univers. » Toutefois ce docteur avoit d'abord eu ſi mauvaiſe opinion de Safei, qu'il défendit à ſes diſciples de l'aller entendre; mais, quelque tems après, un d'eux rencontra ſon

maître, ſuivant à pied Safei, qui étoit monté ſur une mule. Frappé d'étonnement, il lui demanda pourquoi il leur avoit défendu d'écouter un homme qu'il ſuivoit lui-même avec tant d'humilité? « Taiſez-vous, lui » répondit Hanbal, ſi vous ſuivez ſeule» ment ſa mule, vous en tirerez du pro» fit. » Safei partageoit toutes les nuits en trois parties, deſtinées l'une à l'étude, l'autre à la priere, & la troiſieme au ſommeil. Jamais il ne jura par le nom de Dieu, ſoit pour confirmer une vérité, ſoit pour atteſter un fauſſeté. On le prioit un jour de dire ſon ſentiment. Il garda quelque tems le ſilence; &, comme on lui en demandoit la raiſon: « J'examine, répondit-il, s'il » vaut mieux parler que de me taire. » Il diſoit que, pendant ſeize ans, il ne s'étoit jamais levé de table entiérement raſſaſſié, parce qu'il croyoit que c'étoit un obſtacle à l'étude & à la priere. Il répétoit ſouvent à ſes diſciples cette maxime, que l'on croiroit priſe dans les livres ſaints: « Quiconque » prétend aimer le monde & ſon Créateur » en même tems, eſt un menteur. » C'eſt lui qui le premier, parmi les Muſulmans, réduiſit la juriſprudence en ſyſtême. Il compoſa un grand nombre d'ouvrages ſur cette ſcience ſi utile aux hommes; & ſes déciſions ſont encore reſpectées aujourd'hui, comme elles l'étoient dans ſon ſiécle.

[820.]

Un jeune Grec, que les Arabes avoient fait prisonnier, suivit un jour l'officier dont il étoit l'esclave, jusques dans l'appartement du Calife. La salle, quoique spatieuse, étoit remplie de mathématiciens, qui se marteloient le cerveau pour trouver la solution d'un problême difficile, proposé par le monarque. Le Grec, en voyant leur embarras, ne put s'empêcher de rire. Mamoun s'en apperçut, l'interrogea, &, reconnoissant en lui de grandes lumieres, le pria d'éclairer ses docteurs. Le jeune philosophe le fit avec un succès qui mérita l'approbation de toute l'assemblée. Le Calife, enchanté du sçavoir de cet esclave, lui demanda s'il y avoit à Constantinople d'autres mathématiciens aussi habiles que lui : » Oui, Seigneur, répondit-il, j'ai une foule » de supérieurs en ce genre. Mais celui qui » l'emporte sur tous les autres est Léon, » mon maître, dont le profond sçavoir, ce- » pendant, n'est point favorisé de la for- » tune. » Le prince, qui aimoit les sciences, & qui vouloit les faire fleurir de plus en plus dans ses états, desira passionnément d'attirer un si fameux mathématicien à sa cour. Il donna la liberté au Grec, & le chargea pour Léon d'une lettre, par laquelle il l'invitoit à se rendre auprès de lui,

lui offrant tous ſes tréſors, s'il vouloit enſeigner à ſes ſujets les ſciences qu'il cultivoit avec tant de gloire. Théophile, qui régnoit alors à Conſtantinople, inſtruit de ce meſſage, connut, avec ſurpriſe, le rare mérite de Léon. Il ſe reprocha l'eſpece d'indigence où vivoit ce philoſophe : il le fit profeſſeur dans les ſciences qu'il poſſédoit ſi parfaitement, & changea l'égliſe des quarante martyrs en une école, où Léon fit valoir ſes grands talens pour le bien public. Mamoun, fruſtré dans ſon attente, ne laiſſa pas d'entretenir un commerce très-intime avec ce ſçavant. Il lui envoyoit des préſens dignes de lui, qu'il accompagnoit de pluſieurs problêmes de géométrie & d'aſtronomie ; & les ſolutions qu'il en recevoit, augmentoient tellement ſon eſtime, qu'il ne put réſiſter au deſir de voir un homme ſi merveilleux. Pour cet effet, il députa vers Théophile une magnifique ambaſſade, pour demander à ce prince la permiſſion de laiſſer venir Léon pour quelque tems à ſa cour : il offroit, pour obtenir cette grace, une ſomme conſidérable, & de faire avec l'empire un traité perpétuel de paix & d'alliance. Mais l'empereur, ne voulant pas que les Arabes tinſſent quelque rang dans le monde ſçavant, refuſa de conſentir à ce que Mamoun deſiroit, & nomma Léon évêque de Theſſalonique. Ce zèle

de deux grands monarques, l'un pour conserver, l'autre pour obtenir un philosophe digne de leur vénération mutuelle, est le triomphe des sciences & du véritable mérite.

[821.]

Epris des charmes de Touran-Dokht, fille de Hassan, gouverneur de l'Irak-Babylonienne, Al-Mamoun l'épouse solemnellement. Rien n'égale la magnificence que le beau-pere du Calife étala dans cette circonstance. Ce seigneur donna à tous les courtisans des bourses de musc, des œufs d'ambre gris, & des esclaves de l'un & de l'autre sexe. Lorsque le monarque alla prendre la princesse pour la conduire au palais impérial, Hassan fit couvrir le chemin par où il passa, de nattes d'or & d'argent. Touran-Dokht étoit assise sur un trône d'or; mille perles, grosse comme un œuf de pigeon, chargeoient sa tête, & sembloient la rendre rayonnante. Toute la cour & toutes les troupes de la garde du Calife furent défrayées par Hassan, pendant tout le tems qu'il séjourna dans la capitale de son gouvernement.

Les attraits de Touran-Dokht étoient la moindre partie de son mérite: elle les relevoit par un esprit enjoué, capable de

diſtraire ſon auguſte époux après les pénibles ſoins du gouvernement. Auſſi ce prince l'aima-t-il toujours avec excès. Un jour qu'il vouloit lui donner des preuves de ſa tendreſſe, la princeſſe, qui avoit pour-lors quelqu'empêchement légitime, lui dit: » Arrêtez, Seigneur; car il eſt écrit dans » le livre du prophète : ne faites point » l'œuvre (*a*) de Dieu avec précipitation. » Ce paſſage cité à propos réprima la convoitiſe trop ardente du monarque.

Le pere de Touran-Dokht étant mort, Mamoun défendit qu'on lui en donnât la nouvelle, de peur de l'attriſter. Mais la princeſſe étant entrée dans l'appartement de ſon époux, & s'appercevant que le Calife ne s'étoit point levé pour la recevoir, elle s'écria ſur le champ : « Ah! mon » pere! --- Qui vous a dit qu'il étoit mort, » demanda Mamoun effrayé? --- Je m'en » ſuis doutée, répondit-elle, par la ma- » niere dont vous m'avez reçue. »

[822.]

Afin de récompenſer les grands ſervices de Taher, le Calife confere à ce général,

(*) C'eſt ainſi que les Muſulmans appellent le mariage & ſes fonctions.

pour lui & pour sa postérité, le gouvernement du Korassan avec un pouvoir presque sans bornes. Mais cet homme fameux ne jouit pas long-tems de la grandeur à laquelle son mérite l'avoit élevé. Il mourut fort âgé dans sa capitale, regretté des peuples dont il étoit devenu le souverain. Il étoit libéral, prudent, courageux & brave; & possédoit toutes les qualités dont l'heureux assemblage forme les héros. Un jour il fit présent de trois cents mille dinars à un poëte Arabe, pour une petite piéce de vers, dans laquelle l'enfant des Muses Sarasinnes célébroit quelques-uns de ses exploits : « Je vous aurois donné davantage, » lui dit-il, si votre poëme eût été plus » long. » Mais ce n'est peut-être pas là le plus beau trait de sa vie.

[823.]

Trois Arabes étoient unis par les liens d'une amitié si étroite, qu'ils paroissoient n'avoir qu'une seule ame. C'étoient, dit l'auteur du Nighiaristan, qui rapporte cette anecdote, c'étoient de ces amis qui sont bons dans tous les tems; car dans la prospérité l'on jouit agréablement de leur compagnie, & l'on en tire du secours & de la consolation dans l'adversité : ils font honneur à la religion, & assaisonnent en même tems tous les plaisirs de la vie. L'un

d'eux, nommé Vaked, étoit dans la derniere indigence, lorſqu'une des fêtes les plus ſolemnelles du Muſulmaniſme approchant, ſa femme lui dit : « Je ne murmure » point contre la providence, de ce qu'elle » nous a réduits dans une ſituation ſi dé» plorable ; & je ſupporte avec réſignation » toutes nos diſgraces. Mais voici la grande » fête qui arrive ; & je vous avoue que » j'aurai beaucoup de peine à voir mes en» fans avec des habits déchirés, tandis » que ceux de nos plus proches parens ſe» ront vêtus avec magnificence. Trouvez, » je vous prie, s'il eſt poſſible, quelqu'expé» dient qui nous mette à couvert de cette » honte. » Vaked, après avoir long-tems réfléchi ſur la demande de ſa femme, réſolut d'écrire à l'un de ſes deux amis ces paroles : « Je ſuis dans une extrême néceſſité, & » la fête approche. » Auſſi-tôt que ce généreux ami eut reçut la lettre de Vaked, il lui envoya, pour toute réponſe, une bourſe remplie d'or. Vaked, ſurpris de ce préſent, ſe rendit dans le moment chez ſon ami, pour apprendre de lui-même s'il n'y avoit point de mépriſe ; mais, dès que cet homme généreux l'eut apperçu, il fit appeller leur troiſieme ami, & leur dit à tous deux : » Voici tout l'argent que je poſſède ; trou» vez bon que nous le partagions entre » nous, pour ſubvenir à nos beſoins com-

» muns. » Trouveroit-on beaucoup d'amis de cette espece ? Et cependant combien seroient-ils nécessaires aujourd'hui !

[825.]

Ibrahim, ce prince que les rebelles avoient proclamé Calife, se tenoit caché depuis près de sept ans, pour éviter le ressentiment d'Al-Mamoun. Cette prison, quoique volontaire, lui déplut enfin; &, voulant tenter la fortune, il se déguisa en femme, & s'achemina de nuit vers les portes de Bagdad. Mais son destin ne lui fut pas plus favorable que dans le court intervalle de sa grandeur. Arrêté, interrogé par une sentinelle, & n'ayant pas donné une réponse satisfaisante, on le conduit au palais du Calife, où, jusqu'au lever du monarque, il reste sous bonne & sûre garde. Al-Mamoun n'abusa point de son bonheur. Content de voir son ennemi hors d'état de lui nuire, & le croyant assez puni par les tristes suites de sa rebellion, non-seulement il lui pardonna, mais il l'admit encore dans ses plaisirs, & lui fit présent de dix mille piéces d'or.

[826.]

C'est au règne de Mamoun qu'il faut rapporter l'origine de ces alliances contractées pour un tems, si communes mainte-

nant en Orient, même parmi les Chrétiens, qui les appellent des mariages faits à la Carta. Par une promeſſe écrite, que le juge autoriſe, l'homme s'oblige envers la femme qu'il prend, de la garder durant un certain nombre d'années, moyennant une ſomme dont ils conviennent entr'eux. Les fils qui proviennent de cette union arbitraire, appartiennent au mari; la mere eſt chargée des filles; elle les emmene quand le terme eſt expiré, & ſon douaire, que ſon époux lui rend avec les intérêts, ſert à ſa ſubſiſtance & à l'éducation de ſes filles. Souvent ces baux matrimoniaux, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, ſe réiterent; l'époux & l'épouſe, contens l'un de l'autre, après un eſſai de pluſieurs années, contractent alors une union durable, & d'autant plus ſolide, qu'elle eſt reſſerrée par les nœuds de l'amitié, & fortifiée par l'habitude. Si cet uſage étoit établi parmi nous, on verroit, ſans doute, moins d'époux mécontens, & des épouſes plus fidèles.

[828.]

Al-Mamoun rend un édit, par lequel il ordonne de croire purement & ſimplement que l'Alcoran eſt créé. Tous ceux qui ſoutenoient l'opinion contraire, s'élèvent contre ce décret. Un ſchiſme nou-

veau ſe forme dans l'empire. Le Calife s'arme de toute ſa puiſſance, pour ſubjuguer les conſciences. Tous les docteurs, qui prêchoient l'éternité de l'Alcoran, ſont obligés de garder le ſilence, ou ſont chargés de fers, & jettés dans les cachots. Jamais la tyrannie n'avoit fait un pareil acte de deſpotiſme. Pluſieurs, chez qui l'opiniâtreté tenoit lieu de zèle, oſerent provoquer le monarque. Plus la perſécution paroiſſoit terrible, plus leur fanatiſme s'enflammoit. Ils demandoient la mort, pour ſceller de leur ſang une vérité qu'ils diſoient être néceſſaire au ſalut; & ſouvent on ſe rendoit à leurs vœux.

[830.]

Un Juif, appellé Jacob-Ben-Ishak-Al-Kendi, que nous connoiſſons ſous le nom d'Alkindus, s'étoit fait une grande réputation par le moyen de l'aſtrologie judiciaire, & paſſoit pour un fameux Magicien, c'eſt-à-dire pour un habile impoſteur. Les docteurs Mahométans le traduiſirent un jour devant le Calife; &, pour le confondre, ils lui demanderent, en préſence de ce prince: «Quel eſt donc ce grand » mérite qui vous éleve au-deſſus des au- » tres? --- C'eſt que vous ignorez ce que » je ſçais, leur répondit Jacob, & que je » ſçais ce que vous ignorez. --- Prouvez

» votre ſçavoir, répliquerent les docteurs ; » &, puiſque vous excellez, dites-vous, » dans la divination, voyons ce que vous » ſçavez faire. » Alkindus accepte le défi. Le plus habile des docteurs eſt choiſi pour lutter contre ce redoutable adverſaire. L'un & l'autre décrivent un cercle, au milieu duquel ils ſe placent ; & le Muſulman écrit deux mots ſur un papier qu'il ferme, & qu'il préſente au Calife, afin que Jacob devinât ce qu'il contenoit. L'épreuve étoit difficile ; l'hébreux paya d'audace. Il prend ſes livres & ſes inſtrumens de mathématiques, calcule, combine ; &, après quelques inſtans de méditation, il dit hardiment au docteur : « Des deux » mots que vous avez écrits ſur le papier, » le premier ſignifie une plante, & le ſe- » cond un animal. » Al-Mamoun ouvre auſſi-tôt le papier, & y voit ces mots : » Aſſa Mouſſa, la verge de Moyſe. » Plein d'admiration pour Jacob, il lui prouva ſur le champ ſon eſtime ; & le ſoin que prit le monarque de publier ſa victoire, fut pour les docteurs une nouvelle mortification, qui mit le comble à leur haine. Afin de ſe défaire d'un rival ſi terrible, ils ſuſciterent un de leurs diſciples pour le poignarder. Le diſciple, armé d'un couteau, vint trouver Jacob, ſous prétexte d'apprendre, ſous lui, les ſciences qu'il cultivoit

cultivoit avec tant de ſuccès. Alkindus étoit inſtruit des mauvais deſſeins de ce Muſulman. « Mon ami, lui dit-il d'un » ton ferme, en l'appercevant, vous êtes » entré ici dans l'intention de me tuer ; » mais quittez promptement cette réſolu- » tion avec le couteau que vous portez, » & je vous recevrai dans mon école. » Cet homme, frappé du dernier étonnement, jetta ſon couteau, lui demanda pardon, & devint un de ſes plus zélés diſciples.

[832.]

La guerre s'allume entre l'empire Grec & celui de Mahomet. Théophile, on ne ſçait pour quelle raiſon, avoit fait paſſer au fil de l'épée près de ſeize cents citoyens d'une ville qui vivoit ſous la protection des Califes. A la nouvelle de cet attentat, Al-Mamoun, plein de fureur, ſe met à la tête de ſes troupes, entre ſur les terres des Chrétiens, renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, prend plus de trente villes ou fortereſſes, emporte la riche cité de Lulua, défait l'empereur, & l'oblige de ſe ſoumettre de nouveau au tribut impoſé à ſes prédéceſſeurs.

[833.]

Le Calife revenoit triomphant dans ſes

états, lorſque, s'étant avancé vers la ſource du fleuve Badandun, ſéduit par la beauté & la fraîcheur de ſes eaux, il s'y baigna. Au milieu du plaiſir qu'il éprouvoit, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle volupté s'empareroit de mes ſens, ſi j'avois actuellement des dattes fraîches d'Azad ! » A peine eut-il prononcé ce mot, que les courtiſans, empreſſés à lui plaire, lui dirent qu'il venoit d'arriver au camp des mulets qui en apportoient une grande quantité. Trouvant de quoi ſe ſatisfaire, il en mangea avec tant d'excès, & but enſuite tant d'eau du Badandun, qu'une fiévre violente le mit en peu de jours au tombeau. Avant d'expirer, ſon médecin & pluſieurs autres Muſulmans, qui ſuſpectoient ſa croyance, le prierent humblement de faire ſa confeſſion de foi, & de manifeſter ſes ſentimens à ceux qui l'environnoient. Il voulut les ſatisfaire ; mais, la parole lui manquant tout-à-coup, il ne put faire entendre que ces mots : « O toi, qui » ne meurs point, daigne avoir pitié d'un » pauvre mourant ! » Ce furent ſes dernieres paroles. Il étoit dans la quarante-huitieme année de ſon âge, & dans la vingtieme de ſon règne. Ce fut, ſans contredit, le plus grand & le plus illuſtre des princes Abbaſſides. Ce n'eſt pas qu'il n'eût de grands défauts : mais quel ſouverain,

& sur-tout quel despote a jamais ignoré le joug des passions ? Il disoit souvent : » Si les hommes sçavoient quel fonds de » clémence je possede, les plus coupables » s'empresseroient continuellement autour » de moi ! » Il combla de faveurs les descendans d'Ali, & leur rendit les biens dont ses prédécesseurs les avoient dépouillés. C'est lui qui fut véritablement le pere des sciences parmi les Sarasins. Il suffisoit qu'on fût instruit dans quelque art, & qu'on s'y distinguât, pour tenir un rang honorable à sa cour, pour participer à ses bienfaits. Il épuisa ses trésors, pour attirer à Bagdad tous les sçavans personnages dont le mérite illustroit son empire ou les états voisins ; &, curieux de s'instruire sous de si grands maîtres, il leur donnoit tout le tems que lui laissoient les affaires. Quel bonheur pour l'esprit humain, si un tel prince eût siégé sur le trône de Mahomet, lorsque pour la premiere fois les Sarasins prirent Alexandrie, & brûlerent la fameuse bibliothéque de cette métropole ! La devise d'Al-Mamoun étoit : « Demandez à Dieu, & il vous donnera. »





MOTASEM-BILLAH.

[834.]

AL-MAMOUN, avant fa mort, avoit déclaré pour fon fucceffeur Motafem, fon frere, au préjudice d'Al-Abbas, fon fils, & de fon autre frere Kafem, qui, fuivant l'ordre de l'hérédité établi par Haroun-Al-Rashid, devoit monter fur le trône après lui. On murmura d'abord contre cette efpece de défobéiffance aux volontés paternelles ; mais la foumiffion volontaire des deux princes étouffa toute femence de difcorde, & leur exemple fut bientôt fuivi par tous les officiers de l'armée, & par toutes les perfonnes de la cour, qui, d'une voix unanime, proclamerent Motafem.

[835.]

A peine le nouveau monarque étoit-il affis fur la chaire de Mahomet, qu'on vint lui annoncer qu'une troupe de rebelles commettoit depuis long-tems d'horribles ravages dans la Perfe & dans l'Irac-Perfienne. Elle avoit pour chef un impofteur, appellé Babec, qui prenoit le titre de Pro-

phète, se déchaînoit contre la constitution civile & ecclésiastique du Musulmanisme, & donnoit au culte nouveau qu'il annonçoit, le nom de religion de joie & de plaisir. Ses maximes voluptueuses lui firent une multitude de prosélytes. Il les débitoit d'abord dans le secret; mais bientôt, se voyant assez fort pour les prêcher l'épée à la main, il amassa trois cents mille hommes, à la tête desquels il essaya de propager sa doctrine, en ruinant les villes, en désolant les provinces. Motasem fit marcher contre lui des troupes moins nombreuses que les siennes, mais plus aguerries. Babec osa voler à leur rencontre. Soixante mille fanatiques, qu'il avoit séduits, furent les victimes de sa témérité dans un premier combat. Une seconde bataille lui enleva plus de cent mille hommes; enfin une troisieme acheva d'épuiser ses forces, & l'obligea de chercher un asile dans les monts Gordiens, avec les débris de sa puissance.

[836.]

Le Calife, suivant le projet de son frere, par rapport aux matieres de religion, persécute avec fureur tous ceux qui nient la création de l'Alcoran. Hanbal, chef de la quatrieme secte des Sonnites, ayant refusé de se soumettre à l'édit, fut fouetté,

par ordre du monarque, avec tant de barbarie, qu'il fut presqu'écorché vif, & tomba en défaillance; après quoi on le mit en prison. Abu-Haroun, autre docteur célèbre, auroit subi le même traitement, s'il n'eût pas eu recours à un subterfuge ingénieux. Il convint que l'Alcoran avoit été placé, donné & institué par l'Eternel, & que tout ce qui étoit de cette espece étoit créé; mais il ne voulut pas énoncer en autant de termes la conséquence qui dérivoit naturellement de ces prémisses. En un mot, il avoua que l'Alcoran avoit une des propriétés essentielles des créatures; & l'on se contenta de cette concession.

[837.]

Babec se soutenoit depuis près de deux ans dans sa retraite, où il étoit bloqué par les troupes du Calife, se défendant pied à pied, & faisant acheter les victoires. Enfin il se vit contraint de se renfermer dans la seule forteresse qui lui restoit. Il y soutint un siége de plusieurs mois, avec une valeur capable d'illustrer un homme de bien. Mais, quand il vit que la place ne pouvoit plus résister, il se sauva, déguisé, en Arménie, avec Abdallah, son frere, & Moavie, son général. Sahel, officier Arménien, qui le connoissoit, l'engagea par des offres de service & par de

grandes marques de reſpects à ſe remettre entre ſes mains. Il le traita en grand roi, juſqu'au moment où la table étant ſervie, Sahel ſe mit à ſon côté. Babec ſurpris, lui demanda comment il oſoit prendre la liberté de ſe placer à ſa table, ſans y être invité? « Il eſt vrai, grand roi, que j'ai » fait une faute, repartit Sahel, car qui » ſuis-je, pour mériter d'être à la table de » Votre Majeſté? » &, faiſant venir ſur le champ un forgeron, il lui dit, par une ironie ſanglante: « Etendez vos jambes, grand » roi, afin que cet homme vous mette les » fers aux pieds. » Sahel l'envoya enſuite au général du Calife, quoiqu'il offrît une ſomme conſidérable pour ſa rançon, après avoir fait violer en ſa préſence ſa mere, ſa ſœur & ſa femme, comme cet impoſteur le pratiquoit à l'égard de ſes priſonniers. On le conduiſit au Calife; &, par l'ordre de ce prince, on lui coupa les bras & les jambes; on lui ouvrit le ventre, & enſuite on lui trancha la tête. Cet homme avoit réſiſté, durant près de vingt ans à toute la puiſſance des Califes. Dans le tems de ſa domination, il avoit cruellement maſſacré deux cents cinquante mille perſonnes, parce qu'il ne reſpectoit ni âge, ni ſexe, ni condition. Un de ceux dont il ſe ſervoit pour ces barbares exécutions, ayant été fait priſonnier, avoua

qu'il avoit mis à mort, de ses propres mains, par ordre de son maître, vingt mille Mahométans, ajoûtant qu'il ne sçavoit pas le nombre de ceux que ses camarades avoient exécutés.

[838.]

L'empereur Théophile, croyant profiter du changement de souverain, entre dans les provinces Musulmanes avec une armée de cent mille hommes, & vient assiéger Zabatra. Il la trouve sans défense; il l'emporte au bout de trois jours; il fait égorger tous les hommes en état de porter les armes, & emmene en captivité les femmes & les enfans. Parmi ces infortunées, se trouva une princesse de la famille d'Abbas, qui, étant arrêtée par un officier Grec, s'écria: « O Motasem! » venez à mon secours. » L'officier, en la chargeant de fers, lui dit, pour se moquer d'elle: « Voilà Motasem avec son » cheval pie, qui accourt, sauvons-nous. » Cette aventure ayant été rapportée au Calife, quelque tems après, il en fut tellement touché, qu'il jura de tout entreprendre pour mettre cette dame en liberté. Il assemble sur le champ ses troupes, quoiqu'au milieu de l'hiver, & va chercher Théophile pour punir ses excès. Mais, tandis qu'il étoit en route, l'empereur s'em-

paroit de Malatia, en Cappadoce, & de plusieurs autres villes, dont il traitoit les habitans avec la plus affreuse barbarie, immolant les uns, faisant arracher aux autres le nez, les yeux, les oreilles & la langue. Enfin le Calife le joignit, avec une armée plus formidable encore qu'aucune de celles que ses prédécesseurs avoient mises en campagne contre les Chrétiens. Il la partage en plusieurs corps, qui pénetrent dans l'empire Grec, par différens côtés, & qui ruinent un grand nombre de forteresses & de villes, avant qu'il paroisse personne pour leur disputer le terrain. Ancyre fut réduite en cendres; & Théophile n'apprit ces tristes représailles, que lorsqu'il n'étoit plus tems de s'y opposer. Mais ce n'étoit encore que le prélude de la vengeance que Motasem méditoit. L'empereur avoit détruit Zabatra, patrie de ce prince. Le Calife fit graver sur les boucliers de tous ses soldats le nom d'Amorium, ville de Phrygie, où le monarque Chrétien étoit né, dans le dessein de la renverser de fond en comble. Théophile, instruit de ce projet, voulut le prévenir. Il accourt avec ses troupes vers Dorylée, à trois lieues d'Amorium. Ses officiers lui conseillent d'éviter une action générale avec les Arabes, dont les forces étoient plus redoutables que celles des

Grecs, & de tranſporter les citoyens d'Amorium en quelque lieu ſûr. Mais l'empereur, rejettant cet avis capable de le déſhonorer, ſe détermine à tout riſquer pour défendre la cité qui l'a vu naître. Il y envoie une bonne garniſon, dans le tems que le Calife ſe diſpoſe à l'inveſtir; & bientôt les deux nations ſe trouvent en préſence. On donne le ſignal. On s'approche. Les rangs ſe confondent. On combat avec fureur. D'abord les Arabes cèdent. On les preſſe. On les enfonce. Mais les vainqueurs, aſſaillis tout-à-coup par dix mille Turcs que le Calife avoit mis en embuſcade, ſont forcés de reculer à leur tour. Bientôt leur déroute devient générale. Ces nombreux bataillons qui, naguères, couvroient des plaines immenſes, diſparoiſſent comme l'ombre. Théophile ſeul, environné d'un corps de Perſans qui ſe font immoler à ſes côtés, réſiſte juſqu'à la nuit, dont les ténèbres favoriſent ſa fuite. Plus de trente mille Chrétiens furent les victimes de cette ſanglante bataille. Le Calife victorieux ſe jette auſſi-tôt ſur Amorium, qu'il aſſiége durant cinquante-cinq jours. Un citoyen apoſtat lui en ouvre les portes. Il y entre avec l'appareil effrayant des ſupplices. Cinquante mille habitans furent mis à mort. Un pareil nombre fut réduit à l'eſ-

clavage. Mais ce qui flatta ſenſiblement Motaſem, c'eſt que, par un bonheur particulier, il briſa les fers de cette dame Abbaſſide, qui avoit imploré ſon ſecours au commencement de la guerre, & qui pour-lors ſe trouvoit dans la ville aſſiégée. Amorium fut raſée; & le Calife, après avoir forcé Théophile à demander la paix, revint en triomphe dans ſes états.

Arrivé dans ſa capitale, une conjuration formée pour élever Abbas, fils d'Al-Mamoun, ſur le trône, penſa l'y faire périr. Le complot fut découvert la veille de ſon exécution. Les conjurés expirerent dans les plus affreuſes tortures; & le malheureux Abbas fut enfermé dans une priſon où on lui donnoit à manger, mais point du tout à boire: de ſorte qu'une ſoif ardente termina triſtement ſes jours.

[839.]

Motaſem, s'étant égaré dans une partie de chaſſe, rencontre ſur ſa route un vieillard dont l'âne étoit tombé avec ſa charge dans un bourbier. Le Calife l'apperçoit: l'humanité parle dans le cœur du deſpote: il deſcend de cheval, vole au ſecours de ce bon homme, fait mille efforts pour relever ſa bête, en gâtant ſes habits; &, auſſi-tôt qu'il eut rejoint les

ſiens, il lui fait donner quatre mille piéces d'or.

[840.]

Salmavia, médecin de Motaſem, tombe dangereuſement malade. Le Calife, apprenant qu'il eſt à l'extrémité, vient le voir tout en pleurs, & lui demande qui prendra ſoin de ſa ſanté s'il vient à mourir. » L'intriguant Yahya, répondit l'Eſcu» lape moribond; mais, ſeigneur, gar» dez-vous bien de ſes remèdes compo» ſés. » Salmavia étant mort, Motaſem fut ſi affligé de l'irréparable perte qu'il faiſoit, qu'il s'écria douloureuſement: » Ah! je le ſuivrai bientôt, car c'eſt à ſon » habileté que je ſuis redevable de ma » conſervation & de ma vie. » Il refuſa de prendre aucune nourriture le jour que ce médecin mourut; &, faiſant apporter une bière dans ſon appartement, il lui fit des funérailles avec des cierges allumés & des parfums, à la maniere des Chrétiens.

[841.]

Ce n'étoit pas ſans raiſon que Motaſem pleuroit ſon médecin. Salmavia, qui connoiſſoit parfaitement ſon tempérament, le faiſoit ſaigner deux fois par an, & lui

donnoit quelques remèdes fort doux, à la faveur desquels il jouissoit d'une santé ferme & solide. Yahya, qui lui succéda, suivit une méthode opposée : la constitution du monarque s'altéra, & ce changement de régime le mit, en moins de vingt mois, au tombeau. On remarque qu'il étoit âgé de quarante-huit ans lorsqu'il mourut; qu'il étoit pere de huit fils & de huit filles; qu'il étoit le huitieme Calife de la maison des Abbassides; qu'il étoit né le huitieme jour du huitieme mois de l'année Arabique; qu'il régna huit ans, huit mois & huit jours; qu'il avoit donné huit batailles; qu'il avoit huit mille esclaves, & qu'il laissa huit millions d'or dans ses coffres. Les fréquentes séditions du peuple de Bagdad l'obligerent à fixer son séjour à Samarra, dont il étoit le fondateur. Il avoit dans les écuries de cette ville cent trente mille chevaux pies. Un jour il lui prit fantaisie de faire pendre au cou de chacun un sac plein de terre, & la leur fit porter à une place de la ville qu'il avoit marquée. Toute cette terre, ainsi amassée, forma une terrasse assez élevée, sur laquelle il fit bâtir un grand sallon, d'où il pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans la ville; & c'est cette terrasse qui fit appeller Colline des sacs, le magnifique palais de Samarra.

Motafem avoit le teint blanc, le vifage beau, les cheveux blonds, la barbe longue, la poitrine large; il étoit bien fait & de moyenne taille, & fi robufte que, fi l'on en croit quelques hiftoriens Arabes, il levoit de terre un poids de mille livres, & le portoit à plufieurs pas. Il étoit brave, & régulier à s'acquitter des devoirs de fa religion. Il prenoit cette devife, qui marquoit la vivacité de fa croyance : » L'Eternel eft l'affurance de Motafem, fils » d'Al-Rashid, & il croit en lui. » Il fut le premier Calife qui ajoûta le nom de Dieu au fien; car il fe fit appeller Motafem-Billah, qui fignifie celui qui eft confervé & défendu par la grace de Dieu. Cet exemple fut fuivi par plufieurs de fes fucceffeurs, qui prirent les furnoms de Billah, en Dieu; de Beemrillah, par l'ordre de Dieu; d'Abdallah, fur Dieu ou en Dieu, & de Ledinillah, pour la foi en Dieu, ou pour le fervice de Dieu. Ce prince favorifa les fciences, comme fon prédéceffeur. Jamais on ne vit tant de troupes fur pied que fous fon règne; mais cette magnificence militaire, dont il tranfmit le goût à fes fucceffeurs, caufa dans la fuite la ruine de fa maifon. En effet, afin d'augmenter le nombre des guerriers qu'il vouloit armer pour la défendre, il fit connoître à fon peuple les milices Tur-

ques, dont l'inſolence, croiſſant de jour en jour par la protection du ſouverain, alla juſqu'à tyranniſer le ſouverain même, & à renverſer ſa puiſſance. Il aimoit le faſte. Il multiplia prodigieuſement le nombre des valets de ſa cour, pour leſquels il fit faire cinquante mille petits paniers, dont ils ſe ſervoient quelquefois pour porter leurs proviſions. Mais toutes ces profuſions n'épuiſerent point ſes peuples: les revenus immenſes des Califes ne pouvoient tarir qu'entre les mains d'un monarque exceſſivement prodigue, & ce n'étoit pas le défaut de Motaſem; puis qu'outre les huit millions d'or dont on a parlé, on en trouva quatre-vingt mille d'argent dans ſes tréſors lorſqu'il mourut.





VATHEK-BILLAH.

[842.]

CE prince, fils aîné du monarque défunt, fut proclamé le jour même des obsèques de ſon pere. A peine eut-il pris les rènes de l'adminiſtration publique, qu'il dépoſa les juges & les miniſtres de l'empire, & leur extorqua de groſſes ſommes pour des crimes vrais ou prétendus. Puis il en nomma d'autres, qui furent auſſi obligés de payer cher l'honneur que le prince leur faiſoit de les choiſir.

[844.]

Les Muſulmans & les Chrétiens, malgré les traités de paix, ſe faiſoient depuis long-tems une guerre très-vive, dont une foule de peuples, de l'une & de l'autre nation, déploroient les ſuites dans une triſte ſervitude. On convient de part & d'autre de la liberté de ces infortunés, & l'échange ſe fait dans les environ de Tarſe en Cilicie. De tous les Muſulmans, on ne délivra que ceux qui admettoient la création de l'Alcoran, & leur nombre ne paſſa

paſſa point ſix mille. Les autres, dont la multitude étoit immenſe, aimerent mieux languir dans les fers, que de trahir leur conſcience, en ſouſcrivant à une opinion qui les révoltoit.

[845.]

Vathek-Billah perſécute avec la derniere cruauté tous ceux qui défendent l'éternité de l'Alcoran, & qui ne veulent pas croire que l'on ne verra point Dieu des yeux du corps dans le ciel. Toutes les provinces de l'empire ſont remplies d'échafauds, les priſons ſont comblées; on compte plus de quatre millions de Muſulmans immolés ou chargés de fers pour cette cauſe. Tant de rigueur pour une queſtion chimérique, qu'il eût mieux valu laiſſer dans le ſilence où elle reſtoit depuis Mahomet, excite les murmures. On cabale. Ahmed, célèbre docteur de la ſecte oppoſée au Calife, & que l'on appelloit le conſervateur des traditions prophétiques, anime ſes diſciples à conſpirer contre un prince devenu le bourreau, le fléau de ſes peuples. Il gagne un grand nombre des principaux ſeigneurs de Bagdad, & la plûpart des docteurs qui ſe trouvoient dans cette ville au nombre de trois mille; & ces proſélites forment la

résolution de détrôner Vathek, & d'élever Ahmed lui-même au Califat. Mais la conjuration est découverte ; Ahmed est arrêté dans sa maison, la veille du jour où elle devoit éclater, & le gouverneur de Bagdad l'envoie chargé de chaînes à Samarra, où le Calife faisoit sa résidence. Arrivé dans cette ville, on le conduit devant Vathek, qui, sans lui parler de la conjuration, le presse d'adopter l'opinion du souverain. Le docteur ne daigne pas lui répondre ; & le prince, irrité de ce mépris, tire son cimeterre & lui tranche la tête de sa propre main.

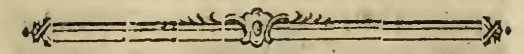
[846.]

Le Calife aimoit la bonne chère & les femmes ; l'excès de ces deux plaisirs destructeurs lui cause une violente hydropisie. Un célèbre médecin vient à bout de le guérir, & lui conseille d'abandonner des voluptés, dont la funeste jouissance le conduiroit au tombeau. Mais, loin de profiter de cet avis salutaire, sentant que la maladie & l'usage immodéré avoient émoussé sa vigueur, il ordonne à son médecin de lui indiquer un remède propre à ranimer & à irriter l'instrument de sa passion. Le médecin refuse long-tems d'obéir, & lui représente le danger auquel il

s'expose. Le Calife ne veut rien entendre ; il le menace, & l'Esculape intimidé l'assure que s'il veut prendre seulement trois onces de chair de lion, préparée dans du vinaigre rouge, il sera satisfait au-delà de ses desirs. Le voluptueux Vathek fait usage de cette étrange recette ; mais bientôt l'hydropisie renaît avec plus de malignité. Envain on a recours à toutes les ressources de l'art : la maladie devient mortelle, & ce prince expire victime de son infâme débauche, à l'âge de trente-quatre ans. Quelques instans avant que de rendre l'ame, il se prosterna le visage contre terre, & s'écria : « Roi céleste, dont » le règne ne finira jamais, ayez pitié » d'un pauvre prince, dont le règne est » passager & de courte durée ! » Malgré ses vices, Vathek avoit quelques vertus. Il étoit généreux, vaillant, grand admirateur de la poësie Arabe, récompensant avec une libéralité vraiment royale tous ceux qui y excelloient. Il étoit très-charitable ; &, sous son règne, on ne vit point de ces êtres inutiles, dont l'unique occupation est de séduire les citoyens, en affectant une indigence trompeuse ou des infirmités factices. Il fut aussi le protecteur des sciences, qu'il cultivoit lui-même avec succès. Il excelloit sur-tout dans l'astrolo-

gie, dans la poësie & dans la musique; dans laquelle il surpassoit tous les artistes de son siécle, soit pour la composition, soit pour l'exécution. Il avoit l'œil si terrible, qu'ayant, un peu avant sa mort, lancé un regard de colere sur un domestique qui avoit commis quelque faute, cet homme en perdit connoissance, & se renversa sur un autre qui étoit près de lui; &, par un accident assez extraordinaire, il arriva que, ce prince étant mort, une fouine se glissa sous le linge qui lui couvroit le visage, & lui arracha ce même œil, dont les regards étoient si redoutables.





MOTAVAKKEL-AL-ALLAH.

[847.]

VATHEK laiſſoit un fils, mais ce prince étoit trop jeune pour officier dans la moſquée, & pour gouverner par lui-même, ce qui engagea Vaſif, chef de la milice Turque, dont le crédit étoit puiſſant, à concourir avec les autres grands pour élever ſur le trône Motavakkel-Al-Allah, frere du Calife défunt. Envain Mahomet, viſir de Vathek, voulut s'oppoſer à cette élection, & ſoutenir les droits du fils de ſon maître; le choix de Vaſif fut ratifié par la ſoumiſſion de toutes les provinces de l'empire.

[848.]

Le premier uſage que le nouveau ſouverain fit de ſa puiſſance, fut de ſe venger des mauvais ſervices que lui avoit rendus Mahomet, & ſous le règne, & après la mort de ſon frere. Il le fit arrêter; &, par ſon ordre, on lui donna ſur le ventre & ſur le dos cent coups de bâton. Enſuite on le jetta dans un cachot, où, durant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, un homme fut chargé de l'empêcher de

dormir. On lui permit enfin de prendre quelque repos ; Mahomet dormit durant vingt-quatre heures, & ne se réveilla que pour être précipité dans un fourneau de fer, garni intérieurement de pointes qu'on avoit fait rougir. Supplice horrible, mais que les vices de ce ministre semblent excuser. Il étoit hautain, plein d'un sot orgueil, sans honneur, impitoyable : il joignoit à la plus sordide avarice une ambition sans bornes. Jamais il n'avoit rendu service à personne ; & sa maxime favorite étoit que la pitié est une foiblesse, & la libéralité une sottise.

[849.]

Les Chrétiens & les Juifs, répandus dans l'empire, jouissoient depuis long-tems d'un calme assez profond ; &, quoiqu'ils fussent obligés de payer régulièrement le tribut, leur servitude étoit assez douce, lorsqu'un démon, ennemi de leur bonheur, inspire au Calife le dessein d'appesantir leur joug. Il leur ordonne de porter, outre les marques distinctives imposées par ses prédécesseurs, une large ceinture de cuir, semblable à celle qu'on mettoit aux esclaves ; d'avoir sur leurs portes des figures peintes de diables, de pourceaux & de singes ; & il leur défend de se servir d'étriers de fer, & d'aller à cheval, ne

leur permettant de monter, dans leurs voyages, que des ânes ou des mules. Cette loi eſt encore en vigueur parmi les Turcs.

Dans le même tems, un fameux impoſteur, nommé Mahmoud, prétendit qu'il étoit Moyſe reſſuſcité, & joua ſi bien ſon perſonnage, qu'il ſe fit un grand nombre de partiſans. On l'arrêta; & tous ſes proſélytes l'accompagnerent lorſqu'il fut conduit devant le Calife. Ce prince, ayant écouté les extravagances qu'il débitoit, le condamna à recevoir dix ſoufflets de chacun de ſes ſectateurs; enſuite il lui fit donner la baſtonnade ſur la plante des pieds juſqu'à ce qu'il expirât. Tous ſes diſciples furent mis en priſon, d'où ils ne ſortirent qu'après avoir recouvré leur bon ſens.

[850.]

Motavakkel partage le droit de la ſucceſſion au Califat entre ſes trois fils, Montaſer, Motaz & Moaviad, ſuivant l'ordre de leur naiſſance. Il leur donne à chacun deux étendards, un noir & un blanc; le premier deſtiné à les faire reconnoître pour héritiers préſomptifs de la couronne; & le ſecond, à marquer la qualité de lieutenans de leur pere, qui leur aſſigna, en trois portions égales, le gouvernement de l'empire.

[851.]

Le Calife se déclare l'implacable ennemi des Alides, & défend, sous peine de mort, d'aller désormais en pélerinage au tombeau du chef de leur famille. Par un nouvel édit, il ordonne que le mausolée d'Hossein, fils d'Ali, que l'on alloit révérer dans la plaine de Kerbela, où il avoit été tué, soit entiérement rasé; &, pour n'en laisser aucune trace, il ne se contente pas d'en faire labourer la terre, il fait encore passer un canal par-dessus. Mais, si l'on en croit les Shites, sectateurs de cette maison, l'eau du canal s'arrêta à la vue du tombeau, ce qui la fit appeller Haïr, c'est-à-dire étonnée & respectueuse. Ils ajoûtent qu'après que Motavakkel eut donné cet ordre impie, il vit en songe Ali, qui lui reprocha les outrages dont il accabloit ceux de son sang, & lui donna sept coups avec la fameuse épée dont Mahomet s'étoit servi dans toutes les batailles qu'il avoit livrées. Effrayé de cette vision, le monarque consulta ses devins. Ils lui répondirent unanimement qu'il étoit menacé de quelque grand malheur, en punition de la haine qu'il portoit aux descendans du prophète, ce qui se vérifia dans la suite.

[853.]

Un chrétien Arabe, appellé Honaïn, devient, par ſon habileté dans la médecine, le favori du Calife. Honaïn, après s'être formé ſous les plus célèbres maîtres dans ſa patrie, avoit ſéjourné long-tems parmi les Grecs, où il avoit acquis les plus rares connoiſſances. Revenu dans ſon pays, il avoit ſurpaſſé tous ſes compatriotes, qui le regardoient comme le prodige de ſon ſiécle. La renommée le fit connoître à Motavakkel. Ce monarque voulut le voir; &, l'ayant mandé à ſa cour, il fut ſi ſatisfait de ſa converſation, qu'il réſolut de ſe l'attacher par ſes bienfaits. Cependant, comme il étoit chrétien, & qu'il avoit demeuré bien du tems à Conſtantinople, le Calife, ſoupçonnant qu'il pourroit entreprendre quelque choſe en faveur de l'empereur, craignoit de ſe fier à lui. Il crut qu'il étoit prudent de l'éprouver avant que de lui donner ſa confiance. Il le fit donc revêtir d'une robe magnifique; &, après lui avoir aſſigné une penſion de cinquante mille drachmes par an, il exigea, pour premier ſervice, qu'il lui préparât un poiſon ſubtil, pour faire périr un de ſes ennemis ſi ſecrettement, qu'on

ne pût le ſoupçonner d'avoir part à ſa mort. Honaïn refuſe de ſe prêter à ce crime. « Seigneur, lui dit-il avec une » noble hardieſſe, je ne ſçais préparer que » des remèdes utiles au genre humain. » Le monarque, n'ayant pu, ni par promeſſes ni par menaces, le faire condeſcendre à ſes deſirs, l'envoye en priſon. Il y reſte durant un an, expoſé à toutes les rigueurs qu'entraîne après ſoi la diſgrace du ſouverain. Enfin, après ce terme, le Calife le fait amener devant lui, & le menace de le faire mourir ſur le champ s'il refuſe davantage de lui obéir. Honaïn demeure inébranlable. « Homme généreux, » lui dit alors le deſpote, prends courage, » ta rare vertu me charme; je m'aban» donne à toi pour toujours. Mais, dis» moi, qui a pu t'inſpirer tant de conſtan» ce, à la vue des ſupplices dont je te » menaçois? --- Deux choſes, Seigneur, » répondit le vertueux médecin : ma re» ligion & ma profeſſion. La premiere » m'ordonne de faire du bien à mes en» nemis, & de ne point faire de mal à » mes amis. La ſeconde n'a été établie que » pour l'avantage du genre humain; &, » en y entrant, j'ai juré ſolemnellement » de n'avoir jamais part à aucune prépa» ration nuiſible ou mortelle. » Cette réponſe mit le comble à l'admiration du

Calife, qui lui fit préfent d'une riche garde-robe & d'une fomme confidérable; de forte que, durant quelque tems, il parut être le premier homme de la cour. Mais un Chrétien, jaloux de fa fortune, l'accufa de profanation & d'infidélité auprès du monarque, & anima tellement le clergé contre lui, qu'il fut excommunié. Cette difgrace fut fi fenfible à Honaïn, qu'il mourut fubitement la nuit fuivante; & l'on crut généralement qu'il avoit abrégé fes jours par le poifon.

[854.]

La fupercherie d'un prêtre induftrieux excite dans l'empire Grec une violente perfécution contre les images. Par le moyen d'un tuyau de plomb, il faifoit croire au peuple qu'il fortoit du lait du fein d'une figure de la fainte vierge. On couroit en foule à cette image miraculeufe; & la piété publique enrichiffoit l'impofteur facré. La fraude fut découverte; & l'empereur en fut fi fort irrité, qu'il fit décapiter le prêtre, & défendit à tous fes fujets d'adorer les images: ce qui lui paroiffoit une véritable idolâtrie. Cet édit alluma le zèle des Chrétiens Arabes, & des évêques qui vivoient fous l'empire du Calife. Quelques Mufulmans mêmes entreprirent de prouver, au mépris des principes de leur religion, que le culte

raisonnable des images n'avoit rien que de bon en soi. Le monarque Grec fut touché de leurs raisons, & révoqua son édit peu de tems après l'avoir rendu.

[855.]

Le docteur Hanbal, chef de la quatrieme secte des Sonnites, meurt dans un âge avancé, avec le mérite d'avoir beaucoup souffert pour soutenir l'éternité de l'Alcoran & la vision corporelle de Dieu dans le ciel. Il y eut aux funérailles de ce docteur un concours de huit cents mille hommes & de soixante mille femmes, qui tous professoient sa doctrine; & l'on rapporte, comme un évènement digne de remarque, que le jour même qu'il expira, vingt mille Chrétiens, Juifs & Mages, embrasserent l'Islamisme. Motavakkel, plus sage que ses prédécesseurs, avoit appaisé les troubles de religion, & cessé de persécuter ceux qui ne pensoient pas comme lui.

[859.]

Les historiens Orientaux appellent le règne de Motavakkel le règne des prodiges. Ils ont regardé comme tels une foule d'évènemens naturels, mais extraordinaires. Il y eut dans le Tabrestan plusieurs tremblemens de terre, accompagnés d'un

bruit épouvantable, qui ruinerent quantité de villes & de bourgs, & enſevelirent ſous les décombres des maiſons quarante-cinq mille quatre-vingt-ſeize perſonnes, dont la plus grande partie périt à Damegan, capitale de la province. La Syrie, la Perſe, le Koraſſan, l'Arabie-heureuſe, & preſque toutes les contrées de l'empire Saraſin furent affligées du même fléau. Le mont-Pelé, près de Laodicée, s'écroula dans la mer; & ſa chûte fit périr la plûpart des habitans de cette ville. A Bagdad, le palais impérial fut ébranlé viſiblement. A Antioche, quinze cents maiſons, & plus de quatre-vingt-dix tours qui défendoient les murailles de la ville, furent renverſées, ce qui, joint aux bruits extraordinaires qu'on entendit ſous les ruines, remplit les habitans d'une ſi grande terreur, qu'ils ſe ſauverent dans les campagnes voiſines. A la Mecque, les ſources ſe deſſécherent à un tel point, que l'eau s'y vendit cent drachmes la bouteille. Une riviere qui étoit environ à deux lieues du mont Pelé, diſparut ſans que depuis on en ait pu retrouver aucune trace. Dans le Khairvan, la Cyrénaïque des anciens, la terre s'ouvrit & engloutit une foule de peuple. Dans l'Yémen, un grand champ labouré fut tranſporté de deſſus une colline à un autre endroit aſſez éloigné, ſans qu'il y manquât

un ſeul pouce de terre. Dans la même province, un oiſeau inconnu, plus gros qu'un corbeau, s'étant perché ſur un arbre à la vue de tout un peuple, prononça diſtinctement ces paroles : « Servez Dieu, » Dieu, Dieu ; » ce qu'il répéta quarante fois de ſuite, & puis s'envola ; étant revenu bientôt après, il répéta encore quarante fois les mêmes paroles. La vérité de ce fait fut atteſtée par cinq cents perſonnes qui l'avoient vu & entendu, & qui furent menées devant le Calife pour l'en aſſurer. Dans le Khuziſtan, un oiſeau vint ſe poſer ſur la bière d'un homme que l'on portoit en terre, & cria pluſieurs fois, dans la langue du pays : « Dieu Tout-» Puiſſant ! fais miſéricorde à ce mort & » à tous ceux qui aſſiſtent à ſon convoi. » L'eau du Tigre parut pendant trois jours auſſi jaune que de l'or fondu, & enſuite elle devint rouge comme du ſang, & demeura de cette couleur pendant plus d'une ſemaine. A Sovida, bourgade d'Egypte, il tomba une grêle de pierres, dont chacune peſoit dix livres Arabiques ; & la qualité de ces pierres n'étoit pas moins ſurprenante que leur poids. Un Arabe en ayant pris une pour faire du feu dans ſa tente, il en ſortit une flamme ſi violente, qu'elle conſuma en un inſtant & ſa tente, & tout ce qu'elle renfermoit de combuſti-

ble. On assure que l'on conserva long-tems de ces pierres au Caire, & à Bethis en Géorgie. Enfin, deux personnes ayant été frappées de la foudre en même tems, elles demeurerent noires tout le reste de leur vie, sans avoir reçu aucun autre dommage.

[860.]

Le monarque Sarasin ayant ouï-dire qu'il y avoit à Basrah une épée fameuse, envoye ordre au gouverneur de cette ville de l'acheter à quelque prix que ce soit. Comme elle étoit déja vendue, pour l'avoir, le Calife donna dix mille piéces d'or. Un jour, la tenant entre ses mains, il dit à Fatah, son visir : « Je voudrois bien » trouver parmi mes esclaves Turcs un » vaillant homme, à qui je pusse confier » cette épée pour la conservation de ma » personne. » En ce moment, Bager, général des Turcs au service du Calife, entroit dans l'appartement de ce prince. » Seigneur, voici Bager, lui répondit » Fatah, le plus brave de tous vos Turcs, » & le seul digne de recevoir un présent » si glorieux. » Le monarque la lui donne avec de gros apointemens; mais cet infâme favori ne la tira du fourreau que pour en tuer son souverain, son bienfaiteur.

Motavakkel étoit barbare & fantasque jusques dans ses plaisirs. Quand il régaloit ses amis, il faisoit lâcher un lion au milieu de la chambre, ce qui jettoit l'allarme dans le cœur des convives. D'autres fois, il faisoit couler des serpens sous la table, & casser des pots pleins de scorpions au milieu de la salle où il mangeoit, sans qu'il fût permis à personne de se lever de table, ou de changer de place; &, lorsque quelqu'un de ceux qu'il honoroit de sa familiarité avoit été mordu ou piqué de ses animaux, il le faisoit guérir par une excellente thériaque que son médecin tenoit toujours prête à cet effet. Il étoit inéxorable envers les personnes de distinction qui avoient encouru sa disgrace. Il les faisoit jetter dans un fourneau de fer, armé de pointes intérieurement; & l'on faisoit chauffer cet instrument du plus affreux des supplices, plus ou moins, selon la grandeur de la faute; & quand quelqu'une de ces infortunées victimes lui crioit: « Ah! Seigneur, ayez pitié de moi! » — Non, non, répondoit-il, la pitié est » une bassesse d'ame. »

[861.]

L'inhumaine sévérité de Motavakkel, & ses cruels caprices lui avoient, depuis long-tems, aliéné tous les cœurs; & tous les

les grands de la cour cherchoient à se défaire d'un prince qui se jouoit ainsi de leur vie. Il mit le comble à ce ressentiment, par la maniere injuste dont il traita Vasif, ce capitaine Turc, auquel il devoit surtout son élévation. Sans aucune raison, sans pallier sa conduite d'aucun prétexte, il le dépouilla de quelques domaines qu'il possédoit dans l'Irac-Persienne, pour les donner à Fatah, son confident & son ministre. Vasif ne put dévorer cette injustice. Bager, & tous les officiers Turcs que le Calife avoit traités avec mépris, l'exciterent à la vengeance. Ces hommes, alors tout-puissans dans l'empire, complotterent la perte du souverain. La conjuration étoit formée; il ne lui manquoit plus qu'un chef pour lequel on pût agir. Motavakkel le leur fit bientôt trouver en la personne de Montaser son fils.

Ce jeune prince étoit, comme les autres Musulmans, le jouet des brutales fantaisies de son pere. Il lui donnoit souvent des noms injurieux. Quelquefois il le faisoit boire avec excès, pour le rendre méprisable; &, quand le vin avoit troublé la raison de l'héritier de l'empire, il le souffletoit d'une maniere cruelle. Souvent aussi il lui faisoit endurer des supplices plus rigoureux, pour des choses qui avoient à peine l'apparence d'un crime.

Les mécontens s'aboucherent avec lui. Leurs raiſons ſpécieuſes triompherent ſur le cœur d'un fils en qui la haine paternelle avoit étouffé toute tendreſſe. Ils allumerent tellement ſa fureur, qu'il réſolut avec eux d'arracher le jour à celui qui lui avoit donné la vie. Mais, la veille du jour où le complot devoit éclater, un eſclave vint en donner quelques indices à Fatah. Ce miniſtre en inſtruiſit ſon maître. Motavakkel, plein de colere, fait appeller ſon fils, le charge de reproches, & le menace de tout ſon reſſentiment. Montaſer tâche en vain de diſſiper les ſoupçons; ſes excuſes ne ſervent qu'à le faire paroître plus coupable. En préſence de toute la cour, le Calife le maltraite; & le prince ne ſort du palais que pour aller trouver les partiſans de la conjuration. On choiſit le ſoir même pour poignarder le monarque.

Motavakkel faiſoit alors la débauche avec quelques courtiſans, du nombre deſquels étoit Fatah. Au milieu de la nuit, Bager, ſuivi de Vaſif, & d'un grand nombre d'autres principaux officiers Turcs, entre dans la ſalle du feſtin l'épée à la main, tandis que Montaſer amuſoit les gardes qui pouvoient défendre le Calife. Un des convives, appercevant cette troupe, & ne ſoupçonnant rien, dit en riant : « Oh!

» oh ! ce n'eſt plus la journée des lions, » des ſerpens, ni des ſcorpions, c'eſt celle » des épées. » Le monarque, à ce mot d'épée, s'écria : « Que veux-tu dire? » &, ſe retournant, il ſe ſent arrêter par Bager. Les courtiſans fuient : Fatah ſeul & le bouffon du prince reſtent dans la ſalle. Fatah, voyant qu'on terraſſoit ſon maître, s'écrie : « Que faites-vous ? c'eſt le com» mandant des fidèles ! » — Tiens-toi » tranquille, ennemi, » lui répond Bager; & auſſi-tôt un de ſes ſoldats frappe le Calife, & lui abbat le derriere des épaules. Motavakkel fait des efforts; il ſe relève, ſe met en défenſe contre l'aſſaſſin, & lui dit : « Arrête, Dieu te coupe la main! » Fatah ſe diſpoſe à ſeconder le monarque : & criant de toute ſa force : « Au meutre ! Au » meutre ! ... O Motavakkel, je ne veux » pas vous ſurvivre, » il faiſit une épée. Mais les conjurés lui donnent la mort, & vont enſuite maſſacrer le Calife, qui vouloit en vain repouſſer les meurtriers. Le bouffon s'étoit caché à la vue de ce carnage : quand il vit que ſon maître étoit mort, il ſe montra en criant : « O Motavakkel, je ſuis char» mé de vous ſurvivre ! » Cette ſaillie lui valut la vie ; les conjurés l'épargnerent, en lui demandant le ſecret pour prix de ce bienfait. Enſuite ils allerent trouver Montaſer qu'ils proclamerent Calife.

Les hiſtoriens obſervent que le palais où Motavakkel fut tué, eſt l'endroit même ou Khoſrou-Parviz, roi de Perſe, de la race des Saſſanides, avoit été maſſacré par le commandement de Shirûyech, ſon fils. Ce Calife avoit quarante ans lorſqu'il finit ſi triſtement ſes jours. Il étoit affable, généreux, indulgent envers le peuple; mais les grands avoient en lui l'ennemi le plus implacable. Il ſuivit l'exemple de ſes prédéceſſeurs, en protégeant les ſciences: les bienfaits qu'il prodiguoit aux artiſtes, en attiroient une foule à ſa cour. Mais il ne falloit pas abuſer de ſa confiance, ni de ſes graces: car alors les plus grands talens n'étoient pas capables de toucher ſa miſéricorde. L'inſcription de ſon ſceau portoit: « En Dieu eſt ma con-
» fiance. »



MONTASER-BILLAH.

[861.]

AUSSI-TÔT après la mort de ſon pere, Montaſer aſſemble les grands de l'empire; &, par ſon ordre, on fait la lecture d'une déclaration qui contenoit en ſubſtance, qu'il n'avoit aucune part au meurtre du Calife, & qu'on devoit l'imputer à Fatah, ſon favori, qu'il avoit fait maſſacrer ſur l'heure, pour punir un crime auſſi déteſtable. On parut ſe contenter de cet aveu; & Montaſer-Billah fut proclamé commandant des Fidèles.

Quelques jours après ſon avènement à la couronne, le monarque, viſitant un de ſes palais, fut frappé de la beauté d'une tapiſſerie ſur laquelle on voyoit un homme à cheval, dont la tête étoit couronnée d'un diadême. Une inſcription perſane indiquoit le nom & l'hiſtoire de ce perſonnage. Montaſer fit appeller ſon interprète. En vain cet homme voulut ſe diſpenſer de l'expliquer: il fallut obéir. « Seigneur, dit-il, » cette tapiſſerie, qui vient des rois de » Perſe que vos prédéceſſeurs ont vaincus, » repréſente l'un de ces monarques. L'inſ-

» cription que vous voyez, ſignifie : je ſuis
» Shirûyech, fils de Khoſrou-Parviz, qui
» ai tué mon pere, & n'ai régné que ſix
» mois. » A ces mots, Montaſer changea de couleur; cette rencontre lui parut de mauvais augure, & preſqu'une prédiction que ſon règne ne paſſeroit pas ce terme. Toute la nation, les grands & le peuple, avoient la même opinion.

Un Arabe, qui habitoit ſur une colline, dans le voiſinage de la Mecque, tenoit chez lui des aſſemblées de débauche, dans leſquelles les perſonnes des deux ſexes ſe mêloient indifféremment, contre les loix du Muſulmaniſme. On le dénonce au juge. On l'arrête. Le Cadi lui reproche cette impudence ſacrilége, qui, dans le territoire de la Caaba, l'avoit porté à ces horribles abominations. Il veut inſtruire ſon procès; mais, comme aucun des complices n'étoit connu, l'affaire devient embarraſſante. Enfin, il imagine un expédient qu'il croit infaillible pour convaincre l'accuſé. Par ſon ordre, on obſerve ſi toutes les montures publiques, qui partoient toujours d'un certain endroit pour aller à la montagne où le coupable demeuroit, prennent d'elles-mêmes le chemin de ſa maiſon. Quoique le logis de cet homme fût difficile à trouver, tous les ânes, dont on ſe ſert principalement dans cette contrée,

s'y rendirent ſans conducteur. Séduit par cette induction, le Cadi croit le crime avéré. Il appelle les bourreaux, & condamne le criminel à périr ſous les coups de fouets. Mais l'Arabe, qui ne manquoit pas d'eſprit, s'aviſe d'une ruſe plaiſante pour éviter la mort. Il demande une derniere audience : on la lui accorde; &, ſe jettant aux pieds du juge : « Seigneur, lui » dit-il, quand vous m'aurez fait écorcher » avec vos fouets, vous n'aurez puni qu'un » coupable; mais vous couvrirez toute la » nation d'un opprobre éternel. Car on dira » par-tout que, quand le témoignage des » hommes nous manque, nous avons re- » cours à celui des ânes. » Cette ſaillie fut ſi bien reçue, que toute l'aſſemblée, d'une voix unanime, opina qu'il fût renvoyé abſous.

[862.]

Bager, Vaſif, & les autres officiers Turcs qui avoient trempé dans l'aſſaſſinat de Motavakkel, tiennent conſeil entr'eux; &, pour ſe dérober au juſte châtiment que méritoit leur attentat, ils obligent le nouveau Calife d'exclure ſes freres Motaz & Moaviad de la ſucceſſion au Califat, perſuadés que ces princes vengeroient la mort de leur pere, ſi jamais ils montoient ſur le trône. Mais les freres du

monarque, ayant appris la violence dont ils étoient menacés, renoncerent de bon gré, entre les mains de Montaſer, à leurs droits, prétextant qu'ils aimoient mieux mener une vie privée, que de ſoutenir le fardeau d'un ſi vaſte empire, pour lequel ils ſe ſentoient trop foibles.

A peine le monarque eut-il notifié cette renonciation, que, durant la nuit, Motavakkel, ſon pere, lui apparut en ſonge, & lui tint ce diſcours : « Fils ingrat ! tu » as maſſacré l'auteur de tes jours ; tu as » plongé un perfide poignard dans le ſein » de ton roi, tu m'as arraché mon ſcep- » tre ; mais tu ne jouiras pas long-tems » du fruit de ton crime : bientôt le ciel » vengera ma mort, & tu recevras dans » les abîmes de la colere du Tout-Puiſ- » ſant, le digne ſalaire de ton forfait. » Cette viſion, triſte chimère d'une imagination frappée, & que les remords avoient fait naître, réveille tout-à-coup le prince. Une terreur ſecrette ſaiſit ſon ame. Il fond en larmes ; il fait retentir le palais de ſes ſanglots. Les courtiſans accourent pour le conſoler. Tous lui conſeillent de mépriſer ces phantômes de la nuit, & de bannir durant le jour les noires idées qui pouvoient les produire. Ils lui offrent les plaiſirs & le vin comme de puiſſans préſervatifs. Montaſer les croit ; mais en vain il

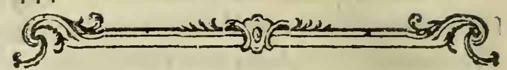
veut trouver dans les bras de la molleſſe un calme qui le fuit : une ſombre mélancolie le dévore ; & la fiévre, qui la ſuit bientôt, le conſume en peu de jours, à l'âge de vingt-cinq ans, ſix mois après la mort de ſon pere. Quelques momens avant qu'il expirât, ſon médecin voulut lui donner l'eſpérance d'une prompte guériſon : « Non, non, répondit-il, ceſſez » de me tromper ; j'ai vu durant mon » ſommeil un perſonnage dont la prédic- » tion s'accomplira. » Ce perſonnage étoit ſon pere, dont le ſpectre ſembloit perpétuellement le pourſuivre.

Montaſer étoit d'une taille médiocre ; il avoit de grands yeux noirs, le nez aquilin, le port majeſtueux, la barbe fournie. Naturellement brave, prudent & juſte, il eût honoré le trône, ſi, pour y monter, il n'eût pas commis le plus grand de tous les crimes. Il avoit du goût pour la poéſie ; & ſes vers furent admirés dans un ſiécle où les lettres Saraſines, protégées par les ſouverains, étoient parvenues à leur dernier période. Il aimoit un peu trop l'argent ; mais cette paſſion, ſi capable d'étouffer les vertus bienfaiſantes, n'altéra point en lui ſa générofité. Il en donna des preuves dès les premiers jours de ſon règne. Un officier, qu'il avoit chargé d'aller régler les affaires de l'E-

gypte, s'étoit parfaitement bien acquitté de cette commiſſion difficile. A ſon retour, le Calife l'ayant prié de lui raconter ſes aventures : « Seigneur, lui dit-il, » je ſuis revenu de cette province victime » de l'amour. Une eſclave, ſemblable à » ces vierges ſacrées qui ſeront dans le » ciel le partage des élus, a plongé mon » ame dans la plus profonde triſteſſe. Je » voulus l'acheter; mais ſes charmes di- » vins, ſa voix céleſte furent mis à un prix » ſi haut, que, n'ayant point aſſez d'ar- » gent pour les payer, je fus contraint d'a- » bandonner ce tréſor à quelque mortel » plus fortuné. Hélas! ſi vous conceviez » les tourmens que j'endure depuis cet inſ- » tant funeſte! l'amour me dévore. Je ne » vis plus. » Le monarqua l'écouta ſans rien dire; &, voulant récompenſer ſes ſervices & ſon zèle, il donna ſecrettement ordre au gouverneur d'Egypte d'acheter cette eſclave à quelque prix que ce fût, & de l'envoyer promptement à ſon ſérail. Dès qu'elle fut arrivée, on la conduiſit au prince, qui, deux ou trois jours après, invita l'officier, dans le deſſein de le railler ſur ſes folles amours. A peine fut-il en préſence du Caliſe, qu'il entendit la voix de celle qu'il aimoit dans une chambre voiſine; ce qui le troubla, & le mit comme hors de lui-même. Montaſer

lui demanda la caufe de fon émotion, & s'il connoiffoit la voix de la perfonne qui chantoit? L'officier lui avoua naturellement qu'il la prenoit pour celle de l'efclave dont il lui avoit parlé. « L'aimez-» vous encore? --- Seigneur, je dois ref-» pecter votre goût: ma paffion eft plus » vive que jamais; mais je dois l'étouffer » pour ne point allarmer la vôtre. --- Mon » ami, je le jure par le grand prophète, » cette belle efclave n'a été achetée que » pour vous feul; &, depuis qu'elle eft » arrivée dans mon palais, je n'ai jetté » qu'un feul regard fur elle. Prenez-la, » c'eft le prix que je dois à votre obéif-» fance. » En finiffant ces mots, il commanda qu'on la remît entre les mains de l'officier, parée de tous les joyaux qu'il lui avoit donnés, pour relever la grandeur d'un tel préfent. L'infcription du fceau de Montafer portoit : « Celui qui » s'efforce de bannir la crainte, s'y livre. » Cette devife marquoit bien l'état de fon ame.





MOSTAIN-BILLAH.

[862.]

A peine Montaſer eut-il rendu l'eſprit, que la faction des Turcs, maîtreſſe alors de l'empire, s'aſſembla ſous la conduite de Boga, de ſon fils, de Vaſif, de Bager, & de tous ceux qui avoient trempé dans l'aſſaſſinat de Motavakkel, & proclama Calife Ahmed-Abul-Abbas, fils de Mahomet, & petit-fils de Motaſem, qui fut ſurnommé Moſtain-Billah. Le trône appartenoit à Motaz, frere du Calife défunt, ſuivant la diſpoſition de leur pere. Mais la renonciation que la crainte lui avoit arrachée dépoſoit contre ſon droit. Cependant, lorſque Moſtain ſe montra au peuple, revêtu de ſes habits impériaux, pour notifier ſon élévation, cinquante cavaliers & mille fantaſſins parurent tout-à-coup l'épée à la main, & ſe mirent à crier : « Vive Motaz ! » Mais les Turcs diſſiperent cette troupe ſéditieuſe, & leur autorité ſoutint & affermit la puiſſance du ſouverain qu'ils avoient choiſi.

[863.]

Moſtain nomme Atamesh, capitaine

Turc, grand-visir, & se repose sur ce ministre des soins du gouvernement. Atamesh, ébloui par sa fortune, veut asservir ses collégues à ses caprices. Tous les officiers Turcs, choqués de ses manieres hautaines, conjurent la perte de cet insolent favori. La milice Turque, excitée par Vasif & Boga ses chefs, que le visir avoit exclus du ministère, se révolte. Atamesh se montre pour appaiser la sédition; on le massacre: on se jette sur son palais, on en brise les portes, on en pille les richesses immenses. Le peuple s'unit aux soldats; le désordre est général. On renverse, on détruit les édifices, on brûle un des ponts du Tigre, on saccage les maisons des plus riches citoyens, sans sçavoir pourquoi, jusqu'à ce que, fatigués de butin & de carnage, les mutins s'arrêtent d'eux-mêmes pour déplorer les tristes suites de leur aveugle fureur.

[865.]

Les Turcs se divisent en deux factions redoutables. Bager, ayant eu quelque différend avec Vasif, s'adresse au monarque pour en avoir justice. Mais ce prince, loin de l'entendre, favorise ouvertement son rival. Bager, irrité de cette préférence, assemble ses amis, dans le dessein d'assassiner Vasif, & de déposer Mostain. La conjura-

tion eſt découverte au moment de ſon exécution. Bager eſt arrêté dans le palais impérial. A la nouvelle de cette détention, tous les Turcs, partiſans de ce capitaine, prennent les armes, ſous prétexte de délivrer leur chef. Dans cette extrémité fâcheuſe, le Calife aſſemble ſon conſeil. Pour intimider les rebelles, Vaſif & Boga ſont d'avis de faire périr Bager.

L'imprudent monarque embraſſe ce ſentiment, ſuggéré par des ennemis. On ne répond aux ſéditieux qu'en leur jettant la tête de celui qu'ils prétendoient défendre. Mais, loin de ramener le calme, cette exécution met le comble à leur fureur. Ils pillent la ville, & menacent de mettre le feu au palais, ſi dans l'inſtant on ne leur livre Vaſif & Boga. Le Calife, craignant pour ſes jours, balançoit. Il étoit ſur le point de ſacrifier ces deux favoris, lorſque, pour ſe ſouſtraire au malheur qui les menaçoit, ils l'enleverent, & le conduiſirent ſecrettement à Bagdad. Inſtruits de l'évaſion de Moſtain, les mutins ſe repentent de leurs excès ; &, pour réparer leur révolte, ils envoyent au monarque des députés, afin de l'engager à revenir parmi eux. Une réponſe outrageante rallume leur colere. Ils reprennent les armes, dépoſent Moſtain, & proclament en ſa place Motaz, frere de Mon-

taſer, qu'ils tirent de la priſon où l'avoit jetté Moſtain. Ce prince ſe voit à peine ſur le trône, qu'il ordonne le ſiége de Bagdad. Le Calife dépoſſédé ſe défend avec courage; mais, trahi par le gouverneur de la place, il conſent d'abdiquer le Califat, ſi l'on veut lui conſerver la vie. On ſouſcrit à cette condition; & Motaz eſt reconnu dans tout l'empire ſouverain commandant des Fidèles. Il traita d'abord ſon rival avec quelques égards; mais bientôt, par un ordre ſecret, un de ſes miniſtres lui fit trancher la tête, qui lui fut envoyée comme un agréable préſent. Lorſque Motaz la reçut, ce prince jouoit aux échecs, & ne voulut la regarder qu'après avoir fini ſa partie. Alors il la contempla avec un plaiſir barbare, puis ordonna qu'on l'enſevelît avec honneur. Moſtain avoit régné près de quatre ans. Prince foible, timide, ſans caractere, né pour être gouverné, l'aveugle confiance qu'il donnoit à ceux qui l'approchoient, fut la cauſe de ſes diſgraces.



MOTAZ-BILLAH.

[866.]

SUR quelques ſoupçons, le nouveau ſouverain fait empriſonner Moaviad, ſon frere, qu'il avoit déclaré ſon ſucceſſeur, & dont tout le crime étoit d'avoir dans l'empire un parti aſſez puiſſant pour cauſer en ſa faveur quelque révolution. A peine cet infortuné prince fut-il renfermé, que le bruit courut que le Calife l'avoit fait expoſer nud & lié au milieu de la neige, pour lui ôter la vie. Il eſt vrai que la mort de Moaviad étoit l'ouvrage du monarque; mais cette exécution s'étoit faite avec tant d'adreſſe, qu'on l'eût priſe pour un accident naturel. Les milices Turques, toujours prêtes à la révolte, affectant de plaindre le triſte ſort de cette victime immolée à l'ambition, menacent de prendre les armes, & accuſent hautement le Calife du meurtre de ſon frere. Motaz, pour les appaiſer, expoſe le corps du prince à la vue des juges, des docteurs de la loi, des grands & des officiers Turcs; & tous le déclarent innocent de ce crime. Afin de les calmer davantage,

vantage, le Calife leur confere les premiers emplois de l'empire, quoiqu'en montant ſur le trône il eût formé le beau projet d'anéantir ces troupes ſéditieuſes qui faiſoient la loi à leurs maîtres.

[867.]

Les bienfaits du Calife n'avoient point étouffé la diſcorde. Plus il combloit de graces ces ſoldats audacieux, plus ils devenoient entreprenans. On avoit retardé leur paye de quelques mois ; auſſi-tôt ils s'aſſemblent tumultuairement, & demandent à grands cris le ſalaire de leurs travaux. Vaſif, leur général, qui converſoit alors avec le monarque, court à ces mutins, & leur reproche leur rebellion. Mais, loin de les ramener à leur devoir, les plus coupables ſe précipitent ſur cet homme qui tant de fois les avoit conduits aux combats, & lui donnent la mort.

[868.]

Boga le Turc, que l'on appelloit l'Ancien, pour le diſtinguer d'un autre officier de même nom, qui étoit plus jeune, mécontent du Calife, quitte bruſquement la cour. A peine fut-il parti, que les gardes de Motaz pillerent la maiſon de ce général. A cette nouvelle, Boga furieux marche vers Samarra, où réſidoit le monar-

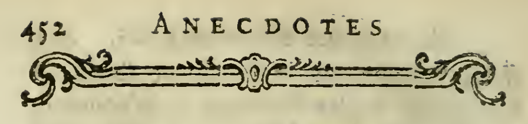
que, ſous prétexte de châtier les ſéditieux, mais en effet pour ſe venger du Calife. Motaz ordonne aux ſoldats qui lui étoient fidèles d'aller à la rencontre d'un ſujet perfide, qui en vouloit à ſes jours. Les deux partis ſe rencontrent. On s'attaque, on ſe bat avec fureur ; la fortune chancelle long-tems, & ſe déclare enfin pour le deſpote. Boga eſt fait priſonnier, & ſa tête eſt envoyée à Motaz. Ce prince, perſiſtant dans le deſſein ſecret d'affoiblir les Turcs, fait encore périr Boga le Jeune, & une foule d'officiers qui paroiſſoient avoir trempé dans la rebellion de leur chef.

[869.]

Les Turcs, s'appercevant que le Calife vouloit les détruire, prennent la réſolution de le prévenir. Ils choiſiſſent pour chef Saleh, fils de Vaſif qu'ils avoient maſſacré, & dont ils regrettoient la perte ; ils courent au palais du viſir, le mettent au pillage, & viennent en foule inveſtir Motaz, en lui demandant inſolemment leur paye. Ce prince n'avoit rien dans ſes tréſors. Il s'adreſſe à Cabihah, ſa mere, qui, ſous le règne de Motavakkel, ſon époux, avoit amaſſé des richeſſes immenſes. Il en fut cruellement refuſé : les ſéditieux, qui avoient demandé cinquante mille piéces

d'or, voyant que le Calife ne se dispo-soit point à les satisfaire, n'écoutent plus que leur brutale fureur. Ils enfoncent le palais, saisissent l'infortuné monarque, l'exposent, après l'avoir cruellement battu, aux ardeurs brûlantes du soleil, & l'obligent, par ce traitement indigne, à signer lui-même sa déposition en faveur de Mahomet-Abu-Abdallah, fils du Calife Vathek, qui prit ensuite le nom de Mohtadi. Ils ne se bornerent pas à ces excès barbares. Après l'avoir dépouillé de la souveraine puissance, ils empêcherent que, pendant trois jours entiers, on ne lui donnât aucune nourriture; ils le précipiterent dans un noir cachot, dont l'air empoisonné le fit mourir, & l'enterrerent auprès de Montaser à Samarra. Motaz passoit pour le plus bel homme de l'empire; mais il n'avoit sur ses sujets que ce foible avantage. Prince voluptueux, l'amour des plaisirs lui fit plus d'une fois oublier ce qu'il devoit à son rang & aux affaires.





MOHTADI-BILLAH.

[869.]

MOHTADI-BILLAH étoit digne du trône. Il aimoit la justice ; il la rendoit lui-même tous les jours à ses sujets. Le premier acte qu'il fit de son autorité, fut de réformer les mœurs. Il examina la conduite des juges & tous les comptes publics ; & il prit deux jours de la semaine, le lundi & le jeudi, pour écouter les plaintes, & pour redresser les griefs. Il défendit l'usage du vin & des jeux, si expressément interdits par le prophète, dont il étoit le vicaire ; &, pour donner lui-même l'exemple de l'austérité Musulmane, il bannit de sa cour tous les musiciens, tous les baladins, tous les bouffons, les lions, les chiens, & tous ces vains objets de luxe dans lesquels les rois font souvent consister leur grandeur, & pour lesquels ses prédécesseurs avoient épuisé les finances. Enfin, pour mériter de plus en plus la reconnoissance de la patrie, il supprima la moitié des tributs sous lesquels les peuples gémissoient depuis tant d'années. Heureux l'empire de Mahomet,

ſi un prince ſi capable d'en conduire les rênes, eût ſiégé plus long-tems ſur la chaire de ce légiſlateur !

Après la mort tragique de Motaz, on accorda la vie à Cabihah, ſa mere, à condition qu'elle découvriroit ſes tréſors, & qu'elle les remettroit au nouveau ſouverain. Saleh, fils de Vaſif, qui avoit été l'amant de cette princeſſe, mais qui depuis les diſgraces de ſa maiſon l'avoit abandonnée, alla lui-même la contraindre de déceler les précieux objets de ſon avarice. On trouva en argent monnoyé un million & trois cents mille dinars, un boiſſeau d'émeraudes, un autre de perles, & un demi-boiſſeau de rubis, couleur de feu. A l'aſpect de ces prodigieuſes richeſſes, Saleh ſe rappella le refus inhumain qu'elle avoit fait à ſon fils, & s'écria : » Que Dieu maudiſſe cette femme qui » porte le nom de laide (*), quoiqu'elle » ſoit très-belle ; car, quoiqu'elle poſ» ſédât tant de biens, elle a mieux » aimé laiſſer dépoſer & maſſacrer ſon » fils, que de donner cinquante mille di» nars qui pouvoient contenter la milice

(*) Cabihah ſignifie laide. Motavakkel donnoit ce nom à cette épouſe bien aimée, pour plaiſanter.

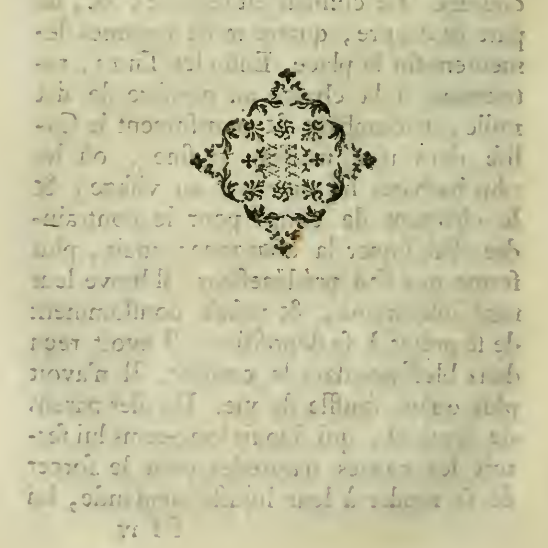
Turque ! » A ces justes reproches, Cabihah répondit : « Que Dieu maudisse le » fils de Vasif ! il a rompu mon voile; il » a joui de moi; il a tué mon fils; il m'a » chassée de mon pays, & m'a quittée en» fin pour courir après une femme publi» que. »

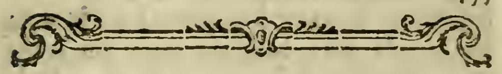
[870.]

Mohtadi choisit pour visir ce même Saleh qui l'avoit placé sur le trône. Cette élection irrite la jalousie de Musa, fils de Boga, qui étoit alors à la tête des troupes. Ce capitaine se croyoit plus digne des faveurs du Calife qu'un homme qu'il avoit toujours regardé comme un rival. Sous prétexte de venger la mort de Motaz, il s'avance, à la tête de ses soldats, jusqu'à Samarra. Saleh, à cette nouvelle, trop foible pour résister, prend la fuite; mais Musa le découvre, & lui donne la mort. Puis il fait porter sa tête par toutes les rues de la ville, en criant: » Voici la tête d'un traitre qui a trempé » ses mains dans le sang de son prince. » Le Calife, outré de cette insolence, se dispose aussi-tôt à la réprimer. Sa sévérité aigrit les mutins. Bankial & Musa, leurs généraux, se liguent pour perdre un prince qui osoit employer la rigueur à leur égard,

La conſpiration ſe découvre. Bankial, qui devoit y jouer le principal rôle, eſt arrêté. Toute la milice Turque s'aſſemble à l'inſtant en tumulte, inveſtit le palais impérial, & demande à grands cris l'élargiſſement de ſon capitaine. Mohtadi, loin d'être intimidé par ces clameurs ſéditieuſes, fait décapiter dans le moment le rebelle qui en étoit l'objet, & jette ſa tête au milieu de cette ſoldateſque imprudente. Les Turcs, au comble de la fureur, veulent enfoncer les portes du palais; la nombreuſe garde du ſouverain le défend avec courage. Le combat eſt terrible; &, de part & d'autre, quatre mille hommes demeurent ſur la place. Enfin les Turcs, retournant à la charge au nombre de dix mille, triomphent & pourſuivent le Calife dans une maiſon voiſine, où les plus barbares lui crachent au viſage, & le chargent de coups pour le contraindre d'abdiquer la couronne; mais, plus ferme que ſon prédéceſſeur, il brave leur rage inhumaine, & refuſe conſtamment de ſe prêter à ſa dépoſition. Il avoit reçu deux bleſſures dans le combat. Il n'avoit plus qu'un ſouffle de vie. Un des parens de Bankial, qui depuis long-tems lui ſerroit les parties naturelles pour le forcer de ſe rendre à leur injuſte demande, lui

arracha le jour d'un coup de poignard; &, pour qu'il ne manquât rien à cet acte de férocité, il avala un trait de son sang. Ce prince n'avoit que trente-huit ans lorsqu'il termina si tristement sa carriere. Sobre, dévôt, grand justicier, doux, donnant lui-même l'exemple des vertus dont il prêchoit la pratique, il eût sans doute rappellé l'âge d'or du Musulmanisme, s'il eût paru dans un siécle plus heureux. L'inscription de son sceau étoit pour lui une régle de conduite. « C'est s'égarer que de » violer la justice. »





MOTAMED-BILLAH.

[870.]

APRÈS avoir immolé leur ſouverain à leur coupable fureur, les rebelles éleverent ſur le trône, Motamed, fils de Motavakkel, qui, malgré ſa haute naiſſance, vivoit dans une tranquille obſcurité. Ce prince n'avoit pour tout mérite que ce diſcernement qui fait connoître les hommes, qualité ſouvent préférable, dans ceux qui gouvernent, à ces vertus trop éclatantes qui les portent à concentrer, pour ainſi dire, en eux ſeuls tous les détails de l'adminiſtration publique. Motamed-Billah ſentoit ce qui lui manquoit pour bien régir ſes vaſtes états par lui-même. Il partagea l'autorité ſuprême avec Monaffa, ſon frere, qui, ſous le titre de viſir, devint en effet le véritable Calife: Motamed ne s'en réſerva que le nom & l'éclat extérieur.

[871.]

Mohammed-Abulcaſſem, ſurnommé Mahadi, douzieme & dernier Iman, ou chef ſouverain de la maiſon d'Ali, naît à

Samarra. Motamed l'apprend, & veut lui ôter la vie. Mais la mere du jeune prince l'enferme dans une grotte, & le soustrait à la barbarie du Calife.

Comme les Perses & une grande partie des Musulmans ont eu pour cet Iman & pour ses prédécesseurs une vénération profonde, & que d'ailleurs leur histoire offre des traits curieux, le lecteur nous permettra d'en tracer ici une légere esquise.

Ali, Hassan & Hossein, suffisamment connus par ce que l'on en a déja dit dans cet ouvrage, sont mis à la tête de ces souverains spirituels que l'on regardoit comme les seuls légitimes successeurs de Mahomet. Leurs sectateurs faisoient consister le principal point de leur religion dans la soumission que l'on devoit avoir pour tout ce qui sortoit de leur bouche; plusieurs mêmes regardoient toutes les pratiques Musulmanes, telles que les cinq prieres par jour, l'aumône, le pélerinage, comme des allégories de l'obéissance qui leur étoit dûe.

Après le triste sort d'Hossein à la journée de Kerbela, Ali, son fils aîné, fut déclaré Iman, sous le titre de Zinalabedin, c'est-à-dire l'ornement des serviteurs de Dieu, par les partisans de sa maison. Son équité sa douceur le faisoient ado-

ter de tous les Musulmans. Un de ses oncles voulut lui disputer sa dignité. Ali se contenta de lui répondre : « Mon oncle, » craignez le seigneur, & cessez de vous » rendre blâmable en soutenant un droit » injuste. » Cette rare modération fut sans effet ; & l'oncle, persistant dans son opiniâtreté, voulut que la pierre noire de la Caaba décidât la querelle. Cette pierre noire qui est attachée à l'une des murailles du temple de la Mecque, est singuliérement respectée de tous les disciples du prophète, qui lui attribuent des qualités merveilleuses. Aussi tous ceux qui vont visiter la Mecque, ont-ils soin de la baiser plusieurs fois durant leur pélerinage, afin d'obtenir le pardon de leurs péchés, & de mériter les grandes indulgences qui y sont attachées. Les deux rivaux allerent donc se prosterner devant la pierre ; &, lorsque le fils d'Hossein eut fait sa priere, elle prononça, dit-on, ces mots qui affirmoient son droit : « Ali, Hassan, Hossein & Ali, fils d'Hossein, premier, second, troisieme & quatrieme Iman. » Ce miracle fit cesser la contestation.

Ali mourut dans un âge avancé, laissant une postérité nombreuse. Mohammed I, son fils aîné, que son vaste sçavoir fit surnommer Baker, hérita de sa dignité & de ses vertus. On rapporte de lui une déci-

fion remarquable. On lui demandoit fon fentiment fur le décret de Dieu & fur la liberté de l'homme : « Le décret de Dieu, » répondit-il, ne nous contraint pas ; mais » il ne nous permet pas auffi toutes cho- » fes. Dieu veut quelque chofe en nous » & quelque chofe de nous. Ce qu'il veut » en nous eft caché ; & ce qu'il veut de » nous, nous eft révêlé dans fa parole. » Mais notre aveuglement eft tel, que nous » difputons fans ceffe fur ce qu'il veut en » nous, tandis que nous négligeons ce qu'il » demande de nous. O mon Dieu ! fi je » vous obéis, la gloire vous en eft due ; » & fi je ne vous obéis pas, il eft jufte » de me punir ; car aucun mortel ne peut » ni s'attribuer le bien qu'il fait, ni s'ex- » cufer du mal qu'il commet. »

Mohammed eut pour fucceffeur Giafar le Jufte, fon fils aîné, prince d'une telle autorité pour fa doctrine, que l'on tenoit pour authentique ce qu'il difoit aux Mufulmans : « Interrogez-moi fouvent, difoit- » il, tandis que je fuis avec vous, car il ne » viendra perfonne après moi qui puiffe » vous inftruire comme moi. » On lui demandoit un jour s'il n'y avoit point eu d'autre Adam en ce monde, avant celui dont parle Moyfe. « Il y en a eu trois, répon- » dit-il, & il y en aura encore dix-fept » dans autant de grandes révolutions d'an-

» nées. — Mais, quand ce monde finira,
» Dieu créera-t-il d'autres hommes ? —
» Voulez-vous que le royaume de Dieu
» demeure vuide & sa puissance oisive ?
» N'est-il pas créateur de toute éternité? »
Une autre fois, on lisoit en sa présence un verset de l'Alcoran où il est dit que Dieu a acheté nos ames & nos biens au prix du paradis ; il s'écria : « O vous tous
» qui êtes fidèles! puisque le prix de vo-
» tre achat est le paradis, gardez-vous
» bien de vous vendre pour toute autre
» chose. » Cet Iman avoit sept fils. Ismaël, l'aîné, fut déclaré pour son successeur; mais, étant mort avant son pere, Giafar choisit Moussa, le second de ses enfans. Toutefois, malgré cette espece de proclamation, les enfans d'Ismaël eurent une foule de sectateurs qui prétendoient, avec quelque raison, que l'Imamat leur appartenoit. Cette faction s'étendit avec le tems, jusqu'à ce que, dégénérant en rebellion manifeste, elle forma une dynastie ou principauté, sous le nom d'Ismaëliens, dont Hassan-Sabah fut le fondateur en Asie. Les Califes Fatimites d'Egypte, dont il sera bientôt parlé, furent aussi regardés par les Musulmans orthodoxes, comme descendans de cet Ismaël ; & c'est pour cette raison qu'on leur donne comme

aux premiers, le nom d'Iſmaëliens d'Afrique.

Après la mort de Giafar, Mouſſa remplit ſa place, & choiſit Médine pour le lieu de ſa réſidence. Mais la jalouſie d'Haroun-Al-Rashid ne l'y laiſſa pas longtems. Ce Calife, craignant qu'il ne donnât quelques prétextes aux factieux d'Arabie, le fit arrêter, & le mit entre les mains de quelques officiers fidèles, qui devoient le repréſenter, ſous peine de la vie. Peu content de cette précaution, il le fit bientôt après empoiſonner par ſon viſir. Dans toutes ces diſgraces, Mouſſa ſe montra digne de ſon rang & de ſa naiſſance; & la douceur qu'il témoigna toujours à ſes plus cruels ennemis, & la patience avec laquelle il ſupporta leurs traitemens barbares, lui mériterent le ſurnom de Débonnaire & de Courageux.

Ali-Riza, ſon fils & ſon ſucceſſeur, fut plus heureux. Le Calife Al-Mamoun, comme on l'a vu, le déclara héritier préſomptif de l'empire. Mais il mourut peu de tems après ce choix honorable; le monarque lui fit faire de magnifiques funérailles, & ſon tombeau fut regardé comme le lieu le plus ſaint de la Perſe. On y alloit en pélerinage; & ce pieux voyage étoit eſtimé comme équivalent à quatre-vingt caravа-

nes faites à la Mecque par dévotion, au-delà de celle dont l'obligation eſt preſcrite par la loi.

Mohammed II fut Iman après ſon pere Ali, & fut auſſi chéri d'Al-Mamoun, que l'avoit été ce prince. Le deſpote lui donna ſa fille en mariage, mais il ne jouit pas long-tems de cette faveur. La mort l'enleva à l'âge de vingt-cinq ans; & les regrets de tous ſes ſectateurs furent le plus bel ornement des ſuperbes obsèques que lui fit ſon beau-pere.

Il eut pour ſucceſſeur Ali, ſurnommé l'Innocent, qui, pour ne donner aucun ſoupçon au Calife Motavakkel prévenu contre les Alides, s'appliqua uniquement à la priere & à l'étude.

Haſſan, ſon fils, fut moins paiſible. Ses vertus guerrieres donnerent une vive jalouſie à Motamed, qui le fit empoiſonner à l'âge de vingt-huit ans. Il ne laiſſoit qu'un fils, appellé Mohammed-Abul-Caſſem, & ſurnommé Mahadi ou directeur des Fidèles par excellence. Les Muſulmans ſuperſtitieux, & particuliérement les Perſes, rapportent de lui mille choſes merveilleuſes. Il naquit, diſent-ils, le nombril coupé; & ſur ſa main droite étoit écrit: » La vérité s'eſt manifeſtée, & ſon éclat » a diſſipé les ténèbres du menſonge. » Il reçut, avec le premier ſoupir, la ſageſſe

la plus profonde, & le don de prophétie. Perſécuté dès ſa naiſſance, ſa mere ſe réfugia dans une ſombre caverne, où il demeura juſqu'à la fin de ſa vie qui fut aſſez longue. Il ne ſe laiſſa voir qu'à un très-petit nombre de croyans; il ne ſe communiquoit aux autres que par le moyen d'un meſſager, après la mort duquel il diſparut. Mais il doit revenir à la fin du monde, & ſe joindre à Jeſus-Chriſt pour combattre l'Antéchriſt, & ne faire du Chriſtianiſme & du Muſulmaniſme qu'une même religion. Alors il portera par-tout la lumiere; il manifeſtera aux nations tous les myſteres de l'écriture, & il remplira l'univers de juſtice & de ſainteté. Ces pieuſes extravagances ſont auſſi propres que les faits mêmes, à peindre le génie d'un peuple dont on veut écrire l'hiſtoire; & les paſſer ſous ſilence, eſt, dans un hiſtorien, une omiſſion digne de blâme.

[874.]

Sous le règne précédent, un impoſteur, appellé Ali, qui ſe diſoit fauſſement de la famille du prophète, s'étoit mis à la tête d'une troupe de brigands, raſſemblés des pays que nous nommons Zanguebar; &, ſous le titre de prince des Zinges, il s'étoit rendu maître des places fortes de l'Irac & de l'Arabie. La fortune qui ſui-

voit ses drapeaux, & la barbarie dont il usoit dans ses victoires, rendirent en peu de tems sa puissance formidable. Déja même il menaçoit les Califes jusques dans leur capitale. Monaffec, qui règnoit sous le nom de son frere, crut qu'il étoit tems enfin d'agir contre ce rebelle. Mais Ali, dont l'armée montoit à plus de quatre-vingt mille hommes, craignoit peu ses efforts. Vingt-deux batailles consécutives furent pour ses guerriers vingt-deux triomphes, qui lui ouvrirent les portes de Basra, & d'une infinité d'autres villes aussi importantes, & qui forcerent le Calife à conclure une espece de trève.

[876.]

Jacob, fils de Léit, qui, de chaudronnier & de chef de voleurs, étoit devenu un conquérant rédoutable, avoit enlevé le Khorassan sur les enfans du célèbre Thaher, le premier qui fonda sa puissance sur les débris du Califat; & cette principauté, qui subsistoit depuis cinquante-six ans, avoit fait place à celle des Soffarides. Jacob, encouragé par le succès, voulut pousser plus loin ses victoires. Adoré des soldats qui marchoient sous ses drapeaux, il ne croyoit rien d'impossible à leur bravoure. Il n'envisage rien moins que la conquête de Bagdad. Il marche

contre cette capitale ; mais cette fois la victoire l'abandonne. Les troupes de Motamed dissipent ses nombreux bataillons, & le contraignent de chercher presque seul un asile dans le sein des états qu'il avoit usurpés. Croyant rappeller la fortune, il rassemble de nouveaux guerriers, & s'avance une seconde fois contre la métropole de l'empire Sarasin. Il alloit en former le siége, lorsqu'une violente colique lui arrache le jour, & fait évanouir ses ambitieux projets.

[877.]

On comptoit déja dans l'empire deux puissances indépendantes du Calife ; l'une, dans l'Irac, avoit pour chef & pour fondateur Ali, dont les rapides succès affermissoient l'autorité ; l'autre, dans le Khorassan, reconnoissoit pour prince Amrou, frere de Jacob & son successeur. Il s'en forme une troisieme en Egypte, sous la conduite d'Ahmed, fils de Tolun.

[878.]

La sage politique de Monaffec rétablit la puissance du Califat ébranlée par tant de révoltes, & la milice Turque, cette soldatesque audacieuse, qui déposoit à son gré ou proclamoit les souverains, est circonscrite dans les bornes d'une juste

obéiſſance. Pour récompenſer tant de ſervices, Motamed déclare ſon frere, & Motadhed ſon neveu, héritiers préſomptifs de la couronne, au défaut de Giafar, ſon propre fils.

[882.]

Depuis quatorze ans, Ali luttoit contre toutes les forces de l'empire. Monaffec entreprend enfin de détruire un ennemi dont la vaſte ambition menaçoit de tout envahir. Accompagné de Motadhed, ſon fils, & de Giafar, fils du Calife, il marche avec plus de deux cents mille hommes contre les remparts de Mabiya, dont le rebelle avoit fait ſa capitale, & qui le reconnoiſſoit pour fondateur. Trois fois cette ville fut emportée l'épée à la main, & livrée à toutes les horreurs de la guerre. Trois fois Ali fut vaincu; toutes ſes troupes, qui montoient à plus de trois cents mille guerriers, furent maſſacrées ou diſſipées; & lui-même devint bientôt le priſonnier d'un prince dont il avoit voulu briſer le ſceptre. Sa tête fut portée au haut d'une lance dans la plûpart des contrées dont il avoit ſi long-tems troublé la paix, & expoſée enſuite ſur l'une des principales portes de Bagdad.

[883.]

Ahmed, fils de Tolun, qui s'étoit rendu ſouverain de l'Egypte, & qui avoit fait maudire le Calife dans les prieres publiques, meurt dans ſes états, avec la gloire d'avoir été le prince le plus libéral & le plus magnifique de ſon ſiécle. Ses revenus montoient à plus de trois cents millions de dinars ; mais il faiſoit un noble uſage de ces immenſes richeſſes. Tous les mois, il diſtribuoit en aumônes trois cents mille piéces d'or ; il en donnoit mille aux eccléſiaſtiques dont les mœurs étoient irréprochables ; &, durant ſon règne, il envoya à Bagdad deux millions deux cents mille dinars, pour être diſtribués aux pauvres, aux infirmes, & à tous ceux qui ſe diſtinguoient dans les ſciences. Cependant il laiſſa dans ſes coffres dix millions peſans d'or ; ſomme prodigieuſe, ſi l'on conſidere les dépenſes ſurprenantes qu'il avoit faites pendant ſa vie. Il dépenſoit par mois trois cents mille dinars pour ſa cuiſine ; il avoit ſept mille eſclaves, autant de chevaux ; huit mille mulets, & autant de chameaux, & trois cents chevaux de bataille : tout cela lui appartenoit en particulier, & n'avoit rien de commun avec ce qui regardoit le public.

Il laiſſa trente-trois enfans mâles, dont l'aîné, nommé Kamaraviah, fut ſon ſucceſſeur. Avant de rendre l'ame, il leva les mains & les yeux vers le ciel, & s'écria : « O mon Dieu ! pardonnez à votre » ſerviteur, qui eſt chargé d'un poids de » péchés qui ſurpaſſe ſes conceptions, & » jettez ſur lui, dans ce dernier moment, » un regard de miſéricorde. »

[885.]

Abu-Maaſcar, que nous appellons Albumaſar, le prince des aſtronomes de ſon ſiécle, termine à Bagdad ſa carriere ſçavante, à l'âge de plus de cent ans. Al-Mamoun, pour éprouver ſon ſçavoir, fit cacher un de ſes courtiſans dans une chambre, & le fit aſſeoir ſur un mortier d'or, poſé dans un baſſin plein de ſang ; puis il lui demanda où cet homme pouvoit être ? Albumaſar, ayant fait ſes obſervations aſtronomiques, répondit. « Seigneur, je le » vois placé ſur une montagne d'or, au » milieu d'une mer de ſang. » Une dame de la cour, ayant perdu ſon cachet, vint conſulter ce docteur célèbre, qui, l'ayant regardée, lui dit que le ſceau de Dieu avoit pris le ſien ; & il arriva qu'après l'avoir long-tems cherché, elle le trouva dans ſon Alcoran, que les Muſulmans appellent le ſçeau de Dieu. Dans un de ſes

traités aſtronomiques, ce ſçavant ſoutient que le monde a été créé lorſque les ſept planettes ſe trouvoient placées au premier point du ſigne du bélier, & qu'il finira lorſque ces mêmes planettes ſe rencontreront enſemble au dernier point du ſigne des poiſſons, en leur exaltation, ou tête du dragon. Il expoſe auſſi, dans ce même ouvrage, les époques des empires & des religions, avec le terme de leur durée. Suivant ſon ſyſtême, la religion Chrétienne, par exemple, ne devoit durer qu'un millier & demi d'années lunaires, c'eſt-à-dire mille cinq cents ans. Si l'on compte du premier moment de l'inſtitution du Chriſtianiſme, il eſt clair que cette prédiction eſt fauſſe; mais, ſi l'on date de l'inſtant où l'auteur l'a faite, à voir nos mœurs, à voir l'eſprit d'incrédulité qui règne parmi nous, n'auroit-on pas lieu de craindre qu'elle ne ſe vérifiât bientôt, ſi ſon divin fondateur n'avoit aſſuré qu'elle ſeroit immortelle comme lui-même?

[890.]

Une nouvelle ſecte ſort tout-à-coup des ténèbres, où, durant près de cent ans, elle s'étoit fortifiée, & s'empare de la Chaldée, de l'Arabie, de la Syrie, & de la Méſopotamie, qu'elle remplit de car-

nage, n'épargnant aucun Musulman, dont elle se déclaroit l'implacable ennemie. Elle avoit pour auteur un homme d'une naissance ignoble, appellé Carmata, dont elle prit le nom. Cet imposteur, voulant marcher sur les traces du faux prophète, & fonder, comme ce législateur, un puissant empire, affectoit de mener une vie austere; &, faisant l'inspiré, il publia que Dieu lui avoit ordonné de faire cinquante prieres par jour. Il eut même l'impudence d'ajoûter que le Christ lui avoit apparu sous une forme humaine, & lui avoit dit: » O mon bien aimé! tu es l'invitation, » tu es la démonstration: tu es le cha- » meau; tu es la bête; tu es Jean, fils de » Zacharie; tu es le Saint-Esprit. » Il prescrivit une nouvelle espèce de jeûne; il permit l'usage du vin, & condamna plusieurs pratiques prescrites dans l'Alcoran; enfin, pour mieux se conformer au fondateur du Musulmanisme, il exigea de ses prosélites l'obéissance la plus prompte & la plus aveugle. Malgré l'absurdité de ses dogmes, il se fit une foule de disciples, parmi lesquels il choisit douze apôtres, qu'il chargea de gouverner les nouveaux fidèles, & de propager sa doctrine. Enfin, pour satisfaire l'ambition qui l'avoit rendu prophète, il prit le titre de prince,

& obligea ses sectateurs à lui payer un dinar par tête. Le peuple couroit en foule se prosterner aux pieds de ce séducteur ; &, comme tout ce qui est nouveau séduit toujours, sur-tout dans un pays où la superstition est extrême, on le regardoit comme un ange descendu du ciel, & l'on s'empressoit de faire tous les jours les cinquante prieres qu'il prescrivoit. Mais le gouverneur de la province qui étoit le théatre de ce fanatisme, s'appercevant que ces oraisons, trop multipliées, faisoient négliger la culture des terres, fit arrêter le prétendu prophète, & jura de lui ôter le jour, comme à un vil imposteur. Une jeune fille, qui servoit ce ministre, ayant entendu le serment, eut compassion du malheureux qui en étoit l'objet ; &, tandis que son maître dormoit, elle alla prendre la clef de la prison sous le chevet de son lit, délivra Carmata, & vint remettre la clef où elle l'avoit prise. Le lendemain matin, le gouverneur envoie chercher le prisonnier pour lui donner la mort. Quelle est sa surprise, lorsqu'on lui rapporte qu'il a disparu ! Le bruit s'en répand aussi-tôt ; l'imposture s'accrédite, & l'on publie que le Tout-Puissant a retiré son ange du milieu des hommes, qui n'en étoient pas dignes.

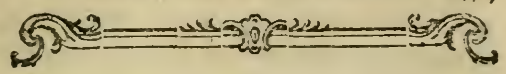
[891.]

Monaffec meurt à Samarra de la lèpre, qui lui avoit dévoré toutes les chairs. » Non, difoit-il, au milieu des fouffran- » ces qui le confumoient, de tant de mil- » liers d'hommes auxquels je commande, » il n'en eft pas un feul qui éprouve les » maux que j'endure. » Prince fage, habile politique, général heureux, excellent fouverain, ami fidèle, il rétablit dans leur vigueur primitive les loix de l'empire, que les diffenfions publiques avoient énervées ; il déconcerta l'audace des mutins, & fçut, par des voies fecrettes, faire échouer les projets des puiffances rivales ; il triompha prefque toujours des ennemis qu'il combattit ; il emporta les regrets des peuples ; & les larmes qui coulerent fur fa tombe, firent affez fon panégyrique. Il avoit fans ceffe à la bouche ces belles paroles : » Tous mes amis font mes freres ; leurs » intérêts font les miens : que ne puis-je » les appeller comme mon cœur le defire ? » Motaded lui fuccéda dans fes dignités, & ce jeune prince, digne héritier de fon pere, n'employa fa puiffance que pour éloigner du trône Giafar, fon coufin-germain, qui en paroiffoit incapable, & contraindre le Calife fon oncle, qu'il gouvernoit, à le déclarer fon fucceffeur immédiat,

[892.]

Motamed s'étant abandonné à la bonne chere dans une partie de débauche, une indigestion l'emporte à l'âge de cinquante ans. L'empire ne perdit qu'un fantôme de souverain. Indolent & voluptueux, il sacrifioit tout à ses plaisirs; le jeu, le vin, les entretiens agréables, la musique & les lettres partagerent tous les instans d'un règne de vingt-trois ans. Il se laissa dominer par son frere & par son neveu au point qu'il ne put, malgré les plus vives instances, en obtenir trois cents piéces d'or qu'il leur demandoit. L'inscription de son sceau portoit: « Heureux celui qui s'instruit par » l'exemple d'autrui! »





MOTADED-BILLAH.

[893.]

LE jour même de la mort de Motamed, ſon neveu Motaded-Billah fut proclamé Calife, ſous les plus heureux auſpices. La paix & l'abondance règnoient dans tout l'empire ; les puiſſances rivales n'oſoient troubler ce calme profond ; & les Muſulmans ſe promettoient de goûter encore les douceurs des premiers âges. Le nouveau ſouverain ne démentit point leur attente ; & ſon adminiſtration ſage rendit au Califat cette antique majeſté qui le faiſoit reſpecter des nations.

[894.]

Motaded ſçavoit combien la licence des troupes avoit produit de déſordres, ſous le règne de ſes prédéceſſeurs. Afin de les prévenir déſormais, il veille avec le plus grand ſoin au maintien de la diſcipline militaire ; & un exemple de ſévérité, qu'il donne en même tems, annonce aux ſoldats tout ce qu'ils ont à redouter d'un monarque aſſez magnanime pour ne point les craindre. Un guerrier avoit cueilli

par force quelques grapes de raiſin dans la vigne d'un particulier. Cet homme vient s'en plaindre au Calife, qui commande auſſi-tôt que l'on amène en ſa préſence le ſoldat & ſon capitaine ; & il les condamne à la mort. Quelques-uns de ſes conſeillers, ſurpris de cette rigueur, lui demandent avec reſpect, quelle faute avoit pu commettre le capitaine ? « Il devoit » veiller ſur ſon ſoldat, répondit-il ; d'ail- » leurs, je l'ai vu tuer un homme injuſte- » ment ſous le règne de mon oncle ; & je » fis vœu alors de punir ce crime, ſi jamais » le califat tomboit entre mes mains, & » qu'il fût trouvé coupable de quelque » nouveau délit. » Il n'en fallut pas davantage pour jetter la terreur parmi les troupes ; elles ſe renfermerent dans de juſtes bornes, & ne ſongerent plus qu'à bien défendre la patrie qui les avoit armées.

[895.]

Un Turc veut forcer une fille dans la ville de Bagdad ; cette infortunée réclame le ſecours de ſes voiſins contre cette violence. Le Scheic Caïat vole à ſes cris, & ſupplie le Turc de s'abſtenir d'une action ſi barbare. Ce brutal ne lui répond que par des injures. Le Scheic, ne ſçachant quel parti prendre pour prévenir le

désordre, monte ſur la grande tour de la moſquée, & de-là convoque le peuple à la priere, quoique ce ne fût pas le tems preſcrit par la loi. On accourt. Il inſtruit ſes concitoyens de l'attentat du Turc ; la jeune fille eſt délivrée des mains inſolentes de ce barbare. Le Calife apprend l'action du Scheic ; &, ignorant le motif qui l'avoit produite, il le fait venir, & le réprimande avec ſévérité d'avoir annoncé la priere à contre-tems. Pour ſe juſtifier, le Scheic expoſe la raiſon de ſa conduite. Motaded, rempli d'admiration, le comble d'éloges, & pour récompenſer ſon zèle, il lui ordonne d'en uſer de même toutes les fois qu'il verroit commettre quelque violence ou quelque injuſtice, afin que, par ce moyen, les coupables fuſſent auſſi-tôt punis comme ils le méritoient. Dès ce moment l'autorité du Scheic Caïat devint ſi grande, qu'il n'y avoit perſonne dans Bagdad qui oſât mépriſer ſes conſeils, de peur qu'il ne convoquât le peuple, & qu'il n'expoſât leurs crimes au grand jour.

[896.]

Toutes les portes du palais & des appartemens étant fermées, un phantôme ſe préſente tout-à-coup aux yeux du Calife, & remplit ſon ame de terreur. Il prenoit

différentes figures. Tantôt ſous l'habit d'un marchand, tantôt ſous celui d'un ſoldat, quelquefois affublé en derviche, ſon viſage changeoit à chaque inſtant de couleur : éclatant & ténébreux tour à tour, il paroiſſoit pendant un moment auſſi lumineux qu'une face angélique ; & le moment d'après il ſe couvroit de la livide pâleur de la mort. Le bruit de cette apparition, s'étant répandu dans Bagdad, donna lieu à diverſes conjectures. Les uns crurent que c'étoit un diable que la juſtice divine envoyoit pour tourmenter ce prince ; les autres, que c'étoit un de ces eſprits follets que les Arabes appellent Ginnes, qui tiennent de la nature des eſprits & des hommes. Il y en eut qui s'imaginerent que c'étoit un ange que Dieu envoyoit au monarque, pour le faire renoncer à ſes mauvaiſes habitudes & pour le convertir. Mais les plus ſenſés ſoupçonnerent quelque domeſtique adroit d'être l'auteur de cette ſupercherie, pour faire réuſſir quelque deſſein ſecret. Peut-être ne faut-il chercher la cauſe de cette viſion que dans l'imagination foible du Calife. Il en eut pluſieurs de cette eſpèce avant & après ſon élévation ſur le trône. Lorſqu'il n'étoit encore que ſimple particulier, il crut voir en ſonge un homme qui, ayant plongé ſa main dans le Tigre, l'en retira tout auſſi-

tôt, ce qui fit demeurer le fleuve à ſec, comme s'il en eût tenu toute l'eau dans ſa main ; &, l'ayant ouverte un inſtant après, le fleuve reprit ſon cours ordinaire : «Sçais-» tu qui je ſuis ? lui demanda ce perſonnage. » --- Non, répondit le prince. --- Je ſuis » Ali, & je viens te prier de bien traiter » ma famille, lorſque tu ſeras aſſis ſur la » chaire du prophète. » Motaded en fit ſerment, & tint ſa promeſſe ; car, durant tout ſon règne, les Alides eurent beaucoup de part à ſes graces. Le prévôt de Bagdad ayant un jour arrêté entre les mains d'un marchand la ſomme de trente mille dinars, que Mahomet, prince du Tabeſtan, de la race d'Ali, avoit coutume d'envoyer, tous les ans, aux chefs des Alides, qui faiſoient leur demeure dans cette ville, ceux-ci en porterent leurs plaintes au Calife, qui leur fit rendre cet argent. Mais, comme cette action paroiſſoit étrange aux Sonnites ou Muſulmans orthodoxes, qui regardoient les Alides comme des hérétiques, un nouveau ſonge juſtifia Motaded. « Je croyois, leur dit-il, paſſer ſur » un pont, lorſque tout-à-coup j'apperçus » un homme d'une taille extraordinaire, » qui ſembloit vouloir m'arrêter. Je me » préparois à me défendre, lorſque je le » vis venir à moi avec un air de bonté, » & me préſenter une bêche qu'il tenoit

» à la main, en m'ordonnant de bêcher
» la terre. J'obéis; &, après avoir donné
» quelques coups de bêche, il me dit
» qu'il étoit Ali, & que j'aurois autant
» de fils qui règneroient après moi, que
» j'avois donné de coups de bêche. Il
» m'enjoignit ensuite de bien traiter sa fa-
» mille, & particuliérement ceux de ses
» descendans qui vivoient sous ma domi-
» nation. C'est donc en conséquence de
» la promesse que je lui fis, & pour ad-
» ministrer la justice avec impartialité, que
» je me suis cru obligé de restituer à ceux
» de sa famille les trente mille dinars qui
» leur appartiennent naturellement. »

[897.]

On voit en Egypte un phénomène singulier, ou plutôt un assemblage de phénomènes extraordinaires. Le jour de l'Ascension, qui fut cette année le vingt-huit du premier Rabi, ou troisieme mois de l'année Arabique, qui répondoit au quinze ou seize du mois de Mai, il s'éleva vers le soir un grand vent, qui dura jusqu'à minuit. L'air demeura fort clair jusqu'à cette heure; mais tout d'un coup il s'obscurcit à un tel point, qu'on ne pouvoit distinguer les objets, même avec des flambeaux. A cette obscurité profonde, succede une terrible tempête, qui renverse

verse une multitude prodigieuse de maisons, & répand par-tout un affreux ravage. Pendant l'orage, il tomba une quantité surprenante d'une espèce de sable rouge, qui surprit & effraya ceux qui en furent couverts, & tout l'hémisphère paroissoit rempli de colomnes de feu. Cela continua jusqu'au matin, que le vent se calma un peu. Le ciel parut alors d'un rouge très-foncé, & cette couleur se communiqua à la terre, aux montagnes, aux arbres, aux hommes, & à tous les objets visibles, pendant l'espace de deux heures, le vent étant toujours très-frais. Au bout de ce tems-là, le rouge se changea en jaune, qui continua jusqu'à midi; & à cette couleur succéda une nuée noire & épaisse, qui demeura jusques vers le milieu du jour suivant, de sorte que le ciel fut obscurci & le soleil caché pendant un jour & demi.

[898.]

Un marchand, qui avoit prêté une assez grosse somme à l'un des principaux seigneurs de la cour du Calife, après avoir fait inutilement ses poursuites pour en être payé, & comptant son argent perdu, forme la résolution de ne plus s'en inquiéter, & de quitter la cour pour faire un voyage. Un de ses amis, à qui il communique ce

deſſein, lui conſeille de s'adreſſer au Scheic Caïat pour ſe faire payer. Ils vont le trouver; & le Scheic, inſtruit de l'affaire, n'eut pas plutôt parlé au ſeigneur avec ce ton d'autorité qu'il ſçavoit prendre, que le marchand reçut la ſomme qu'il avoit prêtée.

[899.]

Les Carmates, ſous la conduite d'Abu-Saïd, leur chef, envahiſſoient de jour en jour les provinces de l'empire, & menaçoient celles qui obéiſſoient encore au Calife. Motaded, effrayé à l'approche d'un ennemi ſi redoutable & ſi fortuné, aſſemble une armée conſidérable pour arrêter ſes progrès, & lui donne pour général Abul-Abbas, capitaine expérimenté. On en vient pluſieurs fois aux mains. La victoire, conſtamment attachée aux drapeaux d'Abu-Saïd, couronne ſes guerriers dans ſix batailles conſécutives. La derniere eſt funeſte à Abul-Abbas : ce capitaine eſt fait priſonnier avec huit cents de ſes ſoldats, qui ſont maſſacrés en ſa préſence. Il attendoit le même ſort, lorſque le vainqueur entre dans ſa tente, & lui dit : «Je » te rends la vie & la liberté, à con-» dition que tu donneras au Calife, de ma » part, cette utile leçon : je ſuis un ha-» bitant du déſert, accoutumé à me con-

» tenter de peu de choses. Je ne vous ai
» enlevé ni villes, ni bourgades. Toutes
» les troupes que vous avez armées jus-
» qu'ici contre moi, ont été défaites.
» Mes soldats sont laborieux & robustes;
» les vôtres sont délicats & énervés par
» les délices. Je suis fort, vous êtes foi-
» ble : commandant des Fidèles, ne luttez
» point, brebis timide, contre des lions af-
» famés. » Le Calife, étonné de la fierté de ce discours, & touché des conseils d'Abul-Abbas, cessa durant quelque tems les hostilités ; mais, les Carmates étendant sans cesse leur domination, il recommença bientôt la guerre. Ayant appris qu'un de leurs corps s'étoit posté aux environs de Cufa, il envoie un détachement pour les reconnoître. Celui qui commandoit le détachement surprend les ennemis, fait prisonnier le capitaine qui les conduisoit, & l'amène aussi-tôt à Bagdad. Dès que le Carmate fut en présence de Motaded, ce prince lui demanda s'ils croyoient que l'esprit de Dieu résidoit en eux, ou non? « Supposé que l'esprit de
» Dieu réside en nous, répondit le barbare,
» quel mal cela vous fait-il? ou, si l'esprit
» du diable a choisi sa demeure en nous,
» quel avantage vous en revient-il? Mê-
» lez-vous de vos affaires, sans vous em-
» barasser de celles des autres. — Mais,

» reprit le monarque, que penſez-vous de » moi, & de ma dignité en particulier? » --- Votre aïeul Abbas vivoit encore du » tems où le prophète mourut, & cependant aſpira-t-il au Califat, ou lui fut-il » offert par quelqu'un des compagnons de » l'apôtre de Dieu? Abubècre ne fut-il pas » élu d'un conſentement unanime pour ſon » ſucceſſeur? Après ſa mort, les Fidèles » placerent Omar ſur le trône, ſans qu'Abubècre fît la moindre mention d'Abbas » dans ſon teſtament. Omar, en mourant, » nomma ſix perſonnes pour élire un nouveau Calife, ſans mettre Abbas de ce » nombre. Quel droit avez-vous donc au » Califat, puiſque votre aïeul lui-même » en a été exclu par les compagnons du » prophète? » Motaded ne put entendre cet inſolent diſcours ſans ſe livrer aux plus violens accès de fureur. Il fit ſaiſir le trop ſincere Carmate, & commanda à l'exécuteur de lui caſſer les os, de lui couper les mains & les pieds, & enfin la tête, qui fut expoſée ſur l'une des portes de Bagdad.

[900.]

Le Calife ſe tranſporte chez un particulier qu'on lui avoit dit être fort riche, & lui emprunte une ſomme conſidérable. » Prenez ce qu'il vous plaira, ſeigneur, lui » dit cet homme. --- Quelle ſûreté deman-

» dez-vous? reprit le Calife. --- Aucune ;
» car pourquoi craindrois-je de confier
» mon argent à un prince à qui Dieu a
» confié le gouvernement de ses terres &
» de ses serviteurs, & qui s'en montre si
» digne par la sagesse de son administra-
» tion? » Motaded fut si touché de ce trait
de générosité, qu'il ne put retenir ses larmes. « Mon ami, lui dit-il, je ne prendrai
» rien ; mais, si dans la suite vous vous
» trouviez dans le besoin, songez que tous
» les revenus de l'empire sont à vous. »

[901.]

Motaded choisit pour son successeur Moctafi, son fils aîné, & meurt peu de tems après, à l'âge de quarante-huit ans. Prince digne du trône qu'il avoit occupé avec gloire durant près de dix années, mais d'un caractere inconséquent. Plein d'esprit & de pénétration, habile dans le grand art de manier les affaires, fertile en expédiens, ami de la justice, protecteur des lettres, d'une bravoure sage & prudente, il oublioit quelquefois l'heureuse pratique de ces vertus royales, pour tomber dans les défauts opposés. On rapporte un trait bien frappant de sa douceur & de sa modération envers ses domestiques. Un esclave, qui chassoit les mouches qui incommodoient le monarque, fit tomber le

bonnet de ce prince d'un coup du bâton, auquel étoit attachée la frange. Le visir, qui étoit alors avec le Calife, tomba presque évanoui à la vue de cette mal-adresse; mais Motaded, sans s'émouvoir, dit tranquillement : « Cet esclave est bien peu at» tentif. » Le visir, étonné, se jette à ses pieds, & lui dit : « Quoi ! seigneur ! est» il possible qu'un grand prince, comme » vous, porte la modération si loin ? — » Eh quoi ! reprit le Calife, devois-je » punir une faute involontaire ? » Mais, dans d'autres circonstances, ce prince n'étoit plus le même. Il poussoit quelquefois la sévérité jusqu'à la barbarie : cruel par intervalles, il aimoit à répandre le sang, & punissoit de mort les fautes les plus légères. Aussi dit-on que, dans ces accès, quand quelqu'un de ses domestiques encouroit sa disgrace, il le faisoit brûler tout vif. Le peuple fut heureux sous son règne. Il le déchargea d'une grande partie des impositions publiques, & le garantit des déprédations de ceux qui gouvernoient pour lui. Il avoit pris cette devise pour l'inscription de son sceau : « La nécessité » exclut tout choix & toute liberté. »



MOCTAFI-BILLAH.

[902.]

MOCTAFI n'étoit point à Bagdad, lorſque ſon pere expira. A peine eut-il appris la nouvelle qui le plaçoit ſur le trône, qu'il ſe fit proclamer par les troupes qu'il commandoit alors contre les Carmates, & ſe hâta de ſe rendre dans la capitale. Il y fut reçu avec une pompe digne de ſon rang ; & tous les grands de l'état, les députés du peuple, & les ambaſſadeurs des princes qui vouloient bien prendre le titre de vaſſaux de l'empire, vinrent lui prêter ſerment de fidélité.

[903.]

Les Carmates occupoient depuis bien des années toutes les forces de la monarchie. Sous les auſpices d'Houſſain, ils commettoient les plus horribles ravages. Le Calife veut les réprimer. Pluſieurs fois ſes généraux avoient été vaincus. Il crut que ſes guerriers ſeroient plus fortunés s'il combattoit lui-même à leur tête. Cent mille hommes s'avancent ſous ſes ordres juſqu'à Moſul, Cinquante mille Carmates,

qui campoient près de cette ville, prennent la fuite au bruit de sa marche. On les poursuit, on les atteint; on les taille en piéces, lorsqu'ils étoient près de traverser l'Euphrate. Hossein lui-même est arrêté avec plus de six mille soldats, & amené au Calife. Ce prince, content d'avoir rappellé la victoire sous ses étendarts, retourne en triomphe à Bagdad, où il fait massacrer ses prisonniers, en représailles du traitement que les Barbares avoient fait à ses sujets, & laisse à ses généraux la conduite d'une guerre qu'il avoit si heureusement commencée. Mais, contre son attente, les succès furent partagés. Tantôt vaincues, tantôt victorieuses, ses armées ne purent anéantir un peuple opiniâtre, qui ne connoissoit ni le danger, ni la mort, & qui sembloit tirer des forces de ses défaites mêmes.

[905.]

Depuis long-tems, l'Egypte & la Syrie reconnoissoient un autre souverain que le Calife. Ce prince entreprend de réunir à ses domaines ces deux vastes provinces, qui avoient été l'apanage de ses peres. Haroun, petit-fils d'Ahmed, fondateur de cette monarchie nouvelle, avoit eu de longues guerres à soutenir; la fleur de ses guerriers avoit été moissonnée dans les

combats livrés pour ſoutenir ſon ſceptre chancelant. Il avoit triomphé de ſes rivaux; les ſéditieux, cachés dans les ténèbres, n'oſoient plus en ſortir pour troubler un calme qui étoit le fruit de ſes victoires; mais ſa puiſſance, ébranlée par ce grand effort, n'avoit plus beſoin que d'une foible ſecouſſe pour être renverſée. La circonſtance étoit favorable. Moctafi, en prince habile, la ſaiſit; &, ſans conſidérer que ce nouvel ennemi, dont ſon pere avoit épouſé la ſœur, étoit l'allié de ſa maiſon, il lui déclare la guerre. Elle commence avec fureur. Tout céde aux premiers efforts des troupes Muſulmanes; les Egyptiens, trop foibles, ſe confinent dans leurs places fortes. On les y aſſiége; les remparts s'écroulent; Damas, Emeſſe, les plus célèbres cités ſe ſoumettent au Calife. En vain Haroun épuiſe toutes les reſſources. Un de ſes oncles l'aſſaſſine pour régner en ſa place: mais l'uſurpateur ſe rend odieux; & les Egyptiens, pour prévenir ſa tyrannie, appellent eux-mêmes à leur ſecours, Mahomet, général de Moctafi. Ce capitaine accourt; & l'Egypte devient un des fiefs du Califat.

[907.]

Le Calife étoit attaqué d'une eſpèce de mélancolie dont on n'avoit pu décou-

vrir la cause. Les remèdes avoient augmenté la maladie. Enfin, après quelques années de langueur, il termina ses jours & son règne, à l'âge de trente-deux ans. Dévot, généreux, il avoit toutes les vertus que ces qualités inspirent. Plein d'horreur pour l'effusion du sang humain, il punissoit pourtant, avec une juste sévérité, tous les crimes qui entraînoient nécessairement avec eux la perturbation publique; ceux qui n'attaquoient que sa personne étoient toujours pardonnés. Il avoit hérité de son pere une tendre affection pour les Alides, qu'il ne se contenta pas de protéger ouvertement, mais qu'il combla de faveurs. Il laissa d'immenses richesses, & une belle armée sur pied, sans avoir pu cependant réunir à l'empire toutes les provinces que ses prédécesseurs s'étoient laissé ravir.



MOCTADER-BILLAH,

ET

MAHADI, *premier Prince Fathimite.*

[908.]

MOCTADER-BILLAH, frere du Calife défunt, étoit son plus proche héritier; &, quoique ce prince n'eût encore que treize ans, il fut proclamé d'un consentement unanime. Mais bientôt les grands de l'empire, mécontens de ce choix, résolurent de placer sur le trône un prince qui pût conduire par lui-même les rênes de l'état. Ils jetterent les yeux sur Abdallah, fils de Motaz, auquel ils donnerent le nom de Mortadi-Billah. C'étoit un prince estimé pour ses sentences, son caractere égal & tranquille, son amour pour les choses divines, & la beauté de son esprit. Il refusa d'abord le diadême; mais, entraîné par ses amis, il se laissa couronner. A peine eut-il le tems de se croire souverain. Sa grandeur s'évanouit comme un songe; &, au bout de vingt-quatre heures, délaissé de tous ses partisans, il se vit contraint d'abandonner le sceptre, & de chercher un asyle dans les déserts,

Il n'y fut pas caché long-tems; on se saisit bientôt de sa personne, & on le conduisit aux pieds de Moctader, qui le fit étrangler.

[909.]

Un ambitieux, qui prétendoit descendre d'Ismaël, fils aîné de l'Iman Giafar, mais que plusieurs disoient n'être qu'un misérable serrurier de Syrie, & petit-fils d'un Juif, entreprend de se faire un état, & fonde la célèbre dynastie des Califes Fathimites. D'abord il débita mille impostures; l'austérité qu'il affectoit inspira de la vénération pour lui. Une prophétie de Mahomet portoit : « Qu'au bout » de trois cents ans, le soleil se leveroit du » côté du couchant. » Il sçut adroitement se l'appliquer, & les peuples se laisserent séduire. Quand il se vit à la tête d'un grand nombre de prosélytes, il prit le nom de Mahadi, qui signifie directeur des Fidèles, & commença à publier son droit, les armes à la main, dans le Khaïrvan, où commandoit, sous la protection des Califes, la famille des Aglabites. Un capitaine fameux, irrité contre les souverains de cette province, vint se joindre à lui avec ses troupes. Abdallah, (c'étoit le nom de ce guerrier,) lui prêta serment de fidélité, & lui promit de com-

battre jusqu'à la mort pour augmenter sa puissance. Les manieres nobles de Mahadi, les égards avec lesquels il en fut reçu, captiverent son cœur. Ayant rassemblé ses soldats, & calculé ses forces, il crut pouvoir sans peine anéantir une principauté qui subsistoit depuis cent douze ans avec une autorité précaire, & dont il connoissoit la foiblesse. L'évènement vérifia ses conjectures. En moins d'un an, Ziadah-Allah, dernier prince Aglabite, fut vaincu dans trois batailles, & dépouillé de ses états. La conquête du Khaïrvan fut suivie de celle d'une grande partie de l'Afrique; & Mahadi y fut reconnu pour souverain spirituel & temporel, sous le nom de Calife, descendant de Fathime & d'Ali, gendre de Mahomet.

[912.]

Mahadi, encouragé par les succès rapides de son général, envoie trois armées en Egypte, pour soumettre ce vaste état à sa puissance. Mais trois fois elles sont vaincues par les troupes de Moctader. Sans être intimidé par ces disgraces, il lève de nouveaux guerriers, au nombre de cent mille hommes, & met à leur tête un général habile, appellé Habbasah. Ce capitaine vole à la rencontre des vainqueurs, & leur livre bataille. La mêlée est san-

glante, & dure jusqu'aux approches de la nuit, qui sépare les combattans. Les Fathimites n'avoient perdu que dix mille hommes, & les Abbassides vingt-cinq mille; mais Habbasah, craignant de fatiguer ses soldats, crut qu'il étoit plus sage d'abandonner la victoire, que de disputer inutilement un pays où il n'avoit point de refuge, en cas d'accident. Il résolut de faire d'abord quelques conquêtes; &, content d'avoir eu quelque supériorité, il marcha vers Alexandrie, qu'il emporta de vive force, & qui termina ses exploits. Il revint triomphant & chargé de butin vers Mahadi, qu'il trouva occupé à fonder une ville, qu'il appella de son nom, & dont il vouloit faire sa capitale. Ce prince l'envoya aussi-tôt en Sicile, où les Mahométans qui l'habitoient, s'étoient révoltés. Il l'y suivit bientôt lui-même, appaisa les troubles, se fit reconnoître par les rebelles, ordonna la mort de l'auteur de la rebellion, fit un dénombrement exact des biens de tous ses sujets, & nomma des officiers pour gouverner les différentes provinces de son nouvel empire, & pour lever le tribut qu'il avoit imposé.

[915.]

Tandis que les généraux de Moctader

défendoient vaillamment l'Egypte contre les entreprifes des Magrébiens, ou Arabes occidentaux, ce monarque apprend qu'un nouveau rebelle lui enlève la Méfopotamie. Le vifir Ratek marche contre ce féditieux; mais il eft vaincu, & l'ufurpateur s'avance vers Bagdad. L'eunuque Munes, favori du Calife, vole à fa rencontre. Ce capitaine, l'un des plus habiles de fon fiécle, le joint, l'attaque, le met en fuite, & le fait prifonnier avec toute fa famille. Il les amène dans la capitale, montés fur des chameaux, la tête couverte de bonnets ridicules, & n'ayant pour habit qu'une vefte de poil de chévre. La mort fut le prix de leur rebellion.

[917.]

L'empereur de Conftantinople envoye une magnifique ambaffade au Calife, pour traiter avec les miniftres de ce prince de la rançon des prifonniers de l'un & de l'autre empire, & pour négocier une trève. Les ambaffadeurs eurent d'abord audience du vifir, qui les reçut habillé fuperbement, & qui les traita avec tous les égards dûs au monarque qu'ils repréfentoient. Il les conduifit enfuite à Moctader. Le palais impérial fut paré, en cette occafion, de toutes les richeffes de la couronne. On n'oublia rien pour étaler aux yeux de ces

étrangers l'opulence merveilleuſe des Califes. On tendit au-dedans & au-dehors du palais douze mille piéces de ſoie, cinq cents de brocard, avec douze mille cinq cents tapis d'un ouvrage exquis & d'un prix ineſtimable. Au milieu de la ſalle d'audience, on fit paroître un arbre d'or maſſif, qui avoit dix-huit branches principales, ſur leſquelles un grand nombre d'oiſeaux d'or & d'argent voltigeoient, & paroiſſoient chanter harmonieuſement. Les ſoldats de la garde du Calife furent rangés en ordre de bataille, au nombre de cent ſoixante mille hommes, & on leur paya leur ſolde dans des bourſes d'or. Enfin, quarante mille eunuques blancs, & trente mille eunuques noirs, avec ſept cents huiſſiers, étoient placés ſur les avenues & aux portes du palais, pour recevoir les députés Chrétiens. Le ſoir, on leur donna une fête ſur le Tigre. Le fleuve étoit couvert d'un nombre infini de bâtimens peints & dorés, dont tous les agrès étoient figurés avec de petites lanternes. Enſuite on les introduiſit dans la ſalle du feſtin, dont la magnificence ſurpaſſoit encore ce qu'on avoit vu; & le repas, qui dura juſqu'au lendemain, coûta un million & demi de dinars. Il n'en coûta que cent vingt mille pour le rachat des Muſulmans captifs. Que d'heureux on eût fait, ſi l'on eût

répandu

répandu ces richesses si follement prodiguées, sur les pauvres habitans des campagnes !

[919.]

Mahadi tente une seconde fois la conquête de l'Egypte. Abulcassem, fils de ce prince, entre dans cette contrée fameuse à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes. Il y trouve l'eunuque Munès qui marche à sa rencontre. Se voir & s'attaquer ne sont qu'une même chose. La victoire se déclare pour le général Abbasside. Le prince Magrébien prend la fuite & se cantonne dans Alexandrie, qu'il abandonne peu de tems après, pour éluder la poursuite du vainqueur jusqu'à ce qu'il ait reçu des renforts. Mahadi, instruit du danger de son fils, envoie de nouvelles troupes à son secours. Elles ne sont pas plus heureuses que les premieres. Une seconde défaite chasse Abulcassem de l'Egypte, & l'oblige à chercher une retraite dans les états de son pere, après avoir perdu les deux tiers de ses soldats, tout son bagage, & le butin immense qu'il avoit fait.

[921.]

Un célèbre docteur, nommé Hallage, florissoit à Bagdad, & s'étoit fait un nom

immortel & bien des jaloux. Les uns le regardoient comme une eſpece de Dieu, les autres comme un impoſteur. Il faiſoit paroître aux regards de la multitude des fruits d'hiver en été, & des fruits d'été en hiver. En étendant ſes mains en l'air, il en faiſoit tomber des drachmes d'argent, qu'il appelloit les drachmes de la Toute-Puiſſance, & dont l'inſcription étoit : « Il n'y a qu'un ſeul Dieu. » Il ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit dans le plus ſecret des maiſons, & pénétroit même les penſées les plus cachées. Il jeûnoit ſouvent pendant pluſieurs jours; &, lorſqu'il rompoit ſon abſtinence, ce n'étoit qu'avec trois bouchées de pain & un peu d'eau. Etant venu du Khoraſſan dans l'Irac, il paſſa de-là à la Mecque, où il demeura pendant un an dans une caverne. On le vit ſur une montagne, ſe tenir debout & nuds pieds au haut d'une colomne, & s'y livrer à toutes ſortes de macérations; enfin il vint s'établir à Bagdad, où le nombre de ſes ſectateurs s'étant conſidérablement accru, le viſir Ahmed le fit venir chez lui pour l'examiner. Quand il parut devant ce miniſtre, il ne prétendit ni au don de prophétie, ni au pouvoir de faire des miracles, ni à l'habitation de la divinité en ſa perſonne; diſant qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire en lui, & qu'il ſer-

voit Dieu comme les autres hommes. Le visir, content de cette réponse, alloit le renvoyer, lorsqu'on produisit un de ses ouvrages dans lequel il enseignoit : « Que, » si un Musulman ne pouvoit pas faire le » pélerinage de la Mecque, il devoit choi» sir un lieu dans sa maison pour y prati» quer seul & sans témoins toutes les cé» rémonies prescrites; qu'ensuite, il fal» loit qu'il assemblât trente orphelins, aux» quels il donneroit à manger, les habil» leroit, & leur feroit une aumône de » sept drachmes par tête; & qu'en accom» plissant toutes ces choses, il acquerroit » autant de mérite que s'il avoit visité la » sacrée Caaba. » Le visir, étonné d'une doctrine qui détruisoit si ouvertement les préceptes de l'apôtre du Musulmanisme, fait assembler les docteurs de la loi, qui, après avoir mûrement examiné ses principes hétérodoxes, le condamnent à la mort. Hallage entendit son arrêt en héros. Il se contenta de dire à ses juges : « Vous condamnez un » innocent; prenez garde que le ciel ne » prenne soin de me venger un jour. » Le Calife confirma la sentence, & le docteur fut conduit au supplice. Il reçut d'abord mille coups de fouet sans jetter un seul soupir; ensuite on lui coupa une main, & puis un pied; après cela, l'autre main & l'autre pied, & enfin la tête; on

brûla ſon corps ; ſes cendres furent jettées dans le Tigre, & l'on expoſa ſa tête dans la place du marché de Bagdad. Ainſi pé-rit cet homme fameux, dont la réputation s'étoit répandue dans tout l'empire, & que tous ſes rivaux cherchoient à confondre. Un jour, il s'aviſa de dire à l'un d'en-tr'eux : « Croyez en moi, Abubècre, & » je vous donnerai une plante d'Usfural, » (eſpece de ſafran bâtard,) dont la ſe-» mence ſera de cuivre, & ſe changera » en autant de grains d'or. » — Croyez » en moi, vous-même, répondit Abubè-» cre, & je vous enverrai un éléphant » couché ſur le dos, dont les pieds tou-» cheront au ciel ; &, lorſque je voudrai » le faire diſparoître, je le cacherai dans » votre œil. » Cette replique fit rougir Hallage, parce quelle lui fit connoître que ce docteur prenoit toutes ſes prétendues merveilles pour des preſtiges ; & c'eſt ainſi qu'en penſoient les plus ſages Muſulmans.

[922.]

Razi, le plus célèbre médecin qui fût alors dans l'empire, & que, dès l'âge de quarante ans, on avoit appellé le phénix de ſon ſiécle, termine ſa docte carriere. Il étoit verſé dans toutes les parties de l'ancienne littérature, mais il excelloit ſur-tout en médecine. Dans ſa pre-

miere jeunesse, il s'étoit appliqué à la musique. Dégoûté bientôt de cet art frivole, & voulant être utile aux hommes, il s'enfonça dans l'étude des ouvrages qui enseignoient le grand art de connoître les simples, & d'en tirer des liqueurs salutaires capables de prolonger nos jours. Ses longues méditations produisirent une foule de chefs-d'œuvre : on vit sortir presqu'à la fois de son muséum de sçavans traités sur la philosophie hermétique, dans lesquels il prouvoit d'une maniere évidente la possibilité de la transmutation des métaux par la simplicité du grand œuvre ; sur l'astrologie judiciaire, qui paroissoit, sous sa plume, un art d'une utilité jusqu'alors inconnue ; sur la botanique, où la nombreuse famille des végétaux étoit distribuée par classes, selon l'analogie de leurs qualités respectives & leur degré de vertu ; sur l'anatomie, où toute l'harmonie du corps humain étoit développée avec des traits lumineux propres à diriger les artistes dans ce labyrinthe, où jusqu'alors ils n'avoient fait qu'errer. En un mot, il n'omit aucune partie essentielle de sa profession ; mais tant de productions, enfantées souvent dans le silence de la nuit, lui firent perdre la vue. Un oculiste entreprit de le guérir. Razi lui demanda combien l'œil avoit de tuniques : l'Esculape ne

put répondre. « Mon ami, lui dit alors » le médecin, réservez votre zèle pour » quelqu'autre. Je ne souhaite pas, autant » que vous le croiriez, de recouvrer la » vue ; j'ai déja assez vu le monde pour » en être dégoûté & pour le haïr. » Il étoit libéral, bienfaisant, affable à tout le monde. Les pauvres sur-tout trouvoient en lui un pere. Il leur donnoit des avis comme médecin, & leur distribuoit ce qu'il gagnoit avec les riches, & les pensions que lui faisoit Moctader. Toutefois, malgré son mérite éminent, Razi eut des rivaux, qui, ne pouvant l'atteindre, cherchoient au moins à ridiculiser son sçavoir. Ils lui reprochoient de n'être ni bon médecin, parce qu'il n'avoit pu conserver sa vue, ni bon astrologue, parce qu'il n'avoit pas prévu divers accidens fâcheux qui lui étoient arrivés, ni bon chymiste, parce qu'il étoit indigent. Mais l'estime publique dédommageoit bien ce grand homme des vains sarcasmes de ses envieux.

[927.]

Le Calife ordonne à Sénan, son premier médecin, d'examiner tous ceux de sa profession qui exerçoient à Bagdad, pour connoître leur capacité, & pour sçavoir s'ils ne trompoient pas ses sujets. Tous les

médecins comparoiſſent devant Sénan. Il ſe préſente, dans la foule, un homme d'un maintien grave & très-bien mis. Sénan le reçoit avec les égards qu'il paroît mériter, le prie de lui donner quelque preuve de ſon habileté dans la médecine, & de lui dire ſous quel docteur il en a étudié les principes. A cette queſtion, l'Eſculape tire de ſa manche un papier dans lequel il y avoit un certain nombre de dinars, & lui avoue ingénuement qu'il n'entendoit rien à la médecine; qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire, mais que, comme il s'étoit entretenu avec ſa famille en l'exerçant, il le ſupplioit de ne pas le ruiner en découvrant la vérité au commandant des Fidèles. Sénan, qui ne put s'empêcher de rire, lui promit de ne pas le déceler, pourvu qu'il lui jurât de ne jamais traiter de malade dont le mal lui ſeroit inconnu, & de ne preſcrire de ſaignées ni aucun autre remède ſemblable, que dans les cas où il ſeroit bien aſſuré de leur néceſſité. Le docteur n'eut pas de peine à s'y engager, en lui diſant qu'il ne preſcrivoit jamais à ſes victimes que de l'oxymel & un julep. Le lendemain parut un jeune médecin très-élégant. « Quel a été votre » maître, lui demanda Sénan? --- Mon » pere. — Qui eſt votre pere? — Le doc- » teur que vous avez vu hier. -- Ordon-

» nez-vous comme lui ? --- Toujours. ---
» Ayez donc ſoin de ſuivre auſſi la même
» méthode ; perfectionnez-vous dans votre
» profeſſion, afin qu'il ait un fils qui lui
» reſſemble. »

[929.]

L'eunuque Munès, mécontent de Moctader, entre tout-à-coup avec douze cavaliers dans le palais impérial, le pille, & emmene chez lui le Calife, ſa mere, ſa tante, ſes enfans, ſes femmes & ſes concubines. Le lendemain, les ſoldats que l'eunuque avoit gagnés, proclament Calife Mahomet, ſurnommé Caher, frere de Moctader. La mere de ce prince perdit ſix cents mille dinars dans le pillage du palais. Après que Moctader eut abdiqué le Califat, on écrivit dans toutes les provinces pour informer les peuples du changement de ſouverain, & l'on ſe flatta de voir les choſes établies ſur un fondement ſolide. Mais à peine le nouveau monarque avoit-il régné trois jours, que les ſoldats s'aſſemblerent tumultuairement, demanderent inſolemment leur paye, & rétablirent Moctader ſur le trône. Auſſi-tôt ce prince fit venir ſon frere, lui pardonna ce qui s'étoit paſſé, & lui témoigna qu'il s'intéreſſoit pour lui.

[930.]

Le rétabliſſement du ſouverain légitime fut pour Munès un ſignal de diſgrace. Il prit la fuite afin de ſe ſouſtraire à la fureur de ſes ennemis, & ſe retira, ſuivi des troupes qui lui étoient reſtées fidèles, à Moſul, où régnoient trois freres, fils de Hamadan, croyant trouver une retraite ſûre chez ces princes qui lui devoient leur grandeur. Mais les Hamadanides, bien-loin de partager ſon infortune, prirent le parti de ſes rivaux, & ſe mirent en campagne pour le chaſſer de deſſus leurs terres. Daoud, cadet des princes de cette maiſon, ne pouvant approuver l'action de ſes freres, refuſa de les ſuivre; &, ces ingrats lui en ayant demandé la raiſon, il leur dit qu'ayant toujours vécu ſous la protection de Munès, il appréhendoit de recevoir quelque coup de flèche, s'il combattoit contre lui : « Car, ajoûtoit-» il, ſi j'étois bleſſé à mort, j'aurois un » extrême regret de voir mes derniers inſ-» tans chargés du reproche & de l'infa-» mie que porte avec ſoi l'ingratitude. » Ses freres, ne ſe payant point de cette raiſon, l'obligérent abſolument de les accompagner. Ils marcherent tous trois, à la tête de trente mille hommes, contre l'eunuque qui n'avoit qu'une poignée de

gens. Mais ce petit nombre combattit avec tant de valeur, que les immenses bataillons de Hamadan furent taillés en piéces. Daoud fut tué du coup de flèche qu'il avoit redouté, & ses freres furent chassés de Mosul, où le victorieux Munès s'établit.

[932.]

Depuis que Caher avoit été proclamé souverain, le monarque, son frere, avoit conçu contre lui une haine d'autant plus redoutable, qu'il avoit soin de la cacher sous l'extérieur de la plus tendre amitié. Mais Caher, qui sçavoit aussi dissimuler, étoit trop habile pour prendre le change; &, se ménageant une ressource contre les emportemens du Calife, dans la protection de Munès, il entretenoit avec ce général un commerce secret, dont l'objet étoit la chûte de Moctader. Ce prince précipita lui-même la fatale révolution. Soupçonnant les liaisons de son frere, il le fait arrêter, dans le dessein de lui ôter le jour. Munès, qui ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour se venger, saisit celui-ci, & vient avec une armée nombreuse camper aux portes de Bagdad. Les favoris du Calife, se voyant sur le point d'être étroitement resserrés avec leur maître, conseillent au monarque de sortir de la ville en habit de cérémonie, précédé des

docteurs de la loi & de toutes les personnes de marques, avec l'Alcoran ouvert à la main, & de se présenter ainsi aux rebelles, s'imaginant qu'à ce spectacle auguste, ils seroient frappés du plus profond respect, & rentreroient aussi-tôt dans le devoir. Ce moyen lui parut une preuve de foiblesse: il aima mieux combattre. Il se tint d'abord sur une hauteur avec ceux qui l'accompagnoient, & sembla vouloir attendre qu'on l'attaquât; mais, ayant enfin donné le signal de la mêlée, on en vint aux mains. A peine l'action fut-elle engagée, que l'élite de ses troupes prit la fuite; lui-même voulut rentrer dans la ville avec les fuyards, mais il fut enveloppé par un corps de Magrébiens, dont un, après l'avoir chargé d'injures, le perça de son épée, & les autres l'acheverent. Ils lui couperent ensuite la tête, qu'ils porterent sur une perche à leur général qui ne s'étoit point trouvé au combat. On dit que quand Munès l'apperçut, il ne put retenir ses larmes. Il entra sur le champ dans Bagdad, mit une garde au palais impérial pour empêcher qu'il ne fût pillé, & défendit à ses gens de faire la moindre violence aux personnes de la famille du Calife défunt, ni à ses domestiques.

Pieux, charitable envers les pauvres,

auxquels il diſtribua, dans le cours d'un règne de vingt-cinq ans, plus de ſoixante-dix millions de dinars; grand jeûneur, Moctader avoit les vertus d'un particulier, mais il étoit déplacé ſur le trône. Prince foible, il ſe laiſſa toujours gouverner par ſes miniſtres & par ſes femmes. Ses favorites eurent tant d'autorité, qu'on en vit une, au grand ſcandale des Muſulmans, préſider dans le Divan, & rendre la juſtice aux peuples. Il eſt vrai qu'elle poſſédoit à fond tout le code Saraſin; elle étoit conſultée par les plus habiles juriſtes; mais c'étoit une innovation criminelle, & peut-être la cauſe du courroux de Munès. Il nomma douze viſirs, ce qu'on n'avoit point encore vu. Enfin, il n'y eut pas un ſeul Muſulman qui fit le pélerinage de la Mecque durant la moitié de ſon règne, parce que les Carmates s'étoient emparé de cette ville, & avoient enlevé la pierre noire, objet unique de la vénération des Muſulmans.



CAHER-BILLAH.

[932.]

APRÈS la mort de Moctader, Munès proposa aux grands de la cour d'élever au Califat Abul-Abbas, fils de ce prince, qui avoit été son élève. Mais on représenta que ce dernier monarque avoit été gouverné absolument par sa mere, par sa tante & par ses eunuques; que les choses se trouveroient encore sur le même pied sous une minorité; qu'ayant besoin d'un prince en état de conduire & de gouverner par lui-même ses sujets, il falloit jetter les yeux sur Caher, comme celui de tous les princes Abbassides, qui étoit le plus propre à porter la couronne. Munès témoigna d'abord beaucoup de répugnance pour l'élévation de Caher, dont il connoissoit bien l'humeur cruelle & avare; mais enfin il se laissa persuader, & fut le premier à prêter serment au nouveau souverain. Caher ne tarda point à dévoiler son caractere féroce, & à justifier les craintes de Munès. A peine eut-il ceint le diadême, qu'il fit arrêter &

conduire en sa présence les enfans & les domestiques de Moctader, & les fit cruellement tourmenter, pour leur faire confesser quelles sommes son prédécesseur leur avoit distribuées. Sa belle-mere elle-même, quoiqu'elle l'eût élevé, & qu'elle fut hydropique, ne fut pas à l'abri de son inhumanité. Il la fit appliquer à la question, pour l'obliger à donner le reste de son argent & de ses pierreries, quoiquelle eût déja remis entre ses mains ses habits, ses meubles les plus précieux, & cent mille piéces d'or. Elle persista dans la déclaration qu'elle avoit faite, sous serment, qu'il ne lui restoit plus rien de quelque valeur; mais deux personnes déposoient le contraire; ce qui mit le barbare Calife dans une telle fureur, qu'il ordonna de la dépouiller toute nue, & de la pendre par les pieds, la tête en bas, de façon que son urine lui couloit le long du corps. On dit même qu'il exposa non-seulement à la vue de tout le monde les parties que la pudeur oblige de cacher, mais qu'il la frappa lui-même. Mais, au milieu de ces affreux tourmens, cette femme courageuse osa lui dire qu'elle étoit sa mere, & lui reprocha sa noire ingratitude, parce qu'elle avoit un jour détourné Moctader, son fils, du dessein où il étoit de le faire mourir.

[933.]

Après un règne de plus de vingt-quatre ans, Mahadi meurt dans ſa capitale, appellée de ſon nom Mahadia, & qu'il avoit fondée. Prince habile, qui ſçut défendre & aggrandir l'empire qu'il avoit établi; mais qui ſouilla ſon trône par le meurtre des généraux qui les premiers avoient combattu pour lui. Caïem-Bemrillah, ſon fils, fut proclamé le jour même de ſes obsèques; & ce nouveau monarque, craignant que le décès de ſon pere ne cauſât quelque déſordre en Sicile & en Italie, dont la conquête n'étoit point achevée, en cacha la nouvelle pendant une année entiere.

[934.]

La férocité de Caher excite les murmures de tous les grands. Indignés de leur choix, ils forment le projet de lui arracher le ſceptre & de détruire leur ouvrage. La conjuration alloit éclater; Munès en étoit l'ame, lorſqu'un des complices, touché du ſort de Caher, ſe gliſſe dans le palais déguiſé en femme, &, lâche déſerteur de ſon parti, vient inſtruire le deſpote de tout ce que l'on tramoit contre ſa perſonne. Le Calife, averti ſi

à propos du danger qui le menaçoit, fait arrêter Munès avec les principaux partisans de ce général, & ordonne leur supplice. On vit alors un grand général, défenseur & perturbateur de l'empire tour-à-tour, cet homme qui avoit causé tant de révolutions, & qui si long-tems avoit paru être le dispensateur du Califat, périr sur un échafaud, au milieu de Bagdad, autrefois le théâtre de sa gloire. Il reçut la mort avec cette intrépidité qu'il avoit toujours montrée dans les combats; & tout le peuple, touché de sa magnanimité, se rappellant ses bienfaits, versa des larmes abondantes. On dit que ce capitaine étoit d'une taille extraordinaire, & qu'il avoit la tête si grosse, que la cervelle seule qui en fut tirée pesoit six livres. Ses complices eurent le même sort; mais leur supplice ne se passa point sans tumulte. Les domestiques de l'un d'eux prirent les armes, déclarant qu'il falloit détrôner le tyran, & placer la couronne sur la tête d'Abu-Ahmed, fils du Calife Moctafi. Caher trouva moyen d'appaiser la sédition; puis, ayant fait arrêter Ahmed, il le conduisit dans l'appartement secret des femmes, où, par son ordre, cet infortuné fut attaché avec quatre cloux à la muraille de la chambre. Tandis que ce malheu-

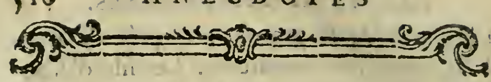
malheureux prince étoit en cet état, le Calife fit appeller Abu-Yaia, homme de robe fort riche, & lui dit qu'il avoit besoin de deux cents mille dinars. Yaia répondit qu'il ne lui étoit pas possible de fournir une aussi grosse somme : « Bon! » reprit Caher; cependant Ahmed qui » est dans la chambre voisine, m'a assuré que vous pouviez le faire, & il » est d'avis que vous le fassiez. » Abu-Yaia entra dans la chambre pour parler à Ahmed; mais qu'elle fut sa surprise quand il le vit cloué à la muraille? Ce spectacle lui causa tant de frayeur, qu'il accorda tout, & même au-delà de ce que le Calife demandoit.

Moclaz, personnage fameux, que le Calife avoit déclaré son visir, mais qui avoit encouru la disgrace de ce prince, avoit eu part à la conjuration. Plus heureux que ses complices, il avoit pris la fuite, & s'étoit mis à l'abri du courroux d'un monarque qui ne sçavoit point pardonner. Cependant, comme il avoit tout à craindre, il entreprit de se faire un parti pour venger la mort de tant de victimes. Il s'adressa à Sima, général des milices Turcs, qu'il alloit trouver tantôt déguisé en femme, tantôt en gueux ordinaire, tantôt en aveugle mendiant. Il lui

repréſente les dangers qui l'environnent ; &, pour mieux réuſſir auprès de ce capitaine, il donne deux cents piéces d'or à ſon aſtrologue, & la même ſomme à ſon interprète des ſonges, afin d'inſpirer à leur maître, par leurs interprétations, des ſentimens qui le portaſſent à agir avec vigueur. Le premier de ces deux fourbes menace Sima d'une mort violente de la part de Caher, & le ſecond lui jure que ſes ſonges lui préſagent le même malheur. Sima, plein de terreur, ſe hâte d'entrer dans les vues de Moclaz ; & tous deux, à la tête des milices, ſe tranſportent au palais. Le Calife, qui avoit fait la débauche la plus grande partie de la nuit, n'eſt réveillé qu'avec peine par le bruit des rebelles. Hors de lui, il ſe ſauve ſur le toît du bain & s'y cache. Mais bientôt on le découvre, on l'arrête, on lui creve les yeux avec un fer rouge, & on le jette dans un cachot, après l'avoir forcé d'abdiquer. Il reſta dans ſa priſon juſqu'au règne de Mottaki, qui, touché de ſes diſgraces, lui rendit la liberté. On vit alors un grand exemple de la viciſſitude des choſes humaines. Ce prince, n'a guères, le maître d'un vaſte empire, & qui nageoit dans les richeſſes, fut réduit à une telle miſere, qu'il étoit obligé de demander l'aumône

à la porte de la grande mosquée de Bagdad, tous les vendredis. Le fils d'Abu-Musa, le Haschémite, lui donna une fois mille drachmes. Une autre fois, l'ayant apperçu au milieu d'une foule d'aveugles & de mendians, couvert de haillons, & disant à ceux qui entroient dans la mosquée : « Souvenez-vous de celui qui étoit » autrefois votre Calife, & qui est réduit » maintenant à vous demander l'aumône; » il ne put retenir ses larmes, & le retira dans sa maison, où il mourut à l'âge de cinquante-deux ans.





RADI-BILLAH, ET CAIEM-BEMRILLAH ; *second prince Fathimite.*

[934.]

APRÈS la dépofition de Caher, les rebelles tirerent de prifon Abul-Abbas-Ahmed, fon neveu, & le placerent fur le trône de Moctader fon pere, en lui donnant le nom de Radi-Billah. Moclaz, principal auteur de cette révolution, fut déclaré Vifir, dignité fuprême dont il partagea l'autorité avec Sima.

Ce nouveau miniftre, à peine inftallé dans fa charge, fit arrêter un infigne impofteur appellé Salmagani, dont la pernicieufe doctrine troubloit la tranquillité de Bagdad. Ce fourbe enfeignoit que la divinité réfidoit dans toutes les créatures, & particuliérement dans les hommes, autant que leur nature différente le comportoit; que les ames paffoient d'un corps dans un autre pendant une fuite de fiécles indéterminée; qu'Ali étoit le plus excellent des mortels, & même qu'il étoit Dieu. Ces erreurs furent d'abord prêchées

dans les ténèbres ; mais, quand Salmagani se vit une foule de disciples, il osa paroître au grand jour, & publier qu'il étoit Dieu. Tout le peuple le suivoit ; il se rendoit redoutable par les violences qu'il exerçoit envers les incrédules. Moclaz, instruit de ce désordre commis en quelque sorte sous ses yeux, voulut l'étouffer dès sa naissance. Salmagani fut conduit en sa présence avec deux de ses prosélytes, auxquels il ordonna de donner des coups de poing à leur maître. L'un obéit, quoiqu'avec répugnance ; mais l'autre, loin de le frapper, lui prit la main, la baisa, & se prosternant à ses pieds : « Mon appui, » mon Seigneur & mon Dieu ! s'écria- » t-il. » Salmagani soutint que jamais il ne s'étoit arrogé les honneurs divins, & parut blâmer l'extravagance de son disciple. Mais le visir, peu content de ce désaveu, fit assembler les docteurs, qui, après un sérieux examen, dans lequel l'imposteur se contredit plusieurs fois, le jugerent digne de mort. Alors le visir le fit conduire au supplice. On le crucifia avec son adorateur ; & leurs corps furent réduits en cendres, afin d'inspirer plus d'horreur au peuple pour leurs impiétés.

[935.]

L'empire de Mahomet, cette vaste mo-

narchie, ouvrage de la valeur la plus intrépide, déclinoit de jour en jour par la foiblesse des souverains. Dépouillés par une foule d'usurpateurs, les successeurs du prophète ne possédoient plus que Bagdad, & quelques provinces voisines menacées sans cesse, & qui n'attendoient qu'un ambitieux pour se soumettre à sa puissance. Les villes de Vaset, de Basra & de Cufa, avec le reste de l'Irac-Arabique, obéissoient à Ebn-Rayek. La Perse proprement dite étoit soumise à Amadaldoula, prince & chef de la dynastie des Bovides. Une partie du canton appellé Al-Jébal, & le reste de l'Irac-Persienne qui est la partie montagneuse de la Perse, & le pays des anciens Parthes reconnoissoient pour maître Rucnoddaula, frere d'Amadaldoula. L'autre partie de la Perse étoit entre les mains de Vasmakin, prince de la dynastie des Dilémites. Mosul & les grandes cités qui l'environnent avoient pour souverains les sultans Hamadanites. L'Egypte & la Syrie n'étoient plus soumises aux Califes, mais à Mohammed, fils de Tagai, surnommé Al-Akhsid, que ces monarques en avoient fait autrefois simple gouverneur. L'Afrique avoit été subjuguée par les Fathimites. Caïem-Bemriliah en étoit pour-lors souverain; & ses successeurs fonderent peu

de tems après en Egypte un nouveau Califat, qui ſoutint durant quelque tems la réputation & l'honneur du nom Saraſin. L'Eſpagne, ou du moins la partie de cette vaſte contrée ſoumiſe aux Mahométans, étoit gouvernée par Abdalrahman, ſous le titre d'empereur des Fidèles, qualification uſurpée encore aux Califes d'Aſie. Les provinces Muſulmanes en Sicile étoient dominées par l'Emir Salem, au nom de Caïem, dont il étoit le lieutenant. Les cantons conquis dans l'iſle de Crète, ſuivoient la loi d'un ſouverain qui s'y étoit établi vers l'an 812 de Jeſus-Chriſt. Le Khoraſſan & la Tranſoxane étoient ſous la domination d'Al-Naſer, de la dynaſtie des Samanides. Le Tabreſtan, le Giorgian & le Mazanderan avoient des rois de la premiere dynaſtie des Dilémites. Le Kerman étoit occupé par Abu-Ali-Mohammed, fils d'Eli-Al-Sammani. Enfin l'Yamana, le Bahrein & le canton de Haïr en Arabie, étoient envahis par Abu-Thaher, prince des Carmates. Il eſt vrai que dans tous ces grands états on révéra d'abord le nom du Calife, qui étoit gravé ſur les monnoies, & publié dans toutes les moſquées. Mais peu-à-peu les princes particuliers de ces provinces abolirent même juſqu'à ces foibles marques d'un reſpect ſtérile, & ne laiſſerent ſubſiſter

qu'une légère ombre de cette dignité autrefois si redoutable au genre humain.

Pour relever cette puissance affoiblie, il eût fallu un prince dont l'ame vigoureuse eût imprimé à son peuple cette ardeur martiale qui caractérisoit les premiers Musulmans, & donné aux affaires un branle analogue à la supériorité de son génie. Mais Radi-Billah, bien loin de soutenir les débris de sa grandeur, travailla lui-même à les renverser pour toujours. Pressé de tous côtés par les usurpateurs, il crut rétablir l'ancienne splendeur du Califat, en nommant un ministre qui concentrât en sa personne toute l'autorité spirituelle & temporelle du souverain, sous le nom d'Emir-Al-Omra, c'est-à-dire commandant des commandans. Il croyoit se donner un adjoint : il se donna un maître ; &, dès ce moment, le Califat ne fut plus qu'un vain titre, dont l'Emir-Al-Omra possédoit la réalité. Le choix même qu'il fit pour remplir cette importante charge, fut une faute irréparable. Il prétendoit se garantir de l'ambition des princes qui démembroient ses états ; &, le plus ambitieux d'entr'eux, Ebn-Rayek, qui s'étoit emparé de Vaset & de plusieurs autres places, fut celui qu'il déclara souverain sous son nom. Ce ministre eut l'administration de toutes les affaires militaires, & le maniement des

finances d'une maniere plus abſolue que le monarque même qui l'avoit créé. Ils officioit même pour le Calife dans la grande moſquée de Bagdad, & ſon nom étoit nommé dans le ſervice divin par-tout l'empire. En un mot, Radi fut entiérement gouverné par Rayek & par ſon ſecrétaire, enſorte qu'il ne pouvoit pas diſpoſer d'un ſeul dinar ſans leur permiſſion.

[936.]

La premiere démarche de l'Emir-Al-Omra, fut l'opprobre de l'empire. Il fit avec Abu-Thaher, prince des Carmates, un traité de paix par lequel le Calife s'obligeoit de payer chaque année à ce conquérant un tribut de cent vingt mille dinars ; de ſon côté, Abu-Thaher s'engageoit à laiſſer paſſer en toute ſûreté les caravanes qui iroient à la Mecque.

[937.]

Moclaz n'avoit vu qu'avec déſeſpoir la faute de ſon maître, en créant un Emir-Al-Omra. Fatigué de vivre dans la dépendance de ce miniſtre impérieux, il entreprit de le dépoſſéder de ſa charge, & de la faire donner par le Calife à Iahkem le Turc, autrefois eſclave de Mardavige, roi de Dilem, qu'il avoit tué de ſa propre main pour envahir ſes états. En

conséquence, il écrit à cet usurpateur une lettre par laquelle il l'exhorte à s'avancer promptement vers Bagdad, afin de délivrer le Calife de la tyrannie de Rayek, & pour occuper sa place. La lettre est interceptée. Rayek fait sçavoir au monarque la trahison du visir, qui avoit écrit à son insçu & contre ses ordres à l'ennemi de l'empire. Moclaz nie d'abord le fait; mais, convaincu par sa propre lettre, on le conduit en prison; on lui fait son procès, & on le condamne à perdre la main droite. A la lecture de cette sentence, l'infortuné visir se récria sur ce que l'on alloit couper la main à un homme qui avoit inventé les plus beaux caracteres qu'on eût vus jusqu'alors, & qui avoit copié plusieurs exemplaires de l'Alcoran, qui passoient pour des chefs-d'œuvre d'écriture. Mais, comme il ne se contentoit pas de se plaindre, & qu'il invectivoit encore vivement ses juges, Rayek & le Calife même, on lui coupa non-seulement la main droite, mais encore la langue; puis on le confina dans une des caves du palais impérial, où, n'ayant personne pour le servir, il puisoit de l'eau lui-même, en tirant la corde de la main gauche, & l'arrêtant ensuite avec ses dents pour la reprendre, jusqu'à ce que le sceau fût à sa portée. Enfin il termina ses

jours dans cet affreux sépulcre, & fut enterré trois fois ; la premiere dans la maison où il mourut, la seconde dans la maison d'Abul-Hasan, son fils, & la troisieme dans la sienne même.

La mort de Moclaz fit renaître une espece de calme, mais ne mit pas Rayek entiérement en sûreté. Iahkem, résolu de ne point perdre l'occasion que lui offroit la trahison du visir, marcha vers Bagdad, défit les troupes du Calife, commandées par l'Emir, & se rendit maître de cette capitale. Rayek fut obligé de prendre la fuite, & d'abandonner la charge d'Emir-Al-Omra, dont le vainqueur s'empara aussi-tôt. Radi ne gagna rien à ce changement, & continua de vivre esclave de son ministre.

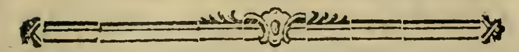
[938.]

Les Siciliens, irrités de la cruauté de l'Emir Salem, assemblent une armée nombreuse, & livrent bataille aux troupes Africaines, commandées par l'Emir en personne. Mais, après avoir combattus en héros, & disputé long-tems la victoire, il sont vaincus, & poursuivis jusqu'aux portes de Palerme, où les vainqueurs entrent avec eux, & font le siége de la citadelle. Caïem-Bemrillah, instruit de cette révolte, envoye un général appellé Ca-

lil, avec une puiſſante flotte & des troupes pour l'étouffer. Calil, en arrivant, renverſe Palerme, & ſe préſente devant Gergenti, qui, depuis bien des années, diſputoit au Calife Fathimite la gloire de ſa conquête. Les citoyens de cette ville redoublent leurs efforts. Animés à la vue du péril, ils combattent comme des lions. Plus d'une fois ils taillerent en piéces les guerriers Muſulmans : & ce ne fut qu'après quatre ans de la défenſe la plus intrépide, qu'ils ſe rangerent au nombre des ſujets de Caiem.

[940.]

Radi-Billah meurt d'hydropiſie à Bagdad, à l'âge de trente ans. Prince libéral, affable, généreux, très-verſé dans la littérature Arabe, éloquent, bon poëte, ami des ſçavans, il fut le dernier Calife qui fit des vers, ou du moins qui en fit que l'on jugea dignes de trouver place dans les Annales Muſulmanes. Il fut auſſi le dernier des ſucceſſeurs de Mahomet qui ait officié conſtamment dans la moſquée, commandé les armées, diſpoſé des fonds de l'état, en un mot qui ait encore eu quelque autorité réelle ſur les Arabes. Ceux qui régnerent après lui, n'eurent pendant bien des années qu'un phantôme de ſouveraineté, dont les tartares les dépouillerent auſſi enfin.



MOTTAKI-BILLAH.

[940.]

LE trône étoit vacant; Iahkem ordonne au visir d'assembler les Alides, les juges, les Abbassides, & tous les principaux officiers de l'état, pour procéder à l'élection d'un nouveau souverain. Le ministre obéit à l'ordre suprême de l'Emir, & tous les électeurs déposent le sceptre entre les mains d'Ibrahim-Abul-Ishak, fils de Moctader, dont Iahkem ratifie l'élection en lui donnant le nom de Mottaki-Billah. Le nouveau Calife, esclave comme son prédécesseur, ratifie à son tour la dignité du Turc qui avoit approuvé sa proclamation.

[941.]

L'Emir-Al-Omra faisoit la guerre à l'un de ses rivaux. Après l'avoir vaincu, il prit la route de Bagdad, se divertissant, sur sa route, à chasser dans les forêts qu'il rencontroit. Arrivé près d'une riviere qui arrosoit un pays habité par une riche & nombreuse tribu de Curdes, il se mit à la tête de ses gens, dans le dessein de le piller. Il surprit les Curdes, les dissipa,

enleva leurs richesses ; mais, lorsqu'il s'en retournoit chargé de butin, un jeune homme, qui brûloit du desir de venger sa patrie, le suivit ; &, ayant trouvé le moyen de l'attaquer à l'improviste, le tua d'un coup de lance. La mort de ce ministre, fut un motif de triomphe pour Mottaki. A peine en eut-il reçu la nouvelle, que, se croyant désormais hors de servitude, il s'empara du palais de l'Emir, saisit toutes les richesses qui y étoient accumulées, recouvra les meubles de la couronne qu'Iahkem avoit enlevés : mais il fut bientôt dépouillé de tous ces effets précieux. Un prince voisin se rendit à Bagdad, & força le timide Calife à lui donner cinq cents mille dinars pour payer les troupes avec lesquelles il faisoit des courses jusqu'aux portes de cette capitale.

[942.]

Le célèbre Aschari, chef de la secte Musulmane qui porte son nom, meurt à Bagdad. Il fut inhumé secrettement par ses disciples, de peur que les docteurs, opposés à ses opinions, n'exerçassent leur vengeance sur les tristes débris de ce rival redoutable. Il étoit d'abord de la secte des Motazalites, & croyoit avec eux que Dieu étoit tenu de faire toujours ce qu'il y avoit de meilleur ; & que le mal ne pouvoit l'a-

voir pour auteur. Mais un jour il proposa à Jobbaï, son maître, une question qui lui fit naître l'envie d'être lui-même docteur & d'avoir des disciples. Il s'agissoit de déterminer le sort spirituel de trois freres, dont l'un vit dans l'obéissance dûe à Dieu, l'autre dans la rebellion à ses commandemens, & le troisieme meurt en bas âge. » Le premier, répondit Jobbaï, sera recom» pensé dans le ciel ; le second puni dans » l'enfer, & le troisieme ne sera ni récom» pensé ni puni. » Mais, objecta Aschari, le troisieme ne pourroit-il pas dire : « Sei» gneur ! si vous m'aviez laissé vivre plus » long-tems, j'aurois pu entrer, avec mon » frere, dans votre auguste séjour, & j'au» rois été plus heureux. » Jobbaï repartit que Dieu répondroit : « Je sçavois que, » si ta vie eût été plus longue, tu aurois » été méchant, & par conséquent digne » de l'enfer. » En ce cas, insista Aschari, le second dira : « Seigneur ! pourquoi ne » m'avez-vous pas enlevé dans mon en» fance, comme mon frere ? je n'aurois » pas mérité d'être puni pour mes péchés, » ni précipité dans les flammes éternel» les. » Jobbaï se trouvant trop pressé par son disciple, lui dit : « Votre raisonne» ment est une tentation du démon. » Aschari se contenta de répliquer : « La dis» pute est finie. » L'avantage qu'eut Aschari

dans cette circonſtance, fit que l'opinion des Motazalites parut inſoutenable ; & l'on ſuivit en foule le nouveau maître. Le concours de ſes diſciples irrita tellement ſes rivaux, qu'ils allerent juſqu'à dire qu'il étoit non-ſeulement permis, mais que ce ſeroit une action méritoire de le tuer.

[943.]

Depuis la mort d'Iahkem, une foule d'ambitieux prétendoient au titre d'Emir-Al-Omra ; & le Calife, incertain, héſitoit ſur le choix de ſon maître. Les milices Turques voulurent qu'il proclamât un de leurs capitaines ; &, comme le monarque tergiverſoit, elles oſerent même, après avoir pillé la capitale, inveſtir le palais. Mottaki, ne ſçachant quel parti prendre dans cet affreux tumulte, abandonne Bagdad, & ſe retire à Moſul, pour implorer la protection des princes de la maiſon de Hamadan qui y régnoient. Naſſer-Aldoula, chef des Hamadanites, le reçut avec les plus grands honneurs. Il ſortit à ſa rencontre, mit pied à terre, ſe proſterna devant lui, lui tint l'étrier juſqu'à ſon palais, & lui céda la moitié de la ville pour y faire ſa réſidence. Le Calife, plein de reconnoiſſance, nomma ce prince Emir-Al-Omra ; & Naſſer ſe mit auſſi-tôt à la tête de ſes troupes, marcha vers Bagdad, ramena

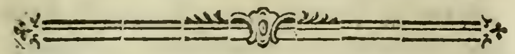
ramena le calme dans cette ville, y rétablit le ſouverain : mais, pour prix de ce ſervice, il épuiſa les coffres de ce prince, & retourna, chargé de toutes les richeſſes du califat, dans ſa principauté, s'inquiétant peu du vain titre qu'il venoit de recevoir.

[944.]

La retraite de Naſſer redoubla l'audace des Turcs ; Mottaki, pour les gagner enfin, déclare Emir, Tozun, leur général. Mais, bientôt fatigué de la tyrannie de ce miniſtre, il entreprend de le dépouiller de ſa dignité. Tozun, indigné de la hardieſſe de ſon maître, le chaſſe de la capitale, & l'oblige à chercher un aſile auprès d'Al-Akhſid, prince d'Egypte. Mottaki en fut reçu avec des démonſtrations qui n'étoient rien moins que ſincères. S'appercevant qu'il étoit incommode, il écrivit à Tozun pour lui faire des ouvertures d'accommodement, en lui marquant que s'il les agréoit, il reprendroit auſſi-tôt le chemin de Bagdad. L'Emir, charmé de voir le monarque ſe livrer de lui-même entre ſes mains, répond qu'il conſent à tout, qu'il ne deſire que la paix, qu'il eſt prêt à s'engager par ſerment à remplir toutes les conditions qu'il voudra preſcrire ; & que, quand il voudra revenir dans ſon palais, il le recevra à la tête des troupes & des citoyens de la

capitale, avec tous les honneurs dûs à ſon rang ſuprême. Séduit par ces trompeuſes promeſſes, Mottaki retourne à Bagdad. Tozun, accompagné de ſes principaux officiers, vient à ſa rencontre, ſe proſterne en l'appercevant, lui tient l'étrier, & le conduit dans une tente ſuperbement parée, où il le traite lui & ſa famille avec toutes les marques du plus profond reſpect : mais ces vains dehors cachoient la perfidie la plus noire. A peine ſe vit-il maître de la perſonne de cet infortuné prince que, s'imaginant avoir accompli ſes promeſſes, il fit venir au camp Abul-Caſſem-Abdallah, fils de Moctafi, & le fit déclarer Calife en préſence même de Mottaki, ſous le nom de Moſtacfi-Billah. Le monarque dépoſé eut bientôt après les yeux crevés, & il vécut privé de la couronne & de la lumiere vingt-cinq ans, n'ayant qu'une modique penſion pour ſoutenir ſes triſtes jours. Il n'avoit guère que le ſimple titre de Calife, le privilége de voir ſon nom ſur la monnoie, & la liberté d'officier en qualité d'Iman dans la moſquée.





MOSTACFI-BILLAH.

[944.]

A SON avènement à la couronne, Mostacfi confirme son bienfaiteur dans la charge d'Emir ; mais ce despote meurt peu de tems après, & laisse sa dignité suprême entre les mains de Zaïrac, autre Turc, homme plus violent & plus impérieux encore, qui oblige les troupes à lui prêter serment de fidélité comme au Calife. Bientôt son gouvernement tyrannique déplaît au peuple de Bagdad, qui, pour s'affranchir de la servitude, appelle à son secours Moëz-Aldoula, prince de la maison des Bovides. Aussi-tôt ce nouvel ambitieux marche vers la capitale : les Turcs prennent la fuite à son approche. Le Calife lui-même se cache ; mais, rassuré par la clémence qu'affectoit le Bovide, il se présente devant lui revêtu de ses habits royaux, & Moëz-Aldoula le reconnoît pour son maître. Mostacfi, que cette soumission inespérée met au comble de la joie, prodigue à son prétendu protecteur les qualifications les plus honorables. Il le déclare

ſon Emir, il l'appelle le ſoutien & l'é-pée de l'état, la colomne de la religion; &, peu ſatisfait de ces démonſtrations de reconnoiſſance, il fait graver ſon nom & celui des autres princes Bovides ſes freres, ſur la monnoie à côté du ſien, & ordonne que déſormais on les inſerrera dans les prieres publiques. Enfin il lui confie la garde des dehors de ſon palais, comme pour lui faire entendre qu'il ſe livroit entiérement à lui. Moëz-Aldoula, pour payer de retour, aſſigne au monarque une penſion de cinq mille drachmes par jour, & le calme ſemble enfin rétabli dans les états du Calife de Bagdad. A peine en goûtoit-on les douceurs, que la diſcorde ſeme ſon funeſte poiſon ſur les deux princes qui vouloient uſer chacun d'un pouvoir abſolu, & qui ſe croyoient indépendans l'un de l'autre. Moſtacfi, irrité de s'être donné un maître plutôt qu'un miniſtre, conçoit, ſans conſulter ſa foibleſſe, le hardi projet de renverſer l'uſurpateur, dont les ſoldats rempliſſoient ſa capitale. Moëz-Aldoula eſt inſtruit de ce deſſein, & forme la réſolution de le prévenir. Le Calife alloit donner audience à des ambaſſadeurs; il ſe tranſporte au palais, entre dans la ſalle, ſe proſterne, ſelon l'uſage, devant le monarque, & va s'aſ-

ſeoir auprès de lui. Un inſtant après, deux de ſes officiers s'approchent du trône : Moſtacfi leur tend les mains pour les leur préſenter à baiſer : ces perfides le ſaiſiſſent chacun par un bras, le précipitent du haut de ſon trône, le garottent avec ſon propre turban, & l'emmenent dans le palais de l'Emir, où on le charge de chaînes. Enſuite on lui crève les yeux, & on le confine dans une priſon, où il ſurvécut encore près de cinq ans à ſa diſgrace. Ainſi l'on voyoit alors à Bagdad trois Califes dépoſés, privés tous trois de la vue, & réduits tous trois aux mêmes extrémités.



MOTI-LILLAH,

ET

MANSOR-BILLAH, *troisieme prince Fathimite.*

[944.]

MOEZ-ALDOULA aimoit les Alides, qu'il regardoit comme les seul héritiers légitimes du prophète; &, sans doute, Abul-Hassan, chef de cette maison illustre, eût été nommé Calife, si le visir de l'Emir ne lui eût représenté qu'un tel choix bouleverseroit l'état, & pourroit ruiner sa puissance. Frappé des raisons de son ministre, il jette les yeux sur Abul-Cassem, fils de Mostader, le déclare commandant des Fidèles, & lui donne le nom de Moti, par dérision sans doute, puisqu'il signifie redouté, & que jamais prince ne le fut moins. Il le dépouilla même des apparences de l'autorité suprême; il ne lui permit pas seulement d'avoir un visir ni aucun autre ministre. Il ne lui accorda qu'un secrétaire, dont le soin étoit de tenir compte de ses revenus & de la dépense de sa maison.

[945.]

Abu-Yézid, qui, de la condition la plus baſſe, s'étoit élevé juſqu'à la dignité de chancelier de Caïem-Bemrillah, peu content de l'autorité ſans borne dont il jouiſſoit dans l'empire Fathimite, & dévoré d'une ambition criminelle, oſe attenter contre la puiſſance de ſon maître, forme un parti redoutable, prend les armes, lui déclare la guerre, diſſipe ſes armées dans pluſieurs batailles, s'empare d'un grand nombre de places, & aſſiége ſon ſouverain dans Mahadia, ſa capitale. Caïem s'y défendit avec un courage digne de ſon rang, durant ſept mois; mais, ſe ſentant près de mourir, il déclara ſon fils aîné, Iſmaël-Al-Manſor, pour ſon ſucceſſeur, & le chargea du ſoin de le venger. Il expira bientôt; & ſon fils, dérobant la connoiſſance de ſa mort aux rebelles, ſe hâta de raſſembler des forces capables de les réprimer. La fortune ſeconde les armes de ce monarque; deux victoires complettes accablent tellement Yézid, qu'il eſt contraint de ſe renfermer à ſon tour dans les villes qu'il avoit uſurpées. Manſor les enleve les unes après les autres, & l'inveſtit dans Catama, la derniere qui lui reſtât. Yézid ſoutint durant pluſieurs mois toutes les attaques avec

la bravoure la plus intrépide ; enfin, obligé de se rendre, il voulut au moins se dérober, par la fuite, au supplice qu'il méritoit. Mais un détachement des troupes Fathimites le poursuivit de si près, qu'il fut arrêté, chargé de fers, & jetté dans une prison où il mourut bientôt de ses blessures. Mansor le fit écorcher, & fit remplir sa peau de foin ; afin qu'en exposant aux regards des peuples ce spectacle hideux, les rebelles craignissent un pareil sort. Ensuite il dépêcha des courriers dans toutes les provinces de son obéissance, pour notifier l'heureux succès de ses armes, le décès de son pere, & son avènement au trône.

[950.]

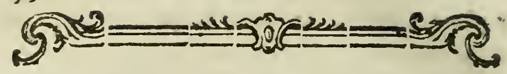
Un prédicateur Musulman, déclamant dans la mosquée contre l'usage du benge, plante dont la principale qualité est d'enyvrer & d'endormir, s'emporte avec tant de violence dans son discours, qu'un papier, où il conservoit de cette drogue prohibée dont il se servoit souvent, tombe de son sein au milieu de son auditoire. Le prédicateur, sans perdre contenance, s'écrie aussi-tôt : « Le voilà cet ennemi, » ce démon dont je vous parle ; la force » de mes paroles l'a mis en fuite : prenez » garde qu'en me quittant il ne se jette

» ſur quelqu'un de vous, & ne le poſſède.» Perſonne n'oſa y toucher ; &, après la prédication, le zélé Sophi ramaſſa ſon benge : on voit de pareils traits dans toutes les religions.

[952.]

Manſor meurt à Mahadia à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné ſept avec gloire. Il augmenta les conquêtes de ſes prédéceſſeurs ; la Sicile fut entiérement ſubjuguée par ſes armes, & l'Italie rendue tributaire. Tous les hiſtoriens s'accordent à louer ſa grandeur d'ame, & l'heureux talent qu'il poſſédoit d'exprimer ſes penſées avec toutes les graces de l'éloquence. Auſſi, quand il prêchoit dans la moſquée, ne préparoit-il jamais ſes diſcours, & cependant il enchantoit & pénétroit tous ſes auditeurs.





MOEZ-LEDINILLAH, *premier Calife Fathimite d'Egypte*,

ET

MOTI-LILLAH, *Calife de Bagdad.*

[955.]

APRÈS les obsèques de Manſor, Moëz-Ledinillah, ſon fils, fut proclamé dans la capitale; &, le premier de ſa race, prit le titre d'Emir-Al-Moumenin, qui n'étoit réſervé qu'aux Califes de Bagdad. A peine ſe vit-il affermi ſur le trône, qu'un ennemi redoutable, jaloux de ſa puiſſance, lui déclara la guerre. Abdalrahman, Calife d'Andalouſie, fit attaquer les vaiſſeaux Fathimites qui négocioient ſur les mers, & força Moëz à équipper une flotte nombreuſe pour uſer de repréſailles. Il y eut pluſieurs combats entre les deux eſcadres, tous au déſavantage du prince Eſpagnol, qui fut contraint de demander la paix.

[959.]

Moëz faiſant un jour la revue de ſes troupes en préſence d'un envoyé d'Abdalrahman, cet ambaſſadeur, qui avoit ordre de ſon maître de mortifier le mo-

narque Fathimite, lui demanda de quelle race il étoit, & de quelle branche des Alides il tiroit ſon origine : « Voici ma » généalogie, répondit le Calife, en ti- » rant ſon épée du fourreau ; » puis jettant l'or à pleines mains à ſes ſoldats : « Voici » ma race, ajoûta-t-il. »

[961.]

Moti-Lillah, par l'ordre de ſon miniſtre qui avoit beſoin d'argent, rend vénales toutes les charges de l'empire, & ſur-tout celles de la magiſtrature, qui juſqu'alors n'avoient été accordées qu'au mérite. La dignité de Cadi de Bagdad, entr'autres, fut achetée pour la ſomme annuelle de deux cents mille drachmes, payables entre les mains de l'Emir-Al-Omra. C'étoit une innovation ſcandaleuſe, qui ſappoit les fondemens de l'état ; mais elle fut bientôt imitée par tous les princes Muſulmans, plus curieux de remplir leurs tréſors, que de la félicité de leurs peuples.

[962.]

Moëz-Aldoula donne une preuve authentique de ſon attachement pour les Alides, en faiſant graver ſur la porte des moſquées de Bagdad cette formule de malédiction contre les Ommiades : « Dieu

» maudiſſe Moavie, fils d'Abu-Sofian !
» Dieu maudiſſe les uſurpateurs qui lui
» ont ſuccédé, & qui ont dépouillé les
» enfans de l'apôtre ! » Il ſe trouva des particuliers aſſez hardis pour effacer cette inſcription, & mettre en ſa place cette violente ſatyre : « Dieu maudiſſe ceux qui
» tyranniſent les véritables Califes ! »

[966.]

Une violente dyſſenterie épuiſoit depuis long-tems l'Emir Al-Omra. Ce prince meurt après vingt-deux ans d'adminiſtration, & laiſſe ſa puiſſante dignité entre les mains d'Azaldoula, ſon fils, qui ne traite pas mieux le Calife, & qui le contraint d'approuver ſon uſurpation. La mort de Moëz-Aldoula fut édifiante ; pénétré de la componction la plus vive, il ſe frappa la poitrine, exagéra la grandeur de ſes fautes, &, afin de les expier, il laiſſa la plus grande partie de ſes immenſes richeſſes pour être répandue dans le ſein des indigens qu'il avoit faits, & donna la liberté à ſes eſclaves. C'eſt lui qui le premier ſe ſervit de coureurs, pour faire ſçavoir ſes ordres plus promptement à ſes officiers. Entre ces coureurs, deux ſur-tout s'illuſtrerent par la vîteſſe de leurs pieds, puiſqu'ils faiſoient plus de quarante paraſanges par jour. L'un paſſoit pour le cour-

rier Sonnite, & l'autre pour le courrier Schite, circonſtance qui prouve juſqu'à quel point l'eſprit de parti régnoit à Bagdad.

[968.]

Depuis long-tems les princes Fathimites projettoient la conquête de l'Egypte ; mais la néceſſité d'affermir leur trône, de ſoumettre les rebelles de Sicile, & de réprimer les ambitieux voiſins qui oſoient lutter contre leur puiſſance, avoit juſqu'alors occupé toutes leurs forces. Moëz, voyant ſon empire ſolidement établi, redouté de ſes voiſins, aimé de ſes ſujets, entreprend d'exécuter enfin ce grand deſſein formé par ſes ancêtres. Il envoie en Egypte une armée nombreuſe ſous les ordres de Giauhar, Grec de nation, & affranchi de ſon pere, qui, pour récompenſer ſon mérite, l'avoit élevé juſqu'aux premieres charges de la milice. Les circonſtances étoient favorables. En proie aux diſſentions civiles, les Egyptiens s'épuiſoient eux-mêmes, & préparoient en quelque ſorte les ſuccès du prince Fathimite. A peine Giauhar ſe fut-il préſenté, que les villes les plus fortes ſe ſoumirent aux loix de ſon maître. Il s'empara de l'ancienne Babylone, que l'on appelloit Meſr, & jetta en ce lieu les fondemens de la ville que l'on nomme maintenant le

Grand-Caire, & qui devint bientôt le ſiége de l'empire Fathimite. Alexandrie, Damas, toutes les places qui voulurent réſiſter, furent emportées l'épée à la main, & traitées avec la derniere rigueur. Les enfans d'Al-Akhſid, ſouverains de ces vaſtes pays, ramaſſerent quelques troupes pour les défendre : leur défaite fut l'ouvrage d'un inſtant, & l'Egypte, la Syrie, toutes les provinces qui en dépendoient, reconnurent pour ſouverain, en moins de ſix mois, Moëz-Ledinillah.

[969.]

Les Grecs, étant entrés en Méſopotamie, ravagerent tout le pays juſqu'aux frontieres du territoire de Bagdad ; & les peuples effrayés ſe réfugierent dans cette capitale. L'Emir Al-Omra feignant d'être touché des cris de ces malheureux, vint chez le Calife, & lui demanda une ſomme conſidérable, afin de lever des troupes pour réſiſter à l'ennemi. Le monarque lui répondit qu'étant dépouillé de ſon autorité & de ſes revenus, il manquoit preſque lui-même du néceſſaire, & qu'il n'avoit point d'argent à donner. L'Emir, irrité d'un refus ſi formel, le menace ; le pauvre Calife effrayé, fait vendre les meubles de ſon palais, qui ne lui produiſent cependant que la ſomme modique de quarante mille drachmes, qu'il

remet auſſi-tôt à ſon miniſtre. Ce tyran la diſtribua ſur le champ à quelques favoris, ce qui fit dire : « L'Emir a mis le Calife à » l'amende, au profit de ſes mignons. »

[970.]

Paiſible poſſeſſeur de l'Egypte, où ſon autorité étoit abſolument reconnue, Moëz quitte l'Afrique, où lui & ſes prédéceſſeurs avoient déja régné l'eſpace de ſoixante-cinq ans, pour fixer ſon ſéjour dans la magnifique cité du Caire, élevée par ſes ordres. Il avoit fait fondre tout ſon or & ſon argent en lingots ou maſſes de la groſſeur d'une meule de moulin, qu'il fit transporter ſur des chameaux. Il emporta de plus les corps de ſes ancêtres, auprès deſquels il vouloit être inhumé dans ſa nouvelle capitale. Les principaux ſeigneurs de l'Egypte vinrent au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les marques de la ſoumiſſion la plus parfaite & du reſpect le plus profond. La premiere démarche du monarque Fathimite après ſon entrée au Caire, fut de ſupprimer dans les prieres publiques le nom du Calife Moti, pour y faire publier le ſien, ce qui fut reçu non-ſeulement en Egypte, mais encore dans la Syrie, dans l'Arabie, & même juſques dans la ville de Médine. La Mecque ſeule refuſa de le reconnoître. Ainſi l'on vit alors, pour la

premiere fois, un ſchiſme formel dans le Muſulmaniſme. Moëz, pour mieux établir parmi les peuples ce qu'il prétendoit qu'on crût ſur l'origine de ſa famille & ſur ſon droit au Califat, ordonna que l'on ajoutât à la publication de la priere ſolemnelle, les paroles ſuivantes : « Vive Ali, dont tou» tes les actions ont été louables ! » & qu'on la commençât par cette formule : » Au nom du Dieu des Miſéricordes ! » qui ſe trouve à la tête de tous les chapitres de l'Alcoran, ſi l'on en excepte le neuvieme, & qui eſt, pour les Muſulmans, ce que le ſigne de la croix eſt pour nous.

[973.]

Moti, attaqué depuis bien des années d'une paralyſie qui lui avoit ôté preſqu'entiérement l'uſage de la parole & celui de ſes membres, renonce, par l'ordre de ſon Emir, au Califat, qu'il dépoſe entre les mains de Tay-Lillah, ſon fils, après l'avoir poſſédé vingt-neuf ans. Deux mois après cette abdication, il termina ſes jours avec la réputation d'un prince doux, affable, modéré dans la diſpute, pacifique, honnête, droit, charitable, exact à remplir tous les devoirs de la religion dont il étoit le pontife.

[975.]

Le conquérant de la Syrie & de l'Egypte, après

après avoir triomphé d'abord des Espagnols, des Grecs, des Siciliens, des Italiens, puis des Carmates & de tous les potentats Sarasins qui l'avoient attaqué, termine sa glorieuse carriere dans sa capitale, devenue par ses soins l'une des plus belles cités du monde, à l'âge de quarante-six ans, dont il avoit passé plus de la moitié sur le trône. Monarque vertueux & sçavant, digne des beaux siécles du Musulmanisme; généreux, libéral par goût, juste, équitable par devoir, pieux, dévot par principe de raison, il aima sur-tout ses sujets, il leur témoigna sans cesse la tendresse la plus vive, il les gouverna toujours avec la douceur & la modération d'un pere. Peut-être pourroit-on reprocher à ce prince d'avoir trop aimé l'astrologie judiciaire, puisqu'il n'entreprenoit rien sans avoir consulté ceux qui se vantoient d'être habiles dans cet art séducteur; mais c'étoit la manie de son siécle & de son pays.





AZIZ-BILLAH, *en Egypte*, ET TAY-LILLAH, *à Bagdad*.

[975.]

APRÈS la cérémonie des obsèques de Moëz, Aziz-Billah, ſon fils, âgé de vingt-un ans, fut placé ſur le trône par ſon oncle, ſon grand oncle, & l'oncle de ſon grand pere; & le nom de ce prince fut proclamé dans les prieres publiques, même à la Mecque. Ce nouveau monarque donna la conduite des affaires au célèbre Giauhar, qui avoit été le premier miniſtre de ſon pere, & fit prendre à tous ſes ſujets la couleur blanche, au lieu de la noire qu'avoient toujours priſe les Califes Abbaſſides. C'étoit appuyer le ſchiſme ſur un nouveau fondement, lui donner pour ainſi dire une enſeigne, & rendre les deux partis irréconciliables.

[976.]

Abul-Fathi, viſir de l'Emir-Al-Omra, s'étoit rendu redoutable à ſon maître par ſes intrigues ſecrettes. Ce prince en eſt inſtruit, & veut l'en punir. Le viſir don-

noit à ses amis un superbe festin durant la nuit. Les tables étoient chargées de vaisselle d'or & d'argent, remplie des mets les plus exquis ; on buvoit dans des cristaux précieux les liqueurs les plus rares. Une musique délicieuse excitoit les convives aux douces voluptés. Au milieu de la joie, le bourreau se montre avec quelques gardes, saisit l'opulent ministre, & lui creve un œil avec un fer rouge. Abul-Fathi supporte cette disgrace avec constance, & se remet à table avec les compagnons de ses plaisirs, comme s'il eût été le spectateur, & non l'objet du supplice qu'il venoit de subir.

[978.]

Al-Aftekin, que les milices Turques avoient mis à leur tête, chassé de Bagdad par la faction de l'Emir-Al-Omra, se joint avec ses troupes, aux Carmates, se répand dans la Syrie, enleve les plus fortes places, & vient assiéger Damas, qui obéissoit à Aziz. Ce Calife, accompagné de Giauhar, marche à sa rencontre avec une armée formidable, lui livre bataille, & le met en fuite, après avoir massacré toutes ses troupes. Al-Aftekin échappe au carnage ; le vainqueur promet cent mille dinars à quiconque lui livrera ce général en vie. Un ami du fugitif, compagnon de

ſa retraite, ébloui par la grandeur de cette récompenſe, l'amene vivant au monarque Fathimite. Mais ce prince, bien loin de le maltraiter, lui fait préſent d'une tente magnifique, d'habits, de meubles d'un prix ineſtimable, relâche tous les priſonniers Turcs qui avoient combattu ſous ſes ordres, & l'emmene dans ſa capitale, où il lui prodigue tout ce qu'il faut pour terminer ſes jours dans l'opulence. Traiter de la ſorte un ennemi vaincu, c'eſt remporter une double victoire.

[979.]

Tay-Lillah, pour gagner la faveur d'Adadoddaula, ſon Emir, ordonne de battre le tambour devant le palais de ce miniſtre pendant qu'on réciteroit les prieres ordinaires, diſtinction unique juſqu'alors; & comme l'Emir étoit ſouverain de la Perſe, il l'honore du titre de grand roi, que les anciens monarques Perſans avoient pris, même avant le ſiécle d'Alexandre. Adadoddaula fut le premier prince Muſulman qui prit cette dénomination faſtueuſe; & bientôt il eut une telle foule d'imitateurs, qu'il n'y eut pas de petit monarque qui n'en décorât ſon nom, croyant relever par-là ſa puiſſance.

[980.]

Aziz-Billah épouſe une femme Chré-

tienne, de la ſecte des Melchites ou Orthodoxes ; &, en ſa conſidération, nomme les deux freres de cette princeſſe, l'un patriarche de Jéruſalem, & l'autre patriarche du Caire. Il leur donne un grand pouvoir ſur ſon eſprit ; mais ces deux prélats n'en font uſage que pour le bonheur de leurs ouailles, & la propagation de leur religion, qui fit, ſous ce règne, de grands progrès en Egypte.

[981.]

Un fameux criminel, appellé Omran, ayant quitté furtivement ſa patrie pour ſe ſouſtraire à la rigueur de la juſtice, chercha une retraite dans les marécages formés par les débordemens du Tigre. Il y demeura quelques années, vivant de ſa pêche & des oiſeaux aquatiques qu'il prenoit. Des voleurs & d'autres ſcélérats ſe joignirent à lui ; il les inſtruiſit à la pêche & aux exercices des armes, dans le deſſein d'abord de ſoutenir & de défendre leurs jours. Mais, ſe voyant bientôt à la tête d'un corps nombreux & intrépide, il oſa conſulter l'ambition qui dévoroit ſon cœur, & former le hardi projet de ſe rendre ſouverain. Tout lui parut poſſible dans la confuſion où étoient alors les régions Muſulmanes ; & d'autres avoient réuſſi avec des compagnons moins déter-

minés. Il commença par piller & par inquiéter les habitans du voisinage ; de sorte qu'il devint en peu de tems la terreur de tous les environs. Enfin il éleva des forts sur les hauteurs qui se trouvoient au milieu des marécages ; il y mit des garnisons, & fit des courses jusqu'aux portes de Bagdad. Tous les efforts qu'on fit pour le réduire, ne servirent qu'à augmenter sa puissance ; &, après une domination de quarante ans, il mourut, laissant à son fils la principauté qu'il s'étoit formée sur les débris du califat. Son successeur, moins remuant que lui, & préférant la possession d'un état paisible à de pénibles conquêtes, se soumit à l'Emir Adadoddaula, qui s'étoit avancé jusques sur ses frontieres avec une armée redoutable, & s'engagea à payer un tribut annuel pour la province qu'il gouvernoit. L'heureux ministre, de retour à Bagdad, entreprit de réparer cette capitale, dont une grande partie avoit été ruinée par les guerres entre les divers princes ou Emirs qui avoient demembré le califat. Il rebâtit les mosquées & tous les édifices publics qui avoient été démolis ; il fit nettoyer & creuser plusieurs rivieres qui avoient comme disparues, en faisant rentrer les eaux dans leur premier lit ; il donna des pensions aux Imans, aux gens de lettres & aux personnes infirmes qui

avoient coutume de recevoir leur ſubſiſtances des moſquées ; & , quoiqu'il employât des ſommes immenſes pour ces grands objets, elles ne l'obligerent point de fouler ſes peuples.

[982.]

Deux hommes également ſinguliers, quoique dans des arts différens, meurent à Bagdad, preſqu'en même-tems. L'un, qui s'appelloit Thabet, excelloit dans la médecine, & ſur-tout dans la partie de cet art utile, qui apprend à connoître les maladies par le ſimple tact du pouls, ou par la ſeule inſpection du malade. Etant un jour dans le palais de l'Emir, un aſtrologue & un poëte vinrent le conſulter. Après leur avoir tâté le pouls, il dit au premier. « Vous avez mangé du veau accommodé avec du lait aigre, & vous » en avez trop mangé. » Au ſecond il répondit : « Vous avez mangé onze grenades en une ſeule fois, & voilà la cauſe » de votre mal. » Ils en convinrent ; il leur indiqua des remèdes ; ils recouvrerent la ſanté. L'autre, qui ſe nommoit Al-Ahdah, étoit le plus habile fauſſaire qui eut peut être exiſté. Il poſſédoit le dangereux talent de contrefaire les écritures, au point que ceux-mêmes dont il imitoit le caractere, y étoient trompés.

L'Emir ſe ſervoit de ce perſonnage pour ſemer la diviſion entre les puiſſances rivales de l'empire ; & ce bas artifice réuſſiſſoit preſque toujours par l'habileté d'Al-Ahdah.

[983.]

L'empereur Baſile avoit écrit à Adadoddaula, pour terminer quelques différends ſurvenus entre les deux nations. L'Emir répond au nom du Calife, & charge le Cadi Abubècre-Mohammed, que l'on nommoit le fils du Jardinier, parce que ſon pere avoit exercé cette profeſſion, d'aller trouver le monarque Chrétien à Conſtantinople. L'ambaſſadeur Muſulman, ayant été admis à l'audience, eut ordre de ſe proſterner devant l'empereur. Il le refuſa ; & cette fierté Saraſine piqua les courtiſans, qui voulurent, à quelque prix que ce fût, l'obliger à s'humilier devant leur prince. Le lendemain, ils le firent entrer par une porte où il ne pouvoit paſſer ſans ſe courber, ou plutôt ſans ſe traîner preſque par terre. Le Cadi, qui ſentit le deſſein de la cour, paſſa à reculon, & ſe retourna enſuite tout droit du côté de Baſile. Cette ambaſſade fut la derniere action de l'Emirat d'Adadoddaula, qui ceſſa de vivre peu de tems après, emportant dans le tombeau la gloire d'avoir

fait moins de mal que ses prédécesseurs. Sur le point de mourir, il s'écria : « Hé- » las ! à quoi me servent maintenant mes » grands biens & mes prospérités ? ma » puissance va expirer avec moi ! » Il étoit d'usage que le Calife nommât lui-même l'Emir-Al-Omra. Dans cette circonstance, les grands & les officiers le dépouillerent encore de ce droit, en décorant de cette dignité Sam-Samoddaula, l'un des fils de l'Emir défunt. Ils lui prêterent serment de fidélité, & ne laisserent au monarque que la liberté de ratifier leur choix. Tay-Lillah parut s'y prêter de bonne grace, & vint complimenter son nouveau ministre de ce qu'on l'avoit choisi pour être son tyran. Il l'installa, & le revêtit lui-même des habits royaux. Mais ce prince ne jouit pas long-tems de ce poste important, dont Scherfaldoulat, son frere, le dépouilla, pour le jetter dans une noire prison ; puis il força le Calife à lui conférer l'étendard, le manteau royal, & l'acte qui le déclaroit Emir-Al-Omra.

[988.]

Un poëte satyrique avoit composé des vers fort injurieux contre le Visir & contre le secrétaire des commandemens du Calife Aziz-Billah, dans lesquels la malheureuse veuve du satyrique n'avoit point

épargné le prince lui-même. Les deux officiers lui en porterent leurs plaintes, & lui demanderent avec inſtance le châtiment du téméraire. Le monarque, après avoir lu les vers, leur dit : « Comme j'ai » part avec vous à l'injure, je deſire que » vous preniez part avec moi au mérite » du pardon que je lui accorde. »

[991.]

Scherfaldoulat meurt, & Baha-Aldoula, ſon frere, s'empare de ſon trône, au mépris des droits du fils de cet Emir, qu'il immole à ſon ambition. Auſſi altéré d'argent que d'honneurs, il entreprend de dépouiller le Calife de ſes richeſſes ; &, pour cet effet, il lui envoye demander par un officier la permiſſion de lui rendre viſite dans ſon palais. Tay-Lillah, qui n'avoit aucun mauvais ſoupçon, fait préparer une fête magnifique pour le recevoir avec plus d'honneur. Au jour marqué, l'Emir ſe rend auprès du monarque, qu'il trouve aſſis ſur ſa chaire impériale ; il ſe proſterne, & s'aſſied enſuite ſur le ſiége qu'on lui avoit préparé. En même tems, il entre dans la ſalle une grande foule de gens, dont le flux & reflux cauſe un grand tumulte. Pendant cette eſpece de trouble, un officier Dilémite, qui avoit ſuivi l'Emir, s'approche du commandant des Fidèles,

comme pour lui baiser la main, le tire par le bras, le jette en bas de son trône, & l'enveloppe dans un tapis, dans lequel il le transporte, aidé de quelques-uns de ses compatriotes, au palais de Baha-Aldoula. Là, on le contraignit de donner sa démission en faveur d'Abul-Abbas-Ahmed, petit-fils du Calife Moctader, qui fut proclamé sous le nom de Cader-Billah. Tay-Lillah vécut encore dix ans après sa déposition, & fut admis dans la familiarité de son successeur.

Le nouveau monarque étoit de la famille des Bovides, par sa mere, fille d'un Emir Al-Omra, & proche parent par conséquent de Baha-Aldoula. Tandis qu'on le déclaroit souverain à Bagdad, il racontoit au prince d'Al-Batihah, à la cour duquel il s'étoit refugié pour éviter le ressentiment de Tay-Lillah qu'il avoit offensé, un songe qui présageoit sa future grandeur. « Il me sembloit, disoit-il, que » j'entrois dans un marais dont l'eau crût » si soudainement, que j'aurois été dans » une peine extrême, si je n'y avois » apperçu un pont. Cependant il falloit » gagner ce pont, & je n'y serois jamais » parvenu si un homme d'une taille ex- » traordinaire ne se fût offert de me pas- » ser jusques-là. Lorsque je fus en sûreté

» du côté de l'eau, la crainte me saisit à
» la vue de cet homme; mais il me ras-
» sura en me disant : Je suis Ali, je
» viens pour vous annoncer que vous ré-
» gnerez bientôt, & que vous siégerez
» long-tems sur la chaire du prophète :
» sonvenez-vous alors de prendre soin de
» ma postérité. » A peine finissoit-il ces mots, que les députés de l'Emir vinrent lui annoncer son élévation. Le prince, qui l'avoit si bien reçu dans son palais, n'apprit cette nouvelle qu'avec les transports de cette joie pure qu'inspire la sincère amitié. Il donna à Cader un magnifique équipage pour le conduire jusqu'à Bagdad; &, pour qu'il ne manquât rien à ses procédés généreux, il voulut l'accompagner en personne avec toutes ses troupes jusqu'aux frontieres de ses états. Baha-Aldoula l'y vint recevoir avec tous les grands de la cour, & lui prêta publiquement le serment de fidélité. Ensuite le Calife fit son entrée dans la capitale, où il ordonna toutes choses avec beaucoup plus d'autorité que n'avoient fait depuis long-tems ses prédécesseurs. L'Emir qui avoit déposé Tay-Lillah, parce qu'il en prenoit trop, trouva la sienne beaucoup affoiblie sous le long règne de ce prince qu'il avoit élevé lui-même; & les discor-

des de ſes enfans, qui ſe diſputerent vivement ſon héritage après ſa mort, rendirent enfin au califat la plus grande partie de ſa puiſſance.

[996.]

Aziz-Billah meurt dans le tems qu'il projettoit une grande expédition contre les Grecs, qui avoient ſouvent troublé la tranquillité de ſes états. Prince digne du trône par ſes qualités vraiment royales, bon & ſage par caractere, il regardoit ſon peuple comme la plus chere portion de ſa famille; & il le gouverna toujours avec cette douceur, cette équité, cette modération qui font couler les larmes ſur les tombeaux des bons rois, & qui ſont le plus bel éloge des ſouverains. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir donné trop d'empire au Chrétien Iſa, qui fut ſon ſecrétaire d'état, & au Juif Manaſſé, qui rempliſſoit la charge de tréſorier de Syrie. Ces deux miniſtres, abuſant de leur fortune, protégeoient ceux de leur religion, qui, fiers d'un tel appui, inſultoient les Muſulmans, & pouſſoient même l'excès juſqu'à s'attrouper pour les maltraiter. Le Calife n'étoit pas inſtruit de ces déſordres: les citoyens de Meſr eurent recours à un innocent ſtratagême

pour les expofer au prince. Ils firent une figure de femme de carton, qu'ils placerent fur un chemin par où Aziz devoit paffer, & qui tenoit à la main cette requête un peu fatyrique : « Nous vous conjurons, au nom de celui qui a donné » à Ifa & à Manaffé le pouvoir de rendre les Chrétiens & les Juifs infolens, » & qui s'eft fervi de vous pour humilier » les Fidèles, de nous dire quand les » maux que nous éprouvons finiront. » Loin de s'offenfer de cette requête, le monarque congédia dans le moment Ifa, qui avoit le plus d'afcendant fur lui, & le dépouilla de tous les biens qu'il avoit acquis avant fa difgrace.



HAKEM - BEMRILLAH, *en Egypte*; ET CADER - BILLAH, *à Bagdad.*

[997.]

LE monarque Fathimite laiſſoit un fils; appellé Abu-Ali-Almanſor; mais, comme ce jeune prince n'avoit encore que onze ans, & que ſon âge ne lui permettoit pas de tenir lui-même les rênes de l'état, Aziz, avant de mourir, nomma pour régent de l'empire, un de ſes eunuques blancs, nommé Arjuan, qui, par ſa capacité, ſes ſervices & ſa fidélité, étoit digne de ce choix. Ce miniſtre fit auſſi-tôt reconnoître Almanſor, & lui donna le nom de Hakem-Bemrillah.

[1000.]

Le Calife de Bagdad ſe rappellant ſans ceſſe le ſonge qu'il avoit eu avant ſa proclamation; &, voulant remplir les promeſſes ſolemnelles qu'il avoit faites à Ali, comble de faveurs la poſtérité de cet Iman, & ſemble ne recouvrer ſon autorité ſur les Emirs, que pour la partager avec cette illuſtre famille. Il lui donne

un chef qui ne relevoit que de lui ; &, pour que ce titre ne fût pas un vain nom, il décore ce chef de la charge de second Iman, & de premier Cadi de la province de Bagdad. Jamais les princes de la maison d'Abbas n'avoient tant fait pour les Alides.

[1006.]

Un rebelle, qui se disoit descendant de Hésham, fils d'Abdalmélec, un des Califes Ommiades, prend les armes en Egypte, & prétend détrôner Hakem, qu'il traite d'usurpateur. Comme il distribuoit auparavant de l'eau dans des bouteilles, on l'appelloit le Pere de la Bouteille. Il commença par s'ériger en réformateur, à l'exemple de tous les séditieux qui l'avoient précédé. Il prêchoit dans les rues, sur les grands chemins, dans tous les lieux publics, exhortant ses auditeurs à renoncer à leurs péchés & à vivre saintement. Par cette dévotion apparente, il se fit une multitude de sectateurs, avec lesquels il essaya de dogmatiser, le cimeterre à la main, comme avoit fait le grand apôtre, dont il voulut être le vicaire. La fortune seconda son audace. Il s'empara de la ville de Barka, défit un des généraux du Calife Fathimite, & se rendit maître de toute la Haute-Egypte. Tant de succès rapides

pides le rendirent redoutable. Hâkem, allarmé pour sa couronne, crut devoir employer contre lui toutes les forces de l'empire. Plusieurs armées marcherent contre les rebelles, qui se défendirent avec une valeur héroïque, & qui ne céderent qu'au grand nombre. Leur derniere défaite fut si complette, qu'il n'en resta pas deux cents; & le Pere de la Bouteille lui-même fut fait prisonnier. On le conduisit au monarque, qui le fit mettre pieds & poings liés sur un chameau, avec un singe derriere lui, qui, lui frappant continuellement la tête, lui donna la mort. Son cadavre fut mis en piéces, & l'on en exposa les membres dans les divers quartiers de Mesr.

[1010.]

Hakem fait maudire les Califes qui avoient précédé Ali, & sur-tout les monarques Abbassides. Cader-Billah, pour lui répondre, publie un manifeste, signé des chefs de la famille du prophète, d'un grand nombre de Cadis, & de divers sçavans du plus grand mérite. « Voici ce » que pensent & assurent ceux qui ont » souscrit ici, disoit le souverain de Bag- » dad; ils sont dignes de foi en tout ce » qu'ils avancent. Ils affirment que Moëz, » fils d'Ismaël, tiroit son origine de Di-

» ſan, fils de Saïd, pere & fondateur
» d'une ſecte impie. Ils affirment auſſi
» qu'Almanſor, qui prétend régner main-
» tenant en Egypte, ſous le nom de Ha-
» kem, eſt un homme de néant, ſorti de
» la baſſeſſe, & venu comme un cham-
» pignon, ſur lequel puiſſent tomber tou-
» tes les plaies & malédictions de Dieu!
» & que, comme il eſt petit-fils de Moëz,
» il eſt iſſu des mêmes ancêtres, qui
» étoient l'écume du genre humain, l'op-
» probre du Muſulmaniſme, les peſtes de
» la ſociété, des infames, des impoſteurs,
» entiérement indignes de l'illuſtre famille
» dont ils prétendent tirer leur origine.
» Dieu veuille damner éternellement ces
» réprouvés & ces rebelles, & puiſſent-
» ils être à jamais maudits de ceux qui
» aiment la vérité & la vertu! »

[1011.]

Le Néron de l'Egypte, Hakem donne dans toutes les cruelles extravagances que peut inſpirer le deſpotiſme. Mortel ennemi des femmes, il en fait périr un grand nombre, & défend aux autres de jamais quitter leurs maiſons, ſous quelque prétexte que ce ſoit, & même de monter ſur les terraſſes pour y prendre le frais ſuivant la coutume de l'Orient. Il prohiba, ſous des peines très-ſévères, toutes

les chauſſures à leur uſage ; & les ouvriers qui oſoient enfreindre cet édit, étoient punis de mort. Il falloit préſenter à ces infortunées recluſes ce qui leur étoit néceſſaire, avec des eſpeces de pelles à manches longs, pendant que leurs portes étoient entr'ouvertes, & qu'elles ſe tenoient derriere, ſans ſe faire voir, même à leurs époux. Les maris murmurerent d'un pareil acte de tyrannie, ſur-tout à cauſe de la néceſſité où ils ſe voyoient réduits d'aller eux-mêmes aux marchés, faire les proviſions de la famille ; le deſpote appaiſa leurs clameurs, en rendant un nouvel arrêt qui ordonnoit de laiſſer les boutiques ouvertes & très-éclairées pendant la nuit, & qui permettoit de débiter déſormais par les rues toutes les denrées néceſſaires au ſoutien de la vie.

[1015.]

Un impoſteur, ſuſcité ſans doute par le tyran Fathimite, prend la qualité de prophète, & ſe fait connoître ſous le nom de Darari. Il enſeignoit que Hakem étoit Dieu, que ſa main puiſſante avoit créé l'univers, & qu'on devoit l'adorer. Le monarque, bien loin de s'oppoſer à cette extravagante doctrine, s'efforça de l'appuyer, en ſe rendant tous les matins, avant le jour, ſur une montagne, où il

difoit avoir des entretiens familiers avec l'Être fuprême. Le fourbe qui s'annonçoit comme fon apôtre, ayant fait une lifte de feize mille adorateurs, qui déja le reconnoiffoient pour leur divinité, vint la lui préfenter; le Calife le combla de careffes, & lui affigna pour prix de fon zèle, le premier rang à fa cour. Mais un jour qu'il étoit affis dans le char du monarque, un Turc lui donna la mort, ce qui caufa le plus grand trouble au Caire. La populace pilla, durant trois jours, la maifon de Darari, & mit en piéces plufieurs de fes profélytes. Comme les portes de la ville demeurerent fermées pendant le tumulte, l'affaffin ne put échapper; il fut pris, mis en prifon, & exécuté pour le crime qu'il avoit commis. Le fupplice de cet homme infpira une nouvelle audace aux fectateurs de Darari; un de fes difciples, nommé Hamza, ofa propager fes fentimens abominables; &, prenant le titre de directeur des Fidèles, il outra encore la doctrine impie de fon maître, en permettant le mariage entre les freres & les fœurs, les peres & leurs filles, les meres & leurs enfans. Il envoya des prédicateurs à Mefr & dans tout fon territoire, auffi-bien qu'en divers cantons de Syrie, où leur morale douce & commode fit de rapides progrès. Hakem, inftruit de ces

ſuccès, manda ſon précurſeur; &, voyant que le nombre de ſes adorateurs ſe multiplioit tous les jours, il ceſſa de remplir toutes les fonctions publiques, de faire la priere, de prêcher le vendredi, d'obſerver les jeûnes & les fêtes preſcrites dans l'Alcoran ; il abolit le pélerinage de la Mecque, & fit lui-même celui du temple de Thaalab, dans l'Arabie-Heureuſe. Enfin il ceſſa d'envoyer, tous les ans, à la Caaba, une riche piéce de damas, comme ſes prédéceſſeurs. Ces innovations furent un terrible ſcandale pour tous les ſages Muſulmans de ſa domination, qui craignirent que l'Iſlamiſme ne ceſſât bientôt d'être la religion de l'empire Fathimite.

[1018.]

Les Egyptiens gémiſſoient ſous le joug de la plus dure & de la plus cruelle tyrannie. Pluſieurs écrivirent au deſpote des lettres anonymes, remplies de plaintes amères & de terribles imprécations. D'autres allerent juſqu'à mettre ſur un grand chemin une figure de femme, ayant une ceinture & des ſouliers, & tenant un papier cacheté à la main. Hakem, ayant paſſé peu après dans cet endroit, prit ce papier & le lut; mais il fut ſi irrité de ce qu'il contenoit, qu'il commanda qu'on réduiſît la ville de Meſr en cendres, & qu'on maſſacrât

tous les habitans de cette malheureuſe cité. Les citoyens, inſtruits de ces ordres barbares, ſe mirent en défenſe, & repouſſerent les ſatellites du tyran. Hakem, irrité à proportion de la réſiſtance, ordonna de mettre le feu à quelques quartiers de la ville. Il ne fut que trop bien obéi; &, pendant l'incendie qui dura trois jours, il mit toutes les maiſons au pillage. Cependant il feignoit d'ignorer la cauſe & l'auteur de cette calamité; il affectoit une compaſſion inſultante. Enfin une foule d'habitans ſe réfugia dans la principale moſquée, tenant l'Alcoran à la main, & implorant le ſecours du ciel; & ces infortunés envoyerent au barbare Calife une requête conçue en ces termes: « Nous ſommes tous vos eſ» claves: notre ville eſt à vous: nos » femmes, nos enfans ſont votre famille. » Nous ne nous ſentons coupables d'au» cun crime qui puiſſe mériter le châtiment » que nous ſubiſſons en ce jour. Voulez» vous que nous abandonnions notre pa» trie? nous ſommes prêts à le faire. Hélas! » ſeigneur, ſi nos malheurs vous ſont incon» nus, ſi vous en ignorez l'auteur, permet« tez-nous du moins de chaſſer ceux qui » en ſont les inſtrumens.» Hakem répondit qu'il n'avoit ni commandé ni permis ces déſordres; &, toutefois, il ordonna ſecrettement aux dignes miniſtres de ſes fureurs,

d'étendre de plus en plus l'incendie, & d'immoler tous ceux qui tomberoient entre leurs mains. Le quart de la ville étoit déja dévoré par les flammes ; les citoyens désespérés, ruinés par le pillage, formerent la résolution de se réfugier au Caire. Le Calife, surpris de ce dessein, fit cesser alors le ravage, & arrêta l'insolence des incendiaires. Ces monstres avoient non-seulement pillé & massacré une multitude incroyable de Juifs, de Chrétiens & de Musulmans de tout âge & de tout sexe ; ils avoient encore enlevé quantité de femmes, & forcé leurs maris à les racheter par de grosses sommes : quelques-uns se donnerent la mort pour éviter la violence de ces bêtes féroces. Pendant cette triste catastrophe, les Durasiens & la plus grande partie de la populace s'écrioient, en voyant Hakem qui alloit par les rues monté sur un âne : « O toi, qui es notre » Dieu, toi qui es l'auteur de la vie & de » la mort, répands sur nous la rosée de tes » regards ! » Un peuple capable de porter à ce point la folie, méritoit presque qu'on le traitât d'une maniere si barbare.

[1020.]

Le Calife Fathimite ayant eu avec sa sœur un différend très-vif, cette princesse offensée des termes outrageans qu'il avoit

employés à ſon égard, forme le deſſein de venger ſon orgueil humilié. Elle engage Ebn-Davas, par l'eſpoir des premieres dignités de l'empire, à poignarder le monarque. L'ambitieux Muſulman, qui avoit auſſi à ſe plaindre du deſpote, charmé de faire ſa fortune en ſatisfaiſant ſa haine, entre ſans peine dans le reſſentiment de la ſœur du prince; &, ſuivi de deux domeſtiques, auxquels la princeſſe donne deux mille dinars pour animer leur courage, il ſe met en embuſcade ſur la montagne où Hakem ſe rendoit ordinairement pour jouir, diſoit-il, de la familiarité du Ciel. A peine fut-il apperçu, que les aſſaſſins ſe jetterent ſur lui; &, d'un coup de poignard, terminerent ſes jours & ſes crimes. Ainſi finit ce tyran dans la vingt-cinquieme année de ſon règne. Prince impie, léger, inconſtant, emporté, cruel, capricieux: il ne poſſédoit pas même l'ombre des vertus. Tous les traits de ſon viſage, tous ſes geſtes, toutes ſes attitudes, annonçoient les vices honteux qui défiguroient ſon ame. Soupçonneux à l'excès, parce qu'il n'ignoroit pas qu'il étoit déteſté, il ſe promenoit ſouvent la nuit, déguiſé, pour découvrir ce qu'on penſoit de lui. Il employoit auſſi de vieilles femmes qui lui ſervoient d'eſpionnes, & qui alloient de maiſons en maiſons afin de pénétrer dans le ſecret des familles, &

rapporter au Calife les dispositions de ses sujets à son égard. Il persécuta cruellement les Chrétiens & les Juifs, & fut durant ce tems le plus zélé protecteur du Musulmanisme ; il les obligea de porter des marques distinctives ; il fit démolir la fameuse basilique de la résurrection à Jérusalem, & plus de trente mille autres églises en Syrie & en Egypte, & confisqua tous les vases sacrés, les riches ornemens & les biens qui leur appartenoient ; enfin, il contraignit le plus grand nombre à se faire Mahométans ; puis, changeant tout-à-coup de conduite, il déchargea sa fureur sur les Musulmans, permit aux Chrétiens de rebâtir leurs temples, leur restitua les richesses dont il les avoit dépouillés & tous les priviléges dont ils avoient jouis : enfin il leur rendit le libre exercice de leur religion, & ne sévit point contre ceux qui quitterent l'Islamisme pour l'embrasser. Ce fut par une suite de cette même inconséquence, qu'après avoir fait maudire solemnellement les Abbassides, il révoqua son édit, & combla de faveurs les princes de cette famille, qui vivoient dans ses états.





DHAHER-LEEZAZ - DINILLAH, *en Egypte*, ET CADER - BILLAH, *à Bagdad*.

[1021.]

LEs aſſaſſins de Hakem, après avoir commis leur crime, avoient rapporté ſecrettement le cadavre du monarque à la princeſſe ſa ſœur, qui le fit inhumer dans ſa maiſon; & cacha quelque tems ſa mort. Mais à la fin, le peuple commençant à s'émouvoir, elle aſſembla les grands & les principaux de la cour, leur apprit que ce prince ne vivoit plus, & fit proclamer Abul-Haſſan-Ali, fils du monarque défunt, ſous le nom de Dhaher-Leezaz-Dinillah. Comme le nouveau ſouverain étoit trop jeune, la princeſſe prit en main la régence de l'empire, qu'elle remplit durant quatre ans avec une ſageſſe capable de faire oublier les excès de ſon frere. Le premier uſage qu'elle fit de ſa puiſſance, fut d'ordonner le ſupplice d'Ebn-Davas & de ſes deux domeſtiques, qui apprirent alors, mais trop tard, que les traîtres ne trouvent ordinairement le ſalaire de leurs forfaits que ſur un échafaud.

[1026.]

Un poëte Persan, nommé Ferdussi, ayant quitté pour quelque mécontentement la cour du sultan Mahmoud, en l'honneur duquel il avoit composé un poëme de soixante mille vers, qui lui avoit été payé soixante mille piéces d'argent, se retire à Bagdad, & se met sous la protection du Calife. Mahmoud, l'ayant appris, écrit aussi-tôt au prince Abbasside, & le prie de lui renvoyer Ferdussi, le menaçant, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Cader, dont la modération étoit la principale vertu, se contenta de répondre au Sultan par ces paroles tirées du chapitre cent cinq de l'Alcoran : « Ne sçavez-vous pas » comment Dieu a traité les gens de l'é» léphant? » Ce chapitre est intitulé l'Eléphant, & il y est parlé de la miraculeuse défaite d'un roi d'Ethiopie, qui étoit entré dans l'Arabie avec de puissantes troupes & un grand nombre d'éléphans, pour détruire la ville & le temple de la Mecque. Il crut trouver dans ce passage une allusion délicate, capable de désarmer le courroux du sultan, qui, s'étant emparé des Indes, possédoit une multitude d'éléphans; il ne se trompa point.

[1028.]

Le célèbre Abou-Rihan se fait, par ses profondes recherches sur la géométrie, sur l'astronomie & sur la médecine, un nom immortel, & surpasse dans ces sciences tous ceux qui avoient illustré le Musulmanisme avant lui. Il excelloit sur-tout dans l'astrologie judiciaire ; & toujours, dit-on, l'évènement vérifioit ses prédictions. Le sultan Mahmoud l'ayant fait venir à sa cour pour éprouver son sçavoir, lui donna audience au milieu d'un sallon qui étoit ouvert de quatre côtés, & lui demanda s'il pourroit bien deviner par quel endroit il sortiroit de ce lieu ? Abou-Rihan prit du papier & de l'encre, & écrivit sur un billet, qu'il cacha sous le coussin du Sultan, ce qu'il en pensoit. Alors le monarque ordonna d'abattre une partie de la muraille du sallon, par laquelle il sortit ; & l'on trouva précisément dans la scédule de l'astrologue, que le sultan devoit sortir de ce sallon par une brèche. Aussi-tôt Mahmoud commanda qu'on le jettât par la fenêtre comme magicien ; mais il avoit fait préparer sous la fenêtre du sallon un apentis, par le moyen duquel Abou-Rihan glissa jusqu'en bas sans se faire aucun mal ; puis, l'ayant fait remonter, il lui dit : « Je suis » assuré que vous n'aviez pas prévu aujour-» d'hui cet accident ? » L'astrologue en-

voya chercher dans le moment ſes éphémérides, & l'on trouva, dans la direction qu'il avoit dreſſée de ce jour-là, que cette aventure même y étoit pronoſtiquée.

Ce docteur étant venu à Bagdad pour converſer avec les ſçavans perſonnages qui peuploient, ſous la protection de Cader, les célèbres académies de cette capitale, apperçut un payſan qui contemploit avec ſurpriſe une carte aſtronomique, ſur laquelle on voyoit les douze ſignes du zodiaque. Abou-Rihan lui demande ſous lequel de ces ſignes il eſt né. « Sous le bouc, » répond le ruſtique. --- Mais reprend le » philoſophe, il n'y a pas de telle conſtel- » lation dans le ciel. --- Je n'en ſçais rien, » réplique l'Arabe ; on m'a dit autrefois » que j'étois né ſous le chevreau ; &, » comme je ſuis très-vieux, je m'imagine » que ce chevreau eſt maintenant un vieux » bouc. »

[1030.]

Cader-Billah avoit déclaré ſon fils Abu-Joafar-Abdallah, pour ſon ſucceſſeur, ſous le nom de Cayem-Bemrillah. Il confirme de nouveau cette élection, & termine une carriere de quatre-vingt-ſept ans, dont il avoit régné quarante. C'étoit un prince juſte, droit, religieux, charitable, que ſa douceur & ſa bienfaiſance firent adorer de

ſes ſujets. S'il s'éleva quelques ſéditions ſous ſon règne à Bagdad, il faut les attribuer aux Emirs-Al-Omra, & aux milices Turques, que ce prince ne pouvoit encore abſolument réprimer. L'auſtérité de ſes mœurs, & l'humilité avec laquelle il viſitoit ſouvent en habit d'homme du commun, les tombeaux des prétendus ſaints Muſulmans, le firent reſpecter par ces troupes audacieuſes qui ne reſpectoient rien : ſa piété les pénétroit de la vénération la plus profonde ; &, quand la diſcorde les animoit les uns contre les autres, il ſuffiſoit qu'il ſe montrât pour calmer auſſi-tôt leur aveugle fureur, & les ramener au devoir. Après ſes obsèques, ſon fils fut proclamé, & confirma tous les officiers qui avoient adminiſtré l'empire ſous le règne de ſon pere.

[1035.]

Après avoir gouverné ſagement, durant quinze ans, la Syrie & l'Egypte, Dhaher meurt au Caire, regretté de ſes ſujets. Prince plus ſemblable à ſon aïeul qu'à ſon pere, il méritoit de porter plus long-tems la couronne. Il aimoit les lettres, qu'il cultivoit lui-même avec ſuccès ; & les ſçavans trouvoient dans ſes états l'opulence & les honneurs qu'on leur refuſoit ſouvent dans leur patrie.



MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte*, ET CAYEM-BEMRILLAH, *à Bagdad.*

[1036.]

LE monarque Fathimite ne laiſſoit qu'un fils, à peine âgé de neuf ans, mais dont les diſpoſitions précoces ſtattoient les Egyptiens des plus douces eſpérances. Les miniſtres de l'empire firent proclamer ce jeune prince ſous le nom de Moſtanſer-Billah, le montrerent aux troupes & aux peuples, & s'appliquerent à développer les heureuſes qualités qu'il avoit reçues de la nature. On lui donna les maîtres les plus habiles, & principalement ceux dont l'objet eſt de former les mœurs. Le jeune ſouverain profita de leurs leçons; & l'on remarque qu'avant l'âge de douze ans, il étoit déja Muſulman exemplaire, & poëte excellent.

[1037.]

Le fameux Ebn-Sina, que nous appellons Avicenne, termine ſes jours, après avoir été regardé comme le prodige de ſon ſiécle. A dix ans, il ſçavoit l'Alcoran

par cœur ; il avoit lu & commenté Euclide & l'Almagefte de Ptolémée, & fe diftinguoit déja dans toutes les parties de la littérature. Il fe livra dès-lors à l'étude de la médecine ; & les progrès qu'il fit dans cet art furent fi rapides, qu'à feize ans, il avoit déja fait un grand nombre de cures merveilleufes. Quand fa réputation fe fut établie, il fe renferma durant dix-huit mois, confacrant tout ce tems à la méditation & à la lecture. Quand il trouvoit quelques queftions difficiles qu'il ne pouvoit réfoudre dans l'inftant, il fe tranfportoit à la mofquée, & ne ceffoit de prier Dieu qu'il ne fût éclairci fur ce qu'il defiroit fçavoir. Il lifoit & écrivoit principalement la nuit, à la lueur d'une lampe ; &, quand il fe fentoit épuifé, il avaloit un verre de vin, dont la chaleur douce & cordiale ranimoit fes forces abattues. Il trouva en fonge la folution de plufieurs problèmes qui l'avoient arrêté étant éveillé. Après avoir parcouru pour ainfi dire toute la domination des fciences, durant ce court intervalle ; après avoir approfondi tous les fecrets de la médecine, de la chymie ; fondé la nature, interrogé tous les êtres ; après avoir enfin étudié tour-à-tour la logique, les mathématiques, la haute géométrie, la théologie, la poëfie & l'hiftoire, on le vit donner au public,

avant

avant l'âge de dix-neuf ans, des Traités ſur toutes ces matieres ; & la ſolidité de ces ouvrages, lus encore aujourd'hui avec admiration, ne fut pas ce qui cauſa la moindre ſurpriſe. Son nom devint bientôt célèbre dans tout l'empire Saraſin. Le prince de Hamadan, pour l'attacher à ſa cour, le déclara ſon viſir ; & ſans doute Avicenne eût réuſſi dans ce poſte auſſi-bien que dans ſon Muſéum, ſi les ſoldats, craignant ſa ſévérité, n'euſſent pillé ſon palais, & forcé leur ſouverain à le dépouiller d'une dignité qu'il eût trop bien remplie. On voulut la lui rendre quelque tems après ; on fit même violence à ſa modeſtie ; &, pour ſe ſouſtraire aux inſtances preſſantes des Hamadanites, il ſe vit contraint de prendre la fuite. De viſir, il devint apothicaire, chymiſte & médecin. Le ſultan Mahmoud le fit venir dans ſes états ; mais, ſe voyant en but à la jalouſie des ſçavans du pays, il prit encore la fuite. Cette évaſion mit le ſultan en fureur ; &, comme ce monarque étoit alors le plus puiſſant prince de l'Orient, il fit crayonner un portrait d'Avicenne, qu'on diſtribua dans toutes les cours, avec ordre de lui renvoyer le fugitif. Avicenne échappa aux pourſuites de Mahmoud, & ſe rendit dans le Géorgian, où, ſous un nom ſuppoſé, il exerça la médecine avec un ſuccès mi-

raculeux. Kabus, qui régnoit dans ce pays, ayant ouï parler de ſon habileté, le manda pour viſiter ſon neveu, attaqué d'une maladie qu'aucun médecin n'avoit pu connoître. Avicenne n'eut pas plutôt tâté le pouls du malade, & examiné ſon urine, qu'il jugea que ſa maladie étoit cauſée par une violente paſſion pour quelque perſonne, dont il avoit fait un myſtere au roi ſon oncle. Pour s'en éclaircir davantage, pendant qu'il étudioit le pouls de ſon malade, il fit venir le concierge du palais, & le pria de lui nommer tous les quartiers & tous les appartemens de cette belle maiſon. Le concierge ſatisfit à ſa demande, & le médecin s'apperçut, quand il nomma un certain appartement, d'une plus grande émotion dans le jeune prince. Alors il s'informa des perſonnes qui occupoient cet appartement, & au nom d'une d'entr'elles, le pouls du malade battit avec tant de violence, qu'Avicenne ne douta plus que la paſſion qu'il avoit pour cette perſonne ne l'eût réduit dans l'état où il ſe trouvoit; & il déclara dans le moment que l'unique moyen de le guérir étoit de lui donner la perſonne qu'il aimoit. Kabus, inſtruit de cette découverte, eut la curioſité de voir le médecin de ſon neveu; &, comme il avoit reçu un de ces portraits que le ſultan avoit fait courir, il

le reconnut aussi-tôt pour l'immortel Ebn-Sina ; il le combla de caresses & de présens, & se garda bien de le renvoyer à Mahmoud. Durant un séjour qu'il fit à Ispahan, les sçavans qui composoient l'académie de Schiraz lui envoyerent des objections contre un de ses ouvrages sur la logique & la métaphysique, le priant d'y répondre. Le député passa une grande partie de la nuit avec Avicenne, & ne se retira que vers le lever de l'aurore. Avicenne, au lieu de se mettre au lit, travailla sur le champ à la réfutation exigée, avec tant d'application, qu'il l'acheva en moins de trois heures, & la remit au porteur des objections. Les docteurs de Schiraz en furent si satisfaits ; sa promptitude merveilleuse, & la sublimité de son génie les étonnerent de telle sorte, que la plûpart n'osoient le regarder comme un homme, & soutenoient que c'étoit une intelligence céleste, revêtu du voile de l'humanité. Mais la vie voluptueuse de ce sçavant démontroit bien le contraire. Aveuglément livré aux femmes & au vin, l'excessive débauche dans laquelle il vécut, consuma des forces déja altérées par l'étude. Un jour qu'il fut attaqué d'une violente colique, il se fit donner, pour s'en délivrer plus promptement, huit lavemens qui lui causerent une ulcération dans les

inteſtins, ſuivie d'une excoriation & d'une attaque d'épilepſie. Ce mal, qui eſt aſſez ſouvent une ſuite de la colique, l'affoiblit à un tel point qu'il fut quelque tems ſans pouvoir ſe lever. Enfin, une langueur mortelle s'étant emparé de tous ſes membres, il expira, victime de ſes excès, mais comblé d'une gloire immortelle. Un poëte ſatyrique fit graver ſur ſa tombe cette épitaphe : «Ici repoſe un philoſophe qui a enſei-» gné la ſageſſe ſans la pratiquer lui-même, » & qui a cultivé la médecine ſans ſon-» ger à conſerver ſes jours. »

[1041.]

Abu-Thaher, célèbre aſtronome, ſe trouvant dans Tabriz, que nous appellons vulgairement Tauris, & qui reconnoiſſoit pour fondatrice Zobéïdah, femme d'Haroun-Al-Raſchid, dreſſe l'horoſcope de cette ville, & prédit que, le vendredi, quatrieme jour du ſecond mois Arabique, appellé Safar, entre l'heure de vêpres & celle du coucher, un tremblement de terre la renverſera de fond en comble. Ce funeſte accident arriva préciſément comme l'avoit annoncé l'aſtrologue ; & les habitans de Tabriz furent enſevelis ſous ſes ruines au nombre de plus de quarante mille. Deux ans après, on voulut relever cette cité malheureuſe. Thaher fut prié de déſigner

lui-même le tems le plus propre pour entreprendre ce grand ouvrage ſous de plus heureux auſpices. Il choiſit l'aſcendant du ſcorpion pour en jetter les fondemens, & dit alors aux citoyens : « Je vous réponds » du tremblement de terre, mais non pas » de l'inondation. » En effet, l'auteur du Nighiariſtan, ouvrage d'une aſſez grande autorité, compoſé plus de quatre ſiécles après ce triſte évènement, remarque que la ville de Tabriz n'avoit éprouvé juſqu'à ſon tems aucun tremblement de terre conſidérable. Si tout cela eſt vrai, il falloit, ou que cet aſtrologue fut très-heureux dans ſes conjectures, ou ſon art n'étoit pas abſolument une chimère.

[1058.]

Abul-Hareth, plus connu ſous le nom de Baſaſiri, qui d'eſclave étoit devenu général des Turcs ſes compatriotes, ayant eu de grands différends avec le viſir de Cayem, eſt obligé de quitter Bagdad, & de ſe mettre avec ſes troupes ſous la protection de Moſtanſer. Le prince Fathimite, charmé d'avoir une occaſion de nourrir la diſcorde dans les états de ſon rival, prodigue au rebelle l'argent & des guerriers. Baſaſiri fait des conquêtes : l'Irac-Arabique ſe ſoumet à ſes loix ; il fait des courſes juſqu'aux portes de la capitale :

le monarque Abbaſſide implore l'aſſiſtance de Togrul-Bek, chef des Selgiucides. Ce prince accourt, défend le Calife, pour l'aſſervir à ſon tour, & réprime les hoſtilités de Baſaſiri, qu'il circonſcrit dans les domaines qu'il avoit uſurpés. Mais, ayant été obligé d'aller faire la guerre à l'un de ſes freres qui vouloit s'emparer de ſes états, le général Turc profita de ſon abſence pour ſe rendre maître de Bagdad & de la perſonne de Cayem. Baſaſiri entra dans cette cité célèbre avec l'appareil formidable d'un conquérant vindicatif. A la tête des troupes marchoient les enſeignes Egyptiennes, ſur leſquelles on liſoit ces mots: « Moſtanſer-Billah eſt l'unique em» pereur des Fidèles. » C'étoit annoncer à Cayem le triomphe de ſon plus cruel ennemi, & la chûte de ſa puiſſance. En effet, Baſaſiri fit proclamer le monarque Fathimite dans toutes les moſquées de l'empire Abbaſſide; & Cayem, dépoſé ſolemnellement, fut jetté dans les fers. Le viſir de ce prince, ce miniſtre qui avoit porté par ſa fermeté le capitaine Turc à la révolte, fut arrêté, chargé de chaînes, & promené, monté ſur un chameau, par toutes les rues de la ville, vêtu d'un habit de laine, un grand bonnet rouge ſur la tête, & un collier de cuir au col, pendant qu'un homme le fouettoit tout le long du chemin. Ce n'é-

toit-là que le prélude de ſon ſupplice. Après l'avoir donné de la ſorte en ſpectacle, le barbare le fit coudre dans une peau de bœuf fraîche, avec les cornes ſur ſa tête ; puis on le ſuſpendit à des crochets, & l'on continua de le frapper juſqu'à ce qu'il expirât.

[1060.]

La domination de Baſaſiri fut de courte durée. Tandis que Cayem languiſſoit dans un cachot, Togrul-Bek, ſon Emir-Al-Omra, triomphoit de ſon frere, & rétabliſſoit ſa puiſſance. Le bruit des ſuccès de ce miniſtre pénètre juſqu'aux oreilles de l'auguſte priſonnier ; il trouve un ſujet fidèle qui oſe ſe charger de remettre au prince Selgiucide une lettre conçue en ces termes : « Cherchez un Muſulman qui me » délivre ; car je ſuis entre les mains du » plus cruel ennemi de la religion que » nous profeſſons. » Le ſultan Selgiucide ſe contenta de répondre par ce verſet de l'Alcoran : « Je viens à eux, je les chaſ» ſerai, & ils n'en auront que la honte. » Il part auſſi-tôt, & prend la route de Bagdad ; à ſon approche, Baſaſiri ſe retire ; Cayem recouvre ſa liberté ; ſon Emir le comble de préſens, le conduit dans la capitale, tenant la bride de ſon cheval, & le venge de l'uſurpateur, contre lequel il fait

marcher ſes troupes. Les deux armées ſe rencontrerent ; la bataille fut ſanglante, & finit par la mort de Baſaſiri, qui fut tué dans la chaleur du combat.

[1063.]

Togrul-Bek, malgré ſes grands ſervices, ne peut obtenir en mariage la fille de Cayem. Le fier Calife, croyant être encore ce qu'avoient été ſes prédéceſſeurs, refuſa conſtamment de ſe prêter à ſes vives inſtances. Le prince Selgiucide, las de prier inutilement, comme miniſtre, voulut enfin agir en ſouverain. Par l'avis de ſon viſir, il défendit aux officiers du monarque Abbaſſide de lever aucuns deniers publics ; ce qui mit le Calife dans une telle indigence, qu'il conſentit enfin à donner la belle Séida, ſa fille, à l'Emir-Al-Omra. La princeſſe partit pour ſe rendre à Tauris, auprès de ſon époux, & le ſultan fit pour la recevoir des préparatifs dignes d'elle & de lui. Mais la ſurveille de ſes nôces, une perte de ſang le mit au tombeau, à l'âge d'environ ſoixante-dix ans, & Séida revint auprès de ſon pere. Alp-Arſlan, neveu de Togrul-Bek lui ſuccéda dans la dignité d'Emir, & fut confirmé par le Calife.

[1066.]

Le Nil n'ayant point eu ſes débordemens ordinaires, l'Egypte eſt affligée d'une fa-

mine si affreuse, que trois boisseaux de farine se vendoient quatre-vingt dinars. Un chien en coûtoit cinq, un chat trois. Les ordures les plus fétides, les animaux les plus immondes, devenoient des mets pour les gens mêmes les plus délicats. Ce terrible fléau n'épargna personne. Le visir vit périr de misère ses nombreux domestiques; il ne lui en restoit plus qu'un seul, qui pouvoit à peine traîner ses membres languissans. Un jour qu'il s'en fit accompagner pour se rendre au palais du Calife, il lui laissa son cheval, avec ordre de l'attendre à la porte; mais trois indigens enleverent l'animal & son gardien, & les dévorerent; le ministre se plaignit de cette insolence; les trois coupables furent arrêtés, & condamnés à expier leur crime sur un gibet. On les suspendit hors de la ville, & le lendemain on ne trouva que leurs os; les tristes habitans des environs en avoient dévoré les chairs; car, dans cette déplorable calamité, on avoit converti en alimens les cadavres mêmes des hommes, des femmes & des enfans; on en faisoit bouillir, & l'on en vendoit publiquement. Le Calife épuisa ses ressources, pour diminuer les rigueurs de cette désespérante désolation; il sacrifia dix mille deux cents chevaux qu'il nourrissoit dans ses écuries; il vendit toute sa vaisselle, ses joyaux, ses meubles

de prix, ſes riches gardes-robes ; il prodigua tous les tréſors amaſſés par ſes prédéceſſeurs, & ceux que Baſaſiri lui avoit envoyés après le pillage de Bagdad : jamais on n'avoit mieux employé les richeſſes. Afin de prévenir toute mutinerie parmi les troupes, on leur diſtribua, au lieu d'argent & de vivres, quatre-vingt mille veſtes de prix, vingt mille cottes de mailles, & vingt mille épées richement garnies, & même tous les magnifiques meubles du ſérail. Pluſieurs Noirs des gardes du monarque tuerent ſecrettement des femmes, dont ils dévoroient la chair ; ils furent découverts par une de ces victimes de leur voracité. C'étoit une femme fort replette ; pendant qu'ils avaloient une de ſes feſſes qu'ils lui avoient coupée, elle s'échappa de leurs mains, & ſe réfugia chez le viſir. Ce miniſtre fit arrêter les coupables, & les condamna au dernier ſupplice. La peſte, ſuite ordinaire de la famine, vint mettre le comble aux déſaſtres de l'Egypte, & moiſſonna la plus grande partie de ſes infortunés habitans.

Bagdad & ſon territoire ne furent point exempts non plus de calamités. Les pluies furent ſi grandes dans la Chaldée, ou Irac-Arabique, qu'elles firent groſſir & déborder extraordinairement le Tigre, de ſorte que l'on voyoit les animaux ſauvages & domeſtiques, emportés pêle-mêle par le

courant des eaux. Le Calife lui-même, étant assis sur son trône, en fut tellement environné, qu'il fallut qu'un esclave hardi & vigoureux le prît sur ses épaules pour le sauver.

[1074.]

Après avoir siégé sur la chaire du prophète quarante-quatre ans & neuf mois, Cayem termine sa carriere dans sa soixante-seizieme année. Prince digne de son rang, digne de régner par lui-même; sa douceur, sa bonté donnoient du prix à toutes ses actions; sa piété les sanctifioit; son équité, sa bonne foi les rendoient aimables; ce fut un malheur pour l'empire de Mahomet, qu'il n'eût que le nom de souverain, sans en avoir la réalité. Ses conseils & sa profonde capacité dans les affaires dirigerent toujours les démarches de ses Emirs : c'est à sa prudence que les Selgiucides doivent une partie de leurs succès. Il supportoit avec la patience d'un sujet fidèle leur odieux despotisme, & se consoloit, dans le sein des belles-lettres & surtout de la poësie qu'il chérissoit, de la tyrannie de ses ministres.





MOCTADI-BEMRILLAH, *à Bagdad*, ET MOSTANSER-BILLAH, *en Egypte.*

[1074.]

CAYEM, ſentant approcher le terme de ſes jours, avoit aſſemblé les principaux ſeigneurs, le grand Cadi ou chancelier, & ſon viſir, pour leur notifier le choix qu'il faiſoit de ſon petit-fils Abul-Kaſſem-Abdallah, fils de Mahomet, pour lui ſuccéder. Après que le monarque eut rendu l'eſprit, le nouveau ſouverain prit le nom de Moctadi-Bemrillah, ſe fit prêter ſerment par tous les grands de l'empire, & fut reconnu en Syrie, en Arabie, en Paleſtine & dans l'Irac. Jamais prince ne fut plus reſpecté par les Emirs-Al-Omra. Malec-Scha, qu'il revêtit de cette dignité, s'empreſſa dans toutes les occaſions de lui prouver ſa dépendance; & ce ſultan, contre l'uſage de ſes prédéceſſeurs, ne ſe crut à la tête des Selgiucides & de l'empire, que pour en faire aimer ou redouter le chef unique & véritable.

[1075.]

Moctadi aimoit & cultivoit les ſciences, comme ſon aïeul. Malec-Scha, qu'un même goût caractériſoit, agiſſoit de concert avec

le Calife, pour fixer les sçavans dans leurs états. Les deux princes rassemblerent les plus habiles astronomes, & leurs bienfaits produisirent la fameuse réforme du Calendrier Persan. Après de mûres observations, on fixa le premier jour de l'année solaire au premier degré du bélier. Ce jour se trouvoit pour-lors, par la négligence des astronomes, ou, pour mieux dire, par la succession des années, reculé jusqu'au quinzieme degré des poissons; de sorte qu'ils furent obligés de supprimer quinze jours entiers, de la même maniere qu'on a été dans la nécessité d'en retrancher dix, dans la réforme du Calendrier Julien, l'an de J. C. 1582, pour ramener l'équinoxe du Printems à ce premier degré du bélier.

[1087.]

Le monarque Abbasside épouse la fille de Malec-Scha, princesse douée d'une très-grande beauté. Les fêtes qui se donnerent à Bagdad, lorsqu'elle y fit son entrée, surpasserent tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors dans le Musulmanisme. Toutes les rues de la ville furent éclairées de flambeaux de cire & de fanaux. Au dessert du festin, on employa quatre-vingt mille livres de sucre, & tout le reste des profusions répondit à celle-ci. Cependant la princesse ne vécut pas long-tems en bonne intelligence avec son époux. Deux ans après son mariage,

elle voulut retourner auprès de ſon pere ; & le Calife, fatigué de ſon humeur acariâtre, la renvoya ſans regret.

[1088.]

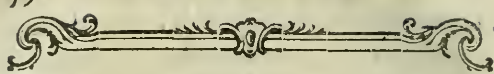
Le fils du viſir de Moſtanſer avoit été fait gouverneur d'Alexandrie. Ce jeune homme, ſéduit par les conſeils de quelques officiers ſéditieux, ſe révolte contre le Calife ſon bienfaiteur, & ſubſtitue ſon nom à celui de ſon ſouverain dans les prieres publiques. Le viſir ſe met à la tête des troupes Fathimites, pour aller punir ſon fils rebelle. Il l'aſſiége durant deux mois dans Alexandrie, & l'oblige enfin de ſe remettre à ſa diſcrétion. La ville ne ſe préſerva du pillage qu'en donnant cent vingt mille dinars. Le jeune audacieux, auteur de la rebellion, fut jetté dans les fers. Mais, peu capable de fléchir ſous la main qui le châtioit, il conçut, dans l'obſcurité de ſon cachot, le noir deſſein de poignarder ſon pere. Ce miniſtre en fut inſtruit ; &, comme un autre Brutus, oubliant alors qu'il étoit pere, pour ne ſonger qu'à ſa qualité de citoyen, il ordonna la mort de ce fils incorrigible.

[1094.]

Au ſortir d'un feſtin, où cependant on n'avoit fait aucun excès, Moctadi étant entré dans ſon cabinet avec une de ſes femmes pour expédier quelques affaires, il lui demanda tout-à-coup : « Que veulent ces

» gens qui s'introduisent ici sans se faire » annoncer ? » La princesse, étonnée, se tourne du côté où le Calife croyoit voir du monde, & n'appercevant rien, elle jetta les yeux sur ce prince, qu'elle vit subitement chanceler, perdre connoissance & tomber mort à ses pieds. Monarque estimable, il aimoit la justice ; il corrigea pendant son règne une infinité d'abus que l'anarchie avoit introduits, & rendit aux loix leur premiere vigueur. On dit qu'il étoit très-versé dans tous les rits & dans toutes les pratiques du Mahométisme, qu'il avoit de la piété, qu'il chérissoit les gens de bien, qu'il étoit brave, affable, charitable & bon poëte.

Onze mois après, mourut au Caire Mostanser-Billah, après un règne d'environ soixante ans. Il se laissa gouverner par ses visirs, qui heureusement n'employerent leur puissance que pour le bonheur des peuples. Comme ce prince avoit du goût pour la poësie, il passoit apparemment son tems à lire ou à composer ; mais étoit-ce pour cela qu'il avoit été placé sur le trône ? On a conservé des vers qu'il adressa à son visir, au sujet de la punition de quelques séditieux, auxquels il jugea à propos de pardonner contre l'avis de ce ministre. Si toutes ses poësies avoient eu de pareils objets, au moins on le placeroit au nombre des princes clémens, & alors il eût figuré parmi le peu de despotes qui ont sçu pardonner.



MOSTADER - BILLAH, *à Bagdad*, ET MOSTALI - BILLAH, *en Egypte.*

[1094.]

AUSSI-TÔT que la nouvelle de la mort de Moctadi se fût répandue, Abul-Abbas-Ahmed, son fils, fut proclamé dans Bagdad, & placé sur le trône de Mahomet, avec l'approbation de Barkiarok, fils de Malec, qui se fit déclarer Emir-Al-Omra, prit le titre de sultan des Selgiucides, & se rendit maître, comme ses prédécesseurs, non-seulement de la personne du Calife, mais du Califat même.

Tandis qu'on donnoit paisiblement un chef à la souveraineté de Bagdad, l'intrigue & la politique faisoient agir leurs ressorts en Egypte, pour assurer la couronne Fathimite au plus jeune des fils de Mostanser. Ce monarque, avant son décès, avoit eu dessein de déclarer Nézar, son fils aîné, pour son successeur. Mais le visir Afdal, qui régnoit sous le nom du Calife, fit échouer ce projet par haine pour le jeune prince qui l'avoit insulté. Un jour qu'il parut devant lui sans descendre de cheval,

cheval, Nézar qui ſe crut outragé par cet oubli de l'étiquette, lui cria d'un ton de mépris : « A bas, Arménien ! » Le tout-puiſſant miniſtre obéit ; mais il promit dès ce moment de ſe venger, & tint parole. Il vint à bout d'engager tous les officiers de l'armée, les docteurs de la loi, & ceux qui occupoient les premieres places de l'état, à reconnoître pour ſouverain Abul-Caſſem-Ahmed : il aſſura publiquement qu'avant d'expirer, Moſtanſer avoit deſtiné le ſceptre à ce prince ; il produiſit des témoins qui atteſterent la même choſe : Nézar, qui déja agiſſoit en maître, fut contraint de céder, & de proclamer avec les autres ſon jeune frere, qui prit le nom de Moſtali-Billah. Sa ſoumiſſion étoit ſimulée ; au premier inſtant, il ſe réfugia à Alexandrie, prit les armes, gagna les habitans, & prétendit recouvrer l'héritage qu'on lui raviſſoit. Afdal alla l'aſſiéger dans ſon aſile, le fit priſonnier, & lui pardonna. Une nouvelle rebellion, auſſi malheureuſe que la premiere, étouffa dans le miniſtre les ſentimens de miſéricorde. Il le fit précipiter dans un noir cachot, affreux ſépulcre dans lequel on le laiſſa mourir de faim.

[1095.]

Les aſtrologues de Bagdad annoncent

au Calife une inondation, qui, par ſon étendue & ſes effets, approcheroit fort du déluge arrivé du tems de Noé. Cette prédiction jette les habitans de la capitale & la cour même dans les plus vives allarmes. Moſtader appelle auſſi-tôt Ebn-Ayſun, le plus habile aſtronome de ſon ſiécle, & le prie de vérifier cette redoutable menace. Après avoir fait ſes calculs & opéré ſes combinaiſons, Ayſun répondit: » Seigneur, au tems de Noé, les ſept pla-» nettes ſe ſont rencontrées dans le ſigne » des poiſſons; mais cette année il ne s'en » trouvera que ſix, parce que ſaturne eſt » dans une autre partie du ciel. Si cette » derniere planette s'étoit trouvée dans le » même ſigne avec les ſix autres, la pro-» ximité de ces corps céleſtes auroit né-» ceſſairement produit un déluge univerſel. » Ainſi la prédiction eſt fauſſe. Cependant » il y aura certainement une terrible inon-» dation, qui enſevelira ſous les eaux » quelque ville ou contrée conſidérable, » où il y aura une grande multitude de » peuple de différens pays raſſemblée. » Comme il y avoit à Bagdad un prodigieux concours de marchands & d'autres perſonnes qui venoient des régions même les plus reculées de l'Orient, cette prédiction effraya tellement les habitans de cette capitale qui étoit fort peuplée, qu'ils éleverent des

digues dans les endroits les plus exposés au débordement des eaux, & prirent toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté. La prédiction s'accomplit à l'égard de la caravane de la Mecque, qui étoit campée dans la vallée d'Al-Manakeb. La plûpart de ceux qui la composoient furent emportés & noyés par un torrent, avec leurs bêtes de somme, leurs bagages & tout ce qu'ils avoient avec eux; il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui se sauverent sur les montagnes voisines. Il est bon de rapporter de pareilles histoires, pour montrer quel fond on doit faire sur le grand art de l'astrologie judiciaire.

[1098.]

Une inondation que les astrologues n'avoient point prédite, & qu'il importoit cependant aux Musulmans de prévoir, fut celle des Chrétiens qui enleverent Jérusalem au monarque Egyptien qui venoit d'en faire la conquête sur les Selgiucides: on ne sçauroit décrire les excès des vainqueurs. Pendant une semaine entière, ils ne cesserent de massacrer les Musulmans, sans être retenus par la sainteté du lieu. En un seul jour, ils en immolerent plus de soixante-dix mille dans une vaste mosquée. Ils chasserent tous les Juifs dans leur temple, & les y brûlerent. Parmi le

butin qu'ils firent en cette occasion, on comptoit plus de quarante lampes d'argent, qui pesoient chacune trois mille six cents drachmes; un fourneau qui pesoit quarante livres, & plus de vingt lampes d'or. La nouvelle de cette terrible catastrophe parvint à Bagdad dans le mois de Ramadan, consacré au jeûne & à la pénitence la plus austère. Les courriers qui l'apporterent, consternés & hors d'eux-mêmes, implorerent l'assistance du Calife & de son Emir, dans les termes les plus touchans. Les habitans de cette capitale y furent si sensibles, qu'ils insisterent sur un prompt secours; tous versoient sans cesse des pleurs, & couroient par les rues en poussant des cris lamentables.

[1101.]

Mostali-Billah meurt après un règne de sept ans. Prince sans caractère, ami de l'obscurité & du silence, il eût été mieux placé dans un cloître de Dervis, que sur le trône. Son visir exerça l'autorité dont il ne s'étoit réservé que l'ombre.





AMER-BEAHKAM-ALLAH, *en Egypte*,

ET

MOSTADER-BILLAH, *à Bagdad*.

[1102.]

LE monarque Fathimite ne laissoit qu'un fils, âgé de cinq ans, pour héritier de sa couronne. Le visir le fit proclamer, & continua de régner, sous le nom du despote enfant, avec tant de douceur & de modération, que les Egyptiens se crurent parvenus à cet âge d'or qui n'exista jamais que dans la fable. La jeunesse du souverain enhardit d'abord l'ambition; & Abu-Mansour-Bérar, son oncle, se crut plus digne du trône. Il prit les armes; s'empara d'Alexandrie; se fit proclamer Calife, & commença les hostilités. Sa fortune fut très-passagère. Le visir Afdal apprend la révolte, marche contre l'audacieux, le défait, l'arrête, le charge de fers, & le fait disparoître. Le ministre fit son entrée dans l'ancienne capitale de l'Egypte, accompagné de son maître, qui étoit conduit par ses nourrices & ses gouverneurs; & c'est-là qu'il changea le nom d'Abu-Ali-Al-Man-

ſor, que portoit ce jeune prince, en celui d'Amer-Béahkam-Allah.

[1107.]

Les Chrétiens d'Egypte ſe ſervoient, ſurtout dans les affaires eccléſiaſtiques, de l'ère des martyrs, appellée auſſi l'ère de Dioclétien, qui commençoit l'an 284 de Jeſus-Chriſt; & pour le civil, ils ſe ſervoient de l'hégire, ainſi que les Mahométans. Mais, comme les derniers comptoient par années lunaires, & les autres par années ſolaires, il ſe trouva à la longue une grande différence entre le calcul que l'on appelloit Coptique, parce que les Chrétiens Egyptiens, ou Coptes, le ſuivoient, & celui des diſciples de Mahomet. Après la révolution de trente-trois ans, les Muſulmans ajoutoient un an, pour ſuppléer aux jours que chacune de leurs années lunaires avoit de moins que celles qui ſont réglées ſur le cours du ſoleil. Le tribut que les Arabes appelloient Kharâï, & que les Mahométans levoient ſur les Chrétiens Coptes, ſe payoit ſelon l'ordre des mois qui formoient l'année Egyptienne ou ſolaire, qui, pour cette raiſon, ſe nommoit l'année Karaïenne. La politique n'y trouvoit point ſon compte. Le viſir Afdal donne un édit pour l'abolir; enjoint aux Chrétiens de payer les impoſitions ſuivant

l'ordre des années Arabiques, &, par ce moyen, augmente d'un trentieme les revenus de ſon maître.

[1116.]

Un aſtrologue, appellé Rezkallah, s'érige en devin en Egypte. Une femme, trompée par le bruit que faiſoit l'impoſteur, vient à lui, & le ſupplie de tirer ſon horoſcope. Rezkallah dreſſe auſſi-tôt ſa figure; mais il réfuſe de parler, juſqu'à ce qu'on ait payé ſon ſçavoir. La dame lui donne une petite piéce d'argent; & l'aſtrologue, mécontent d'avoir reçu ſi peu: « Madame, lui dit-il, » les aſtres m'apprennent qu'il y a dans » vos coffres une grande diſette d'argent. » --- Jamais ils n'ont dit ſi vrai, répond la » conſultante. --- Mais, ajoute l'oracle, » n'auriez-vous point perdu quelque choſe? » --- Vous l'avez dit: ce que je viens de » vous donner. » L'Egypte étoit alors remplie de pareils empiriques.

[1118.]

Moſtader-Billah meurt à Bagdad, à l'âge de quarante-deux ans, & dans la vingt-cinquieme année de ſon règne. Il avoit toutes les qualités néceſſaires à un ſubalterne: doux, libéral, éloquent; il aimoit la juſtice;

il protégeoit les gens de lettres. C'eût été un bon miniſtre ſous un monarque en état d'agir par lui-même. Son fils Abu-Manſor ſuccéda à ſes titres & à ſon eſclavage; mais ſa proclamation ne fut pas paiſible. Haſſan, ſon frere, prit les armes, s'empara de Vaſet, ſe décora du nom de Calife, en exerça la puiſſance. Les troupes d'Abu-Manſor marcherent contre le rebelle; le vainquirent; le firent priſonnier, & le conduiſirent, chargé de chaînes, au monarque qui lui pardonna, & prit le nom de Moſtarshed-Billah.

[1121.]

Le viſir Afdal eſt aſſaſſiné par deux Bathaniens (*), envoyés, dit-on, par le Calife Amer. Ce prince voyoit depuis long-tems avec jalouſie l'exceſſive autorité de ce miniſtre. Il ne porta point la vengeance au-delà du trépas; il lui fit faire de magnifiques obſèques auxquelles il aſſiſta lui-même. Seulement il s'empara de tout l'argent du viſir, qui montoit à quatre cents mille dinars, de ſa riche gar-

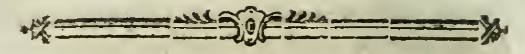
(*) Les Bathaniens, ou Iſmaéliens de Perſe, fonderent leur puiſſance ſous la conduite de Haſſan-Sabath, l'an 1090 de J. C. On verra leur hiſtoire dans le volume ſuivant.

derobe, de ſes meubles, de ſes pierreries, & de tout ce qu'il poſſédoit.

[1129.]

Le monarque Fathimite éprouva bientôt le ſort de ſon miniſtre. Dix Bathaniens, armés par les amis d'Afdal, le poignardent au retour d'une promenade, pour venger la mort du digne viſir. Amer ne fut ni plaint, ni regretté de ſes ſujets. Il étoit ſçavant, il écrivoit bien; mais ces qualités ſtériles, & quelquefois dangereuſes dans un deſpote, ne peuvent éclipſer la cruauté, la diſſimulation, l'orgueil, les débauches, l'amour des voluptés brutales, & ſur-tout l'ingratitude qu'on lui reproche.





MOSTARSHED-BILLAH, *à Bagdad*, ET HAFEDH-LEDINILLAH, *en Egypte.*

[1129.]

AMER ne laiſſoit point de fils ; mais ſa veuve étoit enceinte. Abul-Maïmun-Abdal-Majid, ſon couſin-germain, petit-fils de Moſtanſer, lui ſuccéda ſous le nom d'Hafedh-Ledinillah, à condition cependant qu'il n'auroit que le titre & l'autorité de régent, ſi l'enfant poſthume du monarque défunt étoit un fils. La princeſſe accoucha d'une fille, & la proclamation d'Hafedh fut unanime. Un ſeul ambitieux, Abu-Hanud, l'un des fils d'Afdal, & ſon ſucceſſeur dans le viſiriat, s'efforça de la troubler. Comme il étoit général en chef de toutes les troupes Egyptiennes, il aſpiroit lui-même à la ſouveraine puiſſance, & s'étoit fait ſecrettement un parti parmi les créatures de ſon pere ; mais ſes intrigues échouerent : il fut contraint de ſe proſterner, comme les autres, aux pieds du nouveau ſouverain.

[1130.]

Hafedh ne fut pas plutôt affermi ſur le

trône, qu'il dépoſa le viſir, & mit en ſa place Barham, perſonnage diſtingué par ſa profonde ſageſſe, ſon rare mérite, ſon illuſtre naiſſance, ſes éclatantes vertus, digne, en un mot, de ce poſte éminent. Le miniſtre répondit à l'attente de ſon maître; & ſon adminiſtration perpétua, pour ainſi dire, les ſervices qu'avoit rendus le célèbre & malheureux Afdal.

[1131.]

Une nouvelle puiſſance s'étoit élevée dans l'Irac, ſous le nom d'Atabeks, & menaçoit de tout envahir. Le Calife de Bagdad, ſans ceſſe harcelé par Zenghi, leur chef, entreprend de les réprimer. Il paſſe le Tigre avec une armée nombreuſe, & place ſon camp ſur la rive occidentale de ce fleuve. Les deux peuples ſe rencontrent; on s'ébranle; on s'attaque; on ſe mêle. Zenghi met en déroute l'aile droite du monarque Abbaſſide, tandis que ce prince, de ſon côté, diſſipoit auſſi la ſienne. L'Atabek ſe croyoit par-tout vainqueur; il néglige ſon avantage, & le Calife profite du ſien. Il tombe ſur l'aile triomphante des ennemis, la preſſe, l'environne, l'accable de toutes parts, & remporte une victoire complette.

[1132.]

Le triomphe de Moſtarshed avoit ſinguliérement animé ſa valeur. Zenghi, depuis ſa défaite, n'oſoit agir. Le Calife lui envoye un ambaſſadeur pour le ſommer de le reconnoître. Le député, par des manieres hautaines, réveille le courroux du fier Atabek; il eſt arrêté & mis en priſon. A cette nouvelle, le ſouverain de Bagdad entre en fureur. Réſolu de venger l'inſulte faite à ſon repréſentant, il ſe met à la tête de trente mille hommes, & vole aux portes de Moſul pour y aſſiéger Zenghi. Ce dernier, trop foible pour réſiſter au monarque en plaine campagne, n'oublie rien du moins pour ſe défendre dans ſes murs. Mais, malgré ſes efforts, il alloit être la victime d'une conjuration faite pour introduire le Calife dans la place, ſi ſon heureux deſtin ne la lui eût fait découvrir. Les complices expierent leur perfidie ſur un échafaud; & Moſtarshed, trompé dans ſes eſpérances, fut obligé de lever le ſiége après trois mois de travaux. A peine futil rentré dans Bagdad, qu'une députation honorable vint, de la part du prince ennemi, lui demander humblement la paix. Il l'accorda ſans peine; & ce traité mit le comble à la gloire de ſon règne.

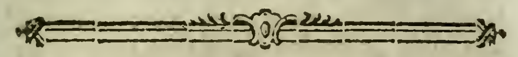
[1133.]

Le monarque Abbaſſide avoit déclaré Sultan, & Emir-Al-Omra, Maſoud, prince Selgiucide. Mais, quelques mécontentemens l'ayant indiſpoſé contre ce miniſtre, il avoit fait ſupprimer ſon nom dans les prieres publiques, & l'avoit dépouillé de tous les titres dont il l'avoit revêtu. Maſoud apprend cet outrage. Plein de colere, il part avec de nombreux bataillons, & vient camper dans le territoire de Bagdad. Moſtarshed, accompagné de toute ſa cour & ſuivi de troupes immenſes, vole à ſa rencontre. S'appercevoir & s'attaquer ne ſont qu'une même choſe. Au milieu du combat, une partie des troupes du Calife paſſe ſous les drapeaux du Sultan: la victoire, qui commençoit à ſe déclarer pour lui, l'abandonne auſſi-tôt. Il eſt fait priſonnier; ceux qui le défendent encore ſont diſſipés: Bagdad ouvre ſes portes à Maſoud. Le Calife y fut conduit par ſon vainqueur, qui l'obligea de ſigner un traité par lequel il promettoit de payer annuellement au Sultan quatre cents mille dinars, & de demeurer à Bagdad avec ſa garde ſeule, ſans jamais lever d'autres troupes. Ratifier de pareilles conditions, c'étoit ratifier ſon eſclavage. Mais la force l'ordon-

noit, il fallut y souscrire ; & alors, pour marque d'honneur, on lui permit de monter à cheval, & de faire porter un harnois devant lui.

Cette servitude ne fut pas longue ; une mort funeste vint en rompre les fers. Mostarshed étoit encore avec le Sultan, lorsque vingt Bathaniens ou assassins, que l'on dit avoir été armés par Masoud lui-même, se jeterent sur ce prince, & le sacrifierent à l'ambition du Sultan. Non-content de lui arracher le jour, ces scélérats lui couperent encore le nez, les oreilles, & le laisserent, par mépris, tout nud sur la place.





RASHED-BILLAH, *à Bagdad*.

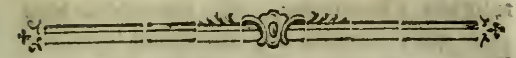
[1134.]

APRÈS l'aſſaſſinat de Moſtarshed, Abu-Safar-Al-Manſor, ſon fils, fut proclamé Emir-Al-Moumenin, ou commandant des Fidèles, & prit le titre de Rashed-Billah. Les habitans de Bagdad l'avoient déja reconnu, du vivant même de ſon pere, pour l'héritier du Califat; de ſorte qu'il monta ſur le trône ſans aucune oppoſition: mais ſon règne fut de courte durée. Le ſultan Maſoud, ayant appris l'inſtallation du nouveau ſouverain, lui fit demander la ſomme à laquelle ſon prédéceſſeur s'étoit ſoumis. Rashed, irrité d'une pareille prétention, qui, d'ordinaire, n'obligeoit que celui qui l'avoit fait naître, refuſe nettement d'y ſouſcrire; &, ſe voyant appuyé des citoyens de la capitale & de quelques princes ennemis de Maſoud, il oſa ſoutenir ſon refus, les armes à la main, & chaſſer de Bagdad les parens, les amis, les officiers du prince Selgiucide. Le Sultan en eſt inſtruit, & vient aſſiéger le monarque, qu'il appelle

rebelle. Après deux mois de résistance, le Calife, abandonné de tout le monde, prend la fuite. Masoud entre dans la ville, assemble les juges, les docteurs de la loi, & les plus habiles juristes Musulmans, & leur remet un écrit de la propre main de Rashed, conçu en ces termes: « Si j'assemble jamais des troupes, si je sors de » Bagdad, & si j'attente aux jours de » ceux qui sont au service du sultan Ma» soud, je me dépose moi-même. » L'assemblée le déclara donc déposé, & l'on supprima son nom dans les mosquées de Bagdad, & dans celles des provinces dépendantes de cette capitale.



MOCTAFI-



MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad*;

ET

HAFEDH-LEDIMILLAH, *en Egypte.*

[1135.]

AVANT même la détrônisation de Rashed, le sultan Masoud avoit choisi son successeur : c'étoit Mohammed, fils de Mostader, oncle du Calife déposé, que son visir lui avoit représenté comme un prince rempli de prudence, de bonté, de vertus, digne enfin du trône de Mahomet. Une nouvelle assemblée des docteurs le proclama : le sultan, toute la cour, tous les ordres de l'état lui jurerent obéissance; & le nouveau monarque prit le nom de Moctafi-Béamrillah. Comme ce prince étoit entiérement redevable de son élévation au despote Selgiucide, il ne songea point à faire usage de son autorité tant que ce sultan vécut; mais, après sa mort, il rentra dans tous les droits de la souveraineté, & régna absolument tout le reste de sa vie.

[1137.]

Barham, visir d'Egypte, professoit la

religion Chrétienne, & favorisoit tous ceux qui, comme lui, adoroient le même Dieu, adoptoient les mêmes principes. Il les élevoit aux charges de l'état, il les combloit de graces; il suffisoit de suivre les étendards de Jesus-Christ, pour être protégé. Plusieurs Musulmans se faisoient baptiser pour parvenir à la faveur du ministre; mais le grand nombre murmuroit; &, quoique l'administration du visir fût irréprochable, les dévots étoient vivement allarmés de voir gouverner l'empire de Mahomet par les plus mortels ennemis de son culte. On se lassa bientôt de murmurer; & les mécontens, excités par l'ambitieux Redwan, qui s'étoit déclaré leur chef, prirent les armes, & vinrent, armés de piques au bout desquelles ils avoient attaché l'Alcoran, investir le palais impérial. Barham, qui avoit toute l'armée à ses ordres, auroit pu facilement dissiper ces mutins; mais, craignant d'augmenter le désordre par l'effusion de tant de sang Musulman dans la capitale, il aima mieux transporter plus loin le théâtre de la guerre, & se retira avec l'élite de ses troupes Arméniennes dans la Haute-Egypte, où Yasal, son frere, étoit gouverneur de la province & de la ville de Kur, laissant à son rival, auquel il ne se sentoit plus en état de résister, la liberté de pousser ses

perfides projets. Mais le barbare l'avoit prévenu par ses artifices : il avoit tellement aigri les Mahométans de Kur, qu'ils avoient massacré le malheureux Yasal ; &, après avoir chargé d'outrage son triste cadavre, ils l'avoient laissé sans sépulture, sur un fumier. Quand Barham parut, ils fermerent leurs portes. Leur résolution intimida les guerriers de l'infortuné visir ; ils l'abandonnerent. Le ministre, resté seul, crut dès ce moment ses affaires désespérées. Il se retira dans un monastere, & se plongea dans la solitude. Redwan, qui avoit forcé le Calife à le déclarer visir, le poursuivit avec la ripidité de la foudre, &, peu de tems après, le fit prisonnier. Mais, ayant appris qu'il avoit embrassé la vie monastique, il le relâcha & lui laissa la vie, par respect pour les préceptes du prophète, qui ordonnoit d'épargner les moines. Cette indulgence n'empêcha pas néanmoins Redwan d'assouvir sa haine implacable contre les Chrétiens, principalement au Caire. Il y entra avec son armée, ruina la plus grande partie de cette ville, & abandonna au pillage les maisons, les églises, les monasteres habités par les disciples de Jesus-Christ. Ce ne furent encore que les premiers coups de son ressentiment. Comme il s'étoit rendu si puissant, que tout le monde, jus-

qu'au Calife, trembloit à ses regards, il exclut, de sa propre autorité, tous les Chrétiens des conseils & des charges civiles & militaires, leur enjoignit de porter des ceintures particulieres, pour les distinguer ignominieusement; les accabla, ainsi que les Juifs, de tailles exorbitantes; &, pour en faciliter le payement, les divisa en quatre classes. En un mot, il porta si loin le despotisme, que le Calife son maître, soit par une basse adulation, soit par une ironie piquante, lui conféra le titre de Roi d'Egypte; qualification inconnue jusqu'alors dans l'empire Fathimite, & que ce monstre pourtant croyoit mériter.

[1141.]

Fiers de la protection du nouveau visir, les Mahométans triomphoient à leur tour, & se vengeoient avec usure des injures & des affronts qu'ils prétendoient avoir reçus des Chrétiens, sous son prédécesseur. Ils devinrent si insolens, par l'appui qu'ils trouvoient auprès de Redwan, que les Chrétiens, ne pouvant plus supporter leur implacable persécution, formerent peu-à-peu un parti puissant contre le visir, qui fut enfin obligé de se réfugier dans la Syrie. Il y rassembla un corps de troupes, & défit ses ennemis dans une premiere bataille; mais, dans une seconde, il fut en-

tiérement vaincu, & forcé, pour ſe dérober à leur fureur, de chercher un aſile dans le palais du Calife, qui lui accorda ſa protection. Cependant, pour ne pas s'expoſer au reſſentiment des Chrétiens, à cauſe des égliſes que Redwan avoit ruinées, & des évêques & des moines qu'il avoit fait maſſacrer, il jugea à propos de dépouiller ce miniſtre impérieux de toutes ſes charges, & rendit aux Coptes leurs anciennes libertés, leurs revenus & leurs priviléges.

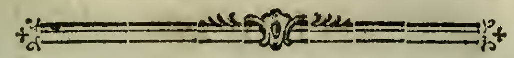
[1146.]

Le ſéditieux Redwan ſe fatigua bientôt de ſa retraite; &, déſeſpéré de n'avoir plus de part aux affaires, quoique le Calife le traitât avec toute l'honnêteté poſſible, il chercha les moyens de s'échapper du palais. Il y réuſſit, en faiſant un trou à la muraille; &, s'étant rendu à Meſr, les Noirs & ſes anciens partiſans ſe déclarerent en ſa faveur. Mais la diviſion ſe mit bientôt parmi les ſéditieux: Redwan voulut l'appaiſer; &, lorſqu'il parloit, un des Noirs lui fendit la tête d'un coup de cimeterre, ce qui épargna au monarque Fathimite la peine d'envoyer des troupes pour les faire rentrer dans le devoir.

[1149.]

Après la mort de cet ambitieux, Hafedh gouverna ſans miniſtre. Seulement, il fit ſolliciter Barham de quitter ſon monaſtere, & de revenir à la cour reprendre la charge que Redwan lui avoit enlevée. Le vertueux Barham conſentit à venir au palais, pour aſſiſter le Calife de ſes conſeils, mais ſans vouloir accepter le viſiriat. Le prince Fathimite ne fit rien de mémorable juſqu'à ſa mort, qui termina ſa carriere à l'âge de ſoixante-dix-ſept ans, dont il en avoit régné vingt. Monarque ordinaire; foible dans la vertu, inconſéquent dans le vice, peu capable de tenir le ſceptre; s'il parut avoir une ombre d'autorité, il la dût aux diviſions de ſes miniſtres, qui plongeoient ſes états dans une eſpece d'anarchie.





DHAFER - BEAMRILLAH, *en Egypte.*

[1150.]

HAFEDH laiſſoit un fils, appellé Abu-Manſour-Iſmaël, qui commençoit alors ſa dix-ſeptieme année. Ce jeune prince monta ſans contradiction ſur le trône Fathimite, prit le titre de Dhafer-Béamrillah, & déclara viſir, ou plutôt ſouverain ſous ſon nom, Naimoddin, l'un des plus grands favoris de ſon pere. Mais Ali, fils de Sélar, un des premiers ſeigneurs de la cour, qui étoit Emir d'Alexandrie & de ſon territoire, aſſembla, dans les provinces occidentales de l'empire, un corps de troupes, qu'il renforça des garniſons voiſines, & forma une armée puiſſante, à la tête de laquelle il s'avança vers le Caire. Rien ne s'oppoſe à ſon approche ; les portes de la capitale tombent à l'aſpect de ſes guerriers: Naimoddin prend la fuite ; & l'heureux Ali met le comble au triomphe de ſon ambition, en forçant ſon ſouverain de le déclarer ſon collégue.

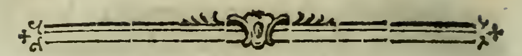
[1151.]

A peine le nouveau visir se vit-il affermi dans la dignité qu'il venoit d'usurper, qu'il parut vouloir faire un usage légitime de sa puissance. Par l'avis de plusieurs docteurs Musulmans, il abolit ces marques ignominieuses par lesquelles quelques-uns de ses prédécesseurs avoient voulu que les Chrétiens fussent distingués. Mais cette trompeuse équité étoit produite par une fine politique. A la faveur de cette indulgence, il se flattoit de tirer de grosses sommes de ceux qui en étoient l'objet. Personne ne s'y méprit ; les bourses resterent fermées ; &, au bout de trois jours, Ali annulla les nouvelles ordonnances, pour faire revivre les anciennes. Il projetta même contre eux la plus terrible vengeance. Mais, tandis qu'il formoit les desseins les plus cruels, Nasr, fils d'Al-Abbas, gouverneur de Belbéis, le déposa & le tua, & fit donner à son pere la charge importante de visir.

[1154.]

Nasr étoit beau, & les charmes de sa personne étoient relevés par les graces de la jeunesse. Le Calife, dont le cœur étoit sensible aux attraits de la figure, ne put

voir long-tems, sans un vif intérêt, le fils de son visir. Bientôt cette inclination devint une passion aussi violente que détestable. Il osa faire au jeune homme les propositions les plus monstrueuses. Les refus, loin de rallentir ses infâmes poursuites, ne firent qu'allumer davantage les flammes abominables qui dévoroient son cœur. Il lui proposa de tuer son pere, avec promesse de le déclarer visir à sa place, & de le combler de toutes les faveurs capables de séduire un sujet. Al-Abbas fut instruit, par son fils, des instances du Calife, des conseils qu'il lui donnoit, du prix qu'il attachoit à leur exécution. Tous deux en eurent horreur; tous deux convinrent d'immoler un prince dont les vices déshonoroient le sceptre du grand prophète. Ils inviterent Dhafer, avec deux de ses favoris, à une fête secrette; &, profitant de l'occasion, ils les massacrerent tous trois, & jetterent leurs corps dans un puits. Mort déplorable, mais que l'on pourroit excuser, si les attentats & les désordres des souverains étoient des titres suffisans pour armer leurs sujets, au mépris de l'obéissance qu'ils leur ont jurée!



FAYEZ - BENASRILLAH, *en Egypte*, ET MOCTAFI-BEAMRILLAH, *à Bagdad.*

[1155.]

LE lendemain de l'aſſaſſinat de Dhafer, Al-Abbas ſe rendit au palais, où tout étoit dans le trouble, parce que le Calife ne paroiſſoit point. Il feignit d'être allarmé lui-même, & s'empreſſa de le chercher de toutes parts. Après d'inutiles perquiſitions, le perfide viſir, pour mieux cacher ſon crime, prit l'extérieur d'un homme pénétré de douleur & d'indignation, & condamna les deux freres du monarque défunt & leur couſin-germain à périr ſur un échafaud, comme coupables du meurtre de leur ſouverain. Enſuite il tira du ſérail & d'entre les mains des femmes, le fils de Dhafer, qui n'avoit pas cinq ans; le fit proclamer Calife, ſous le nom de Fayez-Benaſrillah, & contraignit tous les grands à lui prêter le ſerment de fidélité. Cette conduite n'empêcha pas que le jeune prince ne fût tellement ſaiſi à la vue des corps de ſes oncles & de tous

ceux que le cruel visir avoit fait égorger, qu'il perdit l'esprit. En vain employa-t-on les remèdes pour rétablir les organes de son cerveau dérangé; tout l'art des médecins échoua contre le mal; &, depuis ce funeste spectacle, le nouveau Calife n'eut jamais le libre exercice de sa raison.

[1156.]

Le superbe ministre, ayant écrasé tout ce qui pouvoit faire ombrage à son ambition, se livra tout entier à son caractere impérieux, & franchit toutes les bornes qu'il avoit gardées jusqu'alors. Mais son despotisme le rendit bientôt odieux à tous les Musulmans; & la cour & l'armée le soupçonnerent de concert d'avoir immolé le Calife à sa tyrannie. Cette défiance s'accrédita dans le secret, & fit des progrès rapides. En moins de deux mois, Al-Abbas vit s'armer contre lui tous les sujets de Fayez : les dames elles-mêmes couperent des boucles de leurs cheveux; &, les ayant attachées au bout des lances, en signe de douleur, elles les envoyerent au général des troupes de l'empire, le conjurant de venger la mort du souverain sur d'indignes ministres qui en étoient coupables. Ce capitaine, cédant sans beaucoup d'efforts à ces vives instan-

ces, rassemble ses guerriers, & se met en devoir d'arrêter le visir & son fils. Ils le préviennent par la fuite, & se réfugient dans les pays que les Croisés avoient conquis depuis quelques années. La sœur de Dhafer s'adresse à eux; &, à force de présens & de promesses, elles les engage à s'assurer des deux traîtres. Les Croisés font aussi-tôt marcher quelques détachemens qui les rencontrent & attaquent leur escorte. Le combat est sanglant. Les deux assassins & les compagnons de leur fortune se défendent en désespérés. Al-Abbas perd la vie : son fils est chargé de fers; & les Francs le font conduire au Caire, après s'être emparé des richesses immenses que ces fugitifs avoient emportées avec eux. Le malheureux Nasr fut livré à l'implacable ressentiment de la princesse dont il avoit excité la juste vengeance. Elle lui écrasa, dit-on, & lui mit en piéces la main droite, tandis que les autres dames de la cour lui arrachoient, avec des tenailles rouges, la chair de dessus les os. On ajoute même qu'elles en mangerent. Il respiroit encore, malgré ces affreux tourmens, lorsqu'on l'attacha à un gibet, au milieu de la capitale; &, quand il eut cessé de vivre, on réduisit son cadavre en cendres.

[1157.]

Après cette terrible exécution, Fayez conféra la dignité de visir au général de l'empire. Un des premiers soins de ce nouveau ministre fut de faire chercher le corps de Dhafer ; & il le découvrit par le moyen d'un des domestiques d'Al-Abbas, qui lui indiqua le puits où il avoit été jetté avec les corps de ses deux favoris. Il fit inhumer celui du malheureux prince avec toute la magnificence convenable à un si grand monarque ; & le zèle du visir pour la mémoire de ce despote lui concilia les cœurs de tous les Egyptiens.

[1158.]

Moctâfi-Béamrillah meurt à Bagdad, à l'âge de soixante-six ans, dont il en avoit régné vingt-quatre. Comme il devoit son élévation au crédit de Masoud, il ne prit aucune part au gouvernement tant que ce Sultan vécut; mais, après sa mort, il recouvra son autorité, & n'en laissa aucune à Malec Shah II, successeur du prince Selgiucide, & demeura seul maître dans ses états, qui comprenoient l'Arabie & l'Irak Babylonienne. Peu de tems avant sa mort, ce prince avoit dé-

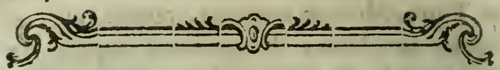
claré Joſeph, ſon fils, pour ſon ſucceſſeur. Une de ſes concubines, qui avoit de lui un fils nommé Abu-Ali, voyant que ſa maladie devenoit dangereuſe, forma le deſſein d'aſſaſſiner Joſeph, ſe flattant de frayer par ce moyen à ſon fils le chemin du trône. Elle engagea dans ſon parti un grand nombre des femmes du palais, qu'elle arma de couteaux pour le maſſacrer quand il viendroit viſiter ſon pere. Un petit eunuque, que Joſeph envoyoit continuellement pour s'informer de l'état du vieux Calife, & qui vit ces femmes avec leurs couteaux à la main, l'inſtruiſit du complot. Il prit alors une cotte de mailles; &, l'épée à la main, il ſe rendit au palais. A peine y fut-il entré, que ces Mégeres l'aſſaillirent; mais il ſe défendit ſi bien qu'il en bleſſa pluſieurs; puis, avec le ſecours du gouverneur du palais, qu'il avoit inſtruit de cette conjuration, & de quelques-uns des valets-de-chambre du monarque moribond, il les mit en fuite. Abu-Ali & ſa mere tomberent entre ſes mains; & il ſe contenta de les faire mettre en priſon. Mais il traita plus rigoureuſement les femmes qui avoient entrepris de lui ôter la vie; les unes furent exécutées publiquement, & les autres précipitées dans

le Tigre. Moctafi expiroit, tandis que ces ſcènes ſanglantes ſe paſſoient auprès de lui. Joſeph, ſe voyant ſans rival, célébra ſes obſéques, & ſe fit proclamer ſous le nom de Moſtanjed-Billah.

[1160.]

Fayez-Benaſrillah termine ſes jours, dans la ſixieme année de ſon Califat, & dans la onzieme de ſon âge. On peut regarder le tems qu'il ſiégea ſur le trône Fathimite comme un véritable interrègne, puiſqu'il fut mineur & inſenſé juſqu'à ſa mort.





MOSTANJED-BILLAH, *à Bagdad*, ET ADED-LEDINILLAH, *en Egypte.*

[1160.]

LE ſucceſſeur d'Al-Abbas dans le viſiriat avoit, comme preſque tous ceux qui l'avoient précédé, porté le deſpotiſme à ſon comble, ſous le nom du ſouverain. Revêtu du titre faſtueux de Seigneur des Seigneurs, il aſſerviſſoit les grands de l'empire, il tyranniſoit les peuples, il multiplioit les impôts & les charges des ſujets; en un mot, il n'oublioit rien pour ſe rendre exécrable. La mort de Fayez lui donna lieu d'affermir encore ſon odieuſe puiſſance, en le laiſſant maître du choix du ſouverain. La ſucceſſion au trône ne pouvoit regarder que des princes collatéraux : pluſieurs avoient droit d'y prétendre; le viſir élut Abdallah, fils de l'Emir Yuſep, (Joſeph) qui deſcendoit du Calife Hafedh, & le fit proclamer ſous le nom d'Aded-Ledinillah.

Le tout-puiſſant miniſtre devoit, ce ſemble, ſe promettre des jours heureux & floriſſans ſous le règne d'un monarque qu'il

qu'il avoit élevé lui-même. Ses espérances furent tristement déçues. Un jour qu'il entroit dans le palais, quelques scélérats, apostés, dit-on, par la tante du nouveau Calife, le poignarderent. Il ne fut pas tué sur la place; on le transporta chez lui, d'où il envoya un de ses favoris au Calife, pour lui reprocher sa mort. Aded se justifia par les plus grands sermens; &, pour prouver qu'il n'avoit aucune part à cet attentat, il livra sa tante au visir, qui lui fit aussi-tôt trancher la tête en sa présence. Content de cette vengeance, le ministre expira, après avoir eu le crédit de faire déclarer son fils héritier de sa dignité. Les historiens conviennent qu'il possédoit dans un degré supérieur l'art de la guerre; qu'il étoit habile politique; qu'il entendoit le détail difficile du gouvernement; qu'il joignoit à la plus séduisante éloquence un talent décidé pour la poësie: mais son orgueil, son avarice, ses cruelles exactions éclipsoient tellement l'éclat de ses bonnes qualités, qu'il étoit universellement détesté, & que sa mort fut regardée comme un événement heureux pour l'Egypte.

[1162.]

Son fils, nommé Zaric, prit le titre de Roi juste, & le démentit dès le com-

mencement de ſon miniſtere. Un officier d'un grand mérite, appellé Shawer, fut inſulté par Haſan, neveu du nouveau viſir. Shawer ſe plaignit, ſans être écouté; Haſan même, fier du crédit dont il jouiſſoit auprès de ſon oncle, ajouta l'outrage à l'inſulte; &, pour faire connoître au complaignant juſqu'où alloit le mépris qu'il lui portoit, il lui envoya une boëte qui renfermoit un de ces fouets dont on ſe ſervoit pour châtier les eſclaves. Shawer alors ſortit du Caire, & ſe retira avec ſes amis & ceux qui lui étoient attachés dans les déſerts voiſins d'Alexandrie. Là, tous les Muſulmans qui avoient quelques ſujets de mécontentemens contre le miniſtre actuel, ou que l'amour de la nouveauté tranſportoit, vinrent ſe joindre à lui; & bientôt il ſe vit à la tête d'une armée de dix mille chevaux, avec laquelle il entra ſur les terres du viſir, les mit au pillage ſans oppoſition; puis, s'avançant vers le Caire, il menaça cette capitale & la cour de porter dans leur ſein l'incendie, le carnage & la mort.

A l'approche de ce terrible ennemi, Zaric, ſaiſi d'effroi, loin de prendre les meſures néceſſaires pour lui réſiſter, ne penſa qu'à ſe réfugier avec ſa famille & ſes richeſſes dans quelque place ſûre,

Sa fuite fut auſſi ſecrette que honteuſe. Il jetta ſes pierreries, qui étoient d'un prix ineſtimable, & qui égaloient preſque le revenu annuel de l'Egypte, dans une bourſe, & mille dinars dans une autre, les mit ſous la ſelle de ſon cheval, & diſparut à toute bride dans le déſert, ſans oſer ſe fier à perſonne pour l'accompagner ou lui donner connoiſſance de ſon évaſion.

Cependant le Calife & ſa cour, également allarmés des progrès de Shawer, & de la puſillanimité du miniſtre, étoient dans la derniere conſternation. Afin de prévenir de plus fâcheuſes ſuites de la part de ce capitaine, Aded eut recours à un expédient efficace qui l'appaiſa : ce fut d'élever ce guerrier à la dignité de viſir, en la place du fugitif Zaric. Ce malheureux miniſtre venoit de tomber entre les mains d'un détachement des troupes de Shawer; ils le pillerent, le dépouillerent, & le laiſſerent tout nud dans le déſert, où il reſta juſqu'à ce qu'il fût preſque mort de faim & de froid. A la fin néanmoins, ayant été reconnu, Jacob, l'Emir des Arabes, le fit conduire dans ſa tente, & l'envoya, ſous bonne eſcorte, au Caire.

Quelle dut être ſa ſurpriſe & ſa con-

fuſion, en trouvant un aſyle dans un ſéjour où il ne devoit trouver que des fers ! Shawer, qu'il avoit ſi indignement offenſé, le reçut en ami, lui prodigua les marques de la plus généreuſe pitié, & des appartemens dans ſon palais, où il le fit traiter avec toute l'honnêteté poſſible. Une bienfaiſance ſi peu méritée n'empêcha point cet hôte ingrat de tramer la plus noire trahiſon contre ſon bienfaiteur, & de tâcher d'exciter les Emirs d'Egypte à la révolte ; tandis que le trop humain Shawer, bien loin de ſoupçonner ſa perfidie, le traitoit plutôt en frere qu'en priſonnier coupable, l'admettoit à ſa table, & ne faiſoit pas difficulté de le conſulter ſur les affaires d'état les plus importantes. A la fin, cet homme dangereux ayant tenté de ſe ſauver, Tay, fils du viſir, en eut bientôt connoiſſance, conçut des ſoupçons ; &, s'en étant éclairci, il découvrit tant de trames criminelles, que, dans un tranſport de colere, il courut à l'appartement du traître, & lui trancha la tête d'un coup de ſabre. Enſuite il révéla le crime & l'ingratitude de Zaric à toute la cour. Shawer eut encore la généroſité de le pleurer & de blâmer la trop prompte indignation de ſon fils.

[1163.]

A peine le visir étoit-il délivré de cet ennemi secret, qu'un nouveau rival, nommé Dargan, prit ouvertement les armes pour le dépouiller de sa dignité. La fortune seconda l'audace du rebelle; Shawer fut vaincu dans une bataille, & contraint de se sauver en Syrie, après avoir vu périr Tay, son fils, à ses côtés. L'infortuné ministre implora la protection de Noraddin, l'Emir Atabech de Damas; il promit de lui donner annuellement le tiers des revenus de l'Egypte, s'il vouloit l'assister de toutes ses forces, & le rétablir dans le visiriat, dont Dargan venoit de s'emparer; &, comme il connoissoit la haine implacable de Noraddin contre les Chrétiens, il lui peignit l'Egypte en proie aux nombreux bataillons des Croisés, qui, fiers de leurs succès, menaçoient de leur joug tous les états des princes Musulmans. Le monarque, séduit par ces raisons, promit tout au fugitif Shawer; &, par son ordre, Asadoddin, surnommé Shairamb, entra en Egypte avec une armée nombreuse, destinée à chasser les Chrétiens, & à déposséder Dargan.

Cet usurpateur s'étoit affermi dans sa dignité. Toutes les charges de l'empire

étoient au pouvoir de ses freres, de ses parens & de ses créatures ; tout trembloit devant lui. Mais, pour rendre son autorité durable, il avoit fait une faute qui entraîna sa ruine, & qui causa bientôt la chûte de l'empire Fathimite. Tous les officiers, tous les gens de guerre, tous les Emirs attachés aux intérêts de Shawer avoient été immolés à l'ambition de son rival ; attentat funeste, qui dépouilloit l'Egypte des seuls citoyens qui pouvoient la défendre, & qui offroit, pour ainsi dire, la conquête de cette riche contrée à la premiere puissance qui voudroit l'entreprendre. Dargan fut vaincu, & Shawer rétabli ; mais, dès qu'il se vit en possession de sa premiere autorité, au lieu de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec Noraddin, au lieu de lui rembourser les frais de l'expédition, il fut assez peu politique & assez ingrat pour refuser de payer la moindre partie de la somme stipulée ; & pour contracter avec les Chrétiens croisés une alliance qui ne pouvoit que déplaire au souverain de Damas.

Aded voyoit avec une sorte d'indifférence toutes ces grandes révolutions qui agitoient son empire ; il lui importoit peu qui régnât sous son nom. Quel que fût le visir que lui donnât le sort, il en étoit l'esclave ; & c'eût été fait de lui, s'il eût

osé tenter de briser ses fers. Un trait prouvera combien sa dépendance étoit servile. Zaga, empereur d'Abissinie, avoit usurpé le trône ; l'Abuna, ou métropolitain de ce vaste état, ne cessoit de lui reprocher son injustice. Le zèle du prélat devint odieux, & le monarque résolut de le déposséder de son siége. Un ambassadeur vint de sa part solliciter le Calife & son visir d'obliger Marc, patriarche d'Alexandrie, de qui dépendoit l'église d'Abissinie, à lui envoyer un nouvel Abuna, au lieu de celui qui occupoit cette dignité, dont il le jugeoit indigne. Marc refusa généreusement de se prêter à cette iniquité ; & cette affaire causa une contestation fort vive entre le Calife & son visir. Le despote prétendoit, avec raison, qu'on ne pouvoit, sans violer les loix les plus sacrées, contraindre un patriarche d'agir contre les canons de son église ; & le ministre soutenoit que c'étoient-là des scrupules auxquels on ne devoit pas avoir égard quand il s'agissoit d'obliger un souverain puissant, & qu'il falloit ordonner au patriarche de céder à ses instances. Le Calife répliqua que, loin de l'y contraindre, il lui défendoit de se rendre. Le visir menaça, le monarque se tut ; & Marc fut jetté dans une prison, jusqu'à la mort du ministre.

[1167.]

Shawer ratifie les traités faits avec les Francs, & se ligue avec eux contre Noraddin, pour l'attaquer dans ses propres états, pendant qu'il y étoit occupé à calmer quelques révoltes. Le visir regardoit cette démarche comme le seul moyen d'empêcher ce conquérant d'envoyer davantage ses troupes en Egypte. A cette nouvelle, Asadoddin, général du monarque Syrien, fier des avantages qu'il avoit remportés, rentre dans les domaines Fathimites, prend quelques villes; mais, attaqué tout-à-la-fois par le ministre du Calife & par les Chrétiens, il se voit assiégé dans son propre camp. Noraddin l'apprend, traite avec les Croisés, & délivre son général, qui, plein de vengeance, ne songe qu'à punir l'ingratitude & la perfidie de Shawer. Une victoire complette le conduit aux portes d'Alexandrie, qui lui sont ouvertes. Il confie cette place importante au fameux Saladin, son neveu, pour voler à d'autres triomphes, & pour accabler d'un même coup, s'il étoit possible, les Egyptiens & les Francs.

Ces derniers s'étoient rendus maîtres de Belbéis ou Péluse, dont ils avoient massacré ou chargé de fers la plûpart des habitans. Encouragés par ce succès, ils

assiégeoient le Caire, où Shawer & le Calife s'étoient renfermés, résolus de s'y défendre jusqu'au dernier soupir. Malgré la plus héroïque résistance, cette capitale alloit succomber sous les efforts des Croisés, si Aded n'eût imploré le secours de Noraddin. La priere du monarque Fathimite fournissoit au souverain de Damas la plus belle occasion de conquérir l'Egypte, & d'en chasser les Chrétiens. Une armée de quatre-vingt mille chevaux vint renforcer celle d'Asadoddin, & marcha vers la place assiégée, sous les auspices de ce capitaine. A son approche, les Croisés disparoissent ; & le général Syrien est reçu dans le Caire comme un libérateur. Le Calife l'invite à se rendre au palais, où il le reçoit avec les plus grandes marques de distinction & de reconnoissance. Il lui donne le titre & le pouvoir de Sultan ; le comble de dons magnifiques, & prodigue à Saladin qui l'avoit suivi dans cette expédition, & à tous les officiers Syriens, toutes les richesses accumulées dans ses trésors. Shawer lui-même, à qui sa conscience reprochoit la violation de tous ses engagemens, le disputoit à son maître en attentions & en égards. Il invite Asadoddin, son neveu, & les autres chefs de l'armée à un festin splendide qu'il avoit préparé, disoit-il, pour ses protecteurs &

ſes vengeurs. Mais ces dehors trompeurs cachoient le perfide deſſein de les faire périr. Le général en fut inſtruit, & fit arrêter le traître, que, par ſon ordre, Saladin jetta dans un cachot. A cette nouvelle, Aded envoya un de ſes miniſtres au capitaine Syrien, non-ſeulement pour lui proteſter qu'il n'avoit aucune part au complot de Shawer, mais auſſi pour lui demander la tête de cet indigne viſir. On la lui coupa ſur le champ, & on l'envoya ſur la pointe d'une lance au Calife. Pour reconnoître ce ſervice, le ſouverain Fathimite honora Aſadoddin de la robe de viſir, & des autres marques de cette dignité, & lui donna le titre de Roi victorieux. Ce général prit auſſi-tôt poſſeſſion du palais de ſon prédéceſſeur, & fit ſon entrée ſolemnelle dans la capitale, avec un cortège convenable ; ce qui n'empêcha pas que la populace & les ſoldats ne ſe ſoulevaſſent contre lui, & ne l'attaquaſſent avec beaucoup de furie, lorſqu'il traverſoit la ville ; de ſorte que, pour prévenir leurs inſultes, il ne trouva pas de meilleur expédient que de leur crier : « Le » Calife vous abandonne les immenſes ri» cheſſes que Shawer a amaſſées durant » ſon miniſtere. » On s'empreſſa de courir au palais de ce miniſtre ; on le pilla ; on le dépouilla de tout ce qui étoit de

quelque valeur, & le nouveau visir fut reçu avec de grandes acclamations, & les démonstrations de la joie la plus vive & la plus sincère. Les poëtes & les orateurs célébrerent à l'envi son élévation à la dignité suprême; mais il n'en jouit pas long-tems, puisqu'il mourut d'un excès de débauche, deux mois & cinq jours après.

[1169.]

Saladin étoit le plus jeune des Emirs qui aspiroient à la dignité de visir; mais ses brillantes qualités, ses vertus, son courage & sa prudence dont il avoit donné mille preuves éclatantes, lui assuroient la supériorité sur tous ses compétiteurs. Aussi le Calife, soit par estime pour son rare mérite, soit par crainte de son ressentiment, lui conféra-t-il la place de son oncle; & ce choix fut généralement approuvé, à l'exception de quelques Emirs que le nouveau ministre gagna bientôt, en leur distribuant les trésors de son prédécesseur, & la plus grande partie des richesses du monarque qui venoit de le proclamer Roi & Défenseur de l'empire de Mahomet. Le premier usage que Saladin fit de sa puissance, fut de la rendre absolue, sans paroître néanmoins agir autrement que comme général de No-

raddin, ſous le nom duquel il cachoit toutes ſes démarches ambitieuſes. Il lui importoit de ménager ce redoutable potentat, qui avoit encore en ſon pouvoir ſon pere & toute ſa famille. Il vint à bout de l'attirer en Egypte; & alors il ne ſe comporta plus qu'en politique habile à l'égard du Sultan de Damas, ſeulement pour l'empêcher de ſe déclarer contre lui, avant qu'il eût affermi les fondemens de la nouvelle monarchie qu'il prétendoit élever ſur les débris du Califat.

[1170.]

Tandis que les ſouverains Fathimites étoient en Egypte ſur le penchant de leur ruine, Moſtanged-Billah terminoit à Bagdad un règne paiſible & heureux, par la perfidie d'un ſujet qui avoit abuſé de ſes graces. Ce prince étoit dangereuſement malade, lorſqu'ayant appris que Kimar, préfet de ſon palais, tramoit une conſpiration, il chargea ſon médecin d'ordonner de ſa part à ſon viſir de faire pendre cet ambitieux. Le viſir, qui étoit du complot du préfet, lui communiqua les ordres du ſouverain; & tous deux, comprenant que leur perte étoit certaine, ſi le Calife recouvroit la ſanté, réſolurent de le prévenir. Ils ſe tranſporterent dans ſon appartement avec quelques-uns de leurs

amis, l'enleverent par force, & l'enfermerent dans un bain, où cet infortuné monarque expira, après avoir gouverné, sans ministre, l'espace de onze ans. Prince digne des plus grands éloges, & d'un meilleur sort, par son amour pour la justice. Ayant fait mettre en prison un calomniateur, un des grands de sa cour lui offrit deux mille dinars pour la délivrance du coupable: « Je vous en donnerai dix mille, » lui répondit l'équitable Calife, si vous » pouvez découvrir un autre homme qui » ait toutes les mauvaises qualités de celui » pour lequel vous intercédez ; car je » desire extrêmement purger mes états de » cette peste. »





MOSTADI-BEAMRILLAH.

[1170.]

LE jour même de la mort de Mostanged, Abu-Mohamed-Hassan, son fils, fut proclamé par tous les domestiques de son pere; &, le lendemain, les principaux seigneurs de la cour & les députés du peuple lui prêterent le serment de fidélité. Il prit alors le nom de Mostadi-Béamrillah, & confirma dans leurs charges ce même Kimar & ce même visir qui avoient sacrifié l'auteur de ses jours. Ces deux ministres étoient trop puissans pour être dépossédés & punis sans danger. Le nouveau souverain attendit du tems & de sa politique le soin de châtier leur horrible attentat.

[1171.]

Noraddin étoit Sonnite, c'est-à-dire, de la secte opposée à celle qui reconnoissoit les descendans d'Ali & les Califes Fathimites pour seuls & véritables Imans de la religion de Mahomet, & qui traitoit d'hérétiques les Ommiades & les Abbassides. Afin de complaire au monarque

Syrien, Saladin entreprend d'abolir à jamais la puiſſance des princes qui régnoient depuis près de trois ſiécles, ſous le nom de deſcendans du prophète, & de réunir ſous un ſeul chef ſpirituel ceux qui n'adoroient qu'un même Dieu, & qui ne révéroient qu'un même apôtre. C'étoit un coup auſſi dangereux que hardi; mais il avoit tout diſpoſé pour le frapper ſûrement; & d'ailleurs les circonſtances favoriſoient l'exécution de ce projet. Aded étoit malade & preſque mourant. Environné d'eſclaves dévoués aux ordres du Sultan, ſans appui, ſans conſeil, réduit à lui-même au milieu de ſes vaſtes palais, il n'avoit ni la force de prévoir, ni le pouvoir de prévenir cette funeſte cataſtrophe. Les Sonnites occupoient toutes les charges de l'empire; fiers de la protection d'un ſouverain à qui rien n'oſoit réſiſter, ils propageoient publiquement leur doctrine, & ne ceſſoient d'humilier les Shiïtes, ou partiſans d'Ali, qui, ſi long-tems, les avoient forcés de ramper dans le ſilence. Leur triomphe fut à ſon comble, lorſqu'avant même qu'Aded fût expiré, Saladin fit ſupprimer des prieres & de tous les actes publics le nom de ce prince, pour y ſubſtituer celui de Moſtadi-Béamrillah.

On rapporte que, quelque tems avant

ſa dépoſition, Aded vit en ſonge un ſcorpion, qui, ſortant d'une moſquée qu'il avoit fait bâtir, & qui portoit ſon nom, vint à lui & le piqua. Cette viſion nocturne jetta dans ſon ame une telle terreur, qu'il ſe réveilla tout tremblant, & fit aſſembler tous ceux qui paſſoient pour habiles dans l'art d'interpréter les ſonges. Ils convinrent unanimement qu'il ſortiroit de cette moſquée quelqu'un qui lui feroit du mal. Le Califе, encore plus effrayé de l'explication que du ſonge même, ordonne de lui amener celui qui préſidoit dans le temple. On conduit à ſes pieds un religieux nommé Nagmeddin; le monarque l'interroge : le Sofi répond avec préciſion & ſimplicité; & ſes paroles naïves diſſipent les ſoupçons & les craintes du deſpote. Il le crut trop foible & trop ſincère pour être capable de jamais lui nuire; il le combla de préſens, le renvoya & ſe recommanda à ſes prieres. Cependant, lorſque Saladin entreprit d'anéantir le règne des Fathimites, & que, pour colorer ſa démarche des dehors de la juſtice, il eut convoqué dans ſon palais tous les docteurs & tous les Imans de la capitale, ce même Nagmeddin fut le premier qui oſa dire : « Que » les deſcendans d'Ali étoient indignes du » califat, par les excès dont ils avoient dés-

» honoré

» honoré cette dignité ſuprême, & qu'on » devoit les mettre au nombre des infidèles.» Cet avis fut généralement approuvé, & l'on regarda cet événement comme l'accompliſſement du ſonge du ſcorpion.

Après la mort d'Aded, que le Sultan fit inhumer en grande pompe, la famille de cet infortuné monarque fut enfermée dans un endroit écarté du palais, ſous une forte garde; & tous ſes eſclaves furent donnés, vendus, ou mis en liberté. Saladin s'empara de tous ſes tréſors & des richeſſes immenſes que deux ſiécles de faſte avoient accumulées dans les appartemens des Califes. Sans parler d'une infinité de riches tapis, d'habillemens magnifiques, de vaſes de porcelaine & de cryſtal de grand prix, de joyaux & de perles d'une valeur ineſtimable, on remarquoit une émeraude qui avoit une palme & demie de long; un rubis qui peſoit dix-ſept drachmes arabiques, & qu'on appelloit, à cauſe de ſon extrême volume, la montagne de rubis, & une perle de la groſſeur d'un œuf de pigeon. Il y avoit encore dans le palais un tambour bien ſingulier, qui guériſſoit de la colique ceux qui le frappoient, & qui fut briſé par des gens qui n'en connoiſſoient pas l'admirable vertu. Enfin la bibliothèque ſeule ſuffiſoit pour donner une juſte

idée de l'opulence des princes Fathimites. Elle étoit composée de cent mille gros volumes, ouvrages des seuls auteurs Musulmans, & que l'on communiquoit aux sçavans curieux de les consulter.

Aussi-tôt qu'on eut appris à Bagdad la nouvelle de l'abolition du califat en Egypte, & que l'on y avoit prié dans toutes les provinces pour Mostadi, on fit des réjouissances publiques pendant plusieurs jours dans cette capitale. Le monarque Abbasside, plein de reconnoissance, envoya à Noraddin & à Saladin des vestes d'étoffes précieuses, & de riches présens. Par son ordre, on distribua la moitié de ses trésors à tous les Sofis, qui les premiers avoient opiné & agi en sa faveur; & l'on porta au Caire les étendards noirs, dont les Abbassides se servoient. Une chose bien digne de remarque, c'est que cette grande révolution s'opéra sans la moindre effusion de sang, quoique les Egyptiens fussent attachés aux Alides depuis tant d'années. Afin de rendre cette innovation durable, Saladin dépossédа tous les Cadis qui faisoient profession de la secte d'Ali, & les remplaça par ceux qui suivoient les principes contraires. Il révoqua aussi tous les gouverneurs qui étoient Shiites, & donna leurs postes aux Emirs qui pensoient comme lui.

[1173.]

Mohammed, fameux poëte Persan, meurt à Samarcande, à l'âge de quatre-vingts ans. Né avec un esprit vif & enjoué, il se fit rechercher dès sa plus tendre jeunesse par les plus belles sociétés ; & il n'y avoit point de Musulmans riches qui ne l'admissent dans leurs parties de débauches qu'il animoit en les partageant, & qu'il égayoit par ses plaisanteries. Il s'avisa d'aimer une jeune fille qui étoit inaccessible, & que d'austères parens prenoient soin d'éloigner de tous les piéges séducteurs de l'amour. Le desir de dévoiler ses feux à cette belle captive rendit le poëte ingénieux : il se mit à faire des aiguilles ; il les alla débiter à l'idole de son cœur ; & l'heureux succès de ce stratagême lui fit donner le surnom de Souzeni, c'est-à-dire faiseur d'aiguilles, qu'il se fit gloire de porter dans la suite. Il est des hommes qui, dans les plaisirs même les plus piquans & les plus variés, éprouvent une sorte de satiété qui les en éloigne enfin. Souzeni fut de ce nombre. Il abandonna tout-à-coup les vains amusemens qui l'avoient tant occupé, pour se livrer aux pénibles exercices de la pénitence, sous la conduite de quelques docteurs célèbres. Il commença cette nouvelle carriere par le pélerinage de la Mec-

que ; puis, ſe confinant dans une ſolitude, il immortaliſa ſes auſtérités par un ouvrage fameux, composé de huit mille vers, dans leſquels ſa verve féconde répand ce qu'il y a de plus pathétique & de plus touchant pour déplorer les égaremens de ſa jeuneſſe. On en peut juger par cette priere qu'il adreſſe au Très-Haut. « Seigneur, j'offre à ta majeſté ſouveraine » quatre choſes qui ne ſe trouvent point » dans tes tréſors : le néant, l'indigence, » le péché & le regret. »

Cet enfant des Muſes Muſulmanes avoit le talent ſingulier de faire des reparties ſoudaines, que ſes contemporains eſtimoient beaucoup, mais dont peut-être nous ne ferions point le même cas. Il tenoit une coupe remplie d'une liqueur toute bouillante. « Le hamin (*) qu'on te » fera bientôt avaler dans l'enfer, lui dit » un mauvais poëte, ſera bien plus chaud » encore. --- Je le crois, répondit Souzeni ; mais alors il me ſuffira de lire un » ſeul de tes vers, pour le rendre plus » froid que la glace. » Un de ſes rivaux, très-diſgracié de la nature, avec lequel il venoit d'avoir une conteſtation fort vive, ayant remarqué le coloris enflammé de ſon

(*) Boiſſon des damnés, ſuivant les rêveries de l'Alcoran.

visage, & regardant cette rougeur comme un préjugé favorable à l'opinion qu'il avoit soutenue, le pressa de lui en dire la raison: » Je crains, dit Mohammed, que Dieu, » pour me punir de mes crimes, ne me » fasse aussi laid que vous. » Un autre versificateur, dont le nez étoit fort long, se plaignit un jour de ce qu'il l'avoit désigné, dans un de ses ouvrages, par une épithète fort injurieuse. « Au reste, ajouta-t-il, je » ne suis point vindicatif, & je sçais sup» porter les outrages sans ressentiment. » — On le voit bien, repartit Souzeni, » puisque depuis quarante ans vous sup» portez, sans murmure, un nez aussi long » & aussi incommode que le vôtre. » Ce poëte tiroit son origine d'un des premiers compagnons de Mahomet.

[1178.]

Des deux scélérats qui avoient arraché le jour à Mostanged, Mostadi n'avoit pu sacrifier à la mémoire de ce prince que le seul visir : Kimar, loin de redouter le courroux du monarque, bravoit de jour en jour sa puissance, en augmentant celle qu'il avoit usurpée. Aimé des troupes de l'empire qu'il commandoit en chef, il auroit à la fin asservi de nouveau le califat, si le nouveau visir, ministre habile, n'eût résisté, avec le plus intrépide courage, aux

progrès de ſon ambition. Kimar, irrité de trouver perpétuellement ſur ſes pas un ennemi ſi dangereux, réſolut de s'en défaire tout-à-coup; il fait inveſtir ſon palais par une foule de ſoldats; le viſir ſe réfugie dans celui du Calife. Kimar l'y pourſuit, croyant que le ſouverain, intimidé par ce coup hardi, s'empreſſeroit de lui livrer le miniſtre. Mais auſſi-tôt que Moſtadi eut entendu le bruit que faiſoit cette ſoldateſque effrénée, il parut ſur un balcon, & dit au peuple qui s'étoit tumultueuſement aſſemblé : « Vous voyez, mes enfans, l'in-» ſolence de Kimar; par ce nouvel ou-» trage, qui met le comble à ſes forfaits, » vous voyez juſqu'où il prétend m'avilir. » Pour punir cet attentat, je vous aban-» donne tous ſes biens, & je me réſerve » ſeulement le châtiment de ſa perſonne.» A ces mots, le peuple court en foule à la maiſon du général; Kimar y vole pour la défendre : ſes efforts ſont inutiles; le peuple triomphe des ſoldats; &, tandis que le perfide Kimar prend une fuite ſoudaine, ſes immenſes richeſſes deviennent la proie des habitans de Bagdad. Un d'entr'eux, qui étoit fort pauvre, ayant mis ſa main ſur un ſac plein d'or, & craignant que les gens attroupés dans la maiſon & dans les rues ne le lui enlevaſſent, le jetta dans une des marmites qui étoient

auprès du feu dans la cuiſine. Il la mit ſur ſa tête, & traverſa de la ſorte les flots de la multitude. Ceux qui l'apperçurent ſe mirent à rire de ſa prétendue ſimplicité : » Hélas ! que voulez-vous ? leur répondit-» il ; j'ai pris ce qui eſt préſentement né-» ceſſaire à ma pauvre famille. » Par ce ſtratagême il déroba ſon butin à la cupidité des autres pillards.

Kimar ne ſurvécut pas un mois à cette diſgrace. Une maladie de langueur termina ſes crimes à Moſûl, où il s'étoit réfugié. Ce miniſtre portoit la propreté, ou plutôt le luxe, ſi loin, qu'il avoit dans ſa garderobe une chaîne d'or attachée au plancher, à laquelle il ſe prenoit quand il avoit ſatisfait aux beſoins de la nature. Car les Muſulmans n'ont point de ſiége élevé pour remplir cette fonction, comme il eſt en uſage chez les Chrétiens ; & ce ſeroit parmi eux une immondicité légale que d'en avoir. Il avoit mis dans le même lieu un grand arbre d'or, dont les fruits, qui étoient de la même matiere, enfermoient, comme dans autant de caſſolettes, les parfums les plus exquis.

[1179.]

Moſtadi meurt comblé de mérites. Tous les hiſtoriens le repréſentent comme un

des meilleurs princes qui aient jamais illustré le trône. Plein de générosité & de clémence, il pardonnoit toutes les fois que la justice n'enchaînoit point la miséricorde. Persuadé de l'excellence de la religion dont il étoit le pontife, sa piété fervente étoit la plus belle preuve de la conviction de son cœur. Ami des lettres, il les protégea ; & les arts & les sciences, amis de la paix, abandonnerent les contrées où régnoit la guerre, pour trouver dans Bagdad une tranquille retraite. On a remarqué que ce prince a été le seul Calife qui ait porté le nom de Hassan, après le fils aîné d'Ali, & que ce second Hassan imita parfaitement les vertus du premier. Ce seul trait suffit pour faire son éloge.





NASER-LÉDINILLAH.

[1180.]

DÈS qu'on eut publié le décès du monarque, Dhahiroddin, fon vifir, travailla avec tant de diligence & d'adreffe, qu'il engagea les grands de la cour & les principaux de Bagdad à prêter ferment de fidélité à Nafer-Lédinillah, fils de ce prince. Mais à peine ce nouveau fouverain fut-il affis fur la chaire de Mahomet, que ce même vifir qui l'y avoit placé devint la victime de fon zèle. Nafer donna la charge de maître du palais & de juge de l'empire à Maidoddin, qui, s'arrogeant l'autorité fuprême, fit arrêter Dhahiroddin qu'il haïffoit, l'obligea de fe dépouiller de tout fon bien en fa faveur, & lui donna la mort. On jetta fon corps dans la rue, & ce cadavre livide devint le jouet de la populace de Bagdad; elle attacha une corde aux parties naturelles, & le traîna de la forte par les places publiques; puis, lui mettant dans une des mains une vieille cuiller pleine d'ordure, au lieu de plume: « Signez, feigneur & maître, » lui difoit-elle, fignez la patente dont

» nous avons besoin. » Enfin Naser vint à bout d'arracher d'entre les serres de ces bêtes féroces, ces tristes restes d'un ministre vertueux, habile & fidèle, & les fit inhumer avec une pompe égale à la vivacité de sa douleur.

[1181.]

Le Calife envoye à Saladin la patente d'investiture, le titre de Sultan, & toutes les autres marques de la dignité royale, avec le pouvoir d'Emir Al-Omra. Le prince Egyptien, par reconnoissance, continue d'humilier les Shiites, & menace de traiter comme criminels de lèze-majesté ceux qui oseront, dans la suite, écrire ou parler en faveur de la faction Fathimite.

[1182.]

Quelle que fût la sévérité de Saladin, elle ne put étouffer, dans le cœur de la plûpart des Egyptiens, les sentimens de respect & de tendresse qu'ils éprouvoient pour la famille de leur dernier Calife. Le mauvais succès d'une conjuration formée pour la rétablir, mais qui avoit été découverte la veille de son exécution, & dont les principaux complices avoient été, les uns crucifiés & les autres bannis, ne fut pas capable de rallentir leur zèle. Sous la conduite du gouverneur de la Haute-Egypte, ils pri-

rent les armes en grand nombre, firent quelques conquêtes ; mais le ſultan vint aiſément à bout de les diſſiper. Quelque tems après, un nouvel aventurier, nommé Abdalkuah, qui ſe donnoit pour David, fils d'Aded, eſſaya, ſous ce nom reſpectable, d'opérer une révolution. Il prit le titre de Calife, & auſſi-tôt plus de cent mille Egyptiens ſe rangerent ſous ſes enſeignes ; mais il fut ſurpris par les troupes de Saladin, avant d'avoir eu le tems de fortifier ſa puiſſance, & tué dans le premier choc : tous ceux qui avoient voulu partager ſa fortune, ou furent tués dans le combat, ou périrent dans les ſupplices, après la bataille, au nombre de quatre-vingt mille.

[1207.]

Naſer fait un acte de bienfaiſance. Il ſupprime, dans tous ſes états, tous les impôts qu'on levoit ordinairement ſur les marchandiſes qui ſe débitoient en détail, & ne permet d'exiger d'autres droits que ceux de la douane, ſur celles qui ſe vendoient en gros.

[1217.]

Mohammed, ſultan du Kharizme, s'étant rendu maître de Gazna, trouva dans les archives de Schahabeddin, ſultan de la

dynaſtie des Gaurides, des patentes adreſſées à ce prince, par leſquelles Naſer, après l'avoir décoré des titres les plus pompeux, l'exhortoit à faire vivement la guerre à Mohammed, & à ſes ſujets qui étoient ennemis déclarés du califat. Le ſultan, plein de colere, réſolut auſſi-tôt de dépoſer le ſouverain de Bagdad. Il aſſembla tous les Imans & les principaux docteurs de ſes états, & tous déclarerent unanimement que la dignité de vicaire du prophète appartenoit de plein droit aux deſcendans de Hoſſein, ſecond fils d'Ali; que les Abbaſſides s'en étoient rendus indignes, & par leur uſurpation, & par les crimes dont ils s'étoient rendus coupables; qu'enfin il falloit ſe ſouſtraire à leur obéiſſance, & reconnoître un autre pontiſe. Ainſi l'on dépoſa ſolemnellement Naſer, & l'on proclama en ſa place Alaoddin, ſurnommé Al-Malec-Al-Termedi. Non-content d'avoir formé ce grand ſchiſme parmi les Mahométans, Mohammed marcha, avec une armée de trois cents mille hommes, vers Bagdad, pour ſe rendre maître de cette capitale & de la perſonne du Caliſe. A peine Naſer eut-il appris cette fâcheuſe nouvelle, qu'il ſe hâta d'appaiſer le ſultan, & de s'humilier devant lui pour arrêter ſon courroux. Ses avances furent inutiles. Son ambaſſadeur,

chaſſé ignominieuſement, vint lui annoncer qu'il n'avoit plus de reſſources que dans un généreux déſeſpoir. Alors il s'empreſſa de mettre Bagdad en état de défenſe, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir un ſiége, n'ayant point d'armée en état de réſiſter à celle de Mohammed, qui commençoit à le ſerrer de près. Mais, heureuſement pour lui, les neiges tomberent en ſi grande abondance au commencement de l'automne, contre l'ordinaire, que les détroits & les défilés des montagnes de Hamadan en furent remplis. Les paſſages s'étant entiérement bouchés, les troupes Kharizmiennes ne purent avancer ni reculer; la plus grande partie périt miſérablement; & le ſultan lui-même, qui ſe trouva en grand danger, fut obligé de regagner preſque ſeul ſes états, & de laiſſer preſque tous ſes équipages au milieu des neiges. Cette diſgrace ne le fit cependant point changer de deſſein; au contraire, il ſe promit bien de reprendre ſon expédition, dans une ſaiſon plus favorable. Mais l'irruption que les Mogols firent, ſous la conduite de Gengis-Khan, dans ſes états, l'obligerent enfin de renoncer à ſes projets de vengeance.

[1225.]

Le Calife expire à l'âge de ſoixante &

neuf ans, dont il avoit régné quarante-sept, terme auquel nul de ses prédécesseurs n'étoit encore arrivé. Quelque tems avant sa mort, ayant perdu la vue & l'esprit, une femme de son sérail, de concert avec un de ses eunuques, contrefaisoit si bien son écriture, qu'ils gouvernoient tous deux l'état; & un médecin Chrétien ayant découvert cette fraude au visir, fut aussitôt assassiné. Naser possédoit toutes les vertus publiques & militaires, & il en relevoit l'éclat par l'attention scrupuleuse qu'il donnoit aux affaires de la religion, dont il étoit le chef. Il fonda un grand nombre de mosquées, de colléges & d'hôpitaux; mais ces pieuses institutions ne purent pallier son excessive avarice. On remarque qu'il fut le premier prince qui s'appropria la succession de tous les marchands étrangers qui mouroient dans ses états: injustice qui a terni le lustre de son règne, durant lequel néanmoins il fit toujours briller une grande magnificence.





DHAHER-BILLAH.

[1226.]

APRÈS le décès de Naſer, Mohammed, ſon fils, fut proclamé Calife, ſous le nom de Dhaher-Billah. Le vieux monarque, pendant ſa vie, l'avoit fait reconnoître héritier préſomptif du trône, & avoit fait prier pour lui dans toutes les moſquées de ſes états; mais, ayant remarqué qu'il étoit d'un caractere hardi, vaillant, prompt & entreprenant, il en prit ombrage dans la ſuite, & défendit non-ſeulement qu'on priât pour lui, mais le fit mettre en priſon. Naſer choiſit alors l'Emir Ali, ſon ſecond fils, pour en faire ſon ſucceſſeur; mais, ce prince étant mort avant ſon pere, Mohammed fut deſtiné pour la ſeconde fois au califat. On le tira donc de la priſon où l'avoit confiné l'humeur ſoupçonneuſe de ſon pere, & on le fit aſſeoir ſur la chaire du prophète. » Il me ſemble, dit-il alors à ceux qui le » mirent en liberté, qu'il n'eſt guères à » propos d'ouvrir la boutique ſur le ſoir. » Je ſuis âgé de cinquante ans, & vous

» voulez que je règne. » Il en étoit digne ; mais malheureuſement il ne fit que paroître. Il mourut neuf mois après ſon intrônisation, ayant mérité, durant ce court intervalle, l'amour de ſes peuples par ſa douceur & par ſa modération, & le titre glorieux de Pere de la Juſtice, pour ſon auſtère équité. A ſon avénement à la couronne, il fit reſtituer à pluſieurs de ſes ſujets les biens dont ils avoient été dépouillés par force ; il les déchargea auſſi d'un nouveau tribut que le dernier ſouverain leur avoit impoſé, & fit conſtruire à grands frais un pont ſur le Tigre, à Bagdad.



MOSTAN-

MOSTANSER-BILLAH.

[1227.]

Abu-Jaafar-Al-Mansour eſt inſtallé ſur le trône de ſon pere, & prend le nom de Moſtanſer-Billah. Auſſi-tôt qu'il eut reçu l'hommage de ſes ſujets, il monta à cheval & parut en public ; ce qu'il continua de faire durant un tems aſſez conſidérable, pour gagner l'affection de ſes peuples. Ce monarque fit connoître, dès le premier inſtant qu'il eût reçu le diadême, qu'il étoit & qu'il feroit toujours ſouverainement libéral. Le lendemain de ſon intrôniſation, il fit jetter les fondemens du fameux collège qu'il nomma comme lui ; monument unique dans tout le Muſulmaniſme, tant pour l'étendue, la beauté & la richeſſe de l'édifice, que pour le nombre des écoliers qui y étoient inſtruits, & les revenus immenſes que l'auguſte fondateur y avoit attachés. Il y établit quatre profeſſeurs, un pour chaque ſecte orthodoxe, & qui étoient chargés de former chacun ſoixante-quinze diſciples dans les principes qu'ils admettoient. On comptoit en tout dans cette ſuperbe maiſon trois cents

étudians qui, tous les mois, recevoient du Calife une forte penſion, apparemment pour leurs menus plaiſirs, puiſque le monarque ſe chargeoit du ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance & à la conſervation de leur ſanté. Enfin, pour animer les études par ſa préſence, le prince ſe réſerva un appartement qui joignoit les écoles; & tous les jours il y venoit préſider au conſeils des régens, & entendre par des jalouſies les diſputes des docteurs & de leurs diſciples.

[1230.]

Un jour Moſtanſer, ſe promenant ſur la plus haute galerie de ſon palais, apperçut ſur les terraſſes de la plûpart des maiſons de la capitale, une infinité d'habits de diverſes ſortes. Il en demanda la raiſon à ſon viſir qui l'accompagnoit: « Seigneur, lui répondit le miniſtre, ce ſont » les habits des habitans de Bagdad; ils » les ont lavés, & les font ſécher au ſoleil, » pour ſolemniſer avec plus de décence » la fête qui approche. » Ces paroles toucherent l'ame généreuſe du Calife. » Hélas! s'écria-t-il, il y a déja trois ans » que je règne, & j'ignorois que mes » ſujets fuſſent ſi pauvres! » Auſſi-tôt on fondit, par ſon ordre, des balles d'or, que lui & les ſiens tiroient, de la galerie du

palais, ſur toutes les terraſſes de la ville, où l'on voyoit des habits expoſés.

[1236.]

Le Calife, ſuivi d'un de ſes amis, va viſiter ſon tréſor. Il trouve une citerne remplie d'or & d'argent, & dit en l'appercevant : « Que ne puis-je vivre aſſez » long-tems pour faire de ces monceaux » de richeſſes un uſage digne de moi ! » A ces mots, l'ami du prince ſe met à rire ; &, le monarque lui en ayant demandé la raiſon : « Seigneur, lui répondit-il, je me » rappelle qu'accompagnant un jour Na- » ſer, votre aïeul, en ce même lieu, il » s'en falloit deux braſſes que cette ci- » terne ne fût remplie. Ah ! s'écria Na- » ſer, je ſuis trop vieux pour la voir ja- » mais à ſon comble ! Voilà ce qui a fait » naître en moi le ris qui m'eſt échappé. » Votre aïeul ne ſongeoit qu'à remplir » cette citerne, & vous, ſeigneur, vous » ne ſongez qu'à la vuider. » Auſſi dit-on qu'en moins de vingt années, Moſtanſer diſtribua à ſon peuple les fruits d'une avarice de cinq cents ans. C'étoit, en quelque ſorte, une reſtitution qu'il faiſoit au nom de ſes prédéceſſeurs.

[1238.]

Les Tartares, qui ravageoient depuis plu-

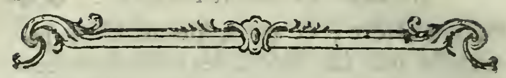
ſieurs années les pays Muſulmans, ſe répandent dans l'Irak, & portent la mort & la déſolation juſqu'aux portes de Bagdad. Mais ces nouveaux conquérans furent mal accueillis par les troupes du Calife, qui les mirent en déroute, & en firent un grand carnage. Moſtanſer, craignant qu'ils ne revinſſent, fit planter un grand nombre de machines ſur les murailles de la capitale; précaution qui ne fut pas inutile, puiſque, deux ou trois mois après, les Mogols la menacerent avec plus de ſuccès. Il ſe contenterent cette fois d'avoir fait un riche butin; mais un furieux débordement du Tigre acheva ce qu'ils avoient commencé, & ces fléaux accumulés ſemblerent préſager à l'infortunée Bagdad les maux qui devoient ſuivre le règne du meilleur des princes.

[1242.]

Moſtanſer-Billah meurt avec la réputation d'avoir été l'un des plus grands monarques de ſon ſiécle. On ne voit pas ſous ſon règne de ces révolutions étonnantes, de ces cataſtrophes terribles qui illuſtrent la plûpart des princes; mais on y remarque une bienfaiſance ſans bornes, & cette vertu peut ſeule immortaliſer les rois. Moſtanſer en relevoit l'éclat par un zèle ardent pour la juſtice, par l'amour

au bon ordre, & par cette affabilité paternelle qui caractérise les véritables souverains. Ami des sciences, son palais étoit celui de tous ceux qui les cultivoient; mais plus ami des misérables, c'étoit pour eux sur-tout qu'il ouvroit ses trésors. Souvent il faisoit dresser dans les principaux quartiers de la capitale un grand nombre de tables somptueusement servies : tout le peuple, & particuliérement les pauvres, y étoient traités ; &, durant le festin, le prince parcouroit les rangs des convives, exhortoit les uns à boire, les autres à manger ; par-tout c'étoit un bon pere qui excitoit ses enfans à la joie.





MOSTASEM-BILLAH.

[1243.]

RAREMENT un grand monarque eſt effacé par ſon ſucceſſeur ; & ſouvent un trône illuſtré par d'éclatantes vertus, eſt l'écueil du prince vicieux ou incapable qui oſe y monter. Ce fut préciſément ce qu'on vit arriver à la mort de Moſtanſer. Le ſceptre de Mahomet, que ce prince avoit honoré, paſſa dans des mains indolentes ; & Moſtaſem-Billah, ſon fils, hérita de ſa puiſſance & de ſes titres, ſans hériter de ſes vertus royales. Il fut le plus riche, le plus puiſſant, le plus reſpecté, & tout-à-la fois le plus infortuné ſouverain de ſa race, & le plus digne de l'être. Il annonça, dès l'inſtant même de ſa proclamation, le faſte puérile qui devoit caractériſer ſon règne, & que les eſprits ſuperficiels prennent quelquefois pour la véritable magnificence. Pour aller à la moſquée rendre graces à Dieu de ſon exaltation ſur la chaire de ſon prophète, il ne voulut marcher que ſur des tapis d'or ; il ne voulut point deſcendre de cheval en entrant dans le temple ; enfin il ſe voila

le viſage, afin de ne point ſouiller ſes traits auguſtes, en les proſtituant, diſoit-il, aux regards avides d'une vile populace.

[1247.]

Plus le fier deſpote affectoit de hauteur à l'égard de ſes ſujets, plus la fortune paroiſſoit prendre à tâche de l'avilir aux yeux des princes voiſins. Une ambaſſade ſolemnelle, que le faſtueux Calife ſe vit contraint d'envoyer à Cayûk-Khan, empereur des Mogols, fut pour ſon orgueil une ſource d'humiliation. L'ambaſſadeur venoit féliciter le prince de ſon avénement au trône de ſes peres : à peine Cayûk daigna-t-il l'entendre ; à peine permit-il qu'on le laiſſât loger dans ſon palais : il traita le monarque, que repréſentoit ce miniſtre, avec le dernier mépris ; &, quoique Moſtaſem fût révéré de tous les Muſulmans, comme le ſouverain pontife & le guide ſpirituel de tous ceux qui profeſſoient la religion de Mahomet, il oſa lui donner des avis, & le menacer de ſa colere, s'il négligeoit de les ſuivre.

[1252.]

Cette mortification ne fut pas la ſeule qu'éprouva le monarque Abbaſſide ; mais rien ne pouvoit toucher ſon ame indifférente. Entiérement livré aux courtiſanes

de ſon ſérail, il leur abandonnoit le timon de l'état, pour ſe plonger à loiſir dans le ſein de la molleſſe. Auſſi voyoit-on ſe former de jour en jour cette horrible tempête qui devoit enfin renverſer les débris du califat, dont la foible puiſſance, mépriſée au dehors, étoit encore ébranlée par les ſéditions domeſtiques.

Les Sonnites & les Shiites, ou ſectateurs d'Ali, ne pouvoient ſe ſouffrir, comme on l'a déja remarqué. Abubècre, fils aîné du Calife, protégeoit les premiers; & Mowayadoddin, viſir de ce prince, avoit avec les ſeconds les liaiſons les plus étroites. Les Shiites, fiers de la protection du premier miniſtre, & forts de la foibleſſe du monarque, inſultoient avec la plus extrême arrogance tous ceux qui ne penſoient point comme eux. Abubècre, fatigué de leur audace, voulut enfin la réprimer. Il arma tous ſes partiſans, & fit arrêter les principaux chefs de la ſecte d'Ali, que, par ſon ordre, on jetta dans les priſons publiques. Le viſir, à cette nouvelle, devint furieux; il outragea le prince, & forma dès ce moment le cruel deſſein de faire périr tous les Abbaſſides, pour venger ceux qu'il regardoit comme les victimes de leur deſpotiſme odieux: projet funeſte, qu'il exécuta peu de tems après l'avoir conçu!

[1252.]

Un mathématicien, nommé Nasroddin, engage Holagu-Khan, frere de l'empereur des Mogols, à faire la conquête de Bagdad. Ce sçavant avoit quitté la cour de Mostasem, pour quelque mécontentement qu'il avoit reçu, & s'étoit mis au service du prince Tartare, qui employoit utilement ses talens, pour accélérer les succès de ses armes. Le plan du mathématicien, qui offroit une exécution facile, fut agréé sur le champ; mais, comme le capitaine Tartare avoit alors d'autres projets en tête, il résolut de cacher ce nouveau dessein, afin de rencontrer moins de résistance. Cependant les ministres du Calife la soupçonnerent, & exciterent ce despote à prévenir Holagu, soit en marchant le premier contre lui, soit en gagnant son amitié, & en se rendant son vassal. Mais le monarque, endormi dans les bras de la plus basse volupté, se contenta de répondre: « Bagdad me suffit: les Tartares ne » m'envieront point cette ville & son ter- » ritoire, si je leur abandonne toutes les » autres provinces; & sûrement ils ne m'y » attaqueront pas, parce que c'est le lieu » de ma résidence. » Telles furent, dit Abulfarage, les chimériques idées qui précipiterent Mostasem dans un abyme d'in-

fortunes ſi cruelles, qu'il n'auroit jamais pu les imaginer même en ſonge.

[1257.]

Holagu ſe prépare enfin à la conquête de Bagdad. Il venoit de détruire ce peuple brigand & féroce, connu dans l'hiſtoire ſous le nom d'Aſſaſſins. Tandis que ſes troupes étoient encore occupées à réduire les châteaux de cette nation cruelle, il avoit envoyé un ambaſſadeur au Calife, pour lui demander du ſecours; & Moſtaſem, qui ne s'appercevoit point du piége que le ruſé Tartare vouloit lui tendre, penchoit aſſez à le ſatisfaire. Mais ſes plus fidèles miniſtres, qui découvroient clairement les pernicieux deſſeins d'Holagu, n'avoient jamais voulu y conſentir. Ils avoient repréſenté au monarque Abbaſſide, que le prince Mogol n'avoit aucunement beſoin de ſon aſſiſtance, & qu'il vouloit ſeulement dépouiller Bagdad des troupes capables de la défendre, afin de s'en rendre plus aiſément le maître. Le refus du Calife fut pour Holagu un prétexte ſpécieux dont il ſe ſervit pour autoriſer la guerre qu'il alloit lui déclarer. Après l'entiere ruine des Aſſaſſins, il lui reprocha, par la bouche d'un ambaſſadeur, de n'avoir point contribué à extirper un peuple devenu l'ennemi commun & la peſte

du genre humain ; il lui peignit l'horreur que lui inſpiroient ſes débauches, & finit par lui annoncer qu'il ceſſeroit plutôt de vivre, que de voir plus long-tems déshonorer la puiſſance du vicaire de l'apôtre, par les plus coupables excès.

Le viſir Mowayadoddin, qui, depuis la diſgrace des Shiites, cherchoit l'occaſion de les faire triompher par la perte de ſon maître & de toute ſa famille, réſolut de ſeconder le projet du Tartare. Ce perfide miniſtre conſeilla à Moſtaſem de licentier ſes troupes, comme inutiles dans un tems ſur-tout où tous les rois & tous les ſouverains qui faiſoient profeſſion de l'Iſlamiſme le craignoient & le reſpectoient. « En » vain, ſeigneur, ajouta-t-il, veut-on vous » faire appréhender les mauvais deſſeins » des Tartares : ces mauvais deſſeins ſont » imaginaires, & n'exiſtent que dans l'eſ- » prit des ennemis de votre repos. Les » Tartares tourneront leurs armes vers le » Nord, plutôt que vers le Midi. La con- » quête de Bagdad leur ſeroit plus nuiſi- » ble qu'utile ; & le premier ſoin d'Ho- » lagu doit être d'arrondir ſes domaines, » en dépouillant les puiſſances qu'il lui » reſte encore à ſubjuguer. Ainſi je crois » & que le plan d'économie que doit ſe » former tout bon gouvernement, & que » la tranquillité du monarque & de l'état,

» qui doit être l'unique objet de nos vœux,
» exigent que vous donniez congé à la plus
» grande partie de ces soldats dont le
» nombre excessif épuise vos trésors, &
» peut donner de l'ombrage au chef des
» Mogols. » Le Calife, qui aimoit l'argent, entendit avec plaisir un avis qui flattoit sa passion; au lieu d'augmenter les troupes qu'il avoit sur pied, & qui montoient à soixante-dix mille hommes, il ordonna de les réformer; &, sans songer davantage aux moyens de se défendre, il rentra dans son sérail, pour s'y livrer de nouveau à la joie & aux plaisirs.

[1258.]

Cependant Holagu, instruit par le traître, s'avançoit vers Bagdad. A son approche, une consternation soudaine s'empara de tous les cœurs. Les grands de la cour allerent en foule trouver le Calife, & lui représenterent vivement qu'il étoit tems qu'il abandonnât ses débauches, pour penser sérieusement à ses affaires. Mais le visir empêcha que ces sages remontrances ne fissent leur effet. « Vous n'avez rien
» à craindre, seigneur, dit-il à l'indo-
» lent monarque; &, quand même les
» Mogols seroient entrés dans la ville,
» les femmes & les enfans seuls seroient
» en état de les assommer tous à coups

» de pierres de dessus les terrasses de leurs » maisons. » C'est ainsi que ce ministre mettoit le comble à sa trahison, en se jouant de la sotte présomption de son maître. Il parla plus clairement aux principaux seigneurs de Bagdad, qui vinrent le consulter sur ce qu'il y avoit à faire dans une conjoncture aussi critique. « Voulez-» vous détourner Holagù, leur répondit-» il ? Portez-lui tous vos trésors, tous » vos joyaux, vos habits somptueux, vos » esclaves, vos mulets, vos chameaux, » en un mot, tous vos biens & vos person-» nes ; c'est à ce prix seul qu'il épargnera » Bagdad. » On reconnut alors la perfidie du ministre ; & l'on ne douta plus qu'il n'eût obtenu de bonnes conditions pour lui-même, en livrant son souverain & ses concitoyens aux Tartares.

Le Calife lui-même fut enfin détrompé ; &, pour réparer, s'il étoit possible, les suites de sa trop crédule confiance, il chargea le général de ses troupes d'assembler toutes les forces qu'il pourroit, & d'observer les mouvemens des Mogols. Pendant que les choses étoient dans cette situation, Aybec, un des Emirs de Mostasem, tomba entre les mains d'Holagu, qui lui accorda la vie, à condition qu'il lui donneroit un exposé fidèle de l'état des affaires dans Bagdad. Aybec, ayant conduit l'armée Mo-

gole jufques fous les murs de cette ville, écrivit en ces termes à fes amis : « Vous » êtes trop foibles pour réfifter à la puif- » fance des Tartares ; ainfi prévenez leur » courroux, en reconnoiffant l'invincible » Holagu pour maître. --- Qui eft Holagu? » répondit-on à l'Emir ; & quelle eft fa » puiffance pour ofer faire la guerre à la » maifon des Abbaffides ? Leur empire » vient de Dieu feul, & peut-il fe flat- » ter de le renverfer ? Si Holagu avoit » aimé la paix, il ne feroit jamais entré » dans les états du Calife ; jamais il n'au- » roit porté jufques fous ces remparts & » dans l'Irak le ravage & la mort. Si ce- » pendant il la fouhaite de bonne foi, qu'il » s'en retourne d'où il vient, & nous fol- » liciterons le général de l'empire d'ob- » tenir du Calife le pardon du crime » énorme qu'il a commis. » L'Emir Aybec ayant montré cette réponfe à Holagu, ce conquérant fe moqua de leur fimplicité, & fit toutes les difpofitions néceffaires pour leur prouver la vanité de leurs rodomontades. Son armée étoit nombreufe, & compofée de guerriers fous les efforts defquels une foule de nations avoient fuccombé : auffi fe promettoit-il d'emporter Bagdad au premier affaut, en l'attaquant à la fois de différens côtés. Il trouva néanmoins plus de réfiftance qu'il n'avoit

cru, & il fut obligé d'inveſtir la place dans les formes. Le général du Calife le troubloit ſans ceſſe dans ſes opérations; un jour même il oſa l'attaquer en plaine campagne. La mêlée fut terrible : trois fois les Mogols furent repouſſés juſques dans leurs lignes ; trois fois la victoire ſe rangea ſous les drapeaux Abbaſſides : mais enfin, après douze heures de carnage, elle les abandonna pour toujours. Tous les Muſulmans périrent : Mojiahoddin ſeul, l'un des officiers généraux du Calife, eut le bonheur de rentrer dans Bagdad ; & Moſtaſem, qui l'aimoit, s'écria en l'appercevant : « Dieu » ſoit loué ! je revois Mojiahoddin ſain » & ſauf ! » Il fut moins ſenſible à la défaite de ſon armée, dont il reçut la nouvelle avec une ſtupide indifférence.

Malgré cette victoire, le ſiége traînoit en longueur ; tout languiſſoit dans le camp d'Holagu, où la diſette, cauſée par la difficulté de trouver des vivres dans un pays ennemi & déſolé, commençoit à ſe faire terriblement ſentir : bientôt même elle devint ſi grande, qu'il alloit former la réſolution de lever honteuſement le ſiége, lorſqu'un ſecours ineſpéré le tira d'embarras.

Le gouverneur d'Acoubat, ville voiſine, avoit un eſclave chargé de lui gratter

les pieds pour le faire dormir. Un jour cet esclave, s'étant endormi dans cette noble fonction, fut reveillé par un coup de pied que son maître lui donna. L'esclave, pour s'excuser, & pour éviter quelque traitement plus sévère, lui raconta un songe qu'il avoit eu. « Je rêvois, dit-il, que la » maison des Abbassides étoit tombée, & » que j'étois choisi pour commander dans » Bagdad à la place du Calife. » Ebn-Amram, (ainsi se nommoit l'esclave,) l'esprit toujours occupé de sa vision, chercha les moyens de la réaliser. Il quitta furtivement son maître, & chercha un asile à Bagdad. Voyant que cette capitale, étroitement serrée par le Mogol, tomberoit infailliblement au pouvoir de ce prince, il voulut mériter sa faveur par un grand service. Il lui découvrit plusieurs endroits où l'on avoit caché des provisions; ce qui rendit le courage aux troupes, & fit pousser le siége avec une nouvelle vigueur. Pour le récompenser de ce service, Holagu le déclara gouverneur de Bagdad, & l'installa quand cette capitale fut prise.

Le Calife cependant n'en continuoit pas moins de se livrer à la débauche; il étoit sans cesse environné de femmes sans mœurs, ou de jeunes dissolus, qui, au milieu des plus honteux excès, animoient ses plaisirs, ou lui en offroient les dégoûtantes

tantes peintures. Le peuple même sembloit avoir partagé la funeste indolence de son souverain ; &, pour exprimer l'état où se trouvoit Bagdad & la coupable sécurité dans laquelle vivoient ses habitans, les Persans disent, « que le four s'y chauffoit » soir & matin à l'ordinaire. »

Enfin l'instant fatal arriva. Holagu, maître des principaux ouvrages qui défendoient la place, disposa tout pour l'emporter l'épée à la main. Il en instruisit les citoyens de cette capitale, en leur faisant jetter par ses archers un billet Arabe, qui portoit : « Que les grands, les descendans » d'Ali, les sçavans, & enfin tous ceux » que l'on trouveroit sans armes quand il » entreroit dans la ville, seroient épar- » gnés avec leurs familles & leurs biens. » Bagdad fut prise le lendemain sans résistance. Mostasem, abandonné de tout le monde, se vit réduit à la triste nécessité de demander à Holagu la permission de se rendre auprès de lui. Pour toute réponse, on l'arrêta prisonnier, avec toute sa famille, & on le conduisit, chargé de chaînes, à l'empereur des Mogols ; tandis que Bagdad, devenue la proie d'un vainqueur avide & irrité, voyoit massacrer ses citoyens, ravager ses richesses immenses, & renverser ses superbes édifices. Le pillage dura sept jours, après lesquels Ho-

lagu ſe fit amener le Calife, ſes fils, leurs femmes, qui étoient au nombre de ſept cents, avec trois cents eunuques chargés de les ſervir. Moſtaſem & ſes fils furent liés dans un ſac de cuir, & traînés par les rues de cette même ville où, durant ſeize années, il avoit étalé le faſte le plus inſolent. Prince ſans génie & ſans conduite, il croyoit cacher ſa foibleſſe ſous les dehors trompeurs d'une vaine magnificence. A peine les plus grands princes Muſulmans avoient-ils accès auprès de lui. Il avoit fait ſervir de ſeuil à la porte de ſon palais, un morceau de la fameuſe pierre noire du temple de la Mecque. Au plus haut de cette porte, étoit ſuſpendue, juſqu'à la portée d'un homme, une piéce de velours noir; & les plus grands ſeigneurs, pour faire leur cour au deſpote, s'arrêtoient avant d'entrer, afin de rendre à ces deux objets des honneurs preſque divins : ils ſe frottoient les yeux & le front ſur la pierre & ſur l'étoffe, & les baiſoient avec une humilité profonde. Lorſque Moſtaſem ſortoit de ſon palais, il portoit ordinairement un maſque ou un voile ſur ſon viſage, pour s'attirer un plus grand reſpect des peuples, qu'il n'eſtimoit pas dignes de le regarder, & dont la foule étoit néanmoins ſi grande, que les rues & les places étoient trop étroites, & qu'on louoit fort

chérement les fenêtres & les balcons des maiſons qui étoient ſur le chemin par où il devoit paſſer. Moſtaſem-Billah fut le dernier ſouverain reconnu pour vicaire de Mahomet par tous les diſciples de ce légiſlateur : avec lui expira le califat, qui avoit commencé en la perſonne d'Abubècre, & qui avoit été dans la maiſon des Abbaſſides environ cinq cents vingt-trois ans. Il eſt vrai qu'il s'éleva, trois ans après, en Egypte, une ſeconde dynaſtie de Califes de la famille d'Abbas ; mais, outre que l'autorité de ces nouveaux princes ſe bornoit aux affaires ſpirituelles, cette autorité même n'étoit avouée que par un petit nombre de Muſulmans, ſujets des ſultans d'Egypte ; d'ailleurs leur hiſtoire eſt ſi obſcure, qu'à peine pourroit-on trouver la ſucceſſion de ces pontifes. Ainſi, ſans nous arrêter à des diſcuſſions étrangeres à cet ouvrage, nous nous contenterons de rapporter, ſous leurs dates, les traits les plus curieux qui concernent ceux de ces princes qui ſont les plus connus, jusqu'à l'extinction de leur puiſſance.

[1260.]

Quelques Arabes ayant amené au Caire un perſonnage nommé Ahmed, qui ſe diſoit fils du Calife Dhaher-Billah, & qui étoit

échappé au ſaccage de Bagdad, Bibars, quatrieme ſultan de la premiere dynaſtie des Mamélus en Egypte, aſſembla ſolemnellement tous les pontifes & tous les docteurs du Mahométiſme, tant de la Syrie que de l'Egypte, pour délibérer ſur l'état & ſur la perſonne de cet Ahmed. Cet homme étoit fort brun de viſage, & ne paroiſſoit point être du ſang des Abbaſſides. Cependant, après avoir entendu pluſieurs témoins, après avoir mûrement examiné les mémoires de l'illuſtre maiſon que le Sultan vouloit relever, on décida qu'Ahmed étoit, par ſa naiſſance & par la mort de Moſtaſem, le légitime & véritable Calife des Muſulmans; &, ſur cette concluſion, Bibars le fit proclamer ſous le nom de Moſtanſer-Billah. Il fut le premier à lui rendre hommage, & dépenſa plus d'un million de piéces d'or pour lui donner un train convenable à ſa dignité; ce qui le fit appeller ironiquement par le peuple, le Calife d'or.

Non-content des honneurs qu'il lui faiſoit rendre par ſes ſujets, le Sultan, pour mettre le comble à ſon ouvrage, voulut encore le rétablir ſur le trône de ſes ancêtres, & le faire rentrer dans Bagdad. Afin d'exécuter cette grande entrepriſe, il lui donna des troupes avec un de ſes généraux. Mais, lorſqu'il approchoit de

l'ancienne capitale du califat, les Tartares parurent, l'envelopperent avec ſon armée, & lui donnerent la mort, ſix mois après ſon inſtallation ſur la chaire de Mahomet.

[1261.]

Le monarque Egyptien n'apprit qu'avec la plus vive douleur le triſte ſort de Moſtanſer; mais, réſolu de ſoutenir ſon projet, il lui donna pour ſucceſſeur un prince de ſa race, qu'il fit appeller Hakem-Béamrillah. Il lui aſſigna un magnifique palais au Caire, & les revenus de quelques villes pour ſon entretien. Hakem jouit du ſouverain pontificat plus de quarante ans, & laiſſa, en mourant, ſon autorité ſpirituelle à Moſtacfi-Billah, ſon fils.

[1303.]

Moſtacfi-Billah eut mille diſgraces à eſſuyer de la part du Sultan Al-Malec-Al-Naſſer, qui ne l'aimoit pas. Ce monarque s'étoit oppoſé d'abord à l'élection de ce Calife, & ne s'étoit rendu enſuite qu'à l'autorité des docteurs Muſulmans, qu'il reſpectoit. Mais, quand Moſtacfi décéda, en 1344, il ne voulut point permettre que Hakem-Billah, ſon fils, lui ſuccédât, & fit proclamer Vathek, malgré les vives repréſentations de ſon conſeil. Ce ſchiſme dura

jufqu'à la mort de l'opiniâtre Sultan. Alors les docteurs s'affemblerent, dépoferent l'anti-Calife, & reconnurent Hakem, qui fiégea peu de tems, & dont on ignore la plûpart des fucceffeurs.

[1413.]

Moftain-Billah, l'un d'eux, éprouva une fortune auffi brillante que rapide. Les Mamélus Circaffiens, s'étant rendus maîtres de l'Egypte, l'éleverent à la dignité royale, & lui donnerent le titre & l'autorité des Sultans qui avoient maintenu fes ancêtres dans le pontificat Mufulman. Mais, foit par l'incapacité de ce prince, foit par l'inconftance des fujets qui l'avoient choifi pour maître, il fut dépofé fix ou fept mois après, & confiné dans une prifon jufqu'à fa mort.

[1451.]

Caïem-Béamrillah, le quatorzieme de ces Califes, & qui avoit fuccédé à Moftacfi-Béamrillah, fon frere, devint fufpect à Malek-Al-Afchraf-Inal, douzieme Sultan de la dynaftie des Mamélus Circaffiens. Ce monarque le fit venir en fa préfence, pour lui reprocher fon ambition. Caïem, oubliant qu'il n'étoit qu'un efclave, & voulant affecter le ton d'un fouverain, parla avec hauteur. Le Sultan menaça; &

le Calife, craignant qu'il n'effectuât ses menaces, osa porter l'audace jusqu'à lui dire : « Je m'abdique moi-même du cali- » fat ; mais je vous déclare en même tems » déchu de la qualité de Sultan. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'on accepta sa déposition ; & on lui déclara que, s'étant dépouillé le premier de son autorité, il ne pouvoit plus l'exercer sur la personne du souverain. On le relégua aussi-tôt à Alexandrie, où il demeura prisonnier jusqu'à sa mort, en 1458.

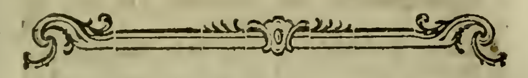
[1516.]

Mottavakkel-Billah, second du nom, est le dernier prince de la seconde dynastie des Abbassides, qui ait été reconnu pour Calife en Egypte ou ailleurs. Bajazet, empereur des Turcs, lui envoya des présens magnifiques, & le fit prier, par ses ambassadeurs, de le confirmer dans sa dignité royale. Il se trouva à la bataille qui se donna entre Canson-Gauri, sultan des Mamélus, & Sélim I, fils de Bajazet. Le monarque Ottoman, l'ayant fait prisonnier, le conduisit à Constantinople, où il le retint jusqu'en 1519. Alors, sentant approcher le terme de ses jours, il le fit mettre en liberté, & lui assigna soixante drachmes d'argent par jour pour sa subsistance. Mottavakkel revint en Egypte, après la mort de son bien-

faiteur, & y termina sa carriere en 1538, laissant deux enfans qui, sans jouir du titre & de l'autorité de Calife, tiroient pension du trésor royal.

Ainsi disparurent tour à tour & par les mêmes causes ces trois puissantes maisons qui régnerent successivement sur le vaste empire de Mahomet. La foiblesse des peuples avoit fait leur grandeur ; l'indolence & les vices des princes hâterent leur ruine. Semblables à ces pompeux édifices que le tems renverse, & dont il ne laisse pas même appercevoir le moindre vestige, depuis l'époque de leur chûte, on ne voit pas un seul Musulman qui ait pu prouver qu'il tiroit son origine de ces illustres familles ; & l'histoire semble ne parler d'un certain Al-Malek-Al-Dhafer, qui régnoit dans l'Yémen, que pour nous apprendre qu'il fut le dernier de la noble race des Ommiades, & qu'il fut dépouillé par Soliman, vers le commencement du siécle dernier.

FIN.



TABLE

DES MATIERES

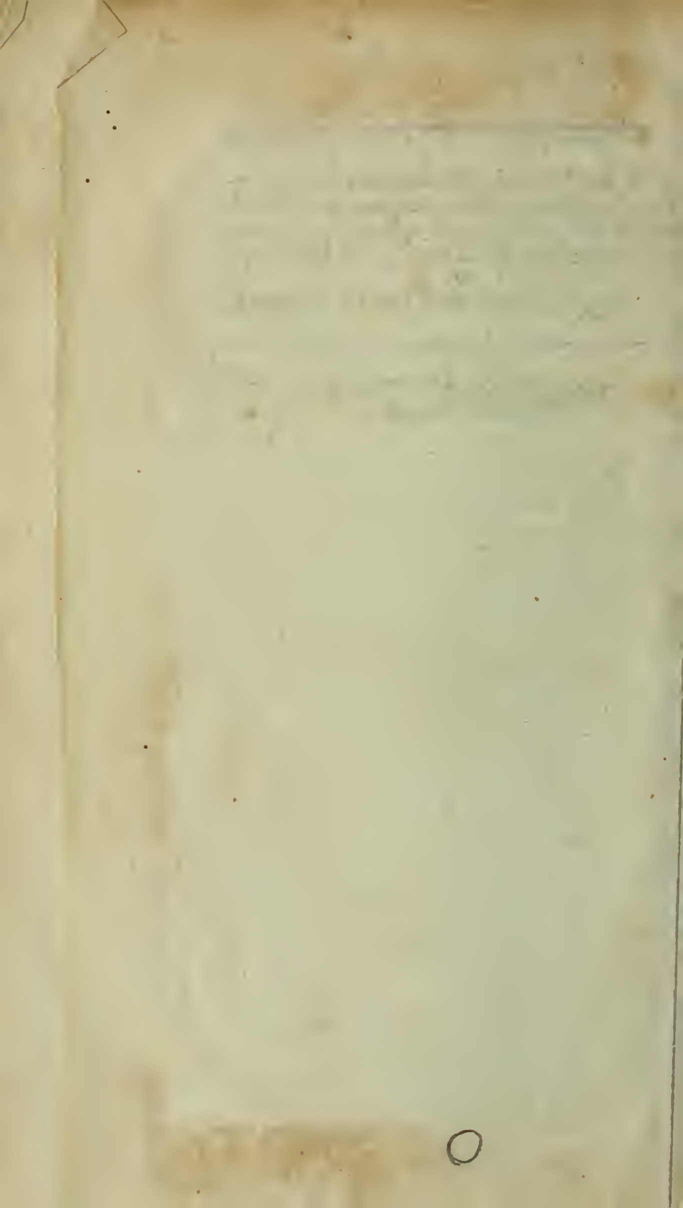
Contenues dans ce Volume.

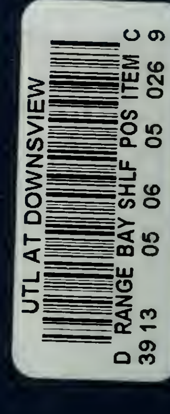
Fin de la Table des Matieres.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, le présent volume des *Anecdotes Arabes & Musulmanes;* & je pense qu'on peut en permettre l'impression. Fait à Paris, ce 31 Août 1772.

Signé LAGRANGE DE CHÉCIEUX.

Le Privilége se trouve au commencement des Anecdotes Angloises.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 05 06 05 026 9